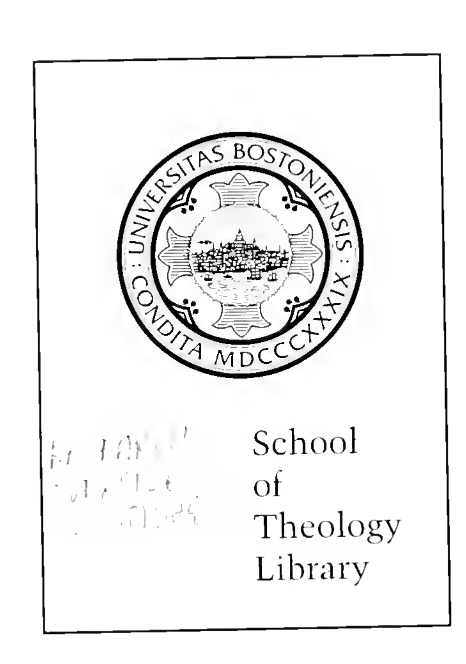



UNIVERSITAS BOSTONIENSIS
CONDITA MDCCCXXXIX

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE D'ITALIE.

L'éditeur de cet ouvrage déclare se soumettre d'esprit et de cœur à toutes les ordonnances de la sainte Église Romaine, soit sur les titres de Saint et de Bienheureux, soit sur le récit des vertus et des œuvres miraculeuses qui n'ont pas été sanctionnées par l'autorité souveraine du Vicaire de Jésus-Christ.

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR LE P. ÉLESBAN DE GUILHERMY

DE LA MÊME COMPAGNIE

ASSISTANCE D'ITALIE

PREMIÈRE PARTIE



PARIS
TYPOGRAPHIE M. SCHNEIDER
185, RUE DE VANVES.
1893

En tête du Ménologe de l'Assistance de France, nous avons dit quel était notre rôle dans la publication de l'œuvre du P. Élesban de Guilhermy ; nous n'avons pas à y revenir.

Nous donnons aujourd'hui le Ménologe de l'Assistance d'Italie. Aux notices composées par l'auteur, nous en avons ajouté d'autres en assez grand nombre ; nous les avons empruntées soit à des ouvrages déjà imprimés, soit à des documents encore inédits. Toutes ces notices sont marquées d'un astérisque ; elles sont rangées à la suite de celles du P. de Guilhermy, auxquelles, par une juste déférence, nous avons laissé la première place, même quand l'ordre chronologique eût demandé une autre disposition.

Ainsi que nous l'avions fait pour l'Assistance de France, nous nous sommes exclusivement renfermé dans les trois premiers siècles de la Compagnie ; nous nous arrêtons à l'année 1840. C'est un regret pour nous ; car de quels noms ce recueil de nos grands hommes n'aurait-il pas pu s'en-

richir ? Qu'il suffise de citer les Odescalchi, les Angelo Mai, les Tarquini, Cardinaux de la Sainte Église ; les Patrizi, les Perrone, les Vico, les Pianciani, les Secchi, exégètes, théologiens, savants de premier ordre ; les Capelloni, les Facchini, les Massa et tant d'autres, missionnaires en Italie ou parmi les infidèles dans l'Extrême Orient. La vie de plusieurs de ces serviteurs de Dieu a été écrite ; s'il en parcourt les pages, le lecteur verra que la génération contemporaine a fidèlement recueilli l'héritage transmis par les générations qui l'ont précédée.

Magnifique héritage en vérité, où les plus belles gloires jettent à l'envi leur éclat : gloire de la sainteté proclamée et couronnée par les Pontifes Romains ; gloire de l'apostolat et du martyre ; gloire de la science et de la vertu des miracles ; gloire de la sagesse dans la direction des âmes et dans le gouvernement suprême de la Compagnie. Faut-il s'en étonner ? Le cœur de la Compagnie, comme celui de l'Église, ne bat-il pas plus vivement à Rome, et ne convient-il pas que ceux que la Providence a placés plus près de ce double foyer de lumière et de chaleur, en ressentent d'une manière toute spéciale la salutaire et féconde influence ?

En voyant se dérouler ce long et brillant cortège d'hommes qui tous, à des degrés divers, se sont signalés par des vertus non communes, souvent héroïques, religieux déjà formés, scolastiques, simples novices à peine sortis du monde, on se sent pressé de rendre grâce à Dieu, qui a daigné se ménager parmi les enfants d'Ignace de tels ouvriers de sa gloire, et on s'anime à marcher soi-même plus généreu-

sement avec eux à la suite du divin Capitaine et Roi de la Compagnie, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le P. de Guilhermy, en écrivant son Ménologe, n'avait point d'autre dessein en vue ; c'est aussi l'unique ambition de son humble éditeur.

JACQUES TERRIEN, S. J.

Fête de saint Stanislas Kostka, 13 *Novembre* 1893.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE D'ITALIE

1er JANVIER

—

Le premier jour de janvier de l'an 1775, mourut à Cagliari, en odeur de sainteté, le P. JEAN-BAPTISTE VASSALLO, né dans le diocèse de Saluces, et l'apôtre de la Sardaigne durant les quarante-sept dernières années de l'ancienne Compagnie. Sa mère, surnommée à la cour de Turin la sainte comtesse, avait élevé tous ses enfants, mais surtout Jean-Baptiste, comme des anges du ciel uniquement nés pour aimer et servir Dieu. Chaque jour en le bénissant, elle lui répétait les belles paroles de la reine Blanche : « Mon fils, Dieu sait combien vous m'êtes cher ! mais j'aimerais mieux vous voir tomber mort à mes pieds, que souillé d'un seul péché mortel ». Quand à l'âge de dix-huit ans, le jeune homme vint se mettre à ses genoux et lui déclarer que Notre-Seigneur l'appelait à la Com-

pagnie : « Mon fils, lui dit cette femme admirable en l'embrassant, allez où Dieu vous appelle ; de grand cœur je vous donne à lui » ! Chargé bientôt après d'élever à son tour la jeunesse, Jean-Baptiste Vassallo n'eut qu'à se rappeler les exemples et les leçons de sa mère. Un de ses écoliers racontait plus tard que l'ayant vu commettre une faute, le pieux régent s'était contenté de le mener devant un crucifix, et de lui dire : « Voyez, mon enfant, quel est celui que vous venez d'offenser » ! Simples mais pénétrantes paroles, que le coupable n'oublia jamais.

Cependant le P. Vassallo brûlait du désir de se consacrer au salut des âmes. Il sollicita auprès du P. Ange Tamburini la grâce des missions étrangères. Pour s'éprouver lui-même, il dressa par écrit un catalogue détaillé des vertus nécessaires à un apôtre de la Compagnie, et de toutes les souffrances qui peuvent se rencontrer, et il ne craignit pas d'affirmer avec serment, que moyennant la grâce, il se croyait dans la disposition d'embrasser également les unes et les autres. Désigné par le Père Général pour les missions du Paraguay, il eut à lutter contre les plus redoutables obstacles, la tendresse de ses parents, l'opposition du roi et de la reine ; mais il triompha de tout. Il était déjà sur le pont du vaisseau qui devait l'emporter aux Indes, quand au moment de lever l'ancre, un courrier lui remit en toute hâte une lettre du P. Tamburini qui lui donnait l'ordre de ne point quitter l'Europe. Tombant à genoux, et pâle comme un mort, il saisit rapidement son crucifix, baisa la plaie du Cœur de Jésus, et se contenta de dire : *Non sicut ego volo, sed sicut tu.* Son Paraguay devait être la Sardaigne ; pendant un demi-siècle, il allait en devenir le François-Xavier.

* Le récit de ses travaux dans cette île dépasse presque toute croyance. A voir son ardeur qui semblait ne connaître aucune fatigue et n'avoir besoin d'aucun repos, le peuple l'appelait *l'homme porté par la main de Dieu*. Il allait sans cesse de mission en mission, et partout son zèle, soutenu par l'éclat de sa sainteté et souvent par la vertu des prodiges, opérait des conversions sans nombre. Il prêchait en plein air, nulle église n'étant capable de contenir les foules qui accouraient de toutes parts, et restaient des heures entières suspendues à ses lèvres, comme fascinées par la puissance et l'onction de sa parole : « Voilà l'éloquence des saints, s'écriait plein d'admiration après l'avoir entendu deux heures de suite, un religieux de saint François, l'orateur alors le plus en renom de toute la Sardaigne ; le P. Vassallo vit en saint, et il prêche en saint. Nous autres, nous consumons nos forces à limer des phrases stériles ; et par un seul discours sans apprêts, ce Père fait plus de conversions que nous par tous nos carêmes les plus étudiés ».

Le P. Vassallo ne se contentait pas de prêcher ; il établissait partout des œuvres destinées à étendre et à perpétuer le bien des missions : Congrégation de la Doctrine chrétienne pour l'instruction religieuse des enfants, Congrégation des enfants de Marie, de la Bonne Mort, Confrérie du Saint-Sacrement ; beaucoup de ces pieuses institutions subsistent encore aujourd'hui au grand profit des âmes. Il ne négligea rien surtout pour répandre la pratique des Exercices spirituels de notre Bienheureux Père, et il ne se donna point de repos qu'il n'eût fondé une maison de retraite dans la capitale de l'île. Usé par tant de travaux, le cœur meurtri, brisé par la suppression de la Compagnie, mais toujours brû-

lant du zèle des âmes, le P. Vassallo âgé de quatre-vingt-quatre ans, tomba d'une manière digne de lui et de toute sa vie, dans l'exercice même de l'apostolat. Il venait d'expliquer la parabole de l'enfant prodigue et d'exalter la miséricorde infinie du Cœur de Jésus, lorsqu'il fut frappé d'un mal subit et expira presque aussitôt, pleuré et vénéré de la ville de Cagliari et de l'île tout entière, où sa mémoire est encore en bénédiction.

Boero. *Menologio, I Genn., pp.* 20-34.

---

* Le premier jour de janvier de l'an 1703, mourut au collège de Monreale, en Sicile, le F. Scolastique Vincent-Marie Verdino, avec le beau surnom d'ange, et la réputation d'un saint. Dès le berceau, pour ainsi dire, il avait été prévenu des bénédictions particulières de Dieu. Écolier à notre collège de Palerme, il avait sollicité et obtenu la grâce de s'enrôler dans la Congrégation dite *de la ferveur*, réunion d'élite où l'oraison, l'examen de conscience, la lecture spirituelle, la mortification étaient les pratiques de tous les jours ; à l'âge de quinze ans, il entra dans la Compagnie.

Toutes ses vertus brillèrent alors d'un plus vif éclat. Au zèle de sa perfection il joignit, son noviciat terminé, l'amour de l'étude et s'y livra avec toute l'ardeur que saint Ignace demande à ses enfants. Les plus beaux succès récompensèrent ses efforts ; mais au milieu des applaudissements et des triomphes les plus enviés, Vincent Verdino rendait gloire de tout à la Sainte Vierge, qu'il avait choisie pour guide et protectrice de ses travaux.

La dévotion à saint Joachim s'unissait dans son cœur à la dévotion à Marie et à Jésus ; il s'efforça d'en propager le culte par toutes les industries de l'amour le plus ardent ; il composa même, en l'honneur du glorieux patriarche, un écrit destiné principalement à ses élèves, ouvrage d'un mérite bien supérieur à ce qu'on pouvait attendre d'un jeune homme de vingt-deux ans, et qui fut publié après sa mort. Une fin prématurée brisa toutes les espérances qu'avaient fait naître de si riches qualités d'esprit unies à tant de vertu. Le F. Verdino fut atteint d'une maladie de langueur ; et après de pénibles souffrances, consolées par le souvenir de la Passion du Sauveur, et par l'invocation mille fois répétée des noms bénis de Jésus, de Marie et de Joachim, il s'endormit paisiblement du sommeil des justes ; il n'était pas encore âgé de vingt-trois ans, et en avait passé sept dans la Compagnie.

Breve Ragguaglio delle virtù del F. Vincenzo-Maria Verdino. . . Palermo, 1704. — Cette notice se trouve en tête de l'ouvrage du F. Verdino *Motivi alla divozione di S. Gioachimo. . .* — PATRIGNANI, *Menol. Genn.*, *p.* 14. — DE BACKER, *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus*, 1re *édition*, *t.* 1, *p.* 776. — MAZZOLARI, *Sodalis Parthenius*, *p.* 141. — MONGITORE, *Bibliotheca Sicula*, *t.* 2, *p.* 289.

---

* Le premier jour de janvier de l'an 1712, le P. ANTOINE-GEORGES GIANNELLI s'éteignit à Sora, dans la Province de Naples, après une vie consumée tout entière dans les travaux de l'enseignement et du ministère apostolique. Dès son entrée au noviciat, il avait paru si accompli, que ses compagnons en le voyant répétaient

avec admiration les paroles prononcées autour du berceau de saint Jean : *Quis putas puer iste erit ?* Luc. I, 66.

Trois vertus brillèrent d'un éclat particulier dans le P. Giannelli : une modestie angélique, une union très étroite avec Dieu, un détachement complet du monde et de lui-même. On peut dire que par sa modestie il fit revivre les exemples du Bienheureux Louis de Gonzague ; il serait difficile de trouver dans nos histoires un modèle plus achevé de la garde des sens. Il avait fait un pacte avec ses yeux, et jamais, dit l'auteur de son éloge, pendant les soixante ans qu'il vécut, il ne se relâcha sur ce point de la plus extrême sévérité. Aussi nulle vaine image ne venait troubler sa prière et gêner son union continuelle avec Dieu. Il était comme un ange à l'autel, et les âmes pieuses accouraient par dévotion assister à sa messe, tellement elles étaient saisies par le rayonnement surnaturel de foi et de charité qui jaillissait de son visage et de toute sa personne. Comme il ne vivait que pour Dieu et en Dieu, il était entièrement mort à toute recherche d'intérêt personnel ; son bonheur était de lire au réfectoire, de remplacer les professeurs dans leurs classes, d'aider les Frères Coadjuteurs dans leurs plus bas offices, en un mot de se livrer au service de tout le monde ; les supérieurs durent même plus d'une fois l'avertir de mettre des bornes à son humilité, par respect pour le caractère sacerdotal dont il était revêtu.

Son zèle pour les âmes embrassait toutes les œuvres apostoliques, mais surtout les plus humbles et les plus pénibles, la confession, le catéchisme aux enfants, l'assistance des moribonds, pour laquelle il avait une grâce particulière. Dès que les habitants de Sora le virent venir et qu'ils eurent contemplé son visage resplen-

dissant d'une si douce modestie : « Voilà, s'écrièrent-ils pleins de joie, en rappelant le souvenir d'un autre enfant de la Compagnie mort au milieu d'eux, plus d'un siècle auparavant, voilà un autre P. Bizzarri ; comme lui, il aidera nos âmes pendant sa vie ; comme lui, il glorifiera notre cité après sa mort ». Ils disaient vrai : après un apostolat de sept années consacrées à ce bon peuple, le P. Giannelli sentit tout à coup ses forces l'abandonner. A la première annonce de l'appel de Dieu : « *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi*, dit-il joyeusement. Les oraisons jaculatoires les plus touchantes étaient sans cesse sur ses lèvres, et entr'autres celle-ci du vénérable P. Vincent Caraffa : *Unica spes mea Jesus, post Jesum Virgo Maria*. Après une maladie de quelques jours, il expira doucement et fut enseveli au milieu des larmes et des témoignages de la vénération publique. Il était âgé de soixante ans, et en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Franc. Tuth. — *Brevi Ragguagli della vita di alcuni servi di Dio della Provincia Romana, S. J. Romæ*, 1727, *p.* 175 *suiv.* — Patrignani, *Menologio, I Gennaio, p.* 17. — Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, t.* 3, *p.* 1386.

---

* Le premier jour de janvier de l'année 1821 mourut à Chiari, sa patrie, petite ville de la province de Brescia, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge, le P. Étienne-Antoine Morcelli, le créateur de la science des inscriptions, mais plus illustre encore par sa piété et par toutes les vertus religieuses. Entré à l'â-

ge de seize ans au noviciat de Saint-André à Rome, il donna bientôt les plus belles espérances. Il enseigna tour à tour la grammaire à Arezzo, les humanités à Raguse, la rhétorique à Fermo et au Collège Romain, où il fut collègue du célèbre P. Raymond Cunich, son ancien professeur d'éloquence. La suppression de la Compagnie fit à son cœur une blessure, dont sa conformité à la volonté de Dieu et son esprit de foi qui voyait en toute chose les adorables dispositions de la Providence, purent seuls le consoler. C'est à cette époque qu'il entreprit son grand ouvrage *De stylo inscriptionum latinarum*, qui a reçu les éloges des antiquaires les plus distingués. Les plus nobles familles de Rome se disputèrent l'honneur de lui offrir l'hospitalité ; mais le P. Morcelli, fidèle aux leçons de simplicité et de pauvreté qu'il avait apprises à l'école de la religion, préféra s'enfermer avec quelques prêtres, autrefois membres comme lui de la Compagnie, dans la maison du Gesù, et y continuer les observances de la vie commune. Un ancien Jésuite qui n'avait pas cru devoir se condamner à la même rigueur, lui montrait un jour avec complaisance le confort et le luxe dont il s'était entouré dans son habitation, ses vastes appartements, ses galeries de peintures, ses magnifiques jardins : le P. Morcelli regardait tout d'un air distrait et indifférent ; et comme son hôte étonné lui en demandait la raison : « Je ne voudrais pas, répondit-il, que les délices de ce monde nous fissent perdre les délices du ciel ».

L'humble religieux était plongé tout entier dans ses travaux, quand les instances unanimes de ses compatriotes l'obligèrent à se charger de la cure de Chiari, sa ville natale. Dans ce nouveau poste, si éloigné, semblait-il, de ses aptitudes et de ses goûts, il

fit paraître les qualités du plus habile et du plus zélé pasteur des âmes. L'instruction chrétienne distribuée, dans les différentes églises de la ville, à toutes les classes de la société et à tous les âges ; l'ordre et l'éclat des cérémonies, la fréquentation des sacrements, l'extirpation des abus, l'institution d'œuvres de charité et de miséricorde, la publication de bons livres pour nourrir et éclairer la piété : il mit tout en œuvre pour bien gouverner le troupeau qui lui avait été confié. Il donnait au reste lui-même l'exemple de toutes les vertus ; c'était un spectacle plein d'édification de le voir au saint autel ; il n'offrait jamais le divin sacrifice sans verser des larmes en abondance. Souvent au milieu de ses oraisons, ses familiers entendaient les soupirs ardents que l'amour faisait jaillir de son cœur. Les louanges le laissaient froid et indifférent : « La grande affaire, répondit-il un jour à un importun complimenteur, qui le félicitait de son beau style, la grande affaire que de savoir un peu de latin ! Je ne suis qu'un misérable ». Attaché à son église, il n'avait nulle ambition. Les habitants de Raguse qui, après trente-cinq ans, gardaient encore vivant le souvenir de celui qu'ils avaient connu régent d'humanités, lui ayant offert l'archevêché de leur ville, il refusa nettement, et ni les instances unanimes des magistrats, ni les prières de ses amis ne purent triompher de sa résistance.

Cependant à la voix du pape Pie VII, la Compagnie de Jésus venait de renaître à la vie. Le P. Morcelli s'empressa de solliciter la faveur de reprendre le joug de sa jeunesse ; mais le peuple de Chiari refusa de le laisser partir, et porta ses instances jusqu'au trône du Saint-Père. Pie VII fit droit à leur requête, et par son ordre, le serviteur de Dieu, tout en faisant partie de la Compagnie,

resta dans l'exercice de ses fonctions curiales. Mais, à vrai dire, sa vie ne fut plus désormais qu'une longue suite de souffrances supportées avec une héroïque patience ; la cécité se joignit à ses autres maux. Au milieu de ses épreuves, le saint vieillard ne savait que répéter ces paroles, écho fidèle de son amour et de son humilité : *Dominus meus et Deus meus ; Domine, fac me sicut unum de mercenariis tuis.*

Ses funérailles furent un triomphe. La voix publique le salua du nom de saint ; et nombre de miracles attestés avec serment, et dont les procès se conservent dans nos archives, glorifièrent sa mémoire et proclamèrent son crédit auprès de Dieu.

Caballero, *Bibliothecæ Scriptor. Societ. Jesu supplementa; supplem.* 1um, *p.* 193. — Boero, *Menol. della Compagn.*, 1° *Genn.*, *p.* 34. — de Backer, *édit.* Sommervogel, *in-folio, t.* 2, *p.* 1372 *et suiv.* — Carayon, *Bibliographie historiq. de la Compagnie de Jésus*, *n°* 2314.

II JANVIER

Le deuxième jour de janvier de l'an 1643, mourut à Naples l'angélique F. Maximilien Grimaldi, novice, âgé de quatorze ans. Dès qu'il avait pu connaître les pieuses pratiques des Stanislas et des Louis de Gonzague en l'honneur de Jésus et de Marie, il s'était hâté de les imiter. Chaque fois qu'il obtenait de s'approcher de la sainte table, il passait auparavant de longues heures en silence, pour que rien ne vînt le distraire de la pensée d'un si grand bonheur. Il demandait souvent à la très sainte Vierge la grâce de verser tout son sang pour l'amour de Jésus crucifié : et dans une si grande jeunesse, il ne laissait passer aucun jour sans se flageller. Peu de semaines avant sa mort, vers la fête de saint François-Xavier, Notre-Seigneur lui envoya un songe qui redoubla sa ferveur. Il se voyait réuni à ses condisciples ; et le grand apôtre des Indes apparaissait soudain au milieu d'eux, pour chercher, disait-il, un de ses enfants et l'emmener au ciel avec lui. Les noms de tous furent jetés dans l'urne, et le premier qui en sortit fut le sien. Maximilien Grimaldi était alors plein de vie ; dès le lendemain, il fut frappé d'un mal subit, et s'alita pour ne plus se relever. Son âge ne lui avait pas permis jusque là d'entrer au noviciat ; mais à l'approche de la mort, on ne put lui

refuser cette grâce. Il revêtit l'habit de la Compagnie, prononça ses vœux de dévotion, et presque aussitôt après, remit son âme innocente entre les mains de Dieu.

NADASI, *Annus dierum memorabil. Societ. Jesu.* 2a *januar.*, *p.* 6.

Le deuxième jour de janvier de l'an 1694, mourut à l'âge de trente-huit ans, parmi les sauvages du Mexique, dans la mission consacrée à Notre-Dame de Guadalupe, le P. JEAN-BAPTISTE BARLI, de la Province de Milan. Après l'amour de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, rien ne lui était plus précieux que la charité fraternelle. Si sa grande vivacité lui semblait parfois l'avoir entraîné par surprise à quelque faute en ce genre, rien ne lui coûtait pour la réparer. Un jour, dans le feu d'une discussion théologique, il crut s'être livré avec trop d'ardeur à la défense de son sentiment. « Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, raconte celui-là même avec qui il venait de s'entretenir, je le vis rentrer dans ma chambre, et soudain se jeter à mes genoux, les larmes aux yeux, en me demandant pardon ; il était presque inconsolable, et je dus finir par m'agenouiller aussi pour le contraindre à se relever ».

Le P. Barli avait reçu de Dieu les plus rares talents littéraires ; dès qu'il eut fini ses études, il fut donné pour professeur de rhétorique aux juvénistes de Brera. C'était le plus beau présent, disait le Père Provincial, qu'il pût leur faire, pour leur inspirer tout à la fois l'amour des belles-lettres et de la vertu. Mais en se dépensant avec un dévouement entier pour ses élèves, le P. Barli

aspirait au bonheur d'aller sauver les âmes des sauvages. A l'âge de trente-six ans, il fut envoyé par le P. Thyrse Gonzalez, dans les missions du Mexique. Il n'y passa guère plus de onze mois. Deux lettres qu'il écrivit de ce pays suffisent à son éloge. La première en vers latins est à l'adresse de ses chers juvénistes ; il leur raconte combien sont douces les croix et la vie du missionnaire ; il célèbre le bonheur de n'avoir souvent d'autre lit que la terre, d'autre abri que la voûte du ciel, d'autre nourriture que l'herbe des champs ; la seconde est à celui qu'il appelle le plus grand bienfaiteur de son âme sur la terre, le P. Antoine Pallavicino, son Père spirituel à Brera. Après lui avoir parlé de sa vocation aux missions : « O mon Père, ajoute-t-il confidentiellement, le cœur me dit que Notre-Seigneur attend de moi quelque témoignage d'un insigne amour ; j'ai toujours présentes ces tendres paroles qu'a daigné m'adresser le saint crucifix de Brera : « *Ego elegi te !* moi-même je t'ai choisi ! »

PATRIGNANI. *Menol.*, 2 *Genn.*, *p.* 27.

III JANVIER

Le troisième jour de janvier de l'an 1707, mourut dans la fleur de l'âge, parmi les juvénistes de Brera, le F. JEAN-MICHEL ROSALES, d'une des plus nobles familles de Milan. Placé de bonne heure par son père au pensionnat des nobles, il y avait apporté une grande innocence et une grande piété, mais aussi une extrême aversion pour l'étude, qui ne promettait rien de bien généreux pour l'avenir ; lorsque à l'âge de quinze ans, dans une retraite donnée aux élèves, il fut profondément saisi de la pensée qu'il faut vivre uniquement pour Dieu. Son premier mouvement fut d'entrer dans l'Ordre de saint François, pour mieux imiter la vie pauvre et souffrante de Jésus-Christ. Mais bientôt les vies de saint Ignace et de saint François-Xavier lui inspirèrent aussi le zèle des âmes. Malheureusement ses études trop incomplètes semblaient lui interdire toute espérance d'entrer dans la Compagnie.

Il résolut alors de s'enfuir, à l'insu de sa famille, et de parcourir les campagnes pour enseigner le catéchisme aux enfants et aux ignorants. Toutefois avant de mettre ce projet à exécution, le jeune homme se sentit pressé de s'en ouvrir à un de nos Pères. Celui-ci n'eut pas de peine à lui montrer que le démon, jaloux de ses pieux désirs, s'était, pour mieux le tromper, transformé en an-

ge de lumière. Il lui persuada de recommencer ses études, et l'assura que trois années au plus de travail lui ouvriraient les portes du noviciat. Michel Rosales obéit docilement, et sembla prendre à tâche d'imiter la ferveur de saint Ignace à l'école de Barcelone. Son application fut sa plus belle victoire sur lui-même ; elle ne se démentit pas un seul jour. Il allait aussi trouver fréquemment le Père Ministre du pensionnat, et le suppliait de l'humilier en public pour ses prétendues négligences. Et comme ses demandes n'étaient pas écoutées, il disait les larmes aux yeux : « Ah ! Votre Révérence ne veut pas assez mon bien » !

Enfin, après trois ans de persévérance, Jean-Michel Rosales fut reçu parmi les novices. Il ne désirait plus rien sur la terre, sûr d'être désormais tout à Dieu. Les épreuves et les humiliations qu'il obtenait plus largement de son Père Maître, le comblaient de la plus douce joie. Ses deux dévotions principales étaient celles de la sainte Vierge et de la sainte Eucharistie. Encore écolier, il avait choisi Marie pour sa Mère, et il s'était imposé la règle de consacrer un jour chaque mois à s'examiner sur les progrès qu'il avait faits dans son amour ; il appelait cette journée *la retraite de Marie*. Novice et Scolastique, sa ferveur ne fit que grandir. Au début de son juvénat, imitant la naïve confiance de Stanislas, il écrivit à sa Mère du ciel une lettre dans laquelle il déclarait la prendre pour guide et pour maîtresse dans sa carrière. La sainte Eucharistie était son autre attrait : la communion, surtout pendant les trois années de sa vie religieuse, lui communiquait une force et une allégresse extraordinaires. Ainsi trouva-t-on dans ses écrits après sa mort, ces belles paroles : « Jour de communion, jour d'amour ! » et ces autres : « J'ai clairement reconnu que Notre-Sei-

gneur voulait me conduire à la vie parfaite par l'amour de la sainte Eucharistie ! »

Patrignani, *Menolog.*, 3 *Genn.*, *p.* 37. — Mazzolari, *Comment. et Elogia, Romæ* 1855, *p.* 143.

---

* Le troisième jour de janvier de l'an 1694 mourut à Rome le P. Jean-Antoine Caprini, âgé de quatre-vingts ans dont il avait passé soixante-trois dans la Compagnie. Dès le début de sa vie religieuse, il avait fait paraître une sagesse et une maturité qui le désignaient d'avance pour les charges les plus importantes. L'occasion ne tarda pas à se présenter de déployer les rares talents qu'il avait reçus de Dieu. Des différends s'étaient élevés à Pérouse entre la ville et les Pères du collège ; les choses s'étaient envenimées au point que tout rapprochement semblait devenu impossible. Le P. Caprini enseignait alors la philosophie au Collège Romain ; le P. Vincent Caraffa le nomma Recteur du collège avec mission de rétablir le bon accord. L'espérance du saint Général ne fut pas trompée ; bientôt les esprits furent pacifiés, et l'union la plus franche et la plus cordiale prit la place de l'irritation et de la division. Des difficultés d'un autre genre avaient surgi au Séminaire Romain, et y avaient excité une véritable tempête ; le P. Caprini y fut envoyé comme Recteur, et en peu de temps, il y ramena l'ordre et la bonne discipline. Ces précieuses qualités ne le retinrent pas moins de trente ans dans les charges de Recteur et de Provincial ; le P. Nicolas Zucchi disait de lui qu'il était com-

me Moïse assisté d'une providence spéciale de Dieu, et le P. Vincent Caraffa ajoutait qu'il dormait tranquille quand le P. Caprini gouvernait.

Ce n'était pas seulement à ses qualités naturelles de tact, de prudence, de connaissance des hommes, que le P. Caprini devait son étonnante puissance ; c'était surtout à ses vertus religieuses, à son union avec Dieu, qui éclatait jusque sur son visage, quand il sortait de l'oraison ou descendait de l'autel : à son humilité, qui lui faisait prendre sa part des emplois les plus pénibles et les plus bas, même de celui de quêteur et de mendiant, à travers les rues de Rome ; à sa régularité, qui, d'après l'attestation d'un témoin oculaire, ne se démentit pas une seule fois dans l'espace de cinquante ans, enfin à son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, qui embrassait tous les travaux, et ne souffrait aucun repos, même dans la plus extrême vieillesse.

Jeune religieux, il allait, suivant l'usage, annoncer la parole de Dieu dans les places publiques de Rome ; le théâtre de ses prédications était voisin du Ghetto ou quartier des Juifs. Une telle affluence se pressait pour l'entendre, qu'il fallait mettre des gardes à l'entrée des rues pour empêcher la confusion : et tant de Juifs ouvraient les yeux à la lumière et quittaient la synagogue, que les Rabbins épouvantés firent offrir au gouvernement dix mille écus pour être débarrassés des discours de ce nouvel Élie. Le P. Caprini passa les dernières années de sa vie dans le célèbre oratoire du P. Caravità, toujours confessant ou prêchant, et l'on peut se demander, dit l'auteur de son éloge, s'il arracha plus d'âmes au démon en chaire ou au confessionnal. Plus d'une fois, par la bouche des possédés, les mauvais esprits se plaignirent

des pertes qu'il leur faisait subir. Enfin riche des dépouilles de l'enfer, le saint vieillard rendit son âme à Dieu, au moment même où le prêtre qui l'assistait venait de lui suggérer ces paroles : « *Domine Jesu, suscipe spiritum meum ;* Seigneur Jésus, recevez mon esprit ».

Galluzzi, *Vita ms. Cf.* Patrignani, *Menol.*, 3 *Genn.*, *p.* 33. — Tuti, *Brevi Ragguagli....*, *p.* 139. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu*, *p.* 400. — Sommervogel, *Biblioth. de la Compagnie*, *t.* 2, *p.* 703.

IV JANVIER

—

Le quatrième jour de janvier de l'an 1743, mourut en odeur de sainteté dans la maison du noviciat de Naples, le F. Coadjuteur JOSEPH-MARIE de GERONIMO, frère du glorieux apôtre de cette ville, et compagnon du Maître des novices, pendant plus de quarante ans. Né à peu de distance de Tarente, il était venu, très jeune encore, étudier la peinture à Naples ; mais pour ne rien perdre de son innocence et de sa première ferveur, il s'était enrôlé dès son arrivée dans une congrégation d'élite, dont tous les membres s'engageaient à faire oraison chaque jour, à examiner leur conscience, à s'exercer en secret et en public à des pratiques de pénitence ou d'humilité. Joseph-Marie de Geronimo n'avait pas même dix-sept ans ; mais longtemps après, ses anciens amis se rappelaient encore ses pieux excès de mortification en l'honneur de la très sainte Vierge. Car il passait toutes ses neuvaines dans le jeûne le plus rigoureux ; non content de son cilice ordinaire, il se serrait avec de petites cordes, qui lui faisaient un tourment de chaque pas et de chaque respiration. Ce n'était là toutefois qu'un prélude à tout ce qu'il devait faire souffrir à son corps pendant ses quarante-deux ans de vie religieuse.

Mais le plus frappant témoignage de la sainteté à laquelle par-

vint dès son noviciat le F. de Geronimo, c'est qu'aussitôt après ses premiers vœux, et lorsqu'il n'avait pas encore dix-neuf ans, ses supérieurs le chargèrent, dans les limites de son degré, d'aider le Père Maître des novices à former les jeunes religieux, coadjuteurs temporels et scolastiques, au genre de vie et à la perfection de la Compagnie. Loin de voir un honneur dans un pareil choix, l'humble Frère crut bien plutôt qu'on jugeait nécessaire de le retenir encore longtemps dans les exercices du noviciat, et il bénissait Notre-Seigneur de lui laisser toujours sous les yeux, les grands exemples de ferveur et de renoncement, dont il était témoin dans une si sainte maison. De tous les Recteurs ou Maîtres des novices qui se succédèrent jusqu'à sa mort, un seul, durant ces longues années, lui ordonna de céder sa charge à un autre. Etait-ce, dit le P. Patrignani, par amour de changement ou de nouveauté, ou seulement pour éprouver le saint Frère ? La chose sembla douteuse ; mais le F. de Geronimo n'y perdit rien de son angélique sérénité ; et peu de jours après, le supérieur parut sentir la nécessité de le rappeler à un poste si important.

Dans les derniers mois de l'année 1712, une maladie de poitrine le réduisit bientôt à l'extrémité. Les médecins croyaient même qu'il pouvait passer d'heure en heure ; mais s'entretenant un jour avec un de ses frères : « Non, lui dit-il, je ne dois pas mourir encore. C'est le quatre janvier, à trois heures de la nuit, que je rendrai mon âme à Dieu ». La veille de ses funérailles, comme il venait de dire au Frère sacristain que les jeunes religieux du collège ne viendraient pas réciter l'office près de son corps, à cause du triduum de rénovation : « Je me trompais, dit-il au bout de quelques moments, ils y viendront aussi prier pour moi ». Le jour suivant

en effet, malgré un usage contraire, le Provincial les envoya tous aux obsèques du saint Frère, en reconnaissance de l'amour qu'il avait su leur inspirer pour la perfection religieuse, pendant le temps de leur noviciat.

Patrignani, *Menol.*, 4 *Genn.*, *p.* 51. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 4ª *januar.*, *p.* 6. — Mazzolari, *Commentarii et Ellogia*, *p.* 147. — Voir aussi les différentes Vies de saint François de Geronimo, *Cf.* Carayon, *Bibliographie histor. de la Compagnie de Jésus*, *nn.* 1861-1889.

---

*Le quatrième jour de janvier de l'an 1651, mourut à Catane le P. Vincent Colonna, de l'illustre famille romaine de ce nom. A peine eut-il, à l'âge de dix-neuf ans, franchi la porte du noviciat de Messine, qu'il fit une renonciation complète de ses biens pour suivre de plus près Jésus-Christ, et se fermer irrévocablement toute voie de retour au monde. La faiblesse de sa santé ne lui permit pas de parcourir en entier la carrière des études ; mais par sa sainteté et ses admirables qualités de gouvernement, il n'en rendit pas moins les plus signalés services à sa Province et à la Compagnie. Tour à tour et à plusieurs reprises Recteur des collèges de Marsala, de Syracuse, de Catane et d'autres villes, il fit resplendir partout les vertus que saint Ignace demande à ceux qui gouvernent : une intime union à Dieu par la prière et les saints désirs ; une charité et une sollicitude pour les siens, qui prévenait leurs besoins et gagnait leur confiance ; et en même temps, une vigilance et une fermeté qui maintenaient dans sa vigueur l'obser-

vation de la règle et ne laissaient s'introduire aucun relâchement.

Après une longue et féconde administration, le P. Colonna, déchargé du souci des affaires, obtint de passer ses dernières années au collège de Catane ; il y consacra ce qui lui restait de forces au bien des âmes, et surtout aux écoliers, qu'il aimait à former à la piété. A mesure qu'il approchait de sa fin, il multipliait ses entretiens avec Dieu, et redoublait la rigueur de ses austérités ; il couchait sur une planche nue, jeûnait fréquemment, se flagellait jusqu'au sang, et ne quittait ni jour ni nuit une chaîne dont les pointes aiguës déchiraient sa chair. Ainsi paré des riches joyaux de ses mérites, il répondit plein de confiance à l'appel du Seigneur. Il était dans la soixante-quinzième année de son âge et la cinquante-sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

Boero. *Menol.*, *4 Genn.*, *p. 74.*

---

* Le quatrième jour de janvier de l'an 1657, mourut à Rome le P. Alphonse Petra, d'une noble famille de Pavie, victime de son dévouement au service des pestiférés. Dès l'âge de dix-sept ans, il avait sacrifié tous les avantages de la naissance et de la fortune, pour entrer dans la Compagnie. A peine élevé au sacerdoce, il se consacra au rude labeur des missions ; et l'amour des âmes croissant de plus en plus dans son cœur, il sollicita la grâce d'aller porter la bonne nouvelle aux peuples lointains des Indes, dans l'espérance d'arroser de ses sueurs et de son sang ces terres infidèles. Un autre apostolat et un autre martyre l'attendaient à Rome même.

Le fléau de la peste fit tout à coup invasion dans la ville sainte, et y multiplia les victimes. La maison professe du Gesù n'échappa à la contagion, que grâce à une protection particulière de saint Ignace, comme en fait foi un tableau commémoratif, suspendu en signe de reconnaissance à son tombeau.

Le P. Petra saisit avec un joyeux empressement cette occasion de faire le sacrifice de sa vie : deux mois entiers, il ne cessa, en compagnie de plusieurs autres Pères, de se dépenser au service des malades et des moribonds, et de leur prodiguer tous les secours spirituels et corporels de la plus ardente charité. Comme si tant de travaux ne suffisaient pas encore à apaiser sa soif d'immolation, il y joignait matin et soir les plus rudes flagellations. La nature succomba enfin à tant de fatigues. Atteint du redoutable mal, il dut se retirer du champ de bataille ; tous les moyens pour le ramener à la vie furent impuissants ; après une lutte de cinq jours, pendant lesquels il fit éclater une invincible patience, on le trouva mort à genoux devant une image de saint Ignace, comme si le vaillant soldat avait voulu rendre le dernier soupir sous les yeux de son chef; et être présenté par lui au souverain capitaine et roi de la Compagnie, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Patrignani, *Menologio, 4 Genn., p.* 45. — Alegambe, *Heroes et Victimæ charitat., ann.* 1657, *p.* 555.

---

* Le quatrième jour de janvier de l'an 1681 rappelle la mémoire du P. Pyrrhus Gherardi, mort à Rome dans la quatre-vingt-troi-

sième année de son âge et la quarantième depuis qu'il exerçait les fonctions de Procureur général de la Compagnie. La carrière des honneurs ecclésiastiques s'était ouverte de bonne heure devant lui : à vingt ans, il avait été pourvu d'un canonicat, et immédiatement après son sacerdoce, nommé pénitencier de la cathédrale de Parme. Peut-être se serait-il contenté d'une vertu commune dans le monde, quand un exemple héroïque de dévouement lui inspira l'ambition d'une perfection plus haute. Un de ses frères, François Gherardi, religieux de la Compagnie, était allé dans la sainte maison de Lorette, offrir les prémices de son sacerdoce, et il l'avait accompagné. Les premières ardeurs de sa dévotion à peine satisfaites, le nouveau prêtre apprend que la peste vient d'éclater à Parme : aussitôt il court se jeter au milieu de la contagion, et il ne tarde pas à tomber victime de sa charité.

En présence de ce glorieux trépas, le chanoine Pyrrhus est saisi d'admiration ; il renonce sur-le-champ à ses dignités, et s'offre à prendre la place de son frère ; il avait alors trente-trois ans. Dès le premier jour de son noviciat, sa vertu parut formée ; il remplit ensuite différents emplois dans les collèges, sans être fixé à aucun, lorsque le P. Mutius Vitelleschi le fit venir à Rome, et lui confia la charge de Procureur général de la Compagnie. C'est là que le voulait la Providence ; pendant quarante ans, jusqu'à son dernier soupir, le P. Gherardi usa joyeusement et vaillamment ses forces dans ce labeur ingrat. On admirait son application entière à ses devoirs ; son exactitude et sa netteté dans ses réponses aux mille questions qui affluaient à son bureau de toutes les parties du monde ; sa dextérité et sa constance à poursuivre et à mener à bonne fin les affaires les plus épineuses et les plus embrouillées.

Le successeur du P. Vitelleschi, le Vénérable P. Vincent Caraffa, l'appelait hautement le compagnon de son généralat, et déclarait qu'il ne connaissait personne plus au courant des choses de l'Institut.

A ces rares qualités d'administration, le P. Gherardi joignait dans une perfection égale toutes les vertus religieuses, même celles qui auraient semblé pouvoir moins facilement s'accorder avec la nature de ses fonctions : une pauvreté très sévère et très étroite pour lui-même, mais large et généreuse pour les autres, et surtout pour les pauvres, auxquels il abandonnait tout ce que le Père Général mettait à sa disposition ; une union à Dieu presque continuelle, et une telle habitude de la prière qu'on lui avait donné le surnom d'homme toujours à genoux et en oraison. Nul n'était plus humble, plus exact à demander les plus minimes permissions, à garder les moindres règles, à suivre jusque dans sa vieillesse tous les exercices de la vie commune. La mort du P. Gherardi fut le digne écho de sa sainte vie ; par reconnaissance autant que par vénération, les supérieurs firent prononcer devant les Nôtres le panégyrique de ce bon et fidèle serviteur de Dieu et de la Compagnie.

Patrignani. *Menol.*, 4 *Genn.*, *p.* 46.

---

* Le quatrième jour de janvier de l'an 1761, mourut à Padoue dans une sainte et laborieuse vieillesse le P. Antoine Contarini, de l'antique et noble famille vénitienne de ce nom, dont Notre Bien-

heureux Père avait plus d'une fois reconnu les grands services envers son Ordre naissant. La Providence semble avoir suscité cet excellent ouvrier dans les derniers temps de l'ancienne Compagnie, pour montrer avec éclat que les enfants de saint Ignace n'avaient point dégénéré de l'esprit de leur fondateur. Sa vie s'écoula presque tout entière à Padoue ; et en vérité, dit l'auteur de son éloge, elle est plus admirable qu'imitable. Pendant quarante ans, il ne cessa de se dépenser au bien des âmes ; il embrassait toutes les œuvres de zèle et de charité : secourir les pauvres, visiter les malades, assister les moribonds, entendre les confessions, prêcher, diriger de vive voix et par écrit une multitude de personnes, qui de toutes les parties de la ville et du diocèse recouraient à ses lumières. Il est vrai que Dieu l'avait doué d'un tempérament de fer, capable de résister à toutes les fatigues. Il s'en prévalait pour se refuser tout ménagement, et se charger sans miséricorde : déjà presque octogénaire, il travaillait encore à l'égal des plus jeunes et des plus intrépides, lorsqu'une chute de voiture le condamna pour le reste de ses jours à une sorte d'immobilité. Dans cette situation si pénible à son activité naturelle et si contraire à ses habitudes, le P. Contarini fit paraître une résignation admirable, mais il ne renonça pas au travail. Tous les jours il se faisait porter à la maison de retraite ; et là, enfermé dans un confessionnal, il se livrait de longues heures à la multitude des pénitents.

En même temps, par un secret qui est celui des saints, cet infatigable ouvrier, tout entier aux âmes, était aussi tout à Dieu. Souvent, à l'exemple de saint François-Xavier, après avoir consacré le jour aux œuvres extérieures, il donnait encore la nuit à

la prière. Il possédait dans un degré éminent toutes les vertus propres à un apôtre : un grand esprit de foi ; un complet oubli de soi-même, de ses aises comme de sa réputation ; une simplicité de colombe jointe à une prudence de serpent ; une affabilité de manières ravissante ; un calme et une sérénité d'âme qui se réflétaient dans les traits de son visage ; une tendresse de cœur toute maternelle pour les affligés ; enfin un empressement toujours égal à accueillir, écouter, supporter tous ceux qui venaient à lui, sans donner jamais aucun signe d'impatience ou d'ennui.

Aussi le P. Contarini était-il vénéré comme un saint dans tout le diocèse de Padoue, et les ennemis les plus acharnés de la Compagnie ne pouvaient eux-mêmes lui refuser leur estime. Quand il mourut, ce fut partout un concert de louanges et de regrets ; la foule se disputa comme des reliques les moindres objets qui avaient été à son usage. Le P. Contarini était dans la quatre-vingt-unième année de son âge et la soixante-sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

Boero, *Menol.*, 4 *Genn.*, *p.* 83 *et suiv.*

V JANVIER

—

Le cinquième jour de janvier de l'an 1596, mourut au collège de Monreale en Sicile, le P. Jules Fazio, né à Naples, reçu dans la Compagnie à dix-huit ans par le Vén. P. André Oviedo, et formé par saint Ignace lui-même à la perfection religieuse ; nommé à trente ans Maître des novices de Rome par saint François de Borgia ; puis tour à tour Visiteur ou Provincial de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile, de Venise, de Naples, et Secrétaire pendant trois années du P. Éverard Mercurian. La sainte Vierge avait veillé sur lui dès sa plus tendre enfance. Un jour qu'avec d'autres enfants de son âge, il se récréait au bord de la mer, le pied lui manqua sur la pointe d'un rocher, et il tomba dans une eau profonde où il allait périr. Comme il se débattait au milieu des flots, et revenait pour la seconde fois à la surface, la cloche d'une église voisine sonna tout à coup l'*Ave Maria ;* et l'enfant, près d'être une seconde fois submergé, se mit à réciter la salutation angélique. A l'instant même, il se sentit porté à terre, et fut hors de danger. Aucun sacrifice ne semblait lui coûter pour l'amour de sa bonne Mère ; on peut voir combien il était savant dans ce genre d'hommages, par son beau *Traité de la mortification de nos passions et de nos affections désordonnées.*

Supérieur durant de longues années et dans nombre de Provinces, il témoignait une affection très particulière aux Frères Coadjuteurs, les consolait dans leurs peines et leur apprenait à devenir des saints ; c'est à lui que remonte dans la Compagnie l'usage de leur donner les points de méditation. Mais la couronne du P. Fazio, ce furent ses novices de Saint-André. Jamais peut-être aucun autre noviciat n'offrit ou n'offrira un pareil spectacle. Aussi lorsque le saint vieillard, sur son lit de mort, attendait l'heure de sa délivrance, baisant son crucifix et répétant ces belles paroles : « *Inter brachia Domini mei et vivere volo et mori cupio*, c'est entre les bras de mon Seigneur que je veux vivre et mourir » ; une glorieuse troupe de ses anciens novices, déjà couronnés au ciel, le Bienheureux Rodolphe Aquaviva et saint Stanislas à leur tête,[1] vinrent, dit-on, le réjouir de leur présence, et recevoir son âme pour la porter au trône de Dieu.

Patrignani, *Menol.*, 5 *Genn.* *p.* 57. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 5a *Januar.*, *p.* 11. — Aguilera, *Provinciæ Sicul. S. J. ortus, t.* 1, *p.* 209, 215, 343 *seqq.* — Alberti, *dell' Istoria della Compagnia di Gesù, la Sicilia, p.* 328, 346, 365 *suiv.*, 445, 457, 480. — Schinosi, *Istoria della Compagnia di Giesù, appartenente al regno di Napoli, t.* 1, *p.* 55, 397, 419 ; *t.* 2, *p.* 288 *suiv.* — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, p.* 531. — de Backer, *Biblioth. des Écrivains*..., *édit.* Sommervogel, *in-fol.*, *t.* 1, *p.* 1795. — Alcazar, *Chrono-historia de la Compania de Jesus en la Provincia de Toledo, t.* 2, *p.* 186-188.

Le cinquième jour de janvier, à Turin, l'an 1681, mourut le P. Charles-Frédéric Saluzzo, dont la première enfance, mise sous

la protection spéciale de la Reine des Anges, avait rappelé les plus beaux exemples de la vie des saints. Il suppliait Notre-Seigneur et ses maîtres de ne lui passer aucune faute, et il goûtait dès lors le bonheur, si peu connu à son âge, des humiliations acceptées pour l'amour de Dieu. Sa mère l'obligeait quelquefois de l'accompagner aux fêtes du monde, à quelque bal ou à quelque festin : mais ce très chaste enfant ne s'y rendait jamais, sans être armé d'une ceinture à pointes de fer, afin que la douleur lui rappelât sa résolution de veiller sur tous ses sens. Il n'eut pas une seule fois un regard même involontaire à se reprocher. Sa mère lui mit un jour au doigt un anneau précieux, qui devait être son anneau de noces ; mais dès qu'il fut seul, Frédéric Saluzzo courut le mettre au doigt d'une belle statue de la Vierge immaculée, protestant qu'il ne voulait pas d'autre épouse, et la suppliant de lui ouvrir les portes de la Compagnie de Jésus, où il se consuma rapidement d'amour, et expira en odeur de bénédiction à l'âge de trente-quatre ans.

PATRIGNANI, *Menol., 5 Genn., p.* 60.

---

* Le cinquième jour de janvier de l'an 1707, mourut à Milan le P. CHARLES-GRÉGOIRE ROSIGNOLI, homme, dit l'auteur de son éloge, « d'une bonté antique », d'un calme et d'une égalité d'humeur que rien ne troublait, d'une gaieté douce et aimable qui le rendait cher à tous, d'une piété, d'une familiarité avec Dieu, avec la sainte Vierge et les saints, qui est le privilège des âmes innocen-

tes, enfin d'une fidélité généreuse et inébranlable à toutes les prescriptions de la règle.

Il passa la plus grande partie de sa vie religieuse dans l'enseignement, où il occupa tour à tour les chaires de rhétorique, de philosophie, d'Écriture sainte, de théologie scolastique et morale ; il remplit ensuite les principales charges de sa Province, et partout il fit éclater, avec la mansuétude et l'aménité de son caractère, une prudence surnaturelle et une sollicitude toujours en éveil pour le maintien de la discipline. Ces occupations auraient pu suffire, ce semble, à l'absorber tout entier ; mais telle était son attention à mettre à profit les moindres parcelles de son temps, qu'il trouva le moyen de composer de nombreux ouvrages de piété. Il ne fut pas heureux d'abord. Un de ses premiers essais fut rejeté, comme écrit d'une manière trop négligée. Le P. Rosignoli ne se découragea point ; il exerça sa plume, étudia les modèles, et à force de travail, parvint à se faire un style non seulement pur et correct, mais agréable, limpide, et d'une simplicité pleine d'élégance. La plupart de ses ouvrages, *Les merveilles de Dieu dans ses saints, — dans le saint Sacrement, — dans les âmes du purgatoire*, *Les vérités éternelles*, ont été souvent réimprimés et traduits en plusieurs langues ; l'opuscule sur *Le choix d'un état de vie* a peuplé les Ordres religieux d'une multitude de jeunes gens, sauvés par lui de la corruption du monde.

Un mal terrible fit des derniers jours de sa vie une sorte de martyre. Au milieu des plus cruelles tortures causées par l'emploi du fer et du feu, le P. Rosignoli ne perdit rien de sa sérénité et de sa joyeuse humeur ; il ne paraissait pas même se douter que la mort approchait à grands pas. On crut devoir enfin l'avertir ;

il n'en fut pas seulement ému : « Que voulez-vous ? dit-il ; toute ma vie, je n'ai cessé de penser à Dieu, à la très sainte Vierge et aux saints, à la condition qu'ils penseraient à moi au moment de ma mort ; je ne veux en prendre ni peine ni souci ». Et quelque temps après, l'aimable et saint vieillard remit paisiblement et joyeusement son âme entre les mains de Dieu. Il était dans la soixante-seizième année de son âge et la cinquante-sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

Rosignoli, *Opere spirituali e morali*.... 3 in 4°. *Venezia*. 1713. *Notice en tête du* 1er *vol.* — Patrignani, *Menologio*, 5 *Genn.*, *p.* 61. — de Backer, *Biblioth. des Écrivains*..., 1ere *édit.*, *t.* 2, *p.* 532. — Feller, *Dictionn. historiq.*, *édit.* 1839, *t.* 5, *p.* 329.

VI JANVIER

—

Le sixième jour de janvier de l'an 1579, mourut saintement à Catane, le F. Blasco Statella, chef de l'une des plus puissantes familles de la Sicile, grand échanson de Charles-Quint et gouverneur héréditaire de la citadelle de Catane. Après la mort de sa femme, il vint, à l'âge de près de soixante ans, frapper à la porte du noviciat de la Compagnie. Rien ne put le retenir, ni ses grands biens, ni l'amour de ses enfants. L'un d'eux même, le jeune Vincent, animé par son exemple, dit adieu à toutes les espérances du siècle, et alla le rejoindre. Le vieillard en rendit grâces à Dieu : il se réjouissait à la pensée que le jeune homme, devenu prêtre, lui fermerait les yeux, après l'avoir encouragé et fortifié par les derniers sacrements de l'Église ; mais il dut faire à Dieu le sacrifice de cette suprême consolation ; Vincent fut emporté après quelques mois à peine, dans la fleur de son innocence, au noviciat de Messine. Pour lui, il refusa par humilité l'honneur du sacerdoce, et il finit ses jours dans le degré de simple Frère Coadjuteur, portier du collège de cette même ville de Catane, où il avait cessé depuis neuf mois à peine de commander. Jamais on n'avait joui d'un pareil spectacle ; mais dans un si court espace de temps, l'exemple du F. Statella fut la plus efficace de toutes les prédications

pour détacher doucement les plus nobles familles des dangereux attraits du monde, et leur inspirer le désir d'être tout à Dieu.

PATRIGNANI, *Menol.*, 6 *Genn.*, *p.* 64. — ALBERTI, *Istoria della Provinc. di Sicilia*, *p.* 384, — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 223.

Le sixième jour de janvier mourut en 1635, au collège de Monreale, le P. BENOIT ROGASI, saint vieillard, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, dont il avait passé soixante-treize dans la Compagnie. Durant tant d'années, dit le P. Aguilera, dans les charges de Procureur, de Ministre et de Recteur, qu'il avait exercées dans les différents collèges de sa Province, il n'avait pas donné lieu à une plainte. On le voyait, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, suivre encore sans aucune exception la vie commune, ne jamais s'exempter du jeûne, se flageller rudement, et prier toujours à genoux sans appui. On le citait dans toute la Sicile, comme le modèle des jeunes religieux, et la vivante image des premiers compagnons de notre Bienheureux Père dont il avait reçu des leçons de sainteté. Les trois années qui précédèrent sa mort, le P. Rogasi fut cloué sur un lit de douleur ; mais la sérénité de son visage témoignait assez qu'il n'avait pas d'autre désir que d'être dans l'état où Dieu le voulait. Il se trouvait toujours trop bien servi, et sa charité se montrait ingénieuse à excuser les négligences des Frères chargés de prendre soin de lui. Il ne leur donnait, disait-il, que trop de peine, et suppliait son supérieur de ne pas leur re-

procher même leurs impatiences ou leurs oublis. Quelques jours avant de rendre le dernier soupir, Dieu le délivra de toutes ses souffrances et de toutes ses misères, et il s'endormit doucement du sommeil des prédestinés.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 302.

---

* Le sixième jour de janvier de l'an 1570, mourut à Rome le F. JEAN LAURETANI, Coadjuteur temporel, dont nos historiens ont voulu conserver la mémoire pour servir à tous d'utile leçon, et faire éclater en même temps la Providence particulière et miséricordieuse de Dieu sur les enfants de la Compagnie. Le F. Lauretani était sacristain du Collège Romain, et s'acquittait de son emploi avec beaucoup de diligence et de piété. A l'époque de la rénovation des vœux, il fut pris d'un asthme, d'apparence bénigne du reste ; mais pour ne pas l'irriter, il crut bien faire de remettre à plus tard sa confession générale des six derniers mois. Or, la nuit suivante, il lui parut voir un jeune homme, une lance à la main, qui lui disait d'un ton menaçant : « Pourquoi ne fais-tu pas ta confession générale » ? Épouvanté à ces paroles, le F. Lauretani promit de faire non seulement la confession ordinaire des six mois, mais celle de toute sa vie. En effet, dès le matin, il était aux pieds de son confesseur. Presque aussitôt après, le mal empirait avec une violence inattendue, et le réduisait en peu de temps à l'extrémité. Mais son âme surabondait de confiance et de joie. Voyant toute la communauté réunie autour de sa couche : « Mes Pè-

res et mes Frères, dit-il, je vous en prie, mettez-vous à genoux, et récitez pour moi le *Salve Regina* ». La pieuse antienne à peine finie, il remit doucement son âme à Dieu.

SACCHINUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 3ª. *lib.* 6, *n.* 17 *seqq., p.* 274. — PATRIGNANI, *Menol.*, 6 *Genn.*, *p.* 64.

---

* Le sixième jour de janvier de l'an 1753 mourut à Busseto, dans la maison de troisième probation de la Province de Venise, le P. CHARLES SILVESTRI, l'ami, le frère, le père des pauvres et de tous les malheureux. Il était d'une santé si délicate et d'une constitution si frêle, qu'on se demandait, quand il vint à quinze ans se présenter au noviciat, quels services il pourrait rendre dans un Ordre voué par vocation à toutes les fatigues. « Mais en vérité, dit l'auteur de son éloge, n'eût-il fait qu'offrir aux Nôtres un modèle si parfait d'innocence, de candeur, de régularité religieuse, de modestie et d'humilité, les supérieurs auraient été en droit de s'applaudir devant Dieu et devant les hommes, de lui avoir ouvert les portes de la Compagnie ».

Le P. Silvestri montra bientôt ce que peut une âme généreuse, même dans un corps infirme. Laissant à d'autres les ministères plus éclatants, il embrassa l'apostolat des pauvres. Chaque jour après midi, il descendait dans la cour de la maison, et là, il réunissait tous les misérables, les vagabonds, les mendiants, les estropiés, qui dans les villes sollicitent la pitié publique ; il

les rangeait en ordre, et se plaçant au milieu d'eux, comme Pierre Claver au milieu de ses nègres, il leur enseignait, avec une patience et une douceur admirables, la doctrine chrétienne, et leur distribuait ensuite l'aumône corporelle.

Bientôt il établit parmi son cher troupeau l'usage de la confession et de la communion mensuelle. Rien n'était plus touchant que de voir ces malheureux, tout à l'heure le rebut du monde et méprisables à leurs propres yeux, relevés, transfigurés par la religion, prendre part au divin banquet, avec une piété et une modestie qui tiraient les larmes des yeux, et puis s'asseoir à une table chargée par des mains généreuses de douceurs et de mets délicats. L'homme de Dieu rayonnait de joie, et puisait dans ce spectacle un nouveau courage pour de nouvelles fatigues. Pendant de longues années, il continua son laborieux ministère, sans un seul jour de repos. Les pauvres le pleurèrent inconsolablement, et formèrent le plus noble et le plus glorieux ornement de ses funérailles. Le P. Charles Silvestri était âgé de cinquante-six ans et en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Boero, *Menolog.*, 6 *Genn.*, *p.* 114.

---

* Le sixième jour de janvier de l'an 1783, mourut à Polotsk dans la Russie-Blanche, le P. Joseph Maruti, admirable modèle d'attachement fort et généreux à sa vocation. L'orage commençait à gronder déjà contre la Compagnie, quand il sollicita la faveur d'y être admis, à l'âge de seize ans. Les persécutions ne firent que

resserrer plus étroitement les liens qui l'unissaient à elle ; sa douleur fut immense quand le bref *Dominus ac Redemptor* l'obligea de laisser sa chère livrée, et de reprendre celle du monde. Il vint se fixer à Rome, où son esprit de pauvreté, ses aumônes, sa piété envers le saint Sacrement qui le retenait chaque jour de longues heures dans l'église de la Trinité-des-Pèlerins, lui firent donner le surnom de saint.

Cependant le souvenir de son ancienne vocation ne s'éloignait pas un moment de son cœur. A peine eut-il appris que la Compagnie était vivante dans la Russie-Blanche, il n'eut plus d'autre pensée que d'aller la rejoindre. Vainement ses amis lui opposèrent la délicatesse de sa santé, les fatigues du voyage, les rigueurs du climat ; il était résolu, disait-il, à courir, s'il le fallait, jusqu'au bout du monde, à travers mille dangers et mille morts. Passant auprès de Fabriano, sa patrie, il refusa de s'y rendre, dans la crainte de se laisser attendrir par les larmes de sa vieille mère presque octogénaire. « En arrivant à Polotsk, sa joie fut inexprimable. « *Misericordias Domini in æternum cantabo*, écrit-il à un de ses anciens confrères. Quand je me trouvai aux portes du collège, je me jetai à genoux pour baiser ce seuil béni ; le P. Recteur m'ayant relevé, je collai mes lèvres sur ces chères murailles, pleurant de bonheur ; et aujourd'hui encore, quand je me rappelle tout cela, de très douces larmes mouillent mes yeux ».

Le P. Joseph Maruti était le premier Jésuite qui fût venu se réunir aux Pères de la Russie-Blanche. Il se mit aussitôt avec une ardeur incroyable à l'étude du polonais. Mais soit lenteur de sa mémoire, soit difficulté extrême de la langue, il faisait peu de progrès, et il s'affligeait d'être venu de si loin pour charger la

Compagnie d'un poids inutile. Dieu s'apprêtait à couronner bientôt sa constance. Sous ce ciel rigoureux, le P. Maruti n'avait pu se résoudre à prendre aucune précaution particulière, content de travailler au salut des âmes par la souffrance, puisque le ministère de la parole lui était interdit. Sa faible constitution, minée par les travaux et les épreuves, ne tarda pas à succomber tout à fait. La pensée du prochain appel de Dieu le fit tressaillir de joie : « Quand j'étais prêtre séculier, disait-il, jamais je n'ai désiré la mort ; mais à présent que je suis de la Compagnie, rien ne m'est plus cher et plus doux ». A la nouvelle de cette fin précieuse : « Nous avons connu le P. Maruti, dit le Pape Pie VI ; c'était un saint ».

Boero, *Menolog.*, 6 *Genn.*, *p.* 119.

VII JANVIER

Le septième jour de janvier de l'an 1647, mourut à Palerme le P. Alphonse Gaetano, du plus noble sang de la Sicile, mais selon la résolution qu'il avait prise en quittant le monde, entièrement sourd, aveugle et muet à toutes les choses de la terre. Il observait à la lettre cette triple résolution : il refusait les plus innocentes jouissances à ses oreilles et à ses yeux, et ne voulait rien savoir qui n'eût pour objet le service et la gloire de Notre-Seigneur. Son accueil néanmoins était si aimable, que parmi les Nôtres et les étrangers, tous ceux, assurait-on, qui voulaient devenir des saints, s'adressaient à lui. Quand on voyait dans une communauté quelques jeunes religieux d'une vertu plus qu'ordinaire : « Voilà sans doute, disait-on, des juvénistes ou des novices du P. Gaetano ». Sa prudence toute surnaturelle était si frappante que le Vén. P. Louis La Nuza passait pour ne rien entreprendre sans en avoir conféré d'avance avec lui.

Cet admirable serviteur de Dieu avait écrit en gros caractères, dans l'intérieur de sa cellule la belle inscription, trouvée peu d'années auparavant, dans la grotte et près du corps de sainte Rosalie : « *Ego Rosalia amore Domini mei Jesu Christi, in hoc antro habitare decrevi ;* moi Rosalie, pour l'amour de Jésus-Christ mon Sei-

gneur, j'ai résolu de me fixer dans cet antre. » Il n'en sortait jamais pour prendre l'air et se récréer ; dans les plus brûlantes chaleurs des étés de Palerme, il n'en ouvrait pas même la porte ou la fenêtre, et demeurait seul en oraison une grande partie des jours et des nuits. Néanmoins, il endurait de violentes et continuelles douleurs de tête ; mais ne croyant pouvoir jamais trop souffrir, il se gardait bien de les trahir par un signe ou un mot. Cet amour de la croix et de la retraite n'empêchait pas le P. Gaetano de travailler très efficacement, par lui-même et par les autres, au salut d'un grand nombre d'âmes. Ce fut par ses conseils que le V. P. La Nuza entreprit en Sicile l'apostolat des Bohémiens. La Congrégation des pauvres mendiants fut également son ouvrage ; il la dirigeait en même temps que la Congrégation des nobles. Elle se composait d'environ deux cents malheureux, qui venaient recevoir de lui, une fois chaque semaine, l'aumône corporelle et spirituelle. Pour ne pas laisser mourir après lui une institution si salutaire et si sainte, il parvint, non sans peine, à fonder une rente perpétuelle pour la distribution des aumônes ; et nous apprenons du P. Aguilera, que cette belle œuvre de miséricorde était encore dans toute sa fleur un siècle plus tard.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p. 483, seqq.* — SOTUELLUS, *Biblioth. Script. Soc. Jesu, p. 35.* — DE BACKER, *Biblioth. des Écrivains...*, *édit.* SOMMERVOGEL, *in-fol., t. 1, p. 1995.*

---

* Le septième jour de janvier de l'an 1753, mourut à Rome le P. GERMANICUS GIGLI, prodige inouï de mortification et de sainte

haine de lui-même. Longtemps retenu par les oppositions de sa famille, qui occupait à Sienne un rang considérable, il n'avait pu revêtir les livrées de saint Ignace, qu'à l'âge de vingt-quatre ans. Presque aussitôt, il sentit un vif désir d'aller se dévouer au salut des infidèles dans les missions, et il en fit la demande au Père Général, Michel-Ange Tamburini, dans une lettre signée de son sang. Il renouvela ses instances à la fin de ses études: « Eh bien, oui, allez, lui dit le Père Général; mais Notre-Seigneur veut que les Indes pour vous soient le Séminaire Romain ». L'humble religieux baissa la tête, en signe tout à la fois de douleur et de soumission. « Du moins, demanda-t-il, qu'il me soit permis dans ces Indes où Votre Paternité me retient, d'offrir, du mieux que je pourrai, quelques souffrances en compensation, et de les unir à celles qu'endurent là-bas nos ouvriers apostoliques ». — « Soit, dit le Père Général; faites ce que le Seigneur vous inspirera ».

Sur cette parole, dont le P. Tamburini n'avait pas sans doute prévu toutes les conséquences, le P. Gigli, par une permission de Dieu, se crut en droit de se livrer sans mesure, et, n'était sa bonne foi, nous dirions, sans prudence, à tous les excès de sa ferveur, et il fit de son corps un véritable martyre. Cependant les fonctions qu'il remplissait au Séminaire Romain, où se réunissait l'élite de la noblesse, semblaient les moins faites pour ses désirs passionnés de mortification. Il était chargé de la direction et de la surveillance des arts d'agrément, et de la préparation des fêtes littéraires et dramatiques. Tout le jour, il n'avait en tête que décors de théâtre, exercices de déclamation, leçons de danse, de musique, d'escrime. A voir l'aisance, la bonne humeur, l'entrain qu'il mettait à tout cela, on aurait cru qu'il n'était pas né pour autre chose.

Mais il se vengeait la nuit de la contrainte du jour; c'est alors qu'il lâchait en quelque sorte la bride à sa passion de se tourmenter. Après trois courtes heures de sommeil, sur le plancher ou sur un mauvais matelas semé de cailloux pointus et d'épines, il commençait sa douloureuse passion : disciplines sanglantes, portement d'une lourde croix, sur laquelle il demeurait quelquefois étendu des heures entières, à l'imitation du Sauveur; oraisons prolongées devant le saint Sacrement. Pendant les vacances, qu'il passait à Tivoli avec les pensionnaires, c'étaient de nouvelles inventions; il se faisait un lit de cosses de châtaignes, et s'étendait avec délices sur ces pointes acérées; d'autres fois, il se roulait au milieu des halliers les plus épineux, et mettait sa chair en lambeaux.

Ainsi se consolait-il de ne pouvoir partager les fatigues et les souffrances des missionnaires ; mais il désirait aussi travailler directement lui-même au salut des âmes. Les pauvres, les mendiants, les prisonniers, les bergers, qu'il allait, dans la belle saison, chercher jusqu'au sommet des montagnes, étaient les objets privilégiés de son zèle; il leur consacrait toutes les heures dont il pouvait disposer, et il associait les élèves du Séminaire à son humble apostolat. Il continua pendant près de quarante ans cette vie pénitente et laborieuse. Enfin il sentit, à l'épuisement de ses forces, que la mort n'était plus éloignée: il voulut s'y préparer par une confession générale.

C'est alors qu'il découvrit à son confesseur, le P. Gaétan Giorgi, le secret de ses étranges macérations. Épouvanté à cette confidence, le P. Giorgi lui demanda comment il avait cru pouvoir, en conscience, se traiter lui-même avec cette inhumanité. Le P. Gigli répondit que le Père Général ne lui avait point donné d'autre règle

que l'inspiration de Dieu, et qu'en agissant comme il avait fait, il n'avait point cru se mettre en désaccord avec la volonté divine. Le P. Giorgi lui défendit de continuer plus longtemps, et aussitôt avec la simplicité d'un enfant, le saint vieillard laissa tout, donnant ainsi la meilleure preuve qu'il avait voulu suivre uniquement l'esprit de Dieu. Il expira peu après dans le baiser du Seigneur, pour l'amour duquel il s'était si généreusement crucifié. Il était âgé de soixante-quinze ans, et en avait passé cinquante-et-un dans la Compagnie.

Boero, *Menolog.*, 7 *Genn.*, *p.* 141.

VIII JANVIER

Le huitième jour de janvier de l'an 1734, mourut au collège de Parme, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le P. JEAN-BAPTISTE SOLARI, Génois. Un acte héroïque d'humilité fut, dit-on, l'origine du très haut degré de perfection auquel Notre-Seigneur l'éleva. Il remplissait la charge de Ministre au pensionnat de Turin, et grâce aux dons naturels qu'il avait reçus de Dieu pour s'emparer du cœur des jeunes gens, l'amour de l'étude et de la vertu fleurissait parmi les élèves ; lorsqu'il fut dénoncé faussement au Père Provincial par quelques esprits brouillons, comme un novateur qui bouleversait par caprice tous les usages de la maison. Rien n'était plus opposé à la conduite du P. Solari. Mais prévenu par les faux rapports qu'il avait reçus, le Provincial envoya l'ordre au Recteur de lui faire une réprimande sévère, avec menace, s'il ne se corrigeait pas, de le retirer de son emploi. Le serviteur de Dieu n'aurait eu qu'un mot à dire pour se justifier ; mais il comprit que c'eût été perdre une grâce de choix ; tombant aux genoux de son supérieur, il s'offrit, sans la plus légère excuse, à la plus sévère pénitence, pour toutes les fautes dont il s'avouait coupable dans son office, devant les hommes et plus encore devant Dieu.

A partir de ce jour, toutes les humiliations, quelqu e soudaines et

vives qu'elles pussent être, eurent pour le P. Solari une inexprimable douceur. Il ne souhaitait que de passer pour vil aux yeux de tous, comme il l'était aux siens. Un de ses mois de prédilection était chaque année le temps des vacances ; car alors, pendant que les autres religieux se reposaient des fatigues de l'année, à la maison de campagne, il restait au collège pour nettoyer lui-même leurs chambres, et ne voulait céder à aucun de nos Frères cet acte de charité et d'abaissement. Il avait pris pour protecteur spécial et pour modèle saint Siméon Salus, qui s'était sanctifié en faisant le fou pour l'amour de Jésus-Christ. Comme lui, autant que l'obéissance l'y autorisait, le P. Solari s'appliquait, selon le sens de la onzième règle du sommaire, à passer pour un ignorant et un insensé, sans manquer toutefois à aucun de ses devoirs. Mais il suffisait de le voir en adoration devant le saint Sacrement, pour comprendre la valeur de cette sainte folie : aussi ne put-il empêcher que la ville de Parme ne le vénérât comme un homme rempli d'une sagesse toute surnaturelle, et très cher au cœur de Dieu.

Boero, *Menologio*, 8 *Genn.*, *p.* 160.

---

* Le huitième jour de janvier de l'an 1627, mourut dans la maison professe de Palerme le P. Joseph Scammaca, emportant au ciel l'innocence de son baptême, à l'âge de soixante-dix-sept ans. On peut même dire qu'il fut comme le martyr de la pureté, puisque pour échapper au danger de la perdre, il n'hésita pas un jour à se

précipiter d'un lieu très élevé. En récompense de cette héroïque victoire, Dieu lui accorda la grâce d'être affranchi de toute rébellion des sens. Pendant quarante-cinq ans, il ne cessa d'annoncer la parole de Dieu avec un zèle qui éclatait sur son visage, et était toujours accompagné de nombreuses conversions. On vit plus d'une fois, assure le P. Nadasi, des rayons lumineux environner son front, et une colombe se reposer sur sa tête. Le démon montra lui-même combien il souffrait impatiemment les conquêtes de l'homme de Dieu, et il suscita contre lui des persécutions de tout genre. Mais le P. Scammaca, confiant dans le secours du ciel et dans la protection de la sainte Vierge, ne fit que rire de sa rage impuissante, et continua de ramener les âmes au bon Pasteur.

Il travailla sans relâche jusqu'à une vieillesse avancée; il sentit alors un plus ardent désir de quitter la terre pour se réunir à Dieu. Avec une simplicité que peut seule donner l'innocence, il se rendit auprès du Père Provincial : « Mon Père, lui dit-il, permettez-moi de me mettre au lit ; je veux mourir ». Comme il n'avait ni fièvre ni maladie d'aucune sorte, on essaya de le distraire de cette idée ou de ce caprice : « Non, dit-il, c'est Dieu qui me prépare lui-même ; je veux mourir » : et il ajouta : « Le Père Préposé de la maison professe, (c'était le P. Jacques Domenici,) s'en ira le premier ; je le suivrai de près ». Tout se passa comme il l'avait annoncé. Le jour de l'Épiphanie, il eut un très léger accès de fièvre. Le lendemain, il demanda le saint viatique : « Demain, ajouta-t-il, je recevrai l'extrême-onction ; et puis, adieu ». Rien n'égalait sa joie et l'aimable familiarité de ses colloques avec Notre-Seigneur ; son cœur débordait d'amour : *Fulcite me floribus, stipate me malis*, répétait-il avec l'épouse des Cantiques. Tout à coup, le

P. Scammaca se tut : il venait d'aller contempler dans la gloire celui qu'il avait tant aimé. La vénération populaire se disputa ses reliques, et de nombreux miracles consignés par écrit attestèrent sa sainteté et son crédit auprès de Dieu.

CORDARA, *Histor. Societ. Jes., tomus poster., part.* 6ª, *lib.* 12, *n.* 15, *p.* 99. — PATRIGNANI, *Menol.*, 8 *Genn., p.* 87. — NADASI, *Ann. dier. memorab.*, 8ª *Januar., p.* 15. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 8ª *januar., p.* 11. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 216, *seqq.* — SOTUELLUS, *Biblioth. Scriptor. Soc. J., p.* 525. — DE BACKER, *Biblioth.* 1re *édit., t.* 4, *p.* 660. — NIEREMBERG, *Varones ilustres, t.* 2, *p.* 528. — RHO, *Variæ Virtut. Hist., p.* 19, 55, 222, 730. — MONGITORE, *Biblioth. Sicula, t.* 1, *p.* 402.

IX JANVIER

—

Le neuvième jour de janvier de l'an 1737, mourut à Bologne le P. Camille Guglienti, longtemps Maître des novices, puis Provincial de Venise, et pendant les vingt dernières années de sa vie, confesseur et Père spirituel du collège de Sainte-Lucie. L'étude assidue des Constitutions de saint Ignace et des plus beaux exemples de ses premiers compagnons, était pour lui un aiguillon perpétuel, dont l'impression se faisait vivement sentir dans ses exhortations aux Nôtres. Les jeunes religieux qu'il avait formés, emportaient tous d'auprès de lui, comme autrefois ceux du P. Balthasar Alvarez, le saint et efficace désir de ne pas dégénérer de nos premiers Pères, ainsi que le grand art de rendre leurs plus vulgaires actions dignes de Dieu. Lui-même leur en donnait le premier l'exemple, surtout dans la manière dont il observait la vie commune, en union de cœur avec Notre-Seigneur, dont il ne paraissait jamais perdre de vue la sainte présence.

Boero, *Menol.*, 9 *Genn.*, *p.* 178.

X JANVIER

—

Le dixième jour de janvier de l'an 1640, mourut en odeur de bénédiction, à Coïmbre, le jeune F. Scolastique François Galluzzi, né en Calabre, et dont Notre-Seigneur couronna la ferveur et l'innocence, au moment où il allait s'embarquer sur la flotte de Goa, pour les missions de l'Orient. Entré dans la Province de Sicile, il avait passé quatre années dans l'île de Chio, occupé à faire le catéchisme aux petits enfants des Grecs ; puis il avait obtenu les missions des Indes ou du Japon, avec un autre jeune Frère Sicilien, nommé Jean-Baptiste Mazzulla. Durant les quelques mois qu'ils durent rester dans la communauté de Coïmbre, le F. Galluzzi, par son obéissance, son ardeur à l'étude et son union avec Dieu, embauma si suavement cette pépinière d'apôtres et de martyrs, que le beau livre des Gloires de la Compagnie en Portugal a conservé précieusement le souvenir de ses vertus. Jean-Baptiste Mazzulla, malheureusement, était bien loin de lui ressembler. Sous prétexte que toute sa vie ne devait plus appartenir désormais qu'aux œuvres de Dieu et des âmes, il témoignait un profond mépris pour l'étude ; et il se montra si opiniâtrément attaché à son jugement propre, que les Pères Portugais le jugèrent indigne de

porter l'Évangile aux peuples de l'Orient. Ils le renvoyèrent donc à Palerme, d'où ses supérieurs durent l'éloigner encore, parce qu'il devenait par ses faux principes une pierre de scandale pour les jeunes religieux. Apprenant alors que le degré de profès ne lui serait jamais accordé, il prétendit mener la vie d'anachorète, et perdit ainsi jusqu'à la grâce de sa vocation. Mais par une insigne miséricorde de Dieu, il eut le bonheur de la racheter au prix de sa vie. Pleurant nuit et jour sur sa chute, il ne tarda pas à revenir comme l'enfant prodigue, prêt à subir toutes les épreuves, à embrasser tout ce qu'il avait eu le plus en horreur, et avant tout, comme l'exigeait le P. Mutius Vitelleschi, à recommencer en entier ses deux années de noviciat.

Cependant la peste venait d'éclater à Palerme. Jean-Baptiste Mazzulla, avant de rentrer parmi les novices, demanda la grâce de se dévouer, dans les hôpitaux, au soin des malades. On le lui permit, et durant quinze jours, nul autre, dit le P. Cordara, ne montra plus de dévouement, d'oubli de lui-même, de promptitude à se vaincre et à se traiter sans pitié. Au travail, il joignait le jeûne ; et après les fatigues du jour, il veillait encore bien avant dans la nuit, priant et se flagellant avec tant de rigueur que ses voisins réveillés en étaient saisis d'effroi. Sa mort lui fut révélée trois jours d'avance, comme pour stimuler son ardeur pendant le peu de temps qui lui restait. Succombant enfin à la violence du fléau, il se coucha sur la terre nue, où il expira au bout de deux heures, en invoquant avec une admirable confiance les saints noms de Jésus et de Marie. Ces quinze jours, en effet, avaient valu une longue carrière ; et les religieux comme le peuple, avaient conçu une si haute idée de ses mérites, que malgré la

contagion, chacun voulut toucher le saint corps, et lui baiser, sans l'ombre de crainte et de répugnance, les pieds et les mains.

F. Galluzzi. — Franco, *Annus glorios. Soc. Jes. in Lusitan., p.* 18. — Id., *Synopsis annal. Soc. Jes. in Lusitan., p.* 200. — Aguilera, *Hist. Prov., Sicul. , t.* 1, *p.* 523.

P. Mazzulla. — Aguilera, *Hist. Prov. Sicul,, t.* 1, *p.* 523. — Cordara, *Histor. Soc. Jes., part.* 6, *lib.* 9, *p.* 480.

---

* Le dixième jour de janvier de l'an 1741, mourut à Spalatro, en Dalmatie, le P. Antoine Castellani, victime de son dévouement au service des pestiférés. Il avait fait de brillantes études au Collège Romain; mais il n'aspirait qu'à se dépenser dans les ministères les plus obscurs et les plus laborieux; il demanda et obtint les missions de la Dalmatie. Sept années entières, il accompagna dans ses courses le P. Della-Bella, l'apôtre de ces contrées; il y supporta des fatigues inouïes et recueillit partout des fruits abondants de conversion.

Une dangereuse épidémie s'étant déclarée aux environs de Spalatro, le P. Castellani, qui avait soif d'immolation, s'offrit aussitôt à voler au secours des malades. Mais sa demande ne fut pas acceptée : Dieu le réservait pour une autre occasion qui ne tarda pas à se présenter. Comme s'il avait prévu que l'heure de son sacrifice n'était plus éloignée, le P. Castellani fit sa retraite annuelle avec une ferveur extraordinaire, et il en sortit, raconte un de ses compagnons, comme changé en un autre homme, ravi en Dieu, et brû-

lant du désir de quitter cette terre d'exil. En effet, la peste venait d'éclater sur les deux galères qui stationnaient dans le port. Les malades furent transportés au lazaret, et le P. Castellani accourut au milieu d'eux, et leur prodigua tous les soins spirituels et corporels de la plus ardente charité. Vainement des amis le pressaient de se ménager ; il ne pouvait se résoudre à écouter des conseils trop humains et continua son ministère de dévouement. Frappé à son tour du terrible mal, il reçut à deux genoux, malgré sa faiblesse, des mains de l'archevêque de la ville, le corps et le sang de Notre-Seigneur, et remit avec confiance son âme généreuse au Dieu crucifié par amour pour les hommes. Il était âgé de quarante-trois ans, et en avait passé vingt-trois dans la Compagnie.

Boero, *Menolog.*, 10 *Genn.*, *p.* 197.

XI JANVIER

—

Le onzième jour de janvier de l'an 1580, mourut à Ceuta en Afrique, en servant les pestiférés, le P. Alexandre Vallareggio, né à Reggio dans le duché de Modène, et jugé digne par Notre-Seigneur, disent les historiens de la Compagnie, de beaucoup travailler et de beaucoup souffrir pour sa gloire, en Europe, en Asie et en Afrique, durant près de vingt ans. L'une de ses premières expéditions eut lieu sur ces mêmes côtes barbaresques, où il devait revenir chercher la mort ; il y accompagna, par ordre du P. Laynez, en 1564, dom Garcia de Toledo, sur la flotte que Philippe II venait d'armer contre les pirates ; et telle fut son ardeur à se dépenser au service des soldats et des matelots, que l'intrépide capitaine avait coutume de dire dans la suite : « Donnez-moi encore des hommes de dévouement comme le P. Vallareggio ». L'année suivante, il s'embarquait à Lisbonne sur la flotte des Indes. Les maladies contagieuses dont furent atteints plus de cent passagers, ouvrirent un vaste champ à son zèle. Le travail auquel il se livra, joint aux souffrances de la traversée, brisa ses forces, et l'on désespéra même de sa vie. Mais tant d'âmes avaient encore besoin de lui, que Notre-Seigneur le guérit subitement, sans autre remède que l'extrême-onction.

Le P. Jacques Laynez, si plein de l'esprit de saint Ignace, et si bon juge en fait de talents et de vertus, avait autorisé le P. Alexandre à choisir lui-même, une fois arrivé en Orient, le pays où il croirait rendre le plus de gloire à Dieu. Le Japon avait alors le privilège d'attirer plus vivement que tout autre les âmes apostoliques, et Vallareggio courut se mettre sous l'obéissance du vénérable compagnon de Xavier, Côme de Torrès, qu'il aborda en se prosternant à terre, pour lui baiser les pieds. Ses lettres nous ont conservé le récit du tendre accueil que lui fit le vieil apôtre. L'indigence où Torrès était réduit, ne lui permit guère d'offrir à son nouvel hôte qu'un peu de riz noir et un petit poisson, pour le refaire de ses longues fatigues. « Mais c'était vraiment, écrit-il, l'image de cette aimable hospitalité, et de ces repas tout célestes des Pères du désert, où les saintes paroles et les douces joies de la charité remplaçaient avantageusement les délices de la nourriture corporelle. Oh ! béni soit Notre-Seigneur, qui m'a fait jouir d'un si grand bien ! » Durant quatre années, l'île de Goto fut le paradis du P. Vallareggio, également joyeux de la persécution des bonzes, et du merveilleux progrès de la foi. Là, il eut le bonheur de baptiser jusqu'à six cents catéchumènes en un seul jour ; et une fois, on vit pendant la semaine sainte des processions de mille néophytes se flageller publiquement, sous les yeux des infidèles, et arroser les rues de leur sang, en mémoire de la Passion.

Mais bientôt l'excès de travail épuisa de nouveau l'intrépide missionnaire. Saint François de Borgia en fut averti, et lui ordonna de revenir en Europe. « C'était la plus lourde croix qui pût m'être imposée, écrit le P. Alexandre, et je ne pus retenir mes larmes, à la pensée que mon troupeau allait rester sans pasteur ;

mais l'obéissance a parlé ; que la sainte volonté de Dieu soit faite » ! Il revint donc à Rome, et le Père Général, ravi de sa soumission, lui donna pour le consoler la procure des Indes, du Japon et du Brésil, à Lisbonne. C'était s'occuper encore de ses chers néophytes et de leurs apôtres. Il le fit avec le même dévouement, jusqu'au départ du roi dom Sébastien pour sa malheureuse campagne d'Afrique. Il obtint alors de reprendre son ancien apostolat d'aumônier militaire, et affronta vaillamment le feu et le cimeterre des infidèles sur le champ de bataille d'Alcazar Kébir, assistant les blessés et les mourants au milieu même de la mêlée et de la déroute. Puis chargé de fers par les vainqueurs, il mena une année entière la vie d'esclave et de père des esclaves, en butte aux plus indignes traitements. Racheté enfin par ses frères, il revint bientôt en Afrique avec d'abondantes aumônes, pour délivrer ses compagnons de captivité ; mais comme beaucoup de ces malheureux étaient en proie à une affreuse contagion, il courut à leur secours, se fit leur serviteur, leur médecin, leur consolateur et le sauveur de leurs âmes, et succomba enfin à la peine en les assistant.

Sacchinus, *Histor. Societ. Jesu, part.* 4, *lib.* 6, *n.* 208, *p.* 197 ; *lib.* 8, *n.* 258, *p.* 286. — Nieremberg, *Varones ilustres, t.* 4, *p.* 610. — Ginnaro, *Saverio orientale, t.* 1, *part.* 2, *lib.* 9, *cap.* 9, *p.* 241 *et suiv.* — Patrignani, *Menol.*, 14 *marzo*, *p.* 99. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 11a *januar.*, *p.* 15. — Alegambe, *Heroes et victimæ charit.*, *p.* 64. *seqq.* — Franco, *Annus gloriosus Societ. Jes. in Lusitan.*, *p.* 19. — Carayon, *Bibliographie historiq.*, *n.* 701, *p.* 93, 1re *col.*

* Le onzième jour de janvier de l'an 1598, mourut à Lorette, près du sanctuaire où il avait rempli trente années de suite les fonctions de pénitencier, le P. Janvier Cavalieri, Coadjuteur spirituel. Il avait apporté du monde dans la Compagnie une admirable pureté de cœur, qu'il avait mise dès son enfance sous la protection de la Reine des vierges, et dont il avait fait sa vertu de prédilection. Professeur d'une basse classe de grammaire dans les collèges de Nole et de Naples, il était prêt à consumer toute sa vie dans cet emploi, pour avoir le bonheur d'aider des jeunes enfants à garder intacte la fleur de leur innocence. Envoyé plus tard à Lorette, il n'avait point de plus ardente préoccupation que d'inspirer à la foule des pénitents, qui du matin au soir se pressaient à son confessionnal, l'amour de l'angélique vertu.

Un acte d'obéissance couronna la vie de ce fidèle serviteur de Marie. Un professeur de grammaire vint à manquer tout à coup dans un collège voisin. Le Père Provincial exprima au P. Cavalieri le désir de le voir prendre la place vacante ; le P. Cavalieri avait alors soixante ans ; il ne fit aucune objection, et une heure ne s'était pas écoulée, que déjà il s'était mis en route. La charge fut plus lourde qu'il n'avait pensé ; car à l'enseignement, il dut joindre le ministère de la confession, et bientôt après, le gouvernement du collège. Ses forces fléchirent sous le fardeau. Prévoyant que sa fin était prochaine, il demanda la permission de revenir à Lorette, où il avait passé la moitié de sa vie, et où, disait-il, il avait laissé son cœur. Sur le point d'expirer, il déclara devant tous ses frères, réunis autour de sa couche, qu'il mourait avec une grande consolation et une ferme espérance de son salut, parce qu'il s'était

entièrement consacré au service de la très sainte Mère de Dieu. Le P. Cavalieri était âgé de soixante-et-un ans.

Litter. ann. Societ. Jesu, ann. 1598, *p.* 35. — Patrignani, *Menolog.*, 11 *Genn.*, *p.* 103. — Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 2, *p.* 132.

---

* Le onzième jour de janvier de l'an 1734, mourut dans la maison du Gesù à Rome, le F. Vincent Dandini, Coadjuteur temporel, en très haute réputation de sainteté. Au sentiment de son confesseur, il était une des âmes les plus éclairées de Dieu qui fussent alors; et un autre Père, consulteur de la sacrée Congrégation des Rites, n'hésitait pas à déclarer qu'il ne manquait rien au F. Vincent, pour qu'on fût autorisé à introduire devant le tribunal de la Congrégation l'examen juridique sur l'héroïcité de ses vertus.

Le F. Vincent Dandini était né à Florence d'une famille d'artistes, dont plusieurs se sont fait un nom dans l'histoire des beaux-arts. Après avoir étudié au collège de la Compagnie, il fut, suivant les traditions des siens, appliqué à la peinture, pour laquelle il avait d'ailleurs des aptitudes et un goût remarquables ; puis, sans qu'on en sache la raison, il fut engagé dans une maison de commerce. Mais le très pur jeune homme demanda bientôt la permission de s'en retirer, pour ne pas être obligé de traiter avec des femmes, et il revint à sa palette et à ses pinceaux. Sa piété grandissant tous les jours, il eut le désir de quitter le monde, et d'aller mettre le trésor de son innocence à l'abri, dans la Compagnie de Jésus. Malheureusement, l'extrême délicatesse de sa santé et des

embarras de famille, causés par la mort de son père, ne lui permirent pas de donner suite à cette pensée. Les Pères Dominicains de Santa-Maria-Novella dirigeaient alors une florissante congrégation d'hommes, dite de saint Benoît-le-Blanc, où se réunissait l'élite de la société florentine. Vincent Dandini sollicita la faveur d'y être admis, et pendant quatorze ans, il y pratiqua toutes les vertus du plus fervent congréganiste. Dégagé enfin de ses préoccupations domestiques, il tourna de nouveau ses regards vers la Compagnie, et le vingt-et-un octobre 1720, il franchit le seuil du noviciat de Saint-André : il avait alors trente-quatre ans.

Dès le premier jour, au témoignage de son Maître des novices, il parut un religieux formé ; nul n'avait plus de piété, de modestie, d'humilité. Son temps d'épreuves terminé, il resta trois ans à Saint-André, occupé à peindre ou à retoucher les portraits des Pères qui ornaient les corridors de la maison ; de là, il fut envoyé à la maison professe, où il retoucha également quelques-uns des tableaux de l'église du Gesù ; mais surtout, dit un Père, il vint au milieu de nous pour nous embaumer du parfum des plus suaves vertus. Il fut ensuite chargé du soin de la porte ; et telles étaient sa douceur, son affabilité envers tout le monde, surtout envers les pauvres et les petits, qu'on l'appelait le Saint. Un Père ayant été renversé et presque écrasé par un chariot, se trouva réduit à une immobilité absolue, et dans l'impuissance de s'aider lui-même d'aucune manière. Le F. Dandini fut placé auprès de lui ; et pendant près de deux ans, il l'assista avec une charité, une délicatesse, un respect, une assiduité du jour et de la nuit, qui ne se démentirent pas un instant ; pendant ces longs mois, il ne demanda pas une seule fois la permission de sortir de la maison.

Aussi le pauvre infirme ne savait assez remercier Dieu de lui avoir envoyé cet *ange visible*, c'est ainsi qu'il l'appelait, pour lui adoucir les rigueurs de cette terrible épreuve.

Les autres vertus ne brillaient pas dans le F. Vincent d'un moindre éclat. On admirait surtout en lui une chasteté angélique que nul souffle ne ternit jamais ; une humilité que les plus grandes faveurs rendaient encore plus profonde, comme si elles lui étaient données pour soutenir sa faiblesse, et le préserver des chutes les plus tristes ; enfin un zèle qui jaillissait en flammes ardentes de son cœur, et mettait tout en œuvre, la prière, les bons exemples, les saintes paroles pour gagner les âmes à Notre-Seigneur.

Orné de ces mérites et purifié encore par l'épreuve de la souffrance, le F. Dandini alla recevoir la récompense du bon et fidèle serviteur. Quand il eut expiré, son corps parut rayonnant d'une beauté toute céleste, en témoignage de son incomparable pureté ; il était dans la quarante-huitième année de son âge et la quatorzième depuis son entrée dans la Compagnie.

Strozzi, S. J. *Vita del F. Vincenzo Dandini. . Roma*, 1753. — Boero, *Menol.*, 11 *Genn.*, *p.* 205. — Mazzolari, *Comment. et Ellog.* , *p.* 152.

XII JANVIER

—

*Le douzième jour de janvier de l'an 1737, mourut à Palerme le F. Jean Gerardi, Coadjuteur temporel, digne émule de saint Alphonse Rodriguez. Comme son glorieux modèle, il avait été engagé dans les liens du mariage, et s'était signalé dans le monde par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Devenu veuf à quarante-deux ans, il alla frapper à la porte du noviciat de la Compagnie, à Palerme ; mais avant de le recevoir, on exigea qu'il pourvût à l'avenir de sa fille et de ses deux fils. Cette réponse ne fit qu'exciter l'ardeur de ses désirs, et en attendant qu'il pût les suivre sans obstacle, il mena d'avance parmi les siens la vie du plus parfait religieux. Tous les jours, il recevait un pauvre à sa table, avec le même respect qu'il aurait accueilli Notre-Seigneur ; il se flagellait impitoyablement, prenait son sommeil sur un sac de paille, avec une pierre pour oreiller, jeûnait tous les samedis, et le vendredi n'usait que d'aliments insipides et de breuvages amers. Victime d'une calomnie affreuse, il se laissa jeter en prison, sans dire un mot pour sa défense ; et quand son innocence eut été reconnue, il demanda grâce pour ses accusateurs.

Formés à cette admirable école, ses trois enfants se donnèrent à Dieu dans la vie religieuse. Libre alors de ses empêchements,

Jean Gerardi s'empressa de solliciter de nouveau son admission parmi les enfants de saint Ignace, et malgré ses cinquante-sept ans, il fut reçu. Pendant les vingt-six années qu'il vécut encore, il ne cessa de donner les plus beaux exemples de simplicité, d'obéissance, d'amour du travail dans les emplois les plus pénibles ; de dévotion à la sainte Vierge, d'assiduité à la prière, d'abnégation et de rigueur impitoyable contre lui-même : il mesurait avec parcimonie ses heures de sommeil, et portait jour et nuit un rude cilice, avec lequel il demanda d'être enseveli comme dans le plus glorieux linceul. Condamné au repos pendant les trois dernières années de sa vie, il ne fit plus que prier, communiant chaque jour, et entendant toutes les messes qui se célébraient dans notre église. Il mourut dans la quatre-vingt-troisième année de son âge, et sa mémoire est demeurée en odeur de bénédiction.

Del Bono, *Predica domestica in lode del F. Giovanni Gerardi... recitata nel noviziato di Palermo... Palermo*, 1742.

XIII JANVIER

—

Le treizième jour de janvier de l'an 1586, mourut à Gènes, sa patrie, le P. François Adorno, confident des plus secrètes pensées et directeur spirituel, jusqu'à la mort, du saint et glorieux cardinal Charles Borromée. Jeune encore, François Adorno avait accompagné son père à la cour de Portugal ; et ce fut là, qu'à l'âge de dix-huit ans, il fut reçu en 1549, au noviciat de Coïmbre. Il y jeta les fondements de cette haute perfection, qui faisait dire dans la suite à l'archevêque de Milan : « L'âme du P. Adorno est vraiment le temple du Saint-Esprit ». Ses progrès ne furent pas moins remarquables dans les lettres sacrées et profanes ; de ce même temps, date aussi son amitié avec son pieux et illustre condisciple, le P. Jean-Pierre Perpinian. Nous en retrouvons quelque trace dans la correspondance du célèbre littérateur ; c'est au P. Adorno qu'il adressa entre autres sa précieuse lettre sur la division des classes et la méthode d'enseignement observée au collège de Coïmbre, du vivant même de saint Ignace, et avec son approbation.

Dès que saint Charles Borromée vit et connut le P. Adorno, il sembla ne pouvoir plus, pour ainsi dire, s'en passer ; il l'emmenait dans ses voyages, lui confiait l'examen et l'instruction de

son clergé, la visite de ses communautés religieuses, faisait sous sa direction les Exercices spirituels, et suivait ses moindres avis, comme si, disent les historiens, il lui eût fait vœu d'obéissance; il fit encore avec lui sa dernière retraite dans la solitude de Varallo. Il l'appelait un homme nécessaire au bien de l'Église; et en le laissant se rendre à Rome pour la quatrième Congrégation générale, il écrivait au Souverain Pontife Grégoire XIII, que nul, à son avis, n'était plus digne de succéder au P. Éverard Mercurian. Enfin, quand le saint Cardinal eut rendu le dernier soupir entre les bras de son bien-aimé P. Adorno, il lui apparut la même nuit, tout éclatant de la gloire divine; puis après l'avoir consolé par ces paroles : *Dominus mortificat et Dominus vivificat* : « Bientôt, ajouta-t-il, nous serons de nouveau ensemble ». Quelques mois plus tard en effet, le fidèle serviteur de Dieu allait recevoir à son tour la récompense de sa sainte vie.

SACCHINUS, *Histor. Soc. Jes., part.* 5, *lib.* 6, *n.* 18, *p.* 280. — *Litter. ann. Soc. Jes., ann.* 1586, *p.* 93. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 13a *jan.*, *p.* 24. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 13a *jan.*, *p.* 17. — NIEREMBERG, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 518. — PATRIGNANI, *Menol.*, 13 *Genn.*, *p.* 116. — TANNER, *Societas Jesu apostolorum imitatrix*, *p.* 204. — SOTUELLUS, *Biblioth. Script. S. J.*, *p.* 208. — PERPINIANUS, *Opp.*, *t.* 3, *p.* 83-112. — FRANCO, *Annus gloriosus*, *p.* 23. — GIUSSANO, *Histoire de S. Charles Borromée*, *liv.* 7, *ch.* 12, *p.* 582 *et suiv.* — CARAYON, *Bibliogr. historiq.*, *n°* 1426. — DE BACKER, *Biblioth.*, *au mot* ADORNO. — L'ABBÉ SYLVAIN, *Histoire de S. Charles Borromée, Lille*. 1884, 3e *vol.*, *ch.* 39, *p.* 76 *et suiv.*

* Le treizième jour de janvier de l'an 1610, mourut à Naples le P. CONSTANCE PULCHARELLI, humaniste distingué, poète d'une muse également gracieuse et facile, mais surtout religieux d'une haute perfection, et d'un admirable courage dans les maux qui le consumèrent lentement jusqu'à la mort. Presque au lendemain de ses derniers vœux, à la suite de violents crachements de sang, il tomba dans une irrémédiable langueur. Mais puisant des forces au pied de la croix du Sauveur, il ne laissa pas de suivre, comme s'il eût été en pleine santé, les exercices de la vie commune, et même d'enseigner, pendant huit années entières, les humanités au collège de Naples. Rien sur son visage toujours épanoui ne trahissait la souffrance ; il était d'une égalité d'humeur inaltérable. A mesure qu'il approchait du terme et que l'épreuve devenait plus pesante, on voyait augmenter sa résignation et la vigueur de son âme.

Condamné à une sorte de réclusion, dans la crainte que son mal ne se communiquât aux religieux plus jeunes, le P. Pulcharelli supporta sans ennui les longues heures de sa solitude, toujours occupé de Dieu. Tous les remèdes tentés pour le guérir étant restés inutiles, il avait demandé, par esprit de pauvreté autant que d'humilité, de s'abandonner purement à la divine Providence. En même temps, pour multiplier, par un redoublement de ferveur, le peu de jours qui lui restaient à vivre, il ajoutait aux souffrances de la maladie de rigoureuses austérités, les jeûnes, les disciplines, le sommeil sur la dure. Enfin le généreux disciple de Jésus crucifié alla recevoir au ciel le prix de son invincible patience. Il

n'était âgé que de quarante-et-un ans et en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Litteræ ann. Soc. Jes., *ann.* 1610, *p.* 31. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes.*, *p.* 157. — Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 377 *et suiv.* — Nadasi, *Ann. dier. memorab. S. J.*, 13a *jan.*, *p.* 24. — de Backer, *Biblioth.* 1re *édit.*, *t.* 1, *p.* 596.

---

* Le treizième jour de janvier de l'an 1666, le P. Volumnius Tommasi s'éteignit au noviciat de Saint-Ignace à Bologne, dans une heureuse et sainte vieillesse. Chanoine de l'église cathédrale de Sienne, sa patrie, puis successivement grand vicaire des diocèses de Sienne et d'Ancône, Volumnius Tommasi voyait s'ouvrir devant lui la carrière des honneurs ecclésiastiques, quand à l'âge de trente-neuf ans, il dit résolument adieu à toutes ses espérances, pour entrer dans la Compagnie de Jésus. Les plus douces consolations et le don des larmes furent la récompense de son sacrifice. Il semblait ne pouvoir contenir les élans de son cœur, quand il parlait de l'amour du Verbe incarné pour les hommes, quand il le visitait au saint tabernacle ou célébrait la sainte messe ; des larmes délicieuses jaillissaient alors de ses yeux, comme de sources intarissables.

Le P. Tommasi passa la plus grande partie de sa vie au collège de Sainte-Lucie à Bologne ; il y fut chargé de la direction spirituelle des Nôtres, et des deux florissantes congrégations de la pénitence et de la bonne mort. Son ministère, fécondé par la morti-

fication et par l'oraison, à laquelle il consacrait de longues heures chaque jour, produisit les plus heureux fruits. Un des points sur lesquels il aimait le plus à insister dans ses exhortations aux Pères du collège, c'était l'estime et l'amour de notre vocation. Pour s'assurer la persévérance, nul sacrifice, disait-il, ne devait coûter, et les plus grandes difficultés ne devaient apparaître que comme une paille légère.

Le P. Tommasi, sentant ses forces faiblir, demanda la grâce de passer ses derniers jours au noviciat de Saint-Ignace ; et c'est là, au milieu de ces jeunes gens dont la modestie et la ferveur le ravissaient de joie, qu'il s'endormit doucement dans le Seigneur, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, dont il avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 13 *Genn.*, *p.* 117.

---

* Le treizième jour de janvier de l'an 1685, mourut dans la maison professe de Rome le P. Daniel Bartoli, de Ferrare, l'un des écrivains, qui au jugement des critiques, ont fait plus d'honneur à la littérature italienne. Après de brillantes études au collège de la Compagnie, il vint, à l'âge de moins de seize ans, se présenter au noviciat de Saint-André à Rome. Les nouvelles des missions des Indes et du Japon ; le récit des travaux, des combats et du martyre des apôtres de ces contrées, excitaient alors de toutes parts, parmi les enfants de saint Ignace, une généreuse émulation de zèle et de dévouement ; chacun voulait aller prendre sa part de fa-

tigues dans ces lointaines contrées. Treize années de suite jusqu'à son sacerdoce, le P. Bartoli renouvela ses demandes auprès du Père Général dans des lettres admirables : « Là où les dangers sont plus grands, écrivait-il, les occasions plus nombreuses de souffrir, d'expirer de misère ou dans les tourments, au Japon, en Angleterre, en Chine, au Mogol ; c'est là que je désire aller ». Mais le P. Mutius Vitelleschi découragea enfin ses instances, et assigna l'Italie pour champ d'exercice à son zèle. Le religieux inclina la tête avec humilité, et après quelques années de régence, il entra dans la carrière apostolique. Il prêcha tour à tour avec une grande réputation et des succès extraordinaires, à Ferrare, sa patrie, à Gênes, à Lucques, à Florence et à Rome ; il était prêt à consumer toute sa vie dans ce noble et fécond ministère de la parole, quand la vue des maux que causait à la jeunesse la lecture des romans, lui inspira son premier livre, *L'Homme de lettres*. Cet ouvrage fut accueilli avec de grands applaudissements, et chose peu commune à cette époque, l'année même de sa publication, il eut huit éditions différentes, et fut traduit en français, en allemand et en anglais.

Ce succès décida de la vocation d'écrivain du P. Bartoli. Il avait alors près de quarante ans. Après quelques nouvelles stations de carême données à Palerme, à Naples et à Malte, le P. Vincent Caraffa le fit venir à Rome, et lui confia le soin d'écrire en italien l'histoire de la Compagnie. Le P. Bartoli se mit à l'œuvre avec ardeur ; mais il n'eut pas le temps de conduire jusqu'à son terme cette grande entreprise, en tête de laquelle il voulut placer comme préambule et comme magnifique introduction, la vie de notre saint Fondateur. A ce travail principal, il en ajoutait comme en

se jouant une multitude d'autres, sur des sujets de piété, de science et de littérature, dont on peut voir le détail dans la Bibliothèque de nos Écrivains.

Mais le P. Bartoli se souvenait avant tout qu'il était religieux. Son exactitude aux exercices de communauté, lisons-nous dans une de ses notices, « est demeurée en mémoire de bénédiction » à la maison professe ; jamais il n'omit un seul de ses exercices de piété. Après cinq heures de sommeil, il commençait son oraison, dans laquelle il puisait de grandes lumières et goûtait les sentiments d'une dévotion très affectueuse. Celui qui lui servait la messe, ne pouvait se lasser d'admirer avec quelle tendre dévotion il la célébrait. Sa bonté, sa facilité aimable et la douce sérénité qui brillait sur son visage, lui donnaient une grâce particulière pour consoler les âmes les plus affligées. Toujours infatigable au travail malgré les années, il se proposait de mettre la main à un ouvrage très étendu sur des matières philosophiques, lorsque dans la distribution des Saints du mois, il reçut cet avertissement : « Faites en sorte que la mort vous trouve dans une occupation sainte ». Il changea aussitôt de dessein, et écrivit le livre de piété qui a pour titre *Pensieri sacri*, pressentant que ce serait le dernier ouvrage qui sortirait de sa plume ; et en effet, il venait à peine d'en corriger les dernières épreuves, qu'il rendit pieusement son âme à Dieu, à l'âge de soixante-dix-sept ans, dont il avait passé soixante-deux dans la Compagnie.

Bartoli, *Opere varie, Venezia,* 1716. Une notice est en tête du 1er volume ; voir aussi l'édition des œuvres de Bartoli, par Marietti, *Torino,*

1825-56. — PATRIGNANI, *Menologio*, 13 *Genn.*, *p.* 119. — SOTUELLUS, *Biblioth. Scriptor. Soc. J.*, *p.* 164. — BOERO, *Commentario della vita e delle opere del P. Dan. Bartoli*, *Bologna*, 1865. — SOMMERVOGEL, *Biblioth. de la Compagn. . . . t.* 1, *p.* 965 *et suiv.* — FELLER, *Dictionn. historiq. au mot* BARTOLI, *et les autres Dictionn.* — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *Bruxelles*, 1851, *t.* 4, *p.* 261. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 13a *jan.*, *p.* 17.

XIV JANVIER

—

Le quatorzième jour de janvier de l'an 1754, mourut à Busseto, dans la Province de Venise, le P. PIERRE MICONI de Livourne, apôtre des deux îles de Tine et de Syra pendant environ vingt ans. Grâce aux congrégations de la très sainte Vierge, et au culte spécial des bienheureux apôtres de Jésus-Christ, il fit partout refleurir à Tine la foi et les plus belles vertus ; mais à Syra, il eut à souffrir une violente persécution. La populace, ameutée par quelques misérables, prit les armes. Les gens de bien furent réduits au silence ; et l'évêque dut partir pour l'exil, d'où il ne revint jamais. Le P. Miconi tint bon cependant contre l'orage ; mais il était réduit à une telle pauvreté, que faute d'huile, il lui fallut renoncer à sa seule consolation, celle d'avoir près de lui le très saint Sacrement ; et que, faute de pain, ses deux compagnons durent bientôt s'éloigner, presque mourants. Lui-même, s'étant rendu à Scio pour mendier quelques aumônes, parut si défait et si chancelant, que ses frères et ses supérieurs s'opposèrent à son retour. Cependant au milieu de pareilles tribulations, les travaux du P. Miconi n'avaient pas été inutiles. Le Souverain Pontife Benoît XIV voulait même le créer évêque d'un nouveau siège, fondé en sa faveur dans une des villes de Syra ; mais cette nouvelle, loin de le

réjouir, mit bientôt sa vie en danger ; et le Saint-Père, touché de ses larmes, dut lui permettre d'attendre en paix la mort, dans les humbles ministères de sa vocation.

Boero. *Menol.*, 14 *Genn.*, *p.* 268.

---

* Le quatorzième jour de janvier de l'an 1761, mourut à Rome dans la maison professe du Gesù, le P. Vespasien Trigona, Assistant d'Italie, « religieux, disait de lui le Père Général Laurent Ricci, d'une rectitude inflexible et d'une rare sagesse dans le conseil ». Il appartenait à une noble et ancienne famille de Sicile. Entré dans la Compagnie à l'âge de vingt-et-un ans, il ne trompa pas les belles espérances qu'il avait fait concevoir. Tour à tour professeur de théologie, Maître des novices, Provincial, trois fois député à la Congrégation des Procureurs ou à la Congrégation générale, deux fois Assistant d'Italie, il ne cessa de faire éclater les dons extraordinaires de prudence, de discrétion, de fermeté dont il était doué. A Rome, il était le conseil des plus illustres personnages ; les Souverains Pontifes Benoît XIV et Clément XIII aimaient à s'entretenir avec lui et l'avaient nommé examinateur des évêques.

Mais ce qu'on admirait surtout dans le P. Trigona, c'était son humilité, sa ferveur dans l'oraison, son amour filial pour sa vocation, dont il ne pouvait parler sans verser des larmes ; sa simplicité, qui le portait à découvrir à son confesseur tous les secrets de son âme, avec la candeur d'un novice. Ce fidèle serviteur de

Dieu et de la Compagnie s'endormit doucement entre les bras du Père Général ; il était âgé de soixante-neuf ans, et en avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

BOERO, *Menol.*, 14 *Genn.*, *p.* 270.

XV JANVIER

—

Le quinzième jour de janvier de l'an 1635, mourut dans les missions sauvages de Topio, au Mexique, le P. PIERRE GRAVINA, né à Termini en Sicile. Parti avant la fin de son noviciat, et déjà prêtre, pour évangéliser les fidèles du Nouveau-Monde, il leur consacra les trente dernières années de sa vie, avec la réputation d'un apôtre, d'un thaumaturge et d'un saint. Toute souffrance, et ce qui est plus difficile encore, tout ennui ou dégoût lui étaient pleins de charmes, pour gagner lui-même ou aider ses frères à gagner une âme à Jésus-Christ. « Je ne puis assez l'admirer, écrivait le vénérable martyr Ferdinand de Santarem, quand il se fatigue à composer pour nous le vocabulaire de quelque langue sauvage, et parvient à peine à obtenir de ces barbares le sens d'un mot en une demi-journée ». Mais la pensée toujours présente de Notre-Seigneur le soutenait ; il l'avait pris pour compagnon de tous ses travaux, de toutes ses courses ; non content de s'entretenir sans cesse avec lui, il s'arrêtait d'heure en heure, durant ses marches, pour l'adorer quelques minutes à genoux, et se renouveler dans son amour. Bien des fois pendant son oraison, mais surtout à l'autel, on le vit environné de lumière ; l'éclat de cette flamme divine jaillissant une nuit jusqu'au dehors de la pauvre cabane où il veil-

lait et priait, les sauvages accoururent pour l'arracher, comme ils le croyaient, à l'incendie.

Les austérités du P. Gravina étaient très rigoureuses ; il les redoublait encore quand il s'agissait d'obtenir quelque grâce extraordinaire. Ainsi, appelé un jour par les Indiens pour confesser une pauvre femme mourante, et n'ayant pu arriver à temps, il se retira à l'écart, et se mit à déchirer son corps, en implorant de Notre-Seigneur la grâce de cette âme, sans cesser de se flageller jusqu'à ce qu'il fût exaucé. Revenant alors près de la morte: « Ma fille, lui dit-il en présence de tous les Indiens, voulez-vous maintenant vous confesser ? » — « Oui, mon Père », répondit-elle: et dès que le missionnaire lui eut donné l'absolution, elle s'endormit de nouveau, pour aller jouir de Dieu. Une autre fois, le capitaine espagnol, Pierre Suarez, partant avec une petite troupe chrétienne, pour aller au loin réprimer l'insolence de plusieurs tribus rebelles, commença par recommander sa périlleuse entreprise aux prières du P. Gravina ; et l'homme de Dieu les lui promit. Or, le jour du combat, et au moment où Suarez se croyait près de succomber sous une nuée de barbares, le Père lui apparut sur une hauteur voisine, son crucifix dans une main, et dans l'autre sa discipline toute ruisselante de sang. Ce fut comme le signal de la terreur et de la fuite des rebelles. Mais quand les vainqueurs furent de retour, et que le capitaine vint rendre grâce au missionnaire d'une si merveilleuse assistance, celui-ci le supplia de n'en jamais parler.

Patrignani, *Menol.*, 15 *Genn.*, *p.* 137. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 15a *Jan.*, *p.* 27. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 15a *jan.*, *p.* 19. — Aguilera,

Histor. Prov. Sicul., *t.* 2, *p.* 288. — Nieremberg, *Varones ilustres*, *t.* 4, *p.* 200 *et suiv.* — A. Perez, *Missiones de Cinaloa*, cf. Nieremberg, *l. c.* — de Backer, *édit.* Sommervogel, *in-fol.*, *t.* 1, *p.* 2245. — Florencia, *S. J.*, *Menologio de los Varones. . S. J. de Nueva-España, ann.* 1747, *p.* 23. — Alegre, *S. J.*, *Historia de la Compañia de Jesus en Nueva-España. .*, *Mexico*, 1841, *t.* 2, *p.* 63, 200, 431.

---

* Le quinzième jour de janvier de l'an 1690, le P. Jérome Tolomei mourut au collège d'Ambalacate, dans la mission du Malabar. Il appartenait à une noble famille de Sienne, et était venu à Rome en qualité de page de Dona Bérénice, femme de Dom Mario Chigi, frère d'Alexandre VII. Toutes les qualités qui promettaient un gentilhomme parfait brillaient en lui ; mais il était d'une nature si vive et si remuante, qu'il ne pouvait tenir en place, ni se plier à aucune discipline ; on l'avait surnommé *le lutin* du Collège Romain. Il ne laissait pas d'avoir une foi très ardente. Un jour qu'il assistait à la messe et fixait les yeux sur la sainte hostie, il s'échappa de celle-ci un rayon si vif et si pénétrant, que son cœur en fut comme transpercé ; il fut changé en un clin d'œil, et à partir de ce moment, il apparut tout autre à ses condisciples étonnés.

Jérôme Tolomei résolut bientôt de quitter le monde et d'entrer dans la Compagnie ; des obstacles presque insurmontables se dressaient devant lui : il était fils unique, et toutes les espérances de sa famille reposaient sur sa tête ; mais le courageux jeune homme ne se laissa détourner de son projet, par aucune considération de tendresse ni d'intérêt, et il finit par triompher. Il ne fit pas son sacrifice à demi. Il avait soif de beaucoup souffrir, et d'accomplir de grandes choses pour la gloire de Dieu et le salut des

âmes. Il demanda d'être envoyé dans les Indes. Mais son nom, ses talents, ses vertus firent juger aux supérieurs qu'il rendrait plus de services en Italie, et ils le retinrent auprès d'eux. Le P. Tolomei se soumit, sans renoncer à l'espoir de partager un jour les fatigues des missionnaires. En attendant, il s'appliqua généreusement à les imiter en Europe, par la prière, la mortification, le mépris de lui-même et de ses aises, et quand il le pouvait, par l'exercice du ministère apostolique. Cependant il ne se lassait point de renouveler ses instances ; chaque année, pendant vingt ans de suite, il revint à la charge, avec une persévérance héroïque. Enfin les supérieurs craignirent de s'opposer à la volonté de Dieu, en résistant plus longtemps, et ils lui accordèrent la permission si ardemment sollicitée.

Le P. Tolomei s'embarqua plein de joie, n'aspirant qu'à dilater au loin le royaume de Jésus-Christ. Mais Dieu se contenta de la bonne volonté de son serviteur. Au moment où il mettait le pied sur cette terre, objet d'une si longue attente, il fut attaqué d'une fièvre maligne, et il expira bientôt, sacrifiant d'un cœur magnanime au bon plaisir divin sa vie et ses plus chers désirs d'apostolat.

Patrignani. *Menol.*, 15 *Genn.*, *p.* 144.

---

* Le quinzième jour de janvier de l'an 1709, le P. Nicolas Piscicelli mourut à Rome, au milieu des juvénistes dont il était le Père spirituel. L'auteur de sa notice dit qu'on peut lui appliquer l'éloge de l'Évangile : « *Vir potens in opere et sermone* » ; (Luc, 24-19)

Recteur du collège de Barletta, du noviciat de Saint-André, du Séminaire Romain, Substitut d'Italie, Instructeur des Pères du troisième an, Directeur de la congrégation des nobles à Naples, et enfin Père spirituel des juvénistes à Rome ; partout il se montra digne de ce beau panégyrique.

Sa parole dans les exhortations communes, qu'il eut si souvent occasion de faire aux Nôtres, avait une énergie extraordinaire et laissait toujours des impressions profondes : dans les entretiens particuliers, elle s'adaptait, comme celle de saint Ignace, avec un art merveilleux, au caractère et aux dispositions de chacun, tour à tour douce ou sévère, tendre ou terrible. Nul n'était plus circonspect, plus attentif à ne rien dire qui pût blesser la charité, plus jaloux de la bonne réputation de tous. Le P. Piscicelli avait apporté à la religion toute la fleur de l'innocence baptismale, et il n'en ternit jamais l'éclat. Mais à cette pureté d'un ange, il joignait l'humilité d'un pécheur. C'était l'unique vertu, disait-il, à laquelle il pût prétendre dans son extrême misère. Il rendait grâces à Dieu de ses infirmités, qui avaient coupé les ailes à tous les désirs ambitieux, et l'avaient retenu dans des emplois moins exposés au bruit et à l'éclat. Chaque jour il consacrait de longues heures à la prière ; nul titre ne lui paraissait plus beau que celui d'homme d'oraison.

De violentes douleurs de tête et d'entrailles ne lui laissaient presque pas un moment de répit ; il s'était habitué à vivre avec elles et n'y prenait plus garde. Vers la fin de sa vie, ses souffrances s'aggravèrent encore et devinrent générales ; à peine lui restait-il un membre qui n'eût son tourment. Il se réjouissait d'avoir cette ressemblance avec Jésus-Christ : « O mes Pères, disait-il, remerciez

avec moi Notre-Seigneur qui me façonne ainsi peu à peu avec le marteau de sa croix ». Quand il lui survenait quelque crise plus aiguë : « Oh ! le précieux moment, répétait-il ; quelle grâce de boire quelques gouttes au calice du Sauveur ! » Il mourut tenant ses yeux attachés sur l'image de Jésus crucifié. Il avait cinquante-sept ans, et en avait passé trente-sept dans la Compagnie.

FRANC. TUTII, *Brevi Ragguagli...*, *p.* 110 *et suiv.* — PATRIGNANI, *Menol.*, 15 *Genn.*, *p.* 146. — MAZZOLARI, *Comment. et Ellogia*, *p.* 144.

XVI JANVIER

Le seizième jour de janvier de l'an 1620, mourut à Rome le P. Étienne Benassai, victime de sa charité au service des pestiférés. Avant d'embrasser la vie religieuse, il jouissait à la cour romaine d'une haute réputation de science et de vertu, et le Souverain Pontife Paul V avait même voulu le créer archevêque ; mais le serviteur de Dieu refusa sans hésiter cet honneur, et lui préféra l'humble obéissance des novices de la Compagnie. Il espérait obtenir l'obscur et périlleux apostolat des chrétiens disséminés dans l'empire Turc, et à l'âge de près de cinquante ans, il avait appris la langue illyrienne. En même temps, il faisait le catéchisme à des troupes de Bohémiens, lorsque l'on apprit à Rome que la peste venait d'éclater sur les galères pontificales à Cività-Vecchia. Étienne Benassaï partit aussitôt à pied pour se dévouer à leur service. Mais tout en assistant les malades, il s'attachait surtout à instruire, et à ne pas laisser mourir sans baptême les pauvres esclaves Turcs, entassés en grand nombre sur les vaisseaux. Mortellement frappé à son tour, il fut rapporté au Collège Romain. Dans les dernières heures de sa vie, il ne cessait de répéter avec transport : « O quel bonheur ! mes frères, quel bonheur d'aller en paradis » ! Au milieu de la nuit où il

expira, un religieux du noviciat de Saint-André, fut tout à coup réveillé par une vive lumière ; il vit distinctement le serviteur de Dieu couronné de gloire, le visage riant, le corps vêtu d'une robe blanche symbole de la pureté de son âme ; et le lendemain il apprit qu'à la même heure le P. Benassaï avait rendu son âme à Dieu.

Cordara, *Histor. Soc. Jes., part.* 6, *lib.* 5, *n.* 3, *p.* 228. — Tanner, *Soc. Jes. apostol. imitat.*, *p.* 523. — Patrignani, *Menol.*, 16 *Genn.*, *p.* 150. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 16a *Jan.*, *p.* 30. — Id., *Pretiosæ occupationes morient. in Soc. Jes.*, *c.* 25, *p.* 208. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 16a *Jan.*, *p.* 21.

---

* Le seizième jour de janvier de l'an 1656, mourut à Méliapour, sur la côte de Coromandel, le P. Robert de' Nobili, d'une illustre famille de Montepulciano, en Toscane, « l'un des plus grands missionnaires, écrit un de ses compagnons d'apostolat, qu'ait eus la Compagnie de Jésus ». Appelé de bonne heure parmi les enfants de saint Ignace, mais longtemps retenu par les siens, il s'enfuit secrètement et fut admis au noviciat de Naples, à l'âge de vingt ans. Le Maître des novices était alors le célèbre P. Nicolas Orlandino. Il prédit au jeune homme qu'il ferait un jour de grandes choses dans les Indes pour la gloire de Dieu. En effet, ses études à peine terminées, Robert de' Nobili demanda les missions d'Orient, et vainqueur de toutes les oppositions de sa famille, il débarqua plein de joie à Goa, à l'âge de vingt-six ans, et fut envoyé dans la mission du Maduré, qui le vénère à bon droit comme son père et son fondateur.

On sait à quel genre de vie, véritablement effrayant pour la nature, le nouvel apôtre se condamna, pendant plus de quarante ans, par amour des âmes. Pour triompher des obstacles qu'opposaient à la conversion des brahmes les préventions de cette caste contre les usages des Européens, il prit les mœurs, le langage, le costume des Saniassis, et s'assujettit à toutes leurs austérités ; il s'engagea par vœu à ne plus boire de vin, à ne manger ni chair ni poisson, et à se contenter de riz, de légumes, de lait et de beurre ; et encore, vers la fin de sa vie, trouvant que c'étaient des délices inutiles, il se réduisit à une petite quantité d'herbes amères cuites à l'eau, et à peine assaisonnées avec un peu de sel et quelques épices. De nombreuses et consolantes conversions le récompensèrent de cette héroïque résolution ; l'église des brahmes fut fondée au Maduré, au sein même de l'idolâtrie. Mais en même temps, il eut à essuyer bien des contradictions de la part des plus doctes personnages, aux Indes et en Europe, et en particulier du Vénérable cardinal Robert Bellarmin, son parent. Tout le monde semblait conjuré contre lui, les archevêques de Cranganor et de Goa, les inquisiteurs des Indes, et ses frères mêmes en religion. Il se justifia dans un savant mémoire, et un Bref de Grégoire XV lui donna gain de cause, au moins, disait le Souverain Pontife « jusqu'à ce que l'affaire puisse être décidée et à jamais établie, *donec res decerni et in perpetuum constitui valeat* ».

A l'apostolat de la pénitence et de la parole, le P. de' Nobili joignait celui de la plume ; il possédait à fond les trois langues principales en usage dans ces pays, le tamoul, le badaga, et le malabare ; il composa dans ces langues des ouvrages de controverse et de piété, « admirables pour le fond, dit un missionnaire

contemporain, et dont le style, au jugement des Indiens les plus savants, est d'une perfection classique ; ils produisent tous les jours des fruits merveilleux parmi les payens, qu'ils convertissent en grand nombre, et parmi les chrétiens et les catéchistes, qu'ils instruisent et conduisent efficacement à la pratique de toutes les vertus ».

Atteint d'une cécité presque complète, le P. de' Nobili, sur l'ordre des supérieurs, dut abandonner son cher troupeau. Il se retira d'abord dans une petite résidence de l'île de Ceylan, et comme son zèle toujours actif ne pouvait se résigner au repos, il fut appelé à Méliapour ; c'est là qu'il passa les cinq dernières années de sa vie dans la prière, la pénitence et la composition de divers ouvrages. Il s'éteignit plein de mérites à l'âge de quatre-vingts ans ; son tombeau est encore aujourd'hui l'objet de la vénération des Indiens.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5a, *lib.* 18, *nn.* 46 *seqq.*, *p.* 493 *seqq.* — Cordara, *Histor. Soc. Jes., part.* 6a, *lib.* 3, *nn.* 108 *seqq.*, *p.* 165 *seqq.* ; *lib.* 6, *nn.* 111 *seqq.*, *p.* 310 *seqq.* ; *lib.* 8, *nn.* 113 *seqq.*, *p.* 451 ; *lib.* 12, *nn.* 142 *seqq.*, *p.* 431 *seqq.* ; *lib.* 15, *nn.* 300 *seqq.*, *p.* 426 *seqq.* — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes.*, *p.* 724. — de Backer, *Bibliothèque* . . . , 1re *édit.*, *t.* 4, *p.* 474 *et suiv.* — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 31a *januar.*, *p.* 57. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 16a *januar.*, *p.* 21. — Cassani, *Varones ilustres*, *t.* 2, *p.* 527 *et suiv.* — Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 2, *p.* 343 *et suiv.* — Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 218 *et suiv.*, *p.* 394 *et suiv.* ; *t.* 4, *p.* 270 *et suiv.* — P. Proenza, *Lettre au R. P. Goswin Nickel*, Cf. Bertrand, *La Mission du Maduré*, *t.* 3, *p.* 110 *et suiv.* — Crétineau-Joly, *Hist. de la Comp. de Jés.*, *t.* 3, *p.* 196 *et suiv.* — *Biographie univers.*, *supplém.*, *t.* 75, *p.* 417. — *Lettres édif.*, *édit.* 1781, *t.* 10, *p.* 72.

XVII JANVIER

Le dix-septième jour de janvier de l'an 1676, mourut à l'âge de trente-trois ans, la tête brisée à coups de bâton par un sauvage des Iles Mariannes, le P. ANTOINE-MARIE SANBASILE, Sicilien, d'une des plus nobles familles de Catane. Dès son enfance, il parut orné de tous les dons de Dieu. Élève au collège de Catane, il demandait souvent de servir ses condisciples à table, ou d'aider le cuisinier. De retour dans la maison paternelle, il aimait à inviter et à servir trois pauvres en l'honneur de la sainte Famille ; exercice très cher à sa piété, et dont il pria sa mère de se charger à sa place, quand il partit pour le noviciat de Messine à l'âge de quinze ans.

Le P. Sanbasile ne vécut aux Iles Mariannes qu'un peu moins de quatre ans ; mais grâce à son dévouement, ce fut assez pour recueillir une riche moisson d'âmes. « Plusieurs fois, dit l'historien de cette belle mission, il parcourut toute l'île de Guhan avec des travaux immenses, tantôt marchant nu-pieds sur les sables brûlants, tantôt grimpant sur les montagnes, pour secourir les malades et baptiser les enfants ; quoiqu'il fût à chaque moment en danger de la vie parmi ces barbares, qui n'ont d'autre loi que leur caprice, il allait jour et nuit où les besoins de cette nouvelle égli-

se l'appelaient. Montant un jour un coteau fort escarpé qui était sur le bord de la mer, il fut obligé de s'attacher aux herbes piquantes dont les plaines et les montagnes de ces îles sont couvertes ; mais ces herbes lui demeurèrent dans la main, et il tomba dans la mer. Il eut alors recours à Dieu, et au même moment la vague le rejeta sur le rivage, au grand étonnement de ceux qui l'accompagnaient ». Mais rien de tout cela ne satisfaisait encore son amour pour les souffrances. Il ne marchait que couvert de cilices, portait sur la poitrine une croix armée de pointes aiguës, ne se nourrissait guère que de racines, couchait sur la terre et se flagellait trois fois par jour. Sa joie était d'appliquer ses lèvres sur les ulcères de ses chers malades.

Un jour, après avoir ouvert sur son corps vingt-deux blessures, peut-être avec les clous de sa croix, il écrivit à Notre-Dame une lettre, fidèle témoignage de ses désirs, ou plutôt, dit un historien, image de toute sa vie. « A la très sainte Reine de la terre et du ciel, Marie, Mère de mon Dieu et ma souveraine, moi le dernier des pécheurs et des misérables, offre cette supplique pour obtenir une entière délivrance des désirs de ma volonté et de la tyrannie de mes sens, afin que je lui sois uni de cœur sans réserve, ainsi qu'à son divin Fils Jésus... Prêtez l'oreille à mon affliction.... Changez l'état de mon âme, si déplaisant à vos regards et à ceux de votre très saint Fils ! Et puisque ma langue et ma bouche ne suffisent pas pour vous exprimer tout mon désir, voici que j'ai ouvert ces vingt-deux nouvelles bouches, pour mieux vous dire mes nécessités, mes angoisses, et le désir qui me consume de vivre selon votre cœur... » Cette héroïque prière fut exaucée. La Mère de Dieu daigna se faire non seulement la protectrice, mais

pour ainsi dire, la compagne et la coopératrice des travaux du P. Sanbasile, comme le témoigne entre autres un pieux espagnol, rappelé des portes de la mort par l'intercession de cet homme apostolique, et qui le vit assisté par la Reine du ciel, pleine d'une majesté très douce, et portant un flambeau, symbole de la lumière divine, dont elle daignait l'éclairer.

Patrignani, *Menol.*, 17 *Genn.*, *p.* 163. — Ortiz, *Istoria della conversione dell' Isole Mariane, lib.* 5. *c.* 15, *p.* 482. — Le Gobien, *Histoire des Isles Marianes*..., *p.* 230.

---

* Le dix-septième jour de janvier de l'an 1625, mourut à Milan le P. Jules Negrone, dont nos annales font ce bel éloge, qu'il a bien mérité de la Compagnie. Il réunissait dans un haut degré les dons de science, de sagesse et de piété. Après avoir enseigné avec éclat la rhétorique, la philosophie et la théologie, il fut successivement Préfet des études au collège de Milan, Recteur des collèges de Vérone, de Crémone et de Gènes, Préposé de la maison professe de cette dernière ville et trois fois de celle de Milan. Au milieu de ces occupations, il trouva le temps de composer, principalement en faveur des âmes qui tendent à la perfection, un grand nombre d'ouvrages ascétiques. On connaît surtout son Commentaire des Règles communes de la Compagnie, d'une érudition un peu chargée, mais solide, et le plus complet que nous ayons sur cette matière. Le P. Negrone était chargé de la formation des Pères du troisième an, quand Dieu le rappela à lui. Il était dans

la soixante-et-onzième année de son âge et la cinquante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Soc. Jes.*, *part.* 6a, *lib.* 11, *n.* 40, *p.* 14. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes.*, *p.* 534. — de Backer, *Bibliothèque*..., 1re *édit.*, *t.* 2, *p.* 438.

---

* Le dix-septième jour de janvier de l'an 1775, dix-huit mois après la suppression de la Compagnie, s'éteignit saintement à Trévise, sa patrie, le P. Vincent Riccati, à l'âge de soixante-huit ans. A cette nouvelle, le célèbre P. Roger Boscovich, son ami et son condisciple au Collège Romain, ne put s'empêcher de dire : « La mort du P. Riccati est une perte pour l'Italie ; car il en était incontestablement le premier mathématicien ; je ne vois personne à présent qui en approche ». Le P. Riccati enseigna pendant trente-cinq ans les mathématiques supérieures au collège de la Compagnie à Bologne, avec une réputation toujours croissante. Il était en même temps chargé par l'autorité civile de surveiller le cours des fleuves et des rivières dans le Bolonais et les États Vénitiens, et fit exécuter des travaux considérables pour prévenir les inondations, si terribles dans ces contrées. En reconnaissance de ses services et pour en perpétuer le souvenir, la ville de Bologne et la République de Venise firent frapper en son honneur des médailles d'or et d'argent.

Mais le P. Riccati était peu sensible à ces distinctions ; il n'avait d'autre ambition que celle de travailler pour Dieu, et il rap-

portait à cette unique fin toute sa science et toutes ses pensées. Une foi vive, une grande délicatesse de conscience, un ardent amour de la Compagnie, dont les épreuves remplirent son cœur de tristesse ; une obéissance pleine et entière à toutes les décisions de l'Église et du Pontife Romain, étaient ses vertus de prédilection. On admirait encore son esprit d'oraison, et on a rendu de lui ce beau témoignage, que jusqu'à la fin de sa vie, il célébra la sainte messe et récita l'office divin, comme au jour des premières ferveurs de son sacerdoce et de son sous-diaconat.

BOERO, *Menol.*, 17 *Genn.*, *p.* 324. — CABALLERO, *Biblioth. Script. Soc. Jes.*, *Supplem.* 1um, *p.* 241. — DE BACKER, *Bibliothèq.* ..., 1re *édit.*, *t.* 2, *p.* 519. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *au mot* RICCATI. — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Comp.*, *t.* 4, *p.* 275. — *Nouvelle Biographie générale*, *t.* 42, *p.* 133.

XVIII JANVIER

Le dix-huitième jour de janvier de l'an 1647, mourut à Palerme le P. Jérome Tagliavia, né à Sciacca, près des ruines de l'ancienne Sélinonte, l'un des hommes les plus remarquables de la Province de Sicile, surtout dans l'art de gouverner, au témoignage du P. Emmanuel Aguilera. Il portait gravé dans le cœur, l'amour et l'esprit d'un enfant de la Compagnie. Aussi le Vénérable P. Colnago, cet insigne serviteur de Dieu, demandait souvent à s'entretenir avec ce jeune novice de dix-huit ans, et lui révélait jusqu'aux plus intimes grâces qu'il recevait de Notre-Seigneur.

Mais l'Histoire de la Province de Sicile insiste particulièrement sur l'ensemble des qualités naturelles et surnaturelles, si difficiles à rencontrer dans un même homme, qui firent du P. Tagliavia l'image d'un supérieur parfait. Avant l'âge de trente ans, il était consulté par les vieillards, comme leur maître et leur père. On voyait en lui comme un reflet de cette sagesse et de cette bonté de Dieu, qui prévoit tout, règle tout, et sait employer à propos les instruments aptes à sa gloire. Mais ce n'est pas là, disait-il, un fruit spontané de la nature. Il y faut un perpétuel usage du don de conseil. Aussi passait-il de longues heures, chaque jour, à con-

sidérer aux pieds de son crucifix, ce que réclamait le plus grand service de Notre-Seigneur, et quels étaient parmi ses inférieurs les hommes les plus capables de le procurer.

Appelé par le P. Mutius Vitelleschi à gouverner le Collège Romain, il se garda bien, dit son biographe, de chercher à y introduire les usages de la Sicile. A la grande édification de ses inférieurs, toute sa sollicitude fut de se faire lui-même Romain avec les Romains, et de respecter les traditions qu'il avait trouvées vivantes à son arrivée. Ce fut sous son gouvernement que saint Jean Berchmans vint offrir à Rome l'image d'un nouveau Louis de Gonzague. Dès que le fervent jeune homme l'eût vu, il le pria de se charger de son âme, et de l'aider à devenir un saint. La direction qu'il en reçut fut si conforme à ses désirs, que plus tard, lorsque l'obéissance les eut séparés, il ne cessa point de réclamer par lettres les conseils et les prières de son ancien Recteur, précieuse correspondance que la Sicile conservait encore avec respect, plus de cent ans après, au temps du P. Emmanuel Aguilera.

De retour dans sa patrie, avec le titre de Provincial, Jérôme Tagliavia fut accueilli comme un ange. Cet admirable supérieur estimait si haut son obligation de procurer partout la plus grande agloire de Notre Seigneur, que sa santé ne put résister longtemps ux exigences d'une sollicitude toujours en éveil. Sa vie parut même en danger, et il en profita pour obtenir au bout de deux ans un successeur; puis, après avoir quelque temps encore gouverné la maison professe de Palerme, il consacra ses vingt dernières années à diriger les plus jeunes enfants de la Compagnie, qui l'aimaient comme leur père, et dont beaucoup lui durent une émi-

nente perfection, s'efforçant à l'envi de devenir d'autres Berchmans, comme le saint vieillard ne cessait de les en supplier. Il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans ; il en avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Prov. Sic.*, *t.* 2. *p.* 109, 224, 486, *seqq.*

---

* Le dix-huitième jour de janvier de l'an 1724, le P. Barthélemy Spinelli mourut au collège de Parme, après une vie consacrée tout entière à l'enseignement de la jeunesse, à l'évangélisation des pauvres, et surtout à la propagation du culte de la très sainte Vierge. Il occupa trente années de suite la chaire de rhétorique au collège de Parme, et durant ce long espace de temps, il ne se relâcha pas un moment de sa diligence à former également ses élèves aux lettres et à la piété ; nombre d'entr'eux gagnés par l'exemple de sa piété, de sa modestie et de toutes ses vertus, dirent adieu au monde et embrassèrent la pratique des conseils évangéliques. Aux fatigues de la classe, le P. Spinelli aimait à joindre l'apostolat des petits enfants. Jusque dans ses dernières années, il ne manqua jamais, non seulement tous les dimanches, mais plusieurs fois même par semaine, de leur faire le catéchisme, et par des exhortations appropriées à leur âge, de les former peu à peu à la vie chrétienne.

Mais son œuvre de prédilection fut l'extension du culte de Marie ; pour faire connaître et honorer cette bonne Mère, il n'épargnait aucune peine, et multipliait les industries du zèle le plus aimant et

le plus ingénieux : pieuses images exposées partout à la vénération des fidèles, discours enflammés, sanctuaires érigés en son honneur. Aussi de longues années après sa mort, la dévotion à Marie était-elle demeurée florissante au collège de Parme, et ne cessait-elle d'y produire ses fruits les plus délicieux d'innocence et de ferveur. Près d'expirer, le P. Spinelli reçut la récompense de sa piété filiale. Le démon s'était efforcé de jeter le trouble et la défiance dans son âme ; mais à peine eut-il approché de ses lèvres une image de l'auguste Mère de Dieu, le nuage ténébreux se dissipa, et il s'endormit doucement du sommeil des prédestinés, dans la soixante-quatrième année de son âge et la quarante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Boero, *Menol.*, 18 *Genn.*, *p*. 354.

XIX JANVIER

—

Le dix-neuvième jour de janvier de l'an 1726, mourut au Collège Romain le P. Jean-Baptiste Tolomei, cardinal de la sainte Église, du titre de Saint-Étienne au Mont Cœlius. Dans le compte rendu de sa vocation, qu'il écrivit, selon la coutume, à son entrée au noviciat, on trouvait au nombre des principales raisons qui avaient déterminé son choix, l'espérance d'être persécuté et méprisé pour Jésus-Christ, comme l'étaient parmi tant de peuples, les enfants de saint Ignace. Avant l'âge de vingt-cinq ans, il semblait avoir reçu de Notre-Seigneur un don spécial pour communiquer autour de lui, et même à de jeunes enfants, cette étonnante générosité d'âme. Car nommé professeur de belles-lettres au collège de Raguse, dans un temps où cette ville était menacée des derniers malheurs par une formidable flotte musulmane, les devoirs qu'il dictait chaque jour à ses écoliers, les eurent bientôt tous embrasés d'un incroyable désir de donner leur vie pour Jésus-Christ; et plus d'un demi-siècle après son départ, la ville et le sénat de Raguse ne l'avaient pas encore oublié. Ce n'était là toutefois que le prélude de cette haute réputation qui l'attendait à Rome, et devait le faire nommer tour à tour successeur de Bellarmin dans la chaire de controverse, Rec-

teur du Collège Romain, Recteur du Collège Germanique, membre des Congrégations de l'Index, des Rites, des Indulgences, de l'examen des évêques, du Saint-Office, et enfin l'un des princes de l'Église, durant les quatorze dernières années de sa vie.

Le dix-huit mai 1712, le P. Tolomei présidait une dispute au Collège Germanique, lorsque plusieurs messagers accoururent lui apprendre que le Souverain Pontife venait, sans l'en prévenir, de le créer cardinal. Il se lève aussitôt saisi de douleur, court s'enfermer dans sa chambre, où il demeura seul tout le reste du jour, à prier et à pleurer aux pieds de son crucifix; puis pour tenter un dernier effort, la nuit venue, il écrit au Saint-Père une lettre suppliante. Après y avoir épuisé tous les autres motifs que lui suggère son humilité, il termine par une sorte de confession générale de toutes ses inclinations vicieuses et des fautes qu'il prétend avoir à se reprocher. Mais que devait être la confession générale d'un homme qui pouvait dire plus tard, au lit de la mort : « Pour ma jeunesse dans le monde, ceux qui me tiennent la place de Dieu m'ont défendu de m'en inquiéter; et quant à mes cinquante-trois ans passés dans la vie religieuse, ou sous la pourpre romaine, bien que j'aie dû y commettre beaucoup de fautes, et que je sois un grand pécheur, je ne me rappelle pas cependant avoir jamais, grâce à Notre-Seigneur, omis de faire ce que me dictaient les lumières de ma raison ou de ma foi » ?

En dépit de sa nouvelle dignité, Jean-Baptiste Tolomei sut trouver dans son amour pour la Compagnie de Jésus, le secret de conserver toujours jusqu'aux plus humbles pratiques de la vie commune. Il demanda par aumône au P. Michel-Ange Tamburini deux pauvres cellules du Collège Romain, où il vivait en simple

religieux. Contraint de prendre en face un palais pour ses audiences de chaque jour, et pour le personnel indispensable de toute maison cardinalice, il s'y transportait seulement à certaines heures, sans déranger qui que ce fût, par un petit pont de bois jeté sur la rue. Sa nourriture était celle de la communauté. Loin d'accepter la plus légère distinction, il partageait jusqu'aux pénitences de ses frères au réfectoire ; bien plus, ne voulant pas même être séparé d'eux après la mort, il demanda à reposer dans la sépulture commune, quand Dieu l'aurait appelé à lui. La dernière année de sa vie, malgré ses soixante-douze ans, on le voyait encore faire à pied, durant le jubilé, la visite des sept églises, servir les pélerins à table, leur laver les pieds, et remplir d'autres semblables offices. « Car n'est-ce pas, disait-il, pour donner au peuple l'exemple aussi bien que le conseil des pratiques de la vie chrétienne, que nous sommes élevés en dignité » ?

Enfin son amour pour l'Église lui fit réunir dans son palais une brillante académie de jeunes gens, qu'il présidait lui-même, et formait avec un admirable zèle à toutes les sciences sacrées, comme à toutes les vertus sacerdotales ; et ce fut là comme une pépinière d'où les Souverains Pontifes tirèrent dans la suite un grand nombre de prélats zélés et d'insignes défenseurs de la foi et de la discipline ecclésiastique. Ainsi ce grand homme avait-il passé par les honneurs, sans en prendre autre chose que les sollicitudes et les fatigues. Tout le reste, même les plus légitimes distractions, comme de sortir dans la campagne pour prendre un peu de repos, lui demeura toujours étranger ; et plus d'une fois sur son lit de mort, on l'entendit répéter ces paroles que lui suggérait un souvenir de la sainte Écriture : « *O mors, quam dulcis est memo-*

ria tua homini pacem non habenti in substantiis suis; O mort, que ta mémoire est douce à celui qui n'a pas mis la paix de son âme dans les biens d'ici-bas » !

Patrignani, *Menol.*, 19 *Genn.*, *p.* 186. — Contuccio Contucci, *Oratio habita in funere Em. Card. Ptolomei* . . . — de Backer, *édit.*, Sommervogel, *t.* 3, *p.* 1146. — Carayon, *Bibliograph. histor.*, *n.* 2647, — Mazzolari, *Comment. et Ellogia*, *p.* 148.

---

* Le dix-neuvième jour de janvier de l'an 1640, mourut à Hangtcheou en Chine, le P. Lazare Cattanei, de Sarzana en Piémont, un des premiers apôtres de cet immense empire, qu'il arrosa de ses sueurs pendant plus de quarante-cinq ans. Dès son entrée dans la Compagnie, il avait demandé la mission des Indes. Après un court séjour à Goa et sur les côtes de la Pêcherie, où il recueillait déjà de grands fruits, il fut envoyé en Chine par le P. Alexandre Valignani et donné pour compagnon au P. Ricci, qui voulait aller à Pékin et fixer dans cette grande ville le centre de son apostolat. Une réforme importante signala le début de leur voyage. Jusque-là, les Pères avaient porté le vêtement des bonzes ou prêtres du pays, gens décriés pour leurs mœurs dépravées. Le peuple, jugeant sur les apparences, les confondait avec eux et les enveloppait dans le même mépris. Le P. Cattanei proposa de remplacer ce vêtement par celui des lettrés, qui sont en grande considération dans l'empire. Les supérieurs consultés donnèrent leur approbation, et la réforme fut établie.

De Pékin, que les missionnaires durent bientôt abandonner, le P. Cattanei se rendit à Macao pour instruire les supérieurs du résultat incomplet de cette première tentative ; puis il fut chargé quelque temps de l'importante mission de Nankin, et revint une seconde fois à Macao réparer ses forces, et prendre soin des intérêts de sa chrétienté. C'est alors qu'un orage terrible éclata, menaçant d'emporter dans une ruine commune et la colonie portugaise de Macao et toutes les espérances d'évangélisation de la Chine. Le P. Cattanei fut accusé de conspiration contre l'empire. A en croire les rumeurs qui circulaient, il n'aspirait à rien moins qu'à s'emparer du souverain pouvoir ; ses courses fréquentes sur le continent n'avaient d'autre but que de reconnaître les chemins ; il avait de différents côtés des auxiliaires, maîtres de points stratégiques importants ; il n'attendait pour agir que l'arrivée d'une flotte considérable, partie depuis longtemps de l'Occident. Ces inventions ridicules furent accueillies avec une facilité prodigieuse. Les Chinois de Macao s'enfuirent, et communiquèrent leur frayeur à leurs compatriotes de la terre ferme. La ville de Canton se mit en état de défense, et pour mieux se protéger, fit abattre plus de mille maisons situées en dehors des murailles ; les jonques de guerre furent armées ; un exprès fut envoyé à l'empereur pour le prévenir du péril qui menaçait sa dynastie ; enfin le vice-roi donna l'ordre au généralissime de la province de mettre sur pied toutes ses troupes, et d'aller faire le siège de Macao. Celui-ci, en homme prudent, jugea bon d'attendre, et d'envoyer d'abord un de ses lieutenants examiner de près l'état des affaires. L'officier s'assura sans peine que cette formidable invasion n'était qu'un roman absurde. L'effervescence tomba peu à peu ; les relations entre Portugais et

Chinois reprirent leur cours; et le P. Cattanei lui-même obtint un passe-port et retourna paisiblement à sa mission de Nankin.

Il y travaillait depuis deux ans, lorsqu'un célèbre lettré qu'il avait gagné à la foi, vint le prier, au nom du P. Ricci, d'évangéliser la ville de Chang-hai, où il s'était retiré après la mort de son père. Bientôt une belle chapelle, élevée par ses soins, attira en foule les Chinois les plus distingués. Pour affermir et développer la foi et le zèle de ces nouveaux chrétiens, le missionnaire ne trouva point de moyen plus efficace que d'instituer une congrégation sous le patronage de la Mère de Dieu. Les années suivantes, il établit deux centres nouveaux, qui se développèrent rapidement, grâce à d'illustres conversions, et formèrent avec Chang-hai cette magnifique chrétienté du Kiang-nan, la plus belle de toutes, par le nombre et la piété des fidèles.

Cependant le P. Cattanei sentait ses forces épuisées par tant de courses et tant de travaux; bientôt il fut réduit à ne pouvoir plus faire un mouvement; mais nulle plainte ne s'échappait ni de son cœur ni de ses lèvres; il ne savait que louer et bénir l'amoureuse Providence de Dieu. Il mourut dans la quatre-vingtième année de son âge et la soixantième depuis son entrée dans la Compagnie.

Cordara, *Historia Soc. Jesu.*, *part.* 6a, *lib.* 1, *n.* 199, *p.* 69. — Bartoli, *La Cina*, *ediz. in-4°*, *Roma*, 1673, *lib.* 2, *p.* 264 *et suiv.*, 296 *et suiv.*, 307 *et suiv.*, 449 *et suiv.*, 490 *et suiv.*; *lib.* 4, *p.* 1141 *et suiv.* — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes.*, *p.* 546. — De Backer, *Bibliothèque...*, 1re *édit.*, *t.* 5, *p.* 127. — Semedo, S. J., *Historica relatione... della Cina...*, *p.* 222 *et suiv.* — Patrignani, *Menol.*, 19 *Genn.*, *p.* 184. — Pfister, *Notices biographiques et bibliograph. sur les Jésuites de l'ancienne mission de Chine, ms. n.* 11. — *Catalogus Patrum ac Fratrum S. J...*, *Chang-hai*, 1892, 2a *part. Proœm.* — Créti-

NEAU-JOLY, *Hist. de la Compag.*, *t.* 3, *ch.* 3, *p.* 169. — HUC, *Le Christianisme en Chine*, *t.* 2, *ch.* 3, *p.* 117 *et suiv.*, ; *ch.* 4, *p.* 200 *et suiv.* — SAINTE-FOI, *Vie du R. P. Ricci*, *t.* 2, *p.* 106, 139, 185. — TRIGAULT, S. J., *De christiana expeditione apud Sinas*. . . , *lib.* 3. *c.* 8, *p.* 282, *c.* 14, *p.* 314 ; *lib.* 4, *c.* 9, *p.* 383 : *lib.* 5. *c.* 8, *seqq.*, *p.* 523 *seqq.*

---

* Le dix-neuvième jour de janvier de l'an 1781, mourut à Pérouse le P. IGNACE d'ANDRIA, de Chio, vrai modèle de simplicité évangélique, d'humilité, d'obéissance, de dévouement au service des pauvres, des petits et de tous les membres souffrants de Jésus-Christ. Dès son noviciat, il s'était senti incliné vers les œuvres de miséricorde ; cet attrait ne fit que grandir pendant ses études, et au temps de sa régence ; c'était son bonheur d'aller dans les hôpitaux, les prisons, de mendier pour venir en aide à ses protégés, de faire le catéchisme aux enfants. Cependant il ne se dérobait à aucun des emplois que lui assignait l'obéissance : car il avait pour maxime de ne rien refuser comme de ne rien demander. Cet abandon total entre les mains des supérieurs fut plus d'une fois pour lui l'occasion de sacrifices héroïques. Il avait été nommé pénitencier pour les Grecs, ses compatriotes, à la sainte maison de Lorette ; ces pauvres gens étaient souvent mal disposés et très ignorants des vérités de la religion. Le P. d'Andria n'avait le temps ni de les instruire, ni de les préparer comme il aurait voulu ; c'était pour sa conscience délicate et portée au scrupule le sujet d'indicibles angoisses ; mais fidèle à sa résolution, il ne dit pas un mot pour être déchargé de sa croix, et il la porta six années entières. Il n'en fut enfin délivré que pour en recevoir une autre non moins pesante : on lui confia la surveillance générale des classes au collè-

ge de Prato. Nul emploi, dit son biographe, n'était moins fait pour lui. Abusant de l'extrême simplicité et candeur de son âme, les écoliers se donnèrent libre carrière, et bientôt il fut entièrement débordé ; sa grande sainteté en imposait encore, mais il ne laissait pas de cruellement souffrir. C'est au bout de trois années seulement qu'il retrouva dans une petite classe des collèges d'Arezzo et de Pérouse, ses occupations de prédilection.

Le Bref de suppression de la Compagnie parut quand il était à Pérouse ; il fit à son cœur une douleur profonde, mais n'en arracha point l'amour de ses vœux et de ses règles. L'évêque de la ville, témoin du bien extraordinaire qu'il faisait aux enfants, le chargea d'une classe dans son séminaire. Mais après quelques années, l'affaiblissement de sa santé obligea le P. d'Andria d'y renoncer, et il consacra aux malades et aux prisonniers, ce qui lui restait de forces. Rigide pour lui-même jusqu'à ne vouloir accepter aucun secours d'argent, il était large et généreux pour les pauvres, et il renouvela plus d'une fois en leur faveur les prodiges de charité qu'on admire dans la vie des saints, se dépouillant en secret d'une partie de ses vêtements pour couvrir leur nudité. Aussi son nom était-il en bénédiction ; quand il eut rendu le dernier soupir, il fallut longtemps retarder ses funérailles, si grand était le concours de ceux qui voulaient voir et vénérer le Saint. Dieu glorifia sa mémoire en accordant plusieurs grâces miraculeuses à son intercession. Le P. d'Andria était âgé de cinquante-huit ans et en avait passé trente-et-un dans la Compagnie, à l'époque de la suppression.

Termanini, *Elogio del P. d'Andria,* — Cf. Boero, *Menol.,* 19 *Genn.*, *p.* 382.

XX JANVIER

Le vingtième jour de janvier de l'an 1606, mourut en odeur de sainteté, au collège de Macao, le P. Alexandre Valignani, regardé unanimement comme le plus grand homme des missions de la Compagnie en Orient, après saint François Xavier. Durant les trente-deux années qu'il employa sans interruption à former et à diriger les apôtres des Indes, du Japon et de la Chine, l'organisation définitive de leurs églises fut véritablement son ouvrage. Né à Chieti, dans les Abruzzes, en un temps où le Souverain Pontife Paul IV, encore simple archevêque de cette ville, était lié d'une intime amitié avec son père, le jeune Alexandre alla se présenter à lui, vers l'âge de vingt ans, plein de l'espérance de parvenir, sous sa protection, aux premiers honneurs de la cour romaine. Mais Dieu lui détacha le cœur de toutes les choses périssables ; après avoir vu deux papes emportés par la mort en moins de neuf ans, il ne sentit plus d'autre ambition sur la terre, que celle d'aimer et servir Jésus-Christ. Reçu au noviciat de Rome par saint François de Borgia, Alexandre Valignani aspira dès les premiers jours à imiter les plus saints compagnons d'Ignace, surtout dans leur union à Dieu et leur ardeur à se vaincre. En même temps il domptait son corps par des rigueurs ex-

trêmes, par des jeûnes prolongés quelquefois trois jours de suite, et par le continuel usage d'un très rude cilice, dont tant de voyages sur terre et sur mer ne lui persuadèrent jamais de se dépouiller.

Quatre ans après son entrée au noviciat, saint François de Borgia le nommait, Maître des novices. Parmi les jeunes religieux qu'il forma dès lors à la plus haute perfection, la Compagnie lui dut le glorieux apôtre de la Chine, Mathieu Ricci. Enfin, sur les instantes prières des Églises d'Orient, qui depuis la mort de Xavier demandaient à grands cris une légion d'hommes apostoliques, et, à leur tête, un chef capable d'organiser la propagation de la foi, le P. Éverard Mercurian, après une mûre élection, recommencée à plusieurs reprises, et autant de fois offerte à Notre-Seigneur, choisit le P. Valignani, bien qu'il n'eût pas encore trente-six ans, pour Visiteur de toutes les missions des Indes et du Japon, et lui donna trente-deux compagnons, avec l'autorisation d'en choisir lui-même huit autres dans les Provinces qu'il allait traverser, de Rome à Lisbonne, sans que personne eût le droit de s'y opposer.

Au moment où le P. Valignani s'embarquait sur la flotte des Indes, le Japon ne comptait pas vingt apôtres, contraints presque tous d'errer de royaume en royaume ; et la Chine n'en avait pas un seul. A sa mort, il laissait dans l'empire de Taïcosama, malgré les secousses de la persécution et de la guerre, près de cent-cinquante religieux secondés par plus de six cents catéchistes indigènes ; trois cents églises et trente-et-un centres de réunion pour les missionnaires ; un noviciat et une maison d'études pour former des professeurs et des prédicateurs de la foi : deux séminaires

où les fils des plus nobles familles du Japon venaient puiser avec les connaissances littéraires, cet héroïque amour de la foi qui devait enfanter tant de confesseurs et de martyrs ; une imprimerie japonaise, d'où se répandaient à profusion les éléments de la doctrine chrétienne, les vies de Notre-Seigneur et des saints ; deux écoles de musique et de peinture pour relever la magnificence du culte divin, et servir à l'ornementation des églises et à la propagation des saintes images ; enfin une multitude de congrégations, d'écoles, et des hôpitaux pour tous les genres d'infirmités. Il semblait disposer en maître des trésors de Dieu. Sans compromettre l'avenir, il trouvait encore le moyen de subvenir généreusement à la détresse de neuf cents nobles chrétiens proscrits. En même temps, grâce à sa direction et à ses secours, Mathieu Ricci avait solidement planté la croix dans les deux capitales de la Chine.

Mais toutes les œuvres dont la Compagnie fut redevable au P. Valignani, paraissent encore moins étonnantes que la sagesse surhumaine avec laquelle il concevait et préparait les plus difficiles entreprises,[1] apaisait les orages sans les braver imprudemment, comme sans les craindre, rattachait l'Orient à l'Occident et surtout à Rome, par la glorieuse ambassade des princes du Japon au Vicaire de Jésus-Christ, calmait jusqu'aux fureurs de Taïcosama déjà enivré du sang des martyrs, et faisait dire enfin à ceux qui lui survécurent : « Si Dieu nous eût laissé le P. Alexandre, selon toute apparence, l'Église du Japon serait encore debout » !

SACCHINUS, *Hist. Soc. Jes.*, *part* 4, *lib.* 3, *n.* 232, *p.* 93. — ID., *ibid.*, *part.* 4, *lib.* 7, *n.* 317, *p.* 247. — ID., *ibid.*, *part.* 5, *lib.* 1, *n.* 359 *seqq.*, *p.* 54 ; *ibid.*, *lib.* 3, *n.* 231, *p.* 156 *seqq.* ; *ibid.*, *lib.* 4, *n.* 192, *p.* 210 ; *ibid.*, *lib.* 8.

n. 198, *p.* 411. — Juvencius, *Hist. Soc. Jes.*, *part.* 5, *lib.* 20, § 10, *p.* 622 *seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 20 *Genn.*, *p.* 197. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 20a *jan.*, *p.* 35. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 20a *jan.*, *p.* 27. — Ginnaro, *Saverio orientale*, *t.* 1, *part.* 2, *lib.* 8, *p.* 156-215 ; *part.* 3, *lib.* 12, *c.* 16, *p.* 101 *et suiv.* ; *ibid.*, *c.* 17, *p.* 130 ; *ibid.*, *c.* 36, *p.* 151 ; *c.* 40, *p.* 161. — Valignani, *Vita del P. Aless. Valignani*, *Roma*, 1698. — Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 1, *lib.* 3, *p.* 195 *et suiv.* Santagata, *Istor. della Prov. di Napoli*, *t.* 3, *part.* 3, *p.* 191 *et suiv.* — Bartoli, *Il Giappone*, *édit.* Marietti, *Turin*, 1825, *lib.* 1, *n.* 38, *p.* 136 *et suiv.* ; *n.* 72, *p.* 266 *et suiv.* ; *n.* 92, *p.* 351 *et suiv.* ; *ibid.*, *lib.* 2, *n.* 30, *p.* 133 ; *n.* 41, *p.* 191 ; *n.* 69, *p.* 328 ; *ibid. lib.* 3, . *n.* 27. *p.* 133 *et suiv.* — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes.*, *p.* 25. — De Backer, *édit. in-fol* Sommervogel, *t.* 3, *p.* 1270. — Nieremberg, *Varones ilustres*, *t.* 4, *p.* 480 *et suiv.* — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compag. de Jés.*, *t.* 2, *ch.* 8, *p.* 387 *et suiv.* — Solier, *Histoire ecclésiast. des Isles et Royaume du Japon*, *t.* 1, *liv.* 6, *ch.* 19, *p.* 421 *et suiv.*, *ch.* 25, *p.* 437 *et suiv.*, *etc.* — Crasset, *Hist. de l'Église du Japon*, *t.* 1, *liv.* 5 *passim*.

---

* Le vingtième jour de janvier 1687 rappelle le souvenir de la mort du P. Sylvestre Mauro, philosophe et théologien, digne, au sentiment d'un excellent juge, d'être rangé parmi les plus illustres maîtres de l'École, *inter principes Scholæ magistros*. Quand il se présenta au noviciat de Saint-André, à l'âge de dix-sept ans, il dit qu'un des motifs de son élection, c'était de voir les enfants de la Compagnie rechercher dans l'étude, non la satisfaction de leur vanité et de leur amour-propre, mais les seuls intérêts de l'Église et du salut des âmes. Après quelques années de régence dans divers collèges de la Province, le P. Mauro fut appelé à Rome; et dans les chaires de philosophie, de théologie et d'Écriture sainte qu'il occupa successivement, il se montra digne de ses plus illus-

tres devanciers. C'est alors qu'il publia ses grands ouvrages philosophiques et théologiques, et surtout le Commentaire d'Aristote, son principal titre de gloire. Nul n'était plus simple ; cet homme aux conceptions si élevées avait la candeur, la bonté, presque la naïveté d'un enfant. Tout était bien à ses yeux; il recevait du même cœur et avec la même sérénité de visage tous les évènements. Cette égalité d'âme n'était pas seulement le résultat d'une nature heureuse : c'était surtout, dit son biographe, le fruit d'une admirable innocence conservée sans tache depuis son baptême, et d'un empire souverain, conquis au prix de bien des luttes intimes, sur tous les mouvements de la nature. Aussi nul ne pouvait se dérober aux charmes de cette douce et aimable sainteté; non seulement ses élèves, mais des prélats et les plus illustres personnages de Rome venaient lui soumettre leurs doutes et leurs difficultés, et l'homme de Dieu faisait à tous le même accueil gracieux.

Dans les dernières années de sa vie, le P. Sylvestre Mauro, déchargé de l'enseignement, fut nommé Recteur du Collège Romain ; il porta dans cette délicate et importante fonction toutes les qualités de son cœur tendre et aimant, mais en même temps, à l'exemple de notre Bienheureux Père, une admirable fermeté, pour maintenir dans sa splendeur la discipline religieuse. La superbe église de Saint-Ignace due à la magnificence du cardinal Ludovisio, était demeurée inachevée jusqu'à ce jour ; le P. Silvestre Mauro eut la gloire de lui donner son dernier couronnement et d'en faire l'ouverture solennelle. Presque aussitôt après, il fut attaqué d'une maladie qui parut bientôt mortelle ; il la supporta avec le calme, la sérénité et la joie qu'il avait fait paraître toute sa vie, et après quatre jours seulement, le fidèle serviteur de Dieu, entouré de tous ses

frères, qu'il consolait par de douces paroles, s'endormit du sommeil des justes. Il était âgé de soixante-sept ans et en avait passé cinquante dans la Compagnie.

SILV. MAURUS, *Quæstiones philosoph.*, *t.* 1, *p.* III, *Vita P. Silvestri Mauri.* — MATTH. LIBERATORE, *præfat. op. cit.*, *p.* 1. — PATRIGNANI, *Menol.*, 20 *Genn.*, *p.* 202. — SOTUELLUS, *Biblioth. Scriptor, S. J.*, *p.* 740. — DE BACKER, *Biblioth.* . . 1ère *édit.*, *t.* 2, *p.* 398. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 17a *jan.*, *p.* 23.

---

* Le vingtième jour de janvier de l'an 1709, mourut à Florence le P. ANNIBAL MARCHETTI, dont la vie religieuse presque tout entière se consuma au service de la Compagnie dans le gouvernement des Nôtres. Recteur des collèges de Fermo, de Sienne, de Florence, puis Recteur du Collège Romain, de la Pénitencerie à Rome et à Lorette, et Instructeur des Pères du troisième an, il se montra toujours prudent, zélé pour l'observation de la règle, désireux de la perfection de ses inférieurs ; sa charité n'excluait pas l'énergie et même une certaine sévérité ; il n'aimait pas, surtout dans les jeunes gens, une sollicitude trop inquiète pour la santé et trop de ménagements. Au reste il donnait lui-même l'exemple : nul n'était plus pauvre, plus dur à lui-même ; avec une santé délicate, il multipliait les jeûnes, les disciplines, et ne quittait presque jamais un rude cilice. Ménager de son temps, il composa plusieurs ouvrages de piété qui ont continué après sa mort le bien commencé pendant sa vie. C'est lui qui, Recteur du Collège Romain établit l'usage de faire le catéchisme aux enfants des classes inférieures, dans l'église Saint-Ignace,

usage qui fut accueilli avec des applaudissements unanimes et resta florissant jusqu'à la suppression de la Compagnie.

Atteint, pendant le terrible hiver de l'année 1709, d'un mal subit qui le réduisit en peu de jours à toute extrémité, le P. Marchetti fit joyeusement le sacrifice de sa vie. Une heure avant de mourir, il demanda avec instance son confesseur. « Mon Père, lui dit-il, quand je serai près d'expirer, appliquez sur mes lèvres, je vous en prie, le côté de mon Sauveur crucifié ; car je désire exhaler mon âme dans la plaie ouverte de son très doux Cœur ». Et peu d'instants après, le fidèle amant de Jésus s'endormit en effet sur le Cœur de son Dieu.

Tutii, *Brevi Ragguagli.*, *p.* 94 - 109. — Patrignani, *Menolog.*, 20 *Genn.*, *p.* 204. — de Backer, *Biblioth. . . .*, 1ère *édit.*, *t.* 2, *p.* 285. — Mazzolari, *Commentarii et Ellog.*, *p.* 149.

XXI JANVIER

—

Le vingt-et-unième jour de janvier de l'an 1560, mourut au collège de Goa le P. Paul de Camerino, premier compagnon de saint François Xavier dans les Indes. Il était déjà prêtre, quand le genre de vie de nos premiers Pères et leurs travaux pour la gloire de Dieu lui gagnèrent le cœur. Il se remit tout entier entre les mains d'Ignace, et tels furent ses progrès dans la perfection religieuse, que celui-ci n'hésita pas à lui proposer de suivre Simon Rodriguez et François Xavier jusqu'aux extrémités du monde. Paul de Camerino en tressaillit de joie. La compagnie et les exemples de Xavier, durant son séjour à Lisbonne et sur la flotte des Indes, achevèrent de lui faire un cœur et un esprit d'apôtre. Durant les dix-huit années qu'il vécut aux Indes, ni Xavier, ni ses premiers successeurs, qui avaient tant besoin d'hommes d'élite pour porter de toute part le nom de Jésus, n'osèrent jamais le retirer de Goa, tant il y travaillait efficacement à la gloire de Dieu ; et toutefois sa principale occupation n'y fut guère que le soin des jeunes enfants du séminaire de Sainte-Foi. Cette belle œuvre, récemment fondée par un saint prêtre, semblait ne pouvoir plus se soutenir, quand le P. Paul en fut chargé. Des enfants à demi-sauvages, élevés quelquefois jusqu'à l'âge de dix ou douze ans dans l'idolâtrie et dans le vice,

et ramassés de tous les royaumes et de toutes les îles barbares, avaient offert, après un premier essai, bien plus de peines que d'espérances ; mais le dévouement de leur nouveau père allait en peu de mois les transformer.

« Bientôt, écrivait Xavier à ses frères de Rome, après avoir vu les fruits de cette charité toute maternelle, bientôt, par les enfants de ce collège, les limites de l'Église se dilateront en tous sens dans les royaumes de l'Orient, et dans peu d'années, nous l'espérons, un nombre infini d'idolâtres seront soumis au nom et à la foi de Jésus-Christ ». Déjà plusieurs d'entre eux servaient de catéchistes les jours de fête dans les villages voisins de Goa ; ils réunissaient les populations encore payennes, les conduisaient en chantant des cantiques vers quelques croix élevées çà et là, et leur expliquaient la vie et les mystères de celui dont ils montraient l'image. Quand un vaisseau partait pour une expédition, quelques-uns y montaient, à défaut d'aumôniers, sur la demande des capitaines, pour présider aux prières, réprimer les blasphèmes et les désordres trop ordinaires aux soldats et aux matelots, sans que jamais on leur manquât de respect ; car il leur suffisait, malgré leur âge, d'être reconnus pour les enfants du P. Paul de Camerino et du collège de Sainte-Foi. Bien que ce grand serviteur de Dieu partageât toute sa vie entre des enfants, des pauvres et des malades, et ne fût jamais sorti de Goa, il n'en était pas moins connu et béni sur les plages les plus lointaines, au témoignage de ses compagnons, qui l'appellent dans leurs lettres une des principales colonnes de la foi.

S. François Xavier, *Lettres, trad.* Pagès, *t.* 1, *liv.* 3, *lett.* 6, *p.* 184

lett. 9, *p.* 191 ; *liv.* 4, *lett.* 2, *p.* 216 ; *t.* 2, *liv.* 5, *lett.* 7, 10, 13 *et* 14 ; *liv.* 7, *lett.* 4, *p.* 242. — ORLANDINUS, *Histor. Soc. Jes.*, *l.* 2, *n.* 87, *p.* 47 ; *lib.* 5, *n.* 95, *p.* 124 ; *lib.* 12, *n.* 119, *p.* 306. — SACCHINUS, *Hist. Soc. Jesu*, *lib.* 4, *nn.* 236 *seqq.*, *p.* 155 *seqq.* — BARTOLI, *Istor. dell Asia*, *lib.* 7, *n.* 38, *p.* 160. *édit. Torino*, 1825. — PATRIGNANI, *Menol.*, *t.* 1, 21 *Genn.*, *p.* 207. — NIEREMBERG, *Varones ilustres*, *t.* 1, *p.* 567. — DU JARRIC, *Hist. des choses. . . advenues ès Indes orientales*, *l.* 2, *p.* 304.

---

* Le vingt-et-unième jour de janvier de l'an 1612, le F. PAULIN CECCOTTI, Coadjuteur temporel, mourut à Rome dans la maison professe du Gesù. Il eut l'art d'unir ensemble le travail et le repos, l'action et la contemplation, la ferveur d'un novice et la vertu solide d'un vétéran de la religion. Il avait un don spécial d'oraison, et c'était la voix commune qu'il ne demandait rien sans l'obtenir. Le P. Aquaviva, Général de la Compagnie, en fit un jour l'épreuve. Le P. Mutius Vitelleschi était gravement malade à Frascati, et les médecins avaient perdu toute espérance de le sauver. Le Père Général écrivit au saint Frère le billet suivant : « Que le F. Paulin se mette en oraison, et qu'il ne cesse point de prier, jusqu'à ce qu'il ait obtenu la guérison du P. Mutius ». Le F. Paulin obéit aussitôt, et resta en prières huit heures de suite ; puis il se leva d'un air radieux, montrant ainsi qu'il avait été exaucé. En effet, le même jour, le P. Vitelleschi se trouva mieux et fut bientôt parfaitement guéri. Le F. Ceccoti était chargé de l'infirmerie ; quand il n'avait pas de malades, il donnait libre carrière à son attrait pour l'oraison, et n'y consacrait pas moins de six à sept heures par jour. Il devait cette union intime avec Dieu à une modestie angélique qui éloignait de sa pensée toutes les vaines

images, et à une rigoureuse mortification de tous ses sens qui réprimait les mouvements de la nature et les soumettait à l'empire de l'esprit.

NADASI, *Annus dierum memor.*, 21ª *Januar.*, *p.* 38. — DREWS, *Fasti Societ. Jes.*, 21ª *Jan.*, *p.* 28. — PATRIGNANI, *Menol.*, 21 *Genn.*, *p.* 210.

---

* Le vingt-et-unième jour de janvier de l'an 1717, le P. FERDINAND RUTATI, d'une noble famille de Pistoie en Toscane, mourut à Sezze, en odeur de sainteté. La première année de son noviciat à Saint-André avait été bonne, mais n'avait rien présenté qui sortît du commun. Les grands Exercices le changèrent en un autre homme; il prit la résolution d'être tout à Dieu, de vivre uniquement pour Dieu. La suite de sa vie montra bien que ce n'étaient pas là de vains propos presque aussitôt oubliés que formés. Dès ce moment, il parut un saint et on lui en donnait le nom. Au témoignage d'un de ses compagnons qui vécut longtemps avec lui, son corps seul était sur la terre, son âme habitait déjà le ciel. Dans ce commerce assidu avec la divinité, son esprit s'éclaira de lumières si vives sur le néant des choses de ce monde, que lorsqu'il entendait célébrer les richesses, les honneurs, la réputation, il ne pouvait s'empêcher de rire. En même temps sa volonté s'échauffait d'une ardeur si brûlante, qu'il avait peine à la contenir. C'était au reste le fruit propre qu'il attendait de ses oraisons. « Si je ne sors pas de l'oraison, disait-il, le cœur embrasé de l'amour de Dieu, je ne suis pas un vrai religieux ».

Par attrait, le P. Rutati aurait choisi la solitude et le repos de

la prière ; mais par obéissance et par charité, il savait unir l'action à la contemplation. Il embrassa toutes les œuvres extérieures de la Compagnie. En entrant dans la carrière apostolique, il avait demandé au Saint-Esprit « une langue de feu pour enflammer d'amour tous ceux qui s'approcheraient de lui » ; et, ajoute son biographe, on peut croire qu'il l'obtint, tellement sa parole avait de puissance pour convertir les pécheurs et conduire à une très haute perfection les âmes fidèles. Au reste, son dévouement lui avait gagné tous les cœurs ; à Sezze, petite ville de la campagne romaine, il était le père et le consolateur de tous, des enfants, des pauvres, des prisonniers. En même temps son admirable modestie l'entourait d'une sorte d'auréole. Jamais il n'arrêta ses yeux sur le visage d'une femme, « afin, disait-il, de pouvoir contempler au ciel l'incomparable beauté de la Mère de Dieu ». Une mort prématurée, mais qu'il avait prévue et annoncée d'avance, combla les désirs du dévoué serviteur de Marie et de son divin Fils. Des grâces miraculeuses attestées sous la foi du serment glorifièrent sa mémoire. Le P. Ferdinand Rutati était âgé de quarante-quatre ans et en avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 21 *Genn.*, *p.* 215 — GALUZZI, *Vita ms.*, *cf.* PATRIGNANI, *l. c.*

XXII JANVIER

—

Le vingt-deuxième jour de janvier de l'an 1619, mourut au collège de Bivona, en grande réputation de vertu, après quatre années et demie d'une pénitence exemplaire, le P. SALVATOR SUSA, Sicilien. Il avait longtemps mené dans la Compagnie une vie facile et riante, très ami de son bien-être et de tout genre de distractions. Mais le P. Barnabé Vecchia, religieux d'une grande sainteté, qui l'avait aimé tendrement, sans parvenir toutefois à lui inspirer un sérieux amour de Jésus-Christ lui apparut, à une grande distance, au moment de sa mort, le visage triste, les larmes aux yeux, et le regardant avec une sorte de menace, prononça lentement ces paroles : « *Utinam saperent, et intelligerent, ac novissima providerent !* Oh ! si l'on ouvrait les yeux à la vraie sagesse, si l'on comprenait, si l'on songeait à la fin de toutes choses ! »(Deut. 32, 29). Avertissement redoutable qui bouleversa toute l'âme de Salvator Susa, et dès ce jour en fit un saint.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p. 45.*

Le vingt-deuxième jour de janvier de l'an 1648, mourut au collège de Palerme le P. Hortensius Scammaca, religieux d'une si grande innocence, qu'il ne se rappelait pas avoir commis une faute tant soit peu grave, dans sa longue carrière de quatre-vingt-six ans. Bien peu de ses contemporains jouirent d'une plus haute réputation en Sicile, et jetèrent plus d'éclat dans les lettres sacrées et profanes. La parfaite connaissance des vieilles langues de l'Orient, et l'habitude même d'écrire le grec, l'hébreu, l'arabe et le chaldéen, rendait aussi profonde qu'intéressante son interprétation publique des Livres Saints. Jamais, de mémoire d'homme, aucun professeur n'avait vu pareille affluence autour de cette chaire. Dans le même temps, comme pour se reposer, en exerçant sur la jeunesse un autre genre d'enseignement et d'apostolat, il composait à peu près tous les ans une pièce de théâtre, sur la vie de quelque martyr ou de quelque autre héros du christianisme. Le P. Scammaca trouvait dans ce genre de travail le moyen d'exprimer et de communiquer sous une forme saisissante son amour pour Notre-Seigneur et ses plus fidèles serviteurs. Il ne vivait en effet que pour les choses du ciel; il prolongeait tous les jours son oraison durant plusieurs heures ; et jusque dans les conversations les plus indifférentes au premier abord, il laissait bientôt voir que son cœur et ses pensées étaient uniquement à Dieu.

Aguilera, *Histor. Prov. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 507. — Sotuellus, *Bibl. Script. Soc. Jes.*, *p.* 353. — de Backer, *édit. in-fol.* Sommervogel, *t.* 3, *p.* 579. — Mongitore, *Biblioth. Sicula, in-fol. Panormi*, 1707, *t.* 1, *p.* 294.

Le vingt-deuxième jour de janvier, au collège de Macerata, mourut en 1694, à l'âge de quatre-vingt-un ans, le P. Jean-Antoine Spinola, Génois. L'espérance de cueillir en Orient la même couronne que le glorieux martyr du même nom et du même sang, lui fit demander instamment au P. Mutius Vitelleschi l'apostolat des Indes et du Japon. Déjà il l'avait obtenu et attendait à Madrid le dernier signal du départ, lorsque les réclamations de sa famille contraignirent en quelque sorte ses supérieurs à le rappeler en Italie. Ce fut pour le P. Spinola le plus rude sacrifice que pùt lui imposer l'obéissance. Afin de s'en dédommager en quelque manière, il réclama, comme une grâce insigne, la dernière classe de grammaire dans le plus obscur collège ; il y demeura vingt-quatre années de suite, s'excitant à prendre autant de soin de ces jeunes âmes, qu'il avait désiré en prendre des Indiens ou des Japonais.

Parvenu ainsi à l'âge d'environ cinquante-cinq ans, il reçut l'ordre d'aller se reposer à Macerata; mais son repos fut une nouvelle œuvre non moins laborieuse et non moins humble. Durant les vingt-cinq ans qu'il vécut encore, laissant à d'autres les ministères d'éclat, il consacra le reste de ses forces à une congrégation de la sainte Vierge, fondée en faveur des pauvres paysans du voisinage ; il les réunissait les jours de fête dans notre église, au nombre de quatre ou cinq cents. Ces braves gens, formés par lui à toutes les pratiques de la vie chrétienne, se répandaient ensuite dans la campagne, comme de véritables catéchistes, et portaient avec eux la foi, la haine du péché, la piété et la paix dans leurs villages. Dès qu'une contestation s'élevait, elle était soumise, sans appel, au jugement du P. Spinola ; aussi les avocats avaient coutume de dire :

« En vérité, bientôt, il nous faudra chercher quelque autre profession pour vivre ; car avec un pareil exterminateur de procès, nous ne tarderons pas à mourir de faim ».

Boero, *Menol.*, 22 *Genn.*, *p.* 426.

XXIII JANVIER

—

Le vingt-troisième jour de janvier de l'an 1688, mourut à Orta, dans le royaume de Naples, le P. François-Marie Petruccioli, humble et laborieux missionnaire des États Romains, de la Pouille et des Abruzzes, allant toujours à pied, malgré la faiblesse de son corps et les intempéries des saisons, prêchant, confessant, priant et gagnant à Dieu une multitude innombrable de pécheurs. Notre-Seigneur lui avait donné une puissance extraordinaire, pour chasser le démon des corps aussi bien que des âmes. Dans une de ses missions, il lui arriva de délivrer ainsi jusqu'à quatorze possédés, en un même jour ; et l'un de ces esprits immondes s'enfuit une fois en criant qu'il n'avait pas alors d'ennemi plus cruel que le P. Petruccioli. Au moment de mourir, le serviteur de Dieu jetant sur son crucifix un regard plein d'amour : « Seigneur, dit-il, vous savez bien que pendant ma vie, je n'ai cherché que votre gloire ; donnez-moi maintenant votre paradis ». Et inclinant la tête, il baisa l'image du Sauveur et expira.

Patrignani, *Menol.*, 23 *Genn.*, *p.* 228. — Tutii, *Brevi ragguagli della vita di alcuni Servi di Dio. Roma,* 1727, *p.* 168. — Cassani, *Varones ilustres*, *t.* 3, *p.* 501.

Le vingt-troisième jour de janvier moururent à Palerme, dans une extrême vieillesse et après de longues infirmités, le P. Pierre Casato des Iles de l'Archipel, en 1622, et le P. François Burgio, d'une pauvre famille sicilienne, en 1761.

Le P. Casato avait évangélisé tour à tour les catholiques et les schismatiques de Chio, de Candie, de Constantinople et de Malte, faisant tous ses voyages sur terre et sur mer, selon l'expression de l'Évangile, *sine sacculo et pera*, comme un véritable pauvre et apôtre de Jésus-Christ. Frappé de paralysie et couvert d'ulcères, il passa les six dernières années de sa vie, sans pouvoir par lui-même ni marcher, ni manger, ni même se retourner sur son pauvre lit, mais avec la douce sérénité d'un homme qui se trouvait à merveille, tel que Notre-Seigneur le voulait.

Le P. François Burgio, homme d'une immense érudition qui le faisait consulter de toutes les parties de l'Italie, aussi bien par les étrangers que par ses frères, ne semblait avoir amassé tous ces trésors de science, que pour les communiquer libéralement, sans aucune réserve d'amour-propre. La charité, la prière et l'étude faisaient sa vie. Pour ne pas laisser se dessécher en lui les sources d'une vive et affectueuse dévotion, il ne récitait l'office divin qu'à genoux, dans le plus profond recueillement. Réduit par suite d'une chute à ne pouvoir plus remuer, durant plusieurs de ses dernières années, il priait que l'on voulût bien tous les jours le traîner sur une chaise jusqu'à la chapelle domestique et là, devant le saint Sacrement, il demeurait de longues heures dans une douce union de cœur et d'esprit avec Jésus-Christ, ne trouvant pas de plus intime bonheur que de le bénir et de

le contempler, même dès ici-bas, avec les anges et les saints. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-sept ans dont il avait passé soixante-dix dans la Compagnie.

P. Casato. — Aguilera, *Hist. Prov. Sicul. t.* 1, *p.* 380; *t.* 2, *p.* 135. P. Burgio. — Boero, *Menol.,* 23 *Genn.*, *p.* 437. — de Backer, *Biblioth., édit. in-fol.*, *p.* 958.

---

* Le vingt-troisième jour de janvier de l'an 1696, mourut à Inspruck le F. Gaspar Geloso, Coadjuteur temporel, religieux, dit le P. Nadasi, d'une tendre dévotion envers la sainte Vierge, d'un grand esprit d'obéissance et d'oraison, mais surtout modèle achevé de vigilance sur toutes ses paroles. Chaque jour, en allant en récréation, il fixait un moment ses yeux sur un tableau qui représentait le Sauveur jugeant le monde. Comme on lui en demandait la raison : « Je règle, dit-il, sur la sentence de ce juge l'usage de mon cœur et de ma langue pendant cette récréation, puisque je rendrai compte à son tribunal de chacune de mes paroles et de chacun de mes actes ».

Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 23a *jan.*, *p.* 43. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 23a *jan.*, *p.* 31.

XXIV JANVIER

—

Le vingt-quatrième jour de janvier mourut saintement à Forli, dans la Province de Venise, l'an 1608, le P. Laurent de Brescia, intrépide vieillard qui plus d'un demi-siècle auparavant avait été reçu dans la Compagnie et formé par saint Ignace. A soixante-quinze ans, le P. Laurent de Brescia ne comprenait pas qu'il pût jamais être question pour un Jésuite de se reposer sur la terre, tant qu'il lui restait la force de remplir n'importe quel office. Ainsi, durant quinze ou seize années, réduit à ne plus travailler au dehors, il demanda l'emploi de réfectorier, s'estimant trop heureux et trop honoré de partager les occupations de nos Frères. Très dur à lui-même, il ne cessa jamais non plus d'observer tous les jeûnes de l'Église ; et il y joignait, entre autres mortifications, celle de ne jamais s'approcher du feu, quelle que fût la rigueur des hivers. Dans les derniers mois de sa vie, à un âge, dit le P. Nadasi, où l'on aime d'ordinaire les longues et familières causeries, on le citait aux plus jeunes religieux comme un parfait modèle de silence, aussi bien que de travail et d'humilité. La douceur de ses entretiens avec Dieu lui faisait sans peine sacrifier toute conversation inutile avec les hommes ; et après avoir satisfait

aux plus délicates exigences de son office, il trouvait encore le temps de donner plusieurs heures chaque jour à l'oraison.

Litter. ann. Soc. Jes., *ann.* 1608, *p.* 823 *seqq.* — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 24ª *jan.*, *p.* 44. — Drews ,*Fasti Soc. Jes.*, 24ª *jan.*, *p.* 32.

Le vingt-quatrième jour de janvier de l'an 1624, mourut à Naro en Sicile, le P. Gaspar Paraninfo, dans la maison même où il était venu au monde soixante-dix ans auparavant, et qui faisait partie du collège de la Compagnie fondé par sa générosité dans cette ville. Cet insigne apôtre de la Sicile et de la Corse était un enfant privilégié de la sainte Vierge, dont il avait puisé l'amour avec le lait de sa pieuse mère. Par un effet de cette tendresse, dont la précocité tient assurément du prodige, il commença dès l'âge de trois ans, à jeûner tous les samedis au pain et à l'eau, en l'honneur de la Reine des anges, et à cette pratique, il ajouta plus tard le jeûne du vendredi en mémoire de la Passion ; car ce furent là les deux dévotions par excellence de toute sa vie. A peine montait-il une fois en chaire sans rappeler par quelques mots le souvenir des douleurs de Jésus ; et comme on lui en demandait la raison : « Ah ! répondit-il, c'est que mon cœur aussi est blessé » ! A un Frère Coadjuteur, son compagnon, qui lui demandait comment faire pour prier sans distraction : « Mon cher Frère, répondit-il en lui montrant son crucifix, pensez à ce Seigneur mourant pour nous, et vous serez bientôt guéri de vos distractions ». Le vendredi il se flagellait jusqu'à quatre fois par jour avec une chaîne de fer ; il se flagellait de la même manière avant

chacun de ses sermons, et recouvrait ensuite ses plaies d'un âpre cilice. Notre-Seigneur donna une approbation sensible à ces saintes cruautés ; car dans un temps où il semblait épuisé de forces, un de ses supérieurs crut devoir les lui interdire ; il obéit sur-le-champ. Mais sa poitrine et sa voix perdirent aussitôt leur énergie ordinaire ; et dès que l'obéissance lui eut permis de remonter en chaire avec sa préparation et ses armes de pénitence, il retrouva en un moment une vigueur qui ne pouvait évidemment lui venir que de Dieu.

Cependant les triomphes apostoliques du P. Gaspar avaient rendu son nom célèbre, bien au delà des limites de la Sicile. Le Souverain Pontife Clément VIII et la République de Gênes ayant demandé au P. Claude Aquaviva un homme plein de l'esprit et de la force de Dieu, pour évangéliser les rudes populations de la Corse, le Père Général offrit le P. Paraninfo ; et durant près de trois années, les villes et les campagnes de la Corse parurent changées à la voix de l'homme de Dieu en autant de Ninives pénitentes. Mais à la fin de son carême d'Ajaccio, l'an 1601, le mardi de Pâques, au moment où il achevait ses adieux à tout ce peuple qu'il venait de ramener à la vie chrétienne, un prêtre parut tout-à-coup à l'autel, et lui ordonnant de ne point quitter la chaire, lut publiquement, d'une voix forte, la censure des prétendues erreurs annoncées par lui, l'accabla d'invectives, et le signala aux fidèles comme un prédicateur de pestilence. Le P. Paraninfo l'écouta jusqu'au bout, sans un signe d'émotion ou de surprise, et se contenta de dire à la fin : « Que la très sainte et très juste volonté de Dieu s'accomplisse en tout et toujours ! » Puis au moment de partir pour une nouvelle mission, il alla demander la bénédiction

de l'évêque, prévenu aussi contre lui par les auteurs de cet indigne traitement, et qui l'accueillit d'un air irrité, avec ces étranges paroles : « *Vade retro, Satana !* » Mais sa patience fut invincible. Jamais il ne se permit à ce sujet un murmure ; et le prélat reconnaissant bientôt sa faute, rendit hommage au zèle et à la vertu de l'homme de Dieu.

Les miracles et les prophéties de tout genre n'occupent guère dans la vie du P. Paraninfo une moins large place que les œuvres apostoliques. Son empire sur les maladies et les éléments, le don d'être compris par des multitudes qui ne parlaient et n'entendaient qu'une langue étrangère ; les flots subitement apaisés ou suspendus pour lui ouvrir un passage ; les corsaires mahométans mis en fuite et se jetant dans la mer à la vue de son crucifix, et beaucoup d'autres prodiges semblables, durant sa vie et après sa mort, attestent l'immense crédit dont il jouissait auprès de Dieu. A l'heure où il expirait au collège de Naro, le Frère Coadjuteur Simon Bucceri, alors à Palerme, vit son âme monter droit au ciel, couronnée de la gloire des saints. Le P. Paraninfo était âgé de soixante-dix ans ; il en avait passé quarante-huit dans la Compagnie

---

Cordara, *Hist. Soc. Jesu, part.* 6, *lib.* 9, *n.* 41, *p.* 485. — Aguilera, *Hist. Prov. Sic.*, *t.* 1, *p.* 408 *seqq.* ; *t.* 2, *p.* 75 *seqq.*, *p.* 162 *seqq.* — Piazza, *Vita e virtù del Ven. P. Gaspare Paraninfo.* — Patrignani, *Menol.*, 24 *Genn.*, *p.* 231. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 24ª *jan.*, *p.* 43. — Id., *Annales mariani*, *p.* 355. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 24ª *jan.*, *p.* 31.

Le vingt-quatrième jour de janvier, moururent à Rome les PP. François Volumnio Piccolomini en 1740 et Philippe Febei en 1743.

Le P. François Volumnio Piccolomini, né à Sienne, s'était enfui à seize ans de la maison paternelle, après de longs et redoutables combats soutenus pour l'amour de sa vocation. Professeur de théologie et de droit canon, Maître des novices, Recteur du Collège Romain, il prenait sur le repos de la nuit les heures que lui refusaient durant le jour ses occupations, pour prolonger ses entretiens avec Notre-Seigneur ; la rigueur extrême avec laquelle il traitait son corps, avait rendu celui-ci docile à tout ce que sa ferveur lui imposait. Il travaillait d'autant plus à s'abaisser qu'on lui rendait plus d'honneur. Il s'était particulièrement réservé le soin de distribuer aux pauvres, chaque jour à la porte, les aumônes et les restes des repas ; spectacle qui fit sur un grand nombre de nobles personnages, de vives et salutaires impressions.

Le P. Philippe Febei mérita d'être loué avec effusion par Benoît XIV pour sa vaste science et sa profonde humilité. Car bien que cet illustre Pontife recourût souvent à ses lumières, le P. Febei cherchait avec amour les occupations les plus obscures et les plus assujettissantes. C'est ainsi qu'il s'offrit pour compagnon perpétuel d'un de nos Pères, confesseur à l'oratoire de Caravità, toutes les fois que celui-ci aurait à visiter un malade ; et jamais dans la suite il ne revint sur une offre si généreuse, ni ne témoigna combien de pareils dérangements l'incommodaient. Le P. Febei mourut à l'âge de quarante-cinq ans ; il en avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

P. Piccolomini. — Boero, *Menol.*, 24 *Genn.*, *p.* 460. — Mazzolari, *Commet. et Ellog. p.* 156

P. Febei. — Boero, *Menol.*, 24 *Genn.*, *p.* 461.

XXV JANVIER

—

Le vingt-cinquième jour de janvier de l'an 1668, mourut en odeur de sainteté, à Carpi, dans le duché de Modène, le Frère Coadjuteur Jean-Baptiste Casella, du diocèse de Brescia. Fils de pauvres paysans, et demeuré orphelin dès sa plus tendre enfance, il fut recueilli par un de ses oncles qui l'envoya garder les bestiaux. Là, sans autre maître que l'Esprit-Saint, Jean-Baptiste conçut bientôt un très vif désir d'apprendre à faire oraison et à lire. Dès qu'il avait conduit ses bêtes dans les prairies à l'aube du jour, il se cachait dans quelque buisson, et s'agenouillant, il demeurait en prière une grande partie de la matinée. En même temps, il parvint à se procurer un abécédaire, et après bien des peines, il réussit à lire les vies des saints, et même à écrire couramment. Il fut alors pris en qualité de jardinier, par la pieuse communauté des vierges de Jésus, que venaient de fonder à Châtillon les trois nièces du Bienheureux Louis de Gonzague.

A cette école de sainteté, l'âme si bien préparée du jeune Casella fit les plus merveilleux progrès, surtout dans l'amour de l'Enfant Jésus, de sa divine Mère et des saints anges. Il semblait ne faire que prier ; mais ses travaux n'en souffrirent jamais,

grâce aux secours des esprits célestes, qui depuis cette époque jusqu'à sa mort, ne cessèrent de l'aider comme saint Isidore le laboureur, et de le suppléer même bien souvent dans son emploi.

Admis dans la Compagnie à l'âge de vingt-huit ans, et envoyé au petit collège de Carpi, à la fin de son noviciat, il y remplit à peu près tous les offices à la fois ; il y fut même absolument seul pendant des années entières, excepté quand on lui envoyait de temps en temps un postulant ou un novice, pour l'aider et surtout pour « apprendre ce qu'est un vrai Frère Coadjuteur de la Compagnie de Jésus » !

Après le travail et la prière du jour, il n'était pas rare que le F. Casella passât toute la nuit en oraison, surtout devant une image de l'Enfant Jésus qu'il portait partout avec lui, et dont il reçut des faveurs admirables. Toutefois les épreuves ne lui manquèrent pas. Quelques-uns de ses supérieurs, soit pour le conserver dans l'humilité et l'exercer aux vertus héroïques, soit aussi quelquefois par une prévention trop naturelle contre son extrême simplicité qui prenait toutes leurs paroles à la lettre, ne lui épargnèrent pas les reproches. Le F. Casella se mettait alors à genoux, écoutait humblement, demandait une pénitence, et réparait au besoin sur-le-champ par un miracle, la simplicité ou la maladresse dont on venait de le gronder.

Il avait coutume de bénir tous les malades qui se présentaient à lui, et la plupart s'en allaient guéris. Un supérieur du collège le lui interdit ; et le bon Frère n'hésita pas à obéir. Mais comme les malades ne laissaient pas de revenir : « Mes frères, leur répondit-il, je ne puis plus vous bénir. Le Seigneur et la sainte obéissance ne le veulent pas, et ont assurément bien raison. Mais voi-

ci ce que vous ferez. A telle heure, vous réciterez le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie*. Moi, ici, je ferai de même; puis, me tournant vers vos demeures, je prierai le Seigneur de vous donner lui-même sa bénédiction ». Les malades le crurent ; et beaucoup d'entre eux, au moment de cette prière, furent encore guéris subitement. Usé par le travail et la pénitence, le bon Frère ne consentit cependant jamais à modérer ses fatigues tant qu'il put se tenir debout. « Ah ! s'écriait-il, quand on lui témoignait de la compassion pour ses douleurs, combien de mes Pères et Frères souffrent parmi les infidèles, jusqu'à l'épuisement de leur sang et de leur vie ; et moi je consentirais à faire le délicat ! Dieu me garde de fuir la fatigue et la douleur » ! Enfin le moment de sa délivrance arriva. Il en fut averti par Notre-Seigneur quand rien ne paraissait l'annoncer encore. « Me voici près de ma patrie », s'écria-t-il, ne pouvant contenir sa joie ; et la veille de sa mort : « Demain, à l'heure qu'il est, dit-il joyeusement à ses Frères, demain, à l'heure qu'il est, nous serons enfin dans le paradis.» Il avait soixante-huit ans, et en avait passé quarante dans la Compagnie.

Marazzani, *Ragguaglio delle virtù religiose . . . del F. Gio.-Battista Casella*. — Patrignani, *Menol.*, 25 *Genn.*, *p.* 245.

XXVI JANVIER

—

Le vingt-sixième jour de janvier de l'an 1752, mourut en Sicile au collège de Recalbuto, à l'âge de soixante-douze ans et après cinquante-huit de vie religieuse, le P. Louis Basile, vénéré comme le père des captifs, des pauvres et des pécheurs, durant sa longue et laborieuse vie. Il la partagea, en effet, presque tout entière entre le rachat des esclaves sur les côtes barbaresques, et l'apostolat des campagnes de Recalbuto. Malgré la protection du bey de Tunis, les sectateurs de Mahomet l'abreuvèrent bien souvent d'outrages, et l'accueillirent avec une extrême brutalité. Trois fois même ils attentèrent à sa vie par le poison ; mais leur crime fut découvert. Ils allaient le payer de leur sang, lorsque le serviteur de Dieu déclara hautement qu'il leur pardonnait, et par ses prières les arracha au bourreau. Les trente années qu'il survécut à ce triple empoisonnement, se consumèrent pour la plupart dans l'humble apostolat des pauvres et des villageois ; travail très méritoire, et couronné partout des fruits de salut les plus abondants. Quelques détails échappés à l'oubli, sur la mort et les funérailles de ce zélé missionnaire, peuvent cependant nous laisser deviner le bien qu'il avait fait aux âmes, et l'incroyable réputa-

tion de sainteté dont il jouissait. Car pour satisfaire le peuple de la ville et des campagnes environnantes, il fallut exposer son saint corps quatre jours de suite aux hommages de la multitude, et recommencer autant de fois la cérémonie de ses obsèques, aux frais du trésor public.

Boero, *Menol.*, 26 *Genn.*, *p.* 490.

---

* Le vingt-sixième jour de janvier de l'an 1717, le P. André Semery mourut à Rome dans la quatre-vingt-huitième année de son âge et la soixante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Il était né à Reims ; mais il avait embrassé l'Institut de saint Ignace en Italie, et avait été reçu dans la Province Romaine. Ses études terminées, il fit le cours habituel de régence, enseigna la philosophie, et occupa ensuite pendant vingt-neuf ans la chaire de théologie morale au Collège Romain, avec la réputation d'un professeur également clair et solide dans son enseignement. La dernière année de sa vie, il fut censeur et reviseur des livres pour l'Assistance de France.

Le P. Semery était arrivé ainsi à l'âge de soixante-dix ans. Sa vie avait été celle d'un bon religieux, mais d'une vertu commune. D'humeur joviale, grand ami des nouvelles, aucune fête ne se donnait à Rome, qu'il ne trouvât moyen d'y assister. Il ne paraissait pas se mettre en peine d'une perfection plus haute, quand un évènement inattendu vint tout à coup le bouleverser au milieu de cette vie facile. Son plus proche voisin de chambre, dans la force de

l'âge, fut trouvé mort dans son lit. Le P. Semery crut entendre la voix de Dieu, qui par cette leçon terrible, le rappelait à des pensées plus sérieuses. Il résolut aussitôt de réformer sa vie, et en témoignage de sa ferme détermination de rompre avec le passé, il fit dès le lendemain une confession générale, et avec l'agrément de son confesseur, il s'engagea à jeûner tous les samedis et à réciter tous les jours son chapelet en l'honneur de la sainte Vierge. Un autre sacrifice lui fut plus pénible : à partir de ce jour, rapporte l'auteur de son éloge, il dit adieu aux fêtes, laissa les gazettes, et ne parut plus curieux de nouvelles. Nul ne mena une vie plus retirée, plus humble, plus pauvre, plus mortifiée ; et ce qui redouble l'admiration, remarque encore l'historien, c'est qu'il brisa tout d'un coup et sans transition, avec des habitudes enracinées par l'âge et devenues comme une seconde nature. Ce vieillard septuagénaire, qui avait blanchi dans l'étude et l'enseignement de la morale, semblait avoir oublié toute sa science, et soumettait avec la simplicité d'un novice ses doutes à son Père Spirituel.

En réparation de sa tiédeur passée, le P. Semery se flagellait sans pitié et souvent jusqu'au sang. Rien ne lui était plus cher que de ressentir les effets de la pauvreté. Un grand seigneur de ses amis, désireux de lui procurer quelques adoucissements, lui avait offert sa bourse ; il la refusa : « Je suis enfant d'une bonne mère, répondit-il ; elle pourvoit à tous mes besoins avec libéralité ». Cette charité de la Compagnie le couvrait de confusion: « O bonté excessive, répétait-il souvent, d'avoir supporté tant d'années un homme de rien, un homme si imparfait, un hypocrite » ! Dieu seconda son désir d'expiation en lui envoyant dans les derniers jours de sa vie de cruelles douleurs ; il les supporta avec un courage qui fut re-

gardé comme un miracle de patience. En même temps, pour sauvegarder les droits de son humilité, il pria son confesseur de faire disparaître tous ses instruments de pénitence, dans la crainte qu'on n'eût quelque estime pour lui après sa mort. Près de recevoir le saint Viatique, il renouvela en présence de Notre-Seigneur et de ses frères les protestations de son repentir, se déclarant indigne d'avoir vécu dans la Compagnie, disant qu'il n'avait eu que l'écorce du religieux, et s'étonnant qu'on ne l'eût pas ignominieusement chassé et envoyé mourir dans un hôpital abandonné de tous. Son agonie fut longue et pénible ; il la soutint jusqu'au dernier moment avec une vigueur admirable dans un vieillard de quatre-vingt-huit ans. L'auteur qui a recueilli les exemples de vertu laissés par le P. Semery, comme s'il prévoyait qu'on aurait peine à croire à sa parole, termine son récit par ces mots : *Quæ quidem omnia hic posterorum memoriæ commendata, non ex incerto famæ rumore collecta, sed ex certa scientia satis superque perspecta, qui scripsit testari se profitetur.*

Patrignani, *Menol.*, 26 *Genn.*, *p.* 261.

XXVII JANVIER

—

Le vingt-septième jour de janvier de l'an 1597, mourut au Collège Romain le P. ÉTIENNE TUCCI, Sicilien, vénéré de son vivant et après sa mort comme un saint par le Souverain Pontife Clément VIII, et appelé par le P. Claude Aquaviva une des plus précieuses perles de la Compagnie. Né à Monforte près de Messine, dans la plus humble et la plus indigente condition, d'un extérieur à moitié sauvage, de très petite taille avec une tête énorme, la voix rauque et le teint à demi brûlé, Étienne Tucci paraissait tellement disgrâcié de la nature, que longtemps on lui refusa l'entrée de la Compagnie ; mais tandis qu'il achevait ses études à notre collège de Messine, les premiers Pères envoyés en Sicile par saint Ignace découvrirent sous cette rude et grossière enveloppe, une âme d'or et un si beau talent, que nul autre de leurs élèves n'avait encore donné de plus brillantes espérances pour la gloire et le service de Notre-Seigneur. Il fut admis parmi les novices à dix-huit ans. Son noviciat terminé, il revint à Messine et monta immédiatement dans la chaire de poésie et de rhétorique, où l'éclat de son enseignement le fit retenir seize années de suite, sans qu'il réclamât le sacerdoce, ne songeant qu'à obéir en silence.

Ce fut alors qu'il acquit ce renom de prince des poètes latins et des orateurs de son siècle, au jugement du célèbre Antoine Muret, et composa ses tragédies sacrées de *Nabuchodonosor*, de *Goliath*, et autres qui remuèrent toute la Sicile. Enfin le P. Éverard Mercurian, jaloux d'appliquer un pareil homme à de plus importants ministères, lui ordonna de venir faire, à trente-six ans, sa théologie au Collège Romain. On vit alors avec stupeur, qu'au milieu des travaux mêmes de l'enseignement, il avait déjà tout embrassé et tout appris, sans le secours d'aucun maître. Sciences sacrées et profanes, annales de tous les peuples et de tous les temps, Écriture sainte et droit ecclésiastique, philosophie et théologie : tout lui était déjà familier. Le P. Alphonse Salmeron avouait même lui être très redevable de solutions fort délicates sur des passages presque insolubles des Livres saints. Aussi dès sa seconde année de théologie, recevait-il l'ordre d'aller enseigner le dogme à Padoue; son premier traité sur les Personnes divines était aussitôt recueilli et publié à son insu par ses élèves ; de là, il passait à Lorette pour y résoudre les innombrables difficultés de conscience, proposées chaque jour aux pénitenciers de la sainte Chapelle par les pélerins de toutes les nations du monde ; bientôt Rome le redemandait comme collègue de Suarez, et président de la commission réunie pour rédiger le *Ratio Studiorum* de la Compagnie.

Religieux d'une pureté de vie irréprochable et d'une éminente vertu, le P. Tucci était cependant parvenu à la maturité de son âge, sans être encore devenu un saint. La mort d'un scolastique, regardé comme un ange au Collège Romain, et la parfaite image, dit le P. Aguilera, de saint Louis de Gonzague, devait achever

l'œuvre de sa perfection. L'agonie du jeune mourant fut vivement troublée par la crainte et le regret de n'avoir pas correspondu avec assez de fidélité à la grâce; et comme le P. Tucci, qui l'assistait à ses derniers moments, lui parlait des joies du paradis et de la miséricorde divine: « Ah ! mon Père, répondit le religieux, si vous sentiez combien est terrible pour une âme, à l'heure où je me trouve, tout ce qui peut blesser les regards de Dieu ; et si vous attendiez comme moi, de minute en minute, l'arrêt du souverain Juge; au lieu de me montrer une couronne, que vous m'aideriez bien plutôt à pleurer et à demander grâce »! Ces paroles s'enfoncèrent comme un trait au plus profond de l'âme du P. Tucci. Il les médita au pied de la croix, et commença aussitôt cette vie de prière et de sacrifice, toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ crucifié, que rien ne devait plus interrompre ni modérer. Il s'enveloppa tout le corps de plusieurs chaînes de fer, et d'un cilice, dont malgré les plus cruelles infirmités, il ne se dépouilla jamais dans la suite, et dont la mort même le trouva encore tout armé. Quatre ou cinq heures de sommeil pris en cet état sur une planche nue, étaient tout le repos qu'il accordait à la nature ; encore ne manquait-il jamais de le faire précéder, de l'interrompre et de le terminer par une rude flagellation.

Mais ce n'était qu'un prélude, car Dieu devait mettre le P. Tucci, comme autrefois le saint homme Job, à l'épreuve de douleurs bien autrement vives. Une tumeur se forma derrière son cou, et prit bientôt de tels développements qu'elle égalait la grosseur de sa tête. Son poids dépassait onze livres, et elle ne lui permettait, ni de se coucher ni même de s'appuyer, et il en vint à ne

pouvoir plus prendre un peu de repos qu'à genoux. En même temps, d'étranges désordres se produisirent dans les organes de sa tête ; un effroyable tiraillement de nerfs ne le laissait plus respirer sans convulsion ; le passage des aliments se ferma peu à peu, et il se vit lentement dévoré par la faim. Mais le serviteur de Dieu ne perdit jamais la sérénité de son visage. « Bien volontiers, répétait-il souvent, je souffrirais cent fois davantage pour l'amour de mon Dieu ». Sentiment si vrai, qu'il ne cessait d'ajouter à tant des douleurs celles des nombreux instruments de pénitence dont son cadavre fut trouvé revêtu. Dans l'espoir d'en dérober le secret à ses frères, il avait demandé d'être enseveli dans l'état où il expirerait. Mais Dieu voulut qu'un si rare amour de la croix fût au moins révélé à la mort de ce nouveau martyr, pour l'édification d'un grand nombre d'âmes et la gloire de son saint nom. Le P. Tucci était âgé de cinquante-sept ans, et en avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Soc. Jesu, part.* 5, *lib.* 24, *n.* 33, *p.* 798. — *Litter. ann. Soc. Jesu, anno* 1597, *p.* 586 *seqq.* — Aguilera, *Hist. Prov. Sic.*, *t.* 1, *p.* 352 *seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 27 *Genn.*, *p.* 263. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 27ª *jan.*, *p.* 48. — Nieremberg, *Varones ilustres*, *t.* 1, *p.* 723. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 27ª *jan.*, *p.* 36. — Alberti, *Istoria della Prov. di Sicilia*, *p.* 128, 234. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 751. — de Backer, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1212. — Salmeron, *Opp.*, *t.* 16, *Epist.*, *p.* 408-415, 418. — Mongitore, *Biblioth. Sicula*, *p.* 239. A la suite de son article, Mongitore cite un grand nombre d'auteurs qui ont parlé du P. Tucci, v. g. Rho S. J. *Varia virtutum histor.*, *p.* 17, 159, 349, *etc.*; Phil. Labbe, *Pinacotheca Script. Soc. Jesu*, *p.* 305 ; Lyræus S. J. *De Imitat. Jesu patientis*, *p.* 132, 293, *etc.*

Le vingt-septième jour de janvier 1702, mourut au collège de Brera, à Milan, le F. Jérome Arconati, Scolastique, âgé de vingt-sept ans. Quelques jours de recueillement et d'exercices spirituels, donnés à tous ses condisciples, à l'occasion de la semaine sainte, avaient déterminé sa vocation. Résolu de rendre amour pour amour à Jésus souffrant et mourant, il s'offrit généreusement à le suivre dans la Compagnie. Comme on lui représentait qu'il était fils unique « Je ne l'ai pas oublié, répondit-il, mais qu'importe que je sois seul ou que je laisse de nombreux héritiers à mon père, quand Dieu m'appelle » !

Quelques mots empruntés çà et là à ses notes spirituelles, durant ses neuf années de vie religieuse, font bien voir le prix qu'il attachait aux plus petites actions de la vie commune, uniquement faites en vue de Dieu. « *Esto bonus trapezita*, sois un bon banquier », se disait-il souvent à lui-même, pour s'animer à ne laisser perdre aucune parcelle de son temps. Puis quand il eût été nommé professeur de littérature au collège de Brera : « Avant de me rendre en classe, dit-il, j'aurai soin de passer toujours quelques minutes devant le saint Sacrement, pour lui offrir mon travail, lui demander son aide, lui recommander mes élèves. De plus, j'aurai pour tous mes enfants un véritable amour, parce que Dieu veut que je les aime ; afin même d'agir plus purement et plus sûrement par ce motif, je veux être plus charitable et plus affectueux pour ceux-là qui se montreront moins reconnaissants ».

Aussi ses écoliers sentaient dans les moindres paroles du F. Arconati la présence et l'esprit de Dieu. Il n'était pas rare, dit son biographe, de les voir sortir de classe, silencieux, recueillis,

parfois même complètement changés par une seule de ses exhortations. Quand la nouvelle se répandit qu'il était au lit de la mort, leur douleur éclata de la manière la plus touchante. Ils se rendirent, par troupes nombreuses, en pèlerinage aux sanctuaires les plus vénérés de la ville. Tout le jour, on les entendait prier à l'autel de la très sainte Vierge, de saint Ignace et de saint François Xavier. Ils se confessèrent et communièrent à plusieurs reprises pour obtenir la guérison de leur cher maître ; Dieu donna ainsi au F. Arconati la consolation de coopérer très efficacement jusqu'au dernier soupir, par le seul souvenir de son dévouement, à leur sanctification.

Ragguaglio della morte e virtù di Girolamo Arconati... da uno della medesima Compagnia. — PATRIGNANI, *Menologio*, 27 *Genn.*, *p.* 273. — DE BACKER, *Biblioth. des Écrivains*, 1re *édit.*, *t.* 1, *p.* 270.

---

* Le vingt-septième jour de janvier de l'an 1644, mourut à Naples le P. BERNARD DA PONTE, après cinquante-six ans de vie religieuse. Deux traits principaux dessinent sa physionomie spirituelle, l'amour de la retraite et de l'oraison, et l'amour des âmes. Il avait obtenu du Père Général, Claude Aquaviva, l'autorisation de se retirer chaque année pendant deux ou trois mois dans une sorte d'ermitage, non loin d'Amalfi, en un lieu élevé, où l'on vénère une statue miraculeuse de la sainte Vierge. Là, il s'abandonnait, sans autre mesure que celle de l'inspiration divine, à son attrait pour la prière et la mortification. Puis, quand le temps était venu de repren-

dre ses courses apostoliques, il descendait de la montagne comme Moïse et Élie, le cœur enflammé de zèle pour la gloire de Dieu. Sa parole avait une puissance extraordinaire, et opérait des conversions éclatantes et nombreuses ; les populations, attirées par l'éclat de sa sainteté, accouraient de toutes parts : « Nous voulons entendre l'homme de Dieu », disaient-elles. Les églises étaient trop étroites pour contenir leurs flots pressés, et le missionnaire devait dresser sa tribune en plein air.

Le P. da Ponte ne pensait qu'à recueillir ces riches moissons, quand le Père Général le nomma Maître des novices en remplacement du P. Orlandini, appelé à Rome pour écrire l'histoire de la Compagnie. Grande fut sa surprise, plus grande encore celle du Père Provincial de Naples. Celui-ci présenta plus d'une difficulté : le P. da Ponte était bien jeune ; il avait passé sa vie dans les missions de campagne ; il ne connaissait point les novices ; il aimait trop la solitude. Le P. Aquaviva ne tint pas compte de ces observations, et l'expérience justifia la sagesse ds son choix. Jamais, dit un historien, la Province de Naples ne vit une jeunesse plus généreuse, plus ardente, et dont les travaux aient été ensuite plus utiles au royaume, à l'Italie et aux Indes, que celle qui se forma à la forte école du P. da Ponte, et il en cite plusieurs, tous « hommes d'une sainteté éminente », à la tête desquels se place le P. Robert de' Nobili.

Après sept années passées dans cet emploi, le P. da Ponte reprit sa vie de missionnaire, avec des fruits non moins grands et une réputation de vertu toujours croissante. Nos annales racontent de lui des choses prodigieuses. A l'autel, son visage parut resplendissant ; d'autres fois, on le vit pendant son oraison, environné

de lumière et soulevé de terre. Allant à pied en pèlerinage à Lorette, il reçut une grâce semblable à celle dont la Mère de Dieu favorisa un jour son bien aimé serviteur, Alphonse Rodriguez. Fatigué d'une longue course, le P. da Ponte prenait un peu de repos sur le bord du chemin, quand tout à coup la sainte Vierge lui apparut, et lui présenta un mouchoir de fin lin pour essuyer la sueur de son visage. Quand il eut rendu le dernier soupir, on trouva ses épaules sillonnées de plaies profondes, et comme labourées par les fouets dont il se frappait sans miséricorde. En récompense, Dieu voulut que pendant plusieurs années son corps fût préservé de la corruption ; quelqu'un lui ayant alors coupé un doigt, il en jaillit du sang qui se conserva longtemps liquide et sans altération.

Patrignani, *Menol.*, 27 *Genn.*, *p.* 266. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 27ª *jan.*, *p.* 50. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 27ª *jan.*, *p.* 37. — *Menologio* (*ms.*), *Roma*, 1840, 27 *Genn.*, *p.* 10. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 1, *p.* 311 ; *t.* 2, *p.* 332, 342. — Santagata, *Istor. della Prov. di Napol.*, *t.* 3, *p.* 252 ; *t.* 4, *p.* 429, 483.

---

* Le vingt-septième jour de janvier de l'an 1686, mourut à Ketcho le P. Jérome Majorica, consumé par trente-cinq années de travaux dans les missions de la Cochinchine et du Tonkin. Toute la vie de ce vaillant apôtre, dit un de ses biographes, peut se résumer dans ces deux mots : « *Erat vir simplex et rectus*, C'était un homme simple et droit ». En toute chose, il voyait et adorait la très sainte volonté de Dieu ; aussi nul évènement, pour im-

prévu ou fâcheux qu'il pût être, n'altérait la parfaite sérénité de son âme et de son visage. Il bravait avec la même intrépidité les intempéries des saisons, les périls des voyages à travers des forêts infestées de bêtes féroces, les souffrances de la faim et les persécutions des hommes. Son zèle ne connaissait aucune fatigue ; on le vit, épuisé par une maladie de langueur qui avait peu à peu ruiné ses forces, se faire soutenir à l'autel, afin de donner à ses chrétiens la consolation d'assister au saint sacrifice et de recevoir la sainte communion. La confession, la construction de nouvelles églises, la composition d'ouvrages de piété, enfin les mille détails de l'administration de chrétientés nombreuses et ferventes, auraient pu paraître un fardeau déjà trop accablant pour un seul ouvrier ; le P. Majorica ne laissait pas d'y joindre l'évangélisation des infidèles ; une année, dans l'espace de cinq mois seulement, il en convertit et en baptisa de sa main plus de deux mille cinq cents.

A la nouvelle d'une violente persécution qui venait de s'élever contre l'Église du Japon, le P. Majorica résolut d'aller partager les périls, et, s'il plaisait à Dieu, les tourments et la mort glorieuse de ses frères. Mais le vaisseau qu'il montait, fut repoussé par les Hollandais hérétiques sur la côte inhospitalière du royaume de Ciampa, et il demeura près de deux ans captif du monarque de cette contrée. Nommé Provincial du Japon, et forcé de résider dans le Tonkin, il profita de la liberté plus grande que lui donnait sa charge, pour se dépenser sans ménagement au service des chrétiens et des infidèles. Il acheva d'épuiser ses forces dans ce travail excessif et dut se retirer au siège principal de la mission. Après une crise violente dans laquelle on crut qu'il avait expiré, il s'é-

veilla tout à coup, et les yeux brillants de joie, les traits épanouis, comme s'il sortait d'une extase et avait vu des choses admirables dans la cité céleste, il prononça ces paroles du Psalmiste : *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini virtutum* (Ps. 47, 9) ; et peu après, il s'éteignit doucement, le cierge bénit en main, et les lèvres collées sur son crucifix, à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé cinquante-et-un dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jes., part.* 6a, *lib.* 16, *n.* 349, *p.* 550 ; *lib.* 17, *n.* 281, *p.* 676. — Bartoli, *Cina, lib.* 4, *p.* 1008, 1027, 1083 *et suiv.*, 1130. — Patrignani, *Menol.*, 27 *Genn.*, *p.* 268. — de Marini, *Historia del Tunchino, lib.* 3, *p.* 286 *et suiv.* — Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 4, *p.* 379 *et suiv.* — de Montézon, *Mission de la Cochinchine et du Tonkin, p.* 22, 27 *et suiv.*, 46. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes.*, *p.* 343. — de Backer, *Biblioth . . .* 1re *édit.*, *t.* 5, *p.* 502.

---

* Le vingt-septième jour de janvier 1681, mourut au collège d'Alcama, sa patrie, le P. Silvius Tornamira, de la Province de Sicile. Il enseigna les belles-lettres pendant vingt-cinq ans, avec la réputation d'un habile professeur et d'un saint. Plein de mépris pour lui-même, il cachait avec un soin jaloux la noblesse de sa naissance, et aspirait partout à la dernière place. On lui dit un jour que le Père Général, instruit de son mérite, avait l'intention de le produire sur un théâtre plus brillant ; à cette nouvelle, il fondit en larmes, protestant qu'on avait déjà trop d'égards pour lui, et que si le Père Général le connaissait, loin de penser à l'élever, il ne le souffrirait pas même un moment dans la Compa-

gnie. Sa mortification égalait son humilité ; il était sans pitié pour son corps ; jamais il ne quittait ses vêtements, sinon pour se flageller. Il prenait son repos sur une planche ; obligé dans une maladie d'accepter un matelas, il le choisit si dur et si incommode, qu'il fallut le lui retirer, pour ne pas augmenter ses douleurs.

La prière, les visites au saint Sacrement, qu'il aimait à renouveler souvent le jour et la nuit, les ministères de zèle et de charité auprès du prochain, la composition d'écrits tous consacrés à à recueillir les monuments de l'histoire de la Compagnie, ou à rappeler le souvenir des faveurs dont elle a été magnifiquement comblée par Notre Seigneur, par la sainte Vierge et les saints anges, occupaient les heures que l'enseignement et plus tard le gouvernement du collège d'Alcama, laissaient libres au P. Tornamira. De cruelles souffrances héroïquement supportées achevèrent de purifier sa vertu, et donnèrent un plus vif éclat à sa réputation de sainteté. Quand il eut rendu le dernier soupir, le peuple accourut en foule vénérer ses restes précieux, et l'on assure que Dieu opéra plusieurs prodiges à son intercession. Le P. Tornamira était âgé de soixante-six ans et en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

AGUILERA, *Histor. Prov. Sicul., t. 2, p. 751 seqq.* — DE BACKER, *Bibliothèque... 1re édit., t. 3, p.* 708. — MONGITORE, *Biblioth. Sicul., t.* 2, *p.* 228.

Le vingt-septième jour de janvier de l'an 1696, à Mompox, non loin de Carthagène en Amérique, mourut presque au moment où il venait de mettre pied à terre, après une pénible navigation, le

P. Pierre-François Barla, à peine âgé de vingt-neuf ans : courte carrière, il est vrai, mais chargée de mérites à l'égal de la plus longue vie. Dès le temps de son noviciat à Saint-André et de sa philosophie au Collège Romain, le F. Barla se signalait entre les plus fervents par son amour de l'humilité et de la mortification ; il était comme passé en proverbe, que si quelqu'un avait besoin de se faire remplacer pour un emploi ou une corvée quelconque, il n'avait qu'à lui faire signe. Ainsi se préparait-il aux missions. Il soupirait après l'heure où il pourrait se dépenser au service des infidèles; mais de longs retards enchaînèrent l'ardeur de ses désirs. A peine arrivé à Cadix, il dut en attendant le départ d'un vaisseau pour l'Amérique, se rendre à notre collège de Séville, où il demeura quinze mois entiers. Il fit de ce séjour forcé l'apprentissage de la vie apostolique. Ordonné prêtre après une année de théologie, il commença sur le champ à confesser et à prêcher, et ramena à Dieu une multitude de pécheurs. En même temps, il se livrait à l'exercice de toutes les vertus : oraisons prolongées, rigoureuses pénitences, obéissance si parfaite, qu'au dire de son biographe, « un enfant de saint Ignace ne semble pas pouvoir la porter plus loin ».

Enfin la longue attente a cessé. Sur le vaisseau où il vient de monter, le P. Barla s'est proposé l'exemple de saint François Xavier allant aux Indes. Il ne souffre les bons offices de personne, et se met lui-même au service de tout le monde, surtout des malades, qu'il assiste avec une charité admirable. Cette humilité et ce dévouement lui gagnent le respect et la confiance de tous ; il en profite pour bannir l'offense de Dieu avec une liberté tout apostolique; il arrache de la main des passagers et jette à la mer les li-

vres immoraux ou impies, sans que nul ose protester ou se plaindre. Mais à peine descendu à terre, et arrivé au collège de Mompox, il est atteint d'une maladie mortelle, dont il avait pris le germe au chevet de ses malades, et bientôt il est réduit à toute extrémité. Au seuil de cette mission qu'il avait si ardemment désirée, et qui se dérobe devant lui, il n'éprouve d'autre sentiment que celui d'une profonde reconnaissance pour Dieu, et il couronne joyeusement les sacrifices de sa vie par un sacrifice plus grand que tous les autres. La ville entière accourut aux funérailles de cet étranger, inconnu peu de jours auparavant; et le fondateur du collège demanda que le P. Barla fût enterré dans son propre sépulcre, pour se ménager à lui-même l'honneur de reposer un jour auprès d'un saint.

TUTII, *Brevi Ragguagli...*, *p.* 37-50. — PATRIGNANI, *Menol.*, 27 *Genn.*, *p.* 270.

---

* Le vingt-septième jour de janvier de l'an 1829, mourut à Rome le P. LOUIS FORTIS, vingtième Général de la Compagnie de Jésus. Il était né à Vérone, et était entré au noviciat de Bologne en 1742, à l'âge d'un peu plus de quatorze ans. Quand parut le Bref de suppression, il était professeur au collège de Ferrare. Il retourna aussitôt à Vérone, prit les ordres sacrés et occupa quelque temps la chaire de philosophie au collège de cette ville. Mais son cœur ne pouvait oublier la Compagnie. A peine eut-il appris qu'à la prière du duc Ferdinand de Bourbon, trois Jésuites venaient d'être envoyés à Parme, pour y prendre en main l'instruction de la

jeunesse, il rompit toutes les chaînes qui le retenaient encore dans sa patrie et accourut auprès d'eux. Quelques années plus tard, le P. Louis Panizzoni, Provincial, l'envoya à Colorno, où le Vénérable P. Pignatelli avait ouvert un noviciat, et lui confia la direction littéraire des novices, obligés de mener de front la culture des lettres et leur formation spirituelle. C'est alors, si l'on en croit une tradition constante, confirmée par le P. Fortis lui-même, que le Vénérable P. Pignatelli lui prédit qu'il serait un jour Général de la Compagnie.

Cependant les armées françaises avaient fait invasion en Italie. Le P. Fortis, chassé successivement de Parme, de Naples et des États de l'Église, se retira une seconde fois à Vérone. C'est là qu'il apprit la publication de la Bulle *Sollicitudo omnium ecclesiarum*, par laquelle Pie VII, enfin rendu à la liberté, rétablissait la Compagnie de Jésus dans tout l'univers. Il s'empresse de revenir à Rome, où il fait sa profession solennelle le 1er janvier 1815 ; l'année suivante, il est nommé Provincial d'Italie, puis Vicaire Général, et enfin après la mort du P. Brzozowski, il est chargé du gouvernement de toute la Compagnie. Son élection fut accueillie avec une satisfaction unanime. Outre la joie de voir le siège de l'Ordre rétabli au centre de la catholicité, on savait que le nouveau Général réunissait toutes les qualités qui promettaient une administration heureuse et féconde : un esprit cultivé, un cœur noble, une grande douceur jointe à une grande force de caractère, la connaissance pratique de tous nos usages, une longue habitude des affaires. Le P. Fortis s'appliqua moins à étendre la Compagnie qu'à la maintenir et à la fortifier dans son esprit propre, et suivant la recommandation pressante du Vénérable P. Pignatelli, à

ramener parmi ses membres la vie commune et une pauvreté plus étroite.

On sait les troubles qui avaient marqué les débuts de la Congrégation où il fut élu ; quelques-uns des perturbateurs avaient dû être renvoyés de la Compagnie. Un haut personnage essaya de s'interposer en leur faveur ; le P. Fortis répondit d'abord avec douceur qu'il ne pouvait accorder ce qu'on lui demandait, car il n'avait fait que se conformer aux ordres de la Congrégation générale ; et comme l'officieux entremetteur insistait, et paraissait vouloir emporter de haute lutte la réadmission des membres exclus, il rompit brusquement l'entretien : « Sachez, dit-il, que je suis *Fortis* de nom et de fait ; jamais on ne me décidera à faire ce que je ne puis faire ». En effet, cette douceur qui lui semblait naturelle et se reflétait dans les traits de son visage, était le fruit d'une vigilance incessante à réprimer les saillies d'un caractère de feu.

Il puisait dans la prière et une continuelle union de cœur avec Dieu les lumières dont il avait besoin. Souvent on le surprenait dans la journée à genoux au milieu de sa chambre, les bras étendus en croix, ou le visage prosterné contre terre. Près de mourir, il recommanda à tous, dans les termes les plus touchants, l'amour de la Compagnie, régla avec une présence d'esprit admirable tout l'ordre de ses funérailles, récita avec les assistants les vêpres des morts, et moins d'une heure après, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Il était âgé de quatre-vingts ans.

Boero, *Menol.*, 27 *Genn.*, *p.* 507 *et suiv.* — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, *t.* 6, *ch.* 1, *p.* 47 *et suiv.* ; *ch.* 5, *p.* 215.

XXVIII JANVIER

—

Le vingt-huitième jour de janvier de l'an 1589 mourut à l'âge d'environ quarante-cinq ans, le P. Antoine-Marie Parentucelli, Recteur du noviciat de Messine. Il avait enseigné neuf ans de suite la philosophie, avec une grande réputation de science, au Collège Romain. Mais en dépit de ses lumières naturelles et de son éminente vertu, il était sans cesse en proie à une véritable tempête de scrupules, sans pouvoir trouver de repos. Il recourut enfin, pour obtenir sa délivrance, à la très-miséricordieuse Mère de Dieu. Un jour qu'il célébrait le saint sacrifice à cette intention, devant l'image de Sainte-Marie-Majeure, il se trouva instantanément guéri, au moment où Notre-Seigneur venait de descendre sur l'autel. Mais en échange des douleurs de l'âme, la Reine des cieux lui envoya, peut-être sur sa demande, les douleurs du corps. Le P. Aquaviva l'avait nommé Maître des novices à Messine, dans l'espoir qu'il trouverait un peu de soulagement sous un ciel plus doux. Mais ses douleurs ne cessèrent d'aller en augmentant ; elles arrivèrent même à un tel excès, qu'il pria ses novices de lui obtenir de Dieu quelque trêve. Ils le firent ; et l'un d'eux, entraîné par sa ferveur, s'offrit à prendre sur lui le martyre de son saint maître. Il présumait trop de son courage,

comme Dieu le lui fit sentir, en l'exauçant pour quelques minutes ; les cris déchirants qu'il ne put retenir, témoignèrent mieux que toute parole la force d'âme dont le P. Parentucelli avait eu besoin pour souffrir en silence durant des années entières.

Patrignani, *Menol.* , 28 *Genn.*, *p.* 289. — Alberti, *Istor. della Prov. di Sicil.*, *p.* 710 *et suiv.* — Sacchinus, *Histor. Soc. Jesu, part.* 5., *lib.* 9, *n.* 57, *p.* 431.

Le vingt-huitième jour de janvier de l'an 1815, mourut, dans une sainte et glorieuse vieillesse, à Padoue, le P. Jean-André de Avogadro, né en 1735 d'une famille sénatoriale de Venise, enfant de saint Ignace à dix-sept ans, profès depuis quatre ans en 1773, apôtre, puis évêque de Vérone et défenseur de la foi dans le nord de l'Italie, durant les plus tristes années du pontificat de Pie VI enfin en 1805, à l'âge de soixante-dix ans, autorisé par Pie VII, à déposer la crosse et la mitre, pour redevenir, comme il n'avait cessé de le désirer, simple religieux de la Compagnie. Dès qu'il avait connu l'existence légitime des Pères de Russie, il s'était mis en devoir d'aller reprendre le joug de l'obéissance. Une lettre du P. Stanislas Czerniewicz l'avait seule décidé à différer quelque temps. C'est alors que Pie VI lui imposa, malgré ses prières, l'honneur et les charges de l'épiscopat.

Dans sa nouvelle dignité, il ne changea rien à ses habitudes de vie religieuse et apostolique. Ses délassements étaient comme auparavant de visiter les malades et les pauvres, de leur apprendre à aimer Dieu, de les servir de ses propres mains. Dans la visite

de son diocèse, il assistait partout au catéchisme des petits enfants ; il formait lui-même, avec une bonté toute paternelle, à cet humble ministère, les prêtres et les jeunes séminaristes dont il avait le soin. Les victoires et les ravages de la Révolution française en Italie, ne devaient pas respecter le saint évêque ; il vit son palais envahi, et fut réduit en captivité. Mais à sa grande joie, le peuple qu'il avait instruit et préparé à de si cruelles épreuves, demeura presque tout entier fidèle à son Dieu. Quand la tempête fut apaisée et qu'il en eut réparé les désastres, André Avogadro sentit plus vivement que jamais le désir de ne pas mourir évêque, mais religieux, et, s'il le fallait, simple novice de la Compagnie renaissante.

Pie VII ne le lui accorda toutefois qu'après de longues instances et bien à regret. « Vénérable Frère, lui écrivait-il, nous avons longtemps hésité, ne pouvant nous résoudre à exaucer votre demande, tant vos soins ont été salutaires au troupeau qui vous était confié ! . . . Mais l'extrême véhémence de vos désirs réitérés a triomphé de notre résistance. Nous vous permettons donc, avec douleur et presque malgré nous, de quitter votre Église de Vérone, mais à la condition expresse que vous la recommanderez assidûment au Seigneur jusqu'à la fin de votre vie, afin qu'elle ne cesse pas de produire, avec le secours de vos prières, ces fruits si riches de salut et de bonnes œuvres, dont elle se couvrait entre vos mains » ! A cette lettre, le P. Avogadro distribue tout ce qui lui reste aux pauvres, court à Naples se jeter aux pieds du P. Pignatelli, partage avec joie les plus humbles travaux de nos Frères et des novices, sans consentir jamais à être servi. Chassé encore de Naples par la Révolution triomphante, il est poussé par l'exil

au delà des Alpes, prêche le carême devant la cour de Vienne, s'éloigne aussitôt pour échapper à l'honneur d'être nommé confesseur de l'impératrice, revient évangéliser la campagne de Rome, et ne peut se soustraire aux fréquents entretiens de Pie VII, qui lui témoigne une confiance sans bornes ; puis, après avoir vu la Compagnie de Jésus rétablie dans tout l'univers, il rend plein d'allégresse le dernier soupir, en repétant le cantique d'action de grâces du saint vieillard Siméon. Il était âgé de quatre-vingts ans.

Boero, *Menol.*, 28 *Genn.*, *p.* 529. — Caballero, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, supplem.* 1um, *p.* 86. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 700.

XXIX JANVIER

—

Le vingt-neuvième jour de janvier de l'an 1648, mourut glorieusement dans l'île de Mindanao, le P. François Pagliola, de la Province de Naples, massacré à coups de poignard et de lance par un apostat, en haine de la foi. On croit que Notre-Seigneur lui avait révélé le genre de sa bienheureuse mort, lorsqu'il enseignait la grammaire au collège de Salerne. Il n'avait cessé de s'y préparer depuis lors, en embrassant d'une extrême ardeur, comme un prélude au martyre du sang, toutes les peines et fatigues de son office, auxquelles il joignait en même temps les plus rigoureuses pénitences et une continuelle union de cœur avec Jésus-Christ. Chargé de sept peuplades à la fois, il était perpétuellement en course, tremblant de laisser périr, faute de secours, une seule âme. Ces pénibles voyages semblaient au P. Pagliola un temps du plus doux repos ; parce qu'alors, du matin au soir, il pouvait ne faire que prier. Les indignes traitements que ses bourreaux firent subir à son crucifix, après l'avoir laissé lui-même baigné dans son sang, et plus tard, leurs propres aveux, témoignèrent qu'ils n'avaient été poussés à ce crime par aucun motif de cupidité ou d'aversion personnelle, mais par leur seule rage contre le saint sacrifice de la messe et le nom adorable de Jésus. Le P. Pagliola é-

tait âgé de quarante-deux ans ; il en avait passé onze dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 29 *Genn.*, *p.* 291. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 29ª *jan.*, *p.* 53. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 29ª *jan.*, *p.* 39. — Alegambe, *Mortes illustr.*, *p.* 653. — Andrade, *Varones ilustres*, *t.* 6, *p.* 64. — Velarde, *Historia de la Provincia de Philipinas*, *p.* 154-158.

Le vingt-neuvième jour de janvier 1761, le F. Sauveur Tonna, mourut à Palerme en grande réputation de vertu, après soixante ans environ de vie religieuse. Chargé du soin des malades, pendant cinquante ans, au grand collège de Palerme, le F. Tonna était un modèle de la plus délicate charité, toujours prêt à se dépenser pour ses frères souffrants, et à veiller les nuits entières auprès de leur lit. Devenu complètement aveugle, durant ses dernières années, il ne voulut jamais cesser ni de travailler, ni de suivre en toute chose la vie commune ; tant qu'il put se tenir debout, il se rendait à tâtons soit au réfectoire, soit à la chapelle, aux heures des différents exercices. Les Lettres annuelles de la Sicile racontent qu'au moment de sa mort, une sainte âme vit notre Bienheureux Père qui venait recueillir son dernier soupir, et le conduire au ciel. Il était âgé de quatre-vingt-un ans.

Boero, *Menol.*, 29 *Genn.*, *p.* 539.

---

*Le vingt-neuvième jour de janvier 1778, mourut à Côme le P. Jean-Marie Mazzolari, dont le frère aîné, le P. Joseph-Marie, également Jésuite, est plus connu sous le nom de Marianus Parthenius. Après de brillantes études à notre collège de Crémone, les deux frères avaient sollicité ensemble de leur père la permission d'entrer dans la Compagnie. Jean-Marie, à cause de sa grande jeunesse, fut remis à une époque plus éloignée, et il ne put suivre son frère qu'à l'âge de dix-huit ans. Les épreuves ordinaires heureusement terminées, il entra dans la carrière apostolique, où son zèle, malgré un état de santé toujours chancelant, opéra de grands fruits parmi les populations de la Valteline, et dans les diocèses de Crémone et de Côme. La suppression de la Compagnie par Clément XIV l'atteignit comme un coup de foudre, au milieu de ses missions, et pendant plusieurs jours, il parut comme hors de lui d'étonnement et de douleur. Il ne cessa jusqu'à sa mort, qui arriva moins de cinq années après, de porter cette blessure au fond de son cœur.

En même temps, les épreuves intérieures les plus douloureuses vinrent l'assaillir ; la pensée des jugements de Dieu et l'incertitude de son salut le jetaient dans des angoisses continuelles et inexprimables. Fidèle aux leçons de saint Ignace, Jean-Marie Mazzolari ne se laissait pas abattre ; il multipliait ses prières et ses pénitences. Tout à coup les nuages se dissipèrent, et le calme le plus profond se fit dans son cœur. Le serviteur de Dieu laissa éclater sa joie en actions de grâces ; mais il reconnut dans ce changement subit et inespéré l'annonce du prochain appel d'en haut. Il ne se trompait pas. Bientôt il fut saisi d'une fièvre violente. Com-

me on priait pour sa guérison : « Non, dit-il avec humilité, priez pour la rémission de mes péchés » ; et peu après, tenant sous ses yeux l'image de Marie, il expira doucement, emportant au ciel son innocence baptismale ; il était âgé de soixante-quatre ans.

MAZZOLARI, *Comment. et Ellogia, p.* 120-139. — BOERO. *Menol.*, 29 *Genn.*, *p.* 540.

XXX JANVIER

—

Le trentième jour de janvier de l'an 1729, mourut à Rome le P. Jean-Baptiste Salerno, créé cardinal par le Souverain Pontife Clément XI, pour avoir ramené la maison électorale de Saxe à la vraie foi. Né à Cosenza en Calabre, le jeune Salerno, après trois années de luttes contre les siens pour embrasser la vie religieuse, s'était enfui à dix-sept ans de la maison paternelle ; et à travers bien des souffrances et des périls sur terre et sur mer, il était venu frapper à la porte du noviciat de Naples. Mais le Père Provincial n'osa pas le recevoir, de peur d'irriter à l'excès une si puissante famille ; et Jean-Baptiste dut recourir au cardinal Orsini, qu'il contribua plus tard à élever sur la chaire de saint Pierre, et au P. Thyrse Gonzalès, alors Général de la Compagnie. Parvenu enfin, après bien des peines, au comble de ses vœux, le nouvel enfant de saint Ignace travailla, durant vingt-trois ans, à se préparer, par une vie d'étude et de prière, à la grande œuvre que la Providence lui réservait. Professeur de controverse, d'abord au collège des Grecs, puis à celui des Germaniques, il avait approfondi toutes les subtilités et toutes les objections de l'hérésie, lorsqu'en 1710, Clément XI lui ordonna de partir pour l'Allemagne, et le chargea en secret de la plus délicate mission, auprès du

jeune électeur, Frédéric-Auguste de Saxe, qu'il s'agissait de gagner à l'Église, sans provoquer le soulèvement de son peuple et la déchéance de sa dynastie.

On peut à peine comprendre ce que le P. Salerno dut déployer de prudence et d'abnégation, moins encore pour amener la conversion du prince, que pour en dérober la connaissance, durant cinq années, à toute une cour luthérienne. « Il mérite assurément que je le tienne pour un vrai père et pour le second sauveur de mon âme », écrivait son illustre néophyte; et quand le Souverain Pontife, sur les secrètes instances de l'électeur, du roi de Pologne et de l'empereur Charles VI, ordonna au P. Salerno, en vertu de la sainte obéissance, d'accepter la pourpre romaine: « Vénérables Frères, dit-il aux cardinaux, il est bien juste que nous donnions enfin à un pareil homme cette récompense, la plus haute qui soit en notre pouvoir sur la terre, mais bien au dessous de celle qu'il doit attendre de Dieu, juste rémunérateur de toute vertu, et dont il a servi si fidèlement la gloire et les intérêts » ! Le P. Salerno mourut à l'âge de cinquante-huit ans; il en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Boero, *Menolog.*, 30 *Genn.*, *p.* 551-561. — de Backer, *Bibl.*, *t.* 3, *p.* 495. — Guarnacci, *Vitæ et res gestæ Pontific. Roman.*, *t.* 2, *p.* 351. — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagn.*, *t.* 4, *ch.* 5, *p.* 358 *et suiv.* — Novaes, *Elementi della Storia de' Sommi Pontefici*, *t.* 12, *p.* 226.

Le trentième jour de janvier de l'an 1618, le F. Coadjuteur Jean-Dominique Petrolino mourut dans la maison professe de Naples, à l'âge de quarante ans, dont il avait passé vingt-deux dans la Compagnie. Il semblait n'avoir de force et de vie que pour être le serviteur de tous ses frères ; les étrangers eux-mêmes, qui le voyaient travailler, ne pouvaient s'empêcher de dire : « Assurément cet homme est un saint » ! Tout son repos était en Dieu seul. La fatigue de son emploi ne l'empêchait pas de jeûner au moins deux fois par semaine, le mercredi et le samedi. Il y joignait des rigueurs parfois extraordinaires, comme de se piquer avec des épines, ou de faire sentir à son corps le tourment du feu. Un jour dans sa dernière maladie, il supplia un de nos frères de vouloir bien offrir à son intention un certain nombre de prières et d'actes de mortification ; et comme celui-ci lui en demandait la cause : « C'est, répondit le F. Petrolino, pour obtenir enfin de Notre-Seigneur, durant le peu de temps qui me reste à vivre, la grâce d'un dépouillement absolu de ma propre volonté, et d'une parfaite conformité à tout ce qui peut lui plaire par rapport à moi » !

Santagata, *Istoria della Prov. di Napoli*, *t.* 4, *p.* 80.

---

* Le trentième jour de janvier de l'an 1605, mourut à Messine, avant la fin de son noviciat, le P. Pierre Cutionei, modèle du plus touchant amour pour sa vocation. La délicatesse de sa santé avait une première fois contraint les supérieurs à le renvoyer dans

le monde. Loin de s'en offenser, Pierre Cutionei assigna sur ses revenus une rente perpétuelle de deux cents écus d'or au noviciat de Messine, et dès qu'il eut recouvré quelques forces, il sollicita la faveur de reprendre les livrées de saint Ignace. A ceux qui s'efforçaient de l'en dissuader : « J'aime mieux, répondit-il, ne vivre qu'un moment et malade dans la Compagnie, que de passer ici une longue vie avec la santé la plus florissante ». Une maladie de langueur se déclara vers la fin de son noviciat, et mit rapidement sa vie en danger. La pensée de sa fin prochaine le fit tressaillir de joie. Assuré désormais de mourir enfant de la Compagnie, le P. Cutionei n'accueillait qu'avec tristesse les espérances de guérison dont les médecins essayaient de le bercer. Tout son bonheur était de parler du ciel. Enfin ses désirs furent comblés, et il alla se joindre dans la gloire à la Compagnie triomphante.

Litter. Ann. Societ., ann. 1605, *p.* 16. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 30ª *jan.*, *p.* 54.

XXXI JANVIER

—

Le trente-et-unième jour de janvier de l'an 1615, mourut dans la maison professe de Rome le P. Claude Aquaviva, cinquième Général de la Compagnie, qu'il gouvernait depuis trente-quatre ans, avec autant de gloire aux yeux de Dieu et des hommes, que de sagesse, de courage et de sainteté. Nul autre, dit Bartoli, ne fut élevé à cette charge avec des signes plus manifestes et plus nombreux d'une élection divine ; et nul autre peut-être, après saint Ignace, n'eut plus de titres à la reconnaissance de ses inférieurs et ne les aida plus puissament à procurer la double fin de leur vocation. Né à Naples en 1543, et dernier fils d'Antoine Aquaviva, duc d'Atri, le jeune Claude, élevé dans le palais de son père, n'avait guère connu que de nom quelques-uns des premiers compagnons de saint Ignace. Vers l'âge de vingt ans, il se rendit à Rome, pour y défendre devant le Souverain Pontife une question fort délicate, concernant les intérêts de sa famille ; mais il fut retenu à la cour romaine, et choisi pour camérier intime par Pie IV d'abord, puis bientôt après par Pie V, ravis l'un et l'autre de ses nobles qualités de cœur et d'esprit.

Les PP. Christophe Rodriguez, Jean Polanco et François de Borgia étaient souvent admis à l'audience du Saint-Père. Leur seu-

le vue révélait des hommes de Dieu. Aquaviva ne pouvait sans émotion les entendre parler des choses du ciel ; peu à peu il en vint à leur porter une sainte envie ; puis il s'informa secrètement de leur genre de vie et de leur règle. L'espérance prochaine et assurée de la pourpre romaine le fit toutefois balancer longtemps ; mais enfin à vingt-quatre ans, le jour de la fête de saint Pierre, frappé vivement de ces paroles : « Mes brebis écoutent ma voix et me suivent », il alla, au sortir de la messe pontificale, se jeter aux pieds de François de Borgia, et le supplia de l'admettre à l'heure même au nombre de ses enfants. « Le palais apostolique a perdu son plus bel ornement », s'écria le légat du Saint-Siège, Nicolas Ormanetto, en apprenant cette nouvelle.

Neuf ans plus tard, après avoir gouverné le Séminaire Romain, et fait refleurir en quelques mois le collège de Naples, réduit par le trop fameux P. Denys Vasquez au plus triste état, Claude Aquaviva était élevé le même jour au degré de profès et à la charge de Provincial de Naples ; puis, appelé par le P. Mercurian à gouverner la Province de Rome, il était dès l'année suivante élu Général de la Compagnie à l'âge de trente-sept ans. On sait comment les PP. Jules Mancinelli, Claude Mathieu, Richard Flaminius et plusieurs autres, le virent présenté par saint Ignace et la très sainte Vierge, d'abord à Notre-Seigneur et au Père Éternel, qui l'agréèrent, puis à tous les Pères réunis dans la salle de l'élection. Le P. Jérôme Natal avait annoncé son choix bien des années auparavant ; il avait dit au P. Claude lui-même : « Mon Père, que votre principal, et pour ainsi dire unique livre, soit désormais celui des Constitutions de saint Ignace ; car vous en aurez un jour grandement besoin » !

Jamais la Compagnie n'eut à souffrir de plus formidables assauts, et ne remporta en même temps de plus glorieux triomphes que sous le gouvernement du P. Aquaviva. Chassée ou poursuivie à outrance dans une grande partie de l'Europe, en France, en Bohême, en Transylvanie, sur les bords du Rhin, à Venise ; attaquée dans les sources mêmes de sa vie, par ceux qui semblaient devoir être ses premiers défenseurs, et par quelques-uns de ses propres enfants ; appelée deux fois à se prononcer sur la conduite et le gouvernement de son chef, elle sortit plus forte et plus unie de tous les orages ; et, sans s'arrêter un moment dans ses conquêtes, elle s'établit, au prix de ses sueurs et de son sang, au Canada, en Chine, aux Philippines, au Mogol, au Paraguay, au Chili, en Angleterre, en Écosse, en Irlande, en Suisse, en Hollande, en Turquie et jusque chez les Tartares.

Aquaviva était également à la hauteur de ces épreuves, dont il sortit comme l'or de la fournaise, et de ces progrès, dont il était l'âme ; il savait même trouver encore le temps et la force d'organiser les études de la Compagnie par le *Ratio Studiorum*, de publier le *Directoire* des Exercices de saint Ignace, d'écrire son beau livre des *Industries* pour guérir les maladies de l'âme ; de veiller très efficacement par ses instructions, ses lettres, ses ordonnances, à la formation complète de tous les membres de la Compagnie, en particulier des prédicateurs, des professeurs, des défenseurs de la foi et de l'Église, et surtout des supérieurs, auxquels il recommande d'être par excellence les promoteurs de la plus grande gloire de Dieu.

Cet homme admirable ne voyait lui-même que Dieu en toute chose, et n'était pas moins grand par la sainteté que par la sagesse

et la constance. Aussi Notre-Seigneur lui donna-t-il d'éclatantes preuves de sa tendresse. Au moment où ses ennemis semblaient être à la veille de triompher, le Sauveur lui apparut une nuit, pendant qu'il était en prière, et le consola par ces paroles: « *Noli timere, quia ego tecum sum!* Ne crains rien, car je suis avec toi » ! Saint Philippe de Néri attesta que Dieu lui avait fait voir la tête du P. Aquaviva toute couronnée d'une lumière céleste, comme il avait contemplé autrefois celle du bienheureux Fondateur de la Compagnie.

Sacchinus, *Hist. Soc. Jesu, part.* 5a, *sive Claudius, Tom. prior, passim.* — Juvencius, *Hist. Soc. Jesu, part.* 5a, *tom. poster., lib.* 11, § 4, *p.* 5; *n.* 21, *p.* 7; *n.* 43, *p.* 13; *n.* 64, *p.* 20, *etc.* Voir surtout, *op. cit., lib,* 25, § 19, *p.* 882 *seqq.*; abrégé de sa vie et de ses vertus. — Bartoli, *Degli Uomini e de' Fasti della Comp. di Gesù, lib.* 5, *c.* 1, *p.* 12 *et suiv.* — Patrignani, *Menol.*, 31 *Genn.*, *p.* 302. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 31a *jan.*, *p.* 56. — Id., *Annal. Mariani, p.* 275 *seqq.* — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 31a *jan., p.* 41. — Nieremberg, *Varones ilustres, t.* 3, *p.* 644. — Damianus, *Synopsis primi sæculi Soc. Jesu., lib.* 5, *c.* 1 *et* 2, *p.* 209 *seqq.*; *c.* 31, *p.* 290. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 148. — de Backer, *Biblioth..*, 1re *édit.*, *t.* 4, *p.* 14 *et suiv.* — Schinosi, *Istor. della Prov. di Napoli, t.* 2, *p.* 53 *et suiv.*, *p.* 282 *et suiv.*, *p.* 330 *et suiv.* — Santagata, *Istor. della Prov. di Napol., t.* 3, *p.* 93 *et suiv.*, *p.* 546 *et suiv.* — Rho, *Variæ virtut. Histor., p.* 99, 301, 411, 504, 548, 744, 839, *etc.* — Crétineau-Joly, *Hist. de la Comp., t.* 2, *p.* 15, 185, 257 *et suiv.*; *t.* 3, *p.* 4 *et suiv., p.* 143. — Feller, *Dictionn. histor., au mot* Aquaviva.

---

* Le trente-et-unième jour de janvier de l'an 1651, mourut à Gratz, en Styrie, le P. François Amico, « religieux, dit l'auteur des Fastes de la Compagnie, d'une simplicité et d'une candeur égales à sa science et à ses talents, et qui en dehors de Dieu et de ses livres, paraissait ne rien savoir au monde ». Il était né à Cosenza, dans le royaume de Naples. Pendant vingt-quatre ans, il occupa la chaire de théologie à Aquilée, à Naples et à Gratz, avec une solidité de doctrine dont ses œuvres rendent témoignage, et qui lui faisait donner le nom d'ange par le cardinal Pazmany. Mais ses vertus religieuses sont encore plus dignes d'éloges. Nul n'était plus attentif à toutes les observances; on assure qu'il ne manqua jamais à aucune règle. Jusqu'à la dernière année de sa vie, il dit son bréviaire à genoux et fit également à genoux ses autres exercices de piété, avec une dévotion admirable. Pendant le saint sacrifice de la messe, son cœur était inondé de consolation, et de douces larmes coulaient de ses yeux. Animé d'une tendre dévotion envers la très sainte Vierge, il jeûnait invariablement tous les samedis en son honneur. C'était aussi une des pratiques du P. Amico, même quand il était chancelier de l'université de Gratz et Préfet général des études au collège de Vienne, de faire chaque semaine une pénitence au réfectoire, et d'aller également une fois chaque semaine servir à la cuisine; et cet exemple d'humilité et de charité, venant d'un homme aussi considéré, répandait le plus suave et le plus salutaire parfum d'édification. Ainsi chargé des mérites d'une vie sanctifiée tout entière par une inviolable fidélité aux petites choses, et paré encore de l'innocence de son baptême, le P. François Amico alla recevoir dans le sein de Dieu la récompense promise au bon serviteur. Il était âgé de soixan-

te-treize ans, et en avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie.

Litter. ann. Societ. Jes., *ann.* 1651, *p.* 47. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 31a *jan.*, *p.* 41. — SOTUELLUS, *Biblioth. Script.*, *p.* 210. — SOMMERVOGEL, *Bibliothèque*... *t.* 1, *p.* 280.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE D'ITALIE

Ier FÉVRIER

—

Le premier jour de février, mourut à Naples, dans la maison professe, l'an 1611, le P. Jacques Abbate, né dans la Basilicate, près de Potenza. Il avait demandé au P. Claude Aquaviva les missions des Indes ou du Japon ; mais les montagnes de la Calabre lui furent assignées en échange. Durant quatre années, il les parcourut en appelant le peuple à la pénitence, jeûnant lui-même plusieurs fois par semaine, toujours armé d'un cilice, et donnant au moins deux heures chaque jour à l'oraison, pour attirer sur ses travaux les bénédictions du Saint-Esprit. Tandis qu'il évangélisait les campagnes voisines de Cosenza, l'archevêque fut averti par le nonce, qu'un certain moine apostat et fugitif parcourait le pays, et prenait tour à tour, pour mieux échapper aux recherches, l'habit de différents ordres. On envoya une troupe de soldats à sa

poursuite ; mais ceux-ci, trompés par de faux indices, ayant rencontré sur leur chemin le P. Jacques Abbate, le prirent pour l'apostat déguisé, et se saisirent de lui. Le saint homme, ravi de joie, se laissa lier, sans dire un mot, et conduire comme un malfaiteur. Reconnu et délivré, presque au terme de cette course humiliante, quand il vit les soldats et leur chef lui demander humblement pardon : « Non, car vous ne m'avez pas offensé, répondit-il ; mais vous faisiez votre devoir, et vous méritez bien d'en être loués ».

De la Calabre, le P. Abbate reçut l'ordre de partir pour Alger, avec le célèbre P. Mancinelli, et d'y travailler au salut et à la rédemption des captifs. Beaucoup de malheureux renégats, qui s'étaient laissé vaincre par la misère, les tourments ou la séduction, se convertirent à sa voix, et demeurèrent, au péril de leur vie, fidèles à Jésus-Christ. Il revint ensuite à Barletta, puis à Naples, et donna ses dernières années à l'apostolat des prisonniers, des galériens et des pauvres. Malgré sa prédilection pour les plus humbles ministères, la gloire de Dieu ne lui permit pas cependant de se refuser à la direction d'un grand nombre d'âmes d'élite, qui assuraient lui devoir, après Dieu, tout ce qu'elles pouvaient avoir de vertus. Le P. Abbate mourut dans la soixante-septième année de son âge et la cinquante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litt. Annuæ Soc. Jes., *ann.* 1611, *p.* 27. — Santagata, *Istoria della Provincia di Napoli*, *t.* 3, *p.* 436.

Le premier jour de février de l'an 1632, mourut glorieusement au Mexique le P. Jules Pasquale, percé de flèches empoisonnées avec le P. Emmanuel Martinez, portugais. Il était né dans le diocèse de Brescia, sur les bords du lac Garda, et à l'âge de vingt-huit ans, après sa première année de théologie, il avait obtenu les missions de la Nouvelle-Espagne. Pour y préluder à la manière des saints, il se fit pendant toute la traversée le serviteur des passagers et des matelots aussi bien que de ses Frères, méditant dès lors et se redisant plusieurs fois chaque jour ces paroles, qu'il avait transcrites, et portait continuellement sur lui : « *Ad quem respiciam nisi ad pauperculum ?* Sur qui arrêterai-je mes regards, dit le Seigneur, sinon sur celui qui se fait pauvre et petit » ? Durant le voyage de Vera-Cruz à Mexico, c'était lui qui soir et matin, se chargeait des fonctions de palefrenier, et se réservait, comme de droit, la plus misérable monture. Au moment du départ, il avait soin de prendre les devants, pour tenter seul, à son propre péril, les gués des rivières ou des torrents, et les pentes des précipices. Mais il n'allait pas tarder, au milieu des hordes sauvages, à goûter de bien autres souffrances. Plusieurs de ceux qui l'accompagnèrent dans une de ses expéditions, regardaient sa vie comme un miracle ; et néanmoins, il joignait à ses fatigues l'étude de cinq langues barbares, et toutes les austérités des plus tranquilles habitants du désert. Une planche lui servait de lit ; un cilice couvrait ses épaules ; il se flagellait au moins deux fois chaque jour, et passait la moitié de la nuit, et quelquefois la nuit tout entière, au pied du saint Sacrement. Mais la charité de ses néophytes et la présence sensible de Dieu lui faisaient goûter, dès ce monde, les plus pures délices du paradis.

Son zèle savait mettre merveilleusement à profit les vieilles coutumes des sauvages, pour élever leurs âmes vers le ciel. Ainsi, par exemple, au lieu des colliers de coquillages, dont les Chinipas faisaient un de leurs plus beaux ornements, le P. Pasquale suspendit à leur cou le saint rosaire, que ces pauvres gens ne se lassaient pas de réciter en chœur. Il introduisit aussi le premier dans ses réductions, l'usage d'annoncer au son de la cloche l'agonie de chaque néophyte ; et tous ceux qui entendaient ce signal tombaient aussitôt à genoux, pour recommander à Notre-Seigneur l'âme du mourant. Depuis quatre années environ, il faisait ainsi fleurir la vie chrétienne dans ces contrées, naguère si sauvages, lorsque vers le milieu du mois de janvier, quinze jours avant sa mort, pendant qu'il célébrait le saint sacrifice, son corporal se couvrit tout à coup de taches de sang. C'était l'annonce de son martyre. Dans la nuit du premier février, une troupe de conjurés conduits par un apostat, mit le feu à sa pauvre cabane et à son église. « Ne restons pas ici, lui dit alors le P. Emmanuel Martinez ; montrons-nous à nos bourreaux, et qu'ils voient si nous craignons de mourir pour notre Dieu » ! Ils sortirent aussitôt l'un et l'autre, le visage calme et assuré ; mais dès qu'ils parurent, une nuée de traits les assaillit et ils tombèrent baignés dans leur sang. Le P. Pasquale avait passé vingt-deux ans dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 1ª *febbr.*, *p.* 4. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 1ª *febr.*, *p.* 59. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 1ª *febr.*, *p.* 43. — Cordara, *Hist. Soc. Jes.*, *part.* 6, *lib.* 14, *n.* 244, *p.* 340. — Id. *Ibid.*, *lib.* 171, *n.* 329, *p.* 700 *seqq.* — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 405 *seqq.* — Ale-

GRE, *Historia de la Compañia de Jesus en Nueva-España...* *Mexico*, 1842, *t.* 2, *p.* 191. — NIEREMBERG, *Varones ilustres, t.* 4, *p.* 73 *et suiv.* — RHO, *Variæ virtutum Historiæ, lib.* 6, *c.* 5, *p.* 700. — OVIEDO, *Menologio ... de Nueva-España*, 1 *febrero, p.* 45.

---

* Le premier jour de février de l'an 1608, mourut à Crémone le F. JÉROME CIGNARDI, Scolastique, dont la dévotion à la très sainte Vierge, l'innocence et la mortification rappellent les Berchmans, les Louis de Gonzague et les Stanislas. Dès le premier éveil de sa raison, il s'était senti attiré vers Marie. Une de ses pratiques les plus chères était de la saluer toutes les fois qu'il passait devant une de ses images, et de réciter un *Ave Maria* en son honneur, tête découverte, qu'il fît du soleil ou de la pluie. Cet amour du F. Cignardi pour la Reine des Anges lui inspirait un grand désir de garder intacte la fleur de sa pureté; pour mieux la défendre il l'entourait de modestie, de recueillement et de mortification. Peut-être ses pieuses rigueurs allèrent-elles trop loin, Dieu le permettant ainsi, pour s'unir plus tôt cette âme privilégiée. En effet, le F. Cignardi ne tarda pas à tomber dans une maladie de langueur. La charité des supérieurs épuisa tous les moyens pour conserver à la Compagnie un jeune homme de si grande espérance; mais il était mûr pour le ciel. Le jour même de sa mort, il apparut brillant de gloire à un Scolastique du collège de Brera, le P. Bonelli, plus tard missionnaire aux Indes, et le laissa rempli de la plus douce consolation.

NADASI, *Annus dier. memor.*, 1a *febr.*, *p.* 58. — ID., *Pretiosæ Occupat. morient. in Soc. Jesu, c.* 6, *n.* 6. — PATRIGNANI, *Menol.*, 1 *febb.*, *p.* 2. — RHO, *Variæ virtutum Historiæ, p.* 123, 192, 305.

II FÉVRIER

—

Le deuxième jour de février de l'an 1587, mourut à Lima, en odeur de sainteté, le F. AUGUSTIN PIETRA SANTA, Coadjuteur temporel, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Dieu voulut montrer combien lui avaient été agréables les travaux assidus de ce bon Frère, en faisant retrouver, plusieurs années après sa mort, ses mains encore toutes belles et comme vivantes, bien que tout le reste de son corps se fût profondément altéré. Le F. Pietra Santa, de la Province Romaine, avait passé la mer avec les premiers apôtres du Pérou, et remplissait, à Lima, l'office de boulanger. Il s'acquittait de ce rude emploi, vêtu d'un cilice ; et néanmoins, le soir, quelle que fût sa fatigue, il donnait plusieurs heures à la prière et se flagellait ensuite impitoyablement. Lui restait-il du temps, son travail achevé, il allait s'offrir au Père Ministre, prêt à toute corvée nouvelle ; ou si l'obéissance le lui permettait, il allait passer de longues heures au pied du saint tabernacle. Chaque jour, il rendait compte de toutes ses fautes et de toutes ses pensées à son supérieur ; et celui-ci, en l'écoutant, rendait grâce à Notre-Seigneur des progrès et de l'humilité du saint Frère. Mais parmi les vertus d'Augustin Pietra Santa, ses biographes insistent particulièrement sur

son inviolable amour du silence, qui lui était d'un puissant secours pour ne jamais perdre la présence de Dieu.

PATRIGNANI, *Menol.*, 2 *febbr.*, *p.* 23. — NADASI, *Annus dier. memor.*, 2ª *febr.*, *p.* 62. — NIEREMBERG, *Varones ilustres*, *t.* 1, *p.* 452.

Le deuxième jour de février 1768, à Frascati, mourut en odeur de sainteté, à l'âge de vingt-et-un ans, le F. LOUIS NICOLAS CELESTINI, Scolastique du Collège Romain, dont le nom est indissolublement lié au progrès et au développement de la dévotion au Sacré-Cœur sous Clément XIII, dans les dernières années de l'ancienne Compagnie. Élevé au Collège Romain, et formé à la vertu par le P. Jérôme de Sanctis, Nicolas Celestini avait depuis longtemps pris pour modèle et pour protecteur spécial saint Louis de Gonzague ; à l'âge de dix-sept ans, il porta toute la fleur de son innocence au noviciat de Saint-André. Sept mois après, il était au lit de la mort, en proie à de fréquentes convulsions, complètement désespéré des médecins, ne voyant plus, n'entendant plus, ne pouvant plus dire une parole, ni donner un signe d'intelligence, lorsque le dixième jour de février de l'an 1765, il se souleva tout à coup et s'écria, comme en extase : « Oh ! mon saint Louis, que vous êtes beau ! » Louis de Gonzague était en effet près de son lit, et lui demandait : « Que voulez-vous ? la santé ou la maladie » ? « *Fiat voluntas Dei !* répondit le malade » ! Alors le saint reprit en souriant : « Puisque dans toute votre maladie, vous n'avez témoigné qu'un seul désir, celui de recevoir le saint viatique,

vous abandonnant pour tout le reste au bon plaisir de Notre-Seigneur, il vous accorde par moi la vie, pour travailler encore à votre perfection, et propager de toutes vos forces, la dévotion au Cœur adorable de Jésus ».

« Il me donna alors, dit le F. Celestini, quelques avis secrets pour ma sanctification, et me recommanda comme très salutaire la dévotion des six dimanches, en l'honneur des six années qu'il a passées dans la Compagnie. Je lui demandai s'il ne me délivrerait pas, en même temps que de mes autres maux, d'une très vive douleur de tète dont je souffrais déjà bien avant cette dernière maladie ». — « Le bon plaisir de Dieu, répondit-il, n'est pas que je vous en délivre complètement. Vous ne la sentirez plus tout à l'heure; mais elle ne tardera pas à revenir, afin de vous rappeler les douleurs de Jésus dans sa passion, et de vous donner encore un trait de ressemblance avec moi, qui désirais toujours durant ma vie cette souffrance, en mémoire de mon Sauveur couronné d'épines pour moi » ! A ces mots et sous la bénédiction du saint, toutes les douleurs du jeune agonisant disparaissent. Il se lève et se rend à l'église, où tous ses frères entonnent le *Te Deum*. Le procès-verbal du miracle est dressé et solennellement publié après le plus sévère examen, avec l'autorisation du Saint-Siège. Celestini s'empresse d'obéir aux ordres qu'il a reçus du ciel; l'apparition et les paroles du Bienheureux Louis de Gonzague sont gravées par ses soins et répandues dans l'Europe entière. Lui-même, novice et juvéniste, ne cesse plus de promouvoir la dévotion au Sacré-Cœur, dans ses conversations et ses catéchismes, durant le mois qu'il passe à l'hôpital, et chaque jour durant son pèlerinage. La même année, Clément XIII accorde à la ville de Rome l'office et la messe du Sacré-Cœur. La

seule adoration perpétuelle du Sacré-Cœur, fondée à Velletri, compta rapidement jusqu'à cent mille associés. Toujours plus humble, plus recueilli, plus fidèle à toutes ses règles, à tous ses devoirs de novice et de scolastique, Nicolas Celestini rendit joyeusement son âme à Dieu sous la protection spéciale de la Reine des Vierges, après quatre années seulement de vie religieuse.

Boero, *Menologio,* 2 *febb.*, *p.* 48 *et suiv.* — Termanini, *Vita di Niccolo Luigi Celestini . . .*, *Roma*, 1839.

---

* Le deuxième jour de février de l'an 1697, mourut à Chiatri, non loin de Pise, le P. Innocent Innocenzi, à l'âge de soixante-quatorze ans, dont il avait passé cinquante-huit dans la Compagnie, et plus de trente dans les missions du diocèse de Fiesole. Il était né dans un petit village de l'Ombrie ; quand il se présenta au noviciat de Saint-André, à l'âge de seize ans, les supérieurs, à voir son air un peu rustique, lui demandèrent ce qui l'amenait : « Je viens, dit-il naïvement, pour devenir un autre Bienheureux Louis de Gonzague ». La réponse fit sourire ; il fut examiné et admis : on n'eut pas à le regretter.

Après de brillantes et solides études, dans lesquelles il ne se proposait d'autre but que de se rendre un habile instrument de la gloire de Dieu et du salut des âmes, il enseigna quelques années la philosophie au collège de Fermo, et fut ensuite appliqué au

ministère des missions de campagne, pour lesquelles il avait un attrait particulier. Une des industries qui contribua plus puissamment à rendre fécondes ses fatigues, fut la composition et la diffusion de ses Cantiques spirituels, ou Doctrine chrétienne d'après la sainte Écriture et les saints Docteurs. « Il n'est pas croyable, dit le P. Patrignani, quel bien ce petit livre a fait aux âmes et aux missions. J'ai entendu moi-même les villageois répéter ces cantiques au milieu de leurs champs ».

A ce moyen d'apostolat, le P. Innocenzi joignait l'union à Dieu, la mortification, une connaissance étendue de la théologie morale, surtout une humilité profonde et sincère qui ne s'attribuait aucun talent, et comptait uniquement sur le secours d'en haut. Quand il rentrait au collège après ses courses apostoliques, toute sa vie, raconte le P. Patrignani, témoin oculaire, était l'expression de cette parole de l'Apôtre : *Attende tibi et doctrinæ;* il ne connaissait que l'étude et la prière. Cependant, au moindre appel de l'obéissance et de la charité, il était prêt à laisser l'une et l'autre. Les supérieurs, ajoute encore son biographe, pouvaient user de lui à leur bon plaisir ; il ne montrait de répugnance que pour les emplois plus éclatants : « Car je ne suis bon, disait-il, que pour les gens de la campagne ».

En effet, son cœur était au milieu de ses missions. Il avait toujours ardemment souhaité de mourir les armes à la main, en pleine lutte contre l'enfer. Depuis bien des années déjà, un Père français, grand serviteur de Dieu, passant par Florence, lui avait donné l'assurance que ce vœu serait exaucé ; et il le fut en effet. Le P. Innocent Innocenzi prêchait une mission dans le petit village de Chiatri, du diocèse de Pise. Un matin, il en avait

présidé les exercices avec son zèle ordinaire, quand il fut frappé d'un coup soudain d'apoplexie, et quelques instants après il expira plein de joie, fortifié par la vertu des sacrements, entre les bras du P. Centofiorini, son compagnon.

Patrignani, *Menol., 2 febb., p. 37.* — Tutii, *Brevi Ragguagli..., p.* 146. — de Backer, *Bibliothèque*, 1re *édit., t. 5, p.* 336.

---

* Le deuxième jour de février de l'an 1738, mourut au noviciat de Palerme, le F. Salvator Leone, novice scolastique, ange d'innocence et de piété. Dès ses plus tendres années, il avait puisé dans la dévotion à la Reine des Vierges un amour extraordinaire de la pureté. Pour défendre son âme de tout souffle mauvais, il l'entourait déjà d'un triple rempart de modestie, de prière et de mortification. A dix ans, il portait un rude cilice sur sa chair délicate, et comme sa mère l'avait obligé à s'en dépouiller, le très chaste enfant se fit en secret une ceinture de fer, et reposa la nuit sur une large croix semée de pointes aiguës. L'appel de la grâce à une vocation de choix ne tarda pas à se faire entendre à son cœur. Salvator y répondit aussitôt. Ni larmes ni prières ne purent l'arrêter. « Car c'est décidé, dit-il, je serai jésuite, et je mourrai novice ».

Il entra au noviciat de Messine, et par sa ferveur et son admirable fidélité à tous les points de la règle, il se montra aussitôt le modèle des plus avancés. Il était dans toute la fleur de l'adoles-

cence et jouissait d'une santé parfaite. Cependant il ne cessait de se recommander aux prières de ses frères, assurant qu'il mourrait novice, d'une maladie de poitrine et un jour de fête de la sainte Vierge. Tout se passa comme il l'avait annoncé. Quelques mois après, il fut atteint de phtisie ; envoyé à Palerme pour respirer un air plus sain que celui de Messine, il parut d'abord revenir à la vie, et déjà l'on se demandait comment se vérifierait la prédiction qu'il avait faite si souvent, lorsque le mal prit tout à coup une marche plus rapide, et le jour de la Purification de Notre-Dame, l'angélique F. Salvator Leone s'éteignit doucement dans la paix du Seigneur. Il n'avait que seize ans et était depuis un an au noviciat.

Summarium Vitæ F. Salvat. Leone. (Archiv. Rom.).

III FÉVRIER.

—

Le troisième jour de février de l'an 1737, au collège de Brera, mourut âgé de quatre-vingt-huit ans, dont il avait passé soixante-treize dans la Compagnie, le P. THOMAS CEVA Milanais. Mathématicien et littérateur de premier ordre, le P. Ceva reçut, de son vivant et après sa mort, des éloges que l'on serait tenté de croire exagérés, s'ils ne lui avaient été donnés par les plus célèbres protestants d'Allemagne, aussi bien que par les catholiques de sa patrie. « C'est le plus beau génie poétique, dit un luthérien, qu'ait produit la société religieuse dont il était membre. Son poème sur *La Philosophie ancienne et moderne* est une œuvre magistrale, pleine en même temps des plus profondes et des plus universelles connaissances ; son *Jésus Enfant* est une merveille, toute parsemée des plus belles images, et respire la plus douce poésie ». — « Ceva n'est pas un simple versificateur, ajoute Lessing ; c'est un poète, un vrai poète ». Aussi, sept ou huit éditions ou traductions, publiées par les seuls Allemands attestent la haute estime qu'ils ont conçue, et que de nos jours encore, ils ont conservée pour Ceva. « Mais une gloire plus éminente, qui n'appartient qu'à lui et que la jalousie n'a pu lui enlever, dit encore un de ses biographes, c'est d'avoir devancé, par ses découvertes, deux des plus grands mathé-

maticiens des temps modernes, Newton et Antoine de l'Hôpital ». Avant que le premier eût révélé au monde les merveilles de l'attraction universelle, elles étaient déjà consignées dans le poème de Ceva sur *La Philosophie ancienne et moderne;* et dix ans avant l'Hôpital, l'instrument dont il s'attribua la gloire pour la trisection d'un angle donné, avait été publié par le modeste professeur de Brera. L'Italie réclama en son nom ; mais pour lui, jamais il ne rechercha la gloire humaine.

Tout ce qu'il découvrait, tout ce qu'il avait écrit pour son propre usage, était à la disposition de quiconque lui en témoignait le désir. Jamais on ne sut de sa bouche la part qu'il avait prise à un grand nombre d'ouvrages, dont les auteurs se gardaient bien souvent de lui rendre honneur. Il sacrifiait même avec plaisir son temps et sa santé à publier le travail des autres, dès qu'il en espérait quelque gloire pour Dieu, et quelque utilité pour la sanctification des âmes ; ce fut ainsi qu'il perdit entièrement la vue, à déchiffrer et à faire imprimer une partie des œuvres spirituelles du P. Ambroise Cattaneo. Ce triste accident n'altéra en rien sa sérénité. Il n'en sut pas moins partager ses dernières années entre la charité et la prière. Jamais ses infirmités ne l'empêchèrent de se prêter aux nombreux visiteurs, et surtout aux jeunes religieux qui venaient le consulter sur l'étude ou la piété. Huit ou dix ans avant sa mort, ses jambes se couvrirent de plaies ; rien que pour se traîner de sa chambre à la chapelle, il lui fallait se reposer trois fois. Mais ce n'était pas non plus cet obstacle qui pût l'empêcher jamais d'aller visiter Notre-Seigneur dans son tabernacle, et de chercher auprès de lui son plus doux repos.

BOERO, *Menol.*, 3 *febbr.*, *p.* 67. — CORDARA, *Vita del P. Tomaso Ceva.* — *Mémoires de Trévoux*, *févr.* 1738, *p.* 323-330. — DE LATOUR, *Traduct. du Jésus Enfant*, *Paris* 1843, *préface.* — SOMMERVOGEL, *Bibliothèque . . .*, *t.* I, *p.* 1015.

---

* Le troisième jour de février de l'an 1620, mourut à Novellara, dans la Province de Venise, le F. JOSEPH BRACCHI, Coadjuteur temporel. Dans sa jeunesse, il avait été majordome d'une grande famille de Modène et ensuite camérier d'un cardinal. Au milieu de ces modestes fonctions, où il n'est pas rare de trouver beaucoup de fatuité, et même d'ambition, Joseph Bracchi avait gardé la simplicité et la modestie chrétienne, et bientôt désabusé du monde, il sollicita la faveur de servir Jésus-Christ dans la vie humble et mortifiée de la Compagnie. Reçu au nombre des Frères coadjuteurs, il ne se distingua des autres que par un plus grand amour de la pauvreté et du renoncement. Nommé peu après compagnon du Maître des novices de Novellara, il redoubla de ferveur et de diligence pour répondre aux intentions des supérieurs, et en vérité, dit l'auteur de son éloge, les novices avaient beaucoup à apprendre du F. Joseph. Sa vie était une continuelle immolation de lui-même par le travail et la pénitence. Mais les deux vertus sur lesquelles il insistait le plus comme particulièrement nécessaires dans la Compagnie, et qu'il ne cessait de recommander à temps et à contre-temps, c'étaient l'indifférence et l'obéissance, la première, parce que avec elle la religion est un paradis, la seconde, parce que la voix des supérieurs est la voix même de Dieu ; il développait cette pensée si simple, avec une abondance et une vivacité d'images qui la

gravaient profondément dans l'âme de ses jeunes auditeurs et leur en révélaient dans tout son éclat le mérite et la noblesse surnaturelle.

NADASI, *Ann. dier. memorab.*, 3a *febr.*, *p.* 66. — DREWS, *Fasti Societ. Jes.*, 3a *febr.*, *p.* 46. — PATRIGNANI, *Menol.*, 3 *febbr.*, *p.* 39.

---

* Le troisième jour de février de l'an 1709 rappelle l'heureuse mort du P. MARC GENTILE, de Bastia en Corse. Il était entré dans la Compagnie à l'âge de seize ans. Doué des plus heureuses qualités de l'esprit, il se distingua dans toutes les sciences et enseigna tour à tour avec un égal succès la rhétorique, la philosophie et la théologie. Mais il mettait les dons de la grâce et les vertus de renoncement et de sacrifice bien au dessus des talents naturels. Il ne tarda pas à en donner une preuve éclatante.

Il venait d'être appelé à la maison professe de Gênes, quand la peste, latente d'abord, se déchaîna tout à coup avec une telle violence, qu'en peu de temps elle fit périr jusqu'à soixante-dix mille personnes. Le P. Gentile s'offrit un des premiers à voler au secours de tant de malheureux ; mais pendant qu'il leur prodiguait tous les soins de sa charité, il fut atteint lui-même, et rapidement conduit aux portes du tombeau. Au moment de saisir la palme, son cœur s'émut à la pensée de tous ceux qu'il allait laisser sans secours, et avec un héroïque désintéressement, il fit le vœu, s'il plaisait à Notre-Seigneur de lui rendre la santé, de la consacrer de nouveau tout entière à leur service. Il fut exaucé, et fidèle à son engagement, il re-

tourna plus vaillant que jamais au chevet des malades et des moribonds, et ne quitta point son poste avant l'entière disparition du fléau.

Dieu récompensa même en ce monde le dévouement de son serviteur. A partir de ce moment, le P. Gentile jouit de la santé la plus parfaite, et jusqu'à la plus extrême limite de l'âge, malgré les fatigues d'une vie laborieuse, constamment occupée dans les exercices du zèle apostolique, il garda le plein usage de toutes les facultés de son esprit et de tous les sens de son corps; il s'éteignit de pure vieillesse, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, estimé et vénéré de tous comme un savant et un saint.

PATRIGNANI, *Menol.*, 3 *febbr.*, *p.* 43.

IV FÉVRIER

—

Le quatrième jour de février de l'an 1655, mourut dans la maison professe de Rome, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, le P. JEAN-ÉTIENNE MENOCHIO, l'un des plus judicieux et des plus savants interprètes de l'Écriture sainte, de l'aveu même des critiques les moins favorables à la Compagnie. Quelques rationalistes allemands, avec leur suffisance habituelle, se sont à peu près seuls permis de le traiter dédaigneusement ; mais ils ne lui en doivent pas moins, à lui et à quelques-uns de ses frères, en dépit d'une fierté si méprisante, beaucoup de leurs meilleures interprétations. Le P. Menochio fut bien loin cependant de consacrer à l'étude la plus grande partie de sa vie. Recteur du collège de Crémone, et à deux reprises différentes, Recteur du Collège Romain ; appelé à gouverner deux fois aussi tour à tour les maisons professes de Milan, de Gênes et de Rome ; Provincial de Milan, de Rome et de Venise ; nommé par la huitième et la neuvième Congrégation générale Admoniteur des Pères Vincent Caraffa et François Piccolomini, il ne cessa jamais de relire les Livres saints, dans les différentes langues de l'Orient aussi bien que dans la Vulgate, en suivant pour guides les grands docteurs de tous les siècles. C'est un simple abrégé de cette immense lecture que nous avons dans ses commentaires. Il

en répandit à pleines mains les richesses dans d'autres ouvrages trop peu connus ; il prévint en particulier Bossuet dans la belle idée et dans la composition d'une Politique sacrée, empruntée à la parole de Dieu.

Mais le P. Menochio était en même temps, ajoute le P. Southwell dans son éloge, « un véritable enfant de la Compagnie » ; cherchant à ressentir dans sa vie de chaque jour et dans tout ce qui était à son usage, les effets de la pauvreté, ne perdant aucune occasion d'humiliation ou de pénitence, fidèle jusqu'à la fin aux saintes pratiques de ses premières années religieuses ; enfin, plein d'un souverain mépris pour lui-même, et d'une obéissance qui ne voyait dans ses supérieurs que la personne même de Jésus-Christ.

SOTUELLUS, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes.*, *p.* 504. — DE BACKER, *Biblioth. des Écriv.*, 1re *édit.*, *t.* 2, *p.* 407 — GLAIRE, *Introduct. aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament*, *t.* 1, *p.* 518. — TIRABOSCHI, *Storia della Letter. ital.*, *t.* 8, *p.* 155, *édit. de Florence.* — *Mémoires de Trévoux*, *déc.* 1719, *p.* 5 ; — *avril* 1720, *p.* 605 ; — *mai* 1721, *p.* 880 ; — *nov.* 1721, *p.* 1875. — MORERI, *Dictionn. histor.*, *au mot* MENOCHIUS. — *Biograph. univ.*, *t.* 26, *p.* 313. — *Nouvelle Biogr. génér.*, *t.* 34, *p.* 997. — ELLIES DUPIN, *Biblioth. des Auteurs ecclésiast.*, *p.* 17. — CRÉTINEAU-JOLY, *Hist. de la Compagnie*, *t.* 4, *ch.* 4, *p.* 234.

Le quatrième jour de février, l'an 1758, le P. ACHILLE-MARIE AVOGADRO mourut à San-Luis du Maragnon, dans la mission du Brésil. Apôtre pendant vingt-quatre ans des tribus de ces immenses

contrées ou aumônier militaire des expéditions portugaises, le P. Avogadro avait attiré dans les anciennes réductions, ou formé en réductions nouvelles, jusqu'à seize mille sauvages, sortis à sa voix de leurs montagnes et de leurs forêts. Il les cherchait, au péril de sa vie, avec une invincible patience, et leur gagnait le cœur par toutes les délicatesses de la plus maternelle charité. Huit mille d'entre eux avaient déjà reçu le baptême de ses mains, lorsque le premier orage parti de Lisbonne, et avant-coureur d'une ruine complète, vint disperser des nations entières gagnées avec tant de peines à Jésus-Christ. Il dut se retirer alors au collège de San-Luis, où il passa, dans la charge de Père spirituel et de confesseur, les dernières années de sa vie, sans que les habitudes si différentes de l'apostolat au milieu des Indiens parussent avoir jamais interrompu son recueillement et sa parfaite régularité. Il mourut âgé de soixante-deux ans ; il en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Boero, *Menologio*, 4 *febbr*., *p.* 78.

V FÉVRIER

—

Le cinquième jour de février de l'an 1581, mourut à Vérone, en odeur de sainteté, à l'âge de soixante-et-un ans, et après trente-sept ans de vie religieuse et d'apostolat, le P. Jérome Otelli, né à Bassano. Dieu lui avait refusé en apparence tout ce qui semble indispensable à un orateur. Sa taille grêle et disgracieuse, sa voix rauque et son ton chantant, sa parole sans art et sans éclat, le faisaient accueillir le plus souvent, quand il paraissait dans une chaire nouvelle, par les sourires de ses auditeurs ; mais il était si plein de l'esprit de Dieu ; la passion de sauver et de sanctifier tous les hommes lui inspirait des accents si vibrants, qu'il mérita en peu de temps, et avant même d'être élevé au sacerdoce, le nom de maître des cœurs. Un fait bien connu montre à quel point il était aimé et chéri du peuple de Rome. Le lendemain du jour où il était parti pour la Sicile, en 1553, comme notre Bienheureux Père commençait le saint sacrifice et récitait le *Confiteor*, une pauvre femme cria tout haut dans l'église : « Oui, Père Ignace, vous avez bien raison ; frappez-vous la poitrine, pour votre faute et votre très grande faute de nous avoir enlevé ce saint homme de P. Otelli » ! A Messine, prêchant sur cette parole du Sauveur en croix : *Pater dimitte illis*, il exhorta si vivement ceux qui

auraient reçu quelque injure à les oublier pour l'amour de Jésus-Christ, que l'auditoire éclata en sanglots, et tous les ennemis s'embrassèrent en signe de pardon.

Ces triomphes ne le dérobaient pas cependant à de vives humiliations. Quelques individus de Messine vinrent lui dire un jour, comme s'ils en avaient reçu la charge officielle, qu'il avait assez longtemps déchiré les oreilles du public dans la grande église, qu'il eût à céder la place à un autre, et à se contenter désormais de la chaire plus humble de son collège. « Très volontiers, répondit l'homme de Dieu ; je m'étonne même que vous m'ayez souffert si longtemps ». Mais la ville entière était restée étrangère à ce complot ; dès qu'on eut annoncé le nouveau prédicateur, tous, clergé, noblesse, sénat, coururent au collège, et ramenèrent à la cathédrale leur prédicateur préféré ; « Car nul autre, disaient-ils, ne sait comme lui nous parler de Dieu » ! Le repos invariable du P. Otelli était, après chaque sermon, d'aller travailler à la cuisine, ou de balayer la maison, de porter de l'eau ou du bois, et de remplir d'autres semblables ministères. On connaît le bel exemple d'humilité qu'il avait donné à Rome, quand saint Ignace lui ordonna d'examiner devant Dieu, quelle pénitence il jugeait avoir méritée, pour une simple faute de zèle trop peu mesuré, dans un de ses sermons au peuple. Après avoir longtemps réfléchi et prié, le P. Otelli revint le soir se jeter aux genoux du saint ; il s'offrait à parcourir les principales rues de Rome en se flagellant jusqu'au sang, à faire pieds nus le pélerinage de Jérusalem, à jeûner tous les jours durant plusieurs années au pain et à l'eau ; il était prêt enfin à tous les châtiments qu'Ignace jugerait convenable de lui infliger. Mais nous trouvons aussi dans les différentes notices qui lui furent con-

sacrées, la trace des faveurs extraordinaires dont il fut comblé par Notre-Seigneur ; particulièrement de la puissance qu'il avait sur les démons, et de la haine qu'il leur inspirait. Ces mauvais esprits se vengeaient sur sa personne de leurs défaites. Comme il passait d'ordinaire la moitié de ses nuits en oraison, il fut, durant plusieurs années, souvent importuné de leurs visites, et bien des fois cruellement maltraité par eux, sans cesser de continuer à bénir Dieu.

ORLANDIN. *Hist. Soc. Jes.*, *l.* 3, *n.* 57, *p.* 66; *l.* 7, *n.* 8, *p.* 200. — SACCHINUS, *Histor. Soc. Jes.*, *l.* 2, *n.* 105, *p.* 58. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 101, 238 *seqq.* — PATRIGNANI, *Menolog.*, 5 *febbr.*, *p.* 56. — BARTOLI, *Vita di S. Ignazio*, *l.* 3, *n.* 45, *p.* 293, *édit. de Venise*, 1735. — ALBERTI, *Istoria della Provinc. di Sicilia*, *l.* 5, *c.* 2, *p.* 427-438. — RHO, *Variæ Virtutum Historiæ*, *l.* 1, *c.* 3, *p.* 55.

---

* Le cinquième jour de février de l'an 1642, mourut à Lima, dans le Pérou, le P. ANELLO OLIVA, de la Province de Naples. Animé d'une tendre dévotion envers Marie, il reconnaissait devoir à l'intercession toute-puissante de cette bonne Mère et son entrée dans la Compagnie, et sa vocation aux missions des Indes occidentales, où il fut envoyé avant même son sacerdoce. Les travaux qu'il entreprit, pour amener à la connaissance de Jésus-Christ les peuplades encore barbares de ces contrées, furent sans nombre. Traversant au prix de fatigues extrêmes les Cordilières des Andes, pour aller porter la bonne nouvelle aux Indiens de la Cruz de la Sierra, son zèle s'enflamma d'une ardeur nouvelle, quand il vit les fa-

meuses mines d'argent de Potosi, et les milliers d'hommes ensevelis tout vivants dans les entrailles de la terre, occupés à en extraire le métal, objet de tant de convoitises. A l'exemple du grand apôtre de l'Orient, qui aurait rougi de faire moins pour Jésus-Christ que des marchands pour des intérêts périssables, il résolut dès lors de se dépenser plus que jamais, afin de sauver les âmes rachetées par le sang du Rédempteur : la faim, la soif, la fatigue des voyages, la rencontre des bêtes féroces, et d'hommes quelquefois plus cruels que les bêtes elles-mêmes, il bravait tout avec un indomptable courage. Dieu étendait sur lui une protection visible.

Entraîné par son zèle, le P. Oliva s'était un jour enfoncé dans une région occupée par une tribu de mœurs sauvages et brutales. A cette nouvelle, les Indiens entrent en fureur : ils se peignent tout le corps de rouge et de noir, s'arment de flèches et de pieux, et courent à sa rencontre. Mais à peine ont-ils aperçu l'homme de Dieu, leur colère tombe comme par miracle ; ils jettent leurs armes, et s'approchant de lui, ils l'accueillent avec mille démonstrations de joie.

Après de longues années consacrées à l'évangélisation de ces peuplades, le P. Oliva fut rappelé par ses supérieurs et chargé du gouvernement de plusieurs collèges de la Province. Puis, quand ses forces ne lui permirent plus de supporter un fardeau devenu désormais trop lourd, il se mit à recueillir, pour l'instruction et l'édification de la postérité, les souvenirs des temps anciens ; il raconta la vie des missionnaires, fils de saint Ignace, qui dans ces lointaines régions, s'étaient signalés par leurs vertus et leur sainteté, depuis le jour où, à la demande de Philippe II, saint François de Borgia les y avait envoyés près d'un siècle auparavant. Le

P. Anello Oliva mourut au collège de Lima dans la soixante-dixième année de son âge et la cinquante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes., p.* 61. — de Backer, *Biblioth. des Écriv.*, 1re *édit., t.* 2, *p.* 446. — Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napol., t.* 2, *l.* 2, *p.* 218. — Patrignani, *Menol.*, 5 *febbr.*, *p.* 69.

---

* Le cinquième jour de février de l'an 1775, mourut à Macerata le P. Pierre-François Rosignoli, de Novare, dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge et la soixante-septième depuis son entrée dans la Compagnie. Enfant, il ne pensait qu'au métier des armes ; à moins de quinze ans, il avait pris du service dans les armées françaises et après une première campagne, il rêvait d'aller à Paris et de s'engager définitivement, quand une parole d'un professeur de notre collège d'Arona, sur la vanité de la gloire humaine, fit tomber cette juvénile ardeur, ou plutôt la dirigea vers un but plus noble. A dix-huit ans, Pierre-François alla frapper à la porte du noviciat de Saint-André à Rome. On pouvait tout attendre de sa générosité et de sa ferveur ; une chose pourtant, comme il en fit l'aveu au P. Arnolfini, son Maître des novices, lui semblait dure ; c'était d'être privé à son goûter du petit régal de fraises et de lait auquel il avait été habitué dans son enfance. « Qu'à cela ne tienne », répondit le Père Maître, avec une prudence digne de saint Ignace ; et la saison venue, il lui fit servir des fraises et du lait, jusqu'à ce que le novice, humilié de sa délicatesse, le suppliât à deux genoux d'être traité comme tout le monde

Le P. Rosignoli évangélisait le diocèse de Florence et la campagne de Rome, quand, à la requête du Grand-Maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, il fut envoyé à Malte pour s'occuper des intérêts spirituels des chevaliers et de l'île entière. Les Exercices de saint Ignace furent l'instrument dont il se servit pour transformer en peu d'années tout le pays. Il les donnait d'abord dans le palais du Grand-Maître; mais bientôt cette enceinte devint trop étroite; alors, grâce à la Providence qui vint plus d'une fois à son aide d'une manière miraculeuse, et aux libéralités des chevaliers et surtout de Dom Pierre de Bragance, Grand-Prieur de Portugal, il fit construire une vaste maison de retraite, et auprès de la maison, une superbe église, dédiée au martyr saint Chalcédoine.

Il travaillait depuis treize ans dans cette île, avec des fruits immenses, lorsqu'il fut rappelé à Rome. Mais, en traversant la Sicile, il fut retenu comme confesseur par le vice-roi, de l'agrément du P. Ignace Visconti. Le P. Rosignoli exerça cette charge délicate pendant quatorze ans, sous ce prince et ses deux successeurs, sans se départir jamais de la simplicité et de l'humilité religieuse, se refusant, comme il l'avait déclaré dès le premier jour, à toute invitation, et n'acceptant aucun cadeau si minime qu'il fût ni pour lui ni pour le collège.

Cependant la Compagnie, proscrite par le roi Charles III de tous les pays soumis à la couronne d'Espagne, ne pouvait tarder longtemps à être expulsée aussi du royaume des Deux-Siciles. Le vice-roi essaya vainement de garder auprès de sa personne le P. Rosignoli; le saint vieillard voulut prendre avec ses frères la route de l'exil. Après un court séjour à Viterbe, il demanda la permission de se retirer à l'abbaye de Fiastra, dans la Marche d'An-

cône, petite résidence appartenant au Collège Romain. Chassé bientôt de cet asile, il se réfugia au collège de Macerata, voisin de l'abbaye. Au milieu de tant d'épreuves, auxquelles s'ajoutaient les infirmités de l'âge et la cécité, le P. Rosignoli ne perdit pas un moment l'inaltérable sérénité de son âme. La suppression même de la Compagnie n'arracha pas une plainte de ses lèvres ni de son cœur. Par pitié, ceux qui avaient été chargés de notifier et de faire exécuter le bref de Clément XIV, voulurent bien le laisser avec un autre vieillard au collège de Macerata ; il y passait les jours et les nuits dans un isolement presque complet, toujours occupé de Dieu. Il survécut près de deux ans à cette grande ruine. A la nouvelle que sa fin n'était plus éloignée, il laissa déborder sa joie. Au moment où il allait rendre le dernier soupir, le peuple de Macerata accourut près de sa pauvre couche, pour voir, disait-il, comment meurent les saints. Le P. Rosignoli, puisant dans son zèle et son amour des âmes une vigueur extraordinaire, se mit à parler à ces bonnes gens de la vanité des choses humaines et de la nécessité d'assurer son salut, avec une véhémence qui les pénétrait jusqu'au fond du cœur, et leur tirait des larmes des yeux. Suivant son désir, il fut enterré dans l'église du collège, afin de reposer, disait-il, auprès de ses frères, dont il espérait partager la gloire dans le ciel.

MARIO COLLICA, *Vita del P. Pietro Rosignoli*. *Cf.* BOERO, *Menol.*, 6 *febbr.*, *p.* 92-110. — DE BACKER, *Biblioth...*, 1re *édit.*, *t.* 4, *p.* 647.

VI FÉVRIER

—

Le sixième jour de février, à Messine, l'an 1591, mourut le P. CHARLES FARAONE, le premier des Pères Siciliens admis à la profession. Pour mieux s'y préparer, il avait embrassé entre autres pratiques d'humiliation, celle d'aller mendier de porte en porte. Cet exemple, suivi d'abord librement par quelques-uns de ses frères, fut ensuite adopté par la Compagnie et étendu à toutes les Provinces, en vertu d'une loi positive.

A l'âge de seize ans, Charles Faraone avait dû subir de terribles luttes pour suivre sa vocation. Une première fois, il s'était enfui de la maison paternelle : et comme le P. Corneille Wishaven, Maître des novices de Messine, hésitait à le recevoir : « Mon Père, lui dit Faraone, au tribunal de Dieu, vous répondrez de cette âme qui venait à vous pour se sauver » ! Mais bientôt enlevé de force par ses parents, il se vit étroitement enfermé dans une chambre, privé de ses habits, pour qu'il lui fût plus difficile encore de s'échapper. Alors, disent les PP. Nadasi et Jouvancy, il eut recours à Notre-Seigneur, et après beaucoup de prières et de larmes, il se leva sans bruit durant le sommeil de ses gardes, attacha ses draps à la fenêtre de sa chambre, et s'échappant à demi-nu, revint au

milieu de la nuit, frapper à la porte du noviciat, où il fut reçu à bras ouverts.

JUVENCIUS, *Histor. Soc. Jes.*, *part.* 5, *l.* 25, *n.* 54, *p.* 908. — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 6ª *febr.*, *p.* 72. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 36, 158, 302.

N. B. — Le P. Aguilera, *Op. cit.*, *p.* 302, n'admet pas le fait de la fuite du novice, tel qu'il est raconté par les PP. Jouvancy et Nadasi ; la raison qu'il en donne, c'est que le P. Annibal Codret, vivant alors à Messine, n'aurait pas manqué de le mentionner s'il était authentique. Cet argument est purement négatif et ne suffit pas, croyons-nous, à détruire l'assertion si positive des PP. Jouvancy et Nadasi qui écrivaient à Rome et avaient à leur disposition les archives de la Compagnie.

Le sixième jour de février de l'an 1795, mourut en exil à Viterbe, l'un des plus glorieux et des plus saints apôtres de la Sicile au dix-huitième siècle, le P. MICHEL-ANGE LENTINI, portant au tombeau l'innocence de son baptême, dans la quatre-vingt-douzième année de sa vie, et la soixante-douzième depuis son entrée au noviciat. Pendant qu'il faisait ses études au collège Mazarino, un vénérable missionnaire de la Compagnie, très favorisé de Dieu, lui dit un jour : « Mon fils, je sais de science certaine que si vous vous faites religieux, vous serez sauvé. Le serez-vous également si vous restez dans le monde ? Je n'en sais rien. Que le Seigneur vous donne sa bénédiction » ! Mais Dieu n'appelait pas Michel-Ange Len-

tini à se sauver seul. Durant les trente dernières années qui précédèrent la destruction de la Compagnie en Sicile, il renouvela les merveilles de saint François de Geronimo et du P. Louis La Nuza. Mais bientôt les fruits de conversion et de sainteté dont le P. Vincent Huby et ses successeurs enrichissaient l'Église depuis un demi-siècle et plus, par la belle œuvre des retraites publiques, inspirèrent au P. Lentini une méthode toute nouvelle pour ses missions. Dès qu'il arrivait dans une ville, après quelques jours d'émouvantes exhortations préparatoires pour tout le peuple, il consacrait deux ou trois mois à donner successivement les exercices de saint Ignace à toutes les classes de la société. Les prêtres, les magistrats, la noblesse, les jeunes gens, les artisans, les pauvres ; puis les grandes dames et les plus humbles femmes du peuple, se renfermaient tour à tour, au nombre de deux ou trois cents, dans une maison religieuse choisie à cet effet, et faisaient sous sa conduite une sérieuse retraite de huit ou dix jours. Aussi laissait-il à son départ les populations entières, non seulement converties, mais transformées et ne voulant plus vivre que de la vie de Jésus-Christ. A la suite de cet immense ébranlement, les villes d'Alcamo, de Mazzara, de Salemi, de San-Giuliano, de Catane, de Messine et de Termini, voulurent posséder des maisons de retraites fixes pour y entretenir le fruit des exercices.

Il ne faut pas croire que le P. Lentini ne rencontrât pas d'obstacles. La multitude ne se rendait pas toujours aussi facilement. Il redoublait alors ses pénitences, ses prières et toutes ses saintes industries. Dans une mission où tout le monde était comme de glace, il eut recours aux petits enfants, et les conduisant en procession par la ville, au milieu d'une foule de curieux, il s'arrêtait de

temps en temps, et criait d'une voix forte : « Mes enfants, où vont à la mort les scandaleux, les débauchés et ceux qui s'enrichissent du bien d'autrui ? Où vont ceux qui ne pardonnent pas les injures » ? A ces demandes et à d'autres semblables, cette troupe innocente répondait chaque fois : « En enfer ! en enfer » ! Telle fut la secousse imprimée au peuple par ce spectacle, qu'au bout de quelques semaines, la grande procession de pénitence comptait près de vingt mille personnes. Très sensiblement humilié dans une autre circonstance, et du côté où il s'y attendait le moins, le P. Lentini eut recours à la lecture de l'Imitation et à la prière. Alors le P. Marie Reggio, son Maître des novices, mort saintement depuis quelques années, lui apparut glorieux et lui répéta trois fois : « Dieu se plaît aux humiliations de ses élus » !

Boero, *Menolog.*, 6 *febb.*, *p.* 119-126. — Termanini, *Vita e Virtù del sacerdote Don Michel-Angelo Lentini...*, *Roma*, 1795.

VII FÉVRIER

—

Le septième jour de février de l'an 1604, mourut à Catane, sa patrie, le P. FERDINAND PATERNO, le premier des vingt religieux que sa famille donna successivement à la Compagnie ; il fut également célèbre pour sa science, son habileté dans les affaires et sa vertu. Député deux fois par sa Province à la cour de Madrid, il se vit dès sa première arrivée, choisi pour confesseur par la reine d'Espagne, et pour prédicateur par Philippe II. Mais il devait être, à son second voyage, chargé d'une âme bien autrement chère à Dieu, celle d'un jeune page, récemment venu à la cour avec l'impératrice Marie d'Autriche, le fils du marquis de Castiglione, Louis de Gonzague. Quand la sainte Vierge appela elle-même cet angélique enfant à la Compagnie le jour de son Assomption, elle lui recommanda de ne rien faire que selon les conseils du P. Paterno. De retour en Sicile et supérieur de la maison professe de Palerme, le zélé serviteur de Dieu y fonda deux nouvelles congrégations de la très sainte Vierge en faveur des artisans et des ouvriers les plus humbles, dont il aimait particulièrement à s'occuper. Dans ses dernières années, appelé au gouvernement du collège de Catane, sa patrie, il parvint à créer dans cette ville, grâce surtout aux aumônes de ses parents, une maison de refuge

et un véritable port de sainteté pour les pauvres pécheresses revenues à Dieu. Il mourut à l'âge de soixante-quatre ans ; il en avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ. Jes., ann. 1604, *p.* 17. — NADASI, *Annus dier. memor. Soc. Jes.*, 6a *febr.*, *p.* 73, *et* 26a *mart.*, *p.* 169. — AGUILERA, *Histor. Prov. Sic.*, *t.* 1, *p.* 450-458. — CEPARI, *Vie de Saint Louis de Gonzague.* — BOERO, *Menol.*, 7 *febr.*, *p.* 134. — MONGITORE, *Biblioth. sicul.*, *t.* 1, *p.* 196. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 4, *p.* 522.

Le septième jour de février, mourut en 1720, au collège de Pistoie, dans la Province romaine, le P. ANTOINE-FRANÇOIS DOMENICHINI, né à Città di Castello en Ombrie. Trente ans de travaux apostoliques dans les États de l'Église et dans la Toscane, résument à peu près tout ce que nous connaissons de sa vie. Quant au plan de conduite qu'il s'était tracé, Notre-Seigneur le lui avait fait trouver, disait-il, dans ces paroles de David : « *In die mandavit Dominus misericordiam suam, et nocte canticum ejus* ! Dieu nous recommande pour le jour les œuvres de sa miséricorde, et le chant de ses louanges pour la nuit » (Ps. 41, 9). Ainsi après quatre heures de sommeil qu'il prenait souvent sur une chaise tout habillé, il se mettait en oraison, et profitait des ténèbres pour aller visiter le saint Sacrement, une lourde croix sur les épaules, une couronne d'épines sur la tête, et les pieds nus. Le jour il était aux pauvres, aux prisonniers, aux mourants, toujours portant un cilice ou une ceinture de fer dont les pointes s'enfonçaient dans ses chairs.

Les éléments, les démons, les libertins, tout semblait parfois conjuré contre lui. Il lui arriva tour à tour de tomber en pleine nuit dans un précipice d'où le retirèrent quelques religieux de saint François ; d'être emporté par les eaux d'un torrent qu'il avait tenté de franchir à gué ; d'être battu horriblement par de jeunes débauchés auxquels il avait enlevé leur proie ; de recevoir la visite des légions infernales, qui poussaient leur rage contre lui jusqu'à le traîner par les cheveux sur le pavé de sa cellule, pour se venger de la perte des âmes qu'il leur ravissait. La vie du P. Domenichini est pleine de merveilles. Nombre de malades lui durent la guérison du corps ; mais on regardait avec raison comme non moins surprenante la guérison des âmes. Quelques courtes paroles lui suffisaient souvent pour dissiper les troubles des consciences et calmer les plus violents orages. La dévotion à la Vierge immaculée était une de ses dévotions favorites. Toutefois le plus puissant moyen de sanctification entre ses mains, surtout pour les prêtres, c'étaient les Exercices de saint Ignace. Afin de mieux assurer le fruit de ses missions, il n'évangélisait aucune ville, sans donner à la fin, et à part, durant huit jours, une retraite à tout le clergé. Le P. Domenichini s'endormit dans le Seigneur à l'âge de soixante-et onze ans, dont il avait passé cinquante-et-un dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 7 *febbr.*, *p.* 84.

Le septième jour de février de l'an 1830, le P. François Scannavino mourut à Palerme. Il avait longtemps appartenu au clergé séculier et s'était fait remarquer par sa vie sainte et pénitente. Lorsque la Compagnie fut détruite en Sicile, il se chargea vaillamment de soutenir plusieurs des œuvres de nos Pères à Palerme ; et pendant trente années de suite, une grande partie de la jeunesse sicilienne lui fut redevable d'une forte éducation chrétienne, peut-être plus nécessaire alors que jamais. Dieu lui donna, en récompense, la vocation religieuse. Quand Palerme vit reparaître la Compagnie en 1805, François Scannavino, bien qu'âgé de soixante-huit ans, supplia les supérieurs de l'accepter comme novice. C'était un saint que Dieu leur offrait ; ils l'accueillirent avec joie. Ils pouvaient craindre de le voir bientôt mourir au milieu d'eux ; mais le bon vieillard survécut encore vingt-cinq ans, donnant à tous jusqu'à la fin, l'exemple d'une obéissance qui ne considérait dans les ordres reçus que la volonté même de Dieu ; et si mortifié, qu'à l'âge de plus de quatre-vingt-douze ans, il priait encore plusieurs heures chaque jour, sans appui et à genoux, et se flagellait sans pitié.

Boero, *Menol., 7 febbr., p.* 146.

VIII FÉVRIER

—

Le huitième jour de février de l'an 1588 mourut à Palerme, dans une très douce joie, le F. JOSEPH PASTORE Scolastique. Il n'était âgé que de vingt-trois ans ; mais son angélique pureté, son amour pour la Vierge immaculée, son respect filial pour les moindres prescriptions de saint Ignace, lui méritèrent dans ses derniers jours deux grâces insignes. Notre-Dame vint le visiter elle-même, au début de sa maladie, l'invitant à se réjouir, parce que sa récompense était proche ; et Notre Bienheureux Père descendit visiblement pour chercher son âme, en lui disant : « Viens avec moi, Joseph, viens recevoir la couronne de gloire que Dieu a préparée dans le ciel à mes vrais enfants » !

PATRIGNANI, *Menolog*, 8 *febbr.*, *p.* 91. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 272. — ALBERTI, *Istor. della Provinc. di Sicilia*, *l.* 6, *c.* 13, *p.* 667.

Le huitième jour de février de l'an 1719, mourut à Rome, en odeur de bénédiction, le P. BENOIT ROGACCI, d'une noble famille de Raguse, appelé par ses contemporains « un saint dont l'amour de Dieu semblait faire toute la vie ». Il habitait depuis quarante ans le noviciat de Saint-André, tour à tour professeur de rhétorique des juvénistes, et chargé de donner les Exercices de saint Ignace aux novices, au clergé, aux prélats, aux princes romains et aux cardinaux. Ses œuvres visibles, dit l'auteur de son éloge, apparaissent par dessus tout dans les grands hommes qu'il forma, durant un si long temps, à la perfection des lettres humaines et de la sainteté. Hors de là, toute sa vie était cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Sauf quelques pratiques extérieures dont il ne pouvait dérober complètement la connaissance, telles que ses austérités, ses transports extatiques, particulièrement au saint autel, tout le reste ne se trahissait que par ce reflet sensible, mais indéfinissable, de la lumière et des opérations du Saint-Esprit dans l'âme des saints. Quand il priait ou contemplait son Seigneur dans les créatures, il ne s'apercevait plus d'autre chose; et comme on le raconte de saint Ignace, il laissait alors échapper des soupirs et des exclamations. Ces transports lui étaient ordinaires, même dans de simples exhortations spirituelles. Il se levait alors subitement, le visage en feu, tout possédé de ces maximes éternelles qu'il gravait en traits indélébiles dans les âmes, et qui décidaient souvent en quelques minutes de toute une vie. Nous avons encore entre les mains quelques beaux monuments de cet esprit séraphique du P. Rogacci, qui le fit comparer à sainte Thérèse, aussi bien que de sa profonde connaissance des auteurs sacrés et profanes, dans ses différents traités sur

L'unique chose nécessaire, ou la science et l'amour filial de Dieu, *La sanctification par les Exercices de saint Ignace*, et *L'excellence de la vie religieuse*. Le P. Rogacci rendit doucement son âme à Dieu, dans la soixante-treizième année de son âge et la cinquante-huitième, depuis son entrée dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 8 *febbr.*, *p.* 95. — DE BACKER, *Biblioth. des Écrivains.*, 1re *édit.*, *t.* 2, *p.* 530.

IX FÉVRIER

—

Le neuvième jour de février de l'an 1645, mourut dans la maison professe de Rome le P. MUTIUS VITELLESCHI, que l'on pourrait appeler, ce semble, le saint François de Sales des Généraux de la Compagnie. Le P. Nadasi, qui écrivait quelques années après sa mort, lui applique en ces termes le bel éloge donné par l'Esprit-Saint à la douceur de Moïse : *Præpositorum Generalium ad admirabilitatem usque longe suavissimus.* Né à Rome d'une illustre et antique famille, sous le généralat de Jacques Laynez, le jeune Mutius, à peine âgé de onze ans, sentit le désir de se donner à la Compagnie. Comme il le raconte lui-même dans une lettre que nous avons encore, ce fut à la modestie des novices de Saint-André, qu'il dut cette première et inébranlable résolution. Croissant dès lors chaque jour en estime et en amour de la sainteté, il fit successivement, avant d'achever ses études, le vœu de chasteté perpétuelle, le vœu d'entrer dans la Compagnie, celui de distribuer tous ses biens aux pauvres, à mesure qu'il pourrait en acquérir, et enfin celui de n'accepter aucune dignité ecclésiastique. Il voulait déjouer ainsi d'avance toutes les espérances de sa famille : mais comme son père demeurait néanmoins inflexible à ses prières, il eut recours à l'autorité du Souverain Pontife Grégoire XIII : puis avec

la permission de ce grand et saint pape, il s'enfuit au noviciat, le jour de l'Assomption de l'an 1583, après avoir communié avec sa mère dans l'église du Gesù. Plus tard, en action de grâces de cette victoire, et en l'honneur de la très sainte Vierge, il ne manqua jamais, durant les trente années de son généralat, de recevoir au même jour un novice, comme pour lui transmettre son héritage au service de Notre Seigneur, et suppléer à tout ce qu'il croyait n'avoir pas fait pour la gloire de Dieu.

Les chaînes et les tortures de nos premiers martyrs d'Angleterre leur suscitaient alors de nombreux imitateurs. Mutius Vitelleschi supplia le P. Aquaviva de lui ouvrir cette sanglante carrière; mais elle offrait trop de périls et d'obstacles pour un étranger. Il reçut en échange, à l'âge de trente-deux ans, la mission de former les apôtres et les martyrs de la Grande-Bretagne, dans la charge de Recteur du Séminaire Anglais de Rome. Il ne cessa de témoigner à cette glorieuse portion de la famille d'Ignace la plus vive affection ; il organisa et constitua, dès qu'il le put, la Vice-Province et la Province d'Angleterre, riche présent qu'il fit à la Compagnie et à l'Église. Du Séminaire Anglais, le P. Mutius passa au gouvernement du collège de Naples, puis à celui des deux Provinces de Naples et de Rome, et enfin à la charge d'Assistant d'Italie ; il avait alors quarante-cinq ans. La septième Congrégation l'élut sept ans après, en 1615, pour successeur du P. Claude Aquaviva. Il gouverna toute la Compagnie d'une main aussi ferme que douce, pendant près de trente ans. Le Vénérable P. Jules Mancinelli avait connu d'avance son élection par une révélation divine, et l'avait même consignée dans un écrit signé de sa main.

Quelques esprits remuants, derniers et tristes restes des adversai-

res du P. Claude, tentèrent, il est vrai, de s'opposer à ce choix; mais ils ne réussirent qu'à soulever contre eux l'indignation de toute la Congrégation générale, et il ne fallut rien moins que les prières et les larmes de leur nouveau Père pour les dérober aux plus sévères châtiments. Plusieurs d'entre eux, vaincus par sa douceur, et devenus même dans la suite ses amis les plus fidèles, vinrent lui demander pardon de leur indigne conduite; mais dès qu'il les vit à ses genoux, il les releva, et les embrassant avec tendresse : « Mes bien-aimés Pères, leur dit-il; aussi sincèrement que je prie le Seigneur d'oublier mes fautes, j'ai depuis longtemps tout oublié » !

CORDARA, *Histor. Soc. Jesu.*, *part.* 6a, *lib.* 1, *n.* 4, *p.* 13 *et passim. Cf. indicem sub titulo* MUTIUS VITELLESCHUS. — ID., *part.* 6a, *tom. posterior. lib.* 11, *n.* 32, *p.* 11 *et pass. Cf. indic.*, *p.* 717. — PATRIGNANI, *Menologio*, 9 *febbr.*, *p.* 98. — NADASI, *Ann. dier. memorab.*, 9a *febr.*, *p.* 80. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 9a *febr.*, *p.* 53. — SOTUELLUS, *Biblioth. Script. Soc. Jes.*, *p.* 620. — DE BACKER, *Biblioth. des Écrivains*, 1re *édit.*, *t.* 7, *p.* 382. — AGUILERA, *Histor. Provinciæ Sicul.*, *t.* 2, *p.* 200, 253, 544. — CRÉTINEAU-JOLY, *Hist. de la Compagn. de Jésus*, *t.* 3, *ch.* 2, *p.* 144; *ch.* 8, *p.* 371 *et suiv.*

---

* Le neuvième jour de février de l'an 1745 mourut à Montechiaro en Sicile, le P. ANTONIN FINOCCHIO, homme apostolique dont la mémoire est encore en vénération. Après sa profession solennelle, il avait sollicité la grâce de se consacrer tout entier au ministère des missions. Pendant trente-cinq ans, il ne cessa de parcourir la Sicile, annonçant la divine parole, catéchisant les ignorants, ramenant à Dieu les pécheurs, déracinant les abus, faisant refleurir la

piété et la fréquentation des sacrements. Il faisait tous ses voyages à pied, un bourdon à la main et son mince bagage sur les épaules ; une nourriture grossière, un court sommeil sur une planche, de sanglantes flagellations, une oraison continuelle étaient les auxiliaires tout-puissants de sa parole, et préparaient d'innombrables conversions, fruits de son zèle.

La petite ville de Montechiaro, où la dévotion populaire vénérait une image de la très sainte Vierge, appelée Notre-Dame de Gulfis, était comme son quartier-général. C'est là que le P. Finocchio venait prendre quelque repos après ses longues fatigues : c'est de là qu'il s'élançait à la conquête des âmes jusqu'aux extrémités de la Sicile ; c'est là aussi qu'il désirait dormir de son dernier sommeil, au pied de l'autel de sa Mère, en attendant la bienheureuse résurrection. Cependant son attente parut sur le point d'être trompée. Les Supérieurs, le voyant épuisé de forces, lui ordonnèrent de se rendre au collège de Mazara, pour y jouir enfin de quelque repos. Nul sacrifice ne pouvait lui coûter davantage ; mais soumis avant tout à la volonté de Dieu, il se disposait à partir après avoir pris congé de Notre-Dame, quand une maladie soudaine l'arrêta de force. Le P. Finocchio l'accueillit avec amour et reconnaissance, comme le plus cher gage de la tendresse de Marie, et après quelques jours de souffrances, pendant lesquels il ne cessa d'exhaler sa joie, sûr désormais de voir ses désirs exaucés, il remit son âme entre les mains de Dieu et de son aimable protectrice. Il était dans la soixante-dix-huitième année de son âge et la soixante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Boero, *Menol.*, 9 *febr.*, *p.* 172.

X FÉVRIER

—

Le dixième jour de février de l'an 1640, mourut à Côme en odeur de sainteté le P. CHARLES CARLANTINI, enseveli avec honneur auprès du confessionnal où il réconciliait les âmes avec Dieu depuis trente ans. Dans cet humble ministère, on le comparait au grand docteur de l'Église saint Ambroise, pleurant avec une tendresse toute maternelle sur les plaies des pécheurs et sur les outrages faits à Jésus-Christ ; il y avait même acquis une si haute réputation de vertus et de miracles, que les plus nobles et les plus savants personnages le vénéraient comme le saint et le père de toute la ville, et vinrent, après son dernier soupir, demander comme des reliques les plus minces objets qui avaient été à son usage. Notre-Seigneur lui avait, en effet, communiqué les dons de sanctifier les âmes, de lire au fond des consciences, de chasser les démons et de guérir les maladies. Un malheureux poussé par la vengeance, était allé un jour de fête, attendre son ennemi à la porte de l'église pour l'assassiner ; ses armes étaient cachées et rien ne trahissait son dessein. Mais en passant à côté de lui, l'homme de Dieu le regarda et lui dit : « Malheureux, que penses-tu faire? viens, suis-moi » ! Et le conduisant à son confessionnal, il lui changea tellement le cœur, que le pécheur converti, courut s'enfermer

sans délai dans un monastère, où il vécut et mourut saintement.

Un médecin de Côme, excellent chrétien, avait obtenu du P. Carlantini la guérison de ses deux enfants ; depuis lors, quand il rencontrait quelque malade désespéré, il l'engageait à recourir au même moyen. Mais un jour ayant osé raconter ce miracle et renouveler son conseil ordinaire, en présence même du saint homme, l'humble religieux lui répondit tout indigné : « Est-ce donc là garder la reconnaissance que vous devez à Dieu pour ses bienfaits, et le secret que vous devez à votre ami » ? Il se considérait lui-même comme dénué de tout mérite et de toute vertu, et supplia qu'à ses derniers moments, on lui répétât sans cesse ces paroles : « Mon Père, souvenez-vous de celui qui a pitié des pécheurs et qui est mort pour eux ». Le P. Carlantini était âgé de quatre-vingt-cinq ans, il en avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Litt. Ann. Soc. Jes., *ann.* 1610, *p.* 54. — PATRIGNANI, *Menol.*, 10 *febbr.*, *p.* 102. — NADASI, *Ann. dier. memorab.*, 10ª *febr.*, *p.* 81. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 10ª *febr.*, *p.* 55. — NIEREMBERG, *Varones ilustres*, *t.* 4, *p.* 696. — RHO, *Variæ virtut. Historiæ*, *l.* 4, *c.* 6, *p.* 451.

XI FÉVRIER

—

Le onzième jour de février de l'an 1759, mourut dans la mission des Moxes, au Pérou, le P. Nicolas Altogradi, de la Province de Milan. Il cultivait depuis trente-six ans ces tribus sauvages, qui avaient massacré leur premier apôtre, le P. Cyprien Baraze; et durant quinze années de suite, il avait gouverné, en qualité de supérieur général, toutes les réductions déjà peuplées de quarante ou cinquante mille nouveaux chrétiens. Il se chargeait alors, non seulement de visiter lui-même toutes ces églises naissantes, de pourvoir à tous leurs besoins, avec une charité qui s'émouvait des moindres privations de ses enfants ou de ses frères; de réunir tour à tour près de lui les ouvriers apostoliques, pour renouveler les forces de leurs âmes et de leurs corps, et délibérer en commun sur les moyens d'étendre plus sûrement le règne de Dieu ; mais il prenait encore sur lui d'aller en personne, au prix de fatigues inouïes, chercher les infidèles dans leurs plus profondes tanières ; et il les amenait, à force de douceur et de caresses, au bercail de Jésus-Christ. La peste venait-elle à éclater au milieu de son immense troupeau ? il courait sur-le-champ partager toutes les souffrances des missionnaires, assistait jour et nuit les mourants, ensevelissait les morts ; et bien des fois on le vit entrer dans

sa pauvre hutte, à la nuit tombante, encore à jeun, sans que même alors, il consentît à quitter son cilice, ni une large croix armée de pointes aiguës, et dont il ne se dépouilla que sur un ordre exprès de l'obéissance, peu de jours avant sa sainte mort arrivée à l'âge de soixante-et-onze ans. Il avait vécu cinquante-trois ans dans la Compagnie.

Boero, *Menol.*, 11 *febr.*, *p.* 203.

---

* Le onzième jour de février de l'an 1638, mourut à Palerme le P. Barthélemy Cangelosa, laissant à tous les enfants de la Compagnie un exemple insigne d'attachement à sa vocation. Pendant son noviciat, à la suite d'un accident ou d'une maladie, il était devenu boiteux. Les supérieurs épuisèrent tous les remèdes pour le guérir ; mais le mal ne faisant que s'accentuer chaque jour davantage, ils se décidèrent à le renvoyer dans sa famille. Vainement Barthélemy Cangelosa s'efforça de les fléchir ; il en appela au Père Général. Il écrivit au P. Aquaviva la lettre la plus touchante, protestant que boiteux comme il était, il était prêt à se rendre à pied jusqu'à Rome, et s'il ne pouvait marcher, il se traînerait sur les genoux jusqu'auprès de lui. Il se présenta en effet au P. Aquaviva. A la vue d'un si généreux amour de la Compagnie, celui-ci n'eut pas le cœur de rebuter le pauvre infirme ; il l'embrassa comme son fils et le renvoya consolé au noviciat.

Les supérieurs n'eurent pas à regretter la décision du Père Gé-

néral. Le P. Cangelosa, par ses éminentes vertus et son grand savoir, fut un des plus utiles ouvriers de la Province de Sicile. Il passa presque toute sa vie dans l'enseignement des hautes sciences; et quand la mort le surprit, il occupait encore avec éclat la chaire d'hébreu, au collège de Palerme, à l'âge de soixante-dix-sept ans ; il en avait passé cinquante-quatre ans dans la Compagnie.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 359.

XII FÉVRIER

—

Le douzième jour de février de l'an 1693, fut massacré à coups de massue, dans les missions de la Nouvelle-Grenade, le P. VINCENT LOVERSO, Sicilien. Il passait déjà pour un des avocats les plus distingués de Palerme, lorsque à l'âge de vingt-trois ans, il foula aux pieds toutes les espérances du monde. Loin de prétendre tirer quelque honneur de sa haute réputation, il pria les supérieurs, après les épreuves du noviciat, de lui faire recommencer ses études de grammaire ; et il s'y livra tout entier, ne croyant devoir rien épargner, disait-il, pour glorifier Dieu par la science aussi bien que par la sainteté. Douze ans après, il s'embarquait pour la Nouvelle-Grenade. Sa triple navigation de Sicile à Gênes, de Gênes à Cadix, de Cadix à Carthagène, fut pour lui un lent et douloureux apprentissage du martyre. Les convulsions et les flots de sang que lui coûta cette longue traversée, ne l'abattirent pas un seul moment. Rien ne put le décider à s'arrêter dans quelque port et à retourner en arrière.

Bien plus, sans prendre même le repos que son corps épuisé réclamait impérieusement, à peine débarqué à Carthagène, il entreprit le rude trajet de cette ville aux rives de l'Orénoque, où quelques peuplades sauvages commençaient à se réunir autour de la croix.

C'était un des postes les plus dangereux du Nouveau-Monde, exposé sans cesse aux ravages des Caraïbes, dont la férocité naturelle était encore accrue par la haine du nom chrétien. C'est là que le P. Loverso, après moins de trois ans d'apostolat, devait cueillir la palme du martyre. Surpris au bord d'un fleuve par quelques pirogues de ces barbares, il fut aussitôt renversé à terre et tellement battu à coups de massue, que son corps et sa tête broyés n'offraient plus aucune forme humaine, quand ses néophytes vinrent en recueillir les lambeaux.

Boero, *Menol.*, 12 *febbr.*, *p.* 218. — Cassani, *Historia de la Provincia de la Compañia de Jesus del Nuevo Reyno de Granada, p.* 207, 602. — Borda, *Histor. de la Compañia de Jesus en la Nueva Granada*, *t.* 1, *liv.* 4, *p.* 160.

Le douzième jour de février moururent saintement, à Palerme, l'an 1656, le P. Nicolas Galletti, héritier des princes de Fiume-Salso en Sicile, et le P. Dominique Centi à Rome en 1751.

Le P. Nicolas Galletti, marquis de San-Cataldo à l'âge de dix-huit ans, s'était aussitôt dépouillé avec bonheur de toutes ses dignités et de son immense fortune, pour suivre Jésus-Christ pauvre et humble. Afin de rendre sa renonciation plus irrévocable, il fut admis à prononcer les trois vœux de profès quelques semaines seulement après les vœux simples des Scolastiques. Lorsqu'il expira dix ans plus tard, rapidement consumé par la ferveur de son application à tous ses devoirs : « Béni soit Notre-Seigneur, répétait-il avec des transports de joie sur son lit de mort ; béni soit Notre-Seigneur, qui m'a fait la grâce, non seulement de lui sacri-

fier les biens et les honneurs de la terre, mais encore de lui donner ce que j'avais de plus intime, mes forces, mon cœur, mon sang et ma vie » !

Le P. Dominique Centi, professeur de théologie morale, et directeur d'une des principales congrégations de la très sainte Vierge, au Collège Romain, pendant environ trente ans, se consuma plus lentement, mais d'une manière plus effrayante pour la nature, par le martyre de la pénitence. Bien peu paraissent l'avoir surpassé dans l'amour de la croix. Tandis qu'il formait ses congréganistes à reproduire en eux les plus belles vertus du Sauveur et de sa sainte Mère, il avait choisi pour son partage les douleurs de la Passion. Les fouets, les liens, les épines, les clous, le vinaigre, le fer et le feu, lui servaient tour à tour à se crucifier, comme purent l'attester des témoins oculaires. Au nom de Jésus souffrant, ce saint homme était parvenu à décider, malgré toute leur résistance, deux prêtres, ses pénitents, à employer contre lui, durant vingt années, les plus rudes instruments de torture. Il redoublait surtout ses austérités dans les temps de péchés, tels que le carnaval, et durant la semaine sainte. Mais dans la relation écrite de leur main, que l'on conserve encore à Rome, « Dieu, ajoutent ces ecclésiastiques, semblait par un perpétuel prodige approuver les pieux excès de son serviteur ; car ses plus profondes blessures se cicatrisaient presque aussitôt, laissant à peine une trace visible, et lui permettaient ainsi sans cesse de les rouvrir, sans mettre sa vie en danger.

P. Nicolas Galletti. — *Aguilera*, *Histor. Provinc. Sicul.* , *t.* 2, *p.* 628. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 12a *febr.*, *p.* 87.

P. Dominique Centi. — Boero, *Menol.* , 12 *febbr.*, *p.* 221.

XIII FÉVRIER

—

Le treizième jour de février de l'an 1626, mourut à Chieti dans les Abruzzes, le P. JULES-IGNACE JULIIS, en si grande réputation de vertu et de miracles, qu'aussitôt après ses funérailles, l'évêque voulut commencer le procès de sa béatification. Dès sa plus tendre enfance, à un âge où l'on a d'ordinaire à peine assez de lumière pour connaître Notre-Seigneur, sa résolution était déjà prise de ne vivre que pour lui. Mais il se trouvait par malheur l'unique héritier de sa famille ; pour dissiper ses premières idées de vie religieuse, son père l'envoya au collège de la Compagnie à Naples. Ce fut là que, tout en veillant avec un soin extrême à conserver sans tache son innocence, le pieux enfant sentit s'allumer dans son cœur le zèle des âmes: Quelques années après, guéri par saint Ignace d'une maladie mortelle, il prit en reconnaissance le nom de son protecteur, et triomphant enfin de tous les obstacles, il franchit le seuil du noviciat de Naples, à l'âge de dix-huit ans. A peine admis dans cette nouvelles carrière, Ignace de Juliis ne voulut aspirer à rien moins qu'aux plus héroïques vertus des saints ; et il marcha rapidement sur leurs traces. Par une fidélité bien rare à la grâce, sa ferveur ne fit que se fortifier et s'accroître, au sortir de ses premières épreuves, malgré la préoccupation des études et le tracas

des collèges. Bien des fois dans la suite, il en rendit grâce à Notre-Seigneur, comme d'un de ses plus insignes bienfaits ; il aimait à se déclarer après Dieu redevable de ce bonheur, surtout à l'un de ses jeunes collègues, Jules-César Margico, plus tard apôtre et martyr à Siam, avec lequel il s'entretenait souvent à cœur ouvert des moyens de faire sans cesse de nouveaux progrès dans la vertu, et à son confesseur, le P. Sertorio Caputo, l'apôtre et le saint d'Aquila.

Avant d'être parvenu au terme de ses études, Ignace Juliis avait instamment sollicité, à plusieurs reprises, la grâce de porter le nom de Jésus aux infidèles de l'Orient ; il tressaillait de joie à la pensée des feux et des croix du Japon, et s'y préparait par une vie de travail, de prière et de pénitence. Mais l'obéissance lui désigna la ville et le diocèse de Chieti pour théâtre de son apostolat ; il s'y consuma sans interruption, jusqu'à la mort, au service des enfants, des pauvres, des moribonds, des prisonniers, des prêtres et surtout de trois ferventes congrégations de gentilshommes, de jeunes gens et d'artisans. Une âme ne lui semblait jamais trop coûter de peines. Pour sauver un pécheur, on le vit demeurer à son chevet trois jours et trois nuits de suite. Au milieu de la dernière semaine de sa vie, comme il était en oraison au pied du saint Sacrement, il entendit très-distinctement ces paroles : « Ignace, prépare-toi au prochain voyage de l'éternité » — « Mon cœur est prêt, répondit aussitôt l'homme de Dieu, en pleurant de joie, mon cœur est prêt à quitter la terre ». Et donnant avec une nouvelle ardeur ses deux derniers jours aux âmes et à la prière, il s'endormit doucement dans le Seigneur, à l'âge de quarante-quatre ans.

CORDARA, *Histor. Soc. Jes.*, *part.* 6, *tom. poster.*, *l.* 11, *n.* 29, *p.* 10. — NADASI, *Annus dier. memor.*, 13a *febr.*, *p.* 88. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 13a *febr.*, *p.* 60. — SANTAGATA, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 4, *p.* 390 *et suiv.* — BARONE, *Della vita del P. Sertorio Caputo*, *p.* 196.

Le treizième jour de février, à Xalmolonga près de Mexico, mourut en 1694, le dévoué serviteur de la très sainte Vierge, le P. JEAN-BAPTISTE ZAPPA, de la Province de Milan. Dès son entrée dans la Compagnie, il avait introduit au noviciat, avec l'approbation de son Père Maître, le pieux usage des fleurs de vertus offertes chaque semaine à la Vierge immaculée. Un peu plus tard, le récit des merveilles de Notre-Dame de Guadalupe au Mexique, avait décidé de sa vocation pour le salut des peuples du Nouveau-Monde. Il fonda lui-même à Mexico le pèlerinage de Lorette, où la vénération publique exigea, douze ans après sa mort, que ses ossements fussent solennellement transportés. De son côté, la Reine du ciel le combla des faveurs les plus précieuses. Bien souvent elle daignait lui apparaître, et l'instruire de ce qu'il avait à faire pour devenir un saint. Comme il passait un jour, à Mexico, près du *Portal de las Flores*, où se trouvaient réunis quelques Indiens, tellement grossiers et ignorants que le serviteur de Dieu s'était demandé plus d'une fois, si leur race était capable de la connaissance de Jésus-Christ: « O ma bienheureuse Reine, s'écria-t-il en levant les yeux sur une image de sa céleste protectrice, que pourrais-je faire pour vous plaire » ? Alors une voix sortant de la sainte image lui répondit: « Sois devant moi comme un de ces pauvres gens si méprisés » !

Il apprit aussi de Notre-Dame que son cher compagnon de noviciat, d'études et d'apostolat au delà des mers, le P. Jean-Marie de Salvatierra, planterait enfin la croix sur les rivages de la Californie, après avoir triomphé des plus désespérants obstacles. Il lui en envoya la bonne nouvelle, avec une recommandation très expresse, d'y porter et d'y faire honorer aussi Notre-Dame de Lorette, la future et divine conquérante des tribus de ces sauvages contrées. La vie du P. Zappa est pleine de merveilles. On le vit évangéliser et gagner à Dieu des multitudes dont il n'avait jamais appris la langue; et bien des fois, ajoute le Ménologe Mexicain du P. Oviedo, il fut transporté par les anges, à de très grandes distances, là où le réclamait le service de Dieu, laissant son ange gardien tenir sa place et remplir son office. Au moment où il expirait, il apparut en habit de pélerin au P. Salvatierra, lui dit qu'il partait pour le ciel, où Notre-Seigneur l'appelait, et l'exhorta d'un visage riant à ne pas se lasser jusqu'à la mort de travailler toujours et de beaucoup souffrir pour Jésus-Christ.

Alegre, *Historia de la Compañia de Jesus en Nueva-España, t.* 3, *p.* 78. — Venegas, *Noticia de la California...*, *t.* 2, *p.* 9. — de Backer, *Biblioth. des Écrivains...*, *t.* 3, *p.* 1705. — Oviedo, *Menol. de los Varones... de Nueva-España...*, 13 *febrero*, *p.* 52.

XIV FÉVRIER

—

Le quatorzième jour de février de l'an 1646, mourut à Palerme le P. Pierre-Antoine Castelli, né à Florence de la famille des Médicis, et dont la jeunesse livrée au monde, la vie religieuse, toute pleine de mépris volontaire et d'abjection aux yeux des hommes, enfin les faveurs extraordinaires qui en furent dès ici-bas la récompense, offrent un des plus surprenants tableaux que l'on puisse rencontrer, au témoignage du P. Emmanuel Aguilera. Élevé dans l'intime familiarité des Barberini et des Borghèse, il avait embrassé, après de brillantes études, l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, séduit par les dehors de cette vie chevaleresque, dont il ne voyait que l'éclat, la richesse et la liberté. Bientôt il y donna carrière à tous les désirs de son âme. Les plaisirs de la table et du jeu, les raffinements de la galanterie et de l'orgueil ; une susceptibilité d'honneur toujours prête à demander raison l'épée à la main, se partagèrent les vingt-sept premières années de ce fier et voluptueux jeune homme. Mais enfin, comme il se disposait un jour à satisfaire ses passions plus criminellement que de coutume, le saint nom de Marie l'arrêta subitement ; il passa de longues heures à prier et à pleurer, et la Vierge immaculée, sensible à cet hommage d'une dé-

votion depuis longtemps presque éteinte, apparut au jeune chevalier et lui promit son secours pour mener désormais une vie nouvelle, et lui ordonna de quitter l'épée pour se consacrer à son service dans la Compagnie de Jésus.

Il obéit aussitôt, se démet de ses riches commanderies, et bien résolu désormais de se donner aussi pleinement à Dieu qu'il s'était donné au monde, s'embarque pour la Sicile, où nul ne connaît ni son nom, ni son mérite, ni sa famille. Il n'aspire qu'à vivre dans le mépris, suivant la belle parole de l'Imitation « *Ama nesciri et pro nihilo reputari* ». Notre-Seigneur ne tarda guère à lui donner l'assurance formelle que ses désirs seraient exaucés. En effet, l'on tint d'abord si peu de compte de lui, que pendant cinq années entières, aucun supérieur ne parut soucieux de l'admettre aux premiers vœux. Puis durant près d'un demi-siècle, il ne fut élevé à aucune charge, appelé à aucun ministère tant soit peu relevé aux yeux des hommes; bien plus il se vit ballotté d'une maison à une autre, blâmé publiquement, exilé, calomnié dans ses plus saintes entreprises; dans sa vieillesse, on semblait souvent ne le trouver bon qu'à servir de compagnon à quelques jeunes prédicateurs, que ses infirmités lui permettaient à peine de suivre. Rien n'était cependant plus facile au P. Castelli que de mettre fin à tant d'épreuves. La Providence le conduisit une fois à Rome, comme par un effet du hasard; aussitôt reconnu par les Barberini et les Borghèse, il est présenté à Paul V. Non content de l'accueillir avec bonté, le Souverain Pontife l'invite à revenir, et lui envoie fréquemment une des voitures de sa cour pour l'amener au Vatican ; mais au bout de quelques jours, Antoine Castelli s'enfuit de Rome, à pied, sans viatique, et retourne se cacher en Sicile, pour

y retrouver ses abaissements. Plus tard, il se dérobe également à toutes les recherches d'Urbain VIII, son ami d'enfance, ne voulant aucun témoignage d'estime ici-bas.

Néanmoins cet homme si humilié jouissait déjà du ciel sur la terre. En vain chercha-t-il à en effacer les traces, et livra-t-il aux flammes l'histoire de sa vie intérieure durant ses vingt dernières années. Un petit nombre de pages échappées à l'holocauste révélèrent quelques-unes des merveilles de son âme. Ainsi Notre-Seigneur l'avait favorisé de sa divine présence ; il l'avait sensiblement purifié de son précieux sang, fait reposer sur sa poitrine, admis à la plaie de son cœur, assuré de sa prédestination à la gloire, invité avec amour à ménager un peu plus son corps, qu'il flagellait cruellement, et à le décharger enfin d'un rude cilice qu'il portait nuit et jour depuis trente ans. Les faveurs qu'il reçut de la très sainte Vierge, des anges, de saint Joseph, de saint Pierre et de saint Paul, de saint Ignace, de saint François Xavier et de beaucoup d'autres habitants du ciel, ne furent ni moins surprenantes ni moins nombreuses. Un jour de l'Immaculée-Conception, comme il suppliait le Sauveur de lui accorder, en l'honneur de sa sainte Mère, quelques âmes du purgatoire, le ciel s'ouvrit à ses regards, et Notre-Dame lui dit : « Puisque tu as été très libéral envers mon divin Fils, sans te rechercher en quoi que ce soit, demande-lui hardiment autant d'âmes que tu voudras ». Et comme il hésitait à en fixer le nombre, et la conjurait de vouloir bien le faire elle-même : « Tu peux sans crainte, reprit Notre-Dame, en demander autant que tu vas prononcer de paroles à l'autel, durant le saint sacrifice ». Il obéit, et à mesure qu'il prononçait les paroles sacrées, il voyait les âmes délivrées monter au ciel en le bénissant. Le P. Cas-

telli s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur à l'âge de quatre-vingt-sept ans ; il en avait passé soixante dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 441-468. — Boero, *Menol.*, 14 *febbr.*, *p.* 248.

Le quatorzième jour de février, à Lima, mourut en 1653 le P. Nicolas-Duran Mastrilli, oncle du Vén. P. Marcel Mastrilli, et son émule de zèle et de sainteté dans les deux belles missions du Pérou et du Paraguay. Les détails nous manquent malheureusement sur sa vie parmi les sauvages, dont il parvint à faire des hommes et des enfants de Dieu. Mais l'organisation même de l'apostolat fut en grande partie son ouvrage : le P. Jacques de Boroa disait hautement que l'Europe n'avait jamais fait de plus beau présent au Nouveau-Monde, qu'en lui envoyant le P. Mastrilli. Après avoir gouverné ses frères pendant près d'un demi-siècle, ce saint vieillard voulut encore consacrer ses dernières années aux pauvres esclaves. Il mourut dans cet humble et pénible ministère, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, avec le beau titre de père des nègres et des apôtres de la Province du Pérou ; il avait passé soixante-huit ans dans la Compagnie.

Litter. ann. Soc. Jes., 1651, *p.* 187. — Techo, *Histor. Provinciæ Paraquariæ*, *p.* 233. — Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, *édit.* 1757, *t.* 2, *liv.* 7, *p.* 188, 191. — Sotuellus, *Biblioth. Script.*, *p.* 632. — de Backer, *Bibliothèque* .... 1ère *édit.*, *t.* 5, *p.* 524.

XV FÉVRIER

—

Le quinzième jour de février de l'an 1733, mourut saintement au Collège Romain, à l'âge de soixante-quatorze ans, le P. JOSEPH-ANTOINE PATRIGNANI, né près de Sinigaglia dans la Marche d'Ancône, et dès son adolescence, l'un des plus fidèles imitateurs de saint Stanislas, parmi les novices de Saint-André. Dieu voulut que sa vie ne fût qu'une longue infirmité. Malgré ses rares talents, Antoine Patrignani n'eut pas assez de santé pour achever ses études ; mais il comprit que ce n'était pas là un obstacle pour devenir un saint. N'aspirant qu'à se dévouer dans les plus obscurs emplois, il demanda et obtint à Florence une des dernières classes de grammaire, où ses supérieurs le laissèrent trente-cinq ans de suite au milieu des plus jeunes enfants. Ce fut pour eux qu'il composa ses divers opuscules, *La divine enfance de Jésus*, *La dévotion à saint Joseph*, *La vie et la mort admirable de quelques élèves du Séminaire Romain*, semence précieuse jetée dans bien des âmes innocentes, et qui le faisait regarder dans sa vieillesse comme le père et l'apôtre de Florence.

En même temps, pour mieux entretenir au fond de son cœur l'affection, la vie et l'esprit de sa vocation, aussi bien que pour contribuer selon son pouvoir à la sanctification de ses frères, il

traduisait en italien les lettres de saint François Xavier, et recueillait peu à peu ses belles notices sur un si grand nombre de saints religieux, dont il nous a conservé la mémoire. Ainsi s'écoulèrent sans éclat et sans bruit, toujours dans la même classe, au milieu de continuelles souffrances, les saintes et laborieuses années de cet humble professeur, dont les œuvres ont encore aujourd'hui une si belle part à la dévotion des âmes fidèles envers l'enfant Jésus et saint Joseph, ainsi qu'à la ferveur et au zèle des enfants de la Compagnie.

Boero, *Menologio*, 15 *febbr.*, *p.* 281. — de Backer, *Bibliothèque des Écrivains..*, 1ère *édit.*, *t.* 4, *p.* 522.

---

* Le quinzième jour de février de l'an 1642 mourut à Rome le P. Louis Fetia, dont le P. Mutius Vitelleschi, Général de la Compagnie, ordonna de prononcer l'éloge public au réfectoire, comme celui d'un religieux d'une vertu insigne. Étant Scolastique, Louis Fetia avait fait auprès du P. Claude Aquaviva les plus vives instances pour être envoyé dans les Indes : « Non, lui avait répondu le Père Général, la volonté de Dieu est que les Indes pour vous soient le Séminaire Romain ». Refoulant aussitôt ses désirs, l'enfant de saint Ignace avait courbé la tête avec une humble et joyeuse soumission, et pendant quarante-six années consécutives, il dépensa, dans les fonctions de Ministre et de Sous-Ministre au Séminaire Romain, le zèle et le dévouement qu'il aurait voulu déployer au milieu des infidèles, sans que jamais ni l'ennui ni la fatigue,

inséparables d'une si longue continuité, lui fissent apporter aucune négligence dans l'accomplissement de son devoir, ou prononcer une parole qui témoignât le désir d'un changement. Il avait résolu de mourir en véritable obéissant, attaché jusqu'au dernier soupir à sa croix.

Aussi quand le P. Louis Fetia vit approcher la consommation de son sacrifice débordait-il de confiance. Le Père Général étant allé le visiter : « Paradis, paradis, » s'écria-t-il, le visage rayonnant d'allégresse. Bientôt la cloche du Séminaire annonça qu'il venait de rendre son âme à Dieu ; les élèves se jetèrent aussitôt à genoux ; mais au lieu du *De profundis*, ils récitèrent le *Gloria Patri;* « car, disaient-ils, le P. Fetia est un saint, et il est sûrement au paradis ».

Summar. Vit. (Archiv. Rom.).

XVI FÉVRIER

—

Le seizième jour de février de l'an 1756, mourut à Raguse sa patrie, le P. Blaise Bolich, victime de sa charité au service des pestiférés. Il n'était âgé que de trente-neuf ans ; mais dès lors, par l'ardeur toute surnaturelle de sa parole, il avait merveilleusement propagé le culte de Notre-Dame-du-Bon-Conseil parmi les populations de la Dalmatie. Comme on lui demandait à ses derniers moments, d'où pouvait lui venir tant de joie en face de la mort : « Oh ! ce n'est pas en vain, je le sens déjà, répondit-il, que la sainte Église, inspirée de Dieu, met sur les lèvres de la Reine du ciel, ces mots de la Sagesse incréée : « *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt !* Ceux qui me glorifient vivront éternellement » !

Boero, *Menol.*, 16 *febbr.*, *p.* 301.

XVII FÉVRIER

—

Le dix-septième jour de février, à Turin, mourut l'an 1598, le P. Gaspar de Georgiis, Ministre du collège de cette ville depuis environ dix ans, admirable par sa vie intérieure et son union à la Très Sainte Trinité. Aussi durant sa longue et cruelle maladie, tandis que le misérable état de son corps arrachait des larmes à ses frères, il ne donnait pas un signe de tristesse, et jouissait perpétuellement de la plus douce paix. « Jamais je n'eusse cru, disait-il, si la bonté toute pure de mon Dieu ne me le faisait sentir, qu'un mourant pût se trouver si heureux ; tant il me semble déjà que le ciel s'ouvre pour moi, malgré mon indignité » ! Et comme il allait rendre le dernier soupir : « Mon Père, dit-il à son supérieur, dès que mon âme aura paru devant Notre-Seigneur, récitez, je vous en prie, avec mes frères, trois fois l'oraison dominicale et la salutation angélique, pour remercier la Très Sainte Trinité du bienfait de ma vocation, et de ma persévérance jusqu'à la mort dans la Compagnie de Jésus » !

Litter. Ann. Soc. Jes., ann. 1598, *p.* 114. — Nadasi, *Pretiosæ occupation. morient. in Soc. Jes., c.* 6, *n.* 2, *p.* 41.

Le dix-septième jour de février de l'an 1626, mourut à Palerme, en odeur de sainteté, le P. Rutilio Scirotta, reçu à l'âge de soixante-et-un ans parmi les novices, et moins de cinq ans après, admis à la profession des quatre vœux par le P. Vitelleschi, à cause de ses éminentes vertus. Il avait parcouru successivement tous les degrés de la magistrature, et s'était vu, par son seul mérite, élevé aux premiers honneurs, sans jamais les solliciter. Dévoué au service de la Reine du ciel dans la florissante congrégation des nobles, il y avait appris, avec tous les exercices de la vie chrétienne, à faire régner Dieu dans sa famille, à soulager assidûment Jésus-Christ dans les pauvres, et à rendre la justice comme lieutenant même de Dieu. Quand la mort lui eut ravi sa femme, et que ses deux filles se furent consacrées au Sauveur et à sa sainte Mère, il songea à ne plus vivre que pour Dieu, et à l'âge de près de soixante ans, il reçut le sacerdoce. Mais bientôt les honneurs de l'Église vinrent le chercher : pour s'y dérober, il n'hésita pas, malgré son âge, à frapper à la porte du noviciat.

Ce fut un beau et salutaire spectacle, de voir ce noble vieillard dans une cuisine, ou un hôpital, docile en tout comme un enfant à la voix de quelques jeunes novices, parcourant à pied, pour demander l'aumône de porte en porte, ces mêmes rues de Palerme, où le mauvais état de sa santé, aussi bien que son rang et sa fortune, ne le laissaient paraître naguère que dans un délicat et brillant équipage. Les onze années que le P. Scirotta vécut dans la Compagnie, furent loin d'être inutiles à la gloire de Notre-Seigneur. Tout le jour il lui fallait donner audience aux magistrats ou à la noblesse sicilienne ; les questions les plus épineuses lui étaient

soumises, et il avait une souveraine autorité pour faire prévaloir les droits et le service de Dieu. Enfin sentant la mort approcher, il demanda qu'on lui permît de ne plus penser à la terre, et s'entretenant en silence, avec une grande affection, des saintes et pures joies de posséder, de voir et d'aimer Dieu éternellement, il s'éteignit, le sourire sur les lèvres, à l'âge de soixante-douze ans.

Cordara, *Histor. Soc. Jes.*, *part.* 6a, *tom. poster.*, *l.* 11, *n.* 37, *p.* 13. — Aguilera, *Histor. Prov. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 207. — Boero, *Menol.*, 17 *febbr.*, *p.* 303.

XVIII FÉVRIER

—

Le dix-huitième jour de février de l'an 1655, mourut dans la résidence del Carminello, à Naples, le P. François Brancaccio, l'apôtre du plus bas peuple de cette grande ville, pendant environ quarante-cinq ans. Comme le P. Mutius Vitelleschi, ce fut au recueillement et à la modestie des Scolastiques de Naples, qu'il dut la première pensée de sa vocation. Sa mère, qui ne l'avait élevé que pour le ciel, se garda bien de l'exposer aux dangers du monde, et l'offrit de grand cœur à Dieu. Il commença son noviciat, avec une ferveur admirable, dont l'obéissance seule pouvait modérer les pieux excès. Bien loin de se relâcher en quoi que ce fût, durant les années de son enseignement et de ses études, le P. Brancaccio mérita de recevoir à vingt-trois ans, au jour de la Pentecôte, une effusion extraordinaire des dons de l'Esprit-Saint. Ses élèves et les jeunes congréganistes dont on lui avait confié le soin, en ressentirent bientôt les effets. Beaucoup d'entre eux, grâce à ses instructions, vécurent et moururent comme des anges : les vies de plusieurs sont pleines des plus beaux traits de sainteté. Cet apostolat de l'enfance lui était extrêmement cher ; jamais il ne consentit à l'abandonner. Le catéchisme et les confessions des petits enfants occupaient plusieurs heures de ses journées. Puis il allait de maison

en maison chercher ceux d'un âge plus avancé, que la négligence de leurs parents avait laissés en retard pour la première communion. Il en trouva des milliers dans les bas quartiers de Naples ; et ce fut pour eux qu'il imagina le beau spectacle, jusqu'alors inconnu, d'une première communion publique. Comme il était un jour au confessionnal, il vit approcher un petit enfant de quatre ou cinq ans ; l'appelant avec bonté, il lui demanda s'il aimait la sainte Vierge. Sur sa réponse affirmative : « Eh bien, reprit-il, récitez avec moi, en son honneur, *Je vous salue, Marie* ». L'enfant accepta ; mais après ces mots : « *Vous êtes bénie entre toutes les femmes* », il s'arrêta subitement ; et comme le saint confesseur l'invitait à dire encore : « *Béni soit le fruit de vos entrailles, Jésus* » ! « *Ego sum Jesus* ! Je suis Jésus ! » reprit l'enfant, et il disparut en le laissant dans l'extase et dans toutes les joies du paradis.

Mais la grande œuvre du P. Brancaccio fut le salut de la misérable population habitant le quartier del Mercato. Rien ne saurait donner, selon l'expression des témoins oculaires de ses travaux, une juste idée de cette sentine de Naples. Soixante-dix mille âmes y croupissaient dans la fange de tous les vices ; et la superstition, la sorcellerie, l'abus des choses saintes semblaient rendre le mal encore plus désespéré. Le P. François seul ne désespéra de rien. A l'aide de quelques pauvres qu'il instruisit avec soin, et auxquels il communiqua peu à peu le zèle dont il était embrasé, pas une masure, pas un grabat ne se dérobèrent à la douce et victorieuse influence de la grâce. Parvenu enfin à l'âge de soixante-quinze ans, il trouva dans l'exercice même de l'apostolat auprès d'un mourant, par une froide nuit d'hiver, le germe d'une mort prochaine ; mais ses douleurs ne l'empêchèrent pas, tout le jour suivant, de confesser

et de faire pour la dernière fois le catéchisme, jusqu'à ce que trahi par ses forces, il tomba le soir presque sans vie. La nuit où il rendit le dernier soupir plusieurs de ses pénitents jouirent du spectacle de sa gloire ; et dès le lendemain tout ce qui avait servi à son usage, jusqu'aux plus menus fragments de son confessionnal, mis en pièce par le peuple, devint aussitôt l'instrument de nombreux miracles qui lui valurent, pour ainsi dire dans chaque famille, les témoignages d'amour et de confiance rendus d'ordinaire aux plus grands saints.

Barone, *Vita del P. Francesco Brancaccio, Napoli*, 1703. — Patrignani, *Menol.*, 18 *febbr.*, *p.* 159. — Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 471 *et suiv.*, *p.* 480 *et suiv.*, *t.* 4, *p.* 107, 150, 322, 424, 505.

XIX FÉVRIER

—

Le dix-neuvième jour de février de l'an 1614, mourut dans la maison professe de Palerme le P. Gaspar Sanchez, né en mer sur un vaisseau qui venait de quitter les côtes de Tripoli. A l'âge de treize ans, il était entré au noviciat de Messine ; mais le démon, prévoyant tout ce que cet enfant ferait un jour pour la gloire de Dieu, n'épargna rien pour l'en arracher. Une nuit, il vint assiéger la porte de sa cellule, avec des mugissements qui le glacèrent d'effroi. Aussi le pauvre novice ne fit-il que trembler et pleurer jusqu'au lendemain, désespérant de pouvoir soutenir une vie en butte à de pareilles attaques. Le jour venu, n'osant pas sortir de sa chambre, il pria un Frère d'avertir le Maître des novices, le P. Corneille Wishaven, et de lui raconter ce qui s'était passé. Le P. Wishaven était alors au confessionnal; sans attendre que le Frère commençât son récit : « Retournez, dit-il, et annoncez à Gaspar Sanchez qu'il peut quitter sa cellule sans crainte. J'étais présent à sa porte cette nuit ; j'ai combattu pour le défendre, et je me fais garant que ses ennemis ont pris la fuite ».

Durant sa longue vie, une des plus puissants moyens que le P. Sanchez mit en œuvre pour se sanctifier et sauver les âmes, fut la dévotion aux souffrances de Notre-Seigneur. Il ne les perdait pas

de vue, pour ainsi dire, un seul instant, et se flagellait toutes les nuits pour s'y associer plus intimement ; mais le vendredi était par excellence le jour où il mêlait son sang à celui du Sauveur ; il joignait aux fouets les souffrances du jeûne et d'une couronne d'épines. Devenu complètement aveugle à l'âge de soixante-huit ans, il ne voulut pas même alors recevoir dans sa chambre les services de ses frères, ni abandonner son confessionnal et manquer un seul des exercices de la vie commune. Le P. Sanchez passa dans cet état, si pénible pour la nature, les huit dernières années de sa vie, sans cesser de bénir Dieu.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 40.

XX FÉVRIER

—

Le vingtième jour de février de l'an 1680, mourut dans la fleur de l'âge le F. Jean Pic de la Mirandole, Scolastique du Collège Romain, enterré près de l'autel de saint Louis de Gonzague. Frère et unique héritier d'Alexandre II, duc de la Mirandole, il se rendit, à peine âgé de dix-huit ans, au noviciat de Novellara. Quand il vit venir au devant de lui le P. Alexandre Boselli, alors Provincial de Venise, il se mit à genoux et demanda humblement la grâce d'être reçu parmi les enfants de la Compagnie. Dès ce jour, il supplia son Père Maître d'oublier tout ce qu'il avait été dans le monde, et de n'avoir aucun égard pour la délicatesse de sa complexion. Comme il s'offrait quelque temps après à Notre-Seigneur, il crut entendre intérieurement cette parole : « Toutes tes offres sont bien peu de chose » ! Il lui vint alors en pensée que peut-être il n'avait pas embrassé une vie assez austère. Mais aussitôt qu'il eut ouvert son cœur à ce sujet à son Père Maître, celui-ci lui fit si bien comprendre l'excellence et la perfection des règles de saint Ignace, que ses inquiétudes se dissipèrent sur-le-champ. Il y avait à Novellara un vieux et saint Frère Coadjuteur accablé d'infirmités et couvert de plaies. Le F. de la Mirandole s'offrit à le panser et à le servir. Rien ne semblait lui coûter dans ce ministère de charité, et le

bon vieillard pleurait de reconnaissance, en revoyant chaque jour ce jeune prince lui prodiguer les plus délicates attentions.

Cependant la vocation du F. Jean n'était pas à l'abri de tout péril. Son frère désirait vivement lui transmettre un jour l'héritage de sa principauté. Pour couper court à ces tentatives, le généreux novice s'adressa plein de confiance à la très sainte Vierge, et forma le dessein de renoncer par vœu à toute dignité humaine, nommément à celle qu'on lui proposait ; et après une longue et sérieuse préparation, il fut admis à prononcer ce vœu le jour de la fête de saint François de Borgia. Contraint par l'obéissance d'aller plus tard, durant ses études, passer quelques jours dans le palais de son frère, il y reparut comme autrefois Louis de Gonzague à la cour de Castiglione, sanctifiant bien des âmes par sa seule présence. Il mourut après un peu plus de six ans de vie religieuse, consumé lentement par une maladie de poitrine, rendant grâces jusqu'à son dernier soupir à la Reine du ciel, de sa vocation et de sa persévérance dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 20 *febbr.*, *p.* 182. — Cassani, *Varones ilustres*, *t.* 3, *p.* 268-277.

---

*Le vingtième jour de février de l'an 1779, mourut à Rome dans l'ancienne maison professe du Gesù, le P. Pascal de Matteis, de Lecce, religieux également remarquable par sa piété, sa doctrine, sa prudence dans le gouvernement, et son amour de la Compagnie. Le roi de Naples l'avait choisi pour un des théologiens de la cour,

et saint Alphonse de Liguori, qui l'honorait de son amitié, ne publiait aucun livre sans l'avoir soumis à son appréciation.

Mais c'est dans la direction des Nôtres que le P. de Matteis faisait surtout éclater son zèle et son admirable sagesse. Supérieur des Scolastiques, juvénistes et philosophes, Maître des novices pendant neuf ans, Recteur du grand collège de Naples, Provincial, Préposé de la maison professe, il ne négligeait aucun des moyens que recommande l'Institut pour promouvoir, avec douceur et fermeté tout ensemble, les vertus solides et la discipline religieuse. Il en était alors besoin plus que jamais. La tempête qui avait emporté la Compagnie en Portugal, en France et tout récemment en Espagne, commençait à gronder en Italie. L'indigne ministre du jeune roi Ferdinand, Tannucci, avait juré notre perte. Après une longue suite de vexations savamment combinées, d'intrigues et de mensonges adroitement mis en œuvre pour tromper à la fois le roi, le peuple et ses propres victimes, il parvint, avec la complicité du confesseur du prince, à faire signer à Ferdinand le décret d'expulsion, qui s'exécuta le vingt novembre 1767, au milieu des ténèbres de la nuit, par crainte d'un soulèvement.

Tannucci osa bien proposer au P. de Matteis une situation avantageuse, s'il voulait se séparer de ses compagnons et rester à Naples. Le religieux se contenta de répondre qu'un homme traître à son Dieu pourrait bien n'être pas fidèle à son roi, et il prit la route de l'exil. Le P. Pagano, Provincial, lui confia la tâche délicate de s'occuper des jeunes religieux qui s'étaient réfugiés sans aucune ressource dans les États pontificaux. Le P. de Matteis les réunit dans une demeure commune, les encouragea par de fréquentes exhortations, rétablit le cours des études et tous les exer-

cices de la vie de communauté. Mais le bref de Clément XIV, en supprimant la Compagnie, les dispersa de nouveau sans retour. Pendant plusieurs jours, le P. de Matteis ne cessa de pleurer ; sa douleur était inconsolable. Adorant les desseins secrets de la Providence, il se livra plus que jamais à l'étude et à la prière. Aux pieuses pratiques qu'il avait composées autrefois pour favoriser la dévotion des six ou des dix dimanches en l'honneur de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka, il ajouta les neuvaines de saint Ignace, de saint François Xavier, des saints anges, et divers ouvrages de polémique religieuse dont la plupart ont été publiés sous le voile de l'anonyme ou sont demeurés manuscrits. Longtemps ballotté par l'orage et sans demeure assurée, errant tour à tour à Terracine, à Anagni, à Frosinone, à Frascati, et laissant partout la réputation d'un homme consommé en sainteté, il eut enfin la consolation de pouvoir se fixer à Rome dans la maison du Gesù, en compagnie de plusieurs de ses anciens frères. On croit qu'il fut averti de sa fin prochaine par son bon ange, auquel il avait une dévotion extraordinaire. Une céleste harmonie sembla réjouir sa dernière heure. On le vit tout rayonnant de joie ; puis prenant son crucifix, il baisa avec amour la plaie du côté, inclina doucement la tête et expira. Il était dans la soixante-douzième année de son âge et la cinquante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Caballero, *Supplem. secund. Scriptor. Soc. Jes., p.* 71. — Boero, *Menol.*, 20 *febbr., p.* 363. — Termanini, *Vita ms.* — de Backer, *Bibliothèque...*, 1ère *édit., t.* 4, *p.* 405.

XXI FÉVRIER

—

Le vingt-et-unième jour de février, de l'an 1788, mourut au collège de Polotsk, à l'âge de trente-huit ans, le P. FRANÇOIS ANGIOLINI, qui après la dissolution générale de la Compagnie par Clément XIV, était allé la chercher de nouveau jusqu'en Russie. Quatre de ses frères s'étaient enrôlés avec lui sous les drapeaux de saint Ignace, et ses cinq sœurs avaient embrassé la vie parfaite dans différents instituts religieux. François avait eu dès son enfance la modestie et la pureté d'un ange. Entré au noviciat de Novellara, à l'âge de quinze ans, il vit bientôt après les Jésuites chassés de Plaisance, sa patrie, par le duc de Parme ; mais ni les larmes de sa famille, ni les prières et les offres brillantes de l'évêque de Plaisance et du ministre d'État ne purent le détacher d'une vocation proscrite déjà dans la moitié de l'Europe ; et quand elle lui fut arrachée de force, il n'en abandonna aucun exercice, ni aucune règle ; étranger aux fêtes et aux distractions du monde, il ne voulut goûter aucune consolation humaine. Il se retira à Vérone et partagea toutes ses journées entre la prière et l'étude. Cependant consumé par le désir et l'amour du bien qu'il avait perdu, le P. Angiolini se rendit à Naples où les dispositions bienveillantes du roi Ferdinand donnaient l'espérance d'une pro-

chaine résurrection de la Compagnie. Mais cette espérance même ne suffisait pas à ses regrets, et il résolut d'aller affronter le rude climat de la Russie pour reprendre le joug de l'obéissance. Bien des épreuves l'y attendaient, et en particulier une cruelle tempête de scrupules qui achevèrent de le purifier. Dans ses angoisses, il n'avait d'autre consolation que d'ouvrir toute son âme à son confesseur, et d'en suivre aveuglément les moindres prescriptions, ne voulant que faire ou souffrir tout ce qu'il plairait à Notre-Seigneur. Héroïque disposition qui lui fit retrouver la paix et la joie des anges durant les deux dernières années de sa vie.

Boero, *Menol.*, 21 *febbr.*, *p.* 396. — Caballero, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes.*, *Supplem.*, *secund. p.*, 6. — Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, *t.* 1, *p.* 391.

Le vingt-et-unième jour de février de l'an 1660, le P. Alexandre Boselli mourut au collège de Parme, dont il était l'insigne bienfaiteur. Ennemi déclaré de son repos et de ses aises, le P. Boselli se réglait uniquement sur les maximes de la Sagesse divine et sur l'Institut. Il se regardait sincèrement comme le dernier de tous, et goûtait une joie profonde quand il pouvait se charger d'un office ou d'une corvée qu'il était difficile d'imposer à d'autres. Au milieu des occupations les plus diverses, il était toujours égal à lui-même et étroitement uni à Dieu.

Ces rares vertus, rehaussées encore par l'éclat des prodiges, lui acquirent la réputation d'un saint parmi les Nôtres et parmi les étrangers. Tantôt c'était un inconnu qui lui apportait le centuple

d'une aumône qu'il avait faite ; tantôt c'était un malade auquel il obtenait en un moment, par ses prières, une guérison inopinée ; tantôt c'était une main invisible qui lui ouvrait les portes fermées, lorsque après avoir assisté quelque moribond, il retournait au collège bien avant dans la nuit.

Le P. Boselli fut emporté par un coup soudain, à l'âge de soixante-douze ans, selon qu'il en avait souvent exprimé le désir, afin de n'être à charge à personne. Mais si sa fin parut inopinée aux autres, elle ne fut pas imprévue pour lui. Car le jour même où il rendit le dernier soupir, après avoir passé toute la matinée au confessionnal, il fit ses derniers adieux à un homme de qualité son pénitent : « Le Seigneur nous appelle à sa gloire, lui dit-il ; adieu, nous nous reverrons en paradis ».

GUIDÉE, *Ménol. ms.*, *traduit du Ménol. romain, p.* 66. — PATRIGNANI, *Menol.*, 21 *febb.*, *p.* 193. — CASSANI, *Varones ilustres, t.* 3, *p.* 277.

---

* Le vingt-et-unième jour de février de l'an 1712, mourut à Tossiccia, dans les Abruzzes, le P. JÉROME CENTOFIORINI, de Recanati, un de ces admirables apôtres, qui à la fin du XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e], se signalèrent par tant de glorieuses victoires sur l'enfer. Il était venu à Rome déjà prêtre, pour se frayer la voie aux honneurs de l'Église, quand deux de ses oncles qui avaient échangé l'éclat des prélatures romaines contre l'humilité de la vie religieuse dans la Compagnie, obtinrent de Dieu à force de prières

qu'il renonçât à ses brillantes espérances, et les suivît sous l'étendard de saint Ignace, à l'âge de vingt-trois ans. Jérôme Centofiorini, comme honteux d'avoir tardé si longtemps à quitter le monde, s'efforçait de racheter par un redoublement de ferveur les années consumées dans de vains projets, et il aimait à s'appliquer ces paroles de saint Augustin : *Si sero, tamen serio.*

Son noviciat terminé, il fut associé au P. François Petruccioli, célèbre missionnaire, et parcourut avec lui pendant trois mois la Campagne romaine. Il fut si frappé des grands biens de ce ministère, qu'il résolut, autant qu'il était en lui, d'y consacrer le reste de ses jours. Mais l'obéissance le retint d'abord huit années entières dans l'étroite enceinte d'une classe. Son zèle, excité par cette longue attente, semblable à une flamme longtemps captive, put enfin se donner carrière. Pendant près de trente ans, compagnon du P. Tomasini, du bienheureux Baldinucci et d'autres intrépides apôtres, il ne cessa de porter la bonne nouvelle dans les grandes villes et les plus humbles hameaux. L'année était comme une suite ininterrompue de missions : les retraites publiques succédaient aux missions proprement dites, et les stations de carême remplissaient l'intervalle laissé entre les unes et les autres.

Le P. Centofiorini avait du reste toutes les qualités de l'orateur populaire : une imagination vive, une mémoire facile et tenace, une parole ardente, une voix forte et sonore qui se faisait entendre sans peine aux plus nombreux auditoires, et que nulle fatigue ne parvenait à briser ; surtout il avait la réputation de sainteté qui l'accompagnait partout, la vertu de ses jeûnes, de ses flagellations, de ses oraisons prolongées, des prodiges qu'on lui attribuait. Aussi l'ébranlement était universel. A Florence, la vaste

enceinte de la cathédrale pouvait à peine contenir les flots de la foule qui se pressait autour de sa chaire ; ce n'était pas seulement le peuple, c'était la plus haute noblesse et le grand-duc de Toscane avec sa cour qui recueillaient avec avidité sa parole. Des conversions sans nombre récompensaient son zèle ; une si grande multitude prit part à la communion générale qui suivit la retraite, que de mémoire d'homme, on ne se rappelait pas avoir vu un spectacle pareil. Dieu soutenait manifestement son serviteur ; atteint plus d'une fois de maladies mortelles et conduit jusqu'aux portes du tombeau, le P. Centofiorini, à peine échappé au péril, reprenait son travail avec le même oubli de lui-même et de tous les ménagements. Mais une nouvelle infirmité mit sa vertu à une rude épreuve : toutes ses dents tombèrent l'une après l'autre et il se vit exposé au péril de ne pouvoir plus se faire entendre ; c'était bien le sacrifice le plus pénible de tous pour son cœur d'apôtre. Dans cette extrémité, il appliqua sur ses lèvres la relique de saint Térentien martyr, à qui les bourreaux avaient coupé la langue, et qui n'avait pas laissé de chanter les louanges de Dieu : « Bienheureux martyr, lui dit-il, ô vous qui avez parlé sans votre langue, obtenez-moi de prêcher et d'être entendu du peuple sans mes dents » ; prière naïve et confiante qui fut pleinement exaucée.

C'est sur le champ de bataille de son apostolat que le P. Centofiorini devait tomber. Saisi d'une fièvre violente pendant qu'il donnait une retraite à Tossiccia, localité des Abruzzes, il resta néanmoins debout trois jours encore, et continua de prêcher matin et soir ; mais l'heure était venue où le maître de la moisson voulait récompenser son zélé serviteur. La nouvelle de sa mort se répandit avec rapidité. Plus de cinq mille personnes accoururent de toutes

les campagnes environnantes, et accompagnèrent, des torches en main, sa précieuse dépouille, comme celle d'un apôtre et d'un saint. Le P. Centofiorini était âgé de soixante-trois ans, et en avait passé quarante dans la Compagnie.

Tutii, *Brevi Ragguagli. . .*, *p.* 133-174. — Patrignani, *Menolog.*, 21 *febbr.*, *p.* 194. — Mazzolari, *Comment. et Ellog.*, *p.* 146.

XXII FÉVRIER

—

Le vingt-deuxième jour de février de l'an 1729, mourut à Notre-Dame-de-Lorette, en Californie, encore paré de l'innocence de son baptême, le P. François-Marie Piccolo, Sicilien, âgé de soixante-dix-neuf ans, dont il avait passé quatorze dans les missions sauvages du Taraumara, et trente-deux parmi les tribus californiennes, qu'il évangélisa le premier avec le P. Salvatierra. Dès les débuts de son apostolat au Mexique, c'était une sorte de proverbe parmi les Espagnols, que nul ne pouvait traverser les réductions du P. Piccolo sans se confesser, tant il accueillait tout le monde avec une amabilité irrésistible, et savait parler de l'âme et des choses du ciel. Les flèches ou la massue des barbares, les fréquentes conspirations ou les embûches des sorciers, les précipices dans lesquels il roulait parfois, à la poursuite de nouveaux néophytes, mirent bien souvent sa vie en danger. Mais toujours uni de cœur à Jésus crucifié, il était toujours également prêt, en dépit de la maladie et de la vieillesse, à travailler, à souffrir et à mourir, selon qu'il plairait à Dieu.

Boero, *Menol.* 22 *febbr.*, *p.* 407. — Oviedo, *Menolog.*, 22 *febrer.*, *p.* 60. — Alegre, *Historia de la Compañia . . . en Nueva-España, t.* 3, *p.* 236. — Venegas, *Noticia de la California, t.* 2, *ch.* 17, *p.* 418.

XXIII FÉVRIER

—

Le vingt-troisième jour de février de l'an 1637, mourut à Naples le P. François Pavone, l'apôtre du clergé de cette grande ville et de l'Italie entière. L'amour de Dieu, l'obéissance, la pureté des anges semblèrent, pour ainsi dire, naître et grandir avec lui. Plus tard, il attribuait surtout la conservation sans tache de sa chasteté à la vertu divine de la fréquente communion. Le renoncement à sa volonté propre pour ne dépendre que de celle de Dieu, manifestée par ses supérieurs, était en lui d'une telle perfection, qu'il ne craignit pas de dire un jour (et l'on eut lieu de croire qu'il en avait reçu la promesse par révélation divine) : « Je suis sûr que mon père saint Ignace viendra me recevoir à bras ouverts, lors de mon entrée dans le ciel, pour avoir toujours obéi, sans jamais faire ma propre volonté ». Appliqué durant trente-cinq ans à enseigner tour à tour la grammaire, les belles-lettres, la philosophie, l'hébreu et l'Écriture sainte, il ne songeait qu'à s'acquitter de sa charge sous les yeux de Dieu. Parmi les faveurs insignes qu'il reçut en récompense, Notre-Seigneur lui accorda la vocation d'un nombre extraordinaire de ses élèves. Professeur de philosophie, il en vit jusqu'à soixante embrasser la vie religieuse ; et l'on

assure qu'à la fin d'un de ses cours d'humanités, tous renoncèrent au monde, sans une seule exception.

Toutefois le zèle des âmes lui réservait bien d'autres merveilles. Il avait demandé les missions des Indes, poussé par un extrême désir de souffrir et de mourir par le fer ou par le feu, pour l'amour de Jésus-Christ. Ce bonheur ne lui fut pas accordé; mais Notre-Seigneur l'assura qu'il n'en travaillerait pas moins efficacement à sa gloire, en se dévouant, dans sa patrie, à la sanctification du clergé. Ce fut alors qu'il conçut le projet de sa célèbre congrégation de prêtres, l'une des plus belles œuvres qu'ait entreprises la Compagnie. Pour mieux en assurer le succès, il inspira d'abord à une trentaine d'ecclésiastiques le désir d'étudier la sainte Écriture, et il s'offrit à leur en donner publiquement quelques leçons. Ils acceptèrent avec joie. Le P. Pavone les réunissait deux fois par semaine. Aux explications du texte sacré, il joignit peu à peu d'autres leçons; il leur donnait des conseils sur le soin de leur âme, la grandeur de leurs devoirs, et les moyens d'instruire et de sanctifier leur troupeau. En moins d'un an, plus de trois cents prêtres demandèrent à faire partie de ces réunions. On comptait parmi eux des chanoines de la cathédrale de Naples, des curés, des abbés et des supérieurs de plusieurs monastères, avec un grand nombre de religieux, enfin le nonce du Pape et le cardinal archevêque dont l'exemple fut suivi, dans l'espace de quelques années, par plus de cent-vingt prélats. Plusieurs Généraux d'Ordres et plus de quinze cardinaux sortirent en peu de temps de cette congrégation. Avant la mort du P. Pavone, elle comptait, dans le seul royaume de Naples, plus de quatre-vingt-dix succursales. On peut voir dans son règlement et dans son histoire, publiés de nou-

veau en 1853, les fruits immenses qu'elle n'a cessé de produire depuis plus de deux siècles et demi.

C'était encore trop peu de chose pour cet homme apostolique. Il fonda des congrégations de jardiniers, de porte-faix, de maîtres d'école. La jeunesse ressentit bientôt les plus salutaires effets de cette dernière. Mais alors tout l'enfer se déchaîna contre lui. La jalousie et l'intérêt furent mis en jeu, et allèrent jusqu'à établir d'autres associations rivales, où l'on promettait des secours à ceux qui en auraient besoin. Après huit années de persécutions et de luttes, le P. Pavone dut céder à l'orage. Ses efforts ne furent néanmoins ni sans récompense de la part de Notre-Seigneur, ni sans utilité pour les âmes. Outre le mérite de ses souffrances, manifesté par une multitude de prophéties et de miracles, les instructions que son zèle lui fit composer à ce sujet, soit pour les écoles, soit pour les familles chrétiennes, devinrent comme une sorte de catéchisme, lu publiquement et expliqué au peuple par l'ordre exprès des évêques, dans les églises de Naples et d'une grande partie de l'Italie. Enfin cet admirable serviteur de Dieu succomba sous le poids de tant de fatigues. Ses funérailles furent célébrées dans l'église du collège au milieu d'une affluence et avec une solennité dont les annales de la Compagnie, disent les historiens, n'offrent peut-être pas d'autres exemples. Le cardinal-archevêque de Naples, entouré de nombreux évêques et de tout le chapitre de sa cathédrale, voulut assister à la cérémonie, et honorer, par ce témoignage public d'estime et de vénération, le religieux auquel tout le clergé du royaume devait le renouvellement de l'esprit sacerdotal. Le P. Pavone était dans la soixante-huitième année de son âge et la cinquante-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

ANTON. BARONE, *Della Vita del P. Francesco Pavone, Napoli*, 1700. — *Notizie istoriche delle Congregazioni ecclesiastiche... Napoli*, 1853 ; Cf. *La Civiltà cattolica*, 2ª *ser.*, *t.* 5, *p.* 680. — SOTUELLUS, *Bibliotheca Scriptor.*, *p.* 240. — DE BACKER, *Bibliothèque...*, 1re *édit.*, *t.* 2, *p.* 474. — PATRIGNANI, *Menol.*, 23 *febb.*, *p.* 210. — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 24ª *febr.*, *p.* 109. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 24 *febr.*, *p.* 74. — SANTAGATA, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 351, 418 *et suiv.*, 508 ; *t.* 4, *p.* 161, 235, 433 *et suiv.*, 574. — NIEREMBERG, *Varones ilustres*, *t.* 3, *p.* 673. — TANNER, *Societ. Jesu apostolor. imitatr.*, *p.* 666. — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie*, *t.* 3, *p.* 373, *note*.

XXIV FÉVRIER

—

Le vingt-quatrième jour de février de l'an 1662, mourut en odeur de sainteté au collège de Mineo le P. Antonin Venturini, Sicilien. Le caractère propre de sa vertu était de rechercher et de demander à son supérieur les ministères de zèle qui semblaient offrir le moins d'attraits à la nature. S'il croyait apercevoir dans ses frères quelque dégoût pour un travail obscur ou pénible, il s'industriait à les en soulager aux dépens de sa santé et de son repos, faisant croire qu'il y trouvait ses délices ; mais c'étaient les délices surnaturelles de la croix. A ce dévouement de toutes les heures, il ajoutait le plus cruel traitement de son corps. Notre-Seigneur permit en outre qu'il se vît en butte aux plus atroces calomnies. Bien loin de s'en plaindre, il s'en réjouissait au contraire comme d'un nouveau trait de ressemblance avec son divin Maître ; sa seule douleur au milieu d'une si rude épreuve, fut de voir mourir un de ses calomniateurs, furieux et impénitent. Dans sa dernière maladie, le P. Venturini, à ce qu'on assure, fut invité par les concerts des anges à sa prochaine entrée dans la gloire. Pendant qu'il agonisait, deux amis intimes de la Compagnie, demeurant loin l'un de l'autre, accoururent ensemble à Mineo. Ils avaient craint, disaient-ils, que le collège ne fût la proie des flammes ; car ils avaient vu

une immense lumière monter vers le ciel, au dessus de la cellule où reposait l'humble serviteur de Dieu.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 815. — BOERO, *Menolog.*, 24 *febb.*, *p.* 432.

Le vingt-quatrième jour de février moururent saintement au Collège Romain, deux de nos Frères, l'un simple Coadjuteur temporel, PIERRE ANTONIO, qui précéda de cinq mois au ciel Notre Bienheureux Père en 1556 ; l'autre presque au début de ses études, PHILIPPE EVANGELISTI, Scolastique, moissonné par la mort en 1737, à peine âgé de vingt-trois ans.

Aucun trait spécial des vertus du F. Antonio ne nous a été conservé par les historiens de la Compagnie ; mais sa pureté de cœur et sa fidélité à toutes les règles de son degré, lui méritèrent, à ses derniers moments, au témoignage du P. Nadasi, la douce visite de tous nos Pères et Frères déjà dans la gloire, qui vinrent visiblement chercher son âme pour la porter au trône de Dieu.

Le F. PHILIPPE EVANGELISTI, sur son lit de mort, remerciait surtout Notre-Seigneur de trois grâces insignes, des vives douleurs de sa dernière maladie, de son amour de l'oraison et de son application constante et sans réserve, à l'étude, selon toutes les prescriptions de l'obéissance. Quand la violence de ses douleurs devenait plus grande et qu'il craignait de perdre patience : « Qu'est-ce donc là, répétait-il, auprès de ce qu'il me faudrait souffrir à cette heure, dans les flammes de l'enfer, si Dieu m'y avait précipité comme

je l'ai mérité » ! Mais le plus doux soulagement qu'il recevait alors de la charité de ses frères, et qui le faisait tressaillir de joie, c'était d'entendre lire les souffrances des saints martyrs, surtout des plus jeunes et des plus faibles, ainsi que le récit des saints Évangiles sur l'agonie et la passion de Jésus.

F. Pierre Antonio. — Nadasi, *Pretiosæ occupat. morient. in Soc. Jes.*, *c.* 36, *n.* 2.

F. Philippe Evangelisti. — Boero, *Menol.*, 24 *febbr.*, *p.* 433.

XXV FÉVRIER

—

Le vingt-cinquième jour de février de l'an 1678, mourut en odeur de sainteté, dans les montagnes de la Sicile, le P. Jean-François Calisano, humble et patient confesseur des habitants de Vezzini, durant au moins trente années. Sa famille était une des plus illustres de Gênes; mais pour éviter jusqu'à l'ombre des honneurs, et se priver de toute consolation humaine, il voulut se consacrer au service de Notre-Seigneur dans une Province étrangère, où l'on ne découvrit que par hasard la noblesse de son origine, vers les derniers temps de sa vie ; lorsque deux nobles Génois, qui se rendaient à Malte et passaient par la Sicile, révélèrent, à son extrême regret, ce qu'il avait sacrifié pour Jésus-Christ. A cet amour de l'humiliation, le P. Jean Calisano joignait une admirable pureté de cœur, et une délicatesse de conscience qui ne lui laissait rien négliger dans les moindres règles, parce que rien ne lui paraissait de peu d'importance dans le service de Dieu. Aussi se purifiait-il de plus en plus, tous les jours, par la vertu de l'absolution et par de douloureuses macérations. Ses infirmités auraient pu cependant lui tenir lieu de pénitences corporelles ; car il souffrait jour et nuit le cruel martyre de la pierre ; mais ce n'était pas assez pour ses désirs. Sa passion de la croix devait même éclater jusqu'à l'héroïs-

me sous le gouvernement d'un supérieur, malheureusement peu charitable, qui mit pendant trois ans sa patience aux plus rudes épreuves, sans parvenir jamais à l'altérer.

Ces vertus dont le monde fait si peu d'estime, rendirent toutefois le P. Calisano bien grand aux yeux du Sauveur et de ses anges. Un jour, Jésus enfant daigna se montrer à lui dans la sainte hostie et le consoler par les plus ineffables témoignages de tendresse. Les douleurs de la pierre, qui ne lui laissaient aucune trêve, étaient suspendues chaque jour tout le temps qu'il passait au confessionnal. Aussitôt après sa sainte mort, bien des maladies du corps et de l'âme furent subitement guéries à l'approche de son cercueil ou de son tombeau. Il était âgé de soixante-dix ans et en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol., 25 febbr., p.* 220.

Le vingt-cinquième jour de février mourut à Parme, en 1755, à l'âge de soixante-cinq ans et après quarante-quatre ans de vie religieuse, le F. Georges Giorgi, portier du collège de cette ville, et fervent imitateur de saint Alphonse Rodriguez dans tous les détails de son office, durant environ quarante ans. Un de nos Frères qui venait d'être chargé, avant lui, du même emploi au collège de Parme, avait eu le malheur de faire perdre à la Compagnie l'affection d'un grand nombre de personnes, par son impatience, ses brusqueries, son peu de modestie religieuse et de complaisance à se déranger. Le F. Giorgi tint une conduite tout op-

posée. Aussi son respect et son inaltérable charité pour tous, mais en particulier pour les prêtres, lui gagnèrent-ils bientôt les cœurs. Sa foi lui adoucissait toutes les importunités et toutes les fatigues ; il se réjouissait de pouvoir dépenser sa vie, non pas au service du monde, mais au service des âmes et de Dieu. La prière, et surtout la sainte Eucharistie, furent jusqu'à la fin, pour le F. Giorgi, les sources principales de cette générosité à se vaincre. On croit même que Notre-Seigneur voulut l'encourager et le glorifier par un miracle ; car comme il priait un jour avec ferveur devant le saint Sacrement, la voûte de la chapelle où il était s'écroulant tout à coup, il se vit en un moment environné de décombres, mais sans en recevoir aucune atteinte ; et l'on s'aperçut, avec stupeur, que dans cette ruine générale, la seule partie placée au-dessus de sa tête n'avait pas été renversée.

BOERO, *Menol.*, 25 *febbr.*, *p.* 454.

Le vingt-cinquième jour de février, à Fano, mourut en 1823, après cinq années seulement de vie religieuse, le P. JEAN-BAPTISTE SPERANZINI, dont la mémoire est encore aujourd'hui, dans la Province Romaine, en odeur de bénédiction. Né près de Sinigaglia, trois après la destruction de l'ancienne Compagnie, il se consacra dès son enfance au service des autels, et donna de bonne heure d'admirables exemples de vertus. Par une générosité bien rare dans un enfant, il lui arriva dès lors de se laisser calomnier au-

près de ses supérieurs, sans dire un seul mot pour sa défense, afin de mieux ressembler à Jésus-Christ. Élevé au sacerdoce et à l'une des premières dignités dans la collégiale de Cantiano, il y fut pendant dix-sept ans le père des malheureux ; il se dépouillait de tout en leur faveur, surtout lorsqu'il s'agissait de mettre en sûreté la vertu de pauvres enfants ou de jeunes vierges sans ressources.

Mais les privations que lui imposait sa charité, étaient bien peu de chose auprès de ses douleurs volontaires. Les murs de la chambre où il se flagellait, aussi bien que les chaînes et les cilices dont il enveloppait son corps, étaient marqués de son sang. Pour se mieux préparer aux fêtes de la sainte Vierge ou à quelque mystère des souffrances du Sauveur, il jeûnait rigoureusement la veille au pain et à l'eau. Tous les samedis jusqu'à sa mort, tant qu'il eut la force de faire quelques pas, il se rendait en pèlerinage, pieds nus, à un pieux sanctuaire de Notre-Dame, à près d'une demie-lieue de Fano ; enfin son amour pour la Passion et le Cœur adorable de son Seigneur, lui persuada de graver avec un fer rouge sur sa poitrine le très saint nom de Jésus. Quand sa blessure ne lui paraissait plus assez vive, il la renouvelait plus profondément. On assure qu'en récompense de sa sainte vie, ce fervent serviteur de Dieu jouissait habituellement de la présence et des conseils de son ange gardien. De nombreux miracles attestèrent sa gloire dans le ciel.

Boero, *Menol.*, 25 *febbr.*, *p.* 456.

XXVI FÉVRIER

—

Le vingt-sixième jour de février de l'an 1611, mourut au collège de Ferrare, à l'âge de soixante-dix-huit ans, le P. Antoine Possevin, l'émule des Canisius, des Laynez et des Bellarmin, par les services rendus à l'Église, les luttes contre le schisme ou l'hérésie, le dévouement aux âmes, la science et la sainteté. « Son nom, dit « Augustin Theiner, brillerait de la plus éclatante auréole de gloi- « re aux yeux des hommes, s'il n'avait eu le malheur, ou commis « la faute, selon le langage du vulgaire, d'entrer dans la Compa- « gnie de Jésus. Par ses travaux dans toutes les cours du Nord, « il demeure à jamais le modèle des envoyés du Saint-Siège, dont « bien peu pourraient se vanter de l'avoir surpassé, ou même éga- « lé ; et nul ne mérite mieux, au seizième siècle, le glorieux nom « de restaurateur et de réformateur de la science chrétienne, dans « toute la rigueur du mot ». Il avait à peine vingt-six ans, et après avoir servi de précepteur et d'ami aux princes de la maison des Gonzague, il allait devenir secrétaire de l'empereur Ferdinand I, lorsque Dieu le tira du monde, dit le P. d'Oultreman, où il était attaché avec des chaînes d'or que l'amitié et la faveur des grands lui avaient forgées. L'année suivante, bien qu'il ne fût pas encore prêtre, le P. Laynez l'envoyait au duc de Savoie pour combat-

tre les hérétiques des vallées de Lucerna et d'Angrogne; et ses premiers triomphes sur les ennemis de l'Église faisaient déjà demander pour lui le chapeau de cardinal par la cour de Turin. Puis, peu de mois après ses premiers vœux, il court aider le P. Emond Auger à soutenir la foi catholique au delà des Alpes. A Lyon, il excite à un tel degré la fureur des calvinistes et la sollicitude des catholiques, que deux chevaliers de Malte se tiennent perpétuellement au pied de la chaire, l'épée à la main, pour repousser toute violence; quand la ville tombe au pouvoir des Huguenots, il est jeté dans les fers et n'échappe au poignard que par une sorte de miracle, sous le déguisement d'un pêcheur. A Marseille, il termine son carême, par la première mission des bagnes, donnée à plus de trois mille galériens. A Bayonne, il ferme le passage des Pyrénées aux doctrines et aux livres empoisonnés de Genève, qui allaient profiter de la réunion des cours de France et d'Espagne pour y pénétrer. A Dieppe, où il comptait passer huit ou dix jours, le gouverneur met des gardes aux portes de la ville pour le contraindre à différer son départ, et dans l'espace de quelques semaines, deux mille trois cents hérétiques abjurent solennellement leurs erreurs entre ses mains. Vers le même temps, il fonde de tous côtés des associations de dames pieuses qui se dévouent au service des pauvres; il écrit par l'ordre de saint Pie V, pour les armées et pour les flottes catholiques, son beau livre du *Soldat chrétien*, et adresse au Vénérable martyr Yves le Tartier, doyen de Saint-Étienne de Troyes, son épître d'or sur les motifs et les moyens de faire le catéchisme aux enfants et aux ignorants.

Depuis dix années, Possevin méritait ainsi la reconnaissance de toute la France catholique, lorsqu'il dut retourner à Rome, en 1573,

pour la troisième Congrégation générale. Éverard Mercurian le choisit presque aussitôt pour secrétaire de toute la Compagnie; mais sa nouvelle charge, qui semblait devoir l'arracher à la vie apostolique et le retenir pour longtemps dans la capitale du monde chrétien, était destinée principalement, dans les desseins de la Providence, à faire mieux apprécier tout son mérite par le souverain Pontife Grégoire XIII. Le jour de la Pentecôte, l'an 1577, Possevin recevait l'ordre de se préparer à partir, en qualité de nonce, pour le royaume de Suède. Avant la fin de cette même année, il entrait à Stockholm avec le titre et l'appareil d'ambassadeur impérial. Au bout de six mois, Jean III de Suède avait abjuré le luthéranisme et se jetait dans ses bras en lui disant : « Mon Père, je vous embrasse, vous, et la sainte Église catholique romaine, pour toujours » !

A la cour du terrible czar Jean III et d'Étienne Bathori, roi de Pologne, la présence de Possevin, ambassadeur du Saint-Siège et pacificateur du Nord, ne devait pas jeter moins d'éclat. Il en profita pour organiser énergiquement l'apostolat de la foi catholique, dans la Livonie, la Transylvanie et la Hongrie, dont le retour à la foi romaine semble avoir été principalement le fruit du zèle de ce grand homme. Mais tant d'honneurs et de victoires étaient si loin de charmer son cœur et de l'enchaîner à ses travaux, qu'au premier signe de l'obéissance, il rentre en Italie, et va comme s'ensevelir à Padoue, pour y partager désormais sa vie entre la prière, l'étude et le soin de la jeunesse. C'est là qu'il prépare à l'Église le jeune François de Sales. C'est là encore qu'il met la main au grand travail de sa *Bibliothèque* pour diriger les enfants de l'Église, et en particulier ses frères, dans les sciences sacrées et pro-

fanes. Bientôt il y joint sa critique de plus de huit mille écrivains ecclésiastiques ; et à l'âge de soixante-quatorze ans, sur un ordre exprès de Paul V, il dicte l'histoire de ses ambassades, profitant de ce dernier travail pour repasser devant Dieu toutes les actions de sa vie, « et me rappeler en le bénissant, ajoute-t-il, ce que sa main toute-puissante a fait tant de fois pour me garder » !

Sacchinus, *Historia Societat.*, *lib.* 3, *n.* 38, *p.* 86 *seqq.*; *ibid.*, *l.* 4, *n.* 61, *p.* 123 *seqq.*, *etc.* Cf. Indicem, *Vocabulo* Anton. Possevinus. — Id., *Histor. Societ.*, *part.* 3, *lib.* 1, *n.* 83, *p.* 28 *seqq.*, *etc.* Cf. Indicem. — Id., *Op. cit.*, *part.* 4, *lib.* 5, *n.* 91, *etc.*, Cf. Indicem. — Id., *Op. cit.*, *part.* 5, *lib.* 1, *n.* 92, *etc.* Cf. Indic. — Voir surtout Juvencius, *Histor. Societ.*, *part.* 5, *lib.* 25, § 12, *p.* 863 *seqq.* — Dorigny, *La Vie du P. Antoine Possevin*, Cf. Carayon, *Bibliographie historique*, *n.* 2391 et 2392. — Patrignani, *Menol.*, 26 *febbr.*, *p.* 228. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 26ª *febr.*, *p.* 76. — Nieremberg, *Varones ilustres*, *t.* 1, *p.* 493. — Bartoli, *Degli Uomini e de' Fatti della Compagnia...*, *t.* 4, *p.* 284. — Tanner, *Societ. Jes. Apostol. imitat.*, *p.* 401. — Sotuellus, *Biblioth. Scriptor.*, *p.* 80. — de Backer, 1re *édit.*, *t.* 3, *p.* 623-638. — P. Pierling, *Antonii Possevini Missio Moscovitica*, *Parisiis*, 1882. — Id., *Un nonce du Pape en Moscovie*, *Paris*, 1884. — Id., *Le Saint-Siège, la Pologne et Moscou*, *Paris*, 1885. — Theiner, *Le Saint-Siège et la Suède*, *t.* 2 *et t.* 3. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie...*, *t.* 1, *ch.* 8, *p.* 363 *et suiv.*, *t.* 2, *ch.* 2, *p.* 79, 91 *et suiv.*; *ch.* 4, *p.* 159 *et suiv.*; *ch.* 6, *p.* 282 *et suiv.*; *t.* 4, *ch.* 4, *p.* 222. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 125. — *Biograph. univers.*, *t.* 35, *p.* 488.

---

* Le vingt-sixième jour de février de l'an 1580, mourut à Palerme le P. ELPIDIUS UGOLETTI, chanoine de la cathédrale de Parme, gagné à la Compagnie dès l'année 1539 avec son intime ami, le célèbre P. Paul Achille, par les prédications de Lainez et de Le Fèvre, envoyés l'un et l'autre à Parme par saint Ignace. Le bienheureux Fondateur l'avait en particulière affection ; il le fit venir à Rome et le chargea de travailler à la conversion des Juifs ; puis il l'envoya successivement collaborer ou présider à la fondation de nouveaux collèges à Padoue, à Florence et enfin à Palerme ; et, faveur extrêmement rare dans ces premiers temps et accordée seulement à un petit nombre de religieux éminents, il l'admit à la profession solennelle des quatre vœux. Le P. Ugoletti remplit aussi les fonctions de Maître des novices ; profondément pénétré de l'esprit qu'il avait puisé à l'école de saint Ignace, il insistait avec une force extraordinaire sur l'obligation de n'avoir en vue que Dieu et sa gloire, et d'apporter à toute chose la plus grande perfection possible, « même, ajoutait-il, au jeu d'échecs ou de dames à la maison de campagne ». C'était, remarque l'historien, le jeu permis alors aux Scolastiques par saint Ignace, au temps des vacances.

Toutes les règles de la modestie avaient en lui leur vivante expression ; on admirait son exquise propreté et même une certaine recherche, qui ne déplaisait pas à notre Bienheureux Père dans les vieillards ; sa gaieté aimable, qui répandait un charme délicieux sur ses conversations. Sous l'influence de je ne sais quelle humeur maligne, son nez, dans les dernières années de sa vie, se gonfla d'une manière démesurée. Il était le premier à rire de cette difformité,

et loin de se cacher, c'était son bonheur d'aller dans les rues les plus fréquentées, de s'exposer aux moqueries des enfants et des gens du peuple, et de leur donner pleine liberté de se réjouir à ses dépens. La grande vertu du P. Ugoletti ne se démentit pas dans les souffrances de sa dernière maladie. Près de rendre son âme à Dieu, on le vit tout à coup lever les mains au ciel, le visage rayonnant de joie, comme si une troupe d'anges et de saints venait l'inviter à les suivre, et rassemblant toutes ses forces, il s'écria, les yeux fixés sur l'image du Sauveur crucifié : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*, et l'instant d'après il expira. Il était dans la soixante-cinquième année de son âge et la quarante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

ORLANDINUS, *Histor. Societ. Jes.*, 1ª *part.*, *lib.* 2, *n.* 78, *p.* 60 ; *lib.* 5, *n.* 15, *p.* 148 ; *lib.* 11, *n.* 11, *p.* 339. — ALBERTI, *Istoria della Provinc. di Sicil.*, *l.* 4, *c.* 15, *p.* 386 *et suiv.* — AGUILERA, *Histor. Prov. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 224. — PATRIGNANI, *Menol.*, 26 *febbr.*, *p.* 224.

XXVII FÉVRIER

—

Le vingt-septième jour de février de l'an 1677, mourut à Rome au noviciat de Saint-André, le P. CONSTANCE CENTOFIORINI, ami et secrétaire d'Innocent X, mais devenu après la mort de son bienfaiteur, simple novice de la Compagnie de Jésus, à l'âge de soixante-deux ans. Durant les vingt-et-un ans qu'il vécut encore, le bon vieillard ne réclama qu'une seule faveur, celle de passer, jusqu'à la fin de sa vie, toutes ses récréations avec les novices ; et elle lui fut accordée sans peine, car sa présence au milieu d'eux était une douce et perpétuelle exhortation à l'amour de notre vocation, en même temps qu'un admirable exemple de vie commune, d'union à Dieu, d'obéissance et d'humilité. Il avait tant de respect pour eux et pour tous nos Frères que, s'il s'apercevait qu'il eût oublié par mégarde d'en saluer un seul en passant, il allait aussitôt lui en demander pardon.

Sa prière de prédilection était un acte de reconnaissance pour tous les bienfaits de Notre-Seigneur. Aussi l'entendait-on répéter pour ainsi dire à chaque minute : *Deo gratias* ! Le Souverain Pontife, instruit de cette dévotion du P. Centofiorini, lui avait accordé pour chaque fois une indulgence de plusieurs années. Comme pour bénir ainsi Notre-Seigneur jusque dans la tombe, il témoigna le

désir, à ses derniers moments, qu'on l'ensevelît avec ces paroles écrites de sa main et déposées sur sa poitrine : *Ave Maria ! Deo gratias !* Or le caveau dans lequel il reposait depuis bien des années ayant été ouvert dans la suite, on trouva son saint corps et ses vêtements réduits en poussière ; mais la feuille où il avait tracé l'expression de sa reconnaissance et de son amour, était demeurée intacte, préservée des outrages du tombeau.

Patrignani, *Menol.*, 27 *febbr.*, *p.* 243. — Tutii, *Brevi Ragguagli...*, *p.* 133 *et suiv.*

XXVIII FÉVRIER

—

Le vingt-huitième jour de février de l'an 1729, mourut au collège de Fabriano dans la Province Romaine, à l'âge de quarante-deux ans, le P. Virgilio Formenti, appelé par quelques-uns le Louis de Gonzague du dix-huitième siècle, et dont le P. François Galluzzi, son confesseur, publia lui-même la sainte vie. Reçu à dix-sept ans parmi les novices de Rome, il s'engagea bientôt devant Dieu à ne laisser passer aucun jour, sans quelque rigoureuse mortification ou quelque victoire signalée sur la nature; et pour être plus sûr de ne point manquer à sa promesse, il mettait chaque soir par écrit, avec le résultat de son examen particulier, le sacrifice qu'il avait offert dans la journée à Notre-Seigneur: précieux recueil que son humilité fit malheureusement disparaître avec le récit de tant de grâces insignes dont il avait été comblé. Dans l'espoir de verser un jour son sang parmi les infidèles, il voulait d'avance faire ce qu'il appelait son noviciat du martyre; car ce n'est pas en un jour que nous pouvons, disait-il, nous trouver prêts à endurer les tourments et la mort pour Dieu. Aussi les accidents les plus imprévus ne lui causaient pas même de surprise. Réduit par ses infirmités à un épuisement plus insupportable que la mort, il avait écrit pour se consoler: « Persuade-toi bien que Notre-Seigneur te veut dans cet

état misérable ; ne désire pas en sortir, mais aime à y demeurer tant qu'il lui plaira. Si tu te mets entre ses divines mains, ton cœur surabondera de joie, et rien ne pourra le troubler ».

Virgilio Formenti plaçait surtout la sainteté dans l'observation parfaite de ses vœux et de toutes ses règles. Il s'était fait un traité des plus belles vertus religieuses, avec les seules paroles du Sommaire des Constitutions, des Règles communes et de celles de son office. Comme on lui représentait que sa ferveur épuisait rapidement ses forces et mettait sa vie en danger : « Ah ! répondait-il, ne pensez-vous donc pas qu'il vaut mieux partir pour le ciel, saint et jeune, que de mourir vieux et lâche sans avoir rien fait pour Dieu » !

Boero, *Menol.*, 28 *febbr.*, *p.* 527. — Galluzzi, *Vita del P. Marco-Virgilio Formenti. . .*, *Roma*, 1730, *in*-4°.

---

* Le vingt-huitième jour de février de l'an 1730, mourut dans la maison professe de Rome le P. Michel-Ange Tamburini, quatorzième Général de la Compagnie. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie scolastique pendant douze ans, il dirigea successivement plusieurs collèges, fut théologien du cardinal Renaud d'Este, Provincial de Venise, Secrétaire général de la Compagnie, Vicaire du P. Thyrse Gonzalez, et enfin, à la mort de celui-ci, élu pour lui succéder, par la quinzième Congrégation générale, à l'âge de cinquante-huit ans.

A de rares qualités d'esprit, le P. Tamburini joignait une infatigable application à tous ses devoirs ; attentif à sa propre perfection et à celle de ses inférieurs, il procurait l'observation des règles, autant par la force de l'exemple que par celle de l'autorité. D'une grande douceur de caractère, il savait être ferme quand il s'agissait de maintenir l'Institut dans son intégrité ; et si l'honneur de la Compagnie était en jeu, il se montrait d'une vigueur et d'une intrépidité incomparables. A l'occasion des débats sur les rites chinois, on nous avait accusés de résister aux ordres du Souverain Pontife. En 1711, les Pères Procureurs de toutes les Provinces étant réunis à Rome, le P. Tamburini leur fit signer une déclaration dans laquelle il protestait énergiquement contre cette calomnie ; et avec l'agrément du Pape Clément XI, auquel il l'avait dédiée, il en fit répandre partout de nombreux exemplaires.

La multiplicité des affaires ne l'empêchait point de prolonger ses communications avec Dieu. Chaque matin, il consacrait environ trois heures à l'oraison ; et pendant la journée, il donnait encore à ce saint exercice les moments dont il pouvait disposer. Il accueillait avec une bonté paternelle tous ceux qui venaient chercher quelque consolation auprès de lui ; la prudence et la sagesse de ses réponses l'avaient fait surnommer l'Ange du bon conseil. Il obtint la béatification de saint Jean-François Régis et la canonisation de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka. Les missions et les exercices spirituels eurent en lui un zélé propagateur. Son généralat est l'époque du plein épanouissement des réductions du Paraguay ; en une seule année, soixante-dix-sept nouveaux ouvriers allèrent se joindre aux apôtres de ces contrées ; c'est le temps aussi où saint François de Geronimo, le bienheu-

reux Antoine Baldinucci, en Italie; et le Vénérable Emmanuel Padial en Espagne, travaillaient avec des fruits extraordinaires au salut des âmes; et où trois Jésuites, après avoir épuisé tous les efforts pour se dérober aux honneurs de la pourpre, entouraient à la fois le trône pontifical, les cardinaux Tolomei, Cienfuegos et Salerno.

Le P. Tamburini avait hérité de la charité de notre Bienheureux Père. Aucun des Nôtres ne tombait malade à Rome, qu'il n'allât le voir et le consoler, et ne le recommandât avec instances à la sollicitude des supérieurs. Les épreuves ne lui firent pas défaut dans le cours de sa longue administration de vingt-quatre ans : on admira la patience et le courage avec lesquels il sut les supporter. Enfin épuisé par les travaux, il s'endormit pieusement dans le Seigneur, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, dont il avait passé soixante-cinq dans la Compagnie.

BOERO, *Menol.*, 28 *febb.*, *p.* 537. — GUIDÉE, *Ménol. traduit du Ménol. Rom.*, *p.* 75. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 6, *p.* 702. — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie*, *t.* 4, *p.* 365; *t.* 5, *p.* 52, 260.

XXIX FÉVRIER

—

* Le dernier jour de février de l'an 1627, mourut à Salerne le P. Archange Belboni, dont le souvenir, dit l'Histoire de la Compagnie, mérite d'être conservé avec honneur. Il était né à Campagna, petite ville de la Principauté, non loin de Salerne. Possesseur d'une grande fortune, et curé de sa ville natale, il fit les plus vives instances pour y obtenir la fondation d'un collège ; il s'offrait à le doter largement. Ses efforts n'ayant pas été couronnés de succès, il essaya de s'en dédommager en faisant construire une habitation commode, où tous ceux des Nôtres qui passaient par Campagna devaient prendre leur logement. Puis cette générosité elle-même ne suffisant pas à son amour pour les enfants de saint Ignace, il voulut se donner lui-même, et à l'âge de cinquante-quatre ans, il sollicita et obtint son entrée dans la Compagnie.

Novice, nul ne fut plus simple et plus souple entre les mains des supérieurs ; c'était un grand sujet d'édification de voir un homme qui durant tant d'années s'était gouverné lui-même, redevenu enfant, dépendre en toutes choses de ceux qui lui commandaient au nom de Dieu, et par son humilité, son esprit de mortification, sa régularité, se montrer le modèle des plus fervents. Il avait un talent extraordinaire pour gagner à Dieu les pécheurs endurcis,

longtemps rebelles à toutes les sollicitations. Animé d'une tendre dévotion pour les âmes du purgatoire, il créa une fondation suffisante à l'entretien de trois prêtres, chargés de célébrer tous les jours le saint sacrifice à leur intention. Son amour pour la très sainte Vierge était tout filial ; c'est une tradition constante que Marie descendit du ciel pour le consoler dans ses derniers moments, et recueillit son dernier soupir. Le P. Belboni était dans la soixante-sixième année de son âge et la douzième depuis son entrée dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 12, *n.* 14, *p.* 99. — SANTAGATA, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 4, *p.* 452 *et suiv.* — SOTUELLUS, *Biblioth. Scriptor...*, *p.* 89. — SOMMERVOGEL, *Bibliothèque...*, *t.* 1, *p.* 1132.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE D'ITALIE

1er MARS

—

Le premier jour de mars de l'an 1636, mourut en odeur de sainteté à Palerme, le P. FRANÇOIS RAIATO, dont Notre-Seigneur manifesta la gloire dans le ciel à l'un de ses anciens élèves de rhétorique, le Vén. P. La Nuza. La sanctification des âmes, achetée au prix de bien des persécutions et des calomnies, le faisait regarder comme le père et l'apôtre de Palerme. Les deux principales congrégations de la très sainte Vierge, celle des nobles, et celle que l'on appelait de la pénitence ou des mortifiés, lui avaient été confiées, et jamais elles ne furent plus florissantes. Les membres de la seconde se livraient dans leurs réunions à tous les genres d'humiliations et d'austérités ; comme de s'accuser et d'être repris publiquement de leurs moindres fautes, de prendre la discipline, de se

baiser les pieds les uns aux autres. Ce fut sous la direction du P. Raiato que l'on vit pour la première fois les membres de la congrégation des nobles traverser les rues de Palerme, portant dans des corbeilles de fleurs le repas qu'ils avaient préparé pour les pauvres malades et les prisonniers.

Le monde et le démon ne purent voir sans indignation de si éclatantes victoires sur l'amour-propre et le respect humain. Deux fois le P. Raiato fut indignement accusé auprès de nouveaux supérieurs, qui ne prirent pas avec assez de prudence les moyens de connaître la vérité. Il lui fallut partir pour quelque résidence lointaine; il obéit sans murmurer. L'abandon où ceux qui l'avaient condamné laissèrent tomber son œuvre, lui déchirait l'âme; il en vint à craindre que ce ne fût un témoignage de la colère de Dieu, qui peut-être le réprouvait. Un jour que cette pensée le jetait dans les plus cruelles angoisses, voyant un petit oiseau voler joyeusement à travers les airs : « O mon Dieu, s'écria-t-il avec larmes, si votre bonté daignait envoyer vers moi cette petite créature, comme pour m'apporter l'assurance de votre paix » ! A l'instant, le volatile vint se reposer sur ses mains, et toutes ses larmes de douleur se changèrent en larmes de joie. Ces épreuves ne servirent du reste qu'à fortifier la vertu du P. Raiato. Bientôt son innocence fut reconnue, et il reprit son œuvre avec une nouvelle ardeur. La Reine du ciel vint le visiter et le consoler à son lit de mort, accompagnée d'une nombreuse troupe de saints. Le P. Raiato avait quarante-trois ans, il en avait passé vingt-huit dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 71, 322 *seqq.* — Sotuellus, *Biblioth. Script.*, *p.* 246. — de Backer, *Bibliothèque...*, 1re *édit.*, *t.* 1, *p.* 602. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 236.

---

* Le premier jour de mars de l'an 1702, mourut dans la réduction Saint-Joseph des Chiquitos, le jeune et apostolique P. Antoine Fideli, de la Province de Naples, emporté après deux années seulement de travail, mais déjà tellement vénéré des Indiens qu'ils ne l'appelaient pas autrement que leur père. Né à Reggio en Calabre, il avait soupiré de bonne heure après les glorieuses fatigues des missions du Paraguay. Longtemps cette terre bénie sembla fuir devant lui ; c'est à peine s'il put l'atteindre après quatre années entières d'une navigation périlleuse et souvent interrompue. Partout où il dut s'arrêter, à Séville, à Saint-Jacques, une des îles du Cap Vert dont le climat est si meurtrier qu'on l'a surnommée le tombeau des Européens, sur les côtes du Brésil, le P. Antoine fit l'apprentissage de la vie apostolique, et s'acquit la réputation d'un saint.

Enfin il arriva dans la mission de Saint-Joseph récemment fondée par les PP. Philippe Suarez et Denis d'Avila. N'écoutant que son ardeur, il se livra sans ménagement aux plus rudes travaux. Pendant que ses compagnons couraient dans les bois à la chasse des Indiens encore nomades, il demeurait au village, auprès des néophytes, occupé jour et nuit à les instruire, à les façonner à la civilisation non moins qu'à la vie chétienne, à les soigner dans leurs maladies, à les préparer à la mort. Un pain misérable formé de la racine du manioc, et dans de rares occasions, quelques

fruits sauvages, composaient toute sa nourriture. Soutenu par la grâce de Dieu et l'amour des âmes, il continua de se dépenser avec la même ardeur et le même dévouement ; mais ses forces fléchirent enfin sous le fardeau. Les Indiens ne se contentèrent pas de pleurer sa mort ; ils lui donnèrent un témoignage plus authentique de leurs regrets et de leur vénération ; jusque là nulle exhortation, nul reproche, nulles menaces n'avaient pu les arracher à un vice invétéré, et comme passé en usage et en loi dans leurs mœurs, celui de l'ivrognerie ; sur la tombe du P. Fideli, devenu leur protecteur dans le ciel, ils s'engagèrent par serment, et ils tinrent parole, à ne jamais approcher de leurs lèvres aucune liqueur enivrante.

FERNANDEZ, *Historica Relatio de... missionibus PP. S. J., apud Chiquitos... Augustæ Vindelicor.* 1733, *cap.* 6, *p.* 57 *seqq.* — CHARLEVOIX, *Histoire du Paraguay, t.* 4, *liv.* 14, *p.* 160.

II MARS

—

Le deuxième jour de mars de l'an 1590, mourut à Naples, à l'âge de trente-neuf ans, le P. Augustin Giustiniani, professeur et Recteur du Collège Romain, où il avait eu l'année précédente saint Louis de Gonzague parmi ses élèves de théologie. Paul Giustiniani, son père, gouvernait en qualité de doge la république de Gênes. Mais le jeune Augustin voulant fuir les honneurs, même ceux de l'Église, alla prendre au noviciat de Rome, vers la fin de 1568, la place de Stanislas Kostka. Il avait dix-sept ans. Professeur de philosophie cinq ans après, il soutint avec éclat la haute renommée de nos premiers Pères, d'abord dans les chaires de Milan, puis dans celles de Padoue et de Rome. Il n'y perdit jamais rien de son humilité, ni de sa tendre et affectueuse piété. La lecture des grands docteurs de l'Église ne nourrissait pas moins son cœur que son intelligence. Saint Augustin en particulier, dont il possédait à fond toutes les œuvres, et dont il avait déjà rédigé une théologie presque complète, semblait, disait-on, revivre en sa personne. Mais de si rudes travaux eurent bientôt épuisé les forces du

P. Giustiniani, et il expira presque au début de cette nouvelle carrière, laissant une égale réputation de science et de sainteté.

SACCHINUS, *Histor. Societ. Jes.*, *part.* 5, *lib.* 10, *n.* 70, *p.* 511. — NADASI, *Annus dier. memor.*, 2ª *mart.*, *p.* 118. — DREWS, *Fasti Societ. Jes.*, 2ª *mart.*, *p.* 82. — SOTUELLUS, *Biblioth. Scriptor.*, *p.* 95. — SOMMERVOGEL, *Biblioth. de la Compagnie*... *t.* 3, *p.* 1489.

III MARS

—

Le troisième jour de mars de l'an 1652, mourut glorieusement au Mexique le P. Jacques-Antoine Basile, né à Bari, et massacré en haine de la foi par les sauvages. Il était parti pour le Nouveau-Monde à l'âge de trente-et-un ans, avec soixante-et-un autres missionnaires de la Compagnie. Dès son départ, il écrivait à ses frères de Naples, en leur témoignant toute sa joie d'aller se sacrifier sans réserve pour Jésus-Christ et pour les âmes : « Oh ! si les fleurs et les germes ont tant de douceur, que sera-ce donc des fruits et de la moisson » ! En effet, plus il avait à souffrir, plus il tressaillait d'allégresse. Lorsque deux ans avant sa mort, il reçut l'ordre d'aller prendre la place que le P. Corneille Beudin venait d'arroser de son sang : « Je ne sais, écrivait-il encore, quel nouveau bonheur m'est promis au plus intime de mon âme ; mais je ne suis plus maître de mes transports ».

Le P. Basile eût pu sans peine échapper à la mort, quand éclata la révolte des Tarahumares, encore infidèles ou apostats, contre la petite garnison Espagnole de Papigochi. Il se trouvait alors dans une chrétienté voisine, et l'amour de ses néophytes n'épargna rien pour le retenir : « Tu es notre père, lui disaient-ils en pleurant, et nous t'emporterons, s'il le faut, sur nos épaules pour

te mettre en sûreté ». Mais l'homme de Dieu leur répondit que les Espagnols, voués à une mort prochaine, étaient aussi ses enfants, et qu'il devait les préparer à paraître devant Dieu. Puis, pénétrant vers le soir du deux mars, dans la réduction assiégée, il passa une grande partie de la nuit à entendre les confessions, et se retira ensuite dans sa pauvre église, priant au pied de l'autel jusqu'à ce que l'heure de son sacrifice fût venue. Dès qu'il entendit les premires cris d'attaque des barbares, il se leva pour marcher à leur rencontre ; à peine le virent-ils paraître qu'ils l'accablèrent d'une grêle de flèches, et le laissèrent baigné dans son sang, pour courir au pillage et à l'incendie. Le saint martyr respirait encore, et ses douleurs se prolongèrent ainsi jusqu'au jour. Ses bourreaux le retrouvant alors en vie se firent un jeu de lui briser les membres à coups de massue, et de le traîner jusqu'au cimetière où ils le pendirent à un des bras de la croix. Beaucoup d'entr'eux, et en particulier trois de leurs caciques, déposèrent dans la suite, qu'au moment où leur victime rendait le dernier soupir, ils avaient vu son âme monter au ciel, sous la figure d'un petit enfant d'une grâce et d'une beauté toute céleste porté par deux anges. Ce témoignage de la sainteté du P. Basile fut solennellement consigné dans le procès préparé pour sa béatification.

Patrignani, *Menol.*, 10 *marzo*, *p.* 71. — Oviedo, *Menologio*, 3 *marzo*, *p.* 63. — Alegre, *Historia S. J. en Nueva-España*, *t.* 2, *liv.* 8, *p.* 392 *et suiv.* — Andrade, *Varones ilustres*, *t.* 6, *p.* 135 *et suiv.* — Alegambe, *Mortes illustres....*, *ann.* 1652, *p.* 698 *seqq.* — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 1ª *martii*, *p.* 117. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 1ª *mart.*, *p.* 80.

* Le troisième jour de mars 1554, mourut à Bastia le P. SYLVESTRE LANDINI, épuisé avant l'âge par sept années à peine de travaux, mais chargé de trophées innombrables remportés sur l'enfer. Il était déjà prêtre quand il fut admis dans la Compagnie. Étant tombé malade quelque temps après, il ne sut pas contenir les saillies de son humeur vis-à-vis de son infirmier. Saint Ignace ne parut pas s'en apercevoir, et avec sa charité ordinaire, il n'épargna ni soins ni dépenses pour le rendre à la santé. Mais dès que le malade fut rétabli, il le renvoya près des siens, sans lui dire s'il le gardait ou non dans la Compagnie. Cette incertitude mit le pauvre novice dans des peines étranges ; et pour mériter la grâce de ne point perdre sa vocation, il se jeta, sans souci du travail et de la fatigue, dans toutes les œuvres du ministère apostolique. Cependant le bon pasteur ne le perdait point de vue ; et bientôt il lui écrivit qu'il le regardait toujours comme un de ses enfants, et l'autorisait à faire ses vœux. Cette nouvelle remplit le cœur de Landini d'une joie immense, et l'enflamma d'une ardeur encore plus grande.

Lucques, Massa, Foligno, Modène entendirent tour à tour sa parole. Telle était l'ardeur des populations à se presser autour de lui, que souvent dans ses courses, on l'arrêtait au milieu des forêts et des montagnes, pour l'entendre parler de Dieu. C'est à la première semaine des Exercices qu'il empruntait le thème habituel de ses prédications ; ces vérités habilement exposées opéraient des merveilles de conversion. L'un des trois théologiens qui avaient examiné le livre de saint Ignace, le P. Gilles Foscarari, de l'Ordre de saint Dominique, alors évêque de Modène, fut si frappé de ces ré-

sultats qu'il pria le P. Landini d'apprendre au clergé de son diocèse le maniement de cette arme toute puissante, et l'année suivante, de concert avec le cardinal Morone, il jeta les premières fondations d'un collège de la Compagnie dans sa ville épiscopale. « Ce que Dieu a fait par le moyen de cet homme, écrivait-il à saint Ignace, dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir ».

Cependant à la requête de la république de Gênes, le Souverain Pontife Jules III donna l'ordre au P. Landini de transporter en Corse le théâtre de son apostolat. Cette malheureuse île était privée d'évêques depuis près de soixante-dix ans, et livrée à tous les vices, fruits de l'ignorance et de l'abandon ; le clergé, dans une grande partie de ses membres, partageait la corruption générale. Le P. Landini se mit résolument à l'œuvre ; bientôt la foi endormie se réveilla, et le peuple revint en foule à Dieu. Mais quelques prêtres indignes s'alarmèrent de ce mouvement de conversions, et pour se débarrasser de l'importun réformateur, portèrent contre lui en cour de Rome les plus odieuses accusations. Dans le dessein d'éclaircir la vérité, Ignace envoya le P. Romeo en Corse, avec mission de suivre en secret toutes les démarches du P. Landini, et de recueillir sur son compte les appréciations des principaux personnages de l'île. La justification fut éclatante, et le saint, pleurant de joie, bénit Dieu des succès de l'un de ses fils. « Homme vraiment apostolique, dit l'auteur de son éloge, que l'évêque de Foligno appelait un ange de Dieu, comparable à Elie pour son zèle de feu, souvent favorisé de grâces extraordinaires, unissant la plus extrême abstinence à d'extrêmes fatigues, une charité sans bornes pour le prochain à la haine de son corps, l'humilité la plus profonde à tous les talents de la nature et de la grâce,

digne enfin d'être reconnu par la Corse pour son apôtre et par la Compagnie pour le fils très cher de notre Bienheureux Père ».

ORLANDINUS, *Histor. Soc. Jes., part.* 1ª, *lib.* 7, *nn.* 31 *seqq., p.* 206 ; *lib.* 8, *n.* 30 *seqq., p.* 230 ; *lib.* 9, *nn.* 34 *seqq., p.* 268 ; *lib.* 12, *n.* 18, *p.* 386 ; *lib.* 13, *nn.* 12 *seqq., p.* 422 ; *lib.* 14, *nn.* 32 *seqq., p.* 456. — BARTOLI, *Italia, édit. in-4°, Rome*, 1673, *lib.* 3, *c.* 1-9, *p.* 235-299. — TANNER, *Societ. Jes. Apostol. imitatr. p.*, 46. — PATRIGNANI, *Menol.*, 3 *marzo, p.* 13. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 3ª *mart., p.* 120. — DREWS, *Fasti. . .*, 3ª *mart., p.* 84. — NIEREMBERG, *Varones ilustr., t.* 2, *p.* 83. — RHO, *Variæ virtut. Histor., p.* 260. — CRÉTINEAU-JOLY, *Hist. de la Compagn., t.* 1, *ch.* 6, *p.* 264.

---

* Le troisième jour de mars de l'an 1589 mourut à Rome le P. JEAN-BAPTISTE ELIANO, né dans la religion juive, mais converti à Jésus-Christ par la science et surtout par l'admirable modestie et suavité de manières du P. André Frusius. Après avoir parcouru l'Égypte, la Palestine, les États du Grand-Seigneur, il était venu à Venise pour ramener au judaïsme son frère qui venait de se faire chrétien. Mais la grâce de Dieu et l'amabilité du P. Frusius, en qui disait-il, il avait cru voir un ange, lui touchèrent tellement le cœur, qu'il abjura lui-même ses erreurs et demanda le baptême. Bientôt ravi des exemples de sainteté qu'il avait sous les yeux, et transporté d'admiration au récit des conquêtes de l'Évangile dans les Indes, il sollicita la faveur d'être admis dans la Compagnie, et saint Ignace qui n'avait pas encore fait le décret qu'il porta depuis, le reçut.

Par reconnaissance pour le don de la foi, autant que par fidélité à l'esprit de sa nouvelle vocation, le P. Eliano se voua tout entier au salut des âmes. Comme il connaissait à fond les langues et les usages de l'Orient, il fut envoyé par le pape Pie IV, avec le P. Christophe Rodriguez, pour essayer de ramener le patriarche des Coptes à l'unité de l'Église Romaine. Mais, à peine arrivé à Alexandrie, il fut reconnu par ses anciens corréligionnaires, et dénoncé aux musulmans comme transfuge du judaïsme ; d'après la loi turque, il devait embrasser le Coran ou subir la peine du feu ; parmi les plus acharnés à le poursuivre, on remarquait sa propre mère. Les chrétiens d'Alexandrie parvinrent à l'arracher au péril, et lui ménagèrent les moyens de retourner à Rome. Trois fois encore, sur l'ordre du Vicaire de Jésus-Christ, le P. Eliano reprit le chemin de l'Orient, et soit de vive voix dans des synodes ou conférences particulières, soit par écrit dans des livres ou catéchismes, il travailla d'une manière très efficace à dissiper les erreurs ou les préjugés des Coptes et des Maronites, et à les attacher plus étroitement à la foi romaine.

L'aveuglement de ses compatriotes le remplissait de la plus vive douleur ; il eut la consolation d'en convertir un grand nombre. Au reste, il embrassait dans la même charité toutes les âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Pour faire pénétrer partout les enseignements de l'Église et combattre l'oubli des grandes vérités, source de tant de désordres, il fit graver des images représentant les principaux mystères de la foi et les commandements de Dieu. Ces images firent un bien immense ; le cardinal vicaire et le gouverneur de Rome ordonnèrent de les afficher dans toutes les auberges et hôtelleries de la ville, et les personnes de qualité

en firent distribuer d'innombrables copies dans les campagnes et villages d'alentour. Les souffrances corporelles émouvaient aussi vivement le cœur du P. Eliano ; il avait mille industries pour secourir les pauvres ; on l'appelait leur père. Quand il mourut, un autre ami des malheureux, le cardinal Alexandre Farnèse, passait aussi à une meilleure vie. Le peuple versa des larmes sur cette double tombe, et on l'entendit répéter que Rome venait de perdre à la fois les deux soutiens des pauvres, associant ainsi dans un même hommage la charité miséricordieuse de l'opulent prince de l'Église et celle de l'humble religieux.

Orlandinus, *Histor. Soc. Jes., part.* 1, *lib.* 11, *n.* 33, *p.* 345. — Sacchinus, *Histor. Soc. Jes., part.* 2ª, *lib.* 5, *n.* 141, *p.* 195. — Id., *part.* 4ª, *lib.* 6, *n.* 54 *seqq., p.* 180. — Id. *part.* 5ª, *lib.* 9, *n.* 31 *seqq., p.* 428. — *Litter. ann. Soc. Jes., ann.* 1589, *p.* 7. — Sotuellus, *Bibliotheca Script., p.* 417. — Sommervogel, *Bibliothèque. . ., t.* 3, *p.* 379. — Patrignani, *Menol.,* 3 *marzo, p.* 17. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.,* 3ª *mart., p.* 120. — Drews, *Fasti Societ. Jes.,* 3ª *mart., p.* 84.

---

* Le troisième jour de mars de l'an 1717, à Sasso, mourut le P. Antoine Tommasini, dans l'exercice même du ministère apostolique, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il avait fait les premiers essais de son zèle à Sienne, où il dirigeait dans les voies de la perfection un grand nombre d'âmes choisies. Mais il soupirait après les missions comme le cerf après les fontaines, dit son biographe. Enfin tous les obstacles furent levés et il entra dans la carrière

Parmi tant d'ouvriers dont nos annales racontent les travaux, le P. Tommasini mérite certainement un des premiers rangs. Jusqu'à la plus extrême vieillesse, il ne connut pour ainsi dire pas un seul jour de repos. « Dieu veut, disait-il, que je sois à la fatigue jusqu'à mon dernier soupir ». L'année était une mission continuelle. Rien ne l'arrêtait, ni les ardeurs du soleil, ni les froids de l'hiver, ni les tempêtes ; c'était une de ses maximes que celui qui regarde à ces choses n'est pas propre à la vie apostolique. Travaillé de la goutte, il se faisait porter en chaire ; si la violence du mal le clouait par force sur son lit, il transformait sa cellule en confessionnal. Ce qui est plus étrange, c'est qu'il soutenait toutes ces fatigues en restant à jeun jusqu'au soir. Le peuple y voyait une intervention de la Providence, et lui-même ne pouvait s'empêcher d'en convenir : « Oui, écrivait-il à son Père spirituel, cette abstinence a quelque chose d'extraordinaire ; confesser tout le jour et même la nuit, prêcher, quoique brièvement, deux, trois, quatre et six fois par jour ; supporter encore d'autres fatigues, cela étonne et paraît bien merveilleux » ; mais, ajoutait-il, Dieu bénit ses pénitences, et après la mission, il est plus fort que jamais.

En chaire, le P. Tommasini avait des accents terribles contre le péché ; au tribunal de la pénitence, il était toute douceur et toute mansuétude ; c'était comme un axiome universellement reçu qu' « il mettait tout le monde en paradis ». La vertu des prodiges s'ajoutait à l'éclat de ses vertus et lui donnait une puissance irrésistible sur les cœurs ; il lisait au fond des consciences ; il apparaissait environné de lumière pendant qu'il annonçait la parole de Dieu ; il prédisait l'avenir ; il guérissait les malades. Ce n'étaient pas seulement les campagnes, c'étaient les grandes cités et les plus hauts person-

nages qui l'avaient en vénération et réclamaient son secours. Le grand-duc de Toscane, Cosme III, faisait tous les ans les exercices sous sa direction ; à l'occasion d'un tremblement de terre qui jeta l'épouvante à Rome, le pape Clément XI le fit venir et le retint plusieurs mois pour prêcher la pénitence au peuple et le ramener à Dieu.

Mais le P. Tommasini avait eu révélation de sa fin désormais prochaine ; il voulait tomber comme un vaillant soldat, les armes à la main. Prenant congé du P. Ambroise Centurione, Provincial de Rome, pour retourner à ses chers et durs labeurs : « J'ai quatre-vingt-trois ans, lui dit-il ; il me reste encore deux ans de vie et de mission ». Et en effet, deux années après, comme il venait d'ouvrir les saints exercices au village de Sasso, il fut saisi d'une fièvre violente : « Mon heure est venue », dit-il à son compagnon ; et après quelques jours de souffrances, il s'endormit pieusement dans le Seigneur. La ville de Grosseto, siège de l'évêché de la province, réclama l'honneur de posséder les restes du P. Tommasini ; elle lui fit des funérailles magnifiques, et plaça son tombeau dans la cathédrale, comme celui d'un apôtre et d'un saint.

Patrignani, *Della vita del P. Antonio Tommasini*. . . — Id., *Menolog.*, 3 *marzo, p.* 24. — Mazzolari, *Comment. et Ellog., p.* 78-95. — Guidée, *Trad. du Menol. rom.*, 2 *mars, p.* 80.

IV MARS

Le quatrième jour de mars de l'an 1642, mourut à Massa di Sorrento, sa patrie, dans le royaume de Naples, le P. Vincent Maggio, l'un des plus chers enfants de la Reine des Anges, qui lui avait sauvé la vie dès avant sa naissance, et l'arracha une seconde fois à la mort pour qu'il pût entrer dans la Compagnie. Admis au noviciat de Naples à l'âge de dix-neuf ans, il y travailla si énergiquement à se vaincre, qu'en soignant un lépreux dans les hôpitaux, il fut atteint lui-même de la lèpre ; privé durant plusieurs mois de toute communication avec ses frères, il bénissait Notre-Seigneur de lui faire goûter les fruits de sa croix. Quelques années après, comme il enseignait la grammaire au collège de Lecce, un brigand fameux, surnommé *le loup*, l'effroi de toutes les campagnes environnantes, et dont les meurtres égalaient au moins, disait-on, les jours de l'année, fut enfin pris et condamné au dernier supplice. Tous les Pères du collège avaient vainement essayé de le ramener à Dieu ; le jeune professeur demanda la permission de faire une dernière tentative. Seul avec le criminel dans son cachot, il se flagella si longtemps et si cruellement sous ses yeux, que ce misérable s'émut enfin d'une charité si vive, et fit la mort d'un prédestiné.

Mais dans les desseins de Dieu, Vincent devait être surtout l'apôtre et le directeur de la noblesse napolitaine. Son humilité lui avait fait d'abord décliner ce ministère. Quand les plus hauts personnages venaient remettre leur âme entre ses mains : « Je ne suis, répondait-il, qu'un pauvre Coadjuteur spirituel ; votre Seigneurie trouvera sans peine d'autres directeurs plus dignes de sa confiance par leurs lumières et leurs vertus ». Mais les quelques paroles qu'il leur adressait, sur l'amour et le service de Notre-Seigneur, n'enflammaient que plus vivement les âmes du désir d'être dirigées par lui. Les ducs de Bovino, de Nocera, de Monteleone, de San-Marco et beaucoup d'autres, apprirent de lui dans les exercices de saint Ignace et au tribunal de la pénitence, à faire régner Dieu seul parmi leurs sujets. Le luxe et l'immodestie scandaleuse des plus grandes dames de Naples disparurent complètement, grâce à l'influence de ses pénitentes. Non contentes de se réduire aux plus sévères exigences de la modestie chrétienne, plusieurs de ces anciennes idoles du monde ne paraissaient plus aux fêtes de la cour, lorsqu'elles y étaient contraintes, qu'en s'armant d'un rude cilice.

Les efforts du P. Maggio pour faire aimer Notre-Seigneur lui méritèrent, dès cette vie, des grâces insignes. Jésus, Marie et Joseph vinrent le remercier de son zèle à propager leur culte ; une pêche miraculeuse récompensa la confiance de quelques pauvres gens, auxquels il avait conseillé, après de longues heures d'un travail inutile, de remettre leurs filets à la mer en invoquant ces noms sacrés. Plusieurs fois aussi, un peu d'eau bénite ou une parole lui suffirent pour rendre la santé à des malades près d'expirer ; mais tous ces honneurs du ciel et de la terre ne faisaient

que le rendre plus humble. Il ne put sans horreur s'entendre offrir la dignité d'archevêque de Tarente. L'obéissance seule le retenait à Naples, dont il avait demandé au P. Aquaviva la permission de s'éloigner, pour vivre ailleurs inconnu et méprisé. Mais la gloire de Dieu ne permit pas d'exaucer ses désirs. Parmi les autres biens dont cette ville lui fut encore redevable, on ne saurait oublier la dévotion extraordinaire qu'elle a toujours témoignée depuis, pour les mystères de la naissance et de la crèche de l'Enfant Jésus.

Patrignani, *Menol.*, 4 *marzo*, *p.* 32. — Schinosi, *Istoria della Provincia di Napoli*, *t.* 1, *p.* 328 *et suiv.*, *p.* 465 ; *t.* 2, *p.* 22 *et suiv.* ; 42, 228, 404. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 152, 468; *t.* 4, *p.* 314, 438. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 4ª *mart.*, *p.* 123. — Cassani, *Varones ilustres*, *t.* 1, *p.* 114-143.

---

* Le quatrième jour de mars de l'an 1653 rappelle la mort du P. Vincent Guinigi, de Lucques, entré au noviciat à l'âge de treize ans. Après avoir enseigné la littérature et la rhétorique au Collège Romain, il fut chargé de continuer l'Histoire de la Compagnie, interrompue par la mort du P. Sacchini. Mais il eut à peine le temps de mettre la main à ce grand travail, le P. Mutius Vitelleschi l'ayant choisi pour secrétaire. Il remplit cette fonction délicate pendant douze ans avec un dévouement, une fidélité, une prudence et en même temps une humilité, une exactitude à toutes les observances mêmes les plus minimes de la vie religieuse et une piété qu'on ne pouvait assez admirer. Dans ses dernières années, le

P. Mutius se déchargea en grande partie sur lui du poids des affaires ; à son jugement, le P. Guinigi était à la hauteur de tous les emplois, même, ajoutait-il, du plus élevé dans la Compagnie. Malheureusement une surdité presque complète ne lui permit pas de rester plus longtemps auprès du Père Général. Il s'ensevelit avec bonheur dans une vie obscure et cachée, et ne pensa plus qu'à se sanctifier par la patience et l'exercice de toutes les vertus. Il reçut le saint viatique à genoux, en témoignage de respect, et peu après, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, à l'âge de cinquante-deux ans, dont il avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth. Script., p.* 782. — Sommervogel, *Bibliothèque*. . ., *t.* 3, *p.* 1941.

V MARS

—

Le cinquième jour de mars de l'an 1605, mourut dans la maison professe de Palerme le P. Nicolas Amari, admirable modèle de conversion, de pénitence et de fidélité à Dieu. C'était un brillant gentilhomme de Palerme, d'une susceptibilité inexorable sur le point d'honneur, et tristement fameux par ses duels dont il était toujours sorti vainqueur. A l'âge de vingt-quatre ans, il se rencontra un jour au sermon de l'apostolique P. Otelli, et cette parole si pleine de l'esprit de Dieu le bouleversa en un moment. Aussitôt il va se jeter aux pieds du prédicateur, lui fait une confession générale de toute sa vie, proteste de sa ferme résolution de s'arracher au monde pour faire pénitence, et lui demande s'il peut espérer, à quelque prix que ce soit, d'être reçu dans la Compagnie de Jésus. Le sang de ses adversaires, tant de fois versé l'épée à la main, et les scandales de sa vie semblaient deux obstacles insurmontables. Otelli cependant le console et l'engage à partir pour Rome, où peut-être la vue de son repentir et de ses larmes lui obtiendra du Souverain Pontife et du P. Laynez la grâce si ardemment désirée. Amari part sans hésiter un seul moment. Pie IV l'accueille avec bonté et le relève de l'irrégularité qu'il a encourue ; mais Laynez est absent de Rome, et dans l'ardeur de ses

désirs, le nouveau converti va le chercher au concile de Trente, lui découvre de nouveau toutes les plaies de son âme, et se déclare prêt à tout entreprendre et à tout souffrir, pour mériter, ne fût-ce qu'à la mort, l'entrée de la Compagnie. Laynez ne put résister à tant de ferveur, et il écrivit à Palerme qu'on pourrait admettre Amari parmi les novices, après lui avoir fait subir toutefois de longues et éclatantes épreuves, soit pour donner des gages de sa constance, soit pour effacer solennellement aux yeux de ses amis et de ses ennemis le scandale de sa vie passée. Ce brillant jeune homme fut donc reçu au collège de Palerme, non comme novice, mais comme hôte et serviteur, destiné aux plus bas emplois. Il y demeura six ans, sans commencer son noviciat et sans se plaindre ; car à l'exemple de Jacob, dit l'historien de la Province de Sicile, jamais il n'eût cru payer trop cher la grâce de sa vocation ; « *sed videbantur illi pauci dies præ amoris magnitudine* ». (Gen. 29, 20.) — Ces années d'attente lui avaient même paru si douces, qu'il demanda comme une grâce de n'être jamais élevé au sacerdoce, trouvant dans les emplois des Frères Coadjuteurs bien plus de consolation, et le bonheur incomparable d'une vie toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Mais Notre-Seigneur le destinait à gagner et à sauver à son tour bien des pécheurs. Ses historiens nous ont conservé entre autres le récit de la conversion d'une malheureuse femme de Palerme, qui séduisait presque toute la jeunesse, et s'était mise en relation habituelle avec le démon. Peu s'en fallut, lors des premières tentatives du P. Amari pour l'arracher à l'enfer, qu'il ne lui en coûtât la vie. Quatre assassins avaient été payés par elle pour le poignarder ; mais ils se sentirent miraculeusement enchaînés au mo-

ment de consommer leur crime. La pécheresse cherchant à son tour à frapper, dans notre église, celui qui voulait la sauver, fut arrêtée par la même force invisible, et fit sincèrement pénitence. Parmi les traits de vertu du P. Amari, on en cite plusieurs d'une obéissance vraiment héroïque ; l'un d'eux le fit même passer dans la ville de Palerme pour un fou. Mais peu lui importait. Il parut avoir eu quelque avertissement de sa fin prochaine, et passa les derniers mois de sa vie dans une prière presque continuelle et un recueillement admirable ; il mourut avec la réputation d'un saint dans la soixante-quatrième année de son âge et la trente-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 469 *seqq.* — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 1ª *mart.*, *p.* 115.

Le cinquième jour de mars de l'année 1678, mourut à Rome dans la maison de Saint-André le F. FABIUS SERGARDI, novice scolastique. Il avait conservé jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, au milieu des séductions du monde, une innocence parfaite rehaussée encore par tous les avantages de la nature et le charme des plus aimables manières. Admis dans la Compagnie après quatre ans d'attente, il s'appliqua, dès le premier jour, avec une admirable ferveur, à l'étude de la perfection religieuse. Il parlait des choses de Dieu avec une grâce et une suavité qui ravissaient les cœurs. Mais déjà il était mûr pour le ciel. Une fièvre maligne le conduisit rapidement aux portes du tombeau. On lui ordonna pour obtenir sa

guérison de faire un vœu à saint Ignace et à saint Stanislas Kostka ; le F. Sergardi le fit par obéissance et le répétait souvent, mais en ajoutant toujours ces paroles : « Pourvu que ma guérison soit pour la plus grande gloire de Dieu ». Après avoir prononcé ses vœux de religion, il s'endormit doucement dans le Seigneur, presque sans agonie, à l'âge de vingt-trois ans.

PATRIGNANI, *Menol.*, 5 *febbr.*, *p.* 41. — GUIDÉE, *Ménologe*, 5 *mars*, *p.* 83.

---

*Le cinquième jour de mars de l'an 1725, mourut en prédestiné le P. JOSEPH-MARIE DE CRISTOFORI, professeur de philosophie au collège de Brera à Milan. Une fin si belle était le fruit, dit son biographe, d'une vie très pure. On admirait surtout sa pauvreté, sa fidélité scrupuleuse aux moindres règles, sa modestie tout angélique et son zèle pour le salut des âmes. La Province de Milan fondait de grandes espérances sur ce jeune religieux, quand une maladie de poitrine le réduisit en peu de jours à l'extrémité. La nouvelle de sa mort prochaine le fit tressaillir d'allégresse. Voyant un de ses disciples entrer dans sa chambre, l'air triste et abattu : « Non, non, lui dit-il ; réjouissez-vous, *quia vado ad Patrem* ». Le P. de Cristofori voulut recevoir l'extrême-onction revêtu de l'habit de la Compagnie : « Car c'est ma gloire », disait-il. Sur le point d'expirer, il plaça sous ses yeux son crucifix, son chapelet, les images de nos saints, s'entretint doucement avec Notre-Seigneur, renouvela plusieurs fois le sacrifice de sa vie, et croisant les bras sur sa poitrine, après une très courte agonie, il rendit le dernier soupir.

« Béni soit Dieu, dit le P. Patrignani, après avoir raconté cette mort l'année même où elle arriva, béni soit Dieu qui nous donne de voir encore de tels hommes et de telles vertus » !

PATRIGNANI, *Menolog.*, 5 *marzo*, *p.* 42.

VI MARS

—

Le sixième jour de mars de l'an 1557, mourut à Pérouse le P. André Galvanelli, d'abord choisi par saint Ignace pour établir et gouverner la Compagnie à Venise et à Bologne, puis envoyé au nom du Souverain Pontife dans la Valteline, menacée doublement dans sa foi, par ses dissensions intestines et par les attaques extérieures de l'hérésie. La réputation de douceur et d'esprit de Dieu que lui avaient acquise en peu de temps ses premiers travaux apostoliques, attirait partout les populations à sa rencontre. Un magistrat calviniste d'une des principales vallées des Alpes lui interdit d'abord tout ministère ; mais au bout de quelques jours, la modestie et la patience du P. Galvanelli lui touchèrent tellement le cœur, qu'il révoqua de lui-même toutes ses défenses, et pria l'humble religieux d'accomplir en pleine liberté l'œuvre de Jésus-Christ. Recteur du collège de Pérouse durant les dernières années de sa vie, on lui rendait les mêmes hommages qu'aux plus insignes serviteurs de Dieu. Toutes les confréries, communautés de la ville le priaient de venir leur apprendre à aimer et à servir Notre-Seigneur. La nouvelle de sa mort prochaine se répandit dans les différents quartiers de Pérouse avec la rapidité de l'éclair, et fut accueillie avec douleur comme une calamité publique. C'était

un touchant spectacle, écrivirent les témoins de ces scènes de deuil, de voir durant les journées entières, une foule nombreuse se presser aux portes du collège, s'informant avec anxiété de l'état de l'homme de Dieu, lui apportant tout ce qu'on croyait pouvoir le soulager ou le guérir, et pleurant à chaudes larmes quand toute espérance fut perdue.

Orlandinus, *Histor. Societ. Jes., part.* 1ª, *lib.* 12, *n.* 19, *p.* 387. — Sacchinus, *Hist. Soc., part.* 2ª, *lib.* 2, *n.* 69, *p.* 52. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 6ª *mart.*, *p.* 126. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 6ª *mart.*, *p.* 88.

---

* Le sixième jour de mars de l'an 1761, mourut à Palerme le P. Benoit Plazza, dont la longue vie ne connut jamais de défaillance dans l'accomplissement de tous les devoirs de sa vocation. Également versé dans les sciences divines et humaines, il occupa avec honneur les chaires les plus illustres de sa Province, remplit les fonctions de censeur et de consulteur de l'Inquisition en Sicile, et quatorze années de suite, celles de Préfet général des classes au grand collège de Palerme. Les plus savants personnages faisaient appel à ses lumières et accueillaient ses décisions comme des oracles. En même temps, avec une ardeur au travail qui ne devait s'éteindre qu'avec sa vie, il composait des ouvrages où la piété, l'érudition et la solidité de doctrine brillent partout du même éclat. On signale en particulier ceux qu'il écrivit sur l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, et sur la dévotion aux saints, aux images et aux reliques. Appuyé sur la théologie et sur les mo-

numents de l'antiquité chrétienne, il y réfute les interprétations étroites et entachées de jansénisme de certains auteurs, et spécialement du célèbre Muratori, qui dans le désir de ramener, pensait-il, la piété à de plus justes limites et de l'affranchir d'exagérations fâcheuses, avait critiqué et blâmé les pratiques les plus touchantes et les mieux fondées, comme le vœu de défendre jusqu'à l'effusion du sang le privilège de la conception immaculée de Marie, Mère de Dieu. Le P. Plazza, toujours infatigable, tenait encore la plume à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, lorsque Dieu le rappela à lui, avant qu'il eut mis la dernière main à son livre *du Paradis*.

Summar. vitæ (Archiv. Rom.). — DE BACKER, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 2, *p.* 496. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 78.

VII MARS

—

Le septième jour de mars de l'an 1620, mourut en exil à Macao, douze ans après son entrée en Chine, le P. Sabatino de Ursis, compagnon et premier successeur du P. Mathieu Ricci. Il n'était à Pékin que depuis un an, lorsque le grand missionnaire sur son lit de mort lui confia la charge de supérieur. C'est que nul autre, disent les historiens, ne lui paraissait plus humble, plus mort à lui-même, plus dépendant de Dieu en toute chose, plus propre enfin, à réaliser ce qu'il demandait surtout à tout supérieur des missions de la Compagnie, « qu'il fût comme le père et la mère de ses inférieurs, et leur fît trouver aux extrémités du monde, non pas autant d'amis, mais autant d'amour, que dans les plus grandes maisons de la Compagnie ».

Le P. de Ursis était en même temps très versé dans toutes les sciences qui peuvent gagner l'estime et le cœur des Chinois. Ses belles machines hydrauliques attiraient en foule les lettrés, les grands mandarins de l'empire, et les eunuques du palais. Il en profitait pour leur parler de Jésus-Christ, et leur en faire vénérer l'image. Mais il fallait toute l'énergie de son âme pour suffire à de pareils travaux ; car durant des années entières la fièvre ne cessa de le consumer. Les persécutions ne lui manquèrent pas non plus ; elles

finirent même par l'envoyer mourir en exil. Mais partout, et jusque sur son lit de douleur qu'il ne pouvait plus quitter dans les derniers mois de sa vie, cet homme véritablement apostolique ne cessa de travailler au salut des âmes. Presque à la veille de sa mort, le P. de Ursis enseignait encore la philosophie à quelques scolastiques du collège de Macao, et les éléments de la langue chinoise à quatre futurs missionnaires, ainsi qu'à plusieurs enfants, qu'il espérait voir du haut du ciel se consacrer un jour à l'apostolat. Il était âgé de quarante-cinq ans, et en avait passé vingt-trois dans la Compagnie.

Patrignani, *Menologio, 7 marzo, p.* 51. — Cordara, *Histor. Soc. Jes., part.* 6ª, *lib.* 2, *n.* 190, *p.* 131 ; *n.* 202, *p.* 133 ; *lib.* 5, *n.* 191, *p.* 276., — Bartoli, *La Cina, lib.* 2, *p.* 507 ; *lib.* 3, *p.* 545, 720. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 731. — de Backer, *Biblioth.*, 1re *édit., t.* 6, *p.* 736. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 4, *p.* 177 *et suiv.* — Pfister., *Miss. de Chine, Notices biogr. et bibliogr., n.* 26.

Le septième jour de mars de l'an 1625 mourut saintement à Messine dans la quarante-septième année de son âge et la vingt-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie, le P. François Torresio, modèle insigne d'abnégation et de mépris de lui-même. Il faisait ses délices des humiliations publiques, et suppliait fréquemment ses supérieurs de ne pas les lui épargner. Plus d'une fois il obtint de passer les deux mois entiers de ses vacances au service

du cuisinier, ou bien encore de prendre les vêtements et de partager les travaux des portefaix et des manœuvres. Recteur de Trapani et de Messine, il se réservait, les jours de congé, le soin de balayer l'atrium, les corridors, et toutes les classes du collège. Chaque année, durant les désordres du carnaval, il se retirait seul à la maison de campagne, ne vivant guère alors que d'un peu de pain, mendié de porte en porte chez les paysans du voisinage, et passait tout le jour à prier ou à se flageller, en réparation des injures faites à la majesté de Dieu. Sa vie entière n'était du reste qu'un exercice continuel de pénitence ; il ne quittait le cilice ni jour ni nuit. L'obéissance seule avait pu lui faire accepter le gouvernement de ses frères. « Car un supérieur de la Compagnie, disait-il, doit être à chaque moment un homme de sollicitude et de saints exemples. Il est l'ange gardien de tous ses inférieurs, et rendra compte à Dieu de leurs vertus, de leurs travaux, de leur santé, de leur honneur, de leurs peines les plus secrètes et de la consolation de leurs âmes ».

Instruit plusieurs mois d'avance par Notre-Seigneur de son prochain départ pour le ciel, il demanda de nouveau, mais en vain, la grâce de ne plus s'occuper, durant ce peu de temps, que de sa propre perfection. Il s'en dédommagea du moins par un jeûne d'une rigueur extrême tous les jours de son dernier avent ; et à ceux qui le priaient de se modérer : « Laissez-moi faire, répondait-il ; c'est ma préparation à paraître devant Dieu ». Dans les premiers jours de mars, en effet, une terrible chute de cheval lui brisa la jambe et le réduisit bientôt à l'extrémité. On l'entendit alors entonner le *Te Deum*, et consoler ses frères par cette belle parole : « Dieu accomplit ainsi l'ordre de ma prédestination ». Ses

douleurs étaient si vives que, de son propre aveu, elles lui auraient à toute heure arraché des cris déchirants, si l'espérance de voir bientôt son Seigneur face à face ne les lui eût adoucies ; néanmoins il les supporta jusqu'à la fin, le sourire sur les lèvres, oubliant même souvent son martyre pour s'occuper encore du salut des âmes, et répétant à tous ceux qui le visitaient : « Ne négligez rien pour vous rendre la bienheureuse Mère de Dieu favorable, si vous voulez être des saints » !

AGUILERA, *Historia Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 195. — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 7ª *mart.*, *p.* 128. — DREWS, *Fasti Societ.*, 7ª *mart.*, *p.* 89.

Le septième jour de mars de l'an 1646, mourut à Modica le P. FABIUS GIUSTINIANI qui avait dépensé la plus grande partie de sa vie religieuse et apostolique dans l'île de Chio, sa patrie, et dans les autres îles grecques de l'Archipel. Sa dureté envers lui-même et sa charité sans bornes pour toutes les misères du prochain le faisaient regarder, par ces pauvres insulaires, comme une vive image du Sauveur des hommes. Partout il passait en faisant le bien ; quelle que fût la détresse des maisons dont le gouvernement lui était confié, il défendait très expressément au portier de renvoyer jamais sans aumône un seul indigent. En mémoire des plaies de Jésus, il n'était aucun genre de douleur qu'il ne fît souffrir à son corps ; lors de sa dernière maladie, on le trouva revêtu d'une sorte de cuirasse de fer, qu'il n'avait pas quittée une minute depuis des années, et dont les pointes s'étaient si profondément enfoncées,

soit dans ses reins, soit dans sa poitrine, qu'il fallut des tenailles pour les arracher. Le P. Giustiniani célébrait chaque année, avec une dévotion très particulière, la fête de saint Thomas d'Aquin. Notre-Seigneur lui fit savoir qu'en récompense, il quitterait la terre le même jour et à la même heure que le docteur angélique. Il en fit l'aveu à un de ses frères, la veille de sa mort ; et de nombreux miracles ne tardèrent pas à prouver la puissance de son intercession auprès de Dieu. Il était âgé de cinquante-deux ans, et en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 468. — NADASI, *Ann. dier. memorab.*, 13a *mart.*, *p.* 138. — DREWS, *Fasti Soc.*, 13a *mart.*, *p.* 98.

---

* Le septième jour de mars de l'an 1604, mourut à Trapani, le P. PIERRE REGGIO, le premier des trois frères que la noble famille des Reggio, de Palerme, donna de grand cœur à la Compagnie. Après son noviciat, notre Bienheureux Père l'appela à Rome pour y suivre la carrière des études au Collège Romain récemment fondé. Quand il revint en Sicile à l'âge de vingt-six ans, il était prêt à tous les ministères. Chargé d'annoncer la parole de Dieu, il parut, malgré sa jeunesse, au niveau des orateurs les plus renommés. Aussi le P. Lainez ne tarda pas à lui assigner un plus vaste théâtre. La Compagnie soutenait alors une lutte acharnée contre les hérétiques d'Allemagne et de France ; le P. Reggio fut associé à la troupe vaillante qui dans ces pays défendait les droits de Dieu et de la sainte Église. Pendant plus de trente années de missions, à

peine interrompues par une courte régence de philosophie au collège de Messine, il ne cessa de parcourir ces contrées, battant en brèche la doctrine des novateurs, fortifiant la foi des catholiques et ramenant au bercail de Jésus-Christ un grand nombre d'égarés.

Pendant qu'il prêchait aux populations de la Valteline, les hérétiques de cette province furieux des défaites qu'il leur infligeait, inventèrent contre lui et contre son compagnon, le P. Jean Léon, la plus odieuse des calomnies, semblable à celle que les Ariens avaient autrefois ourdie contre le saint docteur Athanase. Mais l'iniquité se mentit à elle-même ; l'innocence des missionnaires fut solennellement reconnue, et une multitude d'âmes qui s'étaient laissées séduire abjurèrent l'erreur et rentrèrent dans le giron de l'Église.

Le P. Reggio passa les dernières années de sa vie au collège de Trapani. Toujours ennemi du repos, il continua de se dépenser au service des âmes, avec une ardeur que la pensée de sa fin désormais prochaine ne faisait qu'enflammer. Une seule chose lui causait quelque regret ; c'était de mourir dans son lit, au lieu d'avoir signé sa foi de son sang, comme un fidèle témoin de Jésus-Christ, au milieu des hérétiques. Il était âgé de soixante-huit ans, et en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Litter. ann. Soc., ann. 1604, *p.* 20. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 460 *seqq.*

VIII MARS

—

Le huitième jour de mars de l'an 1620, mourut à Palerme le P. Octave Gaetano, non moins célèbre par ses vertus que par ses travaux littéraires et les faveurs miraculeuses qu'il reçut tour à tour de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, de saint Ignace et des saints et saintes de la Sicile dont il écrivait la vie. A seize ans, priant un jour devant une image de Jésus crucifié, il lui parut voir tout à coup la tête du Sauveur se couronner d'une lumière céleste; il résolut sur l'heure de le suivre jusqu'aux ignominies et aux douleurs de la croix. Il apporta dans la religion l'innocence de son baptême; cette grâce dont il ne cessait de remercier Notre-Seigneur, inondait son cœur d'une si douce joie, qu'au milieu des périls de mort les plus imprévus, il ne perdait rien de son inaltérable sérénité. Dès son noviciat, la lutte continuelle contre toutes les inclinations de la nature faisait ses délices, aussi bien que la mortification corporelle et la prière. Durant nombre d'années, à moins de maladie grave, jamais il ne fit usage de lit; à l'approche des fêtes de Notre-Dame ou des mystères de la Passion, il ne mettait pour ainsi dire plus de bornes à ses austérités.

Mais ce fut surtout par son amour pratique des constitutions et des règles, que le P. Gaetano mérita l'amour et les faveurs de

saint Ignace. Notre Bienheureux Père le déroba trois fois au poignard, et le défendit au moins deux autres fois contre des attaques inouïes de l'enfer et de ses suppôts.

Ce saint religieux était en même temps un supérieur admirable et un écrivain de premier mérite. A trente-et-un ans, il était nommé par le P. Claude Aquaviva Recteur du collège de Messine, et telle fut la sagesse de son gouvernement que la maison professe de Palerme, accablée de dettes et menacée d'une ruine prochaine, le demanda à son tour pour supérieur, comme le seul homme capable de la sauver. Il lui trouva en quatre mois plus de dix mille écus d'aumônes, et la tira de détresse en moins de deux ans. Depuis longtemps, le P. Gaetano travaillait à relever le culte des saints et saintes de la Sicile. Il allait comme Rosweyde et Bollandus, fouillant les archives des vieux monastères, et transcrivant les actes qu'il y découvrait, avec une pieuse sollicitude. Quatre ans avant sa sainte mort, durant une maladie cruelle, où déjà les médecins le regardaient comme perdu, une glorieuse troupe de bienheureux, raconte le P. Nadasi, lui obtint la prolongation de vie nécessaire pour achever son œuvre, et lui en fit connaître la durée. Ce terme écoulé il expira en odeur de bénédiction, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Patrignani, *Menol.*, 8 *marzo*, *p.* 56. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 8a *mart.*, *p.* 129. — Drews, *Fasti Societ.*, 8a *mart.*, *p.* 90. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 114. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 639. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1086. — Nieremberg, *Varones ilustr.*, *t.* 3, *p.* 669. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 111.

* Le huitième jour de mars de l'an 1602, à Naples, mourut l'angélique F. François Sasso, Scolastique, auquel il convient de joindre le nom de Jean-Louis Sasso, son père, mort lui aussi sous les livrées de saint Ignace, quelques semaines auparavant. Le jeune François, attiré de bonne heure à la vie religieuse, n'avait pas obtenu sans peine le consentement paternel ; il était le seul héritier de la famille, et de belles espérances reposaient sur lui. Enfin le noble chrétien, puisant des forces dans sa foi, avait triomphé de sa douleur, et conduit lui-même son fils au noviciat. La grâce de la vocation fut la récompense de ce généreux sacrifice. Louis Sasso était libre depuis la mort de sa femme ; mais son âge de cinquante-neuf ans semblait un obstacle insurmontable à son admission. Il eut recours à l'intercession du cardinal Lucien Sasso, son frère ; sur les instances de ce prince de l'Église, le P. Aquaviva consentit à lui ouvrir les portes du noviciat. En les franchissant, remarque l'historien de la Province de Naples, la modestie, l'humilité, la ferveur de son fils, que l'on appelait un autre Louis de Gonzague, le ravirent de joie ; il fut plus heureux mille fois de le retrouver ainsi, que s'il l'avait laissé dans le monde à la tête de la plus brillante fortune.

Ordonné prêtre quelque temps après son noviciat, Louis Sasso fut chargé de l'administration temporelle des biens du collège de Naples. Par sa prudence, son activité, son intelligence et son habitude des affaires, il y fit régner l'ordre et la prospérité, en même temps que par son esprit de foi, son union à Dieu, sa fidélité à toutes les observances de la vie religieuse, il répandait autour de lui le plus doux parfum d'édification. Le collège ayant

fait l'acquisition d'une terre dans la Pouille, le P. Sasso y fut envoyé pour en prendre possession. Il y mourut au bout de six mois, en si haute réputation de bonté et de vertu, que les gens du pays firent enfermer ses restes dans un cercueil de bois spécial, et qu'il fallut user d'une sorte de violence pour leur enlever ce précieux dépôt et le transporter à Naples.

Cependant le F. François, son fils, après avoir prononcé ses vœux de religion, était tombé dans une maladie de langueur dont nul remède ne put arrêter la marche progressive. Durant cette lente épreuve qui ne dura pas moins de quatre ans entiers, la vertu du jeune Scolastique, loin de subir aucun détriment, ne fit que se fortifier et resplendir d'un éclat chaque jour plus vif. Le visage toujours souriant, reflet du calme et de la joie de son âme, il ne savait que bénir Dieu, Notre-Seigneur et sa sainte Mère, et soupirer après le jour où il irait les contempler dans le ciel. Il n'avait que vingt ans quand ses liens furent enfin brisés; et il en avait passé six dans la Compagnie.

Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 70 *et suiv.*

---

* Le huitième jour de mars de l'an 1754, mourut le P. Camille Pacetti, l'apôtre de Pérouse. Il passa les dernières années de sa vie dans cette ville, en telle estime et réputation de vertu que les supérieurs, remarque l'auteur de son éloge, n'auraient pu l'en retirer, sans provoquer peut-être quelque sédition populaire. Il était l'homme de toutes les œuvres et de toutes les classes de la socié-

té ; mais son zèle et son humilité le portaient surtout vers les pauvres et les petits, les soldats, les prisonniers, les malades, les condamnés à mort. On le trouvait sans cesse dans les corps de garde, les prisons, les hôpitaux, instruisant, consolant, préparant ceux qui allaient mourir à paraître devant Dieu, ne s'épargnant ni de jour ni de nuit. Une de ses institutions les plus utiles fut sa belle congrégation des artisans, qui vit bientôt multiplier d'une manière incroyable le nombre de ses membres, et répandit dans les classes populaires les principes et les habitudes de la vie chrétienne. Pour étendre encore et surtout pour rendre plus durables les fruits de salut, le P. Pacetti, aidé des seules ressources de sa confiance en Dieu, fit construire en dehors de la ville et en un site agréable, une maison de retraite qui fut assiégée dès le premier jour par une multitude d'hommes avides de se retremper dans la prière et le recueillement.

Au zèle pour la gloire de Dieu, le P. Pacetti joignait toutes les vertus qui font l'homme apostolique et attirent les bénédictions du ciel sur ses travaux : une obéissance entière qui l'assujettissait jusque dans les moindres détails à la volonté des supérieurs, une pauvreté sévère, ennemie de toute superfluité et de toute délicatesse ; un empire absolu sur lui-même et sur toutes les saillies d'une nature impétueuse et ardente ; enfin un amour de la prière qui lui faisait donner à Dieu tous les moments dont il pouvait disposer. « Il trouvait là son repos, dit son biographe, et ses plus doux loisirs, ses consolations et l'allègement à ses durs labeurs ».

La vénération et l'amour dont le P. Pacetti était l'objet parurent avec un éclat véritablement extraordinaire et dont on trouve peu d'exemples, dans sa dernière maladie et dans sa mort. A pei-

ne la nouvelle se fut-elle répandue qu'il était en danger, le peuple de Pérouse courut en foule aux pieds des autels comme pour écarter un malheur public; le saint sacrement fut exposé dans l'église cathédrale, et tous, petits et grands, confondus dans une même douleur et une même supplication, demandèrent la guérison « du saint, de l'ange envoyé de Dieu ». Mais l'heure de la récompense était venue pour le fidèle serviteur. Il expira doucement après avoir prononcé ces paroles : « *In manus tuas*, *Domine*, *commendo spiritum meum* ».

Les sentiments du peuple éclatèrent alors en manifestations plus vives encore et plus touchantes. Les Pères eurent peine à empêcher qu'on ne lui rendît les hommages réservés aux bienheureux; les gardes rangés autour de son corps furent impuissants à contenir la foule qui réclamait de ses reliques. Des services solennels qui rivalisaient de magnificence furent célébrés par les Pères du collège, par l'évêque de Pérouse entouré de tout son chapitre, par les hommes qui avaient fait les Exercices sous sa direction, enfin par sa chère congrégation d'artisans ; on n'en compta pas moins de cent-vingt dans toute la ville.

Ses restes furent enfermés dans un double cercueil, dont les clefs furent remises l'une à l'évêque, l'autre au premier magistrat de la cité. Le P. Pacetti était âgé de cinquante-sept ans, et en avait passé trente-sept dans la Compagnie.

MAZZOLARI, *Commentar. et Ellogia, p.* 108-119. — *Summar. vit. (Archiv. Rom.)*.

IX MARS

—

Le neuvième jour de mars de l'an 1608, mourut à Modène le P. Louis Gagliardi, le plus jeune, mais le chef de cette brillante troupe, célèbre dans les annales de la Compagnie, qui partit de l'université de Padoue pour le noviciat de Rome en 1559, gagnée à Jésus-Christ par la parole apostolique du P. Benoît Palmio. Les deux frères de Louis, Achille et Leonetto, en faisaient partie, et ces deux gentilshommes donnaient dès lors de si belles espérances, que le P. Simon Rodriguez, venu peu auparavant à Padoue, avait coutume de dire : « Si Notre-Seigneur m'offrait de choisir, dans toute l'Italie, les trois jeunes gens qui me sembleraient plus capables de travailler avec nous à sa gloire, je n'en choisirais pas d'autres que les trois frères Gagliardi » ! Louis n'avait alors que dix-huit ans ; mais vainqueur, par sa générosité, de la vive résistance de ses frères, il les avait bientôt entraînés à sa suite ; et parmi ceux de leurs compagnons qu'ils décidèrent en même temps à quitter le monde, qu'il suffise de nommer le P. Antoine Possevin.

Neuf ans après, à l'âge de vingt-sept ans, Louis Gagliardi était appelé à prêcher en latin devant le pape et les cardinaux dans la chapelle pontificale : « Toutes les fois que je l'entends, disait

saint Pie V, il me semble en vérité entendre un ange »! Aussi ne voulut-il confier à aucun autre l'honneur de célébrer en sa présence la glorieuse victoire de Lépante. Gagliardi n'avait alors que trente ans, et saint François de Borgia le jugeait digne dès lors, de gouverner en qualité de Recteur le Séminaire Romain. De Rome il fut envoyé à Venise, et remplit dans les domaines de la République les charges de Recteur, de Vice-provincial et de Provincial, en même temps que de prédicateur, durant environ les trente-cinq dernières années de sa vie. Il excellait surtout à donner les Exercices de saint Ignace. Pendant qu'il prêchait le carême ou l'avent dans les principales villes de la Haute-Italie, il persuadait toujours aux personnages les plus influents, de se renfermer chez eux durant une partie de ce saint temps, pour le consacrer aux méditations de Notre Bienheureux Père ; il les visitait alors chaque jour, les dirigeant et les amenant à ne vouloir plus vivre que pour Dieu, et il obtenait ainsi des résultats bien supérieurs encore aux plus beaux fruits de ses prédications.

Sacchinus, *Histor. Soc. Jes.*, *part.* 2a, *lib.* 3, *n.* 35, *p.* 85 ; *lib.* 8, *n.* 64, *p.* 312. — Id., *Hist. Soc.*, *part.* 3a , *lib.* 4, *n.* 136, *p.* 172 ; *lib.* 7, *n.* 43, *p.* 337. — Bartoli, *Degli Uomini. . .*, *t.* 4, *c.* 20, *p.* 303 *seqq.* — *Litter. ann. Soc.*, *ann.* 1608, *p.* 821.

X MARS

—

Le dixième jour de mars de l'an 1651, mourut en odeur de sainteté le F. Coadjuteur JEAN-BAPTISTE MOCCHI, chargé successivement de la cuisine et de la porte au collège de Plaisance, durant environ cinquante ans. Le recueillement, l'obéissance et l'humilité furent ses vertus de prédilection, et le rendirent très grand aux yeux de Dieu et des hommes. Il n'avait ni une pensée, ni une parole contre les ordres de ses supérieurs ; leur voix était vraiment pour lui une voix divine. Sa charge de portier l'obligeait à donner le signal de tous les exercices du collège, et plusieurs se faisaient un plaisir de venir le voir près de sa cloche, toujours à son poste avant l'heure, les yeux élevés vers le ciel, unissant de cœur sa volonté à celle de Notre-Seigneur, qu'il était ainsi appelé à manifester. Jamais, durant tant d'années, il ne demanda un changement ou une distraction quelconque: c'eût été à ses yeux une demande humaine, et il ne voulait rien faire qui ne fût pour Dieu. Une de ses peines les plus vives était de se voir quelquefois pris pour un Père par les étrangers, tant il avait de respect pour le caractère sacerdotal.

Le F. Mocchi avait le plus grand zèle pour le salut des pauvres pécheurs. Souvent il offrait de longues prières et de très rigou-

reuses pénitences à l'intention des missionnaires, des prédicateurs et des confesseurs du collège ; pour lui-même, il ne perdait aucune occasion de parler des choses du ciel, et de faire, selon son degré, tout le bien qu'il pouvait aux âmes. Voyait-il par exemple quelque jeune écolier, ami de l'éclat et fier de sa fortune ou de sa noblesse ? « Oh ! lui disait-il, que vous serez donc grand et riche, si vous entrez un jour dans le paradis » ! Mais il n'avait pas de plus douce joie que d'inviter ceux qui lui adressaient la parole, à réciter avec lui la salutation angélique ; et ce tribut de pieuse et naïve dévotion, il le demandait même à l'évêque, aux membres de la famille ducale et aux principaux seigneurs de la cour, lorsqu'il accompagnait au palais les confesseurs des princes et des princesses ; nul ne s'en offensait, tant on avait une haute idée de sa vertu ; on l'appelait dans Plaisance « le Frère de l'*Ave Maria* »*!* Le F. Mocchi mourut à l'âge de soixante-seize ans ; il en avait passé cinquante dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 9 *marzo*, *p.* 66. — Marazzani, *Ragguaglio delle Vite. . . di trè Fratelli Coadiutori. . . Gio-Battista Mocchi. . . Padova*, 1713. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 10ª *mart.*, *p.* 133. — Drews, *Fasti Societ.*, 10ª *mart.*, *p.* 93. — *Litter. ann. Soc.*, *anno* 1651, *p.* 257.

XI MARS

—

Le onzième jour de mars de l'an 1610, mourut à Naples le P. PIERRE DEGLI ALBIZI, noble Florentin. Il était gouverneur de plusieurs places dans les États de l'Église, quand il s'arracha au monde pour ne plus servir que Jésus-Christ, à l'âge de trente-quatre ans. Sur le conseil des médecins, il était venu rétablir sa santé à Naples, et demeurait dans le palais du nonce, Jacques Aldobrandini, son compatriote et son ami, lorsque la générosité d'un simple novice le gagna pleinement à Dieu. Jules-César Recupito, âgé seulement de quatorze ans, s'était depuis quelques jours enfui de la maison paternelle au noviciat ; mais sa famille et surtout sa mère avaient eu recours au Souverain Pontife ; et par le commandement de Sixte-Quint, le jeune enfant, dépouillé jusqu'à nouvel ordre de l'habit de la Compagnie, privé de toute communication avec son directeur et ses frères, avait été transféré dans le palais du nonce Aldobrandini, lequel était chargé d'examiner sa vocation. Pierre degli Albizi habitait un appartement voisin, d'où rien n'était plus facile que d'apercevoir Recupito. Le nonce l'avait prié de vouloir bien, au nom de leur amitié, épier de temps en temps les démarches et les distractions de ce prisonnier d'un nouveau genre. Or, Albizi remarqua bientôt que le pieux enfant cherchait

en Dieu seul la force et la lumière dont il avait besoin, pour résister aux attaques de ses proches. Cinq fois au moins chaque jour, il le voyait se mettre en oraison, à genoux et sans appui, au milieu de sa chambre. Quant aux livres frivoles laissés à sa disposition pour le distraire, pas un n'était ouvert. Ce spectacle toucha profondément Albizi, et ne tarda guère à lui arracher, dit son biographe, les belles paroles de saint Augustin : « Voilà que des enfants à peine sortis de l'école nous enseignent à ravir le ciel, et préfèrent la croix de Jésus-Christ aux caresses de leur mère ; tandis que nous laissant aveugler à l'amour du monde, nous irons, sans conseils et sans guide, aboutir à notre ruine » ! Dès ce moment, Albizi fut auprès du nonce le plus ardent intercesseur de Recupito ; non content de le reconduire, peu de jours après, au noviciat, il voulut faire pendant un mois les Exercices de saint Ignace sous la conduite du Maître des novices, le P. Nicolas Orlandini ; puis, d'après les conseils de cet homme de Dieu, il prit une année pour régler ses affaires et recevoir le sacerdoce ; et libre enfin de toutes les chaînes du monde, il devint en 1595, compagnon de celui qui, sans le savoir, l'avait, par la vertu de ses exemples, gagné à Jésus-Christ.

A cette nouvelle école, le P. Albizi parut bientôt un homme tout nouveau. Il ne lui restait plus rien du monde, pas même le souvenir de ce qu'il avait été, ni de ses plus chers amis. Un d'entre eux cependant, Jean François Orefici, évêque d'Acerno, ne put souffrir un pareil oubli. A force de prières, il obtint que son ancien ami reçût l'ordre de le voir et de l'entretenir, bien que novice, au moins deux fois par semaine ; le fruit de leurs entretiens fut si admirable, que renonçant à sa charge, Orefici devint à

son tour le plus fidèle imitateur de la vie d'oraison et de pénitence du P. degli Albizi. Celui-ci survécut environ quinze ans à son entrée dans la Compagnie. Chargé d'inspirer à la jeunesse l'amour de toutes les vertus, et de diriger les deux belles congrégations des esclaves et des artisans de Naples, il en fit une véritable école de sainteté. Plus de trois cents jeunes gens, au rapport du P. Nadasi, lui durent leur vocation à la vie religieuse. La dévotion aux anges et aux saints, mais en particulier à la Reine du ciel et à la très sainte Humanité du Sauveur, était entre ses mains comme une arme toute-puissante, pour convertir les âmes et les mener à une haute perfection. On assure que jamais il ne demanda rien à la sainte Vierge sans l'obtenir. Il était si embrasé de l'amour de Dieu, que le pieux évêque d'Acerno déposa l'avoir vu souvent à l'autel, élevé de terre, en extase, recevant de Notre-Seigneur les plus intimes communications.

Juvencius, *Histor. Soc.*, *lib.* 25, *n.* 51, *p.* 905. — *Litter. ann. Soc.*, *ann.* 1610, *p.* 29. — Patrignani, *Menol.*, 11 *marzo*, *p.* 73. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 11a *mart.*, *p.* 133. — Drews, *Fasti Soc.*, 11a *mart.*, *p.* 95. — Schinosi, *Istor. della Prov. di Napol.*, *t.* 2, *p.* 267-274. — Santagata, *Istor. della Prov. di Napol.*, *t.* 3, *p.* 375. — Barone, *Vita del P. de Gatti*, *p.* 104, 145. — Bartoli, *Vita del P. Carafa*, *n.* 49.

XII MARS

—

Le douzième jour de mars de l'an 1587, mourut à Rome le P. MICHEL LORETANO qui partage avec notre Bienheureux Père Ignace et le Souverain Pontife Grégoire XIII, le beau nom de père du collège Germanique ; il en fut le véritable organisateur durant les quatorze dernières années de sa vie. Issu d'une famille illyrienne, mais né dans la petite ville de Recanati, il avait passé toute sa jeunesse à l'ombre de la sainte chapelle de Lorette, et faisait partie des chœurs de jeunes enfants qui, chaque jour, y chantaient les louanges de la bienheureuse Mère de Dieu. Ce fut là qu'il voulut dès lors, en l'honneur de Notre-Dame, échanger son nom de famille en celui de Loretano, et conçut en même temps cet ardent amour de toute sa vie pour le respect et la beauté du culte divin. Ce fut là aussi qu'il connut nos premiers Pères, et que ravi de leur sainteté, il entra lui-même en 1556 dans la Compagnie. Après les épreuves ordinaires du noviciat, de l'enseignement et des études, où ses compagnons le regardèrent toujours comme un homme véritablement intérieur, également mort au monde et à lui-même, il fut appliqué au gouvernement, d'abord du collège de Bologne puis de celui des Germaniques.

Le bel ordre qu'il établit dans cette maison, et les constitutions

qu'il lui donna, solennellement approuvées et promulguées par une bulle de Grégoire XIII, sont un magnifique monument de la prudence naturelle et surnaturelle de ce saint homme. Rien ne lui échappait de ce qui pouvait contribuer à préparer d'utiles apôtres à l'Allemagne. Tout autre soin lui était étranger. Non content d'en faire son occupation de tout le jour, il consacrait encore plusieurs heures de la nuit, parfois même les nuits entières, à réfléchir et à prier. Pour inspirer à ses élèves le zèle de la maison de Dieu, jusque dans les plus petits détails, on le voyait, à l'approche des fêtes, laver et balayer lui-même le pavé de l'église, frotter les chandeliers, orner les autels et les images des saints. Rien ne semblait lui coûter de ce qui pouvait rehausser la splendeur et la majesté du culte divin. Comme un Père Visiteur trouvait ses dépenses exagérées et lui demandait de les réduire, le P. Loretano porta l'affaire au P. Mercurian, Général de la Compagnie, et fit si bien valoir ses raisons, qu'il eut gain de cause et put continuer ses pieuses prodigalités. Ces jeunes gens apprenaient ainsi à ne se permettre plus tard aucune négligence, en présence des hérétiques de leur pays. Pour les aguerrir à l'avance contre les persécutions, il fit retracer sous leurs yeux les tourments et les victoires des martyrs, entre autres dans les célèbres peintures de Saint-Étienne-le-Rond. Mais rien ne servait plus à les animer ou à fortifier leur vertu, que les exhortations du saint Recteur. Pour les rendre plus efficaces, le P. Loretano s'y préparait immédiatement par l'oraison, la pénitence et la confession, afin qu'il n'y eût rien en son âme qui pût mettre obstacle à la lumière et aux grâces du Saint-Esprit.

SACCHINUS, *Histor. Soc.*, *part.* 5a, *lib.* 7, *n.* 9 *seqq.*, *p.* 313. — *Litt. Ann. Soc.*, *ann.* 1587, *p.* 12. — PATRIGNANI, *Menol.*, 12 *marzo*, *p.* 84. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 12a *mart.*, *p.* 135. — RHO, *Variæ virtut. Histor.*, *p.* 548. — GREGOR. XIII, *Bullar. Roman. constitut.* 160a, *édit. Turin*, *t.* 7, *p.* 447, *année* 1584.

---

* Le douzième jour de mars de l'an 1652, mourut dans la maison professe de Rome le P. ALEXANDRE GOTTIFREDI, neuvième Général de la Compagnie, moins de deux mois après son élection. Dans les charges importantes qu'il avait précédemment remplies, tour à tour professeur de théologie, Recteur du Séminaire Romain, Secrétaire du P. Mutius Vitelleschi, Visiteur des Provinces de Naples et des Flandres, et enfin Provincial de Rome, il s'était toujours distingué par une rare prudence, un zèle ardent pour le maintien de la discipline religieuse, une force d'âme invincible au milieu des épreuves et des contradictions. On n'admirait pas moins sa profonde humilité, son oubli de lui-même et de ses aises, son amour de l'oraison qu'il prolongeait souvent jusqu'à cinq heures de suite aux pieds de Notre-Seigneur.

Il fut montré plutôt que donné à la Compagnie dans la charge de Général. Ses deux prédécesseurs, le Vén. P. Vincent Caraffa et François Piccolomini, n'avaient eu eux-mêmes qu'un gouvernement très court. Depuis sept ans, c'était la troisième fois que la Congrégation générale se réunissait pour l'élection de notre premier Supérieur. Les suffrages venaient à peine de se réunir sur son nom, que le P. Alexandre Gottifredi tomba malade. A la pensée de tant de fatigues, de dangers, de difficultés de toute sorte qui accompagnaient d'ordinaire le voyage des électeurs obligés de venir à Ro-

me des pays les plus éloignés, l'humble religieux conjura Notre-Seigneur, si c'était sa volonté, de le retirer de ce monde, avant que la Congrégation se séparât, afin qu'elle pût lui nommer un successeur, sans avoir besoin de se réunir de nouveau. Cette touchante prière fut exaucée : le P. Gottifredi expira doucement au milieu de ses frères, heureux de donner sa vie par charité. Il était dans la cinquante-septième année de son âge et la quarante-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. P. Goswini Nickel *ad Provinc.* Cf. *Litter. Ann. Soc.*, *ann.* 1652, *p.* 6. — Patrignani, *Menolog.*, 12 *marzo*, *p.* 89. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 12a *mart.*, *p.* 137. — Drews, *Fasti. . .*, 12a *mart.*, *p.* 96. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 21. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1623. — Guidée, *Ménologe*, 12 *mars*, *p.* 91.

XIII MARS

—

Le treizième jour de mars de l'an 1605, mourut en odeur de sainteté, au collège de Naples, le F. Coadjuteur Ange Mattei, depuis longtemps célèbre à Rome par ses rares connaissances en médecine et en pharmacie. Il était entré à quarante ans au noviciat de Saint-André. Donné par saint François de Borgia au collège de Naples, il y remplit durant plus de trente ans l'office d'infirmier, voyant et servant Jésus-Christ dans la personne de ses frères avec autant de foi que d'humilité. Le zèle de son emploi lui avait fait créer un double jardin botanique, rempli des plus précieuses plantes des Indes que lui envoyaient les missionaires ; et nombre des plus savants hommes de l'Italie, ou même des pays étrangers, le consultaient fréquemment par lettres sur les vertus des plantes médicinales. Mais toutes les amorces de la vanité humaine le trouvaient insensible, grâce à sa perpétuelle union d'esprit et de cœur avec Dieu.

Parvenu à l'âge d'environ soixante-quinze ans, le F. Mattei tomba sans aucun signe de maladie dans un épuisement absolu. Réduit à ne pouvoir plus bouger, il trouvait une très douce consolation dans la prière. Le P. Jules Mancinelli, qui habitait alors le même collège, venait souvent le visiter pour jouir de sa conversation

toute sainte ; c'est lui qui administra au pieux malade le saint viatique. Au moment où il se tournait vers lui avec le corps de Notre-Seigneur, il le vit tout environné d'esprits célestes, qui unissaient leurs adorations aux siennes. Enfin, lorsque le F. Ange Mattei eut rendu le dernier soupir, le même P. Mancinelli fut aussitôt divinement instruit de sa gloire, et rencontrant peu d'heures après le P. Antoine Beatillo dans les rues de Naples, il lui dit par une gracieuse allusion au nom de baptême du bon Frère : « J'ai vu tout à l'heure le saint *Ange* monter au ciel, aussi brillant que le soleil au milieu du firmament » !

SANTAGATA, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 182. — CELLESI, *Vita del P. Giulio Mancinelli, p.* 542.

Le treizième jour de mars de l'an 1608, mourut au noviciat de Novellara un autre Frère coadjuteur, à la vertu duquel le démon lui-même parut contraint par Notre-Seigneur de rendre un solennel hommage. Le F. FAUSTIN SALODIANO, âgé de quarante-trois ans, remplissait depuis vingt-trois ans l'office de sacristain à Novellara, ne songeant qu'à observer toutes ses règles, pour l'amour de Dieu, et à recevoir tout de sa main. Or, durant ses funérailles, une pauvre possédée, brisant tout à coup les cordes dont elle était étroitement liée, courut en fureur à l'église et se mit à crier d'une voix lamentable : « Oh ! misérable petit bonhomme qui ne savais manier qu'un balai, et qui occupes maintenant le trône d'où j'ai été précipité » !

Interrogé sur la cause particulière de son indignation et de sa douleur présente, tandis qu'il avait gardé le silence à la mort de plusieurs pieux et savants serviteurs de Dieu : « Ah ! ce ne sont pas eux qui me tourmentent, reprit le démon ; c'est ce sacristain, dont bien malgré moi, je suis en ce moment contraint de faire connaître la gloire » ! Et comme on lui demandait quels assauts il avait livrés au F. Salodiano mourant, à sa dernière heure : « Ni moi, ni mes compagnons, n'avons pu trouver accès près de lui ; car la Reine du ciel, notre grande ennemie, était là, avec saint Ignace et son ange gardien, pour le défendre contre nous jusqu'à la fin » ! Le F. Salodiano mourut à l'âge de quarante-trois ans dont il avait passé vingt-trois dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 13 *marzo, p.* 92. — JUVENCIUS, *Histor. Soc. Jesu, part.* 5, *lib.* 25, *n.* 4, *p.* 855. — *Litt. Ann. Soc., anno* 1608, *p.* 815.

XIV MARS

Le quatorzième jour de mars de l'an 1631, mourut au Collège Romain à l'âge de soixante-sept ans, le P. VIRGILE CEPARI, l'ami et le confident intime de saint Louis de Gonzague son condisciple, le confesseur et le directeur dans les voies de la perfection de sainte Madeleine de Pazzi et du vénérable serviteur de Dieu Hippolyte Galantini, le supérieur et le guide de saint Jean Berchmans, et bien digne par ses vertus, comme par sa science des choses divines, d'être auprès de pareilles âmes l'organe du Saint-Esprit. Il était entré à dix-huit ans au noviciat de Saint-André à Rome, et deux ans après, une classe d'enfants lui avait été confiée au collège de Recanati. Ce fut une grande joie pour le jeune professeur d'aller vivre si près de la sainte maison de Lorette. Il s'y rendait souvent en pèlerinage, et la Reine des anges lui accorda dès lors des grâces insignes de sanctification. Dans le désir de mieux imiter ses vertus, le F. Cepari recueillit en forme de litanies les noms de toutes les saintes vierges ; et il se fixa en même temps différentes heures de la journée pour de pieux exercices en l'honneur du Saint-Esprit, du divin Nom de Jésus, ainsi que de la vie et de la présence du Sauveur dans l'adorable Eucharistie ; et ces belles et saintes dévotions l'aidèrent à parvenir bientôt à un très

intime degré d'union à Dieu. Nous en avons comme un tableau dans son beau livre de *la Présence divine*, et des degrés par lesquels Notre-Seigneur se communique à une âme ; ouvrage qui faisait les délices de Bellarmin mourant.

Nommé à trente-quatre ans par le P. Claude Aquaviva Recteur du collège de Florence, il fut effrayé du poids de cette charge : « J'hésitai quelque temps, dit-il dans la vie de sainte Madeleine de Pazzi, sur ce que je devais faire, ne sachant que trop toute l'imperfection de ma vie, et combien j'étais incapable de soutenir dignement un pareil fardeau. Je la priai de consulter à ce sujet Notre-Seigneur ; et je donnerai ici les termes exprès de sa réponse pour l'utilité de ceux qui sont appelés au même emploi : « Mon Révérend Père en Jésus-Christ, pour vous obéir, j'écris ce peu de paroles sur ce qui m'est venu à l'esprit par rapport à votre demande : Recevez ce fardeau du gouvernement, avec le même amour que Notre-Seigneur reçut sa croix. Demeurez-y avec la même affection et la même sérénité que Notre-Seigneur resta sur sa croix. N'y cherchez pas autre chose que ce que le même Seigneur cherchait en demeurant sur la croix, c'est-à-dire, de souffrir, d'aimer, de glorifier son Père et de prier pour ceux qui le crucifiaient.... Daigne Jésus vous remplir du zèle de son amour » !

Un jour la sainte dit à l'une de ses novices, ancienne pénitente du P. Cepari : « Savez-vous ce que fait en ce moment le P. Recteur du collège » ? — « Il est peut-être en oraison. » — « Non, reprit Madeleine, il s'entretient avec quelques Pères, et je vois l'Esprit-Saint lui suggérer tout ce qu'il leur dit ». Ce fut encore au P. Cepari que s'adressèrent les trois angéliques nièces de saint Louis de Gonzague, pour l'organisation et les règles de leur pieuse com-

munauté, des Vierges de Jésus, approuvée par le Souverain Pontife Paul V. Enfin durant les dernières années de sa vie, chargé de poursuivre lui-même les causes de canonisation de ses saints amis Robert Bellarmin, Louis de Gonzague, ainsi que de sa glorieuse pénitente, Madeleine de Pazzi, il eut la joie d'en voir élever deux avant sa mort, au rang et aux honneurs des Bienheureux. Dans ce but il avait composé son beau traité de la canonisation des saints, le plus complet et le plus renommé avant celui de Benoît XIV, au témoignage du P. Cordara.

Patrignani, *Menol.*, 14 *marzo*, *p.* 101. — Cordara, *Histor. Societ., part.* 6ª, *lib.* 16, *n.* 1, *p.* 445. — Drews, *Fasti Societ.*, 14 ª *mart.*, *p.* 99. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 14 ª *mart.*, *p.* 140. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 783. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 957. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 2, *p.* 133. — *Acta SS. Jun.*, *t.* 4, *p.* 876, B ; 891, F ; 1090 *seqq.* — Id., *Mai*, *t.* 6, *p.* 177, 249.

XV MARS

Le quinzième jour de mars de l'an 1634, mourut à Rome dans une heureuse et sainte vieillesse le P. Bernardin Castorio, âgé de quatre-vingt-dix ans, dont il avait passé près de soixante-quinze dans la Compagnie. La France et l'Allemagne ne doivent pas moins de reconnaissance que l'Italie à la mémoire de ce grand homme. Ni la prison, ni l'exil, ni les outrages, ni les dangers de la peste, ni la fureur des hérétiques ne l'intimidèrent jamais, quand il s'agissait du salut des âmes et de la gloire de Dieu. Premier Recteur du collège de Bourges, puis appelé bientôt à gouverner la maison professe de Paris, le collège de la Trinité à Lyon, la Province de Lyon, et la maison professe de Venise, il était dans cette dernière ville en 1606, lorsque son obéissance à toute épreuve aux ordres du Vicaire de Jésus-Christ, le fit chasser avec tous ses inférieurs des terres de la République. Le P. Claude Aquaviva le rappela alors près de lui pour le mettre à la tête du Collège Germanique. Il se dépensa si généreusement jusqu'à la plus extrême vieillesse à la formation des futurs apôtres du Nord, qu'on lui donna le beau titre de père des églises d'Allemagne, et d'un des plus infatigables défenseurs et propagateurs de la foi.

PATRIGNANI, *Menol.*, 15 *marzo*, *p.* 112. — SACCHINUS, *Histor. Soc. Jes.*, *part.* 4 , *lib.* 8, *n.* 190, *p.* 279. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 114. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 854. — NADASI, *Ann. dier. memorab.*, 15ª *mart.*, *p.* 143.

---

* Le quinzième jour de mars de l'an 1644, mourut à Palerme le P. VINCENT MAROTTA, dans la soixante-dixième année de son âge. C'était un religieux d'une grande mortification, très ami du recueillement et du silence, et si adonné à l'oraison qu'il y consacrait chaque nuit de longues heures dérobées à son sommeil. Pour ne pas prolonger son repos au delà du terme qu'il s'était fixé avec l'approbation des supérieurs, il le prenait d'ordinaire sur une simple planche, revêtu d'un rude cilice. Dieu récompensait sa générosité, et inondait son âme de lumières et de consolations. Animé d'une dévotion très tendre envers son illustre compatriote, le Vénérable P. Bernard Colnago, il fit recueillir ses restes et les renferma, en présence de témoins, dans un tombeau magnifique ; en même temps, il n'épargnait ni peine ni démarches pour faire décerner un jour au serviteur de Dieu les honneurs du culte public.

Le P. Marotta avait passé la plus grande partie de sa vie au collège de Catane, sa ville natale, estimé de tous et vénéré comme un saint. Prévoyant que sa fin n'était plus éloignée, il demanda comme une grâce d'être envoyé dans une maison de la Province où il serait inconnu, afin d'échapper aux démonstrations qui pourraient éclater à ses funérailles. Mais il suffit à Palerme de le connaître quelques mois, pour l'apprécier. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, les hommages qu'il avait voulu fuir furent rendus

à sa mémoire par tous les ordres de cette grande cité, Dieu se plaisant ainsi à glorifier son humilité.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p. 431.*

---

* Le quinzième jour de mars de l'an 1809, mourut au collège de Polotsk le P. François Ricca, religieux, dit son biographe, *in virtute et scientia omni exceptione major, qualem vix sæcula parturiunt.* Cet éloge emphatique montre au moins de quelle réputation de doctrine et de vertu le P. Ricca jouissait auprès des Jésuites de la Russie-Blanche. Il était entré à quinze ans dans la Compagnie, à la veille pour ainsi dire du jour où parut le Bref de Clément XIV. François Ricca était petit de taille et bossu ; mais il rachetait ces défauts extérieurs par les plus éminentes qualités du cœur et de l'esprit. Forcé de rentrer dans le monde, il suivit d'abord les cours de droit à l'université de Pavie ; mais effrayé par la licence de la vie d'étudiant, il les abandonna bientôt et embrassa la carrière ecclésiastique. Il venait d'être ordonné prêtre, quand il apprit que le duc de Parme avait confié à d'anciens membres de la Compagnie de Jésus la direction du collège des nobles de cette ville. Il courut aussitôt se réunir à eux ; puis un noviciat s'étant ouvert à Colorno, sous la conduite du P. Pignatelli, il alla plein de joie se remettre à cette douce et forte école ; les grands Exercices à peine terminés, il prit le chemin de la Russie-Blanche, où le Père Général avait demandé quatre Pères.

C'est là qu'il fit éclater tour à tour comme Maître des novices et professeur d'histoire naturelle et de philosophie, au collège de Polotsk, les grands talents qui lui ont valu de son biographe un si pompeux panégyrique. Aucune branche des connaissances humaines ne semblait lui être étrangère : l'histoire ecclésiastique et l'histoire profane, la théologie, le droit canon, les sciences naturelles ; mais on admirait surtout ses vertus religieuses, son inaltérable fidélité à tous les exercices de la vie commune, son obéissance d'enfant aux moindres prescriptions des supérieurs, sa pauvreté qui ne souffrait d'autre ornement dans sa chambre que le crucifix et une image du Sacré-Cœur ; enfin une dévotion très tendre et très vive à ce divin Cœur ; duquel, comme on sait, nos Pères de Russie attendaient avec une inébranlable confiance la résurrection de la Compagnie.

Le P. François Ricca semble avoir eu le pressentiment de sa fin prochaine. Atteint d'une fièvre légère et qui n'inspirait aucune inquiétude, il demanda et reçut les sacrements comme pour mourir, et en effet peu de jours après, il rendit doucement son âme à Dieu, dans la cinquante-quatrième année de son âge et la trente-neuvième depuis sa première entrée au noviciat.

Compendia Vitar. Defunctor. in Colleg. Polocensi ab anno Domini 1749 *ad ann.* 1815 *(Archiv. Provinc. Galic.).*

XVI MARS

Le seizième jour de mars de l'an 1606, mourut à Naples le P. Mario Morselli, plus connu sous le nom de Mario d'Andria. Il passait à Naples pour un directeur très habile et très éclairé dans les voies de Dieu. Aussi les deux cardinaux Gesualdo et Aquaviva, archevêques de cette grande ville, lui confiaient-ils l'examen de toutes les âmes élevées par le Saint-Esprit à des états extraordinaires, ou soupçonnées, sans qu'on eût pu les convaincre, de supercherie en ce genre ou d'illusion. La prière et la pénitence étaient les principales sources des lumières surnaturelles de ce saint homme. Tous les jours il passait au moins trois heures en oraison ; et jusqu'à l'âge de soixante-neuf ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, il ne cessa jamais, entre autres austérités, de jeûner tous les samedis au pain et à l'eau, en l'honneur de la Mère de Dieu.

Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napol.*, *t.* 1, *p.* 216. — Santagata, *Op. cit.*, *t.* 3, *p.* 240, 241.

Le seizième jour de mars de l'an 1626, mourut à Rome le F. JEAN TIBALDO, portier de la maison professe, redevable à sa dévotion envers la Reine du ciel, de sa conversion, de sa vocation à la Compagnie, et de ses admirables vertus. Il avait passé sa jeunesse à parcourir l'Italie et l'Espagne, s'abandonnant, presque sans frein, à toutes les passions de son âge, mais conservant au moins l'usage de saluer et d'honorer tous les jours la très sainte Mère de Dieu. Souvent il lui semblait que les images de Notre-Dame jetaient sur lui un regard de compassion, et lui reprochaient son libertinage. Il baissait alors les yeux et rentrait un instant en lui-même ; mais il n'avait pas le courage de briser ses chaînes : « Je sens, disait-il, qu'une vie médiocre m'est impossible ; et qu'il me faut être ou tout au vice, ou tout à Dieu » ! Un jour qu'emporté par la colère il courait à une perte presque inévitable, cette Mère de miséricorde lui apparut tout à coup et l'arrêta par ces paroles : « Où vas-tu, mon fils » ? Il se mit alors à la prier de lui changer le cœur ; et fort de son secours, il triompha durant un mois entier de la rage du démon, qui sous une forme visible venait tous les jours l'attaquer. Le premier fruit de sa conversion fut de pleurer amèrement les fautes de sa vie passée, et de déclarer à son corps une haine implacable. Dans la suite, quand l'obéissance eut modéré l'ardeur de cette sainte haine, il obtint encore de se flageller deux fois par jour, et de ne jamais quitter le cilice : « Car je le sais par expérience, disait-il, un peu d'amour pour Notre-Seigneur fait qu'on se trouve en réalité bien plus de force et de santé pour souffrir, que la nature ne voudrait nous le persuader ».

Reçu dans la Compagnie à l'âge de trente-cinq ans, Jean Tibaldo se donna tout à Dieu, bien résolu de devenir un saint. Devant le feu de la cuisine, la pensée du feu de l'enfer qu'il avait mérité redoublait ses larmes : « Et voilà qu'en échange, disait-il, Dieu a daigné m'admettre dans sa maison, et me faire donner le nom de frère par ses saints » ! Bientôt son supérieur crut devoir lui ordonner de ne plus penser à ses péchés, mais uniquement à l'amour de Notre-Seigneur. Il obéit ; et presque en même temps commença pour ce saint pénitent comme une perpétuelle série de grâces insignes. Souvent le Sauveur lui apparaissait, tantôt le regardant avec amour pendant son travail, tantôt lui indiquant les plus sûrs moyens d'accomplir parfaitement sa volonté en toute chose, surtout par l'obéissance. « Mon fils, lui dit-il un jour, chaque fois que tu es en doute sur quelque chose, va le dire à ton supérieur, et fais ce qu'il te dira ». Une autre fois que le bon Frère était violemment tenté contre sa persévérance dans la Compagnie, et ne résistait qu'à grand' peine aux attaques du démon. « O bon Jésus, s'écria-t-il en pleurant, ne m'abandonnez pas ». Et Notre-Seigneur lui dit alors : « Crois fermement que je suis ton Sauveur ; mais en même temps reconnais ta misère et ta faiblesse qui ne peut rien sans moi ».

Les larmes de contrition et d'amour du F. Tibaldo lui avaient presque entièrement fait perdre la vue. Il offrait volontiers ce sacrifice à son Seigneur. Une seule crainte l'attristait, celle de devenir inutile et à charge à la Compagnie. Il se trouvait alors au collège de Recanati ; il demanda d'aller en pèlerinage exposer simplement sa peine à Notre-Dame de Lorette. Au moment où il sortit de la sainte chapelle, ses yeux se trouvèrent parfaitement guéris. Le F. Ti-

baldo mourut à l'âge de soixante-deux ans ; il en avait passé vingt-sept dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 16 *marzo*, *p.* 113. — Cordara, *Histor. Soc.*, *part.* 6a, *lib.* 11, *p.* 2. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 16a *mart.*, *p.* 144 *seqq.* — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 16a *mart.*, *p.* 102.

---

* Le seizième jour de mars, l'an 1648, mourut à Lecce le F. Coadjuteur François Paglia. Il avait passé toute sa jeunesse dans les rudes travaux de la campagne ; il était si charitable, qu'à la réserve de ce qui lui était indispensable pour vivre comme un pauvre, il distribuait chaque semaine aux indigents tout ce qu'il avait pu gagner. On assure que pendant plus de trente ans de vie religieuse, il ne manqua jamais à la modestie des yeux. Lorsque l'usage de la barrette fut interdit aux Frères Coadjuteurs, on vit le F. Paglia, bien différent de plusieurs autres qui remplissaient la maison de leurs murmures ou perdaient même leur vocation, aller déposer la sienne aux pieds de la sainte Vierge, comme un hommage de son obéissance et de son humilité.

Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 16a *mart.*, *p.* 146.

XVII MARS

Le dix-septième jour de mars de l'an 1581, mourut dans la maison professe de Rome le P. Jean Ricasoli, d'une des premières familles de Florence, célèbre dans les annales de la Compagnie par les terribles assauts qui furent livrés à sa vocation, mais dont son amour pour Notre-Seigneur le fit sortir victorieux. Il n'était âgé que de quinze ans, et nos premiers Pères envoyés par saint Ignace à Florence refusaient de le recevoir, s'il n'obtenait auparavant le consentement de sa mère. Jean Ricasoli s'aperçut bientôt qu'il fallait désespérer de vaincre la tendresse maternelle. Ne prenant alors conseil que de sa ferveur, cet enfant délicat, dont les plus longues courses n'avaient été que ses promenades, s'enfuit à Rome, seul, sans aucune ressource humaine, pour réclamer du Souverain Pontife Jules III la liberté de quitter sa mère, et de ne plus vivre qu'à Jésus-Christ. Le Pape venait précisément, pour l'examen d'autres causes semblables, de nommer une commission de cardinaux. Le jeune Ricasoli parut devant eux, et répondit à toutes leurs difficultés avec tant de candeur, d'énergie et de foi, qu'au dire du P. Orlandini, ces princes de l'Église croyaient voir sur son visage les traits d'un ange, et se déclarèrent vaincus par la sagesse divine qui parlait en lui. La grande duchesse de Toscane, voulut in-

tervenir à son tour ; mais tous ses efforts furent pareillement inutiles, et ravie d'admiration, elle ne put s'empêcher de louer la constance héroïque et le bonheur de ce nouvel enfant de Dieu.

PATRIGNANI, *Menol.*, 17 *marzo, p.* 119. — ORLANDINUS, *Histor. Soc.*, *lib.* 14, *n.* 13, *p.* 451. — SACCHINUS, *Histor. Soc. Jes.*, *part.* 5ª, *lib.* 1, *n.* 56, *p.* 11.

XVIII MARS

—

Le dix-huitième jour de mars de l'an 1644, mourut à Massa di Sorrento, dans une douloureuse et sainte vieillesse, le P. Pierre-Anello Persico, apôtre très zélé de la Province de Naples, jusque vers l'âge de quatre-vingts ans. Il parcourait presque sans repos les villes et les campagnes du royaume, toujours à pied, sans viatique, mendiant un abri et un peu de pain. Telle était la force de sa parole, que lorsqu'il excitait le peuple à la pénitence, les plus grands pécheurs commençaient souvent à haute voix et en pleurant la confession publique de leurs crimes. Pour assurer et conserver le fruit de ses missions, il avait grand soin d'organiser, avant son départ, des congrégations de la sainte Vierge, dont les membres devaient être après lui, les apôtres de leurs amis et de leurs familles. Parmi les monuments de son zèle, l'histoire de la Compagnie cite en particulier la fondation dans la ville de Naples d'une fervente communauté de vierges, sous le nom et l'invocation de la Sainte Trinité.

Le zèle dont le P. Persico était consumé pour la sanctification des âmes, lui fit aussi trouver le loisir de composer deux beaux ouvrages, pleins de science théologique et d'esprit de Dieu, sur les

principaux devoirs des prêtres, l'offrande du saint sacrifice et la récitation de l'office divin. Ce furent à peu près ses derniers travaux. Épuisé de forces, couvert d'ulcères et de plaies, il dut enfin renoncer à toute occupation extérieure, pour ne plus faire autre chose que prier et souffrir ; et dans ce saint exercice, il consomma sur la croix, en union avec le Sauveur, ses travaux apostoliques, si riches en fruits de salut. Il était depuis cinquante-sept ans dans la Compagnie.

SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 657. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 3, *p.* 581.

---

* Dans le courant du mois de mars de l'an 1781, mourut à Rome le P. MARIO PERREMUTO, de la Province de Sicile, également remarquable et par les vertus religieuses, qu'il posséda, dit son biographe, « en un très haut degré », et par ses éminentes qualités de gouvernement. Tour à tour Maître des novices, Instructeur des Pères du troisième an, Provincial, et dans sa vieillesse Père spirituel du grand collège de Palerme, dont il avait été précédemment Recteur, il fit éclater dans ces différents emplois une prudence et une charité admirables ; en même temps, par la douce et forte autorité de son exemple, il animait ceux qui lui étaient confiés à se montrer de dignes enfants de la Compagnie. Homme d'oraison, il aimait à passer au pied du saint Sacrement les heures dont il pouvait disposer ; les témoins de sa vie assurent qu'il ne manqua jamais, de propos délibéré, à une seule règle ; il avait

fait sienne la maxime de saint Jean Berchmans, et il la répétait souvent : *Maxima mea pœnitentia vita communis*. Mort aux recherches de l'amour-propre, il traitait son corps sans ménagement, multipliait ses jeûnes, faisait à pied la visite de sa Province, même dans la saison rigoureuse, et se refusait tout adoucissement.

Quand parut le décret d'expulsion porté contre les Jésuites de Sicile, en 1767, le P. Perremuto, déjà presque octogénaire, voulait prendre avec ses frères la route de l'exil : les instances de ses amis et surtout celles du P. Provincial lui persuadèrent de rester. Il reçut l'hospitalité chez les Pères Théatins ; mais au bout de deux ans, il fut arraché de force de cette retraite, et enfermé dans une cellule du couvent des religieux Conventuels, sans pouvoir dire la sainte messe, ni même l'entendre. Le P. Perremuto se livra tout entier à la prière ; il y consacrait la plus grande partie de la journée. Témoin de son calme et de sa résignation, le soldat qui le gardait se convertit, et publia partout que le prisonnier était un saint : une guérison subite opérée au contact des vêtements de l'homme de Dieu, accrut la vénération populaire, et tout Palerme retentit du bruit de son nom. Cependant le gouvernement, qui avait toléré jusque là sa présence, se ravisa tout à coup, et ordre lui fut intimé, sans égard pour son grand âge, de sortir de l'île et de toutes les terres appartenant à la couronne. C'était le prélude d'une épreuve bien autrement pénible. Le Bref de Clément XIV le surprit à Viterbe, et le remplit d'une douleur inconsolable. Reprenant alors son bâton de pèlerin, le P. Perremuto se dirigea vers Rome, après un court arrêt à Corneto, et se réfugia dans la maison du Gesù, où il eut au moins la consolation de vivre avec quelques prêtres, anciens membres comme lui de la Compagnie.

Il y demeura six années dans l'exercice de toutes les vertus, uniquement occupé de Dieu. Toujours fidèle à la pauvreté, il abandonnait à un de ses compagnons tout ce qu'il recevait soit de sa famille, soit de l'état, à titre de pension ; et quand il s'éteignit enfin, plein de jours et de mérites, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, on ne trouva dans sa cellule d'autre trésor qu'un catalogue de sa Province, et une neuvaine en l'honneur de saint Ignace, touchant témoignage de l'amour du P. Perremuto pour la pauvreté et la Compagnie.

Ex Relatione Ms. P. Marii Colica latine conscripta (Archiv. Rom.).

XIX MARS

—

Le dix-neuvième jour de mars de l'an 1651, mourut au collège de Pérouse le P. Christophe Ferretti, surnommé de son vivant le Louis de Gonzague et l'ange de la Province Romaine. Il mettait sa vertu dans une extrême fidélité à la grâce, suivant la lettre et l'esprit de toutes ses règles, et dans une vie de recueillement, de silence et de modestie, qui faisait assez voir combien il était uni de cœur avec Dieu. La seule grâce qu'il parut désirer dans sa dernière maladie, fut que ses douleurs lui laissassent assez de liberté d'esprit et de cœur pour s'entretenir avec Jésus-Christ jusqu'à son dernier soupir. Quand il eut rendu son âme au Sauveur, son confesseur assura qu'il emportait intacte au tombeau l'innocence de son baptême. Le P. Ferretti n'était âgé que de trente ans.

Litter. Ann. Soc., *ann.* 1651, *p.* 1.

* Le dix-neuvième jour de mars de l'an 1624, mourut à Forli le F. Michel Vittore, Coadjuteur temporel, admirable modèle de toutes les vertus, mais surtout de pauvreté, d'obéissance et de fidélité surnaturelle à tous les détails de son emploi. Il avait contracté au service d'un de ses frères atteint d'une maladie contagieuse, des infirmités cruelles qui ne lui laissèrent aucun repos tout le reste de sa vie et le conduisirent enfin au tombeau. Mais il n'en travaillait pas moins, pour l'amour de Notre-Seigneur et de la Compagnie, avec un courage et une vigueur qui ne se démentirent jamais. Il puisait cette générosité et cet oubli de lui-même dans l'esprit de prière et une filiale dévotion à la Mère de Dieu. La nouvelle de sa mort prochaine le remplit d'une douce allégresse. Un quart d'heure avant d'expirer, le F. Vittore récita avec un grand sentiment de ferveur les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, et parut ensuite quelque temps plongé dans un recueillement profond ; puis tout à coup sortant comme d'une extase : « Voici, s'écria-t-il, la bienheureuse Vierge et une troupe d'anges qui viennent me prendre ». Et peu après, il rendit le dernier soupir. Il était dans la cinquante-sixième année de son âge et la vingt-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

Gallzuzi, *Vita ms. apud* Patrignani, *Menol.*, 19 *marzo, p.* 131.

XX MARS

—

Le vingtième jour de mars de l'an 1662, mourut à Gênes sa patrie, en odeur de sainteté, le P. ANTOINE-JULES BRIGNOLE, chef d'une des premières familles de la République, qui l'avait député comme ambassadeur à la cour d'Espagne, puis élevé à la dignité de sénateur, en récompense de ses services. Mais à l'âge de quarante-quatre ans il s'arracha au monde, après la mort de sa femme, pour mener la vie de pauvre prêtre, et bientôt de simple novice de la Compagnie de Jésus. Au milieu des honneurs et de l'opulence, il avait mérité le beau nom de *père des pauvres* et de *trésorier de Dieu*. Sa magnificence et ses aumônes étaient véritablement royales. On l'avait vu, en un seul jour donner quarante mille piastres d'argent. Dans l'année qui précéda son entrée au noviciat, ses largesses aux membres souffrants de Jésus-Christ, dépassèrent la somme de deux-cent-quarante mille livres. « Pourquoi ne donnerais-je pas à Dieu, disait-il , tant qu'il me donnera lui-même ; et comment oserais-je craindre qu'il ne prenne pas sous sa garde l'avenir de ma maison et de mes enfants » ? La prospérité de sa famille fut en effet l'éclatante justification d'une si chrétienne confiance. « Je ne puis espérer, disait-il encore, parvenir au ciel par la voie de l'oraison ; il faut donc me faire des

amis qui me reçoivent dans les tabernacles éternels, et m'introduisent auprès de Dieu ». Il n'avait guère oublié, parmi tant de libéralités, et ce fut pour lui dans la suite la matière d'un extrême regret, que la seule Compagnie de Jésus. « Car jamais, dit-il, ni mon confesseur ni aucun autre Père ne m'avaient rien laissé soupçonner de ses besoins ».

Le profond mépris qu'il conçut de lui-même, en faisant les Exercices de saint Ignace, avant son élévation au sacerdoce, le détourna quelque temps d'oser travailler à la sanctification des âmes. « Ne savez-vous donc pas qui je suis, et quels tristes exemples j'ai donnés » ? répondit-il une fois à un bon prêtre qui l'invitait à monter en chaire, durant les derniers jours du carnaval. Mais celui-ci, sans se déconcerter ni vouloir combattre de front l'humilité de l'homme de Dieu : « Voilà justement, répliqua-t-il, un motif de plus pour tâcher de gagner quelques âmes[1] ». Et dès ce premier sermon, deux insignes pécheurs vinrent se jeter à ses pieds et changèrent de vie. Il se mit alors à travailler au salut des pauvres galériens, et peu après, il accepta la direction d'une congrégation de prêtres dont il eut bientôt fait autant d'apôtres. A l'autel, ou au pied de son crucifix, il avait d'ordinaire le cœur et l'esprit tout absorbés en Dieu. Son ardeur à se crucifier faisait de sa vie une sorte de martyre; il lui fallut par obéissance en adoucir notablement les pieux excès ; mais il s'en dédommagea par un renoncement absolu à sa volonté propre, et par les humiliations que ses supérieurs lui accordaient. Le Frère cuisinier reçut l'ordre un jour de paraître mécontent de tout ce que ferait Antoine Brignole. Cette épreuve se prolongea même assez longtemps, avec les circontances les plus capables de le décourager. Mais en rendant compte

quelque temps après de ce qui s'était passé dans son âme à cette occasion, l'humble novice témoigna une grande joie d'avoir été repris si sincèrement de ses fautes. « Ma seule peine, disait-il, a été de craindre que la Compagnie de Jésus ne me trouvât bon à rien ».

Plus tard, comme il prêchait à Rome, un cardinal se montra mécontent de quelques-unes de ses expressions ; le P. Brignole n'hésita pas à en faire publiquement amende honorable du haut de la chaire ; il voulait même, si l'obéissance le lui eût permis, se rendre au palais de ce prince de l'Église pour lui demander pardon. Enfin sur son lit de mort, après dix années de vie religieuse, se voyant environné de ses enfants et des plus nobles seigneurs de Gênes, qui venaient lui demander ses conseils : « Je meurs dans une grande joie, leur dit-il, de la grâce que Dieu me fait de rendre le dernier soupir dans la Compagnie de Jésus ; mon seul regret en ce moment, est de n'y être pas entré plus tôt. Si vous désirez une douce mort, efforcez-vous de vivre, dès à présent, dans l'état où vous voudriez alors avoir vécu » !

Visconte, *Alcune memorie delle virtù del P. Anton. Giulio Brignole S. J., Milano,* 1666. — Patrignani, *Menolog.*, 20 *marzo, p.* 140. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 20 *mart., p.* 156. — Drews, *Fasti Soc.*, 20a *mart.*, *p.* 108. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 75. — Sommervogel, *Bibliothèque*, *t.* 2, *p.* 166. — Cassani, *Varones ilustres*, *t.* 3, *p.* 340-386.

* Le vingtième jour de mars de l'an 1736, le F. FRANÇOIS GRECO, Coadjuteur temporel, mourut au noviciat de la Province de Naples, en grande réputation de sainteté. Cependant sa carrière fut courte et n'offre rien d'extraordinaire. Mais on y trouve ce qui sanctifia les Berchmans et tant d'autres enfants de la Compagnie, une constante application à ses devoirs et une généreuse correspondance aux inspirations du Saint-Esprit. Profondément pénétré de l'excellence et de la nécessité de la prière, il y consacrait tous les moments dont il pouvait disposer, et il en assurait le succès par la modestie, l'habitude du recueillement et une sévère mortification de ses sens. Après sa mort, on trouva écrites de sa main plusieurs maximes et règles de conduite, dont sa vie, au jugement de ses frères, n'avait été que le fidèle écho : « Si tu désires que Dieu te pardonne, ne te pardonne rien à toi-même... Veux-tu savoir si tu aimes Dieu? garde ses commandements; observe tes règles; vois si tu es devenu meilleur... Fais état d'accomplir ce que Dieu t'ordonne, et de la manière dont il l'ordonne... »

Aussi le F. Greco remit-il plein de confiance son âme entre les mains de son Seigneur. Il n'était âgé que de vingt-neuf ans.

Litter. ann. Provinc. Neapolit. (Archiv. Rom.).

XXI MARS

—

Le vingt-et-unième jour de mars de l'an 1650, moururent dans les flots, martyrs de leur dévouement au salut des âmes, le P. FÉLIX MORELLI, l'un des plus illustres missionnaires du Tonkin, et son compagnon d'apostolat et de naufrage, le P. FRANÇOIS MONTEFUSCOLI.

Dès la seconde année de son arrivée au Tonkin, le P. Morelli rendait compte en ces termes au P. Vitelleschi, Général de la Compagnie, du genre de vie que le zèle des âmes lui avait fait embrasser : « Je suis entré dans ma mission à travers des marais fangeux, où je m'enfonçais à chaque pas jusqu'à mi-jambe. Dans nos voyages, du reste, nous allons ici toujours à pied, et même pieds nus. Le sol de nos cabanes me sert de siège et de lit, et j'y dors tout habillé, sans autre précaution que de m'envelopper d'une pauvre couverture. Le pain nous est inconnu ; seulement les vaisseaux portugais qui viennent ici de Macao, nous laissent un peu de biscuit pour nos malades ; mais nous ne pouvons en espérer le renouvellement qu'à leur retour, qui n'arrive pas tous les ans ».

Ce n'étaient là néanmoins que les débuts du P. Morelli ; bien d'autres souffrances l'attendaient dans les montagnes et les halliers

qui servent de repaire aux tigres. Ses guides les plus familiarisés avec les périls ou la fatigue refusaient parfois d'avancer, et il ne triomphait qu'à grand' peine de leurs frayeurs. Dans une expédition de ce genre au milieu des bois, Dieu lui fit rencontrer un jour, pour prix et consolation de ses peines, une pauvre chrétienne de quatorze ans, abandonnée par des maîtres inhumains ou par ses parents idolâtres, dans un épais fourré d'épines qui lui servait de refuge ; elle était couverte de plaies et de vers, et n'avait plus même la force de se remuer. Le Père s'approcha, la confessa et lui demanda ensuite si elle ne désirait pas sa guérison. « Guérir ou mourir, répondit l'enfant, ou demeurer en cet état, peu m'importe en vérité, ô mon Père, pourvu que je sois comme il plaît à Dieu. Mais il me semble que la santé ne saurait m'apporter autant de consolation que j'en éprouve d'avoir quelque trait de ressemblance avec Jésus crucifié » ! Et versant un torrent de larmes : « Oh ! ne croyez pas, ajouta-t-elle, que je pleure ainsi de tristesse ; mais c'est ce peu de ressemblance avec mon Sauveur qui me fait pleurer de joie ».

Le P. Morelli avait su se gagner l'affection d'un des fils du roi, héritier présomptif de la couronne. Peu de temps après son élévation au trône, ce jeune prince voulut donner au missionnaire le plus éclatant témoignage d'affection qu'il fût en son pouvoir d'accorder au plus favorisé de ses sujets ; il lui envoya la formule solennelle par laquelle il l'adoptait pour son fils, et voulait qu'à l'avenir on l'appelât *Phucon*, c'est-à-dire, homme loyal et prudent. Trois ans après, le P. Morelli était allé chercher de nouveaux secours à Macao ; il revenait avec le P. Montefuscoli, et déjà le soir du vingt mars, il apercevait l'embouchure du grand fleuve qui de-

vait le porter à la capitale, lorsqu'au milieu de la nuit suivante, son vaisseau fut jeté par la mer contre les écueils. Quelques-uns des passagers et des matelots parvinrent seuls à se sauver à la nage. Les deux missionnaires pouvaient tenter la même voie de salut; mais la vue d'une foule de chrétiens et d'infidèles qui allaient périr sans secours les retint; ils demeurèrent au milieu d'eux, pour leur ouvrir le ciel par l'absolution ou le saint baptême. A la nouvelle de ce naufrage, le roi, saisi de douleur, se hâta d'envoyer un mandarin à la recherche des restes du P. Morelli; et quand on les eut retrouvés sur la plage, il ordonna de les transporter solennellement dans la province de Thin-Hoa, lieu destiné à la sépulture des princes de la famille royale du Tonkin.

PATRIGNANI, *Menol.*, 21 *marzo*, *p.* 146. — BARTOLI, *La Cina*, *l.* 4, *p.* 1093. — MARINI, *Missioni... del Giappone e Tumkino*, *l.* 2, *p.* 221. — DE MONTÉZON, *Mission de la Cochinchine et du Tonkin*, *p.* 59, 382.

XXII MARS

—

Le vingt-deuxième jour de mars de l'an 1643, mourut à Nangasaqui le P. ANTOINE RUBINO, glorieux chef d'une troupe de martyrs. Né en 1578, dans la petite ville de Strombino, au pied des Alpes, il achevait au collège de Turin ses études, lorsqu'il se sentit vivement sollicité par la grâce, de suivre Notre-Seigneur dans la Compagnie. Son père qui l'aimait avec une extrême tendresse, et fondait déjà sur lui les plus riches espérances de sa famille, s'opposa d'abord à ses pieux désirs. Mais le généreux enfant eut recours à la très sainte Vierge ; comme il était un jour prosterné plein de confiance devant une statue de Notre-Dame, son père se rencontrant alors par hasard dans l'église, fut si touché de la ferveur avec laquelle il le vit prier, que sur-le-champ, aux pieds même de la sainte Vierge, il lui accorda la permission de partir pour le noviciat d'Arona.

Six ans après, Antoine Rubino s'embarquait à Lisbonne sur la flotte de Goa, qui portait aux Indes soixante-douze missionnaires de la Compagnie. Nul ne devait plus que lui travailler et souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Premier apôtre du royaume de Bisnagar, puis Recteur des collèges de Méliapour et de Colombo, il fut encore chargé de visiter et de gouverner les églises se-

mées sur la côte de la Pêcherie, de plus sa prudence et sa charité lui firent plus d'une fois imposer par le vice-roi des Indes la charge périlleuse d'ambassadeur à la cour des princes barbares les plus ennemis du nom chrétien. Aussi fut-il à plusieurs reprises battu, emprisonné, condamné au dernier supplice et sauvé à grand' peine, comme par miracle. « Mais qui voudrait faire, selon l'expression du P. Crasset, le récit de ses vertus et de ses belles actions, ferait une histoire assez considérable. Il avait un zèle et une charité semblable à celle de saint François Xavier, à qui un monde ne suffisait pas. A voir ses grandes occupations, on eût dit qu'il ne faisait que voyager ; et à voir le temps qu'il employait à l'oraison, on eût dit qu'il ne faisait que prier. Tout son plaisir était d'obéir ; et il n'y avait rien qui lui adoucît la peine qu'il avait à gouverner, que le moyen que lui donnait sa charge de faire du bien à tout le monde. Il ne mangeait qu'une fois le jour, et pour l'ordinaire des herbes cuites, mais si amères, qu'un Père en ayant goûté, n'en put supporter l'amertume ».

Ainsi le P. Rubino se préparait-il au martyre, dont Notre-Seigneur lui fit trouver la couronne, en permettant qu'il fût nommé Visiteur de la Chine et du Japon. Vainement ses inférieurs voulurent lui persuader de ne pas courir à une mort inévitable. Ce bon capitaine, écrit le P. Alexandre de Rhodes, son confesseur et son biographe, ne se laissait pas fléchir, et disait à tous que, puisqu'il était question de secourir une chrétienté abandonnée, ce serait une honte de dire : « Allez » ; qu'il valait bien mieux dire : « Allons » ! A peine débarqué dans une petite île, au détroit de Saxuma, le P. Rubino et ses compagnons tombèrent entre les mains des infidèles ; et peu de jours après, commencèrent les horreurs

d'un supplice, dont la seule peinture fait trembler. Cinq cents fois de suite, on les appliqua à la torture de l'eau qu'on leur versait dans la gorge avec un entonnoir, presque jusqu'à les étouffer, et qu'on leur faisait rejeter ensuite avec des flots de sang par les yeux, les oreilles et tous les pores, en les pressant sous une large planche. On leur appliqua ensuite des lames rougies au feu et des torches ardentes que l'on promenait lentement sur toutes les parties de leurs corps ; puis quand ils étaient à demi-grillés, des médecins recevaient ordre de panser leurs plaies, et de leur rendre assez de forces pour subir de nouveau, sans expirer, l'atteinte des flammes. Enfin le dix-septième jour de mars 1643, après sept mois entiers de cette horrible lutte, les martyrs furent suspendus dans la fosse pour y consommer leur sacrifice ; et au sixième jour seulement de cette lente agonie, l'âme du P. Antoine Rubino s'envola triomphante au ciel. Il était âgé de soixante-quatre ans, et en avait passé quarante dans les missions.

Patrignani, *Menol.*, 22 *marzo*, *p.* 151. — de Rhodes, *Breve Relazione della gloriosa morte. . . del P. Antonio Rubino. . . Roma,* 1652. — *Relaçao da morte do P. Antonio Rubino, cf.* Carayon, *Bibliographie historiq.*, *n.* 967. — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 570 *seqq.* — Bartoli, *Il Giappone*, *lib.* 5, *p.* 495. — Crasset, *Histoire de l'Église du Japon, Paris*, 1715, *t.* 2, *l.* 20, *p.* 655 *et suiv.* — Andrade, *Varones ilustres, t.* 6, *p.* 98-108. — Charlevoix, *Histoire du Japon*, *Paris,* 1754, *t.* 5, *p.* 338, 360 *et suiv.* — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 22a *mart.*, *p.* 163. — Drews, *Fasti Soc.*, 22a *mart.*, *p.* 111. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagn.*, *t.* 3, *ch.* 3, *p.* 163. — de Rhodes, *Voyages et Missions, édit. du* P. Gourdin, *Lille,* 1884, *ch.* 20, *p.* 135 *et suiv.*

* Le vingt-deuxième jour de mars, l'an 1573, le P. JEAN-BAPTISTE TAVONA mourut à Syracuse dans une heureuse et sainte vieillesse. Il avait été envoyé par notre Bienheureux Père à Palerme, et pendant de longues années avait servi de Ministre au P. Paul Achille, ce maître si excellent dans l'art de gouverner. Formé à cette école, le P. Tavona fut chargé à son tour de la direction du collège de Syracuse récemment fondé. Il y donna l'exemple de toutes les vertus, mais surtout du dévouement, de l'oubli de lui-même et de l'humilité. Le collège étant encore inachevé, il n'était pas rare, suivant un usage assez commun dans ces premiers temps, de voir le P. Tavona se mêler lui-même aux manœuvres et prendre sa part des plus rudes travaux ; et souvent les personnes de qualité, qui venaient demander ses conseils, le trouvaient la pioche à la main ou un lourd fardeau sur ses épaules.

Son rectorat terminé, il resta comme simple missionnaire au collège, et se dépensa tout entier au service des âmes. L'aménité de ses manières, sa douceur, sa modestie, son zèle, son esprit de renoncement lui concilièrent l'estime et la vénération de toute la cité. Mais ce qu'on admirait surtout, c'était sa constante et inaltérable fidélité à toutes les observances de la vie commune. Sa maxime était que nos règles renferment toutes les vertus, et qu'il n'est point de voie plus rapide et plus sûre tout ensemble pour arriver à la plus sublime perfection.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 198. — ALBERTI, *Istoria della Compagn. . . in Sicilia*, *l.* 4, *c.* 1, *p.* 285.

XXIII MARS

—

Le vingt-troisième jour de mars de l'an 1648, mourut à Messine, victime de sa charité au service des malades, le P. Jérome Vallariola, ancien docteur médecin à Naples, vénéré dans différents collèges de la Sicile comme un véritable saint. Il avait assez peu de dispositions pour la chaire, mais il parlait des choses de Dieu avec tant d'onction et de persuasion, que ses entretiens familiers gagnaient les âmes à Jésus-Christ; les exemples de sa vie toute céleste achevaient ensuite ce que sa parole avait commencé. Il se traitait lui-même avec une extrême dureté, et n'épargnait aucune souffrance à son corps ; ni la vieillesse ni les travaux du saint ministère ne l'empêchaient de jeûner encore, au moins trois fois par semaine, dans ses dernières années, si ce n'est que la vue de son épuisement n'obligeât parfois les supérieurs à lui en refuser la permission pour un peu de temps. Tout ce qui afflige ou mortifie le plus d'ordinaire un homme appliqué au salut des âmes, lui était devenu doux et facile, à force de générosité à se vaincre; comme de changer perpétuellement de résidence, de n'être jamais chargé d'aucun ministère éclatant ou dont les fruits pussent apporter quelques consolations sensibles à la nature; de se voir, dans un âge qui déjà touchait à la vieillesse, envoyé subitement par-

mi les pauvres populations de l'île de Chio, dont il lui fallut apprendre péniblement à balbutier la langue. Mais « Dieu soit béni, disait-il à toute nouvelle du même genre, Dieu soit béni, de m'aider si facilement à ne m'attacher qu'à lui seul » ! Il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans ; il en avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 505.

---

* Le vingt-troisième jour de mars de l'an 1730, le F. Nicolas Pelusio, Coadjuteur temporel, s'éteignit plein de jours et de mérites dans la maison professe de Naples, qu'il avait remplie du parfum de ses vertus l'espace de près de soixante ans. L'auteur de son éloge vante surtout son amour du travail, son obéissance et sa charité pour les pauvres. Chargé seul de la cuisine pendant de longues années, il ne demanda jamais à être relevé de son emploi, et il fallut, pour qu'il consentît à le quitter, que ses bras engourdis par l'âge et la fatigue, se refusassent à seconder son courage. Saint François de Geronimo, qui vivait dans la même maison, lui avait appris à faire des fleurs artificielles. Le F. Pelusio trouva dans cette occupation une ressource précieuse pour satisfaire à la fois sa piété et sa charité. Après avoir orné les autels et payé ce tribut de sa tendre dévotion à Notre-Seigneur, à Notre-Dame et aux saints, il vendait les fleurs qui lui restaient et, de l'agrément des supérieurs, il en consacrait le prix aux pauvres.

Il nourrissait chaque jour un nombre considérable de ces malheureux à la porte du collège ; et l'on est étonné des grandes aumônes qu'il leur distribuait, sans autre ressource que son travail et surtout son inébranlable confiance en la divine Providence. Rien ne l'arrêtait dès qu'il s'agissait de leur venir en aide, ni la fatigue, ni les rebuts, ni même les railleries et les insultes grossières de ceux qui malheureusement n'étaient pas animés des mêmes pensées de foi.

L'obéissance était une autre de ses vertus. Il en avait profondément médité et compris la divine excellence. A la lettre, il voyait la personne de Dieu dans les supérieurs, et dans l'ordre des supérieurs, l'ordre même de Dieu. Aussi ne considérait-il jamais si ce qu'on lui commandait était facile ou non, agréable ou non ; il lui suffisait que ce fût commandé. Cette pensée lui donnait, même dans la plus extrême vieillesse, une force et une énergie incroyables pour accomplir tous les ordres de ses supérieurs, et se prêter à leurs plus légers désirs. Sa dernière maladie fit éclater sa patience et toute la délicatesse de sa charité ; il refusa constamment qu'on le veillât pendant la nuit, et comme un Père voulait absolument rester auprès de lui, parce qu'il le croyait proche de sa fin : « Non, mon Père, dit-il ; allez reposer ; je ne mourrai pas encore cette nuit ». Il vécut en effet jusqu'au lendemain, et rendit son âme à Dieu au milieu des transports d'une sainte joie, dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge et la soixante-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. Vitæ (Archiv. Rom.).

N. B. Les Supérieurs firent graver le portrait du F. Pelusio, avec cet éloge : « *Nicolaus* Pelusio *Soc. Jes. Coadjutor, obedientia, humiltiate, charitate, orandique studio conspicuus ; laboribus, difficultatibus, doloribus major ; nunquam vacuus, fractus vel tristis est visus ; erga omnes maxime gratus, ergo pauperes vero insigniter providus, quorum quotidie greges pauperrimus de suo, dives de alieno, affatim sustentabat. Obiit Neapoli dierum plenus et meritorum, anno Domini* 1730, *die* 23 *martii, ætatisque suæ* 85, *Relig.* 64. — Cf. *ibid.*

XXIV MARS

—

Le vingt-quatrième jour de mars de l'an 1618, mourut à Naples, à l'âge de soixante-douze ans, le P. ANTOINE LISIO, un des religieux de sa Province les plus favorisés de la très sainte Vierge. Ne pouvant obtenir l'entrée de la Compagnie, parce que son père s'y opposait, il monta sur un navire et s'enfuit du côté de Rome, après avoir instamment imploré le secours de la Reine du ciel. Mais la nouvelle de son départ ne tarda pas à être connue. Sa famille détacha plusieurs barques armées pour l'enlever de force, au moment où il passerait en face de la petite ville de Fondi, sa patrie. A la vue du péril, les matelots qui conduisaient le jeune Antoine, touchés de ses larmes et de ses prières, entreprirent de le dérober à toute recherche ; et durant une longue et opiniâtre visite, le tinrent comme enseveli à fond de cale, sous une partie de la voilure, mais avec si peu de précaution, que sans le secours de sa toute-puissante protectrice, il y fût bientôt mort étouffé.

Dans le gouvernement de ses inférieurs, qu'il dirigea de longues années comme Recteur et Provincial, le P. Lisio avait la réputation de ne prendre aucune décision importante, sans recourir aux lumières de ses conseillers les plus sûrs, et sans réfléchir ensuite longuement au pied de son crucifix. Plusieurs fois cepen-

dant son intime union de cœur avec Dieu le faisait céder tout à coup à une sorte d'impulsion irrésistible, qui se rapprochait beaucoup du premier temps de l'élection et d'une révélation divine ; comme quand il permit subitement, contre toute prévision humaine, au P. Colnago de parcourir les rues de Naples en faisant le fou. On dit qu'à son lit de mort le P. Lisio fut visité par la très sainte Vierge, qui le remercia particulièrement du soin qu'il avait pris, comme supérieur, de multiplier le nombre et d'augmenter l'éclat et la ferveur des congrégations.

Patrignani, *Menol.*, 24 *marzo*, *p.* 172. — Cordara, *Histor. Soc.*, *part.* 6ª, *lib.* 3, *n.* 11, *p.* 141. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napol.*, *t.* 1, *p.* 172, 310, 383 ; *t.* 2, *p.* 123. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 4, *p.* 71 *et suiv.*

---

* Le vingt-quatrième jour de mars, l'an 1773, mourut au collège de Brera, à Milan, le P. Philippe Bovio, un des hommes, dit son biographe, les plus éminents par la science et par la vertu qui aient jamais enseigné dans cet illustre collège. C'était aussi la pensée de tous ceux qui, dans l'espace de plus de trente ans, ne cessèrent de se presser autour de sa chaire de théologie. Sa réputation de doctrine s'étendait non seulement en Italie, mais encore au delà des Alpes. Les religieux eux-mêmes des autres Ordres venaient lui soumettre leurs difficultés et leurs travaux, et s'estimaient honorés de ses suffrages. On cite entre les autres celui qui fut plus

tard le pape Clément XIV. En toute rencontre, Laurent Ganganelli proclamait bien haut qu'il ne connaissait point d'homme au monde plus saint et plus savant que le P. Bovio ; et au temps où il était directeur des études au couvent des Franciscains à Milan, il l'invita, avec tous les Pères du collège à une dispute solennelle, et le combla devant la docte assemblée des éloges les plus magnifiques, qu'il étendait à toute la Compagnie.

Le P. Bovio méritait ces louanges. La vertu allait véritablement de pair avec la science chez ce digne fils de saint Ignace. Au milieu des applaudissements et des témoignages d'universelle considération, il demeurait humble, simple comme un enfant, soumis en toute chose aux moindres signes de la volonté des supérieurs, ami de la prière et des pratiques de piété les plus naïves en l'honneur de la sainte Vierge et des saints, indice certain de la pureté et de l'innocence de son âme. Mais surtout il professait le plus grand respect et une sorte de culte pour sa vocation et pour la vie commune. Il aimait tout ce qui est de la Compagnie, non seulement les règles et les ordonnances des supérieurs, mais jusqu'aux plus minimes observances consacrées par l'usage. Ainsi il ne manquait jamais, même dans sa vieillesse, de se traîner chaque semaine à pied à la maison de campagne du collège, située aux environs de la ville et appelée *Londoniana*, et pendant les vacances d'automne, de se joindre aux Scolastiques dans une autre villa, dite le *Paradis*, et de se mêler à leurs jeux. Il faisait cela, « moins pour se récréer lui-même, disait-il, que pour donner l'exemple aux jeunes gens, et leur apprendre à s'affectionner aux divertissements et aux distractions que la Compagnie accorde à ses enfants ».

Dieu épargna à ce fidèle serviteur les suprêmes angoisses et le

suprême sacrifice de celle qu'il avait tant aimée et si bien servie. Après une vieillesse sanctifiée par de douloureuses épreuves, le P. Bovio eut le bonheur de mourir revêtu des livrées de saint Ignace, moins de quatre mois avant la suppression de la Compagnie ; il était dans la soixante-dix-septième année de son âge et la soixante-deuxième depuis son entrée au noviciat.

Vita del P. Filippo Bovio della Provincia di Milano (Archiv. Rom.). L'auteur de cette notice dit qu'il n'a fait que traduire en italien celle du P. Gui Ferrari, écrite en latin. — GUID. FERRARI, *S. J.*, *Opusculorum collectio, Lugani*, 1777, *t.* VI, *p.* 67-72, cf. SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 66-67.

XXV MARS

—

Le vingt-cinquième jour de mars de l'an 1643, le P. Antoine Capece, du plus illustre sang du royaume de Naples, après sept mois de continuels tourments, héroïquement supportés en compagnie du P. Rubino, consomma son long et glorieux martyre par le glaive, sur la sainte montagne de Nangasaqui, à l'âge de trente-sept ans. Le P. Alexandre de Rhodes, nous a conservé dans son style inimitable le souvenir de la vie et de la mort de ce saint jeune homme, dont il avait été le confesseur et l'ami, durant son séjour à Macao. C'est donc pour nous un devoir de respecter ses expressions dans quelques détails de cet abrégé.

« Antoine Capece, dit-il, n'était âgé que d'un an, quand Dieu lui ôta son père. Sa pieuse mère fût aussitôt sortie du monde après la mort de son mari, si le soin qu'elle devait prendre de former à la sainteté son petit Antoine, ne l'en eût alors empêchée. Mais dès qu'elle le vit se donner à Dieu par son entrée au noviciat, rien ne put la retenir, et donnant la moitié de ses grands biens à la Compagnie de Jésus, elle employa l'autre moitié à la fondation d'un monastère de Carmélites, où elle se donna elle-même et voulut y avoir la dernière place, vivant et mourant dans une mortification

et pauvreté merveilleuse. Ce fut sous une si bonne et si sainte maîtresse, que cet enfant de bénédiction apprit les premières leçons de vertu. Elle ne le perdait pas de vue, et travaillait continuellement à le rendre digne d'être présenté à Dieu.

« Aussi, comme un autre Samuel, ajoute le P. de Rhodes, se donna-t-il si pleinement au Seigneur, qu'entrant au noviciat à l'âge de dix-huit ans, il put aussitôt commencer par où d'ordinaire les autres ont bien de la peine à finir. Ses discours en particulier, durant les récréations, étaient si dévots et si charmants, que chacun cherchait l'occasion de se trouver en sa compagnie ; et jusqu'à la fin de sa vie, il eut cette grâce particulière, que traitant avec les Nôtres et les étrangers, il gagnait tout le monde à Dieu ». Ainsi dans une seule année de régence, il vit dix-huit de ses disciples entrer en différents Ordres religieux. Antoine Capece n'était cependant encore qu'à ses débuts et simple Scolastique. Ses études terminées, il eut le bonheur d'être choisi, entre beaucoup d'autres candidats, pour compagnon du Vén. P. Marcel Mastrilli, appelé par saint François Xavier à l'apostolat et au martyre. Sept années le séparaient encore du terme de ses désirs. Rien n'est plus beau que les lettres qu'il adresse, pendant les loisirs de sa longue traversée, à l'un de ses frères, religieux comme lui de la Compagnie : « Il y a près de trois ans que je suis en voyage, lui écrit-il, toujours regardant et soupirant après mon Japon. Ils seront très bien employés avec trois autres et plus, si à la fin Notre-Seigneur peut en être servi et honoré, et si je pénètre jusqu'à cette terre bien aimée, pour y travailler, y souffrir et y répandre enfin mon sang pour l'amour de mon Sauveur Jésus »!

« Il y entra, dit en terminant le P. de Rhodes, il y fut pris, mis

au supplice et y confessa Jésus-Christ, parmi les tourments de l'eau, des torches et des lames ardentes, puis dans la fosse et sous le glaive qui lui abattit enfin la tête; il conserva la foi à son maître, il l'eut toujours au cœur et à la bouche, et venu de Naples jusqu'à ces extrémités du monde, parmi tant de mers, tant de peuples inconnus, tant de tempêtes, tant de naufrages, il put faire voir à tous ces barbares que l'amour de Jésus-Christ est plus fort que tous les supplices et la rage des ennemis de Dieu ».

Patrignani, *Menol.*, 25 *marzo*, *p.* 182. — de Rhodes, *Histoire de la vie et de la glorieuse mort de cinq Pères de la Compagnie de Jésus.* — Crasset, *Histoire du Japon*, *t.* 2, *l.* 20, *p.* 662. — Charlevoix, *Histoire du Japon*, *t.* 5, *p.* 107, 361, 364 *et suiv.* — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 590. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 25ª *mart.*, *p.* 169. — Drews, *Fasti Soc.*, *Jes.*, 25ª *mart.*, *p.* 115.

---

* Le vingt-cinquième jour de mars, fête de l'Annonciation de la très sainte Vierge, mourut au noviciat de Messine, l'an 1618, le F. Barthélemy Valditaro, prévenu dans un très haut degré, dès ses premières années, des bénédictions de Dieu et de l'auguste Reine des anges. Telles étaient dès lors sa pureté et son horreur de tout ce qui aurait pu en ternir l'éclat, que ses condisciples, comme autrefois ceux de Bernardin de Sienne, arrêtaient sur leurs lèvres toute parole moins honnête, dès qu'il le voyaient venir; et plusieurs, soit plaisanterie, soit respect pour sa vertu, ne l'appelaient pas autrement que le *Bienheureux Valditaro.* Il sentit de bonne heure un

ardent désir d'entrer dans la Compagnie. Mais Dieu permit que ses demandes ne fussent pas d'abord écoutées. L'humble jeune homme, attribuant ce refus à son indignité, redoubla de ferveur et multiplia ses prières et ses pénitences. Cependant il ne pouvait dominer sa tristesse de n'avoir pas été admis à revêtir les livrées de saint Ignace ; il dépérissait lentement. Ému de compassion à cette vue, son père se fit son intercesseur et sollicita pour lui la grâce si vivement ambitionnée. Enfin les portes du noviciat s'ouvrirent. En les franchissant, Barthélemy crut entrer au paradis.

On ne saurait dire, raconte un de ses biographes, avec quel élan et quelle générosité le F. Valditaro se jeta dès le premier jour dans la carrière de la perfection religieuse ; son esprit de mortification, son recueillement intérieur, sa modestie, la grâce de ses manières, son amour filial pour la sainte Vierge, en faisaient une vive image de saint Stanislas et donnaient les plus belles espérances. Mais il ne fut que montré à la Compagnie. Une maladie de poitrine le réduisit en peu de temps à toute extrémité. Rien n'était plus touchant que de l'entendre alors exhaler les sentiments de joie et d'amour qui remplissaient son cœur ; c'était une fête d'aller passer quelques moments auprès de lui ; nul non seulement des novices, mais des plus anciens dans la religion, ne le quittait sans être animé d'un plus ardent désir de travailler à sa perfection ; et tel prêtre qui jusque là n'avait pas suffisamment compris la gravité de ses devoirs, saisi par cette influence surnatuelle qui s'échappait des paroles et de toute la personne de ce jeune moribond, rentrait en lui-même, et commençait une vie plus sérieuse et plus digne de sa vocation.

Le F. Valditaro avait annoncé qu'il mourrait le jour de l'Annon-

ciation. La fête venue, les médecins, le trouvant beaucoup mieux, assuraient qu'il vivrait encore longtemps ; sur ces paroles, le Maître des novices le raillait agréablement d'avoir été faux prophète : « La journée n'est pas finie », répondit le malade. Et en effet vers le soir, après quelques minutes à peine d'une tranquille agonie, il s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, à l'âge de dix-huit ans.

Cordara, *Histor. Soc., part.* 6ª, *lib.* 3, *n.* 28, *p.* 146. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 72. — Patrignani, *Menol.*, 25 *marzo*, *p.* 176. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 25ª *mart.*, *p.* 168. — Id., *Pretiosæ Occupat. morient. in Societ. Jes.*, *c.* 10, *n.* 5. — Drews, *Fasti Soc.*, 25æ *mart.*, *p.* 115.

XXVI MARS.

—

Le vingt-sixième jour de mars de l'an 1789, mourut à Udine le P. Jacques Belgrado, de la Province de Venise, l'un des savants et des écrivains les plus distingués de l'ancienne Compagnie, au moment de sa destruction. L'orage qui éclatait alors de toute part contre les Jésuites n'avait pu lui interdire l'entrée d'un grand nombre de corps savants, et en particulier de l'académie des sciences de Paris ; le roi d'Espagne, Ferdinand IV, avait désiré le voir à sa cour, et lui offrait le titre de professeur royal à Madrid. Mais Jacques Belgrado, loin de céder aux attraits des honneurs et à la bienveillance des princes, ne se dévouait à la science que pour l'honneur et le triomphe de la foi. « Je le vis au collège de Bologne, dont il était alors Recteur, écrivait le P. Caballero, un des exilés espagnols jetés sur les côtes d'Italie, en 1768, et je fus témoin de l'ardeur qu'il inspirait à toute une nombreuse communauté de jeunes religieux pour l'étude des sciences et de la vertu ». Le duc de Parme, après l'avoir appelé près de lui comme savant, voulut bientôt l'avoir comme confesseur : « Car je n'ai pas, dit-il publiquement un jour devant toute sa cour, d'ami aussi fidèle sur la terre, et lui seul m'a empêché par ses conseils, de promulguer une loi pleine des plus fatales conséquences pour

mes sujets ». Mais bien des épreuves et des douleurs devaient couronner la vertu du P. Belgrado, comme elles couronnent d'ordinaire la vie des saints. Notre-Seigneur permit, dans les derniers temps de la Compagnie, que sans égard pour son mérite ni pour son âge (il avait alors soixante-dix ans), non seulement on l'abreuvât des mêmes amertumes que tous ses frères, mais qu'on allât même jusqu'à le traiter comme un malfaiteur et à le jeter en prison.

CABALLERO, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jes., Supplem.* 1um, *p.* 91. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 1, *p.* 1143. — FABRONI, *Vitæ Italor., t.* 17. — *Biograph. univers.*

XXVII MARS

Le vingt-septième jour de mars de l'an 1649, mourut à Palerme le P. Antoine Blandi, né dans la petite ville de Mazarino, en 1584, au moment où passait devant la maison de sa mère la procession du saint Sacrement. La pensée de cette première bénédiction qu'il avait reçue en venant au monde, lui fut souvent rappelée durant son enfance, et l'embrasa de bonne heure du plus tendre amour pour le Sauveur, auquel il garda fidèlement son innocence jusqu'à la mort. Bientôt la grâce lui inspira le désir de se donner tout à Dieu, et de lui gagner des âmes ; mais ses études avaient été presque nulles. Aussi deux fois, en dépit de ses instances, l'entrée du noviciat lui fut-elle refusée. Enfin sur de nouvelles et plus vives supplications, on consentit à le recevoir, à titre d'indifférent seulement. Il passa donc en grande partie les deux années de son noviciat dans les travaux de la cuisine ; il y contracta des douleurs de tête excessives qui le mettaient souvent dans une sorte d'impuissance, et ne devaient finir qu'avec sa vie.

Avant de décider cependant à quel degré de la Compagnie il appartiendrait définitivement, ses supérieurs le remirent aux éléments de la langue latine ; mais il semblait incapable de toute étude ; à peine entendait-il quelques mots des leçons de son maître. Il

était comme un corps sans âme, et ne retenait absolument rien. Brisé par une si terrible épreuve, Antoine Blandi alla se prosterner devant une image de la miséricordieuse Mère de Dieu ; et déposant ses livres aux pieds de Marie, il la supplia en pleurant ou de lui ouvrir l'intelligence, ou de le faire appliquer par l'obéissance aux emplois des Frères Coadjuteurs. Aussitôt il reçut très distinctement l'ordre de reprendre ses livres, et de s'abandonner sans réserve à tout ce qui lui serait commandé par les supérieurs, avec l'assurance qu'il comprendrait désormais tout ce qu'il aurait à étudier. Il se remit donc au travail, et la promesse du ciel se vérifia pleinement en lui, sans que toutefois ses douleurs de tête fussent en rien diminuées ; car c'était la volonté de Dieu qu'il les endurât jusqu'à la mort pour sa sanctification.

Au collège de Palerme, où il eut pour condisciples les deux admirables serviteurs de Dieu François Sparacino et Louis La Nuza, on attribuait à son exemple et à son initiative l'élan de cette nombreuse communauté de jeunes religieux, à laquelle nul ne se rappelait avoir rien vu de comparable. Chargé bientôt après, malgré sa jeunesse, des délicates fonctions de Ministre dans cette grande maison, il se regarda dès le premier jour comme responsable, aux yeux de Dieu et de saint Ignace, non seulement de l'observation des règles, mais aussi de la satisfaction légitime, de la sainte joie et de la santé des enfants de la Compagnie qui lui étaient confiés. Tels furent les fruits de cette conduite, que le P. Mutius Vitelleschi ordonna de lui confier la formation des novices ; et l'on peut dire que ce fut par excellence l'œuvre de toute sa vie. Deux maximes surtout revenaient sans cesse dans ses conférences. La première était de n'avoir rien de caché pour celui qui serait char-

gé de leur âme ; la seconde de ne laisser vivante au fond de leur cœur aucune affection terrestre, et de se déterminer en toute chose par la seule vue de Dieu.

Parmi les nombreuses faveurs que le P. Blandi avait reçues du ciel, on ne peut en omettre une qui lui était comme habituelle, en récompense de sa charité pour les pauvres. Plus la maison qu'il avait à gouverner était misérable, plus il redoublait ses aumônes ; elles allaient si loin, qu'il fut question à plusieurs reprises d'ouvrir une véritable enquête sur ses libéralités. Mais aux moments les plus critiques, des messagers inconnus venaient lui apporter des sommes très considérables, et l'aidaient même à payer des dettes que ses prédécesseurs avaient contractées. Cependant l'éclat de ses vertus ne devait pas le dérober aux plus dures humiliations. Quelques esprits turbulents et peu religieux parvinrent si habilement à surprendre la bonne foi d'un nouveau Provincial, étranger à la Sicile, que celui-ci, de concert avec le P. Vincent Caraffa, également circonvenu, déposa solennellement le saint Maître des novices, qui ne voulut pas dire une parole pour sa défense ; et après lui avoir fait infliger du haut de la chaire les blâmes les plus humiliants, le condamna à passer le reste de ses jours dans quelque métairie de collège, loin de ceux dont la présence aurait pu le consoler. Un des supérieurs de Palerme obtint, à force de prières, de garder parmi ses inférieurs le P. Blandi ; mais l'humiliation n'en fut que plus vive pour le bon vieillard, toujours sous les yeux de ses frères qui l'avaient vu naguère dans un état si différent. Près de trois ans se passèrent ainsi, riches de patience et de mérites pour le serviteur de Dieu. Cependant la vérité finit par se faire jour. Le P. Caraffa, profondément affligé de son er-

reur, envoya le commandement exprès d'en faire au P. Blandi une réparation solennelle et digne d'une si héroïque vertu. Mais le saint homme avait connu par révélation divine l'honneur qui allait lui être rendu aux yeux des hommes, et dans son désir d'expirer comme Jésus-Christ, au milieu des opprobres, il avait obtenu de partir pour le ciel un peu avant que l'ordre de cette tardive justice fût arrivé. Il était dans la soixante-cinquième année de son âge et la quarante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 27 *marzo, p.* 195. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 518-534. — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 27ª *mart.*, *p.* 171.

---

* Le vingt-septième jour de mars de l'an 1655, le P. LOUIS ALBRIZIO s'éteignit dans une heureuse vieillesse au milieu des novices de Saint-André à Rome. A part quelques années consacrées à la régence et au gouvernement du collège de Bologne et du Collège Germanique, il consuma toute sa vie dans le laborieux ministère de la prédication. Pendant quarante-deux ans, il ne cessa de faire entendre la parole de Dieu dans les plus illustres chaires, avec une réputation et un succès qui le placent, dit le P. Alegambe, au premier rang des orateurs sacrés d'Italie à cette époque. Le pape Urbain VIII voulut l'avoir comme prédicateur au palais apostolique, et son successeur Innocent X le confirma dans la même fonction. Au reste, dit encore le P. Alegambe, le P. Albrizio était orné dans un degré éminent de toutes les qualités qui assurent les triomphes de

la parole. C'était, dit un autre de ses biographes, un orateur accompli.

Mais le serviteur de Dieu mettait surtout sa force et sa confiance dans l'emploi des moyens surnaturels et dans la pratique fidèle de toutes les vertus religieuses. Les relations qu'il devait entretenir avec les plus hauts personnages et les applaudissements qu'il recueillait partout, n'altéraient ni sa modestie, ni son aimable simplicité. Ami de la prière, du silence et de l'étude, il ne sortait de sa cellule que forcé par l'obéissance, ou pour se prêter aux devoirs de la reconnaissance et de la charité. Épuisé enfin par les travaux non moins que par les années, il supplia le Souverain Pontife Innocent X de le relever de son office, et il alla passer dans la maison de Saint-André du Quirinal les derniers jours de sa longue et sainte carrière. C'est là qu'il répondit joyeusement à l'appel de Dieu, le samedi saint, plein de l'espérance de partager un jour la glorieuse résurrection du Sauveur. Il était dans la soixante-seizième année de son âge et la soixante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 27. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *p.* 82. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 138.

---

* Le vingt-septième jour de mars de l'an 1670 rappelle le souvenir du P. Jean-Baptiste Cancellotti, mort à Rome dans la maison du noviciat de Saint-André. Il avait enseigné douze ans la rhétorique aux jeunes religieux de la Province Romaine et exerçait les

fonctions de compagnon du Maître des novices, lorsque le cardinal Chigi, plus tard élevé au souverain pontificat sous le nom d'Alexandre VII, frappé de sa prudence et de l'air de sainteté qui brillait sur son visage, le choisit pour confesseur et continua jusqu'à sa mort, arrivée en 1667, trois ans avant celle de l'homme de Dieu, à lui confier la direction de sa conscience. Dans cette charge délicate, le P. Cancellotti ne se départit jamais de l'humilité et de la modestie religieuse. Obligé de vivre au palais apostolique, il se renfermait dans ses appartements, dès qu'il avait rempli son ministère auprès du Vicaire de Jésus-Christ, et y demeurait tout le jour, occupé à travailler et à prier, étranger aux bruits et aux agitations de la cour, et se refusant avec une inflexible fermeté à toutes les vaines distractions qui perdent le temps et dissipent l'esprit.

A la mort du pape, le P. Cancellotti obtint de se retirer sur le mont Quirinal parmi les novices de Saint-André ; il y donna les plus touchants exemples de simplicité, d'obéissance, d'amour de la retraite et du recueillement, de piété envers la très sainte Vierge et d'invincible patience au milieu des plus violentes douleurs de la goutte. Il expira pieusement dans le Seigneur à l'âge de soixante-douze ans, dont il avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 409. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 611.

XXVIII MARS

—

Le vingt-huitième jour de mars de l'an 1614, mourut au collège de Bénévent le P. Jean Margiacco, appelé de son vivant « l'ange du bon conseil ». La réputation de charité dont jouissait Jean Margiacco parmi ses concitoyens, et sa profonde connaissance du droit avaient fait de lui, dès sa jeunesse, l'avocat de tous les pauvres. Le Souverain Pontife Clément VIII, désolé des dissensions qui troublaient toute la noblesse de Bénévent, l'avait fait prier d'accepter le rôle d'arbitre entre les partis rivaux, et il put bientôt le féliciter d'avoir rétabli la paix.

Cependant Jean Margiacco était resté dans le monde jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans. Après la mort de sa femme, pénétré de plus en plus de la fragilité des choses humaines, il résolut de ne plus vivre que pour Dieu seul dans la Compagnie. Mais le P. Fabius de Fabiis, alors Provincial de Naples, ne crut pas devoir l'admettre au noviciat, alléguant dans une lettre pleine de sagesse, les graves inconvénients d'une telle démarche, si par malheur elle ne réussissait pas. Aucun obstacle et aucun sacrifice n'étaient capables d'arrêter le généreux chrétien. Il résolut d'aller lui-même plaider sa cause à Rome ; et se jetant aux pieds du P. Claude Aquaviva, il lui découvrit tout à la fois et le travail de l'Esprit-Saint dans son âme,

et sa ferme résolution de redevenir enfant parmi les plus jeunes novices, sans autre souci que de se montrer le plus souple de tous et le plus docile, pour l'amour de Jésus-Christ. Il tint parole. L'influence qu'il exerçait autrefois sur les cœurs, le rendit, dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, l'apôtre et l'arbitre du clergé dans un grand nombre de diocèses, et de plusieurs communautés religieuses, où il fit revivre l'esprit de leurs saints fondateurs. Quatorze années de cette nouvelle vie méritèrent au P. Margiacco une place de choix dans le ciel. Comme sa fille Diana, grande servante de Dieu, priait avec ferveur pour le repos de l'âme de son père, celui-ci lui apparut à plusieurs reprises, tout éclatant de lumière, parmi les enfants de la Compagnie les plus voisins de saint Ignace dans la gloire.

Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 524 *et suiv.*; *t.* 4, *p.* 524 *et suiv.* — Barone, *Vita della divota Vergine Diana Margiacco, p.* 91.

---

* Le vingt-huitième jour de mars de l'an 1628, mourut à Messine le P. Philippe Caribdès, le second des trois frères de ce nom, qui se consacrèrent à Dieu dans la Province de Sicile. Chacun d'eux, dit le P. Aguilera, déploya au service de Notre-Seigneur et au salut des âmes les rares talents qu'il avait reçus, l'un dans l'enseignement, l'autre dans la prédication et celui dont nous écrivons la notice, dans le gouvernement des Nôtres. Telles étaient en effet la prudence, la discrétion, la sagesse de Philippe Caribdès, jointes

à la charité la plus attentive, à une droiture de cœur parfaite, à un empire absolu sur tous les mouvements de ses passions, qu'il passa la plus grande partie de sa vie dans les premières charges de sa Province, et ne remplit pas moins de dix rectorats successifs, à Palerme, à Catane, à Messine, à Trapani, toujours également respecté et aimé de ses inférieurs. Tous allaient à lui comme à un père, et lui ouvraient sans peine les plus intimes secrets de leur âme. C'était une de ses maximes de ne rien leur demander qu'il ne fût prêt à faire lui-même le premier. Mais surtout il traitait de leurs intérêts avec Dieu ; c'est dans la prière, dans une continuelle union de cœur avec Notre-Seigneur, qu'il puisait les lumières et la force dont il avait besoin pour les conduire selon l'esprit de saint Ignace, et les aider à répondre aux devoirs de leur vocation. Le P. Caribdès usa sa vie dans cet apostolat domestique, non moins glorieux à Dieu et utile aux âmes que celui des missions les plus laborieuses. Il mourut âgé de soixante-huit ans.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 240.

---

* Le vingt-huitième jour de mars, de l'an 1630, mourut dans la maison professe de Naples, à l'âge de quatre-vingts ans, le P. Annibal Vitale, humble et infatigable ouvrier jusqu'au dernier jour de sa vie. Il était resté prêtre dans le monde jusqu'à l'âge de trente-trois ans, sans avoir eu le courage de répondre à la voix de

Dieu, qui l'appelait à une vie plus parfaite. S'entretenant un jour avec le Recteur du grand collège de Naples, le P. André Spinola, il lui demanda familièrement s'il n'avait point de regret d'avoir dit adieu à ses grands biens et même à l'espérance de la pourpre romaine, et sur la réponse négative du P. Spinola : « Malheureux homme que je suis, s'écria-t-il, je n'ai point de sacrifices semblables à faire, et je ne sais pas suivre votre exemple. Priez pour moi... ». Cependant la leçon avait été efficace, et peu de temps après, Annibal Vitale entrait au noviciat qui venait de s'ouvrir à Naples, sous la direction du célèbre P. Jean-Baptiste Pescatore.

Le nouvel enfant de saint Ignace ne négligea rien pour racheter par un redoublement de bonne volonté sa lenteur à répondre à l'appel d'en haut ; pendant près de cinquante ans, il se dépensa avec une ardeur qui ne se démentit pas un instant. Les ministères les plus humbles et les plus laborieux lui plaisaient entre tous les autres ; il se faisait un jeu de la fatigue et des plus grands dangers, dès qu'il s'agissait du salut des âmes. En temps de mission, il dormait tout habillé pour être debout au premier signal. Suivant la belle expression d'un de ses biographes qui vaut à elle seule un panégyrique, « il vieillit dans les hôpitaux, les prisons, les galères, les missions, pour gagner des âmes à Jésus-Christ ». Un autre, pour exprimer d'un mot son zèle à réconcilier les pécheurs, dit qu'il passa la moitié de sa vie au confessionnal. En effet, nulle partie de son apostolat ne lui tenait plus à cœur. Il avait demandé avec instances à Notre-Seigneur la grâce de ne laisser passer aucun jour sans entendre quelque confession, et répandre sur les âmes la vertu vivifiante du sang divin. Cette prière si digne d'un apôtre fut exaucée. Le lundi de la semai-

ne sainte, le P. Vitale s'assit une dernière fois à son cher tribunal de miséricorde ; et le soir, sa tâche achevée, il alla jouir du repos dans le sein de Dieu.

SANTAGATA, *Istoria della Provinc. di Napoli, t. 4, p.* 553-561.

---

* Le vingt-huitième jour de mars de l'an 1814 mourut au collège de Polotsk le P. JOSEPH ANGIOLINI, l'un de ces quatre frères qui, pour vivre et mourir dans la Compagnie, n'hésitèrent pas à quitter leur pays et à braver les rigueurs du climat de la Russie-Blanche. Scolastique depuis onze ans quand parut le Bref de suppression, Joseph Angiolini entra dans les rangs du clergé séculier, et exerça quelques années les fonctions du saint ministère. Mais dès qu'il put se dégager de ses obligations, il prit avec deux anciens Jésuites, les PP. Panizzoni et Rusnati et son plus jeune frère Louis, candidat de la Compagnie, le chemin de Polotsk où deux autres de ses frères l'avaient déjà précédé.

Après une année de noviciat, il renouvela ses vœux qui furent bientôt suivis de la profession solennelle ; puis il fut tour à tour professeur de philosophie et de théologie, Recteur du collège de Saint-Pétersbourg et chancelier de l'université de Polotsk. « C'était, dit la notice consacrée à sa mémoire, un homme érudit et savant, zélé pour la perfection religieuse en lui-même et dans les autres, gardien vigilant de nos usages, infatigable au travail, dur à la fatigue, d'une égalité d'âme et d'une constance dans

les devoirs de sa charge qui ne se démentaient jamais ». Une douloureuse maladie fit éclater sa patience et acheva d'épurer sa vertu. Au milieu des plus violents accès de son mal, le P. Joseph Angiolini s'animait à souffrir et redisait souvent avec un humble sentiment de ses fautes et des jugements de Dieu : « *Hic ure, hic seca, hic non parce, dummodo in æternum parcas* ». Il s'endormit pieusement dans le Seigneur, à l'âge de soixante-sept ans, et cinquante-deux ans après sa première entrée au noviciat.

Summar. Vitar. defunctor. in Coll. Polocensi. (Archiv. Provinc. Galic.). — Sommervogel, *Biblioth., t.* 1, *p.* 398.

XXIX MARS

—

Le vingt-neuvième jour de mars, de l'an 1620 mourut à Gênes en odeur de sainteté, le P. Bernardin Zannoni, né à Reggio, choisi de Dieu pour être le père et le législateur des Annonciades Célestes, par l'entremise de sa pénitente, la Vénérable Mère Marie Victoire Fornari. Bien qu'il fût entré dans la Compagnie déjà prêtre et à l'âge de trente ans, on lui appliquait la bénédiction de Notre-Seigneur sur ceux qui redeviennent semblables à des enfants par leur docilité et leur innocence. Il se pénétra si parfaitement de toutes les maximes de saint Ignace, qu'il put exercer quarante ans de suite, auprès de nos Pères et Frères de Gênes, la charge de Père spirituel, avec des fruits très précieux d'esprit intérieur, d'abnégation et de dévouement. En même temps, il donnait plusieurs heures chaque jour à la direction d'âmes ferventes, ranimait et sanctifiait par les Exercices de saint Ignace les communautés religieuses, exerçait la surintendance sur les catéchismes des paroisses, et employait une grande partie des jours de dimanches et de fêtes à les visiter, à expliquer lui-même dans trois ou quatre églises différentes, la doctrine chrétienne aux enfants, aux pauvres et aux ignorants.

La vie de la Vén. Victoire Fornari et de ses premières compa-

gues, presque toutes pénitentes de ce saint homme, renferme de précieux détails sur la manière dont il conduisait les âmes à la perfection. Bien des années avant la fondation de leur premier monastère, Notre-Seigneur lui avait fait connaître le plan et la réalisation de ce nouvel Institut, établi en l'honneur de la Reine des Anges. Les règles qu'il leur donna dans la suite furent pareillement le fruit de ses prières et de ses pénitences; car pour en faire uniquement l'œuvre du Saint-Esprit, il suivit à la lettre, en les composant, la conduite de saint Ignace. Souvent, comme la gloire de Notre-Seigneur le contraignit d'en faire l'aveu un jour, son travail était interrompu, sans qu'il lui fût possible d'ajouter un mot. Alors il recourait au Sauveur par une ardente oraison, comme à la source de toute lumière; « et je me voyais dans un moment, ajoutait-il, si pleinement éclairé, qu'un nouvel horizon s'ouvrait à mes yeux, de toute part; et je me sentais suggérer tout ce que je devais écrire ».

Une des dévotions favorites du P. Zannoni était la méditation des souffrances du Sauveur et des vertus de sa sainte Mère. Durant les heures qu'il consacrait au sacrement de pénitence et à la direction des âmes, s'il avait quelques moments libres, il les passait à genoux près de son confessionnal, s'occupant de la Passion et du divin sacrement de l'Eucharistie. Son corps était comme une victime de toutes les heures, qu'il unissait par la souffrance volontaire à la sainte victime du tabernacle. Il veillait avec tant de soin sur lui-même, qu'un de ses compagnons assurait n'avoir pas en vingt années entendu de sa bouche une parole qui pût faire de la peine et blesser la charité la plus délicate, ou même un mot inutile. Enfin le P. Zannoni, riche des mérites d'une vie toute con-

sacrée à l'amour de Dieu, s'éteignit doucement à l'âge de quatre-vingt-sept ans, dont il avait passé cinquante-sept dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 29 *marzo*, *p.* 208. — Sotuellus, *Biblioth. Script. Soc. Jes.*, *p.* 118. — Nadasi, *Annus dier. memorab. Soc. Jes.*, *p.* 173. — Drews, *Fasti Soc.*, 29ª *mart.*, *p.* 120. — de Backer, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 2, *p.* 679. — Spinola, *La Vie de la Vénérable Mère Marie Victoire Fornari. . .*, *Paris*, 1662. — Cordara, *Histor. Soc.*, *part.* 6ª, *lib.* 4, *n.* 26, *p.* 184. — Helyot, *Histoire des Ordres monastiques, édit.* Migne, *t.* 1, *p.* 236.

XXX MARS

—

Le trentième jour de mars de l'an 1620 mourut saintement, dans la maison professe de Naples, le P. Laurent Maselli, d'une noble famille de Caserta. Il avait évangélisé, durant environ trente-cinq ans, les principales villes d'Italie, avec la réputation d'un des meilleurs orateurs de son temps. Par une sorte de proverbe populaire, on regardait comme désespéré tout pécheur qui ne se convertissait pas à sa voix ; mais aussi, durant tant d'années, il ne lui arriva jamais de monter en chaire, sans avoir auparavant médité sur le prix des âmes, sur le zèle du Sauveur et sur la manière de prêcher et de ramener les pécheurs à Dieu. De plus, comme pour attirer sur lui l'esprit et la vertu du saint Précurseur, le P. Maselli portait d'ordinaire un rude cilice, et il y joignait sur la poitrine une croix armée de clous. Le repos que lui laissaient parfois ses missions, était encore consacré à la sanctification des âmes : c'est ainsi qu'il écrivit son beau travail sur la vie, les privilèges, les vertus et le culte de la très sainte Vierge, ainsi que sa vie de saint Joseph et son traité du très saint Sacrement. Le P. Maselli mourut à l'âge de soixante-et-onze ans dont il avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie.

Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 4, *p.* 167. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 542. — de Backer, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 2, *p.* 394.

Le trentième jour de mars de l'an 1695, mourut à Rome, en odeur de sainteté, le P. François-Marie Mazzagalli, Recteur du Collège Romain, célèbre par son mépris de lui-même et son ardeur à se crucifier. Il venait d'achever son troisième an, lorsque l'extrême pauvreté du collège de Città di Castello obligea d'en fermer les classes ; mais la Compagnie ne put se résoudre à laisser périr dans cette ville les œuvres de zèle fondées par nos Pères, et le P. Mazzagalli reçut l'ordre de s'en charger. Cette position tout exceptionnelle lui permit de satisfaire en pleine liberté ses désirs de pénitence et de pauvreté. Au commencement de chaque semaine, il faisait cuire en une fois une petite provision d'herbes et de légumes qui devaient faire sa nourriture durant tout ce temps. Il ne faisait qu'un repas par jour ; encore attendait-il jusqu'au soir pour rompre son jeûne. Une planche ou la terre nue lui servait de lit. Il n'avait qu'un vêtement si misérable et si rapiécé, qu'il eût à peine osé en faire l'aumône à un pauvre ; jamais il ne s'approchait du feu.

Mais ce n'était là qu'une faible partie de ce qu'il aimait à faire souffrir à son corps ; il se reposait sur Dieu des forces qui lui étaient nécessaires pour travailler au salut des âmes. Au travail des prédications, des catéchismes, du saint tribunal de la pénitence, des exercices spirituels donnés dans un grand nombre de monastères et à toutes les classes de la société, il ajoutait le soin des différentes congrégations de la bonne mort, de la noblesse et des artisans, et l'assistance des moribonds, dont aucun

ne semblait pouvoir se résigner à paraître devant Dieu sans avoir été préparé par lui. Cette vie si dure à la nature se prolongea quatorze ans de suite, sans lasser son courage. Le P. Mazzagalli joignit même, pendant les trois ou quatre dernières années, une classe de petits enfants. Quand l'obéissance le nomma, peu de temps avant sa mort, supérieur des pénitenciers de Saint-Pierre et Recteur du Collège Romain, il se soumit, mais non sans regretter et redemander plus d'une fois encore ce qu'il appelait ses délices du paradis en ce monde.

Patrignani, *Menol.*, 30 *marzo*, *p.* 218.

---

* Le trentième jour de mars de l'an 1630 mourut à Naples, dans la quarante-troisième année de son âge, le P. Scipion Pignatelli, de la noble famille des princes de Monte Calvo, entré dans la Compagnie à l'âge de dix-huit ans, après avoir soutenu les plus rudes assauts pour répondre à la grâce de sa vocation. Il cachait, sous un air enjoué et une certaine liberté d'allures, une générosité de cœur invincible aux plus dures épreuves, et une solidité de vertu que plusieurs, trompés par les apparences, ne savaient pas assez apprécier. Mais son admirable patience au milieu des douleurs d'une cruelle maladie de poitrine, qui se prolongea pendant une année entière, permit de pénétrer jusqu'au fond de son cœur. Il ne se démentit pas un instant. Après les accès les plus terribles, quand il avait paru sur le point de rendre l'âme avec des flots de sang, on

le voyait, le front serein, le sourire sur les lèvres, accueillir par des mots aimables et gracieux ceux qui venaient le visiter, toujours égal à lui-même, humble, obéissant, étranger à toute parole de plainte et de murmure, et soumis pour la vie comme pour la mort à la très sainte volonté de Dieu.

Santagata. *Istor. della Provinc. di Napoli. t. 4. p.* 561.

XXXI MARS

Le trente-et-unième jour de mars de l'an 1668, mourut à Trapani, le samedi saint, le P. Antoine Roselli, âgé de soixante-trois ans, et portant au tombeau l'innocence de son baptême. Dans l'art de conduire les âmes à la plus haute sainteté, « il n'avait pas son pareil », dit le P. Aguilera. Cet apostolat caché, mais si salutaire, du tribunal de la pénitence, excita au plus haut degré la rage des démons. Le P. Jérôme Tagliavia, cet admirable serviteur de Dieu, alors Recteur du collège de Trapani, entendit un jour à l'autel une voix céleste qui lui disait « de déclarer à Antoine Roselli, que sa constance serait mise à l'épreuve décisive de la croix ». Saisi d'un tremblement soudain à cette parole, le P. Tagliavia, la messe terminée, fit appeler le P. Roselli, pour le consoler et le fortifier tout à la fois, en lui communiquant la révélation qu'il venait de recevoir. Mais le saint homme l'écouta d'un air serein et le sourire sur les lèvres, car il était déjà lui-même instruit de tout.

Bientôt en effet, sa direction des consciences fut en butte aux plus noires calomnies ; le P. Provincial lui interdit publiquement le confessionnal ; de très humiliantes réprimandes lui furent infligées du haut de la chaire : il ne prononça pas un seul mot pour se justi-

fier. Comme cette inaltérable patience commençait à ouvrir les yeux, et qu'on le traitait de nouveau avec honneur, d'autres dénonciations furent adressées à Rome, et le menaçaient déjà des plus tristes suites, lorsque la mort presque subite mais pénitente de son calomniateur, qui expira, dit-on, entre ses bras, détourna de sa tête ce dernier coup. Rappelé alors à Trapani et nommé Recteur du collège, le P. Roselli reprit avec plus de fruit que jamais la direction et la sanctification des âmes. En même temps, le Sauveur et sa sainte Mère lui prodiguèrent les témoignages de leur tendresse, en le comblant de ces grâces merveilleuses dont ne jouissent ici-bas qu'un bien petit nombre de leurs amis.

AGUILERA. *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 914.

---

* Le trente-et-unième jour de mars de l'an 1626, le F. FRANÇOIS MURENA, Scolastique, mourut au collège de Sciacca en Sicile, victime de sa charité au service des pestiférés. Tous les dons de la nature et de la grâce brillaient en lui avec éclat, et promettaient à la Province un utile ouvrier de la gloire de Dieu. Mais la peste s'étant déclarée dans la petite ville où il enseignait les belles-lettres, le F. Murena, sans souci du péril, courut au secours des plus pauvres et des plus abandonnés; bientôt il contracta lui-même le terrible mal, et expira après deux jours, à l'âge de vingt-quatre ans. Deux Frères coadjuteurs du même collège, le F. JEAN-BAPTISTE BONERBA, âgé de cinquante-six ans, et le F. ANTOINE

Virducci, âgé de soixante-dix-huit ans, l'avaient précédé de quelques jours à peine dans cette arène glorieuse. Le F. Virducci fut atteint le premier : il languit quelque temps, séparé du reste de ses frères, par crainte de leur communiquer la contagion. Quand on lui apporta le saint viatique, il interpella à haute voix Notre-Seigneur, et le conjura avec instances, s'il avait pour agréable le sacrifice de sa vie, de préserver de tout mal, et le prêtre qui venait lui offrir les suprêmes consolations, et le Frère qui l'avait assisté dans sa maladie : touchante prière qui fut exaucée. Peu après, le bon vieillard expira doucement, couronnant par ce dernier acte de charité une longue vie de travail et de prière, sanctifiée par toutes les vertus.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 205. 206. — Alegambe, *Heroes et Victimæ charit.*, *ann.* 1626, *p.* 263.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE D'ITALIE

Ier AVRIL

—

Vers le premier jour d'avril de l'an 1639, sur les frontières de la mission du Chaco, au Paraguay, fut martyrisé à coups de massue le P. ANTOINE RIPARO, presque dès son entrée dans la carrière apostolique. Bien longtemps avant que son âge lui permît d'embrasser la vie parfaite, son bonheur avait été de souffrir pour Dieu. Devenu religieux de la Compagnie, il s'engagea par vœu à jeûner les vendredis au pain et à l'eau, en l'honneur de la Passion du Sauveur. Aussitôt qu'il fut chargé de quelque autorité parmi ses frères, il en profita pour se réserver ce qu'il y avait de plus pénible, et rechercher en toute chose ce que les autres semblaient regarder comme une corvée. Il honorait aussi saint Joseph d'un culte particulier, et assurait ne lui avoir jamais demandé une seule

faveur sans avoir été exaucé. Or, au témoignage de ses historiens, on eut tout lieu de croire qu'il lui avait demandé le martyre et en avait même reçu d'avance la promesse, comme il reconnaissait déjà hautement lui être redevable de sa vocation au Paraguay. Le P. Antoine Riparo n'était âgé que de trente-et-un ans.

ALEGAMBE, *Mortes illustres*, *p.* 534 *et seqq.* — PATRIGNANI, *Menol.*, 1 *april.*, *p.* 3. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 1a *april.*, *p.* 179. — DREWS, *Fasti Societ.*, 1a *april.*, *p.* 124. — NIEREMBERG, *Varones ilustres*, *t.* 4, *p.* 214.

Le premier jour d'avril de l'an 1667, mourut à la maison professe du Gesù le P. FRANÇOIS ORSINI, des princes de Bracciano, digne émule des vertus de la vénérable Camille Borghèse sa sœur, et du cardinal Alexandre Orsini son frère, qui avait tenté de déposer la pourpre romaine à trente-deux ans, pour vivre et mourir simple religieux de la Compagnie. Le P. François profita d'un pareil exemple; renonçant à la faveur d'Urbain VIII, qui voulait le retenir à sa cour, et lui promettait de le créer cardinal dès le premier consistoire, il se démit entre ses mains de la riche abbaye de Forfa, et se retira la veille de saint Ignace, à l'âge de vingt-sept ans, parmi les novices de Saint-André. Depuis ce jour jusqu'à sa mort, la vie humble et crucifiée du P. Orsini exerça sur la noblesse romaine la plus salutaire influence, surtout dans les congrégations de la sainte Vierge, où sa parole inspirait le mépris du monde avec une rare efficacité. Jusqu'au

temps de sa vieillesse, jamais il ne consentit à se laisser servir par personne ; il répondait avec un doux sourire à ceux qui voulaient lui rendre quelques bons offices : « Vraiment, mes frères, je serais resté dans le monde, si j'avais prétendu être servi » ! Vers la fin de sa vie, il fut éprouvé par de grandes désolations d'esprit et de pénibles scrupules. Mais comme il arrive presque toujours aux âmes fidèles, Dieu lui dilata le cœur dans sa dernière maladie, et il mourut rempli de la plus douce confiance, à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé quarante dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 1 *april.*, *p.* 6. — Cassani, *Varones ilustres*, *t.* 3, *p.* 613-621.

II AVRIL

Le deuxième jour d'avril de l'an 1606, mourut au collège de Parme, durant sa seconde année de philosophie, l'angélique F. CHARLES CASARI, dont les héroïques vertus furent solennellement attestées, après sa mort, par les dépositions authentiques de cent quarante témoins. Né à Bologne en 1585, il avait sucé pour ainsi dire avec le lait de sa mère, une tendre dévotion pour la Reine des Anges et pour les plaies de Jésus souffrant. Entré dans la Compagnie à l'âge de seize ans, il était à peine depuis cinq mois au noviciat de Padoue, que l'éclat de ses vertus, lui obtenait, au jour de l'Annonciation de la sainte Vierge, la faveur de prononcer ses premiers vœux de dévotion. Il reçut au même instant, comme en échange de son offrande, une communication toute particulière de la présence du Verbe incarné. Les paroles de Jésus entrant dans le monde, pour faire en tout la volonté de son Père, devinrent désormais l'unique règle de sa conduite et son aspiration invariable, comme il l'avouait très joyeusement sur son lit de mort, et jusqu'à son dernier souffle il répéta : « *Volo, volo divinam voluntatem semper in me perfectissime adimpleri !* Je veux, je veux que la volonté divine soit toujours accomplie très parfaitement en moi » ! On peut comprendre

par là, comment son Maître des novices pouvait dire que la vie et la conversation de ce saint jeune homme lui étaient d'un grand secours pour mieux servir et aimer Notre-Seigneur. Mais hélas ! ajoutait-il, combien n'avons-nous pas lieu de craindre que le ciel ne nous l'envie et que la mort ne nous le moissonne bientôt ».

Trois ans plus tard, le 2 février 1605, loin d'avoir rien perdu de sa ferveur, le F. Charles Casari s'était si pleinement enrichi de tous les trésors du ciel, par sa constante fidélité à la grâce, dans l'enseignement d'une classe au collège de Vérone, et durant quelques mois d'études philosophiques, que Notre-Seigneur le jugeait digne d'un privilège accordé à bien peu de saints. Le jour de la Purification de Notre-Dame et de la Présentation du Sauveur, après une invitation intérieure du ciel et une préparation de prière et de pénitence, le F. Charles était admis en effet aux divines fiançailles de son âme avec le Verbe incarné, en présence et sous les auspices de la Vierge Marie, de son saint ange gardien et de la multitude des Bienheureux. C'était comme l'annonce de son prochain départ pour le ciel. Durant quatorze mois, il ne fit plus que languir d'amour, consumé par une flamme intérieure qui le dévorait, et semblait continuellement vouloir s'exhaler de sa poitrine avec des flots de sang. Rien ne pourrait rendre la sérénité de son visage et de son cœur en ce triste état. Les médecins disaient eux-mêmes que bien souvent ils ne venaient le voir que pour s'édifier du spectacle de sa patience et de sa modestie. Il ne demandait, ne refusait, ne craignait rien, pourvu que la volonté de Dieu s'accomplît. A la nouvelle de sa mort imminente, il éclata en transports de joie, récitant avec un de nos Pères la belle prose de la Pentecôte, *Veni, Sancte Spiritus*: il

supplia ce divin Esprit de présider à ses derniers moments. Le F. Casari vécut ainsi jusqu'au jour où l'Église célébrait cette année l'Annonciation de la très sainte Vierge et l'Incarnation du Verbe divin. Comme un de ses frères lui en faisait la remarque : « O grâce des grâces, s'écria-t-il, en jetant les yeux sur une image de Notre-Dame ; ô bonheur d'expirer entre les bras de ma très douce Mère, en ce jour où je me suis offert pour elle en sacrifice au commencement de mon noviciat ! jour de mes premiers vœux, de ma joie et de mes délices, dont la seule pensée ne cessera de me faire tressaillir durant toute l'éternité ». Et il rendit au Sauveur son âme très pure, non seulement sans avoir jamais perdu la grâce de son baptême, mais sans pouvoir se rappeler, au témoignage de son confesseur, une seule faute vénielle commise de propos délibéré.

Juvencius, *Histor. Soc. Jes., part. 5, lib.* 24, *n.* 68, *p.* 839. — *Litter. ann.* 1606, *p.* 25. — Patrignani, *Menol.*, 2 *april.*, *p.* 9. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 2ª *april.*, *p.* 180. — Id., *Pretios. Occupat. morient.*, *c.* 7, *n.* 1. — Drews, *Fasti Soc.*, 2ª *april.*, *p.* 126.

Le deuxième jour d'avril de l'an 1695, fut martyrisé à coups de flèches, dans la réduction de Caborca, au Mexique, le P. François-Xavier Saeta, Sicilien. Il n'était arrivé que depuis cinq mois parmi les tribus indomptables de la Pimeria Alta ; toutes les privations de la vie sauvage ne l'effrayaient point : « Grâce à la miséricorde de Dieu, écrivait-il dès les premiers jours, je me sens la force de tout souffrir pour son amour, et de souffrir même avec

joie. Mais hélas ! ajoutait-il peu d'heures avant son martyre, tout ce que je fais n'est vraiment rien en comparaison de ce que je dois à la majesté divine et aux âmes ». La veille du saint jour de Pâques, les Indiens qui avaient conjuré sa mort vinrent à sa pauvre cabane vers le lever de l'aurore, comme pour le visiter en amis. Le P. Saeta les reçut à bras ouverts; mais bientôt, à la vue de certains signes qui trahissaient leurs intentions homicides, il se mit tranquillement à genoux pour offrir le sacrifice de sa vie à Notre-Seigneur ; et à l'instant, il fut percé de deux flèches. Se relevant alors tout sanglant, il courut embrasser un grand crucifix qui lui avait toujours servi de fidèle compagnon depuis son départ de Sicile, et rendit l'esprit entre les bras du Sauveur. Ainsi devait s'accomplir l'assurance qu'il semblait avoir reçue du ciel, longtemps avant son séjour parmi les Pimas. Car pendant ses dernières études à Mexico, plus d'une fois on lui avait entendu répéter en montrant cette sainte image : « C'est entre les bras de ce Seigneur que j'aurai le bonheur de mourir sous les coups des Indiens ».

Alegre, *Historia de la Compañia en Nueva-España, t. 3, p.* 85. — Oviedo, *Menol. Mexican.*, 2 *april.*, *p.* 85. — Fluvia, *Apostolicos Afanes de la Compañia en su Provinc. de Mexico, p.* 254. — Venegas, *Noticia de la California, t.* 2, *p.* 91.

III AVRIL

Le troisième jour d'avril de l'an 1590, mourut à Catane le P. Eustache Paterno, douloureusement éprouvé par trente années de vives et continuelles souffrances. Pour en adoucir la rigueur, il n'avait trouvé, disait-il, que deux bons remèdes, la patience et le jeûne. Quand la charité de ses supérieurs ou de ses frères l'invitait à se ménager un peu plus : « Je veux, répondait-il, que toute cette croix soit la mienne, et non pas celle des autres ; car je ne crois pas que Notre-Seigneur me l'ait envoyée pour leur être à charge : mais pour que j'en profite en leur donnant quelques bons exemples, et en souffrant avec joie comme les saints ». Quand il remit son âme à Dieu, le P. Paterno était âgé de cinquante ans et en avait passé trente dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* I, *p.* 294. — *Litter. Ann. Soc.*, *ann.* 1590, *p.* 87.

IV AVRIL

Le quatrième jour d'avril dans les Indes, non loin des côtes du Bengale, moururent l'an 1605, les PP. Noel Salerno et André Bova, Siciliens, consumés par les flammes en assistant la flotte portugaise qui faisait la guerre au roi d'Arracan. Tous deux venaient de parcourir ensemble durant plusieurs années ces vastes royaumes dont les peuples ne connaissaient ni l'Évangile ni le nom de Jésus. Ils eurent aussi le bonheur de couronner ensemble leur apostolat par cette mort cruelle, en ouvrant le ciel à leurs compagnons d'infortune, que les flammes et l'océan se disputèrent, aux cris de joie de leurs ennemis.

Aguilera. *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 479. — du Jarric. *Thesaurus rerum Indic.*, *t.* 3. *lib.* 2. *c.* 35.

Le quatrième jour d'avril de l'an 1666, mourut après vingt-cinq ans d'apostolat dans les Philippines, le P. Louis-Joseph Spinelli, Sicilien, dont le nom est aussi étroitement lié au culte du saint patron de la jeunesse, Louis de Gonzague, que le nom de Mastrilli

au culte de saint François Xavier. Il faisait sa seconde année de philosophie parmi les Scolastiques de Palerme, lorsque à l'âge de vingt-deux ans, il fut frappé d'une paralysie qui le retint cinquante jours entre la vie et la mort, et le priva de tout mouvement de la langue, des mains et des pieds. En ce triste état, Joseph Spinelli conçoit tout à coup une vive espérance d'être délivré de ses maux par saint Louis de Gonzague. Il demande par signes qu'on lui apporte quelques reliques du Saint, et s'engage par vœu à jeûner tous les ans en son honneur la veille de sa fête, si la santé lui est rendue. La nuit suivante pendant qu'il dormait, une voix céleste entendue très distinctement par le Frère qui veillait auprès de lui, l'appelle deux fois par son nom : « Joseph ! Joseph ! » Puis le bienheureux Louis lui apparaît, accompagné de saint Jean Berchmans, et lui dit : « Joseph, que voulez-vous de moi » ? — « La parole et le mouvement », répondit le malade ». — « Mais pourquoi ne demandez-vous pas la grâce d'une prompte mort ? reprit le Saint. Oh ! si vous saviez combien il est bon de mourir » ! Et comme le F. Spinelli protestait ne vouloir autre chose que le bon plaisir de Dieu, Louis ajouta : « Prenez courage et soyez homme de cœur, car il vous reste une longue carrière à parcourir » ! Et il disparut.

Dans une seconde visite, toujours avec son compagnon de gloire, Jean Berchmans, le Saint rendit au jeune malade l'usage de la langue et lui dit : « Reconnaissez que vous avez été privé de la parole par Notre-Seigneur, pour n'en avoir pas fait un assez saint usage jusqu'ici, et particulièrement pour avoir négligé cette règle de la langue latine qui nous a toujours été si sacrée, à mon frère Jean et à moi. Gardez-vous désormais de toute pa-

role bouffonne, ou vaine, ou peu charitable, ou contraire à une de vos règles. Chacune de vos paroles ne doit plus tendre qu'à la gloire de Dieu, à l'édification de vos Frères et au salut des âmes. Bien des travaux, des périls et des souffrances vous sont réservés. Mais ne craignez rien, je serai partout avec vous, le guide et le compagnon de vos fatigues et de vos courses. Et maintenant, au vœu que vous avez fait de jeûner tous les ans en mon honneur, ajoutez encore celui d'un quart d'heure spécial de méditation tous les jours et d'une demi-heure toutes les fêtes ».

Enfin dans une dernière apparition, après lui avoir promis le libre mouvement de tous ses membres, à la condition expresse qu'il s'engagerait encore par vœu à faire sur-le-champ les Exercices de saint Ignace, le bienheureux Louis ajouta : « Dieu demande beaucoup de vous, et en attend de grandes choses ; menez maintenant la vie d'un saint. Je serai votre maître et votre guide ; je veux que mon nom devienne le vôtre, et qu'on ne vous appelle plus que Louis. Ce sera pour vous un perpétuel souvenir de mon amour et de mes bienfaits. Que le Seigneur tout-puissant, par l'intercession de ses serviteurs Ignace et Louis, vous rende la liberté de vos mouvements, et vous fasse la grâce de n'en user que pour la vie éternelle » ! A l'instant, Louis Spinelli fut guéri. Or ce miracle juridiquement constaté devant les tribunaux ecclésiastiques, ne fut pas seulement utile au corps et à l'âme du jeune religieux. Aucun événement peut-être ne contribua plus efficacement à donner des imitateurs et des clients, surtout en Sicile, au saint patron de la jeunesse. Mais entre tous, le nouveau Louis ne cessa plus de se distinguer par sa ferveur, et de tenir fidèlement toutes ses promesses jusqu'à son dernier soupir, durant

trente-deux ans encore de vie intérieure, laborieuse et souffrante pour Jésus-Christ.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 850 *seqq.* — Bolland., *Acta SS.*, 21a *jun.*, *p.* 1075 *seqq.* — Maineri, S. J., *Vita di S. Luigi Gonzaga, Genova*, 1743.

---

* Le quatrième jour d'avril de l'an 1782, mourut au Tonkin le P. François-Xavier Camerini, l'un de ces vaillants ouvriers que la suppression de la Compagnie surprit au milieu de leur apostolat, et qui, sous une autre direction humblement et généreusement acceptée, continuèrent à se dépenser pour la dilatation du règne de Jésus-Christ. Dès son enfance, la lecture de la vie du P. Marcel Mastrilli, le glorieux martyr de la foi au Japon, l'avait enflammé du désir de s'engager sous le même drapeau. A peine entré au noviciat de Saint-André, il demanda avec instances d'être envoyé dans les missions d'Orient. Après quelques années passées à Lisbonne, il venait d'arriver à Goa et achevait de se préparer par l'étude à son futur ministère, quand, sur l'ordre de Pombal, tous les missionnaires furent arrachés de vive force à leurs chrétientés, et au nombre de cent vingt-sept, entassés pour être ramenés en Europe, sur un navire, qui de l'aveu du capitaine, ne pouvait en contenir que quarante ou cinquante. On a peine à se faire une idée des souffrances qu'ils eurent à endurer pendant cette horrible traversée ; vingt-quatre d'entre eux devinrent en peu de temps la proie des maladies et des privations, et leur dépouille fut abandonnée aux flots.

On connaît le sort que Pombal réservait aux survivants. Dans les cachots du fort Saint-Julien comme sur le vaisseau des Indes, la charité du P. Camerini pour ses frères fut infatigable autant qu'industrieuse. A force de douceur et de bons procédés, il avait su gagner la bienveillance de quelques gardiens, et il s'en prévalut pour faire parvenir aux infirmes et aux vieillards des remèdes ou une nourriture meilleure. Après six années de captivité, il fut remis en liberté, à la requête de l'impératrice Marie-Thérèse, avec trente autres Jésuites, Italiens ou Allemands. Cependant ses regards étaient sans cesse tournés vers l'Orient. La persécution n'avait fait que redoubler l'ardeur de ses désirs. Aussi en arrivant à Rome, son premier soin fut de solliciter auprès du P. Laurent Ricci la faveur de retourner à ses chères missions. Mais bientôt il est atteint d'une maladie de consomption, triste conséquence de tant de mauvais traitements et de fatigues, et le médecin déclare que le mal est sans remède. Sur ces entrefaites, passe à Rome, cherchant des ouvriers, le P. Laurent Vigliani, Supérieur des missions du Tonkin. Le moribond, qui n'a plus qu'un souffle de vie, s'offre néanmoins à le suivre, si c'est le bon plaisir du Père Général. « Allez », répondit le P. Ricci, obéissant à une inspiration d'en haut. Le jour même, le P. Camerini était hors de danger, non sans un profond étonnement du médecin, qui n'hésita pas à reconnaître un miracle dans une guérison si soudaine.

Quand le P. Camerini, après une année entière de navigation, toucha les rivages du Tonkin, la Compagnie n'existait plus en Europe. Quelque temps encore, la terrible sentence fut ignorée des missionnaires, et le nouveau venu se mit au travail avec une ardeur d'autant plus grande qu'elle avait été plus longtemps con-

tenue. Mais enfin le Bref de Clément XIV fut signifié aux enfants de saint Ignace, derniers héritiers des apôtres qui avaient fondé cette belle église, et proposition leur fut faite de se retirer ou de continuer leurs travaux sous les ordres de la Propagande. Adorant les jugements de Dieu et faisant taire son immense douleur, le P. Camerini resta dans la mission, et fut chargé de l'administration d'un district qui ne comptait pas moins de dix-huit mille chrétiens. La persécution sévissait alors au Tonkin. Pour échapper aux recherches des satellites, il lui fallait passer les journées entières enseveli dans une retraite profonde et insalubre, au milieu des roseaux et des marais ; et la nuit seulement, il pouvait, à travers mille dangers, porter aux fidèles les encouragements de sa parole et les secours de la religion. Deux fois, il fut arrêté et jeté dans un étroit cachot. Mais comme saint Paul et son glorieux patron, saint François Xavier, il surabondait de joie au milieu des épreuves ; et dans ce temps-là même, il écrivait à sa mère de faire célébrer le saint sacrifice de la messe pour lui obtenir la grâce du martyre ; il invitait ses frères, prêtres séculiers en Italie, à venir partager ses fatigues : « Croyez-en mon témoignage, leur disait-il, Dieu remplira votre cœur de telles consolations, que vous serez obligés de vous écrier avec mon grand François Xavier : « *Satis, Domine, satis* ». Lui-même était insatiable de croix, et on l'entendait souvent redire avec l'apôtre des Indes : « *Amplius, Domine, amplius* ».

On ne sait quel fut son genre de mort ; quelques-uns assurent qu'il s'éteignit de pure misère, épuisé par tant de souffrances ; d'autres, qu'il fut victime de la haine des persécuteurs, et eut le bonheur de verser son sang pour le nom de Jésus-Christ. Mais

qu'il ait succombé sous les coups de la maladie ou sous le tranchant du fer, on peut bien, dit son biographe, lui décerner le titre de martyr. Le P. Camerini était dans la cinquante-et-unième année de son âge et la trente-troisième depuis son entrée au noviciat.

ELIZONDO, *Compendio della Vita di... Francesco Saverio Camerini...*, *Assisi*, 1794.

V AVRIL

—

* L'an 1605, s'éteignit au collège de Mondovi, on ignore quel mois et quel jour, le F. Scolastique César Ferrero, quelques moments après avoir prononcé sur son lit de mort les vœux de dévotion. L'auteur de son éloge n'hésite pas à lui appliquer ces paroles de la sainte Écriture, *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* Ange par la pureté de son corps et de son âme, le F. Ferrero ne l'était pas moins par la promptitude et l'allégresse de son obéissance. Animé d'une tendresse filiale pour la Compagnie, et d'un ardent désir de se consumer à son service, il n'avait qu'une inquiétude, c'était d'en être exclu comme un membre inutile ; bien qu'il fût de haute naissance, on le vit plusieurs fois conjurer les supérieurs de l'appliquer aux plus bas offices domestiques, plutôt que de le renvoyer dans le monde.

Aussi quand le P. Recteur du collège de Mondovi, où il était allé, par ordre des supérieurs, respirer l'air natal, vint lui annoncer que la maladie dont il était atteint ne laissait plus aucune espérance, il fit éclater sa joie de la manière la plus touchante. Il aurait voulu mourir étendu à terre, comme un pécheur. Il ne se lassait pas d'exhaler sa reconnaissance pour la grâce de sa vocation et celle de l'innocence baptismale qu'il avait toujours gardée.

On pensait qu'il vivrait encore quelques jours, quand tout à coup son visage parut s'illuminer ; levant les mains et les yeux vers le ciel : « En paradis, murmura-t-il doucement, en paradis ; nous allons en paradis ». Deux heures après, sans effort et sans agonie, le F. Ferrero s'endormit dans le baiser du Seigneur, à l'âge de vingt-et-un ans.

Patrignani, *Menol.*, 5 *april*, *p.* 41. — *Litter. ann. Soc.*, *anno* 1605, *p.* 137.

VI AVRIL

—

Le sixième jour d'avril de l'an 1715, mourut à Rome en odeur de sainteté, le P. Pompée de Benedictis, professeur d'une des dernières classes de grammaire au Collège Romain, et fondateur de la belle congrégation des apôtres, qu'il y gouverna durant les douze dernières années de sa vie. Né dans les Abruzzes, d'une noble famille d'Aquila, il était venu de bonne heure à Rome, et y fit ses premières études ; ses talents poétiques lui acquirent dès l'âge de dix-huit ans la plus brillante réputation. Mais grâce aux saintes leçons qu'il allait chercher dans les congrégations de la sainte Vierge, jamais il ne voulut consacrer ses vers qu'à des sujets dignes d'une âme chaste, et capables d'élever son imagination et son cœur en les purifiant. Il avait même une telle horreur de tous les plaisirs du monde, que plusieurs fois chaque semaine, il se flagellait jusqu'au sang, et ce furent comme les prémices de la vie crucifiée qu'il devait commencer bientôt avec tant de ferveur, à son entrée au noviciat. Il fallut en effet une extrême vigilance à ses supérieurs pour qu'il n'abrégeât pas sa vie par la rigueur de ses austérités ; la vieillesse même ne put apaiser cette soif des souffrances. Ainsi, durant au moins quarante années, il ne dormit qu'assis sur une

chaise ou couché sur la terre nue. Il ne passait pas un jour sans tourmenter son corps par l'usage des fouets, des chaînes de fer et des cilices, ni une semaine sans jeûner plusieurs fois au pain et à l'eau. Il priait toujours à genoux, sans appui, non seulement deux ou trois heures de suite, mais parfois même toute la nuit. Et cependant sa santé n'était rien moins que robuste. Un asthme et de violentes douleurs de tête ne lui laissaient pas de repos ; ses jambes étaient couvertes de plaies ; et Dieu voulut encore, pour comble de maux, qu'il fût en proie sans relâche au cruel martyre des peines intérieures et des scrupules. Seulement, par une grâce particulière qui tenait du miracle, toutes ses inquiétudes le laissaient parfaitement libre au saint tribunal de la pénitence, et partout où il s'agissait de consoler les âmes, ou de les sanctifier.

Après ses derniers vœux, pour mieux accomplir l'une des promesses de sa profession solennelle, le P. de Benedictis avait demandé une classe de petits enfants et il l'obtint. Il exerça parmi eux le plus actif apostolat. Tour à tour, avant ou après chaque classe, il en prenait à part quelques-uns ; il leur apprenait à prier, à méditer, à examiner leur conscience, à pratiquer divers actes de vertu ou de mortification en l'honneur de l'Enfant Jésus et de sa sainte Mère. Bientôt les élèves des autres classes vinrent aussi en grand nombre lui demander des conseils, et formèrent sous sa conduite de très ferventes réunions. La plus célèbre fut celle des apôtres, dont plusieurs membres méritèrent que le récit de leurs vertus fût donné au public. C'étaient véritablement les apôtres de toute la jeunesse romaine. Chaque jour, un d'entre eux s'approchait de la sainte table et offrait à Notre-Seigneur quelque péni-

tence extraordinaire pour attirer sa bénédiction sur leur apostolat. La visite des hôpitaux et des pauvres était la plus douce récréation de leurs jours de congés ou de fêtes. Bientôt beaucoup de jeunes écoliers les imitèrent, et telle fut la sainte influence du P. de Benedictis, que parmi ses seuls pénitents, plus de quatre cents embrassèrent la vie religieuse, attribuant à ses leçons et à ses exemples leur désir de la plus haute perfection.

Patrignani, *Menol.*, 6 *april.*, *p.* 52.

---

* Le sixième jour d'avril de l'an 1599 mourut au Collège Romain le P. Horace Torsellini, « un de ces hommes, dit le P. Jouvancy, qui ont bien mérité des lettres et de la Compagnie, et que ses vertus religieuses et ses éminentes qualités d'humaniste rendent également digne d'éloges ». Le P. Torsellini avait une innocence et une simplicité d'enfant, une charité aimable et gracieuse qui ne savait ni penser ni dire mal de personne, et se mettait au service de tous. Il gouverna successivement le Séminaire Romain et les deux collèges de Florence et de Lorette. Mais son œuvre par excellence fut celle de l'enseignement. « Il estimait, remarque le P. Jouvancy, qu'il importe à l'honneur de la Compagnie d'avoir un grand nombre d'excellents littérateurs ».

Non content de consacrer sa plume à la publication d'ouvrages où l'on admire partout la plus pure latinité, il s'offrit lui-même au Père Général, saint François de Borgia, pour occuper une chaire de littérature, ajoutant qu'il était prêt à y demeurer jusqu'à la

plus extrême vieillesse et jusqu'à la mort. Le Saint accepta ses offres avec empressement, et exprima le souhait qu'il eût beaucoup d'imitateurs de son dévouement. Le P. Torsellini persévéra vingt ans dans ce laborieux et fécond apostolat, et ses leçons contribuèrent grandement à former plusieurs habiles maîtres dont les talents firent honneur à la Compagnie et à l'Église. Il mourut à l'âge de cinquante-quatre ans ; il en avait passé trente-sept dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Soc. Jes.*, *part.* 5a, *l.* 24, *n.* 52, *p.* 821. — *Litter. ann. Soc.*, *anno* 1599, *p.* 10. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 352. — de Backer, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 2, *p.* 655. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 678.

VII AVRIL

—

Vers le septième jour d'avril de l'an 1626, mourut au collège de Palerme, à l'âge de trente-trois ans, le P. Pierre Buffardo, victime de sa charité en assistant les pestiférés. Bien que d'un caractère extrêmement timide, il avait trouvé dans son amour envers Notre-Seigneur le courage d'aller braver une mort si terrible pour la nature, et il ne recula pas un seul moment devant le danger. Aussi surabondait-il de joie lorsqu'il se sentit frappé à son tour, ne doutant pas que son Sauveur ne le reçût à bras et à cœur ouverts. Au moment où il expira, le saint et célèbre prêtre Jérôme de Palerme traversait une rue voisine du collège, et s'arrêtant tout à coup, les yeux et les mains levés au ciel, vers la pauvre cellule du P. Buffardo, il s'écria plein d'une divine joie : « La colombe s'est envolée ! la voilà dans le paradis » ! Dieu venait en effet de lui montrer l'âme de son serviteur, quittant la terre, et introduite dans le séjour des bienheureux.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 206. — Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, *p.* 262.

VIII AVRIL

—

Le huitième jour d'avril de l'an 1592, mourut au collège de Messine, à l'âge de soixante-douze ans, le P. Antoine Sardo, né à Lentini. Regardé à juste titre comme le premier médecin de la Sicile, il jouissait de tous les dons de la fortune et des joies d'une belle et florissante famille, et vivait au milieu du monde en parfait chrétien, lorsqu'un jour, pendant qu'il priait, Notre-Seigneur daigna lui adresser ces paroles : « *Antoni, veni post me, faciam te fieri medicum animarum.* Antoine, viens et suis-moi, je ferai de toi un médecin des âmes ». Sa femme était encore vivante, mais tout embrasée comme lui de l'amour divin : aussi cette nouvelle imprévue, loin de lui causer aucune tristesse, la remplit d'une vive et céleste joie. Suivie de sa fille aînée, elle se consacra aussitôt à Dieu dans un monastère de religieuses très renommées pour leur vie pénitente, tandis que ses quatre fils entraient au noviciat de Messine, quelques mois seulement avant leur père, qui dut prendre d'abord les ordres sacrés. Antoine Sardo vécut vingt-et-un ans dans la Compagnie, aussi fidèle à ses moindres règles que s'il en eût porté le joug dès sa jeunesse, et très célèbre pour son habileté à guérir les âmes et à les conduire à la vie parfaite.

Parmi ses plus belles œuvres pour la gloire de Dieu, on cite

en particulier la fondation des religieuses de l'Immaculée-Conception à Palerme : on peut en voir les détails dans la vie de leur première abbesse, Benoîte Reggio, morte en odeur de sainteté. Comme la plupart des entreprises les plus utiles à la gloire de Dieu, celles du P. Sardo se virent plus d'une fois traversées par la calomnie. Il dut même aller jusqu'à Rome pour se justifier auprès du Souverain Pontife. Mais au lieu de le condamner, Sixte-Quint loua hautement la prudence du saint directeur, et l'encouragea par plusieurs grâces insignes à poursuivre avec le même zèle ses travaux pour le bien des âmes, sans s'effrayer des contradictions que le monde et l'enfer lui susciteraient.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 312 *seqq.* — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 8ª *april.*, *p.* 191. — Drews. *Fasti Societ. Jes.*, 8ª *april.*, *p.* 134. — *Litter. ann. Soc.*, *ann.* 1592, *p.* 30.

---

* Le huitième jour d'avril de l'an 1624 rappelle la mémoire du P. Pierre Belloni, mort dans la maison professe de Palerme, après avoir supporté avec une admirable patience les ennuis et l'isolement de la cécité pendant quinze ans. Il avait longtemps parcouru la Sicile en apôtre, recueillant partout des fruits abondants de conversion et de sanctification. La prière et les plus rudes pratiques de pénitence étaient les auxiliaires de sa parole. Jusqu'à la plus extrême vieillesse, il ne se dépouilla jamais d'un âpre cilice et ne cessa de se flageller chaque jour sans miséricorde. Sa pen-

sée et son cœur étaient sans cesse occupés de Dieu. Au souvenir des perfections et des amabilités divines, des larmes intarissables jaillissaient de ses yeux. A force de couler, elles affaiblirent peu à peu sa vue et enfin l'éteignirent sans retour.

Loin de s'en attrister, le P. Belloni ne fit que remercier Notre-Seigneur d'une grâce qui écartait désormais de lui toute cause de distraction, et sa vie fut plus que jamais consacrée à la prière. A part les heures qu'il passait au confessionnal, ou donnait aux exercices de la vie commune, il ne cessait de s'entretenir avec Dieu, la sainte Vierge et les saints. A l'exemple de saint Alphonse Rodriguez, il avait toujours le rosaire en main ; il venait de le réciter et de le baiser pieusement, quand le divin Maître, couronnant enfin les mérites et l'invincible résignation de son serviteur, l'appela à contempler sa gloire dans les splendeurs du ciel. Le P. Belloni était âgé de quatre-vingts ans.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 121.

---

* Le huitième jour d'avril de l'an 1638, mourut à Reggio de Calabre le P. Michel Madrese, homme apostolique, qui pendant sa longue carrière de quatre-vingt-dix ans, ne cessa de travailler au salut des âmes avec un zèle ardent et des fruits immenses. Telle était la force et l'onction pénétrante de sa parole, que nul pécheur, dit-on, ne pouvait lui résister. C'est la prière surtout qui lui donnait cette puissance victorieuse. Le repos de la nuit inter-

rompait à peine ses communications avec Dieu. A l'autel, on le voyait comme abîmé dans la contemplation du mystère sanglant de la croix, et les larmes jaillissaient de ses yeux avec une impétuosité qu'il ne pouvait contenir.

Vers la fin de sa vie, les jambes du P. Michel Madrese se couvrirent de plaies douloureuses ; mais rien ne put enchaîner l'ardeur de sa charité. Aussi quand il eut rendu le dernier soupir, au jour qu'il avait annoncé d'avance, la ville de Reggio tout entière fut dans le deuil, et vint à ses funérailles comme à celles d'un saint : de nombreux miracles attestèrent sa gloire et son crédit auprès de Dieu.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 360.

IX AVRIL

—

Le neuvième jour d'avril de l'an 1681, au Collège Romain, mourut en odeur de sainteté le jeune P. PAUL SIMI, âgé de vingt-huit ans, et enseveli par honneur près de saint Jean Berchmans, dont il semblait avoir fait revivre les vertus. La maison paternelle et le Séminaire Romain furent la première école de perfection où, dès sa plus tendre enfance, il apprit à imiter les saints de son âge. Il n'avait guère que dix ans lorsqu'il fut confié aux soins de la Compagnie, parmi les jeunes pensionnaires qui se destinaient au service des autels ; bientôt il obtint de se lever chaque matin, longtemps avant le réveil de ses condisciples, pour aller faire oraison dans une cellule voisine. Chaque soir il y retournait faire son examen, qu'il terminait par une rude flagellation. Une âme si pure et si innocente se détacha sans peine du monde. Cependant Paul Simi n'osait encore aspirer à la Compagnie, tant il se croyait incapable de parvenir à la science et à la sainteté de ses maîtres. Mais ceux-ci en jugeaient bien différemment. Dès qu'il leur eut fait part de ses désirs et de ses craintes, ils le reçurent avec joie. Sa mère s'estima heureuse de l'offrir à Notre-Seigneur ; seulement elle eût préféré le voir entrer dans un autre Ordre religieux : « Car si tu n'es pas à la hauteur de ta vo-

cation, la Compagnie, lui disait-elle, pourra bien te renvoyer ». — « Mais c'est là, au contraire, répondit le jeune homme, un motif de plus pour m'encourager et me soutenir ; car les Pères ne me renverront que si j'ai le malheur de me montrer indigne de vivre avec eux ».

Cette parfaite humilité de cœur fut toujours en effet une des vertus caractéristiques de Paul Simi. La dépendance lui était si chère, qu'il obtint d'un de ses supérieurs la permission de se soumettre, lorsqu'il était professeur, à l'un de ses plus jeunes collègues, et pour les choses les plus indifférentes. Craignant un jour de n'avoir pas assez victorieusement repoussé une légère pensée d'envie, à propos des succès d'un de ses frères, il offrit aussitôt à Notre-Seigneur un mois entier de ses bonnes œuvres, prières et pénitences, pour celui qui en avait été l'objet. Chaque année, il suppliait le Père Provincial de le mettre à quelque poste plus humble ou dans quelque maison plus pauvre ; et ce lui fut une grande joie, lorsqu'il enseignait la grammaire à Montepulciano, de porter durant une année entière une soutane plus courte que celle des Frères coadjuteurs, ce qui le faisait prendre pour un d'entre eux. Enfin, sur son lit de mort, comme on le pressait de faire en l'honneur de saint Ignace un vœu pour obtenir sa guérison : « Eh bien ! je fais vœu, répondit-il, de demander tous les ans, jusqu'à la fin de ma vie, la dernière place de la Province, et celle qui me semblera la plus méprisée ».

Patrignani, *Menol.*, 9 *april.*, *p.* 91 *et suiv.* — Domenichini, *Vita del P. Pietro Paolo Simi... Roma*, 1682. — Rossignol, *Œuvres*, 4e *Recueil*, *Paris*, 1805, *p.* 167.

---

* Le neuvième jour d'avril de l'an 1612, mourut dans la maison professe de Messine le P. Jérome Galizia, à l'âge de soixante-cinq ans dont il avait passé quarante-neuf dans la Compagnie. Religieux d'une science profonde et d'une perfection consommée, uniquement occupé de Dieu et de son emploi, étranger au monde et à ses nouvelles, il ne franchit pas une seule fois, assure-t-on, pendant huit années entières, l'enceinte du collège de Catane. Le P. Galizia perdit la vue dans les dernières années de sa vie. Cette épreuve pénible mit le sceau à sa vertu. Il l'accueillit avec une sérénité et même une allégresse qui ne se démentirent pas un moment, et montrèrent qu'il savait reconnaître et aimer en toute chose la très sainte volonté de Dieu. Forcé de renoncer à la plupart de ses occupations, et jaloux de travailler néanmoins au bien des âmes, il demanda et obtint la faveur de se livrer à l'instruction chrétienne des nombreux esclaves qui remplissaient le port et la ville de Messine ; il gagna ces pauvres gens par sa patience, son zèle et son inaltérable charité, et après sa mort, tous le pleurèrent comme leur père et leur meilleur ami.

Litter. ann. Societ., *anno* 1612, *p.* 6. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 9a *april.*, *p.* 192, *et* 13a *maii*, *p.* 264. — Drews, *Fasti Soc.*, 9a *april.*, *p.* 135. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 519, *t.* 2, *p.* 32.

X AVRIL

—

Le dixième jour d'avril de l'an 1583, mourut à Rome dans la fleur de l'âge le F. Vincent Aragona, né à Palerme et reçu depuis quatorze jours seulement au noviciat de Saint-André. Son père, le duc de Terranuova, était en grande faveur à la cour d'Espagne. Après avoir administré quelque temps la Sicile en qualité de vice-roi, il venait d'être appelé par Philippe II au gouvernement du Milanais, lorsque le jeune Vincent, plein de mépris pour les grandeurs du monde, s'enfuit à Rome, bien résolu de vivre et de mourir humble et pauvre à la suite de Jésus-Christ. Le P. Claude Aquaviva, touché de son innocence et de sa ferveur, l'accueillit avec bonté ; mais tout en lui permettant de se rendre au noviciat, il se hâta d'avertir son père, dont on pouvait craindre une puissante et opiniâtre résistance. Dieu n'abandonna pas le pieux enfant. Vers les premiers jours de la semaine sainte, le F. Aragona fut tout à coup frappé d'une maladie mortelle, suite des privations et des fatigues de sa fuite. Unissant ses vives douleurs à celles de Jésus souffrant, il semblait un ange sur la croix ; il ne consentit jamais à être transporté chez le cardinal Farnèse, qui voulait l'avoir dans son palais, pour lui prodiguer ses soins et des attentions dignes de son rang. Ce fut

dans cet état qu'il rendit son âme à Dieu, le saint jour de Pâques, échappant par la mort au péril de se voir peut-être rejeté de force dans le monde. En témoignage de sa puissante intercession dans le ciel, un pauvre Mahométan qui l'avait suivi jusqu'à Rome, atteint comme lui d'un mal soudain, et soigné de même par les novices, fut, avant de mourir, vaincu par la grâce, reçut avec bonheur le saint baptême, et alla rejoindre son cher maître auprès du trône de Dieu.

Sacchinus, *Histor. Soc., part.* 5ª, *lib.* 3, *n.* 5, *p.* 111. — *Litter. ann. Societ., ann.* 1583, *p.* 11. — Patrignani, *Menol.,* 10 *april., p.* 97. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil., l.* 5, *c.* 6, *p.* 477. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 9ª *april., p.* 192. — Drews, *Fasti Soc.,* 9ª *april, p.* 135.

Le dixième jour d'avril, à Palerme, mourut en 1592, le F. Jean-Baptiste Tuballini, Scolastique, âgé de trente-huit ans, mais presque toujours immobile, sur un lit de douleurs, durant les onze dernières années de sa vie. Il enseignait la rhétorique aux juvénistes de Palerme, lorsqu'il fut frappé de paralysie. Par une incroyable force d'âme, il continua quelque temps à leur faire la classe en ce triste état ; mais bientôt tout mouvement lui devint impossible, et il se vit réduit à ne plus faire, durant de longs jours de martyre, que bénir silencieusement Notre-Seigneur et souffrir pour lui. On l'appelait le nouveau Job de la Sicile ; les Pères du collège et les étrangers venaient en grand nombre

près de son lit, rien que pour être témoins du spectacle de sa patience, ou plutôt de sa céleste joie. Cependant comme il aimait mieux qu'on le laissât seul en prière, et qu'il avait alors beaucoup à souffrir des mouches et des cousins dont son immobilité ne lui permettait pas de se défendre, la charité d'un de ses supérieurs imagina de lui donner pour compagnons deux petits oiseaux, qui se nourrissaient d'insectes, et qui le délivrèrent ainsi des blessures et du bourdonnement insupportable de ses ennemis. Quant au saint jeune homme, il ne désirait ni ne demandait aucun soulagement sur la terre ; mais au moment où il rendit le dernier soupir, un de ses plus vertueux amis, le P. Vincent Marotta, bien que fort éloigné de Palerme, connut par une impression subite et ineffable de joie intérieure, combien les longues souffrances du F. Tuballini avaient été précieuses devant Dieu.

Litter. ann. Societ., *anno* 1592, *p.* 29. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 315. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 10 ª *april.*, *p.* 193. — Drews, *Fasti Societ.*, 10 ª *april.*, *p.* 137. — Rho, *Variæ virtut. Histor.*, *p.* 685.

XI AVRIL

—

* L'an 1607, on ignore quel mois et quel jour, mourut au collège de Barletta le F. Jean-Thomas d'Arminio qui afin de suivre de plus près Notre-Seigneur anéanti pour les hommes, avait préféré l'humble degré de Coadjuteur temporel au sacerdoce et aux emplois éclatants que sa science et ses grands talents pouvaient lui promettre dans la Compagnie. Il était frère aîné du P. Léonard Arminio, intrépide missionnaire des tribus indiennes du Brésil, et avait exercé longtemps la charge de président de la chambre royale à Naples, avec une grande réputation d'intégrité. Mais la délicatesse de sa conscience, qui craignait toujours de manquer à la justice, au milieu du conflit de tant d'intérêts présentés à son tribunal, le faisait soupirer après une vie moins sujette au trouble, et où il pourrait servir Dieu dans la paix. Il sollicita son entrée dans la Compagnie. Le P. Louis Mansoni, Provincial, lui présenta une multitude de difficultés ; le bien qu'il faisait dans le monde, la rigueur de la vie religieuse, surtout son âge, (il avait plus de soixante ans) : tout semblait faire obstacle à ses désirs ; Jean d'Arminio ne se laissa point déconcerter, et demanda comme une grâce d'être reçu parmi les Frères Coadjuteurs.

Durant les neuf années qu'il vécut encore, sa ferveur ne se dé-

mentit pas un moment; il paraissait ne pouvoir se rassasier d'humilité, d'obéissance, de saint repos, du bonheur de servir Dieu loin du bruit et de l'agitation. Une disette extrême, bientôt suivie d'une sorte de peste, lui donna occasion de se dévouer au service du prochain; c'est dans cet exercice de la charité que le F. Jean d'Arminio eut la gloire de donner sa vie, à l'âge de soixante-dix ans.

SANTAGATA, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 282.

XII AVRIL

—

Le douzième jour d'avril de l'an 1591, mourut au Collège Romain, le F. INNOCENT FONTANA, célèbre dans l'histoire du premier siècle de la Compagnie, par les luttes qu'il eut à soutenir pour sa vocation. Il appartenait à la première noblesse de Modène. Envoyé par son père au Séminaire Romain, sous la direction de la Compagnie, le pieux enfant ne vécut pas longtemps dans cet asile des plus belles vertus, sans éprouver un extrême dégoût pour le monde. Un jour comme il assistait à l'office du vendredi saint, saisi soudainement d'un transport d'amour pour son Sauveur mourant et crucifié, il fit vœu de chasteté et s'engagea pareillement par vœu à entrer dans la Compagnie de Jésus. Les difficultés étaient si grandes, qu'il n'obtint longtemps du Père Général qu'un inexorable refus. Après trois années de douloureuse attente, ses désirs parurent enfin exaucés. Mais à peine au milieu des novices de Saint-André, Innocent Fontana, sur un ordre obtenu du Souverain Pontife, fut enlevé d'entre les bras de ses frères, traîné au palais d'un de ses oncles, et contraint de quitter, malgré ses larmes, l'habit de la Compagnie. Aucun genre d'attaques, même les plus criminelles, ne lui fut épargné; mais la Reine des anges veilla sur lui. Son oncle brûlait surtout de connaître et de châ-

tier l'auteur de son invincible constance. Presque poussé à bout par tant d'importunité, Innocent promit enfin de le satisfaire.

A sa demande on réunit la maison, car il ne voulait plus, disait-il, faire un mystère du nom de son conseiller. Prenant alors à témoin son nombreux auditoire : « Eh bien, dit-il d'une voix ferme, apprenez le nom de ce Père qui m'a persuadé d'embrasser la vie religieuse. C'est celui à qui nous disons, vous et moi : « Notre Père qui êtes aux cieux »! Plus d'une réponse de ce genre finit par imposer silence à ses plus redoutables agresseurs. A l'un des serviteurs du palais, qui lui présentait un vêtement magnifique, en lui demandant s'il en trouverait de pareil dans la Compagnie : « Sachez que je serai toujours assez délicatement vêtu, à la suite d'un Dieu attaché nu sur une croix »! Un autre de ses oncles, accouru de Modène à Rome uniquement pour lui livrer un nouvel assaut, faisait valoir les fatigues de ce voyage, et jusqu'à une chute de cheval qui avait mis ses jours en danger : « N'avez-vous donc pas reconnu la main de Dieu vous terrassant comme Saul sur le chemin de Damas, et sa voix vous criant : Pourquoi me persécutes-tu » ?

Une seule tentative parut un moment le troubler : « J'ai vu dernièrement dans les rues de Rome, lui dit un grand personnage, un ermite des plus austères, dont le seul aspect attestait la vie pénitente ; et comme je l'interrogeais sur les motifs qui l'avaient fait embrasser une vie si rude : « J'ai passé quelque temps dans un noviciat des Jésuites, me répondit-il, mais l'abnégation qu'ils demandent m'a paru trop insupportable ; et ce que j'ai maintenant à souffrir, ne me semble rien en comparaison ». A ce récit, le F. Fontana garda quelque temps le silence ; mais après avoir

élevé son cœur à Dieu : « Quand il en serait ainsi, reprit-il, j'espère que ce même Seigneur qui m'appelle, me donnera, dans sa miséricorde, la force dont il a daigné revêtir tant d'autres de ses serviteurs, pour vivre et mourir sous cette règle, quelque pesant à la nature que puisse paraître son joug » ! Tant de générosité ne se démentit pas un seul moment. Après treize années de vie religieuse dignes d'une si admirable lutte, Fontana rendit saintement son âme à Notre-Seigneur, le jour même où il avait fait jadis le vendredi saint le vœu de le suivre jusqu'à la mort dans la Compagnie de Jésus.

Sacchinus, *Histor. Societ., part. 4, lib. 5, n. 25 seqq., p.* 137. — Patrignani, *Menol., 4 april., p.* 35. — Id., *Vite di alcuni Nobili Convittori del Semin. Roman., t.* 1, *p.* 189. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 12ª *april., p.* 201.

---

* Le douzième jour d'avril de l'an 1612, à Frémona en Éthiopie, mourut glorieusement le P. Bruno Bruni de Sainte-Croix, pendu et lapidé par les schismatiques en haine de la foi. Élève du Séminaire Romain, il avait senti son zèle s'enflammer au récit des conquêtes évangéliques que les missionnaires de la Compagnie de Jésus faisaient dans les Indes, et avait conçu le désir d'aller un jour prendre sa part de ces glorieux travaux. A peine admis au noviciat, il sollicita la faveur de s'embarquer pour l'Orient. Mais il dut attendre quatorze années entières, pendant lesquelles il redoubla de ferveur pour grossir le trésor de doctrine et de vertu nécessaires à un apôtre. Enfin le P. Mutius Vitelleschi lui ouvrit

la carrière si ardemment convoitée. Il partit avec le P. Jacques Sicco, sacré évêque de Nicée par le Souverain Pontife, et futur successeur du P. Alphonse Mendez, patriarche d'Éthiopie, qui était alors à notre collège de Goa. Mais le P. Sicco succomba avant d'arriver au terme de cette longue navigation. A Goa le P. Bruni se joignit au P. Mendez et prit avec lui la route de l'Éthiopie. Pendant la traversée, un évènement extraordinaire fit briller l'ardeur de sa foi, et l'entoura, aux yeux de l'équipage, d'une auréole de sainteté. Comme il offrait le saint sacrifice, une tempête furieuse se déchaîna tout à coup, menaçant le navire d'une ruine inévitable. Alors le P. Bruni prit dans ses mains l'hostie consacrée, et se tournant vers la mer il lui commanda, au nom et par la vertu de celui qu'il portait en main, de calmer ses fureurs; et les flots, dociles à cette voix toute-puissante comme autrefois ceux du lac de Génésareth, tombèrent subitement et il se fit un grand calme.

En mettant le pied sur la terre d'Éthiopie, le premier soin du P. Bruni fut de relever de ses ruines une vieille église construite autrefois par l'impératrice Hélène, et d'entrer en discussion avec les schismatiques; il eut le bonheur d'en ramener un bon nombre à l'Église romaine. Il pouvait se promettre des succès encore plus éclatants, lorsque l'empereur qui l'avait accueilli avec bienveillance, mourut et fut remplacé par un prince dont les dispositions devinrent bientôt ouvertement hostiles, sous la pression de quelques seigneurs, partisans acharnés du schisme. Le patriarche et les missionnaires furent chassés du royaume; ceux qui restèrent avec le P. Bruni pour prendre soin des fidèles, furent réduits à se cacher. Surpris un jour de fête au milieu de leurs chrétiens

par la trahison de quelques moines schismatiques, deux d'entre eux furent massacrés ; le P. Bruni, frappé de quinze coups de lance, fut laissé pour mort sur la place, baigné dans son sang.

Alors parut dans toute sa splendeur la charité de ces pauvres gens. Pour arracher à la mort leur bien aimé pasteur, il n'est sollicitude dont ils ne l'entourèrent, supplications qu'ils n'adressèrent au ciel ; les mères firent jeûner jusqu'aux enfants encore à la mamelle. Des prières si touchantes furent exaucées ; pendant près de six années encore le P. Bruni continua, toujours en secret, son périlleux apostolat. Il s'était retiré, avec un autre missionnaire et un petit nombre de chrétiens, sur le sommet d'une haute montagne ; de là, il allait visiter les fidèles répandus dans la plaine et les encourageait à persévérer dans la foi. Mais les schismatiques surprirent enfin sa retraite et en firent le blocus. Sous peine de périr de faim et de soif, il fallut se résigner à descendre. L'empereur avait accordé un sauf-conduit aux deux Pères pour sortir du pays : mais leurs ennemis voulaient leur mort ; ils détournèrent le sauf-conduit, et par une perfidie infâme, se saisirent de ceux qu'ils considéraient comme leurs plus redoutables adversaires. Un marché célèbre devait réunir une foule immense à Magaga ou Fremona ; ce fut le lieu choisi pour leur supplice. A cette nouvelle, le P. Bruni fut rempli d'une joie inexprimable. Arrivé à la place de l'exécution, il baisa avec amour la potence à laquelle il allait être suspendu ; puis tombant à genoux, il pria le P. Cardeira, son compagnon, de le bénir et de bénir aussi la corde qui devait l'étrangler. Dès que les deux martyrs eurent expiré, les bourreaux, suivant la coutume du pays, les lapidèrent sans les détacher du

gibet. Leurs corps demeurèrent quatre jours entiers ainsi suspendus, respectés des oiseaux de proie et sans aucune trace de corruption.

Alegambe, *Mortes illustr.*, *p.* 545 *seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 12 *april.*, *p.* 111. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 12 *april.*, *p.* 202. — Drews, *Fasti*, 12a *april.*, *p.* 139. — Andrade, *Varones ilustr.*, *t.* 6, *p.* 205 *et suiv.*

XIII AVRIL

—

Le treizième jour d'avril de l'an 1671, mourut à Palerme le Frère Coadjuteur, Julien Stefani, boulanger du collège pendant vingt-quatre ans. Le travail, la pénitence et la prière, résument en trois mots toute sa longue et sainte vie. Une planche nue lui servait de lit pour se reposer tout habillé après les fatigues du jour. L'usage du vin et de la viande, même dans sa vieillesse, lui fut toujours étranger. Tous les vendredis, en mémoire de la soif ardente du Sauveur mourant sur la croix, il demeurait jusqu'au soir, malgré les ardeurs de son four, sans s'accorder le soulagement d'une goutte d'eau, bien que sa langue fût parfois si aride, qu'elle lui permettait à peine de balbutier. Si quelqu'un de ses frères lui donnait un signe de compassion : « La joie du ciel, répondait-il, est-elle trop chère à ce prix » ? Déjà même, il semblait par avance en goûter les délices sur la terre. L'Esprit-Saint se communiquait à lui durant son travail par de si vives lumières, que les docteurs les plus habiles venaient consulter ce pauvre boulanger, sur les mystères et sur les voies de Dieu, attestant qu'ils n'avaient jamais rien entendu de plus relevé, de plus sûr, ni de plus beau.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p.* 924.

XIV AVRIL

Le quatorzième jour d'avril de l'an 1646, mourut au collège de Palerme le P. Antonin Paniteri, bienfaiteur insigne de la Compagnie en Sicile, et missionnaire formé à toutes les vertus apostoliques par le Vén. P. Louis La Nuza. C'était une âme d'une pureté angélique ; on pouvait dire, selon une belle expression de saint Jean Chrysostôme, que sa langue était véritablement celle de Jésus-Christ. Pour la rendre plus sainte et plus pure, il avait coutume, avant de monter en chaire, de mâcher lentement quelques grains de myrrhe ; et aussitôt après chaque sermon, il se rendait à la cuisine pour y partager avec les frères les plus humbles travaux. Malgré la fatigue de ses missions, il passait en prière une grande partie des nuits, et ne prenait quelques heures de sommeil qu'assis, ou couché sur la terre nue. A peu près tous les mois, il obtenait de faire en public amende honorable de ses fautes, une corde au cou, une couronne d'épines sur la tête ; et bien que la première fois beaucoup ne pussent s'empêcher de sourire, en entendant tout ce que le saint homme disait de lui-même, l'expression si sincère et si vive de son humilité leur tirait bientôt les larmes des yeux. Un seul trait de sa vie peut faire juger tout à la fois et de sa réputation de saint et des fruits surprenants de

sa parole. Pendant un carême qu'il prêchait à la petite ville de Bibona, plusieurs vénérables religieux des autres Ordres descendaient tous les jours un peu avant l'heure de ses sermons, sur le seuil de leurs monastères, pour exhorter les passants à aller entendre l'homme de Dieu.

Demeuré seul héritier du riche patrimoine de sa famille, le P. Paniteri en appliqua les revenus annuels à perpétuité, d'abord aux frais de construction des neuf collèges les moins aisés de sa Province, puis au paiement des dettes de tous les autres ; et bien qu'il eût laissé au Général de la Compagnie toute liberté d'en décider autrement, cent ans après, dit le P. Aguilera, ses intentions étaient toujours religieusement observées. Au moment de recevoir le saint Viatique, on lui présentait l'étole : « Est-ce donc ainsi paré, dit-il, que le loup va recevoir l'agneau de Dieu ! Ah ! donnez-moi plutôt une corde et une couronne d'épines, afin que mon juge ait pitié de moi, en me voyant au moins en appareil de pénitent » !

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p.* 472.

---

* Le quatorzième jour d'avril de l'an 1764, mourut à Lecce le P. Onofrio Paradiso dont le zèle et la sainteté furent l'objet des mêmes témoignages de piété filiale que les habitants de cette cité, un siècle et demi auparavant, avaient prodigués à l'illustre P. Bernardin Realino, leur apôtre et leur père. Après sa troisième année de probation, le P. Paradiso avait été envoyé au petit collège de Tropea, en Calabre. Là, à l'exemple de saint Jean-François Ré-

gis, qu'il avait choisi comme modèle de sa vie apostolique, il s'était attaché aux œuvres les plus pénibles et les plus humbles ; et en peu d'années, grâce à son infatigable dévouement, l'aspect de la ville avait entièrement changé.

Mais c'est Lecce que la Providence avait désigné comme théâtre principal de son apostolat. Il y reprit tous les ministères qui avaient porté tant de fruits à Tropea. Chaque année, il consacrait plusieurs mois aux missions de campagne, et presque toujours, par la vertu entraînante de sa parole, de ses austérités, de ses oraisons, il y opérait des conversions extraordinaires. Le reste du temps, il s'enfermait à Lecce, et s'y dépensait dans toutes les œuvres de zèle. Il avait partagé la ville en différents quartiers, et y donnait à tour de rôle les Exercices, presque sans interruption. Il ne voulait aucun repos, et ne se délassait d'un travail que par un autre travail. Animé d'une tendre dévotion envers la sainte Eucharistie, il ne négligeait rien pour la répandre parmi les fidèles. Il établit une confrérie du *Saint Viatique*, qui devint bientôt florissante, et dont les membres réunis au son de la cloche, faisaient cortège, un flambeau en main, à Notre-Seigneur allant visiter les moribonds.

La charité du P. Paradiso s'étendait à toutes les nécessités spirituelles et temporelles. Il avait une grâce spéciale pour consoler et fortifier dans les dernières luttes ceux qui allaient paraître devant Dieu. Chacun voulait l'avoir à son chevet dans ce moment redoutable ; mourir entre ses mains était comme un gage de prédestination. Il distribuait tant d'aumônes qu'on l'avait surnommé le père des pauvres et des prisonniers. A la suite de pluies torrentielles qui avaient changé en marais une partie des campagnes

environnantes, des fièvres pernicieuses s'étaient abattues sur plusieurs quartiers de la ville. Dans cette désolation, le P. Paradiso fut presque seul la providence de tant de malheureux ; et on peut dire qu'il les sauva du désespoir et de la mort. Aussi la vénération populaire s'attachait partout à ses pas. Son portrait était dans les familles, et on l'y honorait à l'égal de celui d'un saint. Plus d'une fois, on le vit revenir des missions, les vêtements lacérés par la pieuse indiscrétion des fidèles qui voulaient des reliques de leur P. Paradiso.

Le bruit de sa sainteté s'était répandu au loin. Le roi et la reine témoignèrent le désir de voir dans leur capitale cet homme extraordinaire ; et les supérieurs, à leur sollicitation, pensèrent à le faire venir à Naples. Mais à la première nouvelle de son départ, toute la ville de Lecce entre en agitation. Pendant que le gouverneur et les principaux citoyens se préparent à faire d'humbles remontrances à la Cour, la population prend les armes ; une foule nombreuse entoure le collège ; on mure la porte de service destinée aux voitures et chariots ; des gardes sont postés à toutes les autres issues ; on en place jusque dans la maison, et surtout à la porte du P. Paradiso. Cependant celui-ci se plaint doucement de cette violence, et demande à pouvoir visiter, comme d'habitude, ses pauvres et ses malades. On le lui accorde ; mais huit hommes armés lui font escorte partout où il va, et ne le perdent pas un moment de vue, dans la crainte de quelque surprise. En présence de démonstrations si vives, la Cour se désista de sa demande, et l'homme de Dieu put continuer en paix jusqu'à son dernier soupir, à se dévouer au salut de cette cité si dévouée.

C'est la dernière année de sa vie, le 13 mai 1760, que le P. Paradiso eut, pendant son action de grâces après la sainte messe, cette communication du ciel sur les malheurs qui devaient bientôt fondre sur la Compagnie tout entière, « malheurs tels, écrivait-il au P. Général, Laurent Ricci, que les calomnies, la confiscation des biens, l'exil seraient les moindres de tous, mais où la Compagnie cependant ne sombrerait pas tout à fait, et que Dieu ferait cesser un jour, à la plus grande gloire des persécutés ».

Enfin les forces du P. Paradiso fléchirent sous un travail trop accablant. A peine le bruit se fut-il répandu qu'il était en danger de mort, la foule courut au pied des autels, et n'épargna ni larmes, ni prières pour fléchir le ciel et obtenir de garder longtemps encore son apôtre ; et quand il eut remis son âme à Dieu, elle donna libre cours à sa vénération et à sa tendresse ; pendant quatre jours entiers, elle ne cessa de se presser autour de lui, et alors enfin, après des funérailles magnifiques, on déposa ses restes précieux dans un cercueil en plomb, muni d'une triple clef, dont l'une fut remise à l'évêque, l'autre au premier magistrat de la ville, la troisième au Père Recteur du collège. Le P. Paradiso était dans la cinquante-septième année de son âge et la quarantième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. Vitæ (Archiv. Rom.).

XV AVRIL

—

Le quinzième jour d'avril de l'an 1631, mourut à Naples le P. Antoine de Moncada et d'Aragona, d'abord prince de Paterno, duc de Montalto, et chevalier de la Toison d'or, puis dans tout l'éclat de sa fortune, et du vivant même de sa femme, renonçant avec elle au monde et à ses joies, pour ne plus vivre qu'à Jésus-Christ. Marie d'Aragona, sa pieuse mère, l'avait élevé avant tout en prince chrétien ; et de bonne heure, il se signala par d'héroïques exemples. A la nouvelle que le jeune prince César de Moncada, son frère, venait d'être massacré à coups de poignard, il se rendit aussitôt à l'église, et après y avoir reçu le corps de Notre-Seigneur, fit rédiger un acte solennel, par lequel il pardonnait au meurtrier pour l'amour de Dieu, et priait pareillement les juges de lui pardonner. Les deux cent mille ducats dont il jouissait semblaient bien moins à lui qu'à ses pauvres et à ses vassaux. Ceux-ci en particulier le chérissaient comme leur père, et ne recouraient jamais en vain à sa protection. Parmi les délices de la cour, l'usage des flagellations et des jeûnes lui était ordinaire ; bien souvent au milieu des fêtes, il portait un cilice caché sous ses riches vêtements. Marié à Jeanne de la Cerda, fille unique du duc de Médina-Cœli, il eut d'elle quatre

fils et une fille, que sa principale sollicitude fut d'élever, comme il l'avait été lui-même, dans la crainte et l'amour de Dieu. Mais sans manquer à aucun de ses devoirs de prince et de père, il savait néanmoins trouver chaque jour plusieurs heures, pour les consacrer à l'oraison.

Sur ces entrefaites, la peste ayant éclaté à Palerme, Dieu permit que les deux jeunes époux en fussent atteints. Leur plus vif regret fut alors de n'avoir pas vécu l'un et l'autre encore plus saintement ; ils convinrent de faire ensemble le vœu de se consacrer à Notre-Seigneur par la profession religieuse, si leur vie était épargnée. Dès que le péril eut disparu, ils firent part en effet au Souverain Pontife et au roi d'Espagne de leur détermination. Jeanne de la Cerda embrassa la règle de sainte Thérèse et mourut pauvre carmélite, à Palerme. Antoine de Moncada, contraint d'attendre pour entrer au noviciat de la Compagnie, que son fis aîné fût en âge de prendre le gouvernement de ses vassaux, fut néanmoins reçu sans délai par le P. Mutius Vitelleschi, comme saint François de Borgia l'avait été jadis par saint Ignace. Après avoir déposé son collier de la Toison d'or aux pieds de Notre-Dame de Lorette, il revint en Sicile célébrer sa première messe. Puis quand il eut obtenu de Philippe III, pour son fils aîné, l'investiture de ses états, et du vice-roi de Naples la main de sa fille, Marie de Ribera et d'Alcala, il ne songea plus qu'à l'accomplissement de son vœu.

Il alla donc se jeter une dernière fois aux pieds d'Urbain VIII ; et le pape, touché de sa générosité, l'autorisa par un bref exprès à faire sa profession solennelle, dès que les supérieurs de la Compagnie le lui permettraient, sans les délais ordinaires du

noviciat. Mais pendant qu'il s'y préparait avec une ferveur toute nouvelle, il tomba soudainement malade, et par l'ordre des médecins dut être transporté à Naples. Là ses douleurs ne firent que s'accroître ; en peu de jours on désespéra de sa vie ; tout son corps devint même une plaie si vive, qu'il semblait reposer véritablement sur la croix. En cet état cependant son cœur surabondait de joie ; surtout après qu'en présence de son fils et du vice-roi, il se fut plus étroitement encore lié au Sauveur, par la profession des trois vœux. Sa mort est comparée, dans nos annales, à celle de saint Jean Berchmans, dont la mémoire était encore toute vivante. La nuit où il rendit le dernier soupir, Jeanne de la Cerda, subitement éveillée dans sa pauvre cellule du Carmel, reçut en ces termes l'invitation d'accompagner de ses prières, au tribunal de Dieu, cette âme que tant de liens lui avaient unie pour toujours : « Le voilà qui expire. Lève-toi et prie ».

CORDARA, *Histor. Societ.*, *part.* 6ª, *lib.* 16, *n.* 26, *p.* 454. — PATRIGNANI, *Menol.*, 15 *april*, *p.* 137. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 15 *april.*, *p.* 209. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 267. — ANDRADE, *Varon. ilust.*, *t.* 6, *p.* 237-248.

Le quinzième jour d'avril de l'an 1696, mourut au collège d'Ascoli le F. JOSEPH-FRANÇOIS FICCADENTI, Scolastique, d'une des familles les plus distinguées de la Marche d'Ancône. Il était fils unique ; et jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, la résistance de son père le mit dans l'impossibilité absolue de suivre sa vocation. Heureusement pour lui, un de ses condisciples, animé des mêmes

désirs, rencontrait les mêmes obstacles ; s'animant tous deux à la persévérance, ils menaient une vie toute d'innocence et de prière, en attendant le jour qui leur permettrait de suivre librement Jésus-Christ. Une première fois ils s'étaient enfuis ensemble de la maison paternelle ; mais poursuivis et ramenés de force, ils attendaient une occasion plus favorable, lorsque Joseph Ficcadenti parvint, avec autant d'adresse que de courage, à réaliser son évasion. Vêtu d'un sac grossier de pèlerin, qu'il s'était taillé en secret, non sans de nombreuses traces d'inexpérience, il choisit pour tromper la vigilance de sa famille, la fête de saint François son patron ; et s'écartant des routes battues, par où l'on ne manquerait pas de le poursuivre encore, il voyagea durant quatre ou cinq jours par les dangereux sentiers des montagnes, plus d'une fois en danger de périr au milieu des torrents et des précipices, mendiant le jour un morceau de pain, le soir un peu de paille dans une grange ; et pris en diverses rencontres, sous son bizarre accoutrement, pour un bandit.

Joseph Ficcadenti ne devait vivre que huit ans, après son entrée dans la Compagnie ; il y fut toujours un parfait modèle de générosité à se vaincre, et de fidélité à la grâce. Lorsque du noviciat de Saint-André il descendit au Collège Romain, l'un de ses premiers actes fut d'aller trouver le Père Ministre, et de lui présenter par écrit une pleine offrande de lui-même, pour être employé sans ménagement aux derniers travaux et à toutes les corvées de la maison. Il y joignait l'instante prière d'être puni et réprimandé publiquement de ses moindres fautes : démarche simple et touchante qui fut bien des fois, à son insu, très salutaire à plusieurs de ses frères. « Car je n'avais besoin, lorsqu'un d'entre

eux se montrait difficile, écrivait dans la suite le Père Ministre, que de lui donner à lire l'offrande du F. Joseph, pour le voir à l'instant même se soumettre à tout ce que je pouvais désirer ».

PATRIGNANI, *Menol.*, 15 *april.*, *p.* 141. — TUTII. *Brevi Ragguagli*..., *p.* 25-36.

XVI AVRIL

—

Le seizième jour d'avril de l'an 1617, mourut au collège de Patzquaro dans la Province du Mexique, le P. JEAN FERRO, né sur les rives de l'Adriatique, et compagnon du P. Gonzalve de Tapia, dans les missions de Michoacan. Il travaillait depuis quatre années à la conversion des indigènes, et les Espagnols le mettaient au premier rang des hommes apostoliques de ces contrées. On croyait même généralement qu'il avait reçu du Saint-Esprit dans une large mesure le don des langues. Il en paraissait au reste bien digne par son zèle et son ardeur à se vaincre. Jusqu'au milieu des accès de fièvre que lui causaient les exhalaisons des terres chaudes, l'intolérable tourment des insectes, et ses fatigues à la poursuite des tribus errantes, il avait encore le courage d'étudier les plus barbares idiomes, comme si la maladie eût été son temps de repos.

OVIEDO, *Menol.*, 16 *abril*, *p.* 95. — ALEGRE, *Historia S. J. en Nueva-España*, *t.* 1, *p.* 155, 199, 445 ; *t.* 2, *p.* 68, 76. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 22a *aug.*, *p.* 120.

Le seizième jour d'avril, à Rome, l'an 1653, mourut le P. THOMAS REINA, l'un des meilleurs orateurs de l'Italie, qu'il évangélisa d'une extrémité à l'autre, durant environ trente ans. Appelé ensuite, à cause de ses rares qualités, au gouvernement du collège et de la Province de Milan, puis de la Province de Sicile, Assistant d'Italie sous le P. Vincent Caraffa, Visiteur de Venise sous le P. François Piccolomini, il eut partout, auprès des étrangers comme auprès de ses inférieurs et de ses frères, la réputation d'un prédicateur apostolique et d'un vrai supérieur selon le cœur de Dieu. Obéissant comme le plus docile novice au premier signal de la cloche, il se dédommageait ainsi de ne pouvoir pratiquer autrement cette belle vertu des enfants de saint Ignace. Il s'était imposé la loi, par respect pour la Majesté divine, de réciter son bréviaire à genoux, à moins d'une impossibilité absolue ; et il ne manquait jamais de tourmenter son corps par les jeûnes, le cilice ou les chaînes de fer, et de le flageller tous les jours très cruellement.

SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 764. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 1, *p.* 618. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 411, 434.

---

* Le seizième jour d'avril de l'an 1765, mourut au Collège Romain le P. JÉROME DE SANCTIS, l'apôtre de la jeunesse. Il était entré dans la Compagnie déjà prêtre, à l'âge de vingt-quatre ans. L'auteur de sa notice nous le montre, après sa régence, ballotté d'un collège à l'autre, d'un emploi à l'autre, tour à tour profes-

seur de philosophie et de théologie, missionnaire, préfet des études, directeur d'une maison de retraites, confesseur à l'oratoire de Caravità, comme un homme qui n'aurait pu prendre racine nulle part. On sut dans la suite que ce généreux fils de saint Ignace, faisant bon marché de ses goûts et de sa réputation, s'était offert aux supérieurs pour qu'ils usassent de lui à leur bon plaisir, prêt à accepter, sans excuse et sans retard, tout office où ils voudraient l'occuper. Il s'en fallait bien, au reste, que le P. de Sanctis, dans cette multiplicité de fonctions, eût éprouvé aucun échec ; partout au contraire, son obéissance avait été couronnée des plus heureux succès, surtout auprès des enfants, pour lesquels Dieu lui avait donné un cœur de père et d'apôtre.

Enfin la Providence le conduisit au poste qui convenait le mieux à ses goûts et à ses aptitudes, celui de confesseur des élèves au Collège Romain. « Là, dit son biographe, il fut dans son élément et dans son centre ». Son zèle, longtemps enchaîné ou contrarié par d'autres devoirs, se donna libre carrière. Il avait alors quarante-deux ans ; il ne devait plus vivre que six années ; mais dans ce court espace de temps, il amassa les fruits d'un long apostolat. Il avait pris pour résolution inébranlable « de ne chercher en cette vie ni repos ni satisfaction d'aucune sorte, mais uniquement le travail et la fatigue pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ». Aux confessions de chaque jour, il joignait la direction de plusieurs congrégations, celles des Apôtres, des saints Anges, réunions d'élite où florissaient toutes les vertus de la jeunesse, pépinières de vocations sacerdotales et religieuses ; et bientôt après, pour que ces enfants n'eussent à subir autour d'eux aucune influence malsaine, il fonda celle des valets ou gouverneurs chargés

de les accompagner au collège et de les ramener à la maison paternelle.

L'œuvre par excellence du P. de Sanctis fut celle du catéchisme. Chaque semaine, dans l'église du Collège Romain, il devait enseigner la doctrine chrétienne aux élèves ; c'était une des attributions de sa charge. Il déployait dans ce ministère toutes les ressources du zèle le plus ingénieux et le plus ardent : le chant, les dialogues, les concertations. Une foule nombreuse se pressait toujours derrière les écoliers et remplissait la vaste nef : gens du peuple et grands seigneurs, prêtres séculiers et religieux de tous les ordres. Le Cardinal-Vicaire Odescalchi, attiré un jour à Saint-Ignace par la renommée de ces merveilleux catéchismes, ne savait comment exprimer son admiration : « Ceci n'est pas un catéchisme, disait-il ; c'est un paradis ».

Avec cet amour de l'enfance qui ne connaissait ni trève ni repos, ce qui ravissait surtout dans le P. de Sanctis, c'était un reflet de sainteté douce et aimable qui rayonnait de toute sa personne, une modestie angélique qui répandait autour d'elle un suave parfum d'innocence et de pureté, une piété à l'autel qui pénétrait les moins fervents de respect et de dévotion ; c'était l'ardeur brûlante avec laquelle il parlait de Dieu, sa charité pour les pauvres, les malades, les moribonds, qui se dépensait pour tous et ne savait jamais dire non. La douleur et la consternation éclatèrent sans mesure parmi la jeunesse des écoles, quand on apprit que le P. de Sanctis, abattu enfin par un mal qu'il avait longtemps dissimulé, était en danger de mort. Prières, pieuses stations devant le saint Sacrement, aux autels de Notre-Dame, de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas, tout fut mis en

œuvre pour obtenir du ciel la conservation d'une vie si précieuse. Mais l'heure de la récompense était venue pour le fidèle serviteur. Au milieu des larmes et des bénédictions de ceux qu'il avait tant aimés, il s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, à l'âge de quarante-huit ans ; il en avait passé vingt-quatre dans la Compagnie.

Vita (ms.) del P. Girolamo de Sanctis, della Provincia Romana (Arch. Rom.).

XVII AVRIL

—

Le dix-septième jour d'avril de l'an 1613, mourut dans la maison professe de Naples, le P. Paul Principe, surnommé communément le Père de la doctrine chrétienne et des catéchismes, parce qu'il exerça toute sa vie cet humble et utile apostolat, auprès des enfants et des ignorants. L'extrême médiocrité de ses talents lui interdisait tout ministère brillant de la parole, et néanmoins les évêques de Catanzaro, de Cosenza et de Castellamare, qui le possédèrent tour à tour, affirmèrent que pas un orateur n'aurait fait en dix ans dans leurs diocèses le bien que ce simple catéchiste y accomplissait en un an ; tant il laissait partout le pauvre peuple instruit des vérités de la foi et des plus salutaires pratiques de la piété !

Appelé à Naples, où les Pères de la maison professe n'avaient pas encore introduit l'explication publique du catéchisme dans leur église, le P. Principe réunit, dès les premiers jours, un nombreux auditoire, avide d'instruction religieuse. La mise en scène des principales vérités de la foi, qu'il faisait représenter par de jeunes enfants, à l'approche des grandes fêtes, attirait et électrisait en l'instruisant la plus ignorante populace. On peut se faire une idée de ces représentations dramatiques par celle qui

fut publiée sous le titre de « l'Ange gardien », et lui fit recueillir, dit l'auteur de son éloge, les fruits les plus consolants. Son *Trésor de la doctrine chrétienne*, et sa *Pratique des principaux exercices de la vie spirituelle*, bien que sous une forme simple et tout à fait élémentaire, n'en exercèrent pas moins la plus salutaire influence pour la sanctification des âmes. Le second de ces deux ouvrages, remarquable en particulier par la plus haute perfection dont il trace de si rares leçons aux âmes pieuses, n'était au témoignage du célèbre P. Antoine Beatillo, que la fidèle image et le détail des actes journaliers de toute la vie du P. Paul Principe.

SANTAGATA, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 502. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 653. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 4, *p.* 608.

---

* Le dix-septième jour d'avril de l'an 1763, mourut en prédestiné au collège de Sainte-Lucie à Bologne, l'angélique F. ANTOINE SAGRAMOSO, Scolastique, victime de son zèle pour le salut des âmes. Dès sa première enfance, il s'était senti attiré vers la Compagnie. Écolier de notre collège de Parme, son attrait ne faisait que grandir, quand tout à coup une aversion presque insurmontable envahit son cœur ; pendant quatre années entières, il se débattit entre la voix de Dieu, qui ne cessait de l'appeler, et ses propres répugnances : celles-ci allaient si loin que le pauvre jeune homme en était arrivé, disait-il, à craindre la Compagnie plus que l'enfer. Enfin la grâce demeura victorieuse. Pendant les seize mois qu'il dut rester encore au collège, Antoine mena la vie d'un saint.

En franchissant le seuil du noviciat de Bologne, il se dégagea de tous les souvenirs et de toutes les affections qui auraient pu le distraire : « Désormais, dit-il, il n'y a plus rien au monde pour moi que l'enceinte du noviciat et la voix du supérieur ».

La mort d'un de ses parents, le P. Marc-Antoine Fracastor, vint encore ajouter à sa ferveur : « Que le F. Antoine, avait dit le moribond, se souvienne bien que pour mourir content dans la Compagnie, il faut avoir beaucoup travaillé pour la gloire de Dieu ». Le jeune religieux recueillit cette suprême recommandation comme un testament ; et en attendant qu'il pût se dépenser dans les ministères apostoliques, il se prépara vaillamment à devenir un jour un digne instrument de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Son Maître des novices a tracé un rapide tableau de ses vertus : il loue son esprit de foi, son obéissance, sa fidélité aux plus minimes observances ; jamais on ne l'a vu manquer à la règle du silence et à celle qui prescrit aux scolastiques de parler latin. Mais sa vertu caractéristique est la mortification ; il faut mettre un frein à la sainte haine avec laquelle il se persécute et se crucifie. « J'ai demandé, avait-il écrit, de porter la croix de Jésus-Christ, et de prendre le divin Sauveur pour modèle de ma mortification ». Tous ses discours sont de Dieu, et ses compagnons déclarent comme autrefois ceux de Louis de Gonzague, qu'ils sortent de ses entretiens plus fervents que de l'oraison elle-même. Sous cette influence bénie, continue son Maître des novices, le noviciat de Bologne est devenu une image de celui de Saint-André.

Au collège de Sainte-Lucie, où il fut envoyé après avoir prononcé ses vœux, le F. Sagramoso porta les mêmes vertus et les mê-

mes exemples, et commença l'exercice du zèle apostolique. La pensée de la perte des âmes l'animait à tout faire, à tout souffrir pour les sauver : « Eh quoi, disait-il avec tristesse, tant d'âmes se perdent, et un Jésuite penserait à soi » ! Il multipliait pour elles les prières et les pénitences. A l'hôpital, il parlait aux malades avec tant de force et de persuasion tout ensemble, qu'il ne manquait jamais d'en amener plusieurs à faire une confession générale. Chargé de la congrégation des apprentis et garçons de boutique, il la dirigea avec tant de zèle, que bientôt elle fut toute renouvelée, et grandit en nombre comme en ferveur. Il accompagnait quelquefois les missionnaires dans leurs courses. Obligé un jour de monter en chaire sans aucune préparation, il dépeignit avec des couleurs si vives les folies et les erreurs du monde, que tout le peuple se jetant à genoux se mit à crier à Dieu pitié et miséricorde. « Oh vraiment, disait son Maître des novices, Dieu se complaît en ce bon Frère ; s'il nous le garde, nous aurons un saint ».

Mais le dernier jour du F. Sagramoso n'était plus éloigné. Un pécheur, dont l'âme lui était chère, refusait obstinément de revenir à Dieu ; pour obtenir de vive force cette conversion, il offrit sa vie, et son sacrifice fut agréé ; bientôt après, il tomba dans une maladie de langueur. Sa patience, sa douce sérénité, ses colloques avec Jésus et Marie ravissaient d'admiration tous ceux qui avaient le bonheur de le voir : « Je n'aurais jamais pensé, disait-il, qu'il fût si doux de souffrir ». Il conserva jusqu'à la fin le libre usage de son intelligence, et il en profitait pour répéter les actes les plus parfaits de foi, d'espérance et de charité. A un moment, se tournant vers un des Pères qui l'assistaient, il

parut demander quelque chose ; le Père lui fit signe de regarder le ciel ; le F. Antoine Sagramoso leva les yeux, et l'instant d'après, il expira. Il était âgé de vingt-trois ans, et en avait passé un peu plus de trois dans la Compagnie.

Al M° Revdo in X° Padre P. Gianfrancesco Fracastoro, d. C. d. G., Bologna, 26 *giugno* 1763, Franc. Ignazio Porro, *d. C. d. G.* — *Lettre ms. p.* 1-81. *(Archiv. Prov. Taurin).*

---

* Le dix-septième jour d'avril de l'an 1768, mourut à Ancône le P. François-Xavier Bianchi, vaillant missionnaire et maître très habile dans l'art de donner les Exercices spirituels. Sa jeunesse jusqu'à l'âge de trente ans environ s'était dissipée au milieu des frivolités du monde. Doué des plus séduisantes qualités du cœur et de l'esprit, avenant, bien fait de sa personne, il était, dit son biographe, l'idole des salons. Mais pendant qu'il jouissait avec délices de cette vie facile, et n'avait en tête que bals, chasse et chevaux, la mort inopinée de son unique frère, emporté brusquement au lendemain de ses noces, vint rompre le charme trompeur et ramener le brillant gentilhomme à des pensées plus sérieuses : il fit une retraite, se prépara au sacerdoce, et après son ordination, entra dans la Compagnie : il avait alors trente ans.

Sauvé par les Exercices, le P. Bianchi résolut, avec l'autorisation des supérieurs, de se consacrer sans réserve à la conversion et à la sanctification des âmes par le moyen de ces mêmes Exercices, et d'acquitter ainsi sa dette de reconnaissance. Tant que

ses forces le lui permirent, il parcourut, en compagnie du célèbre P. Jean-Baptiste Scaramelli, l'État pontifical, la Toscane, le Modénais, et évangélisa plus de quarante diocèses, recueillant partout des fruits extraordinaires, non seulement par la force entraînante de sa parole, mais encore par l'incomparable mansuétude avec laquelle il accueillait les pécheurs, par la vertu de ses prières, de ses disciplines sanglantes et de ses autres macérations. Il gagna ainsi même des Juifs, des hérétiques, et d'insignes malfaiteurs prêts à monter sur l'échafaud.

C'était son invariable coutume, dans chacune de ses missions, d'adresser une fois la parole aux prêtres seuls, et de les entretenir familièrement de leurs devoirs, et il en résultait un bien immense pour les fidèles confiés à leurs soins. Le pape Benoît XIV, qui l'avait entendu au temps où il était archevêque de Bologne, et avait eu souvent recours à ses services, le fit venir à Rome à l'occasion du jubilé, et voulut qu'au cours de la mission prêchée au Gesù, il donnât à tout le clergé de cette grande capitale du monde, une de ces conférences dont les effets étaient si salutaires. Par ses ordres, des invitations furent envoyées partout, même aux plus hauts dignitaires de l'Église et aux membres du Sacré Collège. Le jour venu, le P. Bianchi vit se presser dans la grande église, la remplissant jusqu'aux extrémités, une immense multitude, cardinaux, prélats, prêtres séculiers, religieux de tout ordre, la plus solennelle et la plus auguste, dit un témoin oculaire, qu'il m'ait jamais été donné de contempler. Le missionnaire fut digne de sa tâche, et même ceux qui avaient des préventions contre la Compagnie, ne purent refuser leurs éloges à sa sainteté et à son zèle apostolique.

Mais c'est dans la solitude que les Exercices de saint Ignace ont toute leur merveilleuse efficacité. Le P. Bianchi le savait bien. Aussi mit-il tout en œuvre pour établir à Ancône, où il résidait, une maison spéciale de retraite ; et bientôt, à force de persévérance, il put réunir à la fois quarante personnes, prêtres ou hommes du monde, dans une habitation spacieuse, occupant un site magnifique, d'où la vue s'étendait au loin sur la mer. C'est là qu'il se retirait dans l'intervalle de ses missions et qu'il s'enferma pour le reste de ses jours, quand l'épuisement de ses forces ne lui permit plus de supporter les rudes fatigues de l'apostolat des campagnes ; il continua de s'y dépenser au bien des âmes, jusqu'à la dernière heure de sa vie. A l'âge de quatre-vingt-trois ans, il donnait encore une retraite à un groupe de gentilshommes, quand au sixième jour, il fut pris d'une faiblesse soudaine ; il essaya de lutter contre le mal, et termina la retraite ; mais enfin l'intrépide vieillard dut céder, et bientôt il alla se reposer dans le sein de Dieu.

Vita (ms.) del P. Francesco Saverio Bianchi, della Provincia Romana (Archiv. Rom.).

XVIII AVRIL

—

Vers le dix-huitième jour d'avril de l'an 1570, le F. François Pagana mourut à Messine en odeur de sainteté. Il venait de passer du noviciat de Messine au juvénat, lorsque les ravages d'une maladie de poitrine le réduisirent bientôt à l'extrémité dans la plus belle fleur de son âge. Mais ce généreux enfant n'avait pas d'autres désirs que de voir s'accomplir en lui la sainte volonté de Dieu. Autant il s'était jusqu'alors livré avec ardeur, par obéissance, à l'étude, autant il s'appliqua désormais à vivre de cœur dans la douce compagnie des anges, libre de toute affection terrestre, et trouvant dans une prière affectueuse et continuelle un très doux repos. Peu de moments avant sa mort, son père était venu de Syracuse pour l'embrasser encore une fois ; mais cette visite n'avait pas détourné un instant ses pensées et ses affections des choses du ciel. Comme il commençait à prendre son dernier repas, fixant tout à coup des regards pleins d'une incomparable joie vers la porte de sa chambre : « Ce n'est plus le temps, ô mon père, dit-il doucement, de songer à une nourriture terrestre. Ne voyez-vous pas ces trois anges vêtus de blanc, et

d'une ravissante beauté, qui m'invitent en chantant à les suivre en paradis » ? Et à ces mots appuyant sa tête contre son oreiller, il expira.

ALBERTI, *Istoria della Provinc. di Sicilia, p.* 242 *et suiv.* — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 181.

XIX AVRIL

—

Le dix-neuvième jour d'avril de l'an 1640, mourut dans la chrétienté de Kiang-Tchéou, à l'âge de soixante-quatorze ans et après trente-cinq ans d'apostolat, le P. Alphonse Vagnoni, dont les belles missions dans le Kiang-Nan et le Chansi, étaient appelées de son vivant le paradis de la Chine. La famille des Vagnoni tenait un des premiers rangs par le nombre et la puissance de ses fiefs ; elle comptait depuis les croisades jusqu'à dix-neuf chevaliers parmi ses membres ; et le jeune Alphonse avait été comme bercé dès son enfance par tous les souvenirs et toutes les aspirations de la gloire humaine. Mais son cœur n'en fut point séduit ; et à dix-huit ans, il foula aux pieds les brillantes promesses du monde, n'aspirant qu'à la conquête des âmes et à la gloire de Jésus-Christ. Parti en 1603 pour l'Orient, il fut chargé, presque dès son entrée dans la carrière, de la mission naissante de Nankin. Le tableau tracé par Bartoli de la ferveur qu'il fit régner en peu de temps au milieu de ses néophytes, rappelle les plus beaux traits de l'Église primitive. La persécution ne tarda pas toutefois à éclater ; peu s'en fallut que le P. Vagnoni n'en fût le premier martyr. Traîné en prison, chargé de fers, horriblement battu par les bourreaux du gouverneur, couvert de plaies dont les douleurs

étaient encore toutes vives après plus d'un mois, il n'attendait que la mort, lorsque les juges déclarèrent que la clémence de l'Empereur daignait lui accorder la vie, et se bornerait à le faire transporter en exil avec son compagnon d'apostolat, le P. Alvare Semedo. « On nous mit alors, dit celui-ci, dans une cage de bois fort étroite, dont on se sert pour les criminels condamnés au dernier supplice ; et ainsi renfermés comme des bêtes féroces, sans pouvoir faire un mouvement, les mains liées, une chaîne au cou, nous fûmes portés à travers les provinces, l'espace de trente jours », martyre tellement intolérable : « que je n'aurais pu, ce me semble, ajoutait le P. Vagnoni, l'endurer seulement soixante-douze heures de plus sans expirer ».

Le glorieux confesseur de Jésus-Christ mit à profit le temps de son exil pour initier de nouveaux missionnaires à la langue et aux coutumes chinoises. Puis, dès que ses supérieurs le lui permirent, il repartit, non plus pour Nankin, où la vigilante haine des persécuteurs n'eût pas eu de peine à le reconnaître, mais pour la province de Chansi, dont il devait être encore l'apôtre durant seize ans. A sa mort, il y laissait cent deux chrétientés florissantes ; et jusqu'à huit mille baptisés dans une seule ville qui n'en comptait pas plus de vingt-cinq à son arrivée. Les trois cents orphelins sauvés et nourris par sa charité dans le premier hôpital des enfants exposés de la Chine, apprenaient aux païens eux-mêmes à vénérer et à bénir la loi chrétienne.

Les nombreux ouvrages qu'il composait durant une grande partie de ses nuits, après avoir consacré tout le jour aux fatigues du missionnaire, avaient profondément enraciné dans les âmes les vérités de la foi et les plus belles vertus des saints. Ses néophy-

tes le regardaient comme un ange descendu du ciel, et recueillaient avec un saint respect ses moindres paroles pour y conformer leur conduite. Dès que la nouvelle de sa mort prochaine se fut répandue, on ne saurait croire tout ce qu'ils offrirent à Dieu de prières, de larmes et de pénitences pour obtenir sa guérison. Ses funérailles furent une sorte de pompe triomphale, prolongée huit jours de suite, et à laquelle on vit assister un roi de la famille impériale, à la suite des mandarins du plus haut rang.

Patrignani, *Menol.*, 9 *april.*, *p.* 88. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 19ª *april.*, *p.* 148. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 42. — de Backer, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 4, *p.* 707. — Bartoli, *La Cina*, *l.* 3, *p.* 551, 630 *et suiv.*; *l.* 4, *p.* 804, 1039 *et suiv.*, 1144 *et suiv.* — Semedo, *Historica Relatione della Cina*, *part.* 2, *c.* 8, *p.* 260 *et suiv.* — Cordara, *Histor. Soc.*, *part.* 6., *lib.* 1, *n.* 198. *p.* 68 ; *lib.* 2, *n.* 173, *p.* 127 *seqq.* ; *lib.* 10, *n.* 169, *p.* 610 ; *lib.* 13, *n.* 217, *p.* 235 ; *lib.* 16, *n.* 328, *p.* 544. — Pfister, *Notices biogr. et bibliogr.*, *n.* 22.

---

*Le dix-neuvième jour d'avril de l'an 1761, mourut le P. Asdrubal Mattei, Recteur du Collège Romain, modèle d'humilité et de toutes les vertus religieuses. Il appartenait à une des premières familles de Rome, et un de ses frères occupait dans le Sacré Collège un rang distingué. Mais du jour où à l'âge de dix-huit ans, il quitta la maison paternelle, il fit état, dit son biographe, de ne plus y remettre le pied ; et si parfois des raisons impérieuses l'obligeaient d'y paraître, il s'y présentait comme un étranger,

heureux quand un serviteur le recevait sans égards, faute de le connaître, et le faisait attendre dans quelque antichambre. Il resta de longues années à Rome ; on assure que pendant tout ce temps, il n'accepta pas une seule fois de s'asseoir à la table des siens. Un jour, cédant à l'importunité d'un Père, il consentit à l'accompagner à la magnifique campagne de sa famille, la *Villa Mattei*, sur la cime occidentale du Mont Cœlius ; mais ce fut à la condition expresse que son nom ne serait pas prononcé, et qu'ils visiteraient la campagne en simples curieux.

Ce même esprit d'humilité rapprochait le P. Mattei, autant qu'il lui était possible, de tous les malheureux. Tout appel le trouvait prêt, dès qu'il s'agissait d'aller dans les hôpitaux et les prisons, ou de confesser les pauvres qui se réunissaient chaque vendredi, suivant l'usage, à l'église Saint-Vital, pour y entendre la doctrine chrétienne expliquée par les novices, et recevoir ensuite une large distribution de pain. Nommé Recteur des collèges de Sienne et de Viterbe, le P. Mattei rencontra des difficultés dont il ne lui fut pas possible de se dégager entièrement. Il se réjouit à la pensée qu'on attribuerait cet échec apparent à son incapacité, et qu'on ne lui confierait plus aucune charge importante. Mais les supérieurs étaient si loin de partager ses idées, qu'après l'avoir donné quelques temps comme compagnon au Maître des novices et au Père Provincial, ils le placèrent à la tête du Collège Romain.

Le P. Mattei ne trompa pas leur confiance Il se livra sans réserve à sa nombreuse communauté avec tout son cœur et le plus ardent désir de lui faire du bien, selon l'esprit de notre vocation. C'est par l'exemple surtout qu'il prêchait l'amour et la pra-

tique de la règle. Quand il était obligé de refuser une demande ou d'adresser un reproche, il le faisait en des termes où l'on voyait percer le motif de la plus grande gloire de Dieu, et nul n'en concevait ni mécontentement ni tristesse. Travaillé par des douleurs qui ne lui laissaient pas un moment de trève, il était plein de compassion pour les autres, et l'on cite des traits de sa délicatesse et de ses attentions qui le faisaient chérir comme un père et vénérer comme un saint.

Le même oubli de sa personne et le plus complet abandon entre les mains de Dieu brillèrent avec éclat dans sa dernière maladie. Non seulement il ne se plaignait de rien, ne témoignait nulle impatience ; mais il n'exprimait pas même ce désir si naturel chez ceux qui souffrent, de savoir ce que les médecins pensaient de son état ; il s'abandonnait purement et simplement, prêt à vivre ou à mourir, ou à languir encore, comme il plairait à Dieu. Le Collège Romain multiplia vainement les prières et les pénitences pour obtenir la conservation de son saint Recteur ; l'heure de la récompense promise aux humbles, était arrivée ; le P. Mattei s'endormit doucement du sommeil des justes, dans la cinquante-huitième année de son âge et la quarantième depuis son entrée dans la Compagnie.

Memoriæ Ms. transmissæ a Coll^o Rom^o ad Exc^mam Domum Matteiam occasione mortis Patris Mattei (Arch. Rom.).

XX AVRIL

Le vingtième jour d'avril de l'an 1601, aux dernières heures du Vendredi-Saint, mourut à Messine le Vén. F. François Gaetano, Scolastique, dont les vertus et les miracles firent commencer en Sicile le procès de béatification. Il était uni par le sang ou les alliances de sa famille aux plus illustres maisons de l'Espagne et de la Sicile. A vingt ans, dit son biographe, il remportait le prix dans tous les exercices de la jeune noblesse ; nul ne savait mieux que lui monter et manier un cheval, chasser, faire des armes, attirer les regards dans les fêtes, les joutes et les tournois, aussi bien que chanter, danser, jouer des instruments et ravir par le charme de sa conversation. En même temps, grâce aux premières leçons de sa mère, nul n'était plus diligent à remplir tous les devoirs d'un prince chrétien. Chaque jour il assistait au saint Sacrifice et récitait l'office de Notre-Dame et le chapelet ; il faisait de larges aumônes aux pauvres, ne souffrait aucune parole qui pût blesser la pureté la plus délicate, et depuis l'âge de dix ans, jeûnait tous les vendredis, par reconnaissance et respect pour la passion du Sauveur.

Toutefois cette vie brillante et pure l'enchantait ; et pour le faire entrer, à la fleur de ses années, dans la voie du mépris du

monde et des saints, il lui fallut une de ces paroles et de ces lumières victorieuses, qui firent jadis de saint Paul un vase d'élection ; il avait alors vingt-trois ans. Sa première démarche fut d'entreprendre une confession générale de toute sa vie ; et bien qu'il n'eût jamais perdu l'innocence de son baptême, il conçut une si vive haine de lui-même, que sortant une fois au milieu de son oraison, pieds nus, couvert d'un sac, une discipline à la main, il alla visiter sous cet appareil de pénitent plusieurs chapelles des campagnes environnantes, et ne rentra le soir dans son château que couvert de sang et de plaies. C'était rompre d'une manière éclatante avec le monde.

La vie crucifiée qu'il mena depuis ce jour, égala celle des plus austères serviteurs de Dieu. Aussi, lorsqu'il entra l'année suivante au noviciat de Messine, dut-il faire par obéissance, à l'exemple de saint Louis de Gonzague, le sacrifice d'une partie notable de ses pénitences ; et ce fut là, de son propre aveu, la plus rude épreuve de sa vocation. Mais le Vén. P. Bernard Colnago lui fit comprendre combien la mortification intérieure est plus excellente, aux yeux de Dieu, que toutes les douleurs du corps. Docile à cet enseignement, le F. Gaetano, sans rien omettre des pénitences extérieures qui lui étaient accordées, fit du détachement absolu de lui-même et de la victoire sur sa volonté propre, l'objet principal, et pour ainsi dire, unique de ses plus vives prédilections.

Lorsqu'on prit après sa mort les premières informations sur sa sainteté, dans l'espérance qu'il serait mis un jour solennellement au nombre des bienheureux, le P. Jean-Baptiste Carminata, qui avait connu familièrement saint Louis de Gonzague, protesta hautement que le F. Gaetano ne lui paraissait nullement inférieur ; et

le Vén. P. Bernard Colnago se déclara prêt à rendre un semblable témoignage et à le confirmer par serment. Le F. Gaetano était âgé de trente-et-un ans et en avait passé huit dans la Compagnie.

JUVENCIUS, *Histor. Soc., part. 5., lib. 24, n. 59, p. 827 seqq.* — *Litter. ann. Societ., ann.* 1601, *p.* 11. — PATRIGNANI, *Menol.*, 20 *april.*, *p.* 180. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 20ª *april.*, *p.* 218. — ID., *Pretios. occupat. morient., c.* 10, *n.* 22. — DREWS, *Fasti Societ.*, 20ª *april.*, *p.* 149. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sic., t.* 1, *p.* 416 *seqq.* — RHO, *Variæ virtut. Histor., p.* 362, 527, 563, 718, 793, 806. — FR. GAETANO, *Vita di Franc. Gaetano, Palermo,* 1649. Cf. CARAYON, *Bibliographie histor.*, *n.* 1845-1848.

---

* Le vingtième jour d'avril de l'an 1674, au collège de Palerme, mourut le P. JEAN SCORSO, zélateur ardent du culte de la très sainte Vierge. Il dirigea pendant vingt-deux ans la magnifique congrégation dite *de la Ferveur*, et sut inspirer à ceux qui la composaient de tels sentiments de foi que nombre d'entre eux renoncèrent au monde et embrassèrent la vie parfaite. Son zèle était sans cesse en éveil pour inventer de nouvelles manières d'honorer lui-même, et de faire honorer par les autres l'auguste Mère de Dieu. Sa pureté était angélique, et il en emporta toute la fleur au tombeau. Son obéissance ne connaissait ni retard, ni excuse, ni interprétation. Son cœur était comme une fournaise ardente d'où s'échappaient sans cesse des flammes qui se répandaient autour de lui et embrasaient les âmes de l'amour de Dieu ; ses frères l'avaient même agréablement surnommé *Olla semper accensa*.

Une autre œuvre non moins féconde du P. Scorso fut une pieuse congrégation de prêtres qu'il animait de son zèle pour la gloire de Dieu et la fidèle observation des devoirs de leur saint état. Cette congrégation fit un bien immense. Il ne manquait plus au serviteur de Dieu que d'être épuré au creuset de la douleur ; sa vertu ne se démentit pas dans l'épreuve, et il n'eut dans son cœur et sur ses lèvres que des actions de grâces à Notre-Seigneur, qui lui donnait avec lui ce nouveau trait de ressemblance. Sa mort fut glorifiée par les regrets et les larmes de tout le peuple de Palerme ; et de longues années après, sa mémoire était encore en vénération. Le P. Jean Scorso était âgé de soixante-quinze ans ; il en avait passé cinquante-neuf dans la Compagnie.

DE BACKER, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 4, *p.* 671. — MONGITORE, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 365. — ANT. NATALIS, *De cœlesti conversat.*, *part.* 1, *cap.* 5, *n.* 55.

---

* Le vingtième jour d'avril de l'an 1723, mourut au collège Romain le P. JEAN-BAPTISTE CONTI, « homme véritablement religieux, dit le P. Patrignani, toujours uni à Dieu et plongé dans l'étude pour l'amour de Dieu ». A part trois années d'enseignement à Sienne, il passa toute sa vie au Collège Romain, comme professeur des hautes facultés ou préfet des études. C'est là qu'il se sanctifia par l'exercice de toutes les vertus et une constante fidélité à ses devoirs. Ennemi de son repos, il ne cherchait aucune distraction au dehors et savait même, sans manquer à l'obéissance ni se singulariser, se priver de celles que la Compa-

gnie accorde à ses enfants ; ou s'il sortait quelquefois, c'était uniquement pour se rendre à une congrégation dont il faisait partie, et assister aux Litanies qui se chantaient le samedi à Sainte-Marie-Majeure, en l'honneur de la Mère de Dieu. Très dur à lui-même, il jeûnait rigoureusement, et en carême, ne faisait qu'un seul repas par jour, se flagellait sans miséricorde, et faisait tous ses exercices de piété à genoux et sans appui. Admirables étaient son zèle à promouvoir les études, son tact, sa délicatesse à diriger les disputes publiques et à veiller à ce que, dans le feu de la discussion, nulle parole ne fût dite qui fût contraire à la charité. Ce panégyrique est court, conclut avec raison le P. Patrignani ; mais pour qui ne s'arrête pas à l'écorce et pénètre jusqu'à la moëlle de la sainteté, il vaut un long discours. Le P. Jean-Baptiste Conti mourut dans la soixante-treizième année de son âge et la cinquante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 20 *april.*, *p.* 190. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1388.

XXI AVRIL

—

Le vingt-et-unième jour d'avril de l'an 1606 rappelle l'heureuse mort du F. Ange Santoro, Scolastique, arrivée au collège de Naples. « C'était, lisons-nous dans le journal manuscrit des défunts du collège, un insigne serviteur de Dieu, humble au possible et merveilleusement jaloux de sa pureté virginale ; aimant au plus haut degré l'étude et la fatigue ; mais en même temps toujours uni de cœur à la majesté divine, et semblant ne pouvoir parler d'autre chose ». Le Vén. P. Bernardin Realino, son confesseur au collège de Lecce, si éclairé dans les voies de Dieu, n'hésitait pas à le comparer à Louis de Gonzague pour sa pureté sans tache et la rigueur de ses austérités. Le F. Ange était alors chargé d'une classe. La plupart de ses élèves embrassèrent la vie religieuse, sous la seule influence de ses exemples et de l'ardeur qu'il leur inspirait pour la piété. Cette influence n'était pas moins salutaire sur les religieux de la Compagnie, bien qu'il ne se permît jamais d'en reprendre un seul, et fût au contraire pour tous de la plus aimable sérénité. Pendant sa dernière maladie, comme son lit était fort incommode, et que plusieurs de ses frères en faisaient tout haut la remarque. « O mes Frères, s'écria-t-il les larmes aux yeux, quel était donc le lit de Jésus mourant ! qui me donnerait

d'expirer avec lui sur la croix »! Trois jours d'avance, Notre-Seigneur lui révéla le moment de son bienheureux passage. Le matin du jour où il expira, le médecin lui ayant dit qu'il vivrait sans doute jusqu'au soir : « Non, répondit-il, car alors il serait trop tard de m'appliquer aujourd'hui les fruits du saint Sacrifice ». En effet, au bout d'une demi-heure, il remit joyeusement son âme à Dieu ; il était âgé de vingt-huit ans.

SANTAGATA, *Istor. della Provinc. di Napoli, t. 3, p.* 242.

Le vingt-et-unième jour d'avril de l'an 1634, mourut à Messine le P. BENOIT MULETO, saint vieillard, que soixante-six ans de vie religieuse n'empêchaient pas de travailler encore, avec toute l'ardeur d'un jeune homme, au salut des pécheurs et à la gloire de Dieu. Il semblait trouver dans la prière et dans l'ardeur de sa charité les forces que lui refusait la nature. Pour se préparer en effet à ses fatigues de chaque jour, il passait une partie de ses nuits en oraison, tantôt devant le saint Sacrement, tantôt, comme saint Ignace, sur la plate-forme de la maison ; il y demeurait des heures entières, les yeux et le cœur au ciel, comme s'il n'eût pu les en détacher. Trois ans avant sa mort, longeant par mer les côtes de la Sicile, et voyant un prêtre que l'agitation des flots tourmentait cruellement, il profita de quelques heures de relâche dans une misérable baie sans ressource, pour gravir seul, malgré ses soixante-dix-huit ans, une montagne voisine, et chercher, à quatre milles de distance, les adoucissements et les remè-

des dont le pauvre malade avait besoin. Cette tendresse de cœur et ce dévouement, qui ne reculaient devant aucun sacrifice, lui méritèrent plus d'une fois les secours de Notre-Seigneur et de ses anges, lorsque toute puissance humaine semblait épuisée; et pour dernière récompense sur la terre, le Sauveur lui révéla d'avance le jour et même l'heure précise où il rendrait doucement son âme à Dieu.

PATRIGNANI, *Menol.*, 21 *april.*, *p.* 202. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 21 *april.*, *p.* 220. — DREWS, *Fasti Soc.*, 21a *april.*, *p.* 151. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sic.*, *t.* 2, *p.* 289-299.

---

* Le vingt-et-unième jour d'avril de l'an 1593, dans la maison professe de Palerme, mourut le F. NICOLAS FRINIO, Coadjuteur temporel, dont le P. Aguilera n'hésite pas à dire qu'il a bien mérité de la Province de Sicile. Il consuma toute sa vie dans les pénibles occupations de manœuvre et de maçon, et travailla à la construction de presque tous les collèges de la Province. Profondément humble et détaché de lui-même, le F. Frinio ne voulait d'autre récompense de ses fatigues que la joie de faire la volonté de Dieu, et de se sacrifier pour ses frères. Comme les supérieurs manifestaient l'intention de reconnaître ses services par quelques égards particuliers, il s'y refusa, disant qu'il était entré dans la Compagnie, non pour être honoré, mais pour se dévouer aux plus bas offices. C'est dans le même esprit d'humilité et d'abnégation, que tout inondé de sueur au milieu des plus rudes travaux, il ne voulait aucun adoucissement : « Comment aurais-je le cœur, disait-

il, d'accepter ou de rechercher dans la religion, à la suite de Jésus-Christ, des choses dont je n'aurais pas même eu l'idée dans la maison paternelle, et que personne n'eût pensé à m'offrir » ? Sa vertu fut soumise un jour à une épreuve délicate. Il en sortit victorieux comme saint Thomas d'Aquin ; mais le danger qu'il avait couru, lui fit concevoir une si vive frayeur, que non content de s'entourer des défenses ordinaires, il s'imposa la loi de ne jamais entrer, à moins d'un ordre des supérieurs, dans une maison où il saurait se rencontrer en présence d'une femme. Le F. Frinio mourut à l'âge de soixante ans.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 322.

XXII AVRIL

Le vingt-deuxième jour d'avril de l'an 1611, mourut à Catane le Vén. P. Bernard Colnago, dont les vertus et les œuvres, durant les trente-trois dernières années de sa vie, semblent égaler ce que l'histoire des saints nous offre de plus surprenant. Et néanmoins quand il se rappelait, déjà vieux, les leçons et les exemples de sa mère, qu'il s'était efforcé de suivre dès ses plus tendres années : « Oh ! que j'avais alors, s'écriait-il les larmes aux yeux, bien plus de courage et d'ardeur que maintenant pour ma perfection » ! Ses talents naturels donnaient les plus magnifiques espérances. A treize ans, il avait parcouru avec éclat le cercle entier des études littéraires et philosophiques, il parlait la langue d'Homère et celle de Virgile comme sa langue maternelle, et adaptait les douze livres de l'Énéide au divin mystère de la Rédemption. Deux ans après, ne pouvant vaincre par ses prières la dure et longue résistance de son père, il s'enfuyait secrètement de la maison paternelle et courait s'enfermer au noviciat de Messine. Il commençait dès le premier jour une vie nouvelle, bien supérieure à celle qu'il avait menée jusqu'alors, mais dont on peut dire cependant qu'elle n'était rien encore auprès de celle que la ma-

gnificence de Dieu lui réservait. Ce fut au collège de Naples et dix-neuf ans plus tard seulement, que s'opéra par un sacrifice héroïque cette dernière transformation.

Bernard Colnago enseignait la théologie avec une grande réputation et les docteurs les plus renommés l'appelaient *le Maître*, lorsqu'il lui vint un jour en pensée, durant son oraison, de se livrer à la risée publique, sous le déguisement et les allures d'un fou. Longtemps il refusa de croire que Dieu lui demandât un tel sacrifice. Les plus spécieux raisonnements se présentaient en foule à son esprit pour l'en détourner ; mais une parole intérieure qui ne lui laissait pas de repos, déjouait toutes ses objections par cette unique réponse, que Dieu est le maître de ses demandes, et qu'il n'appartient pas au sens humain de lui imposer des lois. Un mois entier se passa dans cette lutte ; il comprit que la seule voix de l'obéissance pouvait être en cette matière la voix de Dieu. Il résolut donc d'aller faire part de ses tourments au P. Antoine Lisio, Recteur du collège, bien persuadé, comme il le raconta dans la suite au Vén. P. Lancicius, qu'une pareille autorisation ne lui serait jamais accordée. « Mais quelle ne fut pas ma stupeur, ajoutait-il, quand j'entendis tout à coup cette réponse : Allez, mon Père et faites ce que la grâce de Notre-Seigneur vous a inspiré ! En ce moment, la plus honteuse mort des criminels par la main du bourreau m'eût été cent fois préférable ». Il n'hésita pas cependant ; et peu de moments après, il parcourait, dans un indescriptible accoutrement, avec les gestes et les paroles d'un fou véritable, les places les plus fréquentées de Naples, jouet de la populace et des enfants, mais souffrant moins encore de leurs outrages que de la douleur de ses amis et de

ses disciples, qui gémissaient sur cette belle intelligence perdue.

Ces quelques heures achevèrent de détruire ce qu'il y avait encore en lui de terrestre et d'imparfait. Dès lors, ses conversations de chaque jour et en quelque sorte de chaque heure avec les anges et les bienheureux, mais surtout avec saint Antoine de Padoue, saint François de Paule, sainte Agathe et la très sainte Mère de Dieu, passent pour ainsi dire toute croyance. Jamais ami ne fut plus libre et plus familier avec ses amis. Il leur recommandait et obtenait d'eux la guérison et la visite de ses protégés ou de ses malades, leur communiquait ses sermons et ses projets pour la gloire de Dieu, se plaignait de leurs moindres retards à secourir les malheureux, auxquels il avait promis leur assistance, et semait le plus souvent en leur nom les miracles de tout genre, avec une amabilité pleine de grâce, et une profusion inouïe. Ainsi, rien que pour sécher les larmes d'un petit enfant, il tirait subitement de son sein, aux yeux de toute une famille saisie de stupeur, un charmant oiseau paré des couleurs les plus brillantes.

Toute l'Italie, qu'il parcourait en apôtre, fut, aussi bien que la Sicile, témoin de ces innombrables merveilles ; et cependant par une permission très extraordinaire de Dieu, un des Pères de sa Province, ministre du collège où il vivait, et qui plus tard, après avoir perdu sa vocation, finit d'une manière lamentable, s'acharna si furieusement à le noircir comme menant une vie singulière, peu conforme aux idées de saint Ignace, que cet homme admirable put craindre un instant de se voir chassé de la Compagnie. Bientôt, pour le soustraire à une persécution devenue publique, le P. Claude Aquaviva, juste appréciateur de sa sainteté, dut le faire venir à Rome ; et quand il l'eut vu de plus près, il déclara n'avoir

jamais connu, dans la Compagnie tout entière, un homme aussi mort à lui-même que le P. Bernard, ni qui menât une vie plus crucifiée. Mais après cette épreuve, les dix dernières années du serviteur de Dieu n'en furent pas moins glorieuses. Le Souverain Pontife Paul V voulait le revêtir de la pourpre romaine ; il n'en fut empêché que par ses larmes. Quand il eut rendu le dernier soupir, Notre-Seigneur le fit voir dans le ciel, élevé à un incommensurable degré de gloire, et accueilli par ce beau témoignage de notre bienheureux Père saint Ignace : « Voici un de mes vrais enfants » !

Vies du P. Colnago, Cf. Carayon, *Bibliograph. histor. de la Compagn.*, *n.* 1772-1775. — Juvencius, *Histor. Soc.*, *part.* 5, *lib.* 25, *n.* 21, *p.* 867 *seqq.* — *Litt. ann. Soc.*, *ann.* 1611, *p.* 1. — Patrignani, *Menol.*, 21 *april.*, *p.* 192. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 22ª *april.*, *p.* 221. — Drews, *Fasti Soc.*, 22ª *april.*, *p.* 152. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 1, *p.* 306 *et suiv.*, *p.* 383, 483. — Santagata, *Istoria della Prov. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 424 *et suiv.* — Aguilera, *Hist. Prov. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 566 *seqq.* — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 120. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1296. — Andrade, *Varones ilustres*, *t.* 5, *p.* 347-403. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 106. — Rho, *Variæ virtut. Histor.*, *p.* 19, 322, 841.

---

* Le vingt-deuxième jour d'avril de l'an 1597, à Venise, mourut le P. Jean-Dominique Bonaccorsi, né à Rametta, près de Messine, prédicateur et professeur éminent, tour à tour accueilli par les applaudissements les plus enthousiastes et en butte aux plus rudes épreuves de l'amour propre, mais dans l'humiliation comme

dans l'honneur, également soumis à la volonté de Dieu, et attentif à tirer profit pour son âme de l'une et de l'autre.

Il enseignait la philosophie au collège de Naples sous le trop célèbre P. Denis Vasquez, le principal instigateur des troubles qui agitèrent les premières années du P. Aquaviva. Dans son traité de l'âme, il avait passé rapidement sur la théorie de la multiplicité des âmes dans un même corps, et s'était contenté de taxer cette théorie de fausse et d'erronée. Le P. Vasquez estima que la question méritait plus de développements, et la censure plus de sévérité. Sans tenir compte des observations du P. Bonaccorsi ni attendre qu'il modifiât sa thèse, il réunit lui-même les élèves et leur dicta les corrections à faire dans leurs cahiers. Le professeur garda le silence. Il ne se plaignit qu'à Dieu et au Père Provincial ; c'était alors le P. Salmeron. Celui-ci trouva sa lettre si belle et si mesurée, qu'il la conserva précieusement, comme un modèle de la modestie et de la réserve à garder dans les plaintes adressées aux supérieurs. Il le nomma peu après lecteur de théologie et le P. Vasquez fut envoyé en Espagne.

De plus grands succès, suivis d'humiliations non moins grandes, attendaient le P. Bonaccorsi sur un autre théâtre. Il avait un talent remarquable pour la chaire. Il prêcha dix ans de suite à Venise, « et le dernier jour, dit le P. Aguilera, il était plus goûté que le premier ». La foule se pressait dès le grand matin dans les églises où il devait parler, et d'innombrables gondoles couvraient tous les canaux d'alentour. Aussi les plus grandes villes d'Italie se disputaient la faveur de l'entendre. En 1590, il donna le carême à Naples ; le concours n'y fut pas moins considérable qu'à Venise. Sans cesser de demeurer grave et apostolique, le P. Bonac-

corsi crut pouvoir s'accommoder au goût de ses auditeurs, et il ne se défendit pas assez du genre précieux qui était alors à la mode. L'enthousiasme ne connut plus de bornes et on alla jusqu'à l'applaudir. Les Pères les plus sérieux de la Province s'émurent de cette vogue. Dans une de leurs Congrégations, ils avaient justement protesté contre cet envahissement d'une littérature presque uniquement soucieuse de la phrase et de la description ; et pour conjurer l'influence de cette école sur les jeunes gens destinés à la chaire, ils avaient prié le Père Général d'intervenir et de tracer la vraie direction.

L'autorité, la réputation, les succès du P. Bonaccorsi pouvaient en effet inspirer à plusieurs la pensée de suivre la même voie. Le P. Aquaviva coupa court au mal par une mesure énergique. Il intima l'ordre au prédicateur trop écouté de laisser immédiatement sa station, et le carême fini, de se rendre à Pérouse, où une chaire de rhétorique l'attendait. Le coup était terrible, et si le religieux s'était recherché lui-même, peut-être n'aurait-il pu le supporter. Il se soumit sans murmurer et sans dire un seul mot pour sa justification. « Telle était alors, remarque le P. Aguilera, la vigueur de notre discipline ; il est bon que la postérité connaisse ces grands exemples, de sévérité d'une part dans les supérieurs, et de l'autre dans les inférieurs, de déférence et de soumission ». L'humilité du P. Bonaccorsi toucha vivement le P. Aquaviva ; il lui rendit toutes ses bonnes grâces, le nomma successivement Recteur du collège de Vérone et de Mantoue, et lui permit même de reprendre ses prédications. Mais les forces du serviteur de Dieu étaient brisées sans retour. Il fut envoyé à Venise, et c'est là que déchargé de toute sollicitude, uniquement occupé de Dieu et des pensées

de l'éternité, il rendit le dernier soupir, au milieu des témoignages d'estime et de douleur de toute la ville, à l'âge de cinquante-sept ans ; il en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Litter. Ann. Societ., anno 1597, *p.* 38. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 364 *seqq.* — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 1. *p.* 288 *et suiv.* ; *t.* 2, *p.* 148 *et suiv.*

---

* Le vingt-deuxième jour d'avril de l'an 1761, mourut à Pistoie le P. Philippe Trento, l'apôtre de cette ville et de tout le diocèse, qu'il évangélisa sans relâche l'espace de quarante ans. Un témoin oculaire assure qu'il n'a trouvé nulle part le peuple mieux instruit des vérités de la religion, la fréquentation des sacrements plus en honneur, les désordres et les scandales plus rares, surtout dans les campagnes, et il n'hésite pas à en attribuer en grande partie le mérite au zèle de l'homme de Dieu. Après avoir consacré quelques mois chaque année aux missions du dehors, le P. Trento s'enfermait le reste du temps à Pistoie, et s'y dévouait aux ministères les plus humbles et les plus laborieux, l'enseignement de la doctrine chrétienne, la visite des prisons et des hôpitaux, l'assistance des moribonds, pour laquelle il avait une grâce spéciale.

Mais son apostolat par excellence fut celui des enfants vagabonds et abandonnés. Il n'avait pu voir, sans une compassion profonde, ces malheureux dont personne n'avait souci, errer par

troupes dans les rues et les places publiques, livrés à tous les vices qu'engendrent l'ignorance et la misère, effrontés, voleurs, tellement qu'il était passé en proverbe de dire : « Enfant de Pistoie, gibier de potence ». Le P. Trento entreprit de les arracher à cette double dégradation physique et morale, et d'en faire des hommes et des chrétiens. A l'aide de petits cadeaux, de friandises et de quelque menue monnaie, il sut d'abord les apprivoiser et se les attacher ; puis les réunissant dans la grande salle de la congrégation des artisans, il leur faisait le catéchisme, les préparait à la première communion et à la confirmation, et pour les prémunir contre les dangers du désœuvrement, les plaçait en apprentissage chez d'honnêtes ouvriers qui voulaient bien leur servir de maîtres et de gardiens.

Les habitudes d'indépendance de ces enfants n'étaient pas réformées en un jour, et le P. Trento n'avait pas peu à faire pour réprimer leurs saillies. Mais rien ne le décourageait, ni leurs incartades répétées, ni les railleries et les oppositions que plusieurs ne lui épargnaient pas, même autour de lui. Toute son ambition était d'empêcher, ou du moins de diminuer l'offense de Dieu. Souvent, au moment où quelques-uns, cédant à de funestes suggestions, allaient s'abandonner à de fâcheux écarts, il apparaissait tout à coup, et par sa présence, déjouait leurs desseins les plus secrètement concertés ; ils se demandaient avec étonnement s'il n'avait pas été instruit de tout par une voie surnaturelle. L'affection qu'il leur portait était sans bornes ; il la puisait au Cœur même de Notre-Seigneur : « Une mère, disait-on, n'aurait pu faire davantage ». Avec la permission de ses supérieurs, il se privait de dessert toute l'année pour ajouter quelque régal

à leurs maigres repas. On cite même des grâces merveileuses obtenues du ciel en leur faveur.

L'un d'eux, apprenti cordonnier, travaillait un jour sur la rue en avant de son échoppe. Un âne vint à passer, et de sa charge, heurta le banc sur lequel il avait mis ses outils et le renversa. Il se lève furieux, et courant après l'âne, lui plonge son tranchet dans les flancs, et s'enfuit très effrayé de ce qu'il venait de faire. La nouvelle en arrive bientôt au P. Trento, qui se hâte d'accourir, pour essayer de réparer le mal, s'il est possible. La pauvre bête perdait le sang en abondance ; on parlait déjà de l'abattre. Le Père s'y oppose, et dit qu'il suffira de mettre un emplâtre sur la plaie ; on ne put s'empêcher de sourire du remède ; mais par respect pour le saint homme, on l'appliqua. Le lendemain, au milieu d'une foule nombreuse, étonnée de retrouver l'animal encore vivant, l'emplâtre fut levé ; il ne restait nulle trace de blessure. Les cris mille fois répétés : « Miracle ! miracle » ! éclatèrent aussitôt, et le Père eut grand' peine à se dérober à une ovation.

Le P. Trento mourut dans soixante-treizième année de son âge, entouré de l'estime et de la vénération universelle, acclamé comme un saint par l'immense multitude qui se pressait à ses funérailles ; il avait passé cinquante-quatre ans dans la Compagnie.

Compendio della vita (ms.) del P. Filippo Trento dal P. Carlo Leoni *(Archiv. Rom.)*.

XXIII AVRIL

—

Le vingt-troisième jour d'avril de l'an 1609, mourut saintement à Nangasaki le P. ORGANTINO DE BRESCIA, l'un des plus vénérés apôtres du Japon, qu'il évangélisait depuis trente-neuf ans. Né à Casto-di-Valsabia, dans les États de Venise, à une époque où les flottes musulmanes désolaient une grande partie de la Méditerranée, sa pieuse mère tressaillait de joie en l'entendant répéter fréquemment aux compagnons de ses premiers jeux : « Oh ! si nous pouvions aussi tomber dans les mains des Turcs et mourir sous leurs coups, martyrs de la sainte foi, pour Notre-Seigneur Jésus-Christ » ! Tourmenté jeune encore d'une douloureuse hernie que les médecins déclaraient incurable, il eut recours à la Reine des anges, et lui fit vœu de se rendre en pèlerinage à Lorette, si elle le guérissait. Au même instant son mal disparut ; et sans tarder, il se mit en route. Mais cette première faveur n'était que le prélude de celles bien plus excellentes dont il allait être comblé. Pendant qu'il voyageait seul en priant : « Je sentis dès le premier jour, dit-il, mon âme inondée de délices que je n'avais encore jamais goûtées, et qui semblaient destinées, non à un pécheur tel que moi, mais aux plus intimes amis de Dieu » ! Elles ne cessèrent de croître les jours suivants ; et quand le jeune pèlerin parvint

au seuil de la sainte chapelle, il ne se reconnaissait plus lui-même, tant le désir des choses célestes avait effacé de son cœur l'amour des joies d'ici-bas. Rentré dans la maison paternelle avec l'inébranlable résolution de la quitter bientôt pour toujours, il dut cependant consacrer quelque temps au réglement de ses affaires ; mais à peine accordait-il ça et là quelques heures à sa famille ; il ne voulait pas même habiter sous le même toit ; enfermé dans une solitude voisine, il donnait à l'oraison et aux exercices d'une très rude pénitence, la plus grande part de ses jours et de ses nuits. Huit mois après, il disait le dernier adieu à sa mère, entraînant ses deux frères au noviciat ; et cette généreuse femme, au moment de demeurer seule sur la terre, privée de son époux par la mort, et de ses enfants, qui allaient la quitter pour Dieu, les bénissait d'un œil serein, en rendant grâce à Notre-Seigneur de les prendre tous trois pour lui.

Organtino n'oublia pas, dans la Compagnie, les premiers désirs de son enfance, de beaucoup souffrir et de verser son sang pour Jésus-Christ. En attendant la permission de partir pour l'Orient, il s'exerçait par d'étonnantes austérités à tout ce que les lettres des successeurs de saint François Xavier promettaient de plus pénible aux nouveaux apôtres ; et nous savons par son propre aveu que ses trente-neuf années de missions furent comme un perpétuel enchaînement de croix. Mais aussi, bien peu d'hommes apostoliques eurent une plus large part à la formation et au merveilleux accroissement de l'Église Japonaise. Dans une seule de ses premières années, il baptisa jusqu'à onze mille néophytes. Le redoutable Nobunanga l'accueillait presque avec les mêmes honneurs que le roi de Bongo avait accordés au grand Xavier ; et

quand la persécution se fut déchaînée avec fureur, versant à flots le sang des martyrs, Taïcosama lui-même déclara solennellement que, dans son édit contre les prêtres de l'Occident, il n'entendait comprendre en aucune manière le saint vieillard de Méaco.

JUVENCIUS, *Histor. Soc.*, *part.* 5a, *l.* 20, *n.* 41, *p.* 630. — BARTOLI, *Il Giappone, l.* 1, *p.* 122, 128, 145 *et suiv.* ; *l.* 2, *p.* 309, 350 ; *l.* 3, *p.* 497 ; *l.* 3, *p.* 626 *et suiv.* — CRASSET, *Histoire de l'Église du Japon, t.* 1, *l.* 6, *n.* 82, *p.* 413 *et suiv.* ; *t.* 2, *l.* 11, *n.* 10, *p.* 16, *n.* 15, *p.* 25, *n.* 21, *p.* 29. — CHARLEVOIX, *Hist. du Japon, t.* 2, *p.* 437 ; *t.* 3, *p.* 67 *et suiv.*, *p.* 450 ; *t.* 4, *p.* 6 *et suiv.*, *p.* 232. — PATRIGNANI, *Menol.*, 22 *april.*, *p.* 210. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 8a *nov.* — DREWS, *Fasti Soc.*, 17a *mart.*, *p.* 103. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 642. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 1, *p.* 525 ; *t.* 2, *p.* 446. — CARAYON, *Bibliogr. historiq.*, *n.* 586, 594, *etc.* — CRÉTINEAU-JOLY, *Hist. de la Compagn.*, *t.* 2, *c.* 8, *p.* 389, 411. — SOLIER, *Histoire ecclésiast. du Japon, t.* 2, *l.* 11, *n.* 111, *p.* 44, *n.* 133, *p.* 66.

XXIV AVRIL

—

Le vingt-quatrième jour d'avril de l'an 1607, au collège de Mantoue, sa patrie, mourut le F. Jacques Magni, Scolastique, le jour même où deux ans auparavant il était entré au noviciat. On admirait en lui un ardent désir de plaire à Dieu et de le servir de la manière la plus parfaite. A une humilité profonde, à une obéissance ponctuelle, il joignait une grande fidélité à l'observance des moindres règles. Son union à Dieu était si étroite et si continuelle, que dans l'intérêt même de sa santé, on crut devoir le charger de plusieurs occupations extérieures. Mais il s'efforçait vainement de distraire sa pensée de Dieu ; son cœur s'envolait toujours vers Celui qui était son unique trésor. Animé de la plus tendre charité pour ses frères, Jacques Magni aimait à les rencontrer et récitait alors pour eux un *Ave Maria*. Après dix-huit mois de noviciat, il fut pris d'un crachement de sang qui donna les plus vives inquiétudes, mais n'altéra en rien sa sérénité. Par obéissance, il consentit à prier pour sa guérison, et à retourner à Mantoue respirer l'air natal. Mais il était mûr pour le ciel. Digne frère de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas, il s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, à l'âge de dix-sept ans.

Litter. Ann. Societ., anno 1607, *p.* 67. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 24ª *april., p.* 224. — PATRIGNANI, *Menol.*, 24 *apr., p.* 219. — GUIDÉE, *Ménologe*, 24 *avr., p.* 137.

Le vingt-quatrième jour d'avril de l'an 1683, mourut en odeur de sainteté à Manille le P. JEAN-ANDRÉ PALLAVICINO, de l'illustre famille génoise de ce nom, digne compagnon du Vén. P. Jacques de Sanvitores dans les belles missions de Maralaya et de Mindoro, apôtre des sauvages contrées de Samboangan, que les Espagnols appelaient le théâtre des âmes vaillantes ; Recteur de Manille et de Cuvite, le rendez-vous des chrétiens et des idolâtres de toute langue ; enfin malgré ses infirmités et ses prières, Supérieur de toutes les missions et de la Province des Philippines, durant les dernières années de sa vie. De si longs et de si rudes travaux semblaient également réclamer la vigueur du corps et de l'âme, et cependant le P. Pallavicino avait quitté l'Europe avec une santé qui demeura toujours chancelante. Ni la faim, ni la soif, ni les dévorantes ardeurs du climat, ni les torrents, ni les précipices, rien n'était capable de l'arrêter. La frugale nourriture des indigènes lui semblait même trop délicate. Il accablait son corps épuisé, de tant de flagellations, de jeûnes et de cilices, qu'on eût pu croire qu'il avait un tempérament de fer, et selon l'expression de son biographe, toute une vie de pécheur à expier. Sa pureté au sein de la barbarie était si parfaite, que dans une confession générale de quarante-trois ans, qu'il fit peu de temps avant sa mort, il déclara ingénument, malgré une conscience naturellement portée au scrupule, ne pas ressentir l'ombre d'un doute ou

d'une inquiétude. Tous les jours depuis qu'il avait eu pour la première fois le bonheur de monter à l'autel, il se confessait avec une très vive contrition avant le saint Sacrifice. L'opinion de la sainteté du P. Pallavicino était si ferme et si haute, que ses supérieurs lui permirent le vœu héroïque, non seulement de ne jamais commettre aucune faute vénielle de propos délibéré, mais de choisir et d'exécuter toujours jusqu'à son dernier soupir, tout ce qu'il jugerait être pour la plus grande gloire de Dieu!

Velarde, *Historia de la Provincia de Philippinas, Manila,* 1749, *p.* 354.

---

* Le vingt-quatrième jour d'avril de l'an 1671, mourut à Gênes, sa patrie, le P. Hippolyte Durazzo, d'une illustre famille où les traditions de la plus ardente piété s'alliaient à l'éclat de la fortune et des honneurs ; on l'appelait la famille des anges. A quatorze ans, ses cours de littérature et de philosophie terminés, Hippolyte fut envoyé à Rome où il étudia le droit et la théologie ; et à vingt-et-un ans, il reçut du pape Innocent X le titre de prélat. Mais déjà, au seuil de ce brillant avenir, le monde lui était à charge. La mort d'un de ses frères, brusquement emporté dans sa vingtième année, acheva de le désillusionner. De retour à Gênes, il ne montrait plus de goût que pour les plus humbles et les plus rebutants offices de la charité dans les hôpitaux. Sa résolution de dire adieu au monde devenait de plus en plus manifeste. Vainement on fit miroiter à ses yeux l'éclat de la pourpre, et comme il n'était pas dans les ordres, celui d'une ri-

che alliance. Ces tentatives achevèrent de le décider ; il reçut le sacerdoce, et s'arrachant à toutes les séductions, il franchit, à l'âge de vingt-sept ans, les portes du noviciat de Gênes.

Les plus douces consolations furent le prix de son sacrifice. Auprès de ces joies, « que sont, disait-il, les prélatures, et la pourpre, et toutes les grandeurs de Rome » ? A voir son nom avec celui des autres novices sur le tableau près de la porte, il tressaillait d'allégresse. Occupé aux plus humbles emplois de la cuisine, il savourait avec un contentement inexprimable cette pensée qu'il n'avait rien à envier à saint François Xavier, convertissant les Indes, parce qu'il faisait comme lui la volonté de Dieu. Toutes les vertus lui étaient chères ; mais au premier rang le P. Durazzo mettait l'obéissance ; la note caractéristique de l'enfant de la Compagnie, disait-il, devrait être celle-ci : « *passionné pour l'obéissance* ». Il voulait que l'obéissance fût inspirée par l'amour : « Aimer par obéissance, obéir par amour », était sa devise.

Toute son ambition eût été de vivre ignoré et de se dépenser dans l'emploi le plus obscur ; mais sa vertu et ses rares qualités étaient dignes de paraître au grand jour. Il fut tour à tour professeur de philosophie et de droit canon, Maître des novices, Préfet des études, Recteur du collège de Gênes, Préposé de la maison professe de la même ville. La Providence, remarque son biographe, voulait le faire passer par toutes les charges de la Compagnie, pour laisser à la postérité d'admirables exemples de gouvernement. En entrant dans une fonction, son premier soin était de se tracer certaines règles particulières et certaines industries, pour s'aider à la remplir dans toute son étendue et toute sa perfection. Il n'avait en vue que le bon plaisir de Dieu : « Ne

m'enorgueillir de rien, disait-il, ni du rang, ni de la science, ni des applaudissements; tout est vanité, hors plaire à Dieu ; et cela un frère Coadjuteur, simple, ignorant et oublié de tous, le peut faire mieux que moi ».

De cruelles douleurs de goutte vinrent de bonne heure exercer sa patience. Le P. Durazzo les accueillit comme un présent de la main de Dieu ; il y joignait de longues heures d'oraison, des jeûnes fréquents, de rigoureuses macérations. Peu à peu le mal envahit toutes les parties de son corps, sans altérer jamais sa sérénité : « Il faut, disait-il, se consumer et mourir comme Jésus ». Dans une crise plus violente, le médecin lui demandait s'il désirait quelque chose pour calmer ses douleurs : « Rien, répondit-il, que d'aller voir mon Dieu ». Peu de temps après, les désirs du fidèle imitateur de Jésus crucifié étaient exaucés. Le P. Durazzo n'était âgé que de quarante-sept ans ; il en avait passé vingt dans la Compagnie.

Campora, *Vita del P. Ippolito Durazzo..*, *Genova*, 1690. — Patrignani, *Menol.*, 24 *april.*, *p.* 221 *et suiv.*

XXV AVRIL

—

* Le vingt-cinquième jour d'avril de l'an 1676, mourut à Bormio, collège de la Province de Milan au pied des Alpes, le P. Paul Sfondrati, petit-neveu du pape Grégoire XIV, et frère du cardinal Sfondrati, abbé de Saint-Gall, fameux par plusieurs ouvrages savants, entre autres par sa *Gallia vindicata*. Paul Sfondrati fut envoyé de bonne heure au collège des Nobles de Parme, avec Jean, son plus jeune frère, qui le suivit plus tard dans la Compagnie. Par complaisance pour ses parents plutôt que par vocation, Paul entra dans l'état ecclésiastique où ses rares qualités lui promettaient les premiers honneurs de l'Église. D'une conduite irréprochable aux yeux des hommes, il ne laissait pas de prendre part à des divertissements qui semblaient peu en rapport avec sa profession. Il revenait, un soir de carnaval, d'une fête mondaine, et il se repaissait encore avec délices des triomphes qu'il y avait remportés auprès des dames par sa bonne grâce et son esprit, quand un inconnu l'arrête brusquement, lui met un pistolet sur la poitrine, et promenant sur son visage, pour bien le reconnaître, la lumière d'une lanterne, murmure avec dépit : « Ce n'est pas lui », puis relevant son arme, se retire d'un pas rapide. Cette rencontre, qui aurait pu se terminer d'une manière si tragique

et le jeter brusquement dans l'éternité au sortir d'un bal, amena des pensées plus sérieuses dans l'esprit de Paul Sfondrati. Dédaignant des espérances qui tiennent à un fil si léger, il forma sur l'heure le dessein de s'attacher à des biens plus stables, et quelques semaines s'étaient à peine écoulées, qu'il allait frapper à la porte du noviciat de Milan ; il était dans sa dix-neuvième année.

Cette ferveur ne s'attiédit pas avec l'impression qui l'avait fait naître. Pleinement désabusé du monde, Paul Sfondrati tourna toutes ses pensées vers Dieu, les âmes et les intérêts éternels. Telle était l'ardeur avec laquelle il travaillait à sa perfection, que les religieux les plus anciens le considéraient déjà comme leur maître dans les voies spirituelles. Le caractère propre de sa vertu fut l'amour des âmes. Simple Scolastique encore, c'était son bonheur pendant les vacances d'accompagner les missionnaires dans leurs courses apostoliques. Nommé Recteur du collège de Côme, même avant d'avoir fait sa profession, il consacrait aux œuvres de zèle tout le temps dont il pouvait disposer, et bientôt on ne parla plus dans la ville que du saint Recteur de Côme. A l'époque des vacances, il se donnait plus largement carrière, et recueillait partout de grands fruits. Des grâces réputées miraculeuses ajoutèrent plus d'une fois leur autorité à celle de sa parole. Enfin les supérieurs le déchargèrent des soucis du gouvernement, et il put suivre en liberté les mouvements de son zèle. La Valteline, les comtés de Bormio, de Chiavena, furent tour à tour le théâtre de ses prédications ; les peuples, attirés par le bruit de sa vertu, accouraient de toutes les campagnes environnantes pour l'entendre. A la procession de pénitence qui termina l'une de ses mis-

sions, et où la croix des femmes fut portée par la marquise, sa mère, il n'y eut pas moins, assure-t-on, de quatre-vingt mille personnes.

Des hérétiques habitaient en grand nombre la Valteline et les montagnes voisines de la Suisse ; le P. Sfondrati tourna toutes ses pensées vers leur conversion. Le P. Oliva, Général de la Compagnie, bénit son entreprise, et le vaillant apôtre s'engagea résolument au milieu de ces populations, au chant des Litanies. Chose extraordinaire : il fut accueilli partout avec bienveillance et une sorte de vénération. Tout semblait lui promettre les plus heureux succès, quand Dieu l'arrêta tout à coup par une violente maladie qui le conduisit rapidement au tombeau. Le P. Sfondrati n'avait que trente-six ans et en avait passé dix-sept dans la Compagnie

---

Patrignani, *Menol., 25 apr., p.* 236.

---

* Le vingt-cinquième jour d'avril de l'an 1773, quelques mois seulement avant la suppression de la Compagnie, mourut à Padoue le P. Daniel Farlati, qui a laissé dans son *Illyricum Sacrum* un beau monument de sa science et de son dévouement à l'Église. Après les épreuves ordinaires du noviciat, de la régence et des études, il fut envoyé à Padoue pour aider le P. Philippe Riceputi, que les supérieurs avaient chargé d'écrire l'histoire des églises d'Illyrie. Pendant vingt ans, les deux religieux fouillèrent ensemble tous les dépôts littéraires de ce pays, et n'en rapportèrent pas moins de trois cents volumes manuscrits. Mais à peine

avaient-ils commencé à mettre en œuvre ces immenses matériaux, que le P. Riceputi mourut, et le P. Farlati demeura seul chargé de l'entreprise. Il écrivit cinq volumes in-folio dont le cinquième fut publié après sa mort par les soins du P. Jacques Coleti, son continuateur.

Ce travail aurait pu suffire à l'absorber tout entier ; le P. Farlati ne laissait pas d'y joindre les autres ministères d'un ouvrier apostolique, la confession, la direction des âmes, la prédication, la visite des malades et des moribonds, et surtout celle des prisonniers. Il entourait ces pauvres gens d'une charité toute maternelle ; il les consolait, recueillait pour eux des aumônes, souvent même obtenait leur mise en liberté ; enfin il préparait à paraître devant Dieu ceux qui devaient subir le dernier supplice. Pendant plusieurs années, il fut l'inséparable compagnon du P. Antoine Contarini dans ces œuvres de miséricorde. Quelles que fussent ses occupations, il ne laissait jamais passer une semaine sans aller visiter ses chers captifs. Aussi nul d'entre eux ne pouvait se dérober à l'influence irrésistible de cette bonté, et les plus obstinés se rendaient à la fin et revenaient à Dieu.

Du reste, le P. Farlati exerçait partout cette même puissance pour le bien ; plus d'une fois, il se jeta entre des ennemis qui avaient déjà tiré l'épée, et les réconcilia. Son affabilité, son humeur douce et enjouée, son empressement à rendre service lui gagnaient tous les cœurs. A ces qualités que les hommes apprécient peut-être davantage, il joignait les vertus religieuses les plus solides, l'amour de la pauvreté et de l'obéissance, une pureté angélique, une mortification rigoureuse, une soumission entière à la volonté de Dieu, qu'il voyait et chérissait dans tous les évé-

nements. Le serviteur qui portait à Venise pour le faire imprimer le premier volume de son ouvrage, le perdit en route; toutes les recherches pour retrouver le précieux manuscrit furent infructueuses; le P. Farlati recopia lui-même sans se plaindre les huit cents pages in-folio qui le composaient.

La guerre implacable déclarée à la Compagnie remplissait d'une douleur intime et profonde son âme aimante, mais n'y jetait aucun trouble inquiet. Comme un de ses amis exprimait devant lui la crainte de voir éclater bientôt la catastrophe suprême : « Eh bien, répondit-il, faisons le bien, tant que nous le pouvons; arrive alors ce que Dieu voudra. *Eia, bonum dum licet agamus; tum quæ Deo placita eveniant* ». Notre-Seigneur lui épargna le spectacle de cette grande épreuve. Le P. Farlati revenait de voir ses prisonniers, quand il fut saisi d'une fièvre ardente, et six jours après, il rendait le dernier soupir à l'âge de quatre-vingt-trois ans, dont il avait passé soixante-six dans la Compagnie.

Illyrici sacri tomus 5[us]; Notice en tête du volume, par le P. Jacques Coleti. — Caballero, *Biblioth. Script. Soc. Jes., supplem.* 1[um], *p.* 129. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 546, *et t.* 2, *p.* 1283. — *Biographie univers.*

XXVI AVRIL

—

Le vingt-sixième jour d'avril rappelle l'heureuse mort du P. ALFIO MANFITI, arrivée l'an 1635 dans notre collège de Noto en Sicile. Il se fit remarquer par un grand amour du recueillement et de la solitude, et un zèle infatigable au tribunal de la pénitence ; il ne connaissait, peut-on dire, que sa cellule et son confessionnal. Il avait une grâce particulière pour instruire ses pénitents et imprimer dans leurs cœurs l'amour de la vertu. On les reconnaissait entre tous les autres à leur esprit de piété. Il semble que le P. Manfiti eut quelque avertissement de sa fin prochaine. Comme il parlait un jour dans une congrégation d'hommes, il fut frappé d'une attaque de goutte ; il acheva néanmoins son entretien ; mais en se retirant, il dit à un des assistants : « Dieu m'appelle à lui ». Et en effet, peu après il rendit le dernier soupir.

NADASI, *Ann. dier. memor.*, 26ª *apr.*, *p.* 229. — DREWS, *Fasti*, 26ª *apr.*, *p.* 158. — PATRIGNANI, *Menol.*, 26 *apr.*, *p.* 241. — GUIDÉE, *Ménol.*, 26 *avr.*, *p.* 139. — Nous avons reproduit à peu près mot à mot le texte du P. Guidée.

Le vingt-sixième jour d'avril de l'an 1652, mourut à Messine le P. Félix Andrea, missionnaire des plus rudes habitants de la Sicile, dont il fit, jusqu'à l'épuisement complet de ses forces, son troupeau de prédilection. Il avait demandé dans sa jeunesse la grâce de porter l'Évangile dans quelqu'un des royaumes infidèles, où il y aurait le plus à souffrir pour Jésus-Christ. Mais on le trouva si faible de corps, que c'eût été, selon toute apparence, l'envoyer à une mort prochaine. L'obéissance le retint donc en Sicile, surtout pour le salut du peuple des montagnes, et Dieu lui donna, par un secours qui semblait tenir du miracle, la force de faire et de souffrir jusqu'à soixante ans ce que lui eût à peine permis d'oser entreprendre le plus robuste tempérament. Aux fatigues de ses prédications et de ses courses, en toute saison de l'année, par des pays souvent sans route, il joignait le jeûne des anachorètes, et d'autres incroyables austérités. Il se levait toutes les nuits et se flagellait avec une chaîne de fer, jusqu'à ce que son bras n'eût plus la force de frapper. Toujours revêtu d'un cilice, au milieu de ses plus pénibles travaux, jamais il ne permit, ni à la vieillesse, ni à la fièvre, ni même à l'agonie et à la mort, de l'en dépouiller.

Telle était cependant sa faiblesse, mais en même temps son zèle des âmes dans ses dernières années, qu'il fallait le conduire sur un âne jusqu'aux églises, et le porter ensuite à bras dans la chaire pour satisfaire le peuple de Messine ou des villes environnantes, qui ne se lassait pas d'écouter sa parole. Peu de mois avant sa mort, le P. Andrea évangélisait encore ainsi Ragusa, à quatre journées de Messine, d'une voix presque défaillante, mais

avec d'admirables fruits de salut. Ce fut là qu'un jour, racontent les gens du pays, un oiseau sembla vouloir lutter avec lui, et le couvrit si bien de son chant, que le saint vieillard ne parvenait plus à se faire entendre. Alors d'un ton plein de douceur : « O créature du bon Dieu, lui dit-il, tais-toi et ne trouble plus les louanges de ton Seigneur » ; et à la grande stupéfaction de son auditoire, l'oiseau se tut sur-le-champ.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 594.

XXVII AVRIL

—

Le vingt-septième jour d'avril de l'an 1632, mourut à Bivona le P. Antonin Filippazzi, vénéré comme un apôtre et comme un supérieur selon le cœur de saint Ignace, soit dans les nombreuses maisons qu'il eut à gouverner en Sicile, soit dans les missions de l'Archipel, au milieu des Grecs et des Musulmans. L'une de ses plus belles œuvres fut la célèbre congrégation dite des mortifiés, à Syracuse, dont les membres se réunissaient chaque vendredi, pour se livrer à toute sorte d'exercices de pénitences et d'humiliations. Une grande partie de la noblesse, bravant le respect humain pour l'amour de Jésus-Christ, faisait partie de cette réunion, grâce à la salutaire influence du P. Filippazzi, et le peuple suivait avec empressement, comme d'ordinaire, l'entraînement d'un pareil exemple.

Vers la fin du mois d'août de l'an 1619, une flotte sicilienne parut tout à coup en désordre devant Syracuse, encombrée de malades et de blessés. Rien n'était préparé pour les recevoir et les secourir. A la première nouvelle de leur détresse, le P. Filippazzi accourut avec sa congrégation et quelques-uns de nos Pères et Frères. Sous sa conduite, on élève à la hâte, le long du rivage, trois vastes hôpitaux en planches ; puis tous vont mendier

de porte en porte ou chercher dans leurs propres demeures, des matelas, du linge, des couvertures, des remèdes et des aliments de tout genre, portent les malades dans leurs bras, remplissent auprès d'eux toutes les fonctions de serviteurs ; et bientôt ces malheureux sont en état de reprendre la mer, proclamant bien haut qu'ils doivent la guérison de leurs corps et de leurs âmes au dévouement des enfants d'Ignace et des congréganistes du P. Filippazzi.

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p. 79, 272.*

Le vingt-septième jour d'avril de l'an 1710, mourut à Montepulciano le P. CAMILLE-MARIE BORGHESI, insigne missionnaire de la Toscane, de la Sabine, de la Campagne de Rome et de tout le Patrimoine de saint Pierre, durant environ trente ans. Élevé à Sienne dans tous les exercices de la jeune noblesse, il donnait dès lors néanmoins le bel exemple d'aller de temps en temps à l'hôpital de Santa Maria della Scala, pour servir les pauvres malades ; et plus d'une fois, il y porta même sur ses épaules ceux qu'il avait rencontrés gisants au milieu des rues. Bientôt dégoûté des vaines espérances du siècle, il résolut de se donner tout à Dieu, reçut le sacerdoce, et pour mieux travailler à sa perfection, passa quelque temps dans la compagnie des pieux enfants de saint Philippe de Néri. Puis cédant à une inspiration fort extraordinaire de la grâce, il partit un jour pour Rome à pied, en pèlerin, sans papiers ni recommandations d'aucune sorte, et vint ainsi frapper

à la porte du noviciat de Saint-André. Mais voyant qu'on faisait difficulté de l'admettre en cet état, et pour ainsi dire à l'aveugle ; « Sachez, répondit-il, que je ne bougerai pas de ce seuil, et que je ne cesserai pas de frapper, jusqu'à ce que vous m'ayez reçu ». Les supérieurs jugèrent alors que l'on pouvait passer pour cette fois par-dessus les règles ordinaires ; et Camille Borghesi fut admis.

Appliqué peu d'années après aux travaux de la vie apostolique, ses belles missions lui firent bientôt donner par les pauvres habitants des campagnes le nom de Père saint Paul, tant son zèle rappelait le grand Apôtre ; telle était en même temps la puissance peut-être surnaturelle de sa voix, qu'on l'entendait d'une colline à l'autre ; il en profitait à toute heure, durant ses courses, ou bien en traversant les hameaux au milieu du silence de la nuit, pour faire parvenir aux oreilles des pécheurs quelques redoutables sentences sur la mort, l'enfer et le jugement dernier. Les terres où il prêchait la pénitence, rappelaient le spectacle de Ninive à la voix du prophète Jonas. Les foules de ceux qui prenaient part aux flagellations publiques étaient si grandes, qu'à défaut d'une église assez vaste pour les contenir, elles se réunissaient pour cet exercice sur quelque place voisine qu'elles arrosaient de leur sang. Les enfants eux-mêmes obtenaient, à force d'instances, de parcourir les rues en procession, pieds nus, vêtus de blanc, des couronnes d'épines sur la tête, les épaules chargées de croix, chantant tous ensemble les litanies et implorant d'une voix pleine de larmes la miséricorde de Dieu.

Les changements de mœurs et de vie que le zélé missionnaire opérait par les exercices publics de saint Ignace, semblaient plus

étonnants encore. Beaucoup de ses auditeurs demeuraient dans l'église depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, par la seule crainte de ne plus trouver de place à l'heure des instructions ou des méditations suivantes. Pour lui, une grande partie du jour se passait au saint tribunal de la pénitence ou en chaire ; et le soir, il ne laissait pas de se flageller impitoyablement et de rester plusieurs heures en oraison. Les injures de tout genre, les traitements indignes et même les dangers de mort ne pouvaient manquer à un pareil chasseur d'âmes ; loin de s'en effrayer, il faisait prier ses pénitents avec un redoublement de ferveur pour le salut de ceux qui l'outrageaient. La dernière année du P. Borghesi se passa tout entière sur la croix; mais nulle souffrance ne put enchaîner son zèle ni lasser sa patience ; et presque jusqu'à sa suprême agonie, il continua de réconcilier les âmes avec Dieu par le sacrement de pénitence. Quand il eut rendu le dernier soupir, le peuple de Montepulciano, au milieu duquel il avait travaillé pendant vingt-sept ans, le pleura comme son père et se disputa ses reliques comme celles d'un saint.

Patrignani, *Menol.*, 27 *april.*, *p.* 249. — Mazzolari, *Commentarii et Ellogia, p.* 144.

XXVIII AVRIL

Le vingt-huitième jour d'avril de l'an 1575, mourut en odeur de sainteté au Collège Romain le P. Jacques Cerruto, âgé seulement de trente-trois ans. Sa première jeunesse avait été pure; mais quand il eut quitté sa famille pour étudier la médecine à l'université de Padoue, les mauvaises compagnies ne tardèrent pas à l'entraîner, et il oublia complètement le soin de son âme pour se livrer à ses passions. Un jour qu'il était tombé comme par hasard sur une vie de saint Alexis, saisi d'une subite horreur de sa vie criminelle, il supplia instamment Notre-Seigneur de lui faire connaître, par quelque signe sensible, le genre de vie qu'il devait embrasser pour se sauver. Toute la nuit suivante, il eut sous les yeux, sans pouvoir dire dans la suite s'il dormait ou s'il veillait, un personnage vénérable dont la vue le combla de joie, vêtu de la soutane et du manteau de la Compagnie. Persuadé que c'était le signe qu'il avait demandé à Notre-Seigneur, il courut dès le lendemain matin au collège et conjura le Père Recteur de le recevoir sur-le-champ. Après les épreuves ordinaires, subies avec une rare générosité, Jean-Baptiste Velato, Recteur de Padoue, lui permit de partir pour le noviciat de Rome.

Mais le démon ne devait pas se résigner si facilement à lâcher sa proie. L'ennui et le souvenir de ses anciennes joies jetèrent insensiblement le pauvre novice dans une dangereuse langueur. Sa vocation menaçait même, d'un jour à l'autre, d'en être gravement compromise, lorsque ses yeux errant çà et là tombèrent sur ces paroles : « *Ad quid venisti ?* Pourquoi es-tu venu ici » ? Ce fut comme le signal de sa seconde et irrévocable conversion. A dater de cette heure, Jacques Cerruto arracha de son cœur jusqu'à la dernière fibre des affections et des sentiments du monde. Le souvenir de Dieu et de ses péchés ne le quitta plus. Sous la protection de la très sainte Vierge, il parvint, au bout de cinq ans de prières, d'humiliations et de pénitences, à une admirable connaissance de la majesté divine qui le transforma d'une manière plus extraordinaire encore. Une de ses plus vives consolations était de renouveler, avec ses trois vœux, la pleine offrande de tout lui-même à la très sainte Trinité ; et par un exercice analogue à celui du chapelet, il répétait affectueusement cette offrande jusqu'à trois mille fois dans un seul jour. Il avait obtenu entre autres grâces de la Reine des anges, celle de se réveiller chaque nuit durant quelques minutes, pour lui renouveler l'expression filiale de son amour et réciter ses litanies. Quelles que fussent ses épreuves, il s'animait à les supporter sans se plaindre par le souvenir de ses fautes passées, et toute souffrance lui paraissait légère et un présent de l'amoureuse Providence de Dieu.

Sacchinus, *Histor. Societ.*, *part.* 4a, *lib.* 1, *n.* 40 *seqq.*, *p.* 8 *seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 28 *april.*, *p.* 254. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*,

28a *april.*, *p.* 231. — Drews, *Fasti Societ.*, 28a *april.*, *p.* 161. — Rho, *Variæ virtut. Histor.*, *p.* 16, 51, 304, 351.

Le vingt-huitième jour d'avril de l'an 1666, mourut dans la petite ville d'Assoro, en Sicile, le P. Antoine Roberti, émule du Vén. P. Louis La Nuza dans les missions. Sa mère était une véritable sainte; elle lui avait appris de bonne heure à n'aimer que Dieu. Antoine ne connaissait pas de joie plus douce que d'imiter ses vertus, de prier avec elle, de mortifier son corps, et surtout, par une modestie et une pureté angélique, de fuir avec horreur jusqu'à l'ombre même du péché. Entré à l'âge de trente ans dans la carrière apostolique, il prit aussitôt son glorieux prédécesseur Louis La Nuza pour modèle, et sembla presque le faire revivre, par la puissance de sa parole et de ses miracles aussi bien que par sa sainteté. S'épuiser de travail et de souffrance faisait tout le bonheur de sa vie. Tous les jours il s'armait d'une longue tunique de fer et de crin, qu'il ne quittait que pour se flageller à plusieurs reprises, et serrait étroitement avec de petites cordes ses bras tout sillonnés jusqu'au poignet de replis sanglants ou livides. Mais en véritable enfant de la Compagnie, le P. Roberti mettait l'obéissance au-dessus de toutes les autres vertus ; il demandait que son compagnon lui fût toujours donné pour supérieur, afin de ne jamais se conduire suivant sa propre volonté. Il tomba comme un vaillant soldat de Jésus-Christ sur le champ de bataille, au milieu même de ses missions. Les habitants d'Assoro lui firent des funérailles magnifiques, et telles furent les grâ-

ces merveilleuses dont la vénération populaire se disait redevable à son intercession, que l'autorité diocésaine fit faire une enquête juridique en vue d'un procès de béatification. Le P. Roberti n'était âgé que de quarante ans, et en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 860.

XXIX AVRIL

—

Dans les derniers jours du mois d'avril de l'an 1676, mourut saintement en Chine dans la résidence de Pékin, le P. JACQUES RHO, fils du célèbre jurisconsulte Alexandre Rho, Milanais. Son zèle des âmes et ses rares connaissances mathématiques l'avaient fait choisir pour accompagner en Chine le P. Nicolas Trigault, venu en Europe chercher de nouveaux apôtres. Avant même d'arriver au terme de son voyage, le jeune mathématicien rendit à sa mission et à la monarchie portugaise un service de premier ordre, en contribuant plus que tout autre à sauver le séminaire et la ville de Macao. Cette place passait pour imprenable des trois côtés que baignait la mer, mais le quatrième était à peu près sans défense. Une flotte hollandaise venait de mettre à terre tout un corps d'armée qui dès le premier choc s'était emparé des ouvrages extérieurs et se préparait à donner l'assaut. Le massacre ne devait épargner que les femmes, destinées aux derniers outrages, et les enfants au dessous de cinq ans, hors d'état de se rappeler la religion dans laquelle ils étaient nés. A la vue d'une si pressante extrémité, le P. Rho traça le plan, et pressa en toute hâte l'élévation d'un nouveau rempart qu'il fit armer de quatre pièces d'artillerie ; le feu fut si habilement dirigé, que dès les premières vo-

lées, les assaillants furent mis en désordre ; une sortie vigoureuse, dirigée par quinze ou vingt de nos Pères et Frères, acheva de déconcerter les Hollandais et les rejeta dans leurs vaisseaux.

A la cour de Pékin, Rho se signala par un autre genre de services plus pacifiques, mais non moins estimés de l'empereur et des mandarins. La réforme du calendrier fut en grande partie son ouvrage ; le P. Adam Schall en partagea seul la gloire avec lui. Tourmenté dans la fleur de l'âge par de violentes douleurs de goutte qui lui permettaient à peine de faire sans douleur un seul pas. « Je demande seulement à Notre-Seigneur, écrivait-il, de me laisser jusqu'à la fin le libre usage de mes mains et de ma langue, pour que je ne cesse, qu'en cessant de vivre, d'annoncer sa loi sainte, et d'écrire pour sa plus grande gloire sur les sciences ou la religion ». Les honneurs funèbres rendus par les mandarins et par le peuple à la dépouille mortelle de ce grand homme, se prolongèrent près de quinze jours. Les premiers personnages de l'empire réclamèrent son portrait comme celui d'un des plus illustres successeurs du P. Ricci.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *l.* 13, *n.* 217, *p.* 235 ; *l.* 14, *n.* 247, *p.* 413. — Patrignani, *Menol.*, 28 *april.*, *p.* 262. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 27ª *april.*, *p.* 231. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 27ª *april.*, *p.* 160. — Bartoli, *La Cina*, *l.* 3, *p.* 744, 783 ; *l.* 4, *p.* 1094 *et suiv.* — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 384. — de Backer, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 5, *p.* 618. — Pfister, *Notices biogr. et bibliogr.*, *n.* 48. — *Biogr. univers.*

XXX AVRIL

—

Le trentième jour d'avril de l'an 1593, mourut empoisonné par les infidèles dans la ville d'Arima, le P. Joseph Furlanetti, Vénitien. Il évangélisait depuis quinze ans diverses provinces du Japon ; mais les îles du royaume de Goto, et particulièrement le voisinage des immenses fournaises qui servaient à la préparation du sel pour une grande partie de l'empire, avaient été le plus beau théâtre de son zèle. En une seule terre, il avait converti jusqu'à deux mille idolâtres en une fois. De nombreuses chrétientés, où la plus astucieuse persécution ne laissait plus pénétrer aucun missionnaire depuis neuf ans, venaient de refleurir par ses soins et donnaient déjà les plus heureux fruits, lorsque les sectateurs des idoles parvinrent à l'empoisonner. Durant une année entière, le P. Furlanetti porta la mort dans ses entrailles, et ne cessa de ressentir les plus cruelles douleurs. Mais en cet état, non content d'endurer ses souffrances avec une admirable résignation, il invitait encore ses néophytes à se réunir tous les jours auprès de son lit, pour qu'il pût les affermir dans la foi et dans la piété ; et ces pauvres gens assuraient dans la suite n'avoir jamais entendu de si vives et si salutaires exhortations.

Le P. Furlanetti n'était âgé que de quarante-quatre ans ; il en avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 30 *april.*, *p.* 285. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 30ª *april.*, *p.* 235. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 30ª *april.*, *p.* 164. — Ginnaro, *Saverio orientale, part.* 2, *c.* 38, *p.* 294 *et suiv.* — Bartoli, *Il Giappone, l.* 2, *p.* 349. — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 163. — Charlevoix, *Histoire du Japon, t.* 3, *p.* 432.

Le trentième jour d'avril, à Plaisance, mourut en 1707 le jeune F. Louis Costa, novice, âgé de seize ans, vainqueur depuis quelques jours à peine des obstacles qui s'opposaient à son entrée dans la Compagnie. Les bénédictions divines l'avaient prévenu dès son enfance ; et tout en croissant au milieu des plus riantes espérances du monde, il avait choisi pour modèle et sauvegarde de son angélique pureté saint Louis de Gonzague, son patron, et la très sainte Mère de Dieu. Son ardeur à se vaincre et à braver le respect humain, si puissant d'ordinaire sur les enfants, ne reculait pas même devant d'héroïques sacrifices.

Quand il vit, à l'âge de quinze ans, qu'il ne pouvait de longtemps espérer la liberté de suivre sa vocation, il résolut de faire violence au ciel, et d'acheter comme saint Louis de Gonzague, au prix de son sang, la grâce que son père et sa mère lui refusaient. Il commença donc à se flageller trois fois par jour, aux heures que les occupations ou le sommeil de sa famille lui faisaient juger les plus favorables ; mais malgré toutes ses précau-

tions, il ne put empêcher que l'on ne trouvât ses instruments de pénitence tout ensanglantés et qu'on ne les lui retirât. Il apprit donc à les fabriquer lui-même et il continua ses pieux excès : « Ma plus vive souffrance, dit-il un jour à l'un de ses jeunes confidents, serait en vérité de ne pas souffrir perpétuellement pour mon Seigneur ».

Enfin l'autorisation si ardemment désirée d'entrer dans la Compagnie lui fut accordée. Mais au moment de quitter la maison paternelle pour se rendre au noviciat, Louis Costa fut atteint d'une inflammation de gorge incurable. Durant huit jours, il lui fallut subir, quelquefois deux heures de suite, les plus douloureuses opérations ; il s'offrait au fer en souriant, les yeux fixés sur les images de la très sainte Vierge et de saint Ignace. Trois jours avant sa mort, le P. Ange Porto, Recteur du collège de Plaisance, lui apporta sur son lit de douleur la permission de prononcer ses premiers vœux ; il les renouvela encore peu de moments avant d'expirer, pressant sur son cœur et baisant avec joie, comme saint Jean Berchmans, son livre des règles, son chapelet et son crucifix.

Patrignani, *Menologio*, 30 *april.*, *p.* 290. — Mazzolari, *Comment. et Ellog.*, *p.* 143.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE D'ITALIE

1er MAI

—

Le premier jour de mai de l'an 1601, mourut dans la maison professe de Palerme le P. ANTONIN TORRENTINO, directeur d'une des principales congrégations de la très sainte Vierge. Le travail avait épuisé ses forces; mais il mettait un soin extrême à cacher ses douleurs, qui auraient pu lui attirer la compassion des hommes, ne voulant être vu et consolé que par Dieu. Confesseur de nos Pères et Frères, il paraissait toujours prêt à les recevoir, sans témoigner qu'il eût jamais autre chose à faire, ne trouvant rien, en effet, de plus important que de les aider à devenir parfaits, selon la mesure de la grâce qui leur était communiquée. La veille même de sa sainte mort, réduit à une telle faiblesse qu'il pouvait à peine demeurer debout, il ne s'en traî-

na pas moins jusqu'à sa congrégation pour y faire d'une voix éteinte son exhortation ordinaire ; et comme ses auditeurs, émus jusqu'aux larmes de ce spectacle, le suppliaient de se reposer : « Laissez-moi faire, leur répondit-il doucement ; car je n'ai plus que bien peu d'heures, et n'est-il pas juste que je les dépense pour le bien de vos âmes et pour Dieu » !

Litter. Ann. Societ., anno 1601, *p.* 4. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 412. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 1ª *maii, p.* 237.

Dans les premiers jours de mai, moururent en odeur de bénédiction, à la fleur de l'âge, les deux jeunes Frères Scolastiques Joseph Cabarrasi à Palerme en 1568, et François Gravina à Caltagirone en 1582.

Joseph Cabarrasi, à peine sorti du noviciat, unissait dans un très rare degré l'ardeur pour l'étude des lettres humaines auxquelles l'appliquait l'obéissance, et le zèle pour le saint exercice de la prière et de la mortification. Il craignait tellement de perdre quelque chose de sa première générosité à se vaincre, que jusqu'à ses derniers jours, il faisait encore un usage presque continuel d'un rude cilice et d'une discipline armée de pointes de fer qui lui mettait le corps tout en sang. Peu de minutes seulement avant d'expirer, il les abandonna à l'un de nos Pères : « Voilà, lui dit-il en souriant, les armes du combat et de la victoire ; mon Seigneur veut enfin que je les dépose ; mais il ne va pas tarder, je l'espère, à me couronner ».

François Gravina, chargé d'une classe de petits enfants, n'épargnait rien, tout en les instruisant de son mieux, pour en faire des anges de piété et d'innocence. Telle fut la douleur de sa perte, bien qu'il semblât devoir être à peine connu hors du collège, que non seulement le peuple de Caltagirone, mais le clergé même et les religieux du Carmel et de saint François, se réunirent dans notre église pour rendre les derniers devoirs à ce jeune apôtre de vingt-deux ans.

F. Jos. Cabarrasi. — Alberti, *Istoria della Provinc. di Sicil.*, *l.* 3, *c.* 5, *p.* 233. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 174.

F. Fr. Gravina. — Alberti, *Istoria della Provinc. di Sicil.*, *l.* 5, *c.* 4, *p.* 456.

II MAI

—

Le deuxième jour de mai de l'an 1637, mourut à Palerme le P. Jérome Giustiniani, laissant à ses frères d'admirables exemples de vertu, surtout de mépris du monde, et l'un des plus généreux bienfaiteurs de la Compagnie. Vivement sollicité par ses proches de leur abandonner les grandes richesses dont il se dépouillait pour l'amour de Jésus-Christ, avant de prononcer ses derniers vœux : « Ignorez-vous donc, leur répondit-il, ou la pauvreté de ma mère, ou bien l'amour que j'ai pour elle et l'assistance que je lui dois » ?

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p.* 337.

---

* Le deuxième jour de mai de l'an 1788, mourut à Bologne, sa patrie, en très haute réputation de sainteté, le P. Dominique-Marie-Xavier Calvi, zélé propagateur de la dévotion à saint François Xavier, à la très sainte Vierge et au Sacré Cœur de Jésus. Dès son entrée au noviciat de Saint-André à l'âge de seize ans, il avait joint à ses noms de baptême celui de l'apôtre des Indes. Bientôt il obtint de son céleste protecteur des grâces insignes ; à trois

reprises au moins, il fut arraché des bras de la mort par sa puissante intercession; dans une horrible tempête qui avait obligé, pour alléger le navire, à jeter les marchandises à la mer, il fut sauvé avec tout l'équipage à l'invocation de son nom, et en mettant pied à terre, il trouva apporté par la vague, un petit tableau qui le représentait, seule épave échappée au naufrage. En toute circonstance, il exhortait les fidèles à l'honorer, et il aimait à distribuer ses images. Après la suppression de la Compagnie, pouvant disposer de quelque argent, ses libéralités ne firent que s'accroître; il aurait voulu en répandre autant que l'infatigable apôtre avait régénéré d'infidèles dans les eaux du saint baptême.

Une autre dévotion du P. Calvi était celle de la très sainte Vierge. Régent au Collège Romain, compagnon du P. Trento dans les missions du diocèse de Pistoie, directeur de la maison de retraite à Malte, partout il propagea le culte de la Mère de Dieu; entre autres pratiques, il recommandait celle de consacrer tout le mois de mai à cette auguste Reine des Anges. Il n'est pas douteux que cet apostolat, exercé dès la première moitié du dix-huitième siècle, n'ait contribué à l'établissement et à la diffusion d'une dévotion encore à ses débuts, et qui devait prendre plus tard un si merveilleux essor.

Mais c'est au Cœur de Jésus que le P. Calvi se dévoua surtout sans aucune réserve. Peu d'hommes ont répondu avec plus de zèle et d'empressement à la mission confiée par Notre-Seigneur à la Compagnie. Son temps, son influence, sa plume, sa parole, plus tard sa fortune quand il put en user, il donna tout ce qu'il avait. On peut dire qu'il lui revient une grande part dans

le succès des démarches qui amenèrent enfin en 1765 l'approbation canonique par le Souverain Pontife Clément XIII, de la messe et de l'office spécial du Cœur de Jésus.

La Compagnie, battue de toute part en brèche par la persécution, se tournait alors avec angoisse vers son divin Chef, et c'est à son Cœur, on le sait, qu'elle demandait secours et consolation. Or l'image devant laquelle se faisaient les supplications dans l'église du Gesù, avait été retouchée par un peintre romain, sur les instances du P. Calvi ; nulle ne nous semble plus touchante. L'homme de Dieu en fit tirer des copies et les répandit jusqu'aux extrémités du monde, au Tonkin, en Chine et en Amérique. Il ne se bornait pas à ces témoignages d'amour. Il composait lui-même des cantiques et de pieux exercices en faveur de sa dévotion chérie ; il stimulait le zèle de ses amis et les engageait à écrire sur le même sujet ; il obtenait des indulgences et d'autres grâces spirituelles pour les personnes qui voudraient l'embrasser ; il l'établissait dans plus de cent cinquante diocèses ou abbayes ; enfin, plus tard, retiré à Bologne, après la suppression de la Compagnie, il formait un pieux musée où l'on voyait réuni tout ce qui se rapporte au culte du Cœur de Jésus, livres en différentes langues, médailles, tableaux.

Le P. Calvi recueillit lui-même le premier les bénédictions promises par Notre-Seigneur aux âmes dévouées à son Cœur ; il s'éleva rapidement à une très haute perfection. Les vertus de pauvreté, d'obéissance, de mortification, d'union à Dieu brillaient en lui avec éclat ; les grâces extraordinaires elles-mêmes ne lui firent pas défaut ; on le vit en extase, élevé de terre pendant ses oraisons ; la prochaine suppression de la Compagnie paraît lui avoir été ré-

vélée. Faisant, suivant l'usage, l'exhortation spirituelle aux Nôtres la veille de la fête de saint Ignace, le 30 juillet 1773, quelques jours avant la publication du Bref de Clément XIV, il prit pour sujet de son entretien la manière dont il convenait de se comporter dans une si terrible épreuve, afin de répondre aux desseins de Dieu. Pour lui, il ne voulut rien changer aux habitudes de sa vie humble et mortifiée. Il mena dans le monde la vie d'un religieux, et s'éteignit, riche de mérites, entouré de la vénération de toute la ville de Bologne, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Termanini, *Vita e virtù del sacerdote Domenico-Maria-Saverio Calvi...*, *Parma,* 1796. — Abrégé Ms. de la même Vie *(Archiv. Rom.).* — J. Terrien, *Histoire du P. de Clorivière, Paris,* 1891, *liv.* 2, *ch.* 1, *p.* 125, *Note.*

III MAI

—

Le troisième jour de mai mourut, l'an 1601, le P. Claude Migliarese, Recteur du collège de Cosenza. Le Souverain Pontife Innocent IX, qui n'occupa que deux mois la chaire de saint Pierre, lui avait confié l'éducation de ses neveux, et voulait lui donner la pourpre romaine. Sous le pontificat de Clément VIII, aucun des enfants de saint Ignace ne contribua plus activement à déjouer les trames qui menaçaient d'une indigne déchéance le P. Claude Aquaviva, et avec lui l'Institut même de la Compagnie. La dernière année de sa vie, à peine échappé aux ravages de la peste, qu'il venait de gagner auprès du lit des mourants, le P. Claude Migliarese ramena la paix, et à sa suite, toutes les vertus chrétiennes, dans le territoire de Cosenza, si tristement célèbre alors par la violence de ses haines et de ses vengeances.

Enfin nous trouvons, dans les lettres qui annoncèrent sa mort, un trait bien capable de donner une haute idée de son crédit et de sa puissance auprès de Dieu. Tout le pays était désolé par d'innombrables nuées d'insectes, qui dévoraient tout sur leur passage ; la population des campagnes, poussée par le désespoir, s'adressait sans pudeur aux plus infâmes sorciers pour obtenir le secours des démons. Le P. Migliarese accourt à cette déplora-

ble nouvelle, et parle avec tant d'énergie contre ces pratiques infernales, que bientôt une immense procession de pénitence s'organise sous sa conduite, implorant à grands cris la miséricorde divine; et soudain, racontent les Lettres annuelles de la Compagnie, en présence de tout le peuple, un globe de feu descend du ciel avec un grand bruit, et se promène de tout côté, à fleur de terre sur les campagnes, sans y laisser un seul insecte vivant.

Litter. Ann. Societ. Jes., ann. 1601, *p.* 51. — SANTAGATA, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 52 *et suiv.*

Le troisième jour de mai de l'an 1603, mourut au noviciat de Naples, à l'âge de dix-sept ans, le F. FRANÇOIS LAURIA, Scolastique, né à Marsico Nuovo, dans la Basilicate. Il s'exerçait avec un admirable courage à remporter toujours quelque nouvelle victoire, même sur les plus innocentes inclinations de la nature. L'une de ses plus vives joies était de parcourir les rues en demandant l'aumône, de manger à la porte au milieu des pauvres, ou d'être chargé dans les hôpitaux de quelques malades plus dégoûtants. Sa seule peine dans la vie religieuse, disait-il quelquefois en rendant compte de sa conscience, c'était le trop d'égards et de ménagements que lui témoignaient ses frères ou ses supérieurs, quand on lui donnait quelque chose à faire; comme si, ajoutait-il, ce n'était pas assez, pour s'y porter de toute l'ardeur de son âme, du bonheur de plaire à Dieu et de faire sa sainte volonté !

Saisi d'une fièvre violente pendant qu'il travaillait au four et à la cuisine, il accueillit la mort avec une très douce sérénité. Comme on lui demandait, dans ses derniers jours, si quelque faute ou négligence qui pût retarder son entrée dans le ciel, lui faisait alors de la peine : « Aucune, répondit-il, du moins que je sache, durant les dix-huit mois que j'ai vécu au noviciat ». Sentant que son agonie commençait, le F. Lauria demanda instamment à plusieurs reprises d'être porté dans la chapelle, pour y expirer plus près de Notre-Seigneur. Comme on lui refusait cette grâce ; « Du moins, accordez-moi, je vous prie, dit-il les larmes aux yeux, de mourir sur la terre nue, pour l'amour de celui qui m'a aimé jusqu'à mourir sans autre lit que la croix ». Et baisant les plaies de son crucifix : « O mon très doux Jésus, répétait-il, vous voulez que je vous rende mon âme au milieu des anges mes frères, soyez-en mille fois béni ! mais combien il m'eût été plus doux encore, de vous mieux ressembler en ce dernier moment » !

Litter. Ann. Soc., ann. 1603, *p.* 24 *seqq.* — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 105 *et suiv.*

IV MAI

—

Le quatrième jour de mai de l'an 1643, mourut au collège de Palerme le P. Pierre Villafrate, nommé par le P. Claude Aquaviva Maître des novices à l'âge de trente-et-un ans, et presque toujours depuis lors supérieur des plus jeunes religieux de Sicile, durant les trente-deux dernières années de sa vie. Il était demeuré seul héritier des grands biens de sa famille. Orphelin à l'âge de cinq ans, il avait été recommandé par sa pieuse mère expirante, aux soins du P. Joseph Matina. Pierre se montra parfaitement docile aux premières leçons de ce saint homme, et conçut en particulier une dévotion si tendre et si filiale pour la Reine des Anges, qu'on le surnomma bientôt dans Palerme l'enfant de la Mère de Dieu. A vingt-six ans, il devait rendre à son tour le même service à l'un de ses élèves, l'angélique Louis La Nuza, qui lui fut redevable en grande partie de ses héroïques vertus et de sa vocation à la Compagnie.

Toutefois ce n'était point encore assez pour ce fervent serviteur de Marie, de lui consacrer autant d'enfants qu'il avait alors d'écoliers dans sa classe. Pour les multiplier en quelque sorte à l'infini, son zèle lui fit concevoir le plan de la belle congrégation qu'il vint à bout de créer, non sans peine, quelques an-

nées plus tard, sous le titre *de la Ferveur,* et dont il réunit les premiers membres le jour de la Pentecôte de l'an 1628, sous les auspices du Saint-Esprit. Nul n'y était admis qu'après de longues épreuves. Le désir de se consacrer au service de Notre-Dame n'était pas suffisant pour obtenir une pareille grâce ; il fallait encore vouloir mener en son honneur une vie véritablement parfaite. Aussi, sous un seul directeur, dans l'espace de quelques années, plus de sept cents congréganistes, formés à cette école, peuplèrent les noviciats des Ordres religieux de la Sicile ; et moins d'un siècle après la mort du pieux et zélé fondateur, le chiffre de leurs imitateurs s'était accru de plusieurs milliers.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p. 414 seqq.*

Le quatrième jour de mai de l'an 1755, le P. Ignace Visconti, seizième Général de la Compagnie, s'endormit du sommeil des justes à la maison professe de Rome. Ennemi de toute singularité, dit le Ménologe romain que nous reproduisons textuellement, sa conduite toujours uniforme, toujours exemplaire, fut un parfait modèle de la vie de communauté. La sérénité de son front et la paix de son âme restaient inaltérables dans les accidents même les plus fâcheux et les plus imprévus. Outre les temps ordinaires de l'examen et de la méditation, auxquels ne purent jamais le faire manquer les plus importantes occupations, il avait coutume de se recueillir pour prier longtemps, plusieurs fois dans la journée, et de

marquer chaque jour sur une feuille, avec l'exactitude d'un fervent novice, le résultat de son examen particulier, les lumières qu'il tirait de la méditation et les actes de vertu qu'il se proposait de pratiquer. Son génie et l'étendue de ses connaissances brillèrent à Milan, où il enseigna les hautes sciences avec beaucoup de succès ; mais comme il était doué d'un talent tout particulier pour le gouvernement, on le retira tout à coup de l'enseignement pour l'élever à la charge de Provincial. Peu de temps après, le P. Visconti fut nommé Assistant de la Province d'Italie, puis Vicaire général et enfin chargé du gouvernement de toute la Compagnie, malgré tous ses efforts pour se dérober à un tel fardeau.

Pendant les quatre ans à peu près qu'il exerça paisiblement la fonction de Général, sa droiture, sa modération inaltérable, sa charité lui concilièrent l'admiration de nos ennemis mêmes ; il était appelé par les personnages les plus distingués l'ange de la paix. Le P. Visconti mourut regretté de tous, à l'âge de soixante-treize ans. Il paraît qu'il avait eu quelque pressentiment de sa mort prochaine ; car peu de jours auparavant, étant en pleine santé, il voulut faire une confession très exacte de toute sa vie, afin, disait-il, de se tenir prêt à mourir.

Guidée, *Ménologe, 4 mai, p.* 147.

---

* Le quatrième jour de mai de l'an 1602, mourut dans la petite résidence de Santa Cruz au Brésil, le P. Léonard Arminio, épuisé par les fatigues de son apostolat au milieu des Indiens et les souffrances d'une rude captivité dans les prisons de Surinam. Ses

parents l'avaient d'abord engagé dans le métier des armes ; mais bientôt il laissa une profession pour laquelle il ne se sentait aucun goût, et s'enrôla sous le drapeau de saint Ignace. Ses études à peine terminées, il sollicita la faveur d'aller porter le nom de Jésus-Christ aux pauvres tribus indiennes du Brésil. Le champ qui lui fut assigné s'étendait le long des rives de l'Amazone, dans des régions où les Portugais n'avaient pas encore étendu leur autorité. Les ardeurs d'un soleil de feu et la rencontre d'innombrables serpents étaient les moindres dangers que le P. Arminio eût à affronter ; mais son zèle et sa confiance en Dieu triomphèrent de tout. A force de patience et grâce aux mille industries de la plus ingénieuse charité, il parvint à gagner le cœur des barbares qui erraient dans ces solitudes, et il eut la consolation d'en baptiser plusieurs milliers, avec leurs caciques.

Il avait consumé sept années entières à défricher ce sol ingrat, et il était prêt à s'y dépenser toute sa vie, quand les supérieurs lui confièrent le soin de missions plus rapprochées des côtes. Mais en passant près de la Guyane, il fut pris par les Hollandais hérétiques, ennemis jurés de la Compagnie, et jeté dans les cachots de la forteresse de Surinam ou Paramaribo. Il y serait mort de faim ou peut-être aurait péri de mort violente, si le capitaine d'un navire français, Martin Belleville, n'avait obtenu sa mise en liberté. Le P. Arminio reprit sur-le-champ ses travaux apostoliques. Mais ses forces étaient épuisées ; il lutta avec un courage héroïque, le plus longtemps qu'il put, contre le mal qui le minait sourdement, résolu de se dévouer à ses chers Indiens jusqu'à son dernier soupir. Il venait même de se rendre à Bahia pour arrêter avec les autres missionnaires le moyen d'amener à la foi d'autres tribus encore païen-

nes, lorsqu'il fut obligé de demander grâce et de s'avouer vaincu. Envoyé à Santa-Cruz, non loin de Rio-Janeiro, respirer un air plus salubre, il y fut à peine arrivé, qu'une attaque d'apoplexie le frappa subitement, et trois jours après, l'infatigable ouvrier alla se reposer dans le sein de Dieu. Le P. Arminio était âgé de cinquante-sept ans ; il en avait passé trente-sept dans la Compagnie et vingt-deux dans les missions du Brésil.

Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napol.*, *t.* 1, *p.* 197. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 67.

V MAI

—

Dans les premiers jours de mai de l'an 1650, moururent au collège de Parme les deux Frères Scolastiques BARTHÉLEMY GRUMELLO et JÉROME BOLSI, heureux de donner leur vie au service des pestiférés, dans cette horrible contagion qui en quelque mois emporta dix-neuf des Nôtres dans ce seul collège. Ils se préparaient l'un et l'autre aux missions lointaines ; mais quand la peste se fut déclarée, l'occasion de se dévouer leur parut si belle, qu'ils demandèrent sans tarder à faire comme un apprentissage de l'apostolat au lit des mourants, en soignant de leur mieux les corps et les âmes. Cette grâce leur fut accordée, bien qu'avec peine ; ils succombèrent tous deux en peu de jours, laissant d'insignes exemples de vertus à leurs frères. Le F. Grumello avait même reçu d'avance de Notre-Seigneur l'assurance de sa glorieuse mort et prédit que de tous ses compagnons, un seul échapperait au fléau. C'était, au témoignage de son Maître des novices, un jeune religieux d'une perfection déjà consommée, très intimement uni à Dieu par le détachement de lui-même et par la prière, d'une fidélité

inaltérable à toutes ses règles et d'une charité fraternelle dont on rappelait encore bien des années après sa mort d'admirables traits.

F. Barthélemy Grumello. — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6a, *lib.* 15, *n.* 13, *p.* 352. — Alegambe, *Heroes et Victim. charit., ann.* 1630, *p.* 290.

F. Jérome Bolsi. — Alegambe, *Op. cit., p.* 291.

Le cinquième jour de mai de l'an 1640, mourut au noviciat de Messine le F. Coadjuteur François Micciardi, laissant à l'âge de quatre-vingt-sept ans les plus beaux exemples d'indifférence religieuse et d'union à Dieu par la prière. Depuis son entrée dans la Province de Sicile, il avait exercé presque sans interruption l'office de tailleur dans nos collèges, avec autant d'ardeur à servir et à contenter ses frères, que de patience et d'humilité. Cependant le travail et la vieillesse avaient très sensiblement affaibli sa vue. Comme quelques-uns de ses compagnons l'engageaient à laisser au moins en partie ce qui lui causait le plus de fatigue : « Qu'ai-je besoin de mes yeux, répondit le F. Micciardi, si ce n'est pour les consacrer de grand cœur à tout ce que me demande l'obéissance » ? En effet le bon vieillard devint entièrement aveugle. Il vécut encore sept ans dans un état si triste au jugement des hommes ; mais jamais il n'avait paru plus joyeux. « J'ai donné mes yeux à Jésus, disait-il en souriant, et j'en reçois déjà

le prix sur la terre ; oh, que je suis heureux » ! Il ne faisait que prier du matin au soir, et même une grande partie de la nuit, surtout pour nos amis et nos bienfaiteurs ; car ne pouvant travailler désormais au service de la Compagnie, il voulait du moins, disait-il, témoigner sa reconnaissance à ceux qui lui font quelque bien, en appelant sur eux les bénédictions de Notre-Seigneur, comme Notre Père saint Ignace nous l'a si instamment recommandé.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p.* 380.

---

* Le cinquième jour de mai mourut au Collège Romain, où il remplissait les fonctions de Père Spirituel des Nôtres, le P. Charles Santini, en qui se réunissaient, dit son biographe, « l'excellence de la doctrine et la sainteté de la vie ». Il était déjà prêtre et jouissait de quelque réputation en littérature, quand il sollicita l'honneur, à vingt-huit ans, de s'enrôler sous l'étendard de saint Ignace. Aussitôt après son noviciat, il fut chargé de la classe de rhétorique à Raguse, à Ascoli, puis à Florence où il eut successivement pour collègues les célèbres Pères Lagomarsini et Joseph Mazzolari. Les supérieurs lui confièrent ensuite le soin de former les juvénistes de Saint-André. En peu de temps, il les enflamma de sa propre ardeur. L'étude du grec, sans être abandonnée, avait néanmoins subi parmi eux quelque ralentissement. Le P. Santini la remit en honneur, et bientôt ses élèves furent en état de compo-

ser des discours en cette langue et les déclamaient ensuite au réfectoire.

Le P. Santini n'était pas un moins habile maître dans la science surnaturelle. Les dix dernières années de sa vie s'écoulèrent dans les fonctions si importantes de Père spirituel au Collège Germanique et au Collège Romain. Les exemples de sa sainte vie avaient encore plus d'efficacité que ses paroles pour exciter à la perfection. Sa pauvreté était proverbiale : on l'avait vu, chaque fois qu'il changeait de résidence, porter tout son bagage dans un mouchoir ; sa chambre était à peine pourvue du plus strict nécessaire, mais tout y était brillant de propreté. La modestie était aussi une de ses vertus de prédilection ; elle rayonnait sur les traits de son visage ; il plaçait l'angélique pureté de son corps et de son âme sous la garde d'une très sévère mortification. Homme d'oraison, il avait pour maxime de ne jamais mettre de hâte dans ses exercices spirituels, et de s'en acquitter comme s'il n'avait pas autre chose à faire. Il répétait souvent que le grand secret pour être heureux dans la Compagnie, c'est « de se laisser en tout et partout diriger par l'obéissance ».

Un acte de charité fut cause de sa mort. On pouvait craindre qu'en assistant le P. Asdrubal Mattei, Recteur du Collège Romain, dont on attendait à tout moment le dernier soupir, il ne contractât le même mal, auquel il avait une certaine prédisposition, et on lui conseillait de se tenir éloigné du malade ; mais il repoussa ces timides conseils et ne cessa jusqu'à la fin de prêter son ministère au moribond avec la plus attentive charité. Les appréhensions n'étaient que trop fondées ; il fut bientôt lui-même en danger de mort. Voyant la Communauté réunie auprès

de sa couche, le P. Santini l'exhorta une dernière fois à la pratique des vertus solides, et peu après, il remit doucement son âme entre les mains de Dieu. Il était dans la cinquante-troisième année de son âge et la vingt-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Vita del P. Carlo Santini, della Provincia Romana (Archiv. Rom.).

VI MAI

—

Le sixième jour de mai de l'an 1594, mourut saintement au Collège Romain, le P. François Bencio, l'un des humanistes les plus distingués du XVIe siècle, et qui reçut de Baronius le bel éloge d'avoir enfin rendu les muses chrétiennes. Il avait été l'élève de prédilection et presque l'égal du célèbre Antoine Muret, qui plus tard lui dut l'amour des plus belles vertus et sa vocation au sacerdoce. Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, fasciné par le vain éclat du monde et surtout par la gloire des lettres humaines, François Bencio n'avait pu se résoudre à suivre les inspirations de la grâce. Plusieurs songes mystérieux, qui semblaient tenir du miracle, étaient demeurés sans effet. La beauté des anges lui offrant les palmes du ciel en échange de celles qu'il recueillait si avidement sur la terre, l'horreur des démons sortant du puits de l'abîme, la vue même de Jésus en croix s'entretenant avec lui pour triompher de ses résistances, l'avaient ému profondément ; et il était bien résolu à mener une vie édifiante, mais sans vouloir renoncer à cette douce liberté, si pleine de bien-être et d'éclat, dont il jouissait avec ses amis ; lorsqu'enfin renversé de cheval deux fois en un jour, et gravement blessé à la seconde chute, après n'avoir tenu aucun compte de la première, il s'écria enfin comme saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse » ?

Dès son retour à Rome il alla s'enfermer au noviciat de Saint-André ; et ce sacrifice une fois consommé, il changea pour ainsi dire de nature. Toute sa joie fut désormais de se fatiguer, sans en recevoir aucune récompense humaine. Rien ne lui était plus à charge que les fréquentes visites dont l'honoraient les plus illustres et savants personnages de Rome. Sa seule ambition était de former obscurément dans les limites de sa classe, beaucoup d'habiles et pieux écoliers, dignes de la Compagnie et de l'Église. Parmi ceux qui furent alors la gloire du Collège Romain, on ne saurait passer sous silence le jeune Marc-Antoine Muret, digne héritier du nom et des brillantes qualités de son oncle, mais moissonné par la mort à dix-sept ans, et consacrant avant de mourir une grande partie de ses richesses, soit à mettre en sûreté la vertu de pauvres jeunes filles ses compatriotes, soit à en doter deux cents autres que leur seule indigence aurait pu empêcher d'être reçues dans quelque monastère, pour s'y donner tout à Jésus-Christ.

JUVENCIUS, *Histor. Soc. Jes., part.* 5ª, *l.* 24, *n.* 17, *p.* 784. — *Litter. Ann. Societ., ann.* 1594, *p.* 12 *seqq.* — PATRIGNANI, *Menol.*, 6 *maggio, p.* 30. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 6ª *maii, p.* 248. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 215. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 1, *p.* 1285. — BARONIUS, cf. JUVENC. *l. c.* — FELLER, *Dictionn. histor., t.* 1, *p.* 434.

---

* Le sixième jour de mai de l'an 1600, mourut au collège de Naples, à l'âge de cinquante-et-un ans le P. RUTILIO CIAMBERLINI, Romain, l'un de ces hommes, dit son biographe, en qui se vérifia pleinement la parole des Saints Livres : *Vir obediens loquetur*

victoriam (Prov. 21, 28). Le P. Ciamberlini était d'une santé très délicate ; il passa néanmoins la plus grande partie de sa vie dans l'enseignement des belles-lettres et des hautes sciences. A certains jours, il se sentait si épuisé qu'il lui paraissait impossible de faire sa classe ; mais à peine son supérieur lui avait-il dit de compter sur Dieu, il retrouvait une vigueur extraordinaire. Cette vertu de l'obéissance était si manifeste que le P. Ciamberlini n'hésitait pas à lui attribuer tout ce qu'il avait de forces et même la prolongation de sa vie, au milieu des infirmités sans nombre dont il était perpétuellement assiégé.

Le confessionnal était pour le serviteur de Dieu une autre source de tourment. D'une conscience timorée et portée au scrupule, il tremblait sans cesse d'errer, et de se perdre lui-même en perdant les autres ; la tentation lui vint plus d'une fois de se retirer d'un ministère si difficile et si dangereux. Mais docile à la voix de l'obéissance, il reconnut bien vite le piège de l'ennemi, et loin de se dérober aux pécheurs, il les accueillit avec plus d'empressement encore. Une admirable sérénité d'âme récompensa cette générosité. Toutes ses inquiétudes et ses craintes se dissipèrent et firent place à une paix et à une confiance que rien ne troubla plus jusqu'à son dernier soupir.

Litter. ann. Societ., anno 1600, *p.* 69. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 6.

VII MAI

—

Le septième jour de mai de l'an 1586, mourut à Palerme le P. PAUL ACHILLE, en très haute réputation de sainteté. Il exerçait déjà le saint ministère à Parme, sa patrie, lorsque deux de nos premiers Pères, Jacques Laynez et Pierre Le Fèvre, commencèrent à y donner les exercices spirituels de saint Ignace en 1539. Il s'offrit aussitôt à les accompagner avec Jérôme Domenech, Elpidio Ugoletti, Sylvestre Landini et plusieurs autres jeunes hommes du plus haut mérite. Trois ans après, saint Ignace le nommait supérieur des religieux qu'il envoyait étudier à Paris, et ce fut sous le gouvernement du P. Paul Achille, qu'ils adressèrent à notre Bienheureux Père, cette belle réponse, fruit des leçons de leur saint maître, qu'ils étaient également prêts, malgré la difficulté des temps, soit à continuer leurs études sans aucune ressource humaine à la manière des plus pauvres mendiants, soit à aller pieds nus jusqu'aux extrémités de la terre, parmi les infidèles ou les hérétiques, partout où l'obéissance les enverrait.

Mais Dieu destinait surtout Paul Achille à devenir comme le père de la Province de Sicile, et à lui former une multitude de saints religieux, durant les trente-sept dernières années de sa vie. Nul ne semblait avoir dans un plus haut degré le don par

excellence d'un gouvernement paternel, d'autant plus efficace, au témoignage de tous ses historiens, qu'il était plus patient et plus doux. Bien des fois, dit le P. Alberti, pour choisir l'heure favorable de corriger un de ses inférieurs, il sut attendre un mois entier ; sauvant ainsi la vocation de plusieurs, et les amenant comme sans effort à l'expiation de leurs moindres fautes. On ne lui faisait qu'un seul reproche, celui qu'on fait d'ordinaire aux saints ; c'était de se traiter lui-même avec une rigueur excessive, et on lui désigna dans sa vieillesse, un Frère Coadjuteur, son compagnon, sans la permission duquel il ne devait plus faire aucune pénitence.

Ce digne enfant de saint Ignace obéissait à la lettre. C'était aux pieds de son crucifix ou du saint tabernacle, que le P. Paul Achille apprenait ce grand art d'obéir et de commander. Un des Nôtres chargé pendant environ dix-huit mois de lui rendre quelques services, assurait n'être pas entré une seule fois dans sa chambre sans le trouver à genoux priant. Souvent il descendait le soir à l'église, afin d'y adorer Notre-Seigneur pendant le sommeil de ses frères, et il semblait ne pouvoir s'en éloigner. Il recevait d'ordinaire au saint Sacrifice des grâces ineffables ; plusieurs personnes, très dignes de confiance, déclarèrent avoir vu dans ses mains le divin Enfant Jésus qui le caressait tendrement. La vie de ce saint homme est pleine d'ailleurs de telles merveilles. Après sa mort, il apparut à plusieurs reprises couronné d'une gloire incomparable ; il vint consoler, à ses derniers moments, un Frère Coadjuteur qui lui avait rendu quelques bons offices ; il descendit encore du ciel une autre fois pour s'entretenir avec le P. Castelli, et lui déclara que de son lit de mort, il était entré sur-

le-champ dans la gloire des bienheureux, sans passer par le purgatoire.

Orlandinus, *Histor. Societ. Jesu*, *l.* 2, *n.* 78, *p.* 60 ; *l.* 4, *n.* 53, *p.* 117 ; *l.* 5, *n.* 42, *p.* 155 ; *l.* 11, *n.* 28, *p.* 344. — Sacchinus, *Histor. Societ. Jesu*, 3a *part.*, *l.* 4, *n.* 158, *p.* 176. — Id., *Op. cit.*, 5a *part.*, *l.* 6, *n.* 17, *p.* 280. — *Litter. ann. Societ.*, *anno* 1586, *p.* 53. — Patrignani, *Menol.*, 7 *magg.*, *p.* 36. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 7a *maii*, *p.* 250. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 7a *maii*, *p.* 174. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil.*, *l.* 6, *c.* 1, *p.* 543 *et suiv.* — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 48, 173, 256 *seqq.* — Rho, *Variæ virtut. Histor.*, *p.* 85, 220, 568, 791.

Le septième jour de mai l'an 1604, mourut à l'âge de vingt-trois ans, le F. Coadjuteur Silvestre Grosso, novice de la Province de Sicile, massacré pendant son sommeil, au milieu des bois, à peu de distance de Girgenti. Sur un ordre du P. Claude Aquaviva, la Compagnie venait de quitter cette ville, où quatre années de fallacieuses promesses avaient retenu jusqu'alors quelques-uns de nos Pères et Frères destinés à la fondation d'un collège. Mais pour éviter tout mouvement populaire, ils devaient dérober autant que possible leur départ à la connaissance des habitants. Sylvestre Grosso resté seul, par obéissance, pour mettre dans la maison l'ordre et la propreté convenables, avant d'en rendre les clefs, avait consacré toute la nuit précédente à ce travail. Le jour venu il ne s'était éloigné de la ville qu'après avoir reçu, avec une grande ferveur, les sacrements de pénitence et d'eucharistie. Un muletier s'offrit à lui servir de guide, et comme il en fit plus

tard l'aveu, la sainte conversation du bon Frère, durant le voyage, aurait bien dû lui changer le cœur. Mais soupçonnant que son compagnon emportait avec lui le trésor secret des Jésuites, il l'invita vers le milieu du jour à prendre quelques moments de repos dans une forêt. Le F. Grosso accepta. Il était à peine endormi, que le misérable s'armant d'une énorme pierre lui brisa la tête. Le novice se sentant défaillir, porta vivement la main à sa poitrine, en tira une sainte image, qu'il baisa avec amour et rendit presque aussitôt le dernier soupir, en invoquant les noms sacrés de Jésus et de Marie.

Le lendemain, les chiens d'un chasseur découvrirent son corps tout sanglant, caché sous un amas de broussailles. Quatre jours après, la ville de Girgenti lui fit de magnifiques funérailles, regardant comme un témoignage des vertus et de la gloire du bon Frère, la fraîcheur et la beauté surnaturelle de son visage mutilé. Mais déjà, lorsque la première nouvelle de ce meurtre fut parvenue au collège de Bivona, sans que le nom de la victime eût encore été découvert, le F. Grosso s'était montré glorieux au P. Vincent Marotta : « Je ne m'étonnai pas, dit celui-ci, que Notre-Seigneur l'eut admis si promptement à la récompense des bienheureux dans le ciel ; car c'était véritablement un ange, qui ne savait parler que des choses célestes, et dont toute la joie ici-bas était de se fatiguer pour Dieu » !

Litter. Ann. Soc. Jes., ann. 1604, *p.* 8. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 458 *seqq., t.* 2, *p.* 431.

VIII MAI

—

Le huitième jour de mai de l'an 1602, mourut au séminaire de Dulac dans la mission des Philippines le P. Grégoire Baroncini, martyr de son zèle pour le salut d'un pauvre mourant. Il avait passé sa jeunesse à la cour de Rome, et servait de secrétaire intime au Cardinal de Cusa, lorsque plein de mépris pour les grandeurs du monde, il alla se renfermer à la fleur de l'âge au noviciat de Saint-André. Pour fuir même jusqu'à l'ombre de ses anciennes et brillantes relations, il demanda sans retard l'apostolat des plus pauvres sauvages de l'Orient. Sa vie intérieure et pénitente lui méritait bien une pareille grâce. Dès son arrivée à Manille, les Indiens le regardèrent malgré sa jeunesse, (car il n'avait que trente-et-un ans) comme un homme de miracle d'une perfection consommée. Il ne perdait, pour ainsi dire, pas un seul moment la présence de Dieu. Presque aussitôt ses supérieurs lui confièrent le gouvernement du séminaire de Dulac. C'était une pépinière de petits enfants élevés avec une sollicitude particulière dans la connaissance des vérités, des cérémonies, des pratiques et des vertus chrétiennes, pour servir de catéchistes aux missionnaires, et préparer surtout les vieillards au baptême. Le P. Baroncini s'acquittait de ce ministère avec un rare succès. Mais au bout de cinq mois,

apprenant un jour qu'un pauvre indigène était à l'extrémité assez loin de là, dans la campagne, il courut sans attendre un moment, sous les plus vives ardeurs du soleil, lui donner les derniers secours ; il revint au bout de plusieurs heures, portant la mort dans les veines ; il expira peu après, bénissant Notre-Seigneur d'avoir sauvé cette âme au prix de sa vie.

COLIN, *Labor. evangel... de los obreros S. J... y progressos de su Provinc. en las Islas Filipinas... l. 3, c. 25.* — PATRIGNANI, *Menol.*, 8 *maggio, p.* 50.

Le huitième jour de mai mourut à Naples, en 1628, à l'âge de quinze ans, le F. ANTOINE GIOVINE, Scolastique, sept mois seulement après son entrée au noviciat. Son père et sa mère étaient de parfaits chrétiens, et l'élevaient avant tout pour Dieu. Aussi lorsque leurs amis ou leurs serviteurs blâmaient parfois devant eux l'angélique enfant de se traiter avec une rigueur extrême. « Laissez-le, répondaient-ils, n'est-il pas juste après tout qu'il préfère l'amour de sa pureté, à l'amour et au soin de sa santé ? ou pouvons-nous lui désirer un plus grand bonheur que celui de devenir un saint » ? Le jeune Antoine obtint donc sans peine leur consentement, dès qu'il se sentit appelé par Notre-Seigneur à la Compagnie. Les quelques jours qu'il vécut parmi nous rappellent les plus belles vertus du bienheureux patron des novices. Nul ne parvenait à l'égaler, surtout dans son amour pour la très sainte Vierge, et son ardeur à lui offrir toujours de nouveaux sacrifices. Il n'é-

prouvait qu'une seule peine, celle de ne jamais assez souffrir ; et dans sa dernière maladie il prenait goutte à goutte les plus amers breuvages, pour les savourer à loisir. Mais rien n'était plus beau, dit la relation de sa mort, que de voir à la sainte table le F. Giovine, très doucement recueilli, le visage comparable à une flamme, tant le feu du divin amour se répandait alors sur ses traits.

Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 4, *p.* 469.

IX MAI

—

Dans les premiers jours de mai de l'an 1630, moururent au collège de Parme les trois PP. Venusto Roberti, Dominique Collesanto, et Dominique Zadei, victimes de leur dévouement au service des pestiférés. Le P. Venusto Roberti succomba le premier de tous, frappé mortellement au confessionnal, en écoutant sans relâche, tous ceux que la violence du mal pressait de se mettre en paix avec Dieu. Le sacrifice de ce saint religieux fut d'autant plus méritoire que sa timidité naturelle était excessive et semblait le paralyser d'ordinaire, même dans une simple conversation. Mais l'amour de Dieu et des âmes fut plus fort en lui que toutes les craintes ; il s'endormit dans la mort, le sourire sur les lèvres, comme goûtant déjà par avance le calme et la joie des bienheureux.

Le P. Dominique Collesanto, dès la première approche du fléau, s'était engagé par vœu au pied de son crucifix, à se dévouer au salut des pauvres mourants autant que le lui permettrait l'obéissance. Durant vingt jours, il parcourut avec une intrépidité admirable les quartiers les plus désolés, chargé parfois d'une échelle qu'il appliquait aux étages d'où l'on réclamait son secours. De-

puis longtemps il avait assoupli son corps au mépris de la douleur, en le crucifiant avec une rigueur impitoyable.

Le P. DOMINIQUE ZADEI n'avait que vingt-huit ans, et venait à peine d'être élevé au sacerdoce. Sa santé trop délicate lui fit longtemps refuser la grâce de s'exposer à la mort. D'ailleurs ses rares talents donnaient les plus belles espérances. Il reçut l'ordre avec beaucoup d'autres Scolastiques d'aller achever sa théologie dans une campagne voisine, où sa vie serait plus en sûreté. Mais la multitude extraordinaire des pénitents réclama bientôt la présence d'un nouveau confesseur ; le P. Zadei accourut, et ce fut dans ces prémices du saint ministère qu'il trouva presque aussitôt la mort, après s'être communié lui-même comme en viatique à la dernière messe qu'il célébra le jour où il devait être frappé.

P. VEN. ROBERTI. — DREWS, *Fasti Societ.*, 4a *maii, p.* 170. — ALEGAMBE, *Heroes et victimæ charit.*, *ann.* 1630, *p.* 288. — CORDARA, *Histor. Soc.*, *part.* 6a, *l.* 15, *n.* 12, *p.* 352.

P. DOMIN. COLLESANTO. — CORDARA, *l. c.* — ALEGAMBE, *Op. cit., p.* 289.

P. DOMIN. ZADEI. — CORDARA, *l. c.* — ALEGAMBE, *Op. cit., p.* 290.

X MAI

—

Le dixième jour de mai, de l'an 1659, mourut à Sciacca, en Sicile, le P. Ignace Balsamo, laissant un admirable exemple de soumission aux ordres les plus pénibles et d'invincible charité. Il passait pour un des meilleurs prédicateurs de la Sicile, et jouissait depuis bien des années d'une brillante réputation, lorsque de violentes dissensions éclatèrent dans la ville de Messine. Un de nos Pères crut alors devoir l'accuser de paroles imprudentes ; et son Provincial, par une rigueur peut-être exagérée, le priva aussitôt de toute voix active et passive, et l'envoya passer le reste de ses jours comme en exil au collège de Sciacca. L'humble religieux se soumit sans murmurer, mais non sans ressentir au plus profond de l'âme l'amertume de cette terrible épreuve. Sur son lit de mort, pour montrer combien il était éloigné de tout sentiment de vengeance, il demanda que ses écrits et les différentes choses qu'il avait eues à son usage fussent remis de sa part en témoignage de bienveillance, à celui-là même qui avait eu le malheur de l'accuser. Il était âgé de cinquante-six ans et en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 763. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 854. — Mongitore, *Biblioth. Sicula*, *t.* 1, *p.* 309.

---

* Le dixième jour de mai de l'an 1607, mourut au collège de Barletta, dont il était Recteur, le P. Jérome Filingieri, après trente années de vie religieuse. Toutes les vertus lui étaient chères ; mais il s'attacha de préférence à cette leçon du Sauveur : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ». Il la comprit si bien et la fit entrer si profondément dans toute sa conduite, que sa mansuétude et son humilité étaient devenues proverbiales, et qu'on lui avait donné le nom d'homme sans fiel, incapable du moindre ressentiment. Près de mourir, le P. Filingieri s'excitait lui-même à la confiance en répétant avec une douce joie ces paroles de son Sauveur : « *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* Bienheureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde ».

Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 282.

XI MAI

—

Le onzième jour de mai de l'an 1607, mourut saintement à Salerne le P. Michel Ruggieri, qui partage avec le P. Matthieu Ricci, mort le même jour trois ans après, l'honneur d'avoir établi l'Église et la Compagnie en Chine. Michel Ruggieri, de la Province de Naples, était parti à trente-quatre ans pour les Indes. Le premier théâtre de ses travaux fut celui même de saint François Xavier sur les côtes de la Pêcherie. Mais le P. Valignani, supérieur de toutes les missions de l'Orient, le jugea capable de réaliser les derniers vœux du grand apôtre, et de planter la croix dans l'immense empire de la Chine. Il lui envoya donc l'ordre de se rendre à Macao pour s'y préparer à une si difficile entreprise.

« Lorsque je lus à mon arrivée, disait plus tard l'humble religieux, les instructions détaillées du P. Alexandre, elles me parurent tellement au-dessus de mes forces que je pâlis et tremblai d'effroi ». Il se dévoua cependant sans balancer, « comptant surtout, disait-il, sur la vertu de Dieu, qui ne saurait manquer à l'obéissance ». Un peintre chinois sachant quelques mots de portugais lui servit de premier maître ; pour faire comprendre à son élève les mots qu'il l'exerçait à écrire et à prononcer, cet homme était souvent ré-

duit à lui en dessiner l'image. Cependant, plusieurs missionnaires, qui dans l'ardeur impétueuse de leur zèle, ne comprenaient pas les hautes pensées de Valignani, regardaient les efforts de Ruggieri comme illusoires, et le blâmaient de perdre sans fruit un temps qu'il eut sans doute, disait-on, bien mieux employé dans la ville de Macao. Mais son obéissance et sa patience demeurèrent toujours invincibles ; elles devaient être enfin couronnées par les plus heureux succès.

On peut voir dans les relations des PP. Trigault et Bartoli, comment il parvint jusqu'à cinq reprises différentes, à franchir au péril de sa liberté, et même de sa vie, des barrières jusque-là fermées, et fut suivi à son retour à Macao, par vingt jeunes chinois qu'il avait gagnés d'abord à la science, et par la science à Jésus-Christ. Puis en attendant l'occasion d'un nouvel essai du même genre, il devenait à son tour le maître et l'initiateur de Matthieu Ricci, et composait le premier ouvrage écrit par la Compagnie en langue chinoise, sur l'explication des dix préceptes du décalogue ; bientôt ce livre lui prépara des néophytes parmi les lettrés et les mandarins, jusque dans l'intérieur de l'empire où il ne pouvait encore pénétrer. Ces heureux succès, comblèrent de joie le P. Valignani. Convaincu par sa longue expérience qu'une ambassade solennelle des rois de l'Europe, surtout du Souverain Pontife à la cour de Pékin, serait un des moyens les plus infaillibles pour assurer en peu de temps la propagation du christianisme, il donna l'ordre à Michel Ruggieri d'aller communiquer au P. Claude Aquaviva ses projets et ses espérances.

Mais le malheur des temps et les dissensions des rois de l'Eu-

rope ne se prêtèrent pas à cette noble et salutaire entreprise. Le P. Ruggieri n'en recueillit que de nouvelles fatigues, et le saint vieillard succomba enfin, l'an 1607, au collège de Salerne, avec la gloire impérissable d'avoir définitivement ouvert à la Compagnie l'empire chinois.

Juvencius, *Histor. Soc. Jes.*, 5ª *part.*, *l.* 24, *n.* 75, *p.* 846. — Bartoli, *La Cina, l.* 1, *p.* 155 *et suiv.*, 198 *et suiv.*, 220 *et suiv.* — Trigault, *De Christiana expedit. apud Sinas, l.* 2, *p.* 143 *seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 11 *magg.*, *p.* 64. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 11ª *maii*, *p.* 259. — Drews, *Fasti Soc.*, 11ª *maii*, *p.* 180. — Nieremberg, *Varones ilustres*, *t.* 4, *p.* 334-345. — du Jarric, *Histoire des choses mémorables advenues ... ez Indes orientales. . . Valenciennes*, 1611, *p.* 865 *et suiv.* — Sotuellus, *Bibliotheca*, *p.* 616. — de Backer, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 3, *p.* 685. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli*, *t.* 1, *p.* 340. — Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 3, *p.* 264 *et suiv.* — Sainte-Foi, *Vie du P. Ricci*, *t.* 1, *p.* 275 *et suiv.*; *t.* 2, *p.* 17 *et suiv.*, 47 *et suiv.* — Pfister, *Notices biogr. et bibliogr.*, *n.* 3. — Huc, *Le christianisme en Chine*, *t.* 2, *ch.* 2, *p.* 52.

Le onzième jour de mai de l'an 1716, lisons-nous dans un ancien ménologe du siècle dernier, « arriva à la maison professe de Naples la mort du P. François de Hieronimo. Les supérieurs lui ayant refusé les missions des Indes, qu'il demandait, il fut appliqué par leur ordre à celles du royaume de Naples. Pendant quarante ans, il s'exerça dans cette pénible carrière avec des travaux, des dangers et des contradictions incroyables. Mais par son cou-

rage et son invincible patience, s'étant mis au dessus de tout, il gagna une infinité d'âmes à Jésus-Christ et acquit des mérites immenses. Son amour pour Dieu, son zèle pour le prochain, le mépris constant qu'il fit du monde et de lui-même, et ses autres vertus incomparables furent récompensées des plus signalées faveurs. Il eut le don de prophétie et le discernement des esprits. On eût dit qu'il lisait dans l'avenir et dans le secret des consciences. Ses miracles furent également grands et fréquents. On compte plusieurs morts ressuscités. Chez nous et au dehors, il fut l'objet de l'admiration et de la vénération universelle. On n'en parlait que comme d'un saint et d'un homme tout apostolique.

« Enfin épuisé de fatigue et accablé des plus rigoureuses austérités, qu'il pratiqua toujours, et qui lui conservèrent jusqu'à la mort la fleur de la plus parfaite virginité, après avoir prédit plus d'une fois le temps auquel il mourrait, il passa au ciel, la soixante-quatorzième année de son âge, et la quarante-sixième depuis son entrée dans la Compagnie. Les miracles le suivirent pour ainsi dire après sa mort, comme ils l'avaient accompagné durant sa vie. Des muets, des boiteux, d'autres malades de toute espèce furent guéris, ou en invoquant son nom, ou en touchant son corps. Ce n'est pas seulement dans tout le royaume de Naples que ces prodiges ont éclaté, mais ses reliques, transportées jusque dans les provinces les plus reculées de l'Allemagne, y ont répandu sa haute réputation et fait sentir son grand pouvoir auprès de Dieu ». Le P. François de Hieronimo, béatifié par le pape Pie VII, a été mis au nombre des saints par le Souverain Pontife Grégoire XVI.

Différentes Vies de S. François de Geronimo, cf. Carayon, *Bibliographie historiq.* S. J., *n.* 1861 *et suiv.* — P. Julien Bach, *Histoire de saint François de Geronimo. . .* 1re *édit., p.* 591. — Patrignani, *Menol.,* 11 *maggio, p.* 74. — Drews, *Fasti Soc.,* 11a *maii, p.* 180.

L'orthographe *de Geronimo* est la plus communément reçue par les auteurs italiens ; on écrit encore *de Girolamo* ou *de Hieronimo* ; en latin, on dit toujours *Franciscus de Hieronymo.* — Cf. P. Bach, *Op. cit., p.* x.

---

*Le onzième jour de mai de l'an 1599, mourut à Naples dans la maison professe le P. Jean-François Araldo, l'apôtre de la virginité. Sa famille l'avait fait entrer de bonne heure à la cour du cardinal di Carpi, protecteur de la Compagnie. Or, saint Ignace venait souvent s'entretenir avec ce prince de l'Église des intérêts de son Ordre naissant. Le jeune homme, frappé de l'air de gravité douce et modeste qui brillait sur son visage, s'offrit à lui. Ignace l'admit et le forma lui-même pendant un an ; puis il le confia avec neuf autres jeunes gens d'élite au P. André d'Oviedo, futur patriarche d'Ethiopie, qu'il avait envoyé fonder un collège à Naples. Jean-François fut chargé d'une classe de grammaire. Or un jour, racontent ses biographes, il lui arriva, dans un moment d'impatience, de rudoyer vivement et même de frapper un élève, sans attendre le correcteur d'office : c'était une infraction à une ordonnance toute récente de saint Ignace. Le P. Bobadilla, surintendant du collège, informé du fait, condamna le coupable à manger à terre et à se contenter de pain et d'eau mendiés à la table de la communauté. Le F. Jean-François relevait alors d'une très grave maladie ; la pensée lui vint qu'une telle pénitence

pourrait lui être funeste, et il conjura le P. Oviedo, qui était toute douceur et toute charité, de lui obtenir la permission de la remettre à un jour plus éloigné. Le Père Recteur l'encouragea et l'assura qu'il trouverait au contraire dans cette mortification l'entier rétablissement de ses forces ; ce qui arriva en effet, Dieu bénissant ainsi l'obéissance du jeune religieux.

Cependant le P. Bobadilla et le P. Oviedo étaient seuls prêtres au nouveau collège ; ils ne pouvaient suffire à la multitude des pénitents qui demandaient à se mettre sous leur direction. Bien qu'il n'eût encore que vingt-cinq ans, le F. Araldo fut choisi pour leur venir en aide. C'est le premier Jésuite élevé au sacerdoce dans la Province de Naples. A cette occasion, le P. Oviedo fit éclater de la manière la plus touchante la vivacité de sa foi. Il balaya lui-même toute la maison et la para de fleurs et de plantes odoriférantes ; il invita le P. Salmeron à prendre la parole le jour de la première messe, qui fut célébrée dans une des principales églises de la ville, au milieu d'un grand concours d'amis ; puis avec une humilité admirable, il se jeta aux pieds du nouveau prêtre, et les larmes aux yeux, il lui remit le soin de son âme. Le P. Araldo était digne de ces témoignages de confiance.

Une foule nombreuse ne tarda pas à se presser autour de son confessionnal. Il avait surtout un don merveilleux pour inspirer aux âmes l'amour de la pureté ; il semblait, dit un historien, que les anges dirigeaient eux-mêmes sa langue, et que la plus pure lumière du ciel accompagnait ses paroles. Aussi nombre de ses pénitents couraient mettre à l'abri leur virginité dans les monastères, ou menaient dans le monde une vie tout angélique. Il dirigea longtemps les deux illustres vierges Ursule Benincasa et

Jeanne di Alessandro. Quand le pape Pie V eut confié à la Compagnie la pénitencerie de Saint-Pierre, le Père Général, saint François de Borgia, le nomma pénitencier pour la langue italienne. Au bout de sept ans, le P. Araldo revint à Naples et s'y consacra à toutes les œuvres apostoliques. Il choisit pour théâtre principal de son zèle les quartiers les plus pauvres et les plus populeux de cette grande ville. Les pécheurs, si obstinés qu'ils fussent, ne pouvaient résister aux efforts de sa charité; il les arrachait à l'enfer, au prix de luttes acharnées. Dieu seconda plus d'une fois ses efforts par des prodiges. Avec une relique de la vraie croix, il délivra des possédés, convertit des mahométans, apaisa subitement une tempête furieuse.

Deux années avant sa mort, le P. Araldo fut condamné par la maladie à une inaction que sa conformité à la volonté de Dieu put seule lui faire agréer sans murmure; en même temps d'étranges scrupules vinrent l'assaillir et le bouleverser avec une violence qui semblait par moments lui enlever le libre usage de sa raison; mais dès que le calme renaissait, il multipliait les plus touchants colloques avec Notre-Seigneur, la sainte Vierge et les saints, et s'offrait comme une victime à tout ce qu'il plairait à Notre-Seigneur de lui faire souffrir. Il mourut dans la soixante-et-onzième année de son âge et la quarante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. ann. Societ., anno 1599, *p.* 85. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 1, *p.* 39 *et suiv.*, 55, 235 *et suiv.*; *t.* 2, *p.* 365 *et suiv.* — Patrignani, *Menol.*, 11 *magg.*, *p.* 61. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 450. — Sommervogel, *Biblioh.*, *t.* 1, *p.* 496.

* Le onzième jour de mai de l'an 1610, le P. Mathieu Ricci mourut à Pékin, trois ans jour pour jour après le P. Michel Ruggieri, son compagnon d'apostolat. Il était né à Macerata, l'année même où François Xavier, expirant en face des rivages de la Chine, demandait à Dieu d'envoyer des apôtres à ces immenses régions plongées dans les ténèbres de l'infidélité. Au noviciat de Saint-André à Rome, il eut pour Maître le P. Alexandre Valignani, qui lui inspira son zèle pour la propagation de la foi ; il suivit ensuite les leçons de l'illustre P. Clavius, et à son école, il acquit dans les mathématiques et l'astronomie des connaissances qui lui furent plus tard d'un grand secours, pour s'insinuer dans l'esprit des Chinois, et les préparer à recevoir la bonne nouvelle. Parti de bonne heure pour l'Orient, il termina ses études théologiques à Goa, et bientôt après, sur l'ordre de son ancien Maître des novices, Visiteur de toutes les missions de la Compagnie en Orient, il se rendit à Macao pour y attendre une occasion favorable de pénétrer dans le Céleste-Empire.

Elle ne tarda pas à se présenter. Le P. Ricci avait alors trente-et-un ans. En compagnie du P. Ruggieri, il se fixa à Tchao-King. Presque aussitôt sa réputation de savant s'étendit au loin. Les lettrés se faisaient un honneur de le visiter et d'entretenir avec lui des relations d'amitié. Quelques familles considérables se convertirent à la foi, et le noyau des néophytes grossit même assez pour qu'on pût organiser le culte catholique. Mais l'ambition du P. Ricci était de pénétrer jusqu'à Pékin, et d'y établir le centre de son apostolat. Plusieurs tentatives demeurèrent infructueuses. Il revint à la charge avec le P. Cattaneo, et eut enfin le bonheur

de réussir. Mais presque aussitôt, de fausses rumeurs habilement répandues contre les missionnaires, les obligèrent à s'éloigner. Le P. Ricci ne perdit pas courage. Il avait l'assurance que ses efforts seraient couronnés de succès. Car au milieu des plus cruelles épreuves, naufrages, emprisonnements, exils, et douleurs telles « que le plus long martyre, au dire d'un de ses historiens, lui aurait épargné bien des souffrances », Notre-Seigneur lui avait fait entendre un jour des paroles semblables à celles qu'il avait adressées autrefois à notre Bienheureux Père : « Je vous serai favorable ». En attendant la réalisation de ces promesses, le P. Ricci ne s'épargnait pas : il prêchait l'Évangile, fondait des chrétientés dans des villes importantes, composait des ouvrages qui étonnaient les lettrés eux-mêmes.

Cependant il venait d'être nommé Supérieur général de la mission de Chine. Il reprit alors son projet de voyage à Pékin, et put enfin se fixer dans la cité. L'empereur, ravi de ses présents, lui fit même offrir une pension pour sa subsistance. L'œuvre d'évangélisation prit dès ce moment un plus rapide et plus large essor. De brillantes conversions eurent lieu jusque dans le palais de l'empereur ; de ce nombre fut celle du célèbre Paul Siù, ministre d'État. De Pékin, le P. Ricci dirigeait tous les ouvriers apostoliques ; il était lui-même le plus actif et le plus infatigable. Instruire les catéchumènes et les infidèles, former les néophytes. étaient ses occupations de chaque jour. Il se livrait en outre à la composition d'ouvrages considérables, recueillait par ordre du Père Général des Mémoires sur les diverses missions qu'il avait fondées, surveillait et dirigeait la construction d'une grande église. Ces travaux, sa correspondance incessante, ses relations assu-

jettissantes avec la cour, tant de préoccupations diverses et de sollicitudes épuisèrent rapidement ses forces. Après une courte maladie, il rendit saintement son âme à Dieu dans la cinquante-huitième année de son âge et la trente-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Ses funérailles furent un triomphe pour la religion. L'empereur assigna pour le lieu de sa sépulture une pagode entourée d'un magnifique enclos ; les principaux lettrés, présents à la capitale, se firent un devoir d'assister aux obsèques du docteur européen ; les chrétiens portèrent le corps de leur père, en procession et la croix haute, sans craindre d'étaler ce signe de salut à la vue des infidèles, au travers de la grande ville jusqu'à une lieue de distance. C'était moins une cérémonie funèbre qu'une pompe triomphale et la glorification du christianisme dans la capitale de l'empire chinois.

Juvencius, *Histor. Soc. Jes., part.* 5ª, *l.* 19, *n.* 13, *p.* 532... *n.* 26, *p.* 550 *seqq.* — Trigault, *De christiana expeditione apud Sinas...* — Bartoli, *La Cina, l.* 1, *p.* 160 *et suiv.* ; *l.* 2, *p.* 183 *et suiv.* — d'Orléans, *La Vie du P. Matthieu Ricci.* — Charles de Sainte-Foi, *Vie du R. P. Ricci, apôtre de la Chine.* — Carayon, *Bibliographie histor., n.* 812, 817, 819, 820, 821, 831, 844, 2493 *et suiv.* — du Jarric, *L'Histoire des choses plus mémorables advenues ... ez Indes orientales...* — Semedo, *Historica relatione della Cina,* 2ª *part., c.* 1-6. — Patrignani, *Menol.,* 11 *magg., p.* 66. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 11ª *maii, p.* 260. — Drews, *Fasti Soc.,* 11ª *maii, p.* 180. — Nieremberg, *Varones ilustres, t.* 2, *p.* 588 *et suiv.* — Sotuellus, *Biblioth., p.* 597. — de Backer, *Biblioth.,* 1ʳᵉ *édit., t.* 5, *p.* 621. — Pfister, *Notices biogr. et bibliogr.,*

n. 5. — Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, *t.* 2, *p.* 207. — Huc, *Le Christianisme en Chine*, *t.* 2, *ch.* 1 *et suiv.* — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 3, *ch.* 3, *p.* 166 *et suiv.* — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 262. — Rho, *Variæ virtut. Histor.*, *p.* 206, 223, 711, 717, 844.

XII MAI

—

Le douzième jour de mai de l'an 1660, mourut dans la maison professe de Palerme le P. Bernardin Bonici, religieux également aimé de Dieu et des hommes, et proposé par les historiens de la Sicile comme un modèle des supérieurs de la Compagnie. Il avait pour maxime, qu'un des plus sûrs moyens de conserver intacte la discipline religieuse, était de veiller et de subvenir paternellement aux besoins de ses inférieurs. Cette charité, disait-il, est très efficace, même pour inspirer aux jeunes gens l'amour de la pauvreté volontaire et la libéralité de cœur envers Dieu, surtout quand on leur en donne l'exemple ; tandis que la parcimonie ou la négligence à leur égard, détruit tout sentiment filial, et rend chaque nouvelle privation très pénible. Aussi trouvant à Palerme un cuisinier, qui sous prétexte de pauvreté, s'acquittait par trop sordidement de son office, après plusieurs avertissements paternels, demeurés sans effet, il lui rapporta un jour de ses propres mains, à la cuisine, une des portions servies au réfectoire, en lui demandant s'il croyait que la Compagnie voulût ainsi nourrir ses enfants, et le déposa de son office dès le lendemain.

Le P. Bonici n'était pas moins large et moins libéral à l'égard des pauvres. En temps de disette, il en nourrissait chaque jour

plusieurs centaines à la porte du collège ; on eut plusieurs fois lieu de croire que Dieu, par une multiplication miraculeuse d'argent ou de blé, l'aidait à redoubler ainsi ses aumônes. Cependant quelques misérables profitèrent une fois de la famine générale pour exciter le peuple au pillage, sans respecter les maisons religieuses ; déjà même une bande nombreuse marchait sur la maison professe pour saccager les trésors de l'église. Le P. Bonici, à cette nouvelle, réunit toute sa communauté au pied du saint Sacrement, pour supplier Notre-Seigneur de ne pas permettre un tel sacrilège. Or pendant qu'il était en prière, sans aide ni espérance d'aucune intervention humaine, les pillards qui se préparaient à briser les portes, se dissipèrent subitement comme repoussés par la main de Dieu.

Il observait d'ailleurs à la lettre la recommandation de saint Ignace à tous les supérieurs de la Compagnie, de soutenir en quelque sorte sur leurs épaules, par la prière et les saints désirs, la maison dont le soin leur était confié. Chaque jour il consacrait de longues heures à l'oraison, le cœur ravi en Dieu. La Reine du ciel était son refuge assuré dans tous ses périls. Il avait coutume de se préparer à ses fêtes en jeûnant, au moins la veille, au pain et à l'eau ; ce fut par ses soins que la Province de Sicile honora depuis lors chaque année, avec un éclat nouveau, l'Immaculée Conception. Aussi, peu de temps avant sa mort, Notre-Dame apparaissant un jour à la célèbre Remigia Scammaca, l'une des plus saintes femmes de Catane, lui montra dans une admirable vision son serviteur, qu'elle connaissait à peine, et lui dit : « Vois celui-ci, Remigia, c'est l'un de mes plus chers clients, Bernardin Bonici, que j'appellerai très prochainement près de moi, et dont moi-même

je descendrai chercher l'âme à sa dernière heure ». Et peu de jours après, la courte maladie et la sainte mort du bon vieillard firent bien voir en effet que cette promesse n'avait pas été une illusion.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 775 *seqq.* — *Summar. vit. P. Bernardini Bonniccii*, *Ms.* (*Arch. Rom.*).

---

* Le douzième jour de mai de l'an 1630, à Parme, le P. François Gherardi alla recevoir la récompense de son héroïque dévouement au service des pestiférés. Entré au noviciat de Novellara à l'âge de seize ans, il avait fait concevoir aussitôt les plus belles espérances ; telles étaient sa piété, sa modestie, son exactitude à toutes les observances, que ses compagnons lui avaient donné le surnom d'ange. Les qualités de son esprit n'étaient pas moins brillantes, et la Province de Venise avait droit d'en attendre de grandes choses pour la gloire de Dieu.

Ordonné prêtre à l'âge de trente ans, le P. François Gherardi eut la consolation de célébrer sa première messe dans la sainte chapelle de Lorette. Pendant qu'il savourait avec transport ces prémices de son sacerdoce, la nouvelle se répandit tout à coup que la peste venait d'éclater à Parme; déjà les communications avec les villes voisines étaient coupées. Aussitôt plein du désir de s'immoler en union avec la sainte Victime, il s'arrache de vive force aux embrassements et aux larmes des siens, qui voulaient le retenir, et courant à Parme, il conjure à deux genoux le Père Provincial de lui permettre de se dévouer au service des malades. Mais

celui-ci, jaloux de soustraire au danger une vie si précieuse, lui ordonne au contraire d'aller rejoindre les jeunes religieux qu'on avait envoyés à la maison de campagne, loin du foyer de la contagion.

L'obéissance vaut encore mieux que le martyre ; le P. Gherardi obéit sans murmurer. Quelle ne fut pas sa joie, quand la même obéissance lui ouvrit, quelques jours plus tard, cette arène qu'elle venait de lui fermer ! Il s'y jeta avec une allégresse et un élan qu'il avait peine à contenir. Il ne s'y dépensa pas longtemps. Frappé presque aussitôt par le terrible mal, il rendit grâces à Dieu, qui daignait accepter son sacrifice. Dans son délire, on l'entendait sans cesse répéter : « C'est par obéissance, *propter sanctam obedientiam* ». — « Heureux délire, dit le P. Patrignani, bien digne d'un enfant de saint Ignace », heureuse mort dont la vertu se fit sentir à son frère, Pyrrhus Gherardi, chanoine de la cathédrale de Parme, le désabusa du monde et l'enrôla sous le drapeau de saint Ignace ! Le P. François Gherardi n'était âgé que de trente ans ; il en avait passé quatorze dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ., part.* 6a, *l.* 15, *n.* 15, *p.* 353. — ALEGAMBE, *Heroes et Victimæ charit., ann.* 1630, *p.* 291. — PATRIGNANI, *Menol.*, 12 *magg.*, *p.* 85.

---

* Le douzième jour de mai de l'an 1783 mourut dans la mission de Cochinchine le P. PAUL-AUGUSTIN AMORETTI, de San-Remo, épuisé par les fatigues de l'apostolat et les rigueurs d'un climat meurtrier. Quand le P. Vigliani était venu à Rome en 1771 recruter

des ouvriers pour l'Orient, le P. Amoretti avait senti dans son âme un ardent désir de se dévouer au salut des infidèles. Or le P. Général, Laurent Ricci, pensait en ce temps-là même à envoyer à la cour de Pékin un peintre habile, pour remplacer les FF. Castiglione et Attiret, morts depuis plusieurs années. Il jeta les yeux sur le P. Amoretti, qui avait quelque connaissance en peinture, et lui adjoignit trois autres Pères destinés à la même cour, deux allemands mathématiciens, et un portugais médecin. Mais en arrivant à Canton, le P. Amoretti reçut l'ordre de se rendre au Tonkin, et des obstacles imprévus lui fermant l'entrée de ce pays, il se dirigea vers la Cochinchine.

Ce royaume était alors en proie à la guerre civile ; la religion chrétienne était persécutée et les missionnaires devaient se cacher pour exercer leur ministère. Le P. Amoretti déguisé en marchand s'établit au cœur même de la capitale ; puis il se rendit avec un Père portugais dans une province voisine du Cambodge. C'est là que le Bref de Clément XIV lui fut signifié dans les derniers mois de l'année 1774. En véritable enfant d'obéissance, il inclina la tête avec respect sous la main qui le frappait, et sans s'abandonner à des regrets stériles, il s'offrit aussitôt à partager les fatigues des prêtres français de la Société des Missions étrangères qui travaillaient dans cette contrée. Il se jeta au milieu de la lutte contre l'infidélité, dit l'auteur de sa notice, « comme un enfant perdu, bravant tous les périls et la mort elle-même pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ».

Il apprend bientôt que la Haute-Cochinchine, fameuse par l'insalubrité de son climat, n'a pas encore été évangélisée. Il sollicite la faveur d'aller y porter le nom de Jésus-Christ. A son arrivée,

il trouve les habitants plongés dans la plus extrême désolation ; une sécheresse prolongée a compromis leurs récoltes et le ciel toujours d'airain les menace d'une horrible famine. Le missionnaire s'émeut de leur détresse, et après avoir prié, il leur parle de Dieu, créateur du ciel et de la terre, maître souverain à qui les éléments obéissent, et il leur promet en son nom, s'ils veulent l'adorer et croire en lui, un prompt secours et le salut de leurs moissons. Ils se laissent persuader et tombent à genoux. Au même instant, le ciel se couvre de nuages, et bientôt une pluie abondante arrose leurs sillons desséchés. A cette manifestation éclatante de la puissance du Dieu qu'on leur annonce, dix mille se convertissent ; le P. Amoretti achève de les instruire, et les régénère dans les eaux du baptême.

Accablé sous le poids du travail, il dut appeler quelques-uns de ses collègues à son secours. Pendant neuf années encore, soutenu par une énergie surnaturelle, il continua, malgré le dépérissement de ses forces, à se dépenser avec eux au service de cette nouvelle chrétienté. Mais enfin les fatigues, jointes à l'insalubrité du pays, l'obligèrent à s'arrêter. Pour essayer de lui rendre quelque vie, les supérieurs pensèrent à l'envoyer respirer un air plus sain dans la Basse-Cochinchine. Le P. Amoretti n'arriva pas au terme de son voyage ; il mourut en route entre les bras du missionnaire qui l'accompagnait. Il était dans la quarante-quatrième année de son âge et la vingt-cinquième depuis son entrée au noviciat.

Vita del P. Paolo-Agostino Amoretti della Provincia Romana, andatò alla Cochinchina (Arch. Rom.). — de Montézon, *Mission de la Cochinchine et du Tonkin, Paris,* 1858, *p.* 325. — *Lettres édifiantes et curieuses, édit.* Aimé-Martin, *Paris*, 1843, *t.* 4, *p.* 626.

XIII MAI

Le treizième jour de mai de l'an 1623, mourut sur mer, dans la pénible traversée d'Acapulco, port du Mexique, aux Philippines, le P. Louis Marincola, de la Province de Naples, épuisé de souffrances à l'âge de trente-deux ans. Le vaisseau qui devait emporter vingt-quatre de nos Pères et Frères à Manille, était déjà par malheur encombré de passagers lorsqu'ils y montèrent ; et dans un voyage de deux mois, ils furent condamnés à rester jour et nuit ou sur le pont exposés aux injures de l'air et des flots, ou à fond de cale entassés sans air dans une sorte de fournaise infecte. Le P. Louis Marincola succomba le premier à cet intolérable martyre, qui fit quatre victimes parmi eux dans l'espace de quelques semaines. Mais telle était la vigueur de son âme, qu'on le voyait encore presque mourant, se traîner auprès des passagers et des matelots pour leur parler de Dieu, les animer à une vie chrétienne et les absoudre de leurs péchés.

Cordara, *Histor. Soc. Jes., part.* 6, *t.* 8, *n.* 173, *p.* 467. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 4, *p.* 283.

XIV MAI

—

Le quatorzième jour de mai de l'an 1706, mourut de la mort des saints à l'âge de vingt-trois ans, le F. STANISLAS-MARIE PILO, professeur de grammaire au collège de Palerme, où il avait puisé lui-même les premiers germes de sa vocation. Le tendre amour qu'un de ses maîtres lui inspira pour saint Stanislas, fut le plus puissant mobile dont Notre-Seigneur se servit pour l'attirer à la vie religieuse, malgré les résistances de sa famille. Dans un temps où les obstacles semblaient devoir être insurmontables : « Mon Père, dit-il un jour à son confesseur, si Dieu le veut et si je le veux, mes parents auront beau faire; avec le secours de mon bien aimé saint Stanislas, je ne perdrai pas ma vocation ». Il avait dès lors avec son saint protecteur un admirable trait de ressemblance, c'était sa filiale tendresse pour la Reine du ciel. Il avait commencé en son honneur, presque dès le premier usage de sa raison, à réciter tous les jours le chapelet et à jeûner tous les samedis.

Au premier soupçon qu'il voulait renoncer au monde, son père lui interdit aussitôt toute relation avec les Jésuites, et n'épargna rien pour le jeter dans tous les plaisirs de son âge. Le pieux enfant feignit alors un ardent amour pour la chasse. S'enfonçant

dans l'épaisseur des bois, il y demeurait seul une grande partie du jour à lire, à méditer et à prier. En même temps, il se livrait secrètement à de grandes austérités pour faire violence au ciel, semait son lit d'éclats de bois, et se déchirait le corps avec différents instruments de pénitence. Enfin ses vœux furent exaucés, et à l'âge de quinze ans, il obtint d'entrer au noviciat. Comme l'obéissance ne lui permit plus de se maltraiter librement, il y suppléa par un redoublement d'humiliations. Quelques jeunes religieux, ses compagnons de juvénat, qui eurent dans la suite le malheur de perdre leur vocation, lui donnaient souvent l'occasion de souffrir les mépris, et de voir ses plus belles pratiques de vertu tournées en dérision. Cependant la plupart le contemplaient avec bien d'autres yeux et le vénéraient comme un saint.

Quand le F. Pilo eut été nommé professeur d'une classe élémentaire, il médita longuement au pied de son crucifix sur le soin qu'il devait prendre de former également ses élèves à la science et à la vertu : « Chacun de mes écoliers, écrivait-il, sera un jour devant Jésus-Christ, ou mon avocat, ou mon juge ». Durant près de quatre années, il fut si fidèle et si vigilant à remplir auprès d'eux l'office des anges, que sur son lit de mort, il fut jugé digne, suivant la déclaration formelle d'un témoin oculaire, que l'Enfant Jésus, la Reine du ciel et saint Stanislas descendissent visiblement pour recevoir son dernier soupir, et porter son âme au trône de Dieu.

Patrignani, *Menol.*, 14 *maggio*, *p.* 93. — Mazzolari, *Comment. et Elog.*, *p.* 142.

* Le quatorzième jour de mai de l'an 1599, mourut au collège de Trapani le F. Démétrius Lopez, Coadjuteur temporel, dont toutes les pensées ne tendaient qu'à combattre l'offense de Dieu. Étant encore dans le monde, il ne pouvait voir sans une profonde douleur tant de crimes qui se commettent contre la divine Majesté. Obligé de vivre du travail de ses mains, il retranchait tous les jours quelque chose à sa maigre subsistance et consacrait l'argent, fruit de ses sueurs et de ses privations, à retirer du désordre de malheureuses femmes que la misère y avait engagées. Le désir de travailler plus efficacement au salut des âmes, lui fit solliciter la grâce d'entrer dans la Compagnie. Prières, jeûnes, veilles, macérations, il offrit tout à Dieu pour obtenir la conversion des pécheurs, heureux comme saint Ignace, si au prix de tous ses efforts, il pouvait empêcher un seul péché. Le démon essaya plusieurs fois de se venger par les tentations les plus violentes ; le soldat de Jésus-Christ repoussa tous ses assauts et continua à lui infliger de cruelles défaites.

A cette vertu du zèle, le F. Lopez joignait un amour extraordinaire du travail ; toujours prêt à se dévouer, il supportait toutes les fatigues avec une allégresse qui rayonnait sur les traits de son visage, et que les plus violentes douleurs de sa dernière maladie et la mort même ne purent lui enlever. Il s'endormit dans la paix du Seigneur au jour et à l'heure qu'il avait annoncés d'avance. Il était âgé de cinquante-six ans.

Litter. ann. Societ., *anno* 1599, *p.* 37. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 393.

XV MAI

—

Vers le quinzième jour de mai de l'an 1666, mourut à Palerme le P. Pierre Salerno, religieux d'une haute perfection et l'un des plus grands bienfaiteurs de la Compagnie. Depuis son adolescence jusqu'à sa mort, on ne vit jamais rien en lui de médiocre ; ni la générosité de son cœur, ni la hauteur et la fermeté de ses vues ne se contentaient d'une demi-perfection. Résolu à quinze ans d'embrasser la vie religieuse, il lutta si victorieusement contre les résistances de sa famille, qu'après avoir enlevé de vive force, pour ainsi dire, l'autorisation de son père et de sa mère, il entraîna, par la seule influence de ses paroles et de son bon exemple, ses trois frères et ses deux sœurs à quitter le monde pour se donner à Jésus-Christ. Pendant ses premières épreuves au milieu des novices de Palerme, il fit un jour une chute terrible, et on craignit un instant pour sa vie. Comme son père demandait alors avec les plus vives instances de le faire au moins transporter et soigner chez lui : « Sachez, lui répondit l'héroïque enfant, qu'il m'est bien plus doux de mourir entre les bras et sous le toit de la Compagnie ma mère, que de vivre parmi les douceurs de cette maison de mes pères à laquelle j'ai renoncé pour jamais ».

Professeur de grammaire et d'éloquence, il devint bientôt sans

rival parmi les humanistes de la Compagnie en Sicile ; pas un d'entre eux, dit son historien, le P. Aguilera, n'a écrit avec tant d'élégance dans la langue de Cicéron et de Virgile. Il ne tarda guère non plus à parler celle d'Homère et de Démosthène avec la même aisance. Chargé d'enseigner tour à tour pendant plus de vingt ans toutes les sciences sacrées et profanes, il s'en acquitta de même aux applaudissements unanimes de ses disciples et des maîtres les plus éminents.

Mais rien ne fut plus digne d'admiration, dans la belle vie du P. Salerno, que son double gouvernement du collège de Palerme. Également capable de concevoir et d'exécuter les plus grandes choses, il s'environnait encore des meilleurs conseillers. Telle était la sagesse de ses décisions, qu'avec lui, disait le P. Marcel Spinelli, Provincial de Sicile, « je pourrais gouverner le monde entier ». Plus de soixante ans après sa mort, on considérait encore comme un malheur de s'écarter en quoi que ce soit, et jusque dans les détails de l'administration temporelle, des prescriptions laissées par le P. Salerno. L'immense héritage de son père et de sa mère lui permit de réaliser tout ce qu'il avait conçu, et dont l'Histoire de la Sicile nous a conservé le détail. Il aurait même doté Palerme d'une université complète, sans l'opposition misérable des adversaires de la Compagnie. Mais la dispersion des Provinces d'Allemagne par la guerre et par l'hérésie servit surtout merveilleusement à faire éclater la générosité de ce grand homme. Il écrivit au Père Général, s'offrant à nourrir tous les jeunes religieux exilés, et à subvenir à tous les frais de leur voyage soit d'Allemagne en Sicile, soit du retour dans leur patrie. Et comme un Père de ses amis lui reprochait une telle prodigali-

té, la traitant d'imprudente et d'excessive, en faveur de communautés étrangères, le P. Salerno indigné et attristé le prit par le bras et le poussant hors de sa chambre : « Ah ! que cette parole m'a blessé le cœur, dit-il, comme s'il pouvait y avoir des étrangers entre les enfants de la Compagnie » !

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 854 *seqq.* — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 697. — PATRIGNANI, 12 *magg.*, *p.* 87. — MONGITORE, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 157. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 1, *p.* 679.

XVI MAI

Le seizième jour de mai de l'an 1621, mourut saintement à Plaisance, après trois années seulement de vie religieuse, le jeune Scolastique Gilles Chiaramonti. Quelques traits de sa première enfance, empreints d'un caractère surnaturel, annoncèrent longtemps d'avance sa prédestination à la Compagnie de Jésus. Ainsi, quand il récitait avec son père et sa mère les litanies des saints, selon le pieux usage de sa famille, il ajoutait toujours : « Saint Ignace, priez pour nous ». Et cependant il n'avait jamais entendu parler de notre Bienheureux Père, ni vu un seul de ses enfants ; si quelqu'un lui demandait la cause de cette invocation nouvelle, il répondait invariablement : « Je vous assure que je n'en sais rien ». Le Saint-Esprit lui inspirait aussi dès lors un extrême amour des souffrances. Bien des fois on le trouva la nuit couché sur des sarments de vigne qu'il avait cachés près de son lit. Cette haine de lui-même ne fit que s'accroître avec l'âge. L'objet de ses plus chères espérances était d'aller un jour mourir parmi les infidèles, au milieu des tortures pour le nom de Jésus-Christ ; sa fidélité à ne rien omettre de toutes les pénitences qui lui étaient permises faisait bien voir la sincérité de ses désirs. Un jour qu'il se croyait seul devant un tableau de saint André : « Bienheureux apôtre, s'écria-

t-il, aurez-vous le cœur de garder cette croix pour vous seul ? je saurai bien vous la dérober ».

Ayant appris par les instructions du noviciat, combien la mortification intérieure était plus excellente que celle du corps, il s'y adonna tout entier. Le Père Maître des novices lui en fournit un jour une occasion assez étrange, à laquelle le F. Chiaramonti était loin de s'attendre. Il lui demanda devant tout le monde, à l'heure de la récréation, combien il avait offert à Notre-Seigneur d'actes de mortification intérieure durant cette première partie de la journée. Ce fut assurément pour son humilité l'objet d'un héroïque sacrifice ; il répondit en rougissant : « Mon Père, je ne me suis encore renoncé que dix-huit fois depuis ce matin ».

Patrignani, *Menol.*, 16 *magg.*, *p.* 109. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 16ª *maii, p.* 268. — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 16ª *maii*, *p.* 186.

Le seizième jour de mai à Forli, mourut l'an 1617, après quarante ans de vie religieuse, le P. Jean Dionigi, en si haute réputation de sainteté, qu'au signal de sa mort, l'évêque et les principaux personnages de la ville invoquèrent publiquement Notre-Seigneur par les mérites du nouveau *Bienheureux*, comme ils n'hésitèrent pas à l'appeler. Durant de longues années, le peuple de Forli célébra ce glorieux anniversaire en semant son tombeau de fleurs, pour le remercier des faveurs miraculeuses publiquement attribuées à son intercession. Le P. Dionigi était né dans le dio-

cèse de Sienne ; il s'animait à la perfection par le souvenir et l'exemple des saints que sa patrie a donnés en si grand nombre au ciel. Devenu religieux de la Compagnie et prêtre, il semblait n'avoir d'autre demeure que le voisinage du tabernacle, écoutant les pécheurs au saint tribunal de la pénitence, ou prosterné au pied de l'autel, dans une profonde adoration. C'était l'opinion commune, que la Reine du ciel et saint Ignace l'avaient favorisé de leur présence sensible, tellement il en parlait avec amour et faisait de leur beauté incomparable les plus ravissants tableaux. Du moins on ne saurait mettre en doute que Notre-Seigneur ne lui eût donné bien des fois la connaissance du secret des cœurs et le don de prophétie.

Patrignani, *Menol.*, 16 *magg.*, *p.* 108. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 16a *maii*, *p.* 268. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 16a *maii*, *p.* 186.

XVII MAI

—

Le dix-septième jour de mai de l'an 1658, mourut à Rome, dans la maison professe, le F. Coadjuteur Jacques Goffetti surnommé par le P. Mutius Vitelleschi, « l'ange du Gesù ». Il ne savait ni lire ni écrire, et remplissait habituellement l'office de maçon ou de couvreur. Mais sa douce et continuelle familiarité avec Dieu en avait fait un homme d'oraison, merveilleusement éclairé par le Saint-Esprit. Aussi passait-il sans effort plusieurs heures chaque jour, et quelquefois les nuits entières prosterné au pied du saint Sacrement, surtout dans certaines circonstances plus solennelles, telles que les nuits des Quarante-Heures, de Noël ou du Jeudi Saint. Tout ce qui semble d'ordinaire, à moins d'une grande vigilance, nuire le plus au progrès de beaucoup d'âmes religieuses, comme le temps des récréations et mille autres occasions journalières de distractions, n'avait d'autre effet que de l'unir plus intimement à Notre-Seigneur ; il ne savait que parler de lui, et ne trouvait de joie qu'à souffrir et à se fatiguer pour lui.

A l'âge de quatre-vingts ans, il se flagellait encore sans pitié avec l'ardeur d'un jeune homme, et ne laissait passer aucun jour sans un acte au moins d'humilité ou de mortification au réfectoire. Mais son plus grand mérite, sans contredit, fut de se dépenser

sans trêve et sans réserve au service de la Compagnie, pour l'amour et la gloire de Notre-Seigneur. Nul de ses supérieurs ne se rappelait avoir vu un Frère aussi laborieux et aussi obéissant que lui, durant les cinquante-huit années de sa vie religieuse. Selon la pensée d'un de nos historiens, on aurait pu graver sur sa tombe ces belles paroles mises par le Saint-Esprit sur les lèvres du grand Apôtre : « *Abundantius illis omnibus laboravi* ; de tous ces serviteurs de Dieu, nul n'a tant travaillé que moi » ; ou ces autres qui ne sont pas moins glorieuses pour sa mémoire : « *Hujus viri plena effigies sunt Regulæ Coadjutorum, et ille harum vicissim ac singularum vera imago fuit* ; le portrait achevé du F. Goffetti, ce sont les Règles des Frères Coadjuteurs ; pareillement la vivante expression de toutes et de chacune de ces règles, c'est le F. Goffetti ».

PATRIGNANI, *Menol.*, 17 *magg.*, *p.* 125. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 17ª *maii, p.* 270. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 17ª *maii, p.* 188.

Le dix-septième jour de mai de l'an 1606, mourut à Rome le P. NICOLAS ORLANDINI, de Florence. Après avoir été sept ans Maître des novices à Naples, il fut appelé à Rome pour écrire les premières Lettres annuelles livrées à l'impression, et ensuite l'Histoire générale de la Compagnie. Il avait terminé la moitié du premier volume, qui contient la vie de notre Bienheureux Père, lorsqu'il fut arrêté par une grave maladie et réduit en peu de temps

à la dernière extrémité. Presque tous le tenaient déjà pour désespéré. Le P. Orlandini ne perdit pas courage ; il espéra que saint Ignace viendrait à son aide et lui donnerait assez de vie pour achever son œuvre ; et en effet, il recouvra bientôt ses forces et conduisit à son terme le beau monument qu'il avait commencé d'élever à la mémoire de notre Bienheureux Père et de ses premiers compagnons. La tendre piété du P. Orlandini, l'aménité de son caractère, la candeur de son âme, sa parfaite régularité le firent aimer de Dieu et des hommes. Nos historiens ont tracé de lui cet éloge très glorieux dans sa brièveté : « *Religiosæ disciplinæ perdiligens fuit ; et ut in vita, sic accuratus in stylo* ». Il mourut à l'âge de cinquante-deux ans, dont il avait passé trente-quatre dans la Compagnie.

Sacchinus, *Histor. Societ. Jes.*, *t.* 1, *Prologus*. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 633. — Patrignani, *Menol.*, 17 *magg.*, *p.* 123. — Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 244. — Drews, *Fasti Soc.*, 17ª *maii*, *p.* 188. — Guidée, *Ménol. ms.*, *p.* 161. — de Backer, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 1, *p.* 526.

---

* Le dix-septième jour de mai, l'an 1775, mourut à Santa-Natoglia, sa patrie, dans le diocèse de Camerino, le P. Mariano Pongelli, à qui ses contemporains ont rendu ce beau témoignage qu'il avait été constamment parfait depuis sa première entrée au noviciat de Saint-André jusqu'à sa bienheureuse mort. C'était au reste la résolution qu'il avait prise, animé par les exemples du

P. Cataldo Pongelli, son grand-oncle, dont la réputation de sainteté était encore vivante dans la Province. Pour mieux garder ses règles, il les avait toutes apprises par cœur ; il fut si fidèle à les observer, que ses compagnons, malgré la plus vigilante attention, ne purent le surprendre une seule fois en défaut. Aussi son Maître, le P. Jérôme Ridolfi, n'hésitait-il pas à le proposer « comme le parfait modèle d'un vrai novice de la Compagnie ». Mariano Pongelli ne perdit rien de sa ferveur au temps des études. De longues années après, quand on voulait désigner au Collège Romain un religieux d'une exactitude scrupuleuse à tous ses devoirs, il était comme passé en proverbe de dire : « C'est un autre Pongelli » et l'on rappelait une parole par laquelle le saint jeune homme s'armait lui-même contre toute défaillance et tout respect humain : « *Volo facere officium meum ;* je veux remplir mon devoir ».

Son humilité lui avait toujours fait appréhender les charges ; mais son mérite et sa vertu ne tardèrent pas à l'y élever. Compagnon du Père Provincial, Recteur de la maison de probation à Florence, Provincial, Recteur du Séminaire et du Collège Romain, Père spirituel des juvénistes de Saint-André, des élèves du Collège Germanique, et enfin Recteur du collège des Maronites, le P. Pongelli se montra partout fidèle à lui-même. Jamais, dit son biographe, la discipline religieuse ne resplendit d'un plus vif éclat que sous son gouvernement. La délicatesse de sa conscience et la haute idée qu'il s'était faite de son devoir et de sa responsabilité devant Dieu et devant la Compagnie, ne lui permettaient de se prêter à aucun relâchement dans l'observation entière de la règle. Au reste, il donnait lui-même l'exemple, et était le premier à tous

les exercices communs. S'il lui fallait reprendre ou corriger quelqu'un de ses inférieurs, il le faisait avec une prudence, une mesure, une délicatesse qui ne laissaient nulle amertume dans le cœur du coupable, et l'animaient seulement à se montrer plus digne de Notre-Seigneur et de sa vocation.

La charité du P. Pongelli était sans bornes. Dans l'administration des biens temporels, remarque encore son biographe, il avait pour premier principe, non d'amasser de grandes sommes ni d'élever de beaux édifices peu nécessaires, dont on lui ferait honneur après sa sortie de charge, mais de bien traiter sa communauté, afin que tous s'employassent allègrement au service de Dieu. Sa sollicitude sur ce point était sans cesse en éveil ; lui-même visitait les chambres, et s'il s'apercevait que quelque chose manquât au moindre des siens, il le lui faisait porter d'office, avec ordre de ne point le refuser. Rempli d'une admirable confiance en la Providence, il ne voulait pas que l'état moins florissant de certains collèges fût une raison de rien retrancher non seulement aux choses nécessaires, mais même aux petites douceurs et menues superfluités, consacrées par l'usage, les jours de fête. Le P. Pongelli n'était sévère que pour lui-même ; et ce digne imitateur de la charité de saint Ignace, qui se mettait au service de tous ses frères, ne souffrait les services de personne.

Il exerçait depuis quelques mois à peine la charge de Recteur du collège Maronite, lorsque parut le Bref de Clément XIV. Il lui fut intimé par un jeune prélat avec une dureté qui aurait révolté une âme moins habituée à reconnaître en toute chose la très sainte et très adorable volonté de Dieu. Le P. Pongelli se retira dans sa famille, où il acheva de se sanctifier par la prière, l'étu-

de, les exercices de la pénitence et l'assistance des malades ; et il s'endormit doucement dans le Seigneur, à l'âge de soixante-douze ans ; il en avait passé cinquante dans la Compagnie, à l'époque de la suppression.

Vita (ms.) del P. Mariano Pongelli della Provincia Romana (Archiv. Rom).

XVIII MAI

—

Le dix-huitième jour de mai de l'an 1773, mourut au Collège Romain, trois mois seulement avant la destruction de la Compagnie, le P. Jérome Lagomarsini, génois, proclamé à juste titre par Morcelli le premier des écrivains latins du dix-huitième siècle. Ses ouvrages sont pleins des plus curieux détails sur les travaux et les méthodes d'enseignement de nos anciens Pères. Il les défendit avec autant d'éclat que de succès et de zèle contre l'envahissement successif des idées modernes ; beaucoup des plus savants italiens de son temps se faisaient gloire d'être ses amis ou ses élèves. Quand il vit que rien ne pouvait plus arrêter l'orage déchaîné contre la Compagnie, le P. Lagomarsini pria Notre-Seigneur de lui épargner du moins la douleur d'assister à un si cruel désastre. Il fut exaucé, et bien des fois on l'entendit répéter sur son lit de mort, en pressant contre son cœur et sur ses lèvres cet habit religieux qu'il portait depuis soixante-et-un ans : « *Gaudium meum nemo tollet a me* ; nul ne m'enlèvera ce qui fait ma joie ».

Mazzolari, *De Vita et Studiis Hier. Lagomarsini.* — Morcelli, *Inscription.*, *t.* 4, *p.* 101. — Caballero, *Biblioth. supplem.* 1um, *p.* 169. — de Backer, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 4, *p* 321. — *Biogr. univers.* — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 4, *p.* 23.

* Le dix-huitième jour de mai de l'an 1630, le F. FRANÇOIS SMERALDO donna joyeusement sa vie au service des pestiférés. Avant même son entrée dans la Compagnie à l'âge de dix-huit ans, il avait caressé la pensée d'aller un jour porter la bonne nouvelle aux peuples de l'Orient, et comme pour s'animer à cette glorieuse entreprise, il avait changé son nom de Sciarra en celui de l'apôtre des Indes ; mais surtout il s'était efforcé de garder intacte la pureté de son âme, qu'aucune faute grave ne ternit jamais. Devenu religieux de la Compagnie, sa ferveur ne fit que s'accroître ; novice, régent dans les collèges, étudiant en philosophie et en théologie, sa modestie, son aimable simplicité, sa candeur lui méritèrent partout le nom d'ange. Quand éclata la terrible peste de Parme, il obtint de consacrer aux malades et aux moribonds les forces et la vie qu'il s'était offert à dépenser dans les missions lointaines. Notre-Seigneur agréa son sacrifice et, en échange de la couronne des apôtres, lui donna la palme glorieuse des martyrs de la charité. Le F. Smeraldo n'avait que vingt-neuf ans ; il en avait passé onze dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ. Jes., part.* 6a, *l.* 15, *n.* 13, *p.* 352. — ALEGAMBE, *Heroes et Victim. Charit., anno* 1630, *p.* 295.

XIX MAI

—

Le dix-neuvième jour de mai de l'an 1682, mourut à Rome en odeur de bénédiction, après avoir prononcé sur son lit de mort les trois vœux des Scolastiques de la Compagnie, le F. André Bernardi, fidèle imitateur de saint Louis de Gonzague parmi les jeunes pensionnaires du Séminaire Romain. Il était né à Venise, d'une noble famille qui comptait alors trois princes de la cour romaine, dont le dernier devait même s'asseoir dans la chaire de saint Pierre sous le nom d'Alexandre VIII.

André Bernardi avait déjà près de vingt ans, lorsque pressé d'un ardent désir de se consacrer à Dieu par le sacerdoce, il renonça généreusement à son indépendance et à toutes les joies de la maison paternelle, pour aller faire ses études théologiques à Rome, dans le Séminaire Romain. Les vœux et les espérances de sa famille de le voir parvenir aux premiers honneurs de l'Église, étaient bien loin de son cœur. Il n'aspirait qu'à devenir un saint par le renoncement et la prière. Rien ne lui plaisait plus, en particulier, que ces mortifications imprévues qui se présentent si souvent, grâce à l'oubli et à la négligence des autres. Il les trouvait bien plus favorables à son avancement dans la vertu que toutes les austérités volontaires. « Il avait découvert, avec le se-

cours de son directeur, ce misérable artifice de l'amour propre, qui si souvent, dit son biographe, nous porte à rechercher certaines pratiques de pénitence, et à jeter les hauts cris quand Dieu nous en fait trouver d'inattendues qui ne sont point de notre choix ». Du reste, le pieux jeune homme embrassait également les unes et les autres, avec une ardeur incroyable. Et cependant cette âme si pure n'avait à pleurer sur aucune faute. Son confesseur l'avait jugé digne de vouer à Notre-Seigneur, entre les mains de la Vierge sans tache, une perpétuelle virginité.

Telle était depuis trois années la vie de Bernardi, lorsque Dieu le trouva mûr pour le ciel ; bientôt un de nos Pères lui annonça que sa maladie ne laissait plus d'espoir. « Vous ne pouviez, ô mon Père, répondit alors le jeune mourant, me donner une plus douce nouvelle, tant je me sens consumé du désir d'aller à Dieu »! Comme on l'engageait à faire du moins quelque vœu pour sa guérison : « Les seuls vœux que j'aurais voulu faire, ajouta-t-il, sont les saints vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance dans la Compagnie de Jésus ; vœux que j'ai tant de fois et si instamment désirés, sans en être, hélas ! jugé digne ». Le P. Charles de Noyelle, alors Vicaire Général de la Compagnie, ayant été instruit de cette touchante réponse, voulut visiter le saint jeune homme, et lui dit en l'abordant : « Mon fils, je vous apporte l'heureuse nouvelle de votre admission dans la Compagnie de Jésus, et de votre admission prochaine et triomphante dans le ciel, où vous louerez éternellement Notre-Seigneur dans la compagnie de ses anges ». En entendant ces mots, André Bernardi, qui peu auparavant, dit son historien, n'avait plus la force d'ouvrir les lèvres pour articuler une parole, éclata en transports de joie,

chantant comme autrefois à pareille heure Louis de Gonzague : « *Lœtatus sum in his quæ dicta sunt mihi* » ! puis il prononça d'un air de triomphe ses trois vœux de religion au moment de recevoir le saint Viatique, et il expira dans la plus douce paix.

Patrignani, *Vita d'alcuni convittori... morti nel Seminario Romano.*

---

* Le dix-neuvième jour de mai de l'an 1593, mourut dans la maison professe de Palerme le F. Antoine Scirotta, Coadjuteur temporel. Il avait joui d'une situation brillante ; mais à l'âge de quarante-et-un ans, il dit adieu à tous les avantages de la fortune et de la naissance pour embrasser l'humilité de la croix dans la Compagnie. Il aurait pu prétendre aux honneurs du sacerdoce ; il préféra servir Notre-Seigneur dans les offices domestiques. Sa grande vertu, sa prudence, son habitude des affaires lui firent confier tour à tour la charge de manuducteur ou sous-ministre pour les Frères Coadjuteurs à la maison professe de Palerme, et ensuite celle d'administrateur des biens temporels du collège de Monreale. Il les remplit l'une et l'autre avec une diligence admirable et un esprit de foi qui lui faisait voir dans les plus menus détails la sainte volonté de Dieu. A l'exemple de Notre Bienheureux Père, le F. Scirotta avait pour le livre de l'Imitation une estime singulière ; à force de le lire, il le savait presque tout entier par cœur ; mais surtout, il en faisait passer les leçons dans ses paroles et dans ses actes. Toute sa conduite était comme une expres-

sion vivante de ce code de la perfection. Nul ne se montrait plus humble et plus affable, plus uni à Dieu, plus prompt à tous les ordres de l'obéissance. Ce fidèle serviteur de Dieu mourut dans la soixante-sixième année de son âge et la vingt-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 323.

---

* Le dix-neuvième jour de mai de l'an 1759 mourut à Naples, dans la maison professe, le P. François Pepe, homme apostolique, puissant en œuvres et en paroles, héritier de l'esprit et des vertus de saint François de Geronimo. Dès sa première enfance, sa vocation pour la chaire se dessina ; il n'avait pas encore dix ans, et déjà on le voyait parler aux enfants de son âge et aux habitants de la campagne avec la ferveur d'un apôtre. Dieu voulut même un jour se servir de lui pour toucher le cœur d'un pécheur obstiné, qui avait résisté jusque là aux efforts des plus zélés missionnaires. A quatorze ans, vainqueur des larmes et des caresses de sa famille, François Pepe alla frapper à la porte du noviciat, et s'enrôla sous l'étendard de saint Ignace.

Après les premières épreuves et de brillantes études de philosophie et de théologie, il paraissait désigné, au jugement de plusieurs, pour l'enseignement des hautes sciences ; mais il soupirait après les missions ; il demanda les plus humbles et les plus laborieuses. Pendant plusieurs années, il évangélisa les différentes provinces du royaume, et partout il recueillit les fruits les plus

abondants. A la vue des merveilles opérées dans son diocèse, un évêque disait avec étonnement : « Je vois, et j'ai peine à en croire mes yeux, je vois mon peuple et mes prêtres changés, et grâce aux industries suggérées par cet homme de Dieu, fermes dans leurs résolutions ».

Le P. François fut alors appelé à Naples, et quelque temps après, chargé de la leçon d'Écriture Sainte dans notre église du Gesù Nuovo. Il remplit ce ministère dix années de suite, avec un succès toujours croissant. Il y déployait une abondance d'érudition, une solidité de doctrine et une sûreté d'interprétation qui jetaient les plus habiles dans l'étonnement, et faisaient dire à plusieurs, et entre autres au célèbre P. Zaccaria qu'une telle science n'était pas un fruit de l'étude, mais un don surnaturel de Dieu. L'admiration ne fut pas moindre quelques années plus tard. Cédant à une inspiration du Saint-Esprit, le P. Pepe s'était fait le propagateur de la dévotion à la très Sainte Trinité et à l'Immaculée Conception de la Mère de Dieu ; il s'était imposé la loi de parler tous les samedis sur ce double mystère. Or, il trouvait dans le trésor de son cœur, sans l'épuiser jamais, des pensées si belles et si profondes, que ses auditeurs ravis ne pouvaient s'empêcher d'y reconnaître une intervention surnaturelle. Il devait souvent prendre la parole sans avoir eu le temps de se préparer ; au moment de monter en chaire, il se jetait à genoux, et avec une filiale confiance, conjurait Marie de mettre sur ses lèvres ce qu'il devait dire de l'auguste Trinité et d'elle-même ; il se trouvait aussitôt inondé de tant et de si vives lumières, qu'il était obligé de s'écrier : « Assez, assez, ô ma Mère ».

Le zèle de cet homme apostolique embrassait toutes les œuvres :

la confession, la prédication sur les places publiques, l'assistance des moribonds et des criminels condamnés au dernier supplice, la visite des galères et des prisons, la préparation aux communions générales du mois et surtout à celles des fêtes de la Sainte Trinité et de l'Immaculée-Conception, où l'on vit parfois plus de quarante mille personnes s'approcher le même jour de la sainte table dans notre église du Gesù Nuovo. En même temps, pour diminuer, autant qu'il pouvait, l'offense de Dieu et les occasions de scandale, il ouvrait et entretenait par de larges aumônes une maison de refuge, où plus de cent jeunes filles pauvres trouvaient un abri pour leur honneur ; il obtenait du roi, dont il possédait toute la confiance, des ordres rigoureux pour réprimer la licence des mauvais livres et des parures immodestes ; il faisait renouveler les édits de bannissement contre les Juifs et fermer les lieux de réunion des sectes maçonniques.

Puis, non content de promouvoir par ses paroles et ses écrits le culte de la Sainte Trinité et de l'Immaculée-Conception, il faisait ériger un magnifique monument où chacune des trois adorables Personnes et la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, étaient représentées par autant de statues de grandeur naturelle en argent massif ; enfin, il faisait dresser sur la place, en avant de notre église, un superbe obélisque en marbre, surmonté de l'image de Marie ; œuvre grandiose, qui avec son ornementation, ne fut achevée qu'au bout de douze ans, et ne coûta pas moins de quatre-vingt mille ducats. L'homme de Dieu trouvait dans la libéralité spontanée des fidèles tous les secours dont il avait besoin pour faire face à tant de dépenses, sans qu'il eût jamais à tendre la main. Les grâces les plus extraordinaires ajou-

taient leur éclat à ces merveilles du zèle et de la charité : extases, guérisons de maladies désespérées, présence simultanée en plusieurs lieux à la fois, pénétration des plus intimes secrets de la conscience, annonce prophétique des évènements à venir. Ces faveurs et d'autres l'entouraient d'une auréole de sainteté. Aussi quand on apprit sa mort bienheureuse, arrivée, comme il l'avait désiré et prédit, un samedi, une foule immense se porta à l'église du Gesù Nuovo. Par précaution, les Pères avaient placé la précieuse dépouille dans une chapelle fermée par un solide grillage en fer. Trompé dans son attente, le peuple se jeta sur le confessionnal du saint homme, le poussa dans la rue et le mit en pièces pour en faire des reliques ; il allait faire subir le même sort à la chaire, si on ne s'était hâté de la soustraire à son pieux vandalisme. De nombreux miracles attestèrent la sainteté du défunt et son crédit auprès de Dieu. Le P. François Pepe était âgé de soixante-quinze ans ; il en avait passé soixante-et-un dans la Compagnie.

Vita (*ms.*) *del P. Francisco Pepe della Provincia di Napoli* (*Archiv. Rom.*). — *Del P. Francisco Pepe* (*Archiv. Rom.*). — Carayon, *Les prisons du marquis de Pombal. Paris*, 1865, *p.* 34.

XX MAI

—

Le vingtième jour de mai de l'an 1623, mourut dans la traversée de Mexique aux Philippines, le P. Jacques d'Alessandro, missionnaire de la Province de Naples, consumé par les mêmes travaux et les mêmes souffrances qui venaient d'enlever sept jours auparavant le jeune P. Louis Marincola, et firent encore deux autres victimes. Jacques d'Alessandro professait depuis sa jeunesse une tendre et généreuse dévotion pour saint Bernadin de Sienne. C'était son protecteur et son modèle de prédilection. En mille rencontres, il avait eu recours à lui, toujours avec le même succès ; naguère encore il venait d'obtenir par son intercession la grâce de l'apostolat. Se sentant frappé à mort sans ressource, il demanda instamment à son cher saint, pour dernière faveur, d'expirer un des neuf jours qui précéderaient sa fête ; mais contre toute espérance, sa vie se prolongea au milieu des plus vives douleurs, tempérées par une très douce confiance, jusqu'à l'aurore du jour où Bernardin était lui-même entré jadis dans la joie du paradis.

Cordara, *Histor. Societ. Jes., part.* 6, *lib.* 8., *n.* 173, *p.* 467. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli. t.* 4. *p.* 283.

XXI MAI

—

Le vingt-et-unième jour de mai de l'an 1670, mourut dans la maison professe de Rome, le P. Nicolas Zucchi, très spécialement choisi de Dieu pour la sanctification des âmes, surtout dans les communautés religieuses. A douze ans, il avait consacré la pureté de son corps et de son âme à la très sainte Vierge, par une donation signée de son sang. Puis, à seize ans, il s'arrachait aux embrassements de sa mère, et commençait parmi les novices de Padoue cette sainte vie dont l'éclat ne devait plus s'affaiblir un seul jour, durant soixante-huit ans. Le renoncement absolu à lui-même fut le grand moyen que se hâta de prendre le jeune Zucchi, pour arriver en peu de temps à une très haute perfection. Sa fidélité était inébranlable, quelles que fussent les consolations ou les désolations sensibles ; il voyait uniquement la très sainte volonté de Dieu. Un jour, durant ses études, le Père Provincial ayant appris que grâce à son excellente mémoire, il avait recueilli les plus beaux passages d'un des premiers orateurs de son temps, qui venait de prêcher à Parme, imagina de lui dire brusquement : « Frère Zucchi, donnez vos extraits à tel de vos frères, qui deviendra sans doute un grand prédicateur, tandis que vous, je pense, vous ne sauriez en tirer aucun fruit ».

Il obéit sur-le-champ sans le plus léger nuage de tristesse. Mais comme on eut lieu de le croire, dit Bartoli dans sa relation, ce fut précisément à ce généreux sacrifice que le P. Zucchi dut, à partir de ce moment jusqu'à sa mort, le don qu'il appelait l'aumône de Dieu. C'était de monter en chaire, toutes les fois que l'obéissance le lui demandait, sans avoir pu d'ordinaire prévoir un seul mot de ce qu'il allait dire, et de se trouver néanmoins, dès qu'il avait fait le signe de la croix, investi d'une si vive lumière qu'un ange descendu du ciel semblait parler par sa bouche. Les cardinaux et les souverains pontifes eux-mêmes furent cent fois témoins de cette merveille, et bien que des années entières il dût, tant ses œuvres étaient multipliées, parler au moins trente-quatre fois par semaine, jamais l'aumône de Dieu ne lui manqua. Au moment d'ouvrir la bouche, il éprouvait cette souveraine et subite impression de l'Esprit divin qui faisait dire jadis aux prophètes : « *Spiritus Domini super me!* l'Esprit de Dieu s'est emparé de moi » !

Dans le temps où il enseignait la philosophie à Parme, le P. Trigault, célèbre missionnaire de Chine, s'arrêta quelques jours au collège, en se rendant à Rome. Nicolas Zucchi s'offrit aussitôt pour l'accompagner en Orient. A cette nouvelle, le cardinal Orsini, dont il était le confesseur, protesta qu'il s'opposerait de toutes ses forces à son départ, et se déclara prêt à mettre en œuvre tous les moyens pour le retenir en Italie. Mais le saint religieux lui répondit avec une liberté dont ce prince de l'Église ne s'offensa point : « Je demande à votre Éminence de ne point s'occuper de cette affaire, ou je la prierai de se pourvoir d'un autre confesseur ». Dans ce perpétuel exercice de la parole, la grande mis-

sion du P. Zucchi fut l'apostolat des communautés religieuses. Il fit refleurir dans un grand nombre d'entre elles la pureté des observances monastiques. Rarement en rencontrait-il une où le Sauveur n'eût caché quelques âmes prédestinées à la plus haute perfection, mais qui attendaient un homme de Dieu pour leur en découvrir la voie, et les arracher à de longues et funestes défaillances. Aussi était-ce à ses yeux une sorte de sacrilège que de perdre avec elles, en conversations vaines et frivoles, un temps qui pouvait et devait être si précieusement employé à les détacher d'elles-mêmes et à leur faire uniquement aimer Jésus-Christ.

Le P. Nicolas Zucchi avait la plus tendre dévotion pour les mystères de la Sainte Enfance et pour la très sainte Mère de Dieu. On sait de quelle merveilleuse efficacité ne cesse de jouir depuis plusieurs siècles contre toutes les tentations de l'enfer sa belle prière à la Reine des vierges, *O Domina mea*. Ce vaillant ouvrier s'endormit plein de jours et de mérites dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge et la soixante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Bartoli, *Della vita del P. Nicolo Zucchi*, *Roma*, 1682. — Patrignani, *Menologio*, 21 *magg.*, *p.* 145. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 21a *maii*, *p.* 193. — Sotuellus, *Bibiblioth.*, *p.* 637.

XXII MAI

—

Le vingt-deuxième jour de mai de l'an 1611, mourut au collège de Malte, à l'âge de soixante-dix ans, le F. François Abate, Coadjuteur temporel, d'une humble et pauvre famille des Calabres, mais appelé par Notre-Seigneur à une si haute sainteté, que le P. Jules Fazio avait coutume de dire : « Si la Province de Sicile possède en ce moment deux saints, c'est assurément au P. Paul Achille et au F. François Abate qu'elle est redevable de ce bonheur ». Dès qu'il eut rencontré, à l'âge de vingt-sept ans, nos premiers Pères, il lui sembla voir en eux des anges du ciel : « Je n'ai pas la prétention, dit-il en s'offrant au P. Jérôme Domenech, d'aspirer au sort des Frères que vous jugez dignes de vivre pour toujours avec vous. Mais ne pourrais-je, du moins, être reçu comme le dernier de vos serviteurs, à la condition expresse d'être renvoyé, quand pour mon âge ou pour mes infirmités, je ne semblerai plus bon à rien » ! Ces bas sentiments de lui-même ne s'affaiblirent jamais dans le cœur du F. Abate, durant les quarante-quatre ans qu'il vécut encore. Aussi prétendait-il que tout objet mis au rebut, toute corvée humiliante ou pénible devaient lui revenir de droit. Si l'on sonnait au milieu de la nuit, pour appeler quelqu'un de nos Pères au lit d'un mourant, il courait en toute hâte

à la porte pour éviter à ses frères la peine d'être pris pour compagnons à pareille heure.

Qnand il s'était fatigué tout le jour dans le rude travail du four et de la boulangerie, son amour pour Notre-Seigneur lui faisait encore dérober du temps à son sommeil pour le donner à la prière ; et si quelquefois l'assoupissement semblait près de le vaincre, il se réveillait à force de coups. Sa seule présence était à la fois la bénédiction temporelle et spirituelle des maisons qui le possédaient. Beaucoup de séculiers avouèrent s'être décidés à venir au secours de la Compagnie par d'abondantes aumônes, rien qu'en le voyant. Sa mort fut regardée comme une calamité publique ; on ne put voir sans attendrissement près de son saint corps, l'évêque et les plus hauts personnages de Malte confondre leurs larmes avec celles des pauvres esclaves d'Afrique, si souvent l'objet de la tendre charité de l'homme de Dieu.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 648. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 19a *april.*, *p.* 216.

---

* Le vingt-deuxième jour de mai de l'an 1689 mourut à Florence le P. Louis Guidoni, dont toute la vie, dit son biographe, pourrait se résumer en ces quelques mots : « Ce fut un homme d'une simplicité antique, d'une fidélité entière à toutes les observances religieuses, mortifié, pieux, patient ». Après sa profession solennelle, il fut envoyé du collège de Pérouse à celui de Florence ; et là, il se renferma pendant quarante années de suite jusqu'à la

vieillesse et au complet épuisement de ses forces, dans une classe de petits enfants. Il ne connaissait ni distractions, ni repos, et au temps même des vacances, il ne discontinuait pas ses leçons en faveur de ceux que les familles lui envoyaient en grand nombre. Ce dévouement de tous les jours à une tâche si laborieuse, car il n'avait pas moins de cent écoliers à former chaque année aux premiers éléments de la grammaire et même de la lecture, ne tarda pas à lui concilier l'estime et la vénération de toute la ville. Le grand duc de Toscane était des premiers à lui en donner les témoignages les plus flatteurs ; mais le P. Guidoni ne consentit jamais à s'en prévaloir, ni même à se présenter à la cour. Sa classe était son palais ; c'est là qu'il avait concentré toutes ses pensées et toutes ses affections. Ses supérieurs lui offrirent plus d'une fois une chaire plus digne de ses talents ; il refusa toujours.

Vers la fin de sa vie, un ulcère lui vint au visage ; il n'y prit d'abord pas garde, et se contenta, pour ne pas omettre sa classe, de le couvrir d'un voile léger ; mais peu à peu le mal s'étendit, et lui dévora un œil et une partie de la figure. Force fut alors au courageux vieillard de se reposer enfin sur cette nouvelle et plus rude croix. Au travail de l'enseignement, le P. Guidoni en avait joint un autre, non moins méritoire et non moins cher à Notre Bienheureux Père, celui du catéchisme. Pendant ces quarante années, il n'avait cessé chaque dimanche d'enseigner la doctrine chrétienne aux enfants avec un soin, une diligence, un désir de faire connaître et aimer Notre Seigneur qui ne subirent jamais ni détente ni ennui. Le P. Guidoni acheva de se sanctifier au milieu de sa douloureuse inaction ; sa patience et son inaltérable ré-

signation montrèrent avec éclat que dans son obscur labeur, il avait uniquement cherché la gloire et le bon plaisir de Dieu.

Patrignani, *Menol.* 22 *magg.*, *p.* 158.

---

* Le vingt-deuxième jour de mai rappelle la mémoire du P. Hyacinthe Grillo, mort à Parme, l'an 1630, avec dix-huit autres de nos Pères et Frères du même collège, au service des pestiférés. Pendant son juvénat, Hyacinthe Grillo s'était laissé séduire par les côtés extérieurs et brillants de la littérature ; il semblait ne viser qu'à parer son style de tous les ornements alors à la mode. Cette préoccupation presque exclusive de la forme n'était pas sans donner quelque inquiétude à ses supérieurs. Le moindre péril était celui de la vanité. Le jeune religieux ne paraît pas y avoir échappé. Heureusement il était capable d'écouter un bon conseil. Il comprit ce qu'il y avait de puéril et même d'inconvenant pour un homme apostolique, dans cette recherche exagérée, et il s'appliqua à se former une manière plus digne où les choses tiendraient plus de place que les mots.

Au reste des pensées plus hautes germaient déjà dans son âme ; il aspirait à s'oublier lui-même, à se dépenser au service de Dieu et du prochain. Son bonheur était d'aller, les jours de congé, dans les hôpitaux et les prisons. Bientôt le désir des missions lointaines l'enflamma d'une ardeur nouvelle. Il s'offrit au Père Général, et déjà il se croyait près de recevoir une réponse favorable, quand la nouvelle des horribles ravages que la peste fai-

sait à Parme, parvint à ses oreilles. Il était alors à Plaisance. Il se jette aussitôt aux pieds du Père Provincial, lui arrache, à force d'instances, la permission de se dévouer, et vole dans la ville infectée. En mettant le pied dans le collège de la Compagnie, son courage, pourtant si ferme, eut un moment de surprise, et presque de défaillance. Un des Pères venait de mourir ; un autre était à l'agonie ; un troisième avait reçu les derniers sacrements ; plusieurs luttaient contre le terrible mal à l'infirmerie. Mais se ranimant bientôt : « Eh bien, dit-il, mourons nous aussi, victime de la charité ». Et sans vouloir s'accorder un moment de repos, il passa cette première nuit auprès des malades. Le lendemain, il commença son ministère dans la cité, avec un dévouement, une allégresse véritablement héroïques. Il parut quelque temps comme invulnérable à tous les coups de la contagion. Mais un jour, en traversant le pont, il fut abordé par un prêtre d'un aspect majestueux qui le félicita de son zèle, et l'assura qu'il en recevrait bientôt la récompense.

En effet, dès le lendemain, jour de la Pentecôte, pendant qu'il était à l'autel et faisait l'oblation de l'hostie, le P. Grillo fut assailli par les symptômes ordinaires du fléau. Le Père Recteur se hâta d'accourir ; le malade se jette à ses pieds : « Mon Père, lui dit-il le visage rayonnant de joie, donnez-moi votre bénédiction, car je m'en vais au Paradis ». Et en effet, trois jours après, il remettait son âme courageuse entre les mains de Dieu. Il n'était âgé que de trente-quatre ans et en avait passé dix-huit dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ.*, *part.* 6ª, *l.* 15, *n.* 18, *p.* 354. — ALEGAMBE, *Heroes et Victim. charit.*, *anno* 1630, *p.* 295. — TANNER, *Societ. Jes. Apostol. imitatrix*, *p.* 598. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 22ª *maii*, *p.* 280. — DREWS, *Fasti Soc.*, 22ª *maii*, *p.* 195. — PATRIGNANI, *Menol.*, 22 *magg.*, *p.* 155.

XXIII MAI

—

Le vingt-troisième jour de mai de l'an 1620, mourut au collège de Naples le P. Salvator Spinelli, également digne, par le cœur et par le sang, de son saint et glorieux oncle, le P. Antoine Spinelli. Les humiliations volontaires du Sauveur pendant sa vie mortelle, lui avaient ravi le cœur ; elles furent pour lui, dès les premiers jours de son noviciat, le sujet d'une ardente émulation. Aussi quand après la mort de son frère aîné, le riche héritage de la famille lui fut offert, avec toutes les séductions que pouvait y joindre le cœur de sa mère, il témoigna d'une manière éclatante qu'il était mort à tout autre amour qu'à l'amour de Jésus-Christ. Chaque matin, il lisait attentivement un chapitre de l'Évangile, et s'imposait la loi d'en reproduire, le jour même, dans sa conduite, tout ce qui pouvait dépendre de lui. Il est facile de comprendre à quel degré de perfection l'éleva en peu de temps cette salutaire pratique, en lui suggérant des pensées et des actes toujours conformes à ce divin exemplaire.

Il avait instamment sollicité les missions des Indes ou du Japon ; mais le Père Général crut devoir céder, bien qu'à regret, aux vives oppositions de sa famille. Salvator Spinelli demanda en échange l'apostolat des campagnes, et parcourut à pied les villages

des environs de Nole, priant, jeûnant, prêchant avec toute la ferveur et l'austérité d'un saint. Bientôt ses rares succès le firent appeler à Naples, pour y prendre soin du plus bas peuple, avec le P. François Brancaccio ; et comme on peut en voir les détails dans la vie de ce grand serviteur de Dieu, il n'était pas alors de missions infidèles d'une plus difficile et plus laborieuse culture. Ce rude travail acheva de le consumer. Sur son lit de mort, il ne se possédait pas de joie, en pensant qu'après avoir imité si ardemment la vie du Sauveur, il allait aussi rendre le dernier soupir au même âge. Après vingt jours de maladie signalés par les plus beaux exemples de résignation, d'amour et de patience, le P. Spinelli remit doucement et très saintement son âme entre les mains de Dieu. Il était âgé de trente-trois ans. Il en avait passé dix-neuf dans la Compagnie.

SANTAGATA. *Istoria della Provinc. di Napoli*, *t.* 4, *p.* 169. — NADASI, *Pretios. Occupation. morient.*, *c.* 2, *n.* 4.

---

* Dans la nuit du vingt-troisième au vingt-quatrième jour de mai, l'an 1634, mourut à Ké-tcho, capitale du Tonkin, le P. BERNARDIN REGIO, d'Alexandrie en Piémont, l'un des premiers ouvriers de cette belle mission, qui en peu d'années compta jusqu'à trois cent mille chrétiens et deux cents églises publiques. Il avait d'abord tenté de pénétrer au Japon sous le travestissement d'un soldat, dans l'espérance d'y verser son sang pour le nom de Jésus-Christ ; mais il dut renoncer à son projet, car des ordres impi-

toyables interdisaient l'entrée de ce royaume aux ministres de l'Évangile, et peine de mort était portée contre tout matelot qui se hasarderait à en déposer un seul sur le rivage.

Le Tonkin venait de s'ouvrir depuis quelques années à la bonne nouvelle. Le P. Regio y fut envoyé. Par sa grande vertu, sa vie pauvre et mortifiée ; par sa science, l'affabilité et la grâce de ses manières, il conquit l'estime du souverain et s'insinua si avant dans son amitié, qu'il pouvait lui parler ouvertement de Dieu, de l'âme et de tous les mystères de notre foi. Grâce à cette faveur, le nombre des chrétiens se multipliait chaque jour. Furieux de voir leur crédit s'affaiblir, et comptant sur le caractère versatile du prince, prompt à passer de la bienveillance à la colère, les prêtres des idoles s'efforcèrent d'exciter ses défiances contre les étrangers ; ils furent sur le point de réussir. Un jour même, par l'ordre d'un mandarin, des soldats en armes envahirent l'habitation des missionnaires ; ils n'y trouvèrent que le P. Regio. Au comble de ses vœux, celui-ci protesta cependant, pour rendre hommage à la vérité, qu'il n'avait commis aucun crime ; mais si on l'arrêtait à cause de sa foi, il ne refusait point de mourir. Il tendit alors ses mains pour être liées ; et comme les soldats n'avaient ni cordes ni chaînes, il leur procura lui-même tout ce qui était nécessaire ; puis, au milieu des huées des idolâtres et des larmes de ses chrétiens, il fut traîné au palais du roi. Mais celui-ci, par un de ces brusques revirements d'humeur qui lui étaient familiers, le fit remettre en liberté et châtia sévèrement ses calomniateurs.

Le martyre du sang lui était refusé : Dieu lui demanda en échange celui de la souffrance. Pendant un mois entier, le P. Regio

fut en proie à de violentes douleurs qui ne lui laissaient de repos ni jour ni nuit. Il les supporta non seulement avec patience et résignation, mais avec allégresse, n'ayant que des actions de grâces sur les lèvres et dans le cœur. Les chrétiens le pleurèrent comme leur père et leur maître, et tous offrirent un rosaire entier pour le repos de son âme, touchante coutume, dit le P. Bartoli, qu'ils ont continué d'observer depuis à l'égard de tous les religieux de la Compagnie morts au service de leur chrétienté. Le P. Bernardin Regio était âgé de trente-neuf ans, il en avait passé deux et demi dans la mission du Tonkin.

Cordara, *Histor. Societ.*, *part.* 6ª, *l.* 17, *n.* 284, *p.* 678. — Bartoli, *la Cina, l.* 4, *p.* 1008, 1035, 1081 *et suiv.* — Patrignani, *Menol.*, 24 *magg.*, *p.* 170. — de Rhodes, *Voyages et Missions*, *édit. du* P. Gourdin, 1884, *p.* 102.

XXIV MAI

—

Le vingt-quatrième jour de mai de l'an 1634, mourut à Milan sa patrie, dans une sainte vieillesse, le P. Come Alamanni, âgé de soixante-quinze ans, dont il avait passé cinquante-neuf dans la Compagnie. Lorsque saint Charles Borromée eut obtenu du P. Lainez une première colonie des enfants de saint Ignace pour ouvrir un collège à Milan, la famille des Alamanni pourvut à leurs plus pressants besoins, et les accueillit avec l'hospitalité la plus délicate. Côme n'avait alors que cinq ans, mais les exemples de la petite communauté lui laissèrent pour toujours, ainsi qu'à ses quatre frères, une impression si douce et si forte, qu'en peu d'années tous entrèrent au noviciat, avec la bénédiction de leur père, et vécurent en saints religieux. L'amour d'une parfaite obéissance et des pratiques de la vie intérieure, furent de bonne heure le caractère distinctif du P. Côme Alamanni. Pour obtenir la vie et la mort des saints, il recourait sans cesse à leur intercession ; sur la fin de ses jours, il avouait ingénument n'avoir pas laissé sans honneur un seul de ceux dont il avait pu découvrir les noms, soit dans le martyrologe soit dans les monuments ecclésiastiques, et il offrait à chacun d'eux, au moins la récitation d'un *Pater* et d'un *Ave*.

Cependant il s'affligeait presque à l'excès de ses moindres imperfections ; il profita du dernier voyage de Louis de Gonzague à Castiglione, pour lui faire part de ses angoisses. Mais l'angélique jeune homme se contenta de lui citer ces belles paroles du Roi Prophète. « *Imperfectum meum viderunt oculi tui ; et in libro tuo omnes scribentur* », et de lui expliquer tous les fruits qu'une âme de bonne volonté peut recueillir des imperfections qui l'affligent et l'humilient. Cette douce et sage interprétation remplit le P. Alamanni d'une sainte joie, et lui fut dans la suite d'un grand secours pour faire d'insignes progrès dans les voies de Dieu. De très vives douleurs éprouvèrent les dernières années de sa vie ; elles causaient une profonde compassion à tous ceux qui en étaient les témoins ; mais quand on lui demandait comment il se trouvait d'un si triste état : « A merveille, répondait-il ; car Notre-Seigneur ne me donne là, je vous assure, que ce que je lui ai mille fois très instamment demandé ».

Patrignani, *Menol.*, 1 *agost.* — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 24a *jul.*, *p.* 283. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 161. — Cepari, *Vie de S. Louis de Gonz.*, *l.* 2, *c.* 22. — Nadasi, *Pretios. Occupat.*, *c.* 14, *n.* 5. — Sommervogel, *Bibliothèque*, *t.* 1, *p.* 113.

---

* Le vingt-quatrième jour de mai de l'an 1626, au collège de Palerme, mourut le F. François Sindono, Scolastique, modèle d'innocence et de piété. Avant même le premier éveil de sa raison, il paraissait, comme on le raconte de plusieurs saints, obéir aux impulsions de la grâce, et on le voyait déjà prier et se mortifier. Un

délicieux parfum de pureté s'exhalait de son âme et de toute sa personne; plus tard, lorsqu'il fréquenta les classes de notre collège de Messine, ses condisciples les moins réservés eux-mêmes, comme autrefois ceux de saint Bernardin de Sienne, ne pouvaient s'empêcher d'en ressentir la douce et irrésistible influence. Aussi les portes de la Compagnie s'ouvrirent sans effort pour le recevoir. Son Maître des novices, le P. Pierre Villafrate, ne savait comment admirer assez les merveilles de grâces opérées dans ce jeune homme. Toutes les vertus s'épanouissaient comme d'elles-mêmes dans son cœur, l'amour de Dieu et de la très sainte Vierge, la modestie, le recueillement, l'humilité. Au juvénat et pendant son cours de philosophie, la ferveur du F. Sindono ne fit que grandir. Toutes ses aspirations étaient pour le ciel; il parlait sans cesse de Dieu ou de Marie, et rapportait tout à Dieu. Témoin de ces élans, le P. Castelnuovo, Recteur du collège, ne put s'empêcher de croire que le saint jeune homme avait reçu quelque annonce de son prochain départ pour le ciel. Et en effet, bientôt atteint d'une fièvre légère, où les médecins ne voyaient aucun symptôme inquiétant, le F. Sindono déclara sans hésiter qu'il ne s'en relèverait jamais; peu de jours après, le visage rayonnant d'une joie céleste, le nom de Marie, sur les lèvres, il s'endormit doucement dans le Seigneur, à l'âge de vingt-trois ans, dont il avait passé six dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 208.

XXV MAI

—

Le vingt-cinquième jour de mai, fête du glorieux pape saint Grégoire VII, dont il avait vaillamment défendu la mémoire, mourut exilé à Paris, en 1813, le P. Alphonse Muzzarelli, théologien du Souverain Pontife, et l'une des plus nobles victimes de la persécution qui retenait Pie VII à Fontainebleau. Il avait vu, à l'âge de vingt-quatre ans, la Compagnie succomber sous l'effort de ses ennemis. Contraint de quitter l'habit religieux, il ne renonça jamais, ni à l'esprit, ni à la fidèle observation de ses règles, ni aux œuvres d'apostolat, ni aux saintes industries du zèle pour le salut des âmes, propres à sa première vocation. De retour à Ferrare, sa patrie, il y réunit dans une fervente congrégation, l'élite de la jeunesse sous la protection de la très sainte Vierge, et devint en peu de temps le centre et le moteur de toutes les bonnes œuvres de la cité. Il porta le même zèle à Rome, où il fit refleurir parmi les fidèles les Exercices de saint Ignace, l'éducation de la jeunesse et les pieuses pratiques du Caravità.

L'Église, alors attaquée de toute part, et le Saint-Siège en particulier, ne tardèrent pas à le compter au nombre de leurs plus habiles et plus intrépides défenseurs, contre les philosophes, les

jansénistes et les révolutionnaires, sans que jamais aucun péril le fît reculer. Enlevé de Rome en 1809 et traîné à Cività-Vecchia, pour avoir soutenu les droits de Pie VII, il fut jeté dans un étroit et humide souterrain, où la vermine le tourmentait jour et nuit. Il s'attendait même d'heure en heure à être fusillé. Mais bientôt, au fort de l'hiver, et sans pitié pour son âge, on le déporta en France, d'abord à Reims, puis à Paris, où le généreux confesseur ne cessa de travailler à la défense de la foi et du Vicaire de Jésus-Christ. Entre tous les services que Muzzarelli, durant sa longue carrière, ne cessa de rendre au monde chrétien, on ne saurait oublier, au témoignage du P. Caballero, que nul autre peut-être de ses contemporains ne popularisa parmi les fidèles, avec autant de zèle que de bonheur, la double dévotion du Sacré Cœur de Jésus et du mois consacré à la très sainte Vierge. Aussi dès l'année de sa mort, et au moment où il expirait, la capitale du monde chrétien, dit le même témoin oculaire, avait déjà vu introduire dans plus de vingt églises, en dépit des persécutions, la salutaire pratique du mois de Marie.

CABALLERO, *Biblioth. supplem.* 1um, *p.* 202. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 3, *p.* 514. — FINETTI, *Oraison funèbre*... *Cf.* CARAYON, *Bibliographie historiq.*, *n.* 2322, *p.* 315. — MUZZARELLI, *Notice en tête des opuscules, Bruxelles*, 1837. — FELLER, *Dictionn. historiq.*, *t.* 4, *p.* 551.

---

* Le vingt-cinquième jour de mai rappelle la mémoire du P. FRANÇOIS FRANCESCHINO, mort à Sezze, en 1617. Les cinquante-cinq années de sa vie religieuse, au témoignage du P. Nada-

si, n'offrent de remarquable qu'une constante fidélité à toutes nos règles et à toutes nos observances. Ministre pendant vingt-huit ans, il exerça ce délicat emploi sans rigidité, mais aussi sans faiblesse et sans respect humain.

Le principe de cette vénération et pour ainsi dire de ce culte pour nos règles, c'était l'esprit de foi. Le P. Franceschino ne voyait en elles que la volonté de Dieu. Dieu était sans cesse présent à sa pensée. Pour être moins exposé à en perdre le souvenir, il avait écrit en grands caractères dans sa chambre les initiales de ces deux mots : *Deus adest*. Cette vue continuelle de Dieu composait son visage, ses yeux, le ton de sa voix, sa démarche, toute sa personne ; et ainsi, selon la promesse divine, il s'éleva à une très haute perfection. Il mourut dans la soixante-douzième année de son âge.

NADASI, *Annus dierum memor.*, 25ª *maii, p.* 284.

---

* Le vingt-cinquième jour de mai de l'an 1661, mourut au collège de Palerme le P. VINCENT LAVAGI, dont l'Histoire de la Province de Sicile par le P. Aguilera fait ce bel éloge, qu'il était un grand prédicateur, un grand directeur des âmes et un grand saint. Il fut appliqué d'abord au ministère de la chaire. Il y apportait, avec un ardent désir de faire connaître et aimer Jésus-Christ, des qualités naturelles éminentes, une parole agréable, distinguée, pleine de doctrine et d'onction. Après le Vén. P. Louis La Nuza, peu d'orateurs furent plus goûtés et plus appréciés.

Souvent dès l'aube du jour, les portes des églises où il devait prêcher, étaient assiégées par une foule nombreuse, avide de l'entendre.

Dans la charge de supérieur, le P. Lavagi ne rendit pas moins de services à la Compagnie. Dieu l'avait pourvu d'un admirable tempérament de force et de douceur, qui lui gagnait tous les cœurs et obtenait sans effort l'observation de la règle et quelquefois les plus pénibles sacrifices. C'est dans l'importante fonction de Maître des novices qu'il déploya surtout ses merveilleuses aptitudes. Jamais, dit le P. Aguilera, nous ne pourrons reconnaître assez les services qu'il a rendus à la Province de Sicile. Formé à l'école des PP. Pierre Villafrate et Joseph Romano, maîtres habiles dans la vie spirituelle, il avait hérité de leur esprit et il le fit revivre. Une de ses préoccupations principales était le choix des sujets ; il mettait dans cette affaire délicate une sagesse, une circonspection, une sévérité qui auraient pu paraître excessives ; il craignait moins, dit son historien, la pénurie que la foule ; il aimait mieux rebuter et exclure dès le début ceux qui n'avaient pas les qualités requises que de s'exposer à les renvoyer plus tard ; à ses yeux, la Compagnie n'a que faire de ces gens qui la regardent comme une hôtellerie où l'on séjourne plus ou moins longtemps ; elle veut des hommes résolus à rester avec elle jusqu'au dernier soupir. Aussi a-t-on remarqué à la louange du P. Lavagi, qu'aucun de ses novices ne lui demanda jamais sa démission, et que tous devinrent dans la suite des religieux d'une solide vertu.

Six années avant sa mort, les supérieurs durent le relever de cet emploi, que ses forces trop affaiblies ne lui permettaient plus

d'exercer. Retiré au collège de Palerme, le P. Lavagi ne pensa plus qu'à se préparer à paraître devant Dieu. Chaque jour il se mettait en présence de sa dernière heure ; et avant de prendre son repos, récitait les prières des agonisants. Quand il fut sur le point de mourir, Notre-Seigneur permit qu'il sentît vivement la crainte de ses redoutables jugements ; et comme un Père, confident des secrets de son âme, essayait de l'encourager en lui rappelant l'aimable sollicitude de la Providence à son égard : « Je ne crains pas tant, répondit le moribond, mes fautes et ma malice, que les bienfaits de Dieu et mon ingratitude ». Et peu après, il expira. Il était dans la soixante-troisième année de son âge, et la quarante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p.* 782.

---

* Le vingt-cinquième jour de mai de l'an 1739, mourut au collège de Palerme le P. François Castiglia, homme d'une telle innocence, qu'on lui donnait le nom d'ange, et que lui-même, quelque temps avant de mourir, put déclarer à son confesseur n'avoir jamais commis de péché mortel en toute sa vie ; ni même, depuis son entrée en religion, un seul péché véniel de propos délibéré. Son horreur pour l'offense de Dieu était comme instinctive ; il appelait la mort de toute l'ardeur de ses désirs, parce qu'elle devait le mettre à l'abri du péché et le soustraire à la vue de tant de fautes commises contre la Majesté divine.

Cette admirable pureté de cœur s'alliait à la plus profonde hu-

milité et à une rigoureuse pénitence. Malgré les charges importantes qui lui furent confiées pendant la plus grande partie de sa vie, le P. François Castiglia s'estimait sincèrement le plus misérable des hommes ; il allait avec une joie extrême au-devant des humiliations ; on le vit un jour conduire une bête de somme et la charger de fumier, au milieu des rues les plus fréquentées de la ville où il était supérieur : « En vérité, disait-il souvent, je ne puis comprendre comment Dieu me supporte : je me fais une telle horreur à moi-même, que c'est à en mourir de honte et d'épouvante ».

Aussi se traitait-il sans ménagement. Pendant près de trente ans, il ne goûta jamais un fruit : il jeûnait souvent, prenait à peine quelques heures de sommeil, sur une chaise ou une planche, se flagellait jusqu'au sang et couvrait ses épaules d'un rude cilice. Telle était la circonspection de ses regards, qu'il ne les arrêta jamais sur le visage d'une femme ; il gouvernait sa langue avec la même sévérité ; il avait pris la résolution de ne dire aucune parole qui ne fût pour Dieu, et comme si elle devait être la dernière de sa vie. Il réservait ses communications et ses épanchements pour le temps de la prière : il aurait mieux aimé, disait-il, perdre la vie que d'omettre une seule oraison. En retour de tant de fidélité, Notre-Seigneur comblait le P. Castiglia des grâces les plus extraordinaires, comme de pénétrer dans le secret des consciences, d'annoncer les choses à venir, de sentir même, à l'exemple de saint Philippe de Néri, l'infection morale des âmes souillées du péché impur. L'annonce de sa fin prochaine le remplit de joie : « Voici enfin, s'écria-t-il, le jour du Seigneur ; réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse : *Hæc dies quam fecit Do-*

minus; exultemus et lætemur in ea ». Le P. Castiglia remit doucement son âme entre les mains de Dieu; il était âgé de soixante-huit ans et en avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Gaet. Noto, *Orazione Sacra in lode del Servo di Dio P. Francesco Castiglia, d. C. d. G., recitata nel Imperial Collegio degli Studi, Palermo*, 1740 (*Extrait de ce discours, Archiv. Rom.*). — Sommervogel, *Bibliothèque, t.* 2, *p.* 845.

XXVI MAI

—

Le vingt-sixième jour de mai de l'an 1619, mourut à Naples le F. ANTOINE LOFFREDO, Scolastique, du sang des Caraccioli par sa mère, et par son père unique héritier de la principauté de Durazzano, qu'il ne tint pas à lui d'échanger contre l'humble degré de Coadjuteur temporel dans la Compagnie. Formé à tous les exercices de la jeune noblesse d'alors, il avait entièrement oublié l'étude des lettres humaines, et ne songeait qu'à jouir du monde, sans toutefois offenser Dieu ; lorsque le P. Jules Mancinelli lui prédit qu'il embrasserait un jour la règle de saint Ignace, du vivant et sous le généralat de son glorieux parent, Claude Aquaviva. Bientôt en effet, par un soudain changement de cœur dont la grâce seule fut le mobile, Antoine Loffredo ne pensa plus qu'à la vie religieuse. Comme on lui représentait qu'étant fils unique, il ne pouvait ainsi laisser périr le nom et la postérité de ses ancêtres : « Sachez, répondit-il à sa mère, qu'ils doivent désormais s'éteindre sans retour, quelque parti que je prenne ; car je n'ai pas attendu mon entrée dans la Compagnie pour faire le vœu perpétuel de chasteté ».

Sur ces entrefaites, un gentilhomme Napolitain, de son rang et de son âge, le provoqua un jour en duel. Comme les Souverains

Pontifes n'avaient pas encore condamné la doctrine des théologiens qui permettaient en certains cas d'accepter un pareil défi, Antoine Loffredo mit l'épée à la main, et blessa grièvement son adversaire ; il aurait pu sans peine lui arracher la vie d'un second coup ; mais il lui pardonna pour l'amour de Jésus-Christ. Malheureusement pour lui, cette rencontre et cette effusion de sang furent un nouvel obstacle à son admission. Il dut auparavant en faire une rude pénitence. A la fin, le P. Claude Aquaviva se laissa toucher ; il permit de le recevoir, non comme le demandait l'humble jeune homme, pour remplir les offices des Frères Coadjuteurs, mais pour recommencer l'étude des premiers éléments de la grammaire, ce qui était certainement, à son âge et avec son caractère, encore plus pénible et plus humiliant. Aussi ses quatre dernières années furent-elles d'un si grand mérite aux yeux de Notre-Seigneur, qu'un peu avant d'expirer, au témoignage de ceux qui assistèrent à son agonie, ses regards mourants furent consolés par la délicieuse vue d'un sentier de lumière, s'élevant de la terre au ciel ; à l'extrémité supérieure, se tenait la très sainte Vierge, et devant elle, à ses pieds, Notre Bienheureux Père prêt à recevoir ses enfants au terme de leur voyage, et suppliant Marie d'en faire des saints.

Cordara, *Histor. Societ. Jes., part.* 6a, *l.* 4, *n.* 12, *p.* 181. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 26a *maii, p.* 286. — Drews, *Fasti Societ.*, 26a *maii, p.* 200. — Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli., t.* 4, *p.* 118 *et suiv.* — Cordeyro, *Loreto lusit., p.* 6, *c.* 18, *p.* 242.

XXVII MAI

—

Le vingt-septième jour de mai de l'an 1700, mourut dans les fers à Sinoa, capitale de la Cochinchine, le P. Pierre Belmonte, né à Rimini, glorieux confesseur de la foi qu'il prêchait aux pauvres idolâtres depuis environ huit ans. Voici en quels termes un de ses compagnons d'apostolat, le P. Antoine Arnedo, qui l'avait vu de près durant les deux derniers mois de sa vie, courbé sous le poids d'une lourde cangue, et étroitement lié au fond d'un cachot, résume ses vertus et ses souffrances dans la mission : « Sa douceur admirable, dit-il, et sa grande charité le rendaient aimable à tout le monde, et particulièrement aux pauvres, dont il était le protecteur et le père. Quoiqu'il fût d'une faible constitution, il paraissait infatigable. Comme les travaux où son zèle l'engageait l'avaient extrêmement affaibli, ses supérieurs lui avaient mandé de revenir à Macao, pour y rétablir sa santé ; mais Dieu en a disposé autrement, et l'a appelé, comme nous avons sujet de le croire, à la gloire des bienheureux. Car non seulement il est mort en véritable chrétien et en parfait religieux, dépouillé entièrement de tout, mais presque de la même manière que saint Jean, pape et martyr, dont l'Église célèbre la fête le vingt-septième de mai, lequel ayant été mis en prison à Ravenne par l'ordre

du roi Théodoric, y mourut de misère et de faim, pour la défense de la religion catholique ».

Patrignani, *Menol.*, 27 *magg.*, *p.* 192. — *Lettres édifiant.*, *édit.* 1781, *t.* 16, *p.* 414 *et suiv.*

---

* Le vingt-septième jour de mai de l'an 1608, mourut à Lecce, sa patrie, le P. Louis Fedele, insigne bienfaiteur du collège de cette ville. Il était resté dans le monde jusqu'à l'âge de plus de cinquante ans, et sous la direction du Vén. P. Bernardin Realino, il avait fait d'admirables progrès dans la vertu ; ses délices étaient de secourir les pauvres et de prier dans les églises ; il y passait de si longues heures qu'il semblait y avoir établi sa demeure. Entré au noviciat de Naples, que dirigeait le P. Orlandini, il se plia comme les plus jeunes à tous les assujettissements de la règle, et embrassa du même cœur les plus difficiles pratiques de pénitence et d'humilité. Ordonné prêtre et revenu à Lecce, il se consacra tout entier au ministère de la confession. Sa grande vertu, le souvenir de ce qu'il avait laissé dans le monde, l'onction pénétrante de sa parole, lui donnaient une puissance étonnante sur les âmes ; bien peu de pécheurs, même parmi les plus endurcis, refusaient de se rendre aux efforts de son zèle. Le P. Fedele mourut à l'âge d'environ soixante-dix ans ; il en avait passé treize dans la Compagnie.

Santagata, *Istor. della Provinc. di Napol.*, *t.* 3, *p.* 292.

---

* Le vingt-septième jour de mai de l'an 1793, mourut à Polotsk le saint et aimable P. Louis Angiolini, le plus jeune des cinq frères de ce nom qui se sont donnés à Dieu dans la Compagnie. Après une enfance embaumée par les plus suaves parfums de la piété et de l'innocence, il avait formé le dessein de suivre ses aînés sous l'étendard de saint Ignace. La Compagnie était alors supprimée dans la plus grande partie des états catholiques, et on pouvait prévoir le temps où elle s'abîmerait dans une ruine générale sous les coups de ses ennemis. Sur le conseil d'une personne prudente, Louis Angiolini changea donc de résolution, et sollicita son entrée dans l'Ordre des Franciscains réformés ; il y fut admis. Toutefois avant d'en revêtir l'habit, il voulut prendre congé de ses frères dispersés dans différentes villes d'Italie, d'où l'Institut de saint Ignace n'avait pas encore été proscrit. Leur vue ranima ses anciens désirs ; renonçant donc au projet de se faire Franciscain, il reçut les ordres sacrés et mena dans le monde la vie d'un religieux, en attendant que la Providence lui ménageât le moyen de suivre son attrait.

Quelques années après le Bref de Clément XIV, ses deux frères aînés allèrent se réunir aux Jésuites de la Russie-Blanche. Le troisième se préparait à les rejoindre. Louis résolut de l'accompagner. Il écrivit au Vicaire-Général, le P. Czerniewicz, et lui demanda la grâce de vivre et de mourir sous la même règle. Sa lettre était si touchante et si belle, que le Père Vicaire en fut ravi d'admiration, et la fit lire publiquement aux novices pour les animer à la persévérance et les enflammer de l'amour de leur sainte vocation. En franchissant le seuil du novi-

ciat, Louis Angiolini laissa déborder sa joie : « *Hæc requies mea*, dit-il, *hic habitabo quoniam elegi eam* ; c'est ici le lieu de mon repos, c'est ici que j'habiterai, parce que je l'ai choisi ». Dès ce moment, il prit deux résolutions auxquelles il fut inébranlablement fidèle : oublier les usages de son pays pour embrasser ceux de sa nouvelle patrie ; et s'abandonner pleinement et en toutes choses à la volonté de ses supérieurs.

Après son noviciat et des études de théologie brillamment couronnées par un grand acte public, il fut chargé d'une classe de grammaire. Mais les fatigues de l'enseignement, accrues par une connaissance imparfaite de la langue, l'épuisèrent bientôt, sans altérer son courage. Car alors même il écrivit à un de ses frères qu'il était prêt à ne jamais quitter sa classe, dût sa vie en être abrégée. En effet, sa faible poitrine ne put résister à des efforts trop continus et trop violents, et il vomit le sang en abondance. Cinq années auparavant, assistant à la mort son frère François, il l'avait chargé de lui obtenir ces deux grâces : souffrir beaucoup pour la gloire de Dieu, et mourir dans la Compagnie. En proie au mal qui l'emportait rapidement, Louis Angiolini s'animait à la patience et à la joie par le souvenir de ce suprême message confié à un mourant. Tous les jours il récitait les prières de la recommandation de l'âme, dans l'attente du prochain appel du Sauveur ; il expira sans effort et sans agonie, au milieu de tous les Pères et Frères du collège. Il était âgé de trente-neuf ans et en avait passé neuf dans la Compagnie.

Compendia vitarum defunctorum in Collegio Polocenci ab anno Domini 1749 *ad annum* 1815 (*Archiv. Provinc. Galic.*).

XXVIII MAI

—

Le vingt-huitième jour de mai de l'an 1564, mourut à Rome, à peine âgé de vingt-cinq ans, le F. Leonetto Gagliardi, Scolastique, dont nos premiers Pères osaient dire qu'on aurait pu lui confier sans crainte, même après saint Ignace et Lainez, le gouvernement de toute la Compagnie. Ses talents et sa vertu semblaient dignes en effet d'un pareil éloge ; nul n'avait l'esprit et le cœur plus larges, et n'était plus étroitement uni à Dieu. Le zèle des âmes le consumait comme une flamme. Pour son coup d'essai, il avait su enlever au monde, avant son départ pour le noviciat, un de ses plus chers amis, Antoine Possevin. Le P. Lainez l'avait jugé digne, à vingt-quatre ans, bien qu'il ne fût pas encore prêtre, d'annoncer habituellement la parole de Dieu au peuple, dans l'église de la maison professe. Son ardeur pour la prière était sans bornes. Il y puisait une force d'âme qui lui faisait mépriser la fatigue et l'épuisement de sa santé. Aussi les approches de la mort ne l'effrayèrent point ; le sourire toujours sur les lèvres, le F. Leonetto Gagliardi ne songeait qu'à obéir et à s'entretenir de Dieu et avec Dieu. C'était, assurait-il, son plus efficace remède. On ne pouvait se soustraire, près de lui, à une délicieuse impression de joie qui s'exhalait de toute sa personne,

surtout quand il répétait : « Oh ! si vous saviez combien il est doux, le calice de la maladie et de la mort, pour l'amour de Jésus-Christ » ! Au moment de recevoir l'extrême-onction, s'adressant tour à tour à ses deux frères, Louis et Achille Gagliardi, qui l'assistaient : « Oh ! que mon Sauveur m'aime divinement, leur disait-il, réjouissez-vous avec moi, et rendez-lui grâce de ce qu'il me délivre si promptement de ce corps mortel, et me fait expirer si doucement dans sa Compagnie » !

SACCHINUS, *Histor. Soc. Jes.*, *l.* 3, *n.* 35, *p.* 85 ; *l.* 8, *n.* 64, *p.* 312. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 28ª *maii*, *p.* 287. — DREWS, *Fasti Soc.*, 28ª *maii*, *p.* 203.

---

* Le vingt-huitième jour de mai de l'an 1621, mourut au collège de Palerme le F. Coadjuteur BERNARDIN LASIRICA, de Milato, en Calabre. L'Histoire générale de la Compagnie n'hésite pas à le présenter comme un modèle de travail, d'humilité, d'oraison, d'obéissance et de recueillement. Pour se rendre plus utile, il avait appris différents métiers ; il était tour à tour, selon les besoins, maçon, charpentier, boulanger, tailleur et cuisinier. Pendant plus de cinquante ans, il ne manqua pas un seul jour, dit son éloge, d'aller laver la vaisselle après chaque repas ; il avait fait de cet office comme son privilège inaliénable ; et quand, à l'âge de plus de quatre-vingts ans, on voulut le lui retirer, il fit de telles instances et versa tant de larmes, que par compassion, les supérieurs durent le lui laisser. C'est la seule fois, remarquent les historiens, que le saint Frère se montra triste d'un ordre reçu.

La défense n'avait pas encore été faite aux Frères Coadjuteurs de porter la barrette; mais ayant entendu dire qu'elle ne convenait pas aux laïques, le F. Lasirica la laissa pour toujours. Les deux dernières années de sa vie, il essaya de se renfermer dans un recueillement encore plus profond; mais la renommée de sa sainteté et de plusieurs grâces extraordinaires qu'on attribuait à son intercession, l'obligeait souvent à sortir malgré lui. Beaucoup de personnes voulaient l'avoir auprès d'elles dans leurs maladies, afin qu'il les consolât et les aidât à paraître devant Dieu. Le F. Lasirica mourut dans la quatre-vingt-sixième année de son âge et la soixante-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jes., part.* 6a, *l.* 6, *n.* 31, *p.* 289. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 126. — Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 1, *p.* 197. — Santagata, *Istoria della Prov. di Napol., t.* 4, *p.* 193.

XXIX MAI

—

Le vingt-neuvième jour de mai de l'an 1651, mourut à Cologne le F. Coadjuteur Jacques Buonuomo, sicilien. C'était un ancien soldat, d'une rare générosité à se vaincre. Tout ce qui pouvait plus étroitement l'unir à Jésus-Christ, en l'abaissant et en le crucifiant, semblait faire ses délices. Il accueillait les avis et les reproches les plus sévères avec une très vive reconnaissance, et priait avec un redoublement de ferveur pour tous ceux dont il recevait, disait-il, un bienfait si grand. La rigueur et la durée de ses flagellations remplissaient de compassion et d'une sorte d'effroi ceux qui les entendaient des chambres voisines. Et toutefois cette ardeur à partager les souffrances du Sauveur dans sa Passion, était jointe à une admirable innocence. Bien des années avant sa mort, le F. Buonuomo, ne trouvant à se reprocher aucune infidélité volontaire, en était réduit à s'accuser, aux pieds de son confesseur, de quelque faute de son ancienne vie.

Les jours de fêtes et de dimanches, tout son repos était de prier. Il lui arrivait de réciter jusqu'à sept ou huit fois le rosaire tout entier, suppliant la très sainte Vierge à chaque *Ave Maria*, d'enrichir son âme ou celles de ses frères, de telle vertu en particulier. Aussi la grâce de ses prières et de ses paroles semblait-

elle toute-puissante sur les cœurs, pour leur inspirer l'amour de la sainteté. Il avait acquis peu à peu une merveilleuse facilité de produire en toute rencontre des actes intérieurs de vertu, sans rien perdre de l'attention due à son office. Parmi les saintes industries qu'il employait pour se rappeler sans cesse la présence de Notre-Seigneur, et s'exciter à l'imiter, le F. Buonuomo portait toujours sur son cœur un petit crucifix, à l'exemple du P. Simon Rodriguez; il le pressait si souvent et avec tant d'amour, qu'il en grava la trace dans sa chair, comme il désirait en exprimer l'image dans toute sa vie.

Litter. Ann. Societ. Jes., ann. 1651, *p.* 214. — NADASI, *Ann. dier. memor.,* 29ª *maii, p.* 289.

---

* Le vingt-neuvième jour de mai de l'an 1643, mourut à Palerme le P. JOSEPH AGOSTINI, en haute réputation de science et de vertu. Après avoir enseigné la philosophie au Collège Romain, il fut envoyé en France, où il occupa la chaire de théologie à Lyon et à Avignon. Au témoignage d'un auteur étranger à la Compagnie, Antonin Mongitore, dans sa *Bibliothèque des écrivains de la Sicile,* une telle affluence se pressait à ses cours, que l'enceinte ordinaire des classes se trouvant trop étroite, il devait se transporter dans les églises. L'excès de la fatigue l'obligea de revenir en Italie ; mais dès qu'il eût recouvré ses forces, il reprit ses leçons; il fut ensuite chargé de la préfecture générale des études au grand collège de Palerme. Dans cette fonction importante, qu'il exerça dix-neuf ans, il était l'oracle non seulement du collège,

mais de toute la cité. Les plus habiles maîtres venaient lui soumettre leurs doutes, et se rangeaient les yeux fermés à ses décisions.

Au milieu de ces témoignages d'estime, le P. Agostini ne perdait rien de son humilité, et n'aspirait qu'à demeurer inconnu. Il fallut un ordre de l'obéissance pour le décider à faire paraître quelques-uns de ses ouvrages. Son livre à l'usage des jeunes prêtres qui débutent dans le ministère de la confession, est justement appelé un livre d'or. En une année, dans la seule ville de Palerme, il s'en fit jusqu'à sept éditions ; et soixante ans après la mort de l'auteur, on en comptait plus de cent publiées en Italie, en France et en Belgique. Une des plus douces joies du P. Agostini était de passer la récréation avec les jeunes religieux ou avec les Frères Coadjuteurs, afin de s'entretenir librement des choses du ciel. Il emporta au tombeau l'innocence de son baptême. Trente jours après sa mort, les magistrats de la cité firent célébrer, aux frais du trésor, un service solennel pour le repos de son âme, et prononcer son éloge, en signe de leur vénération. Le P. Agostini était âgé de soixante-neuf ans, et en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 520. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 416. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 69. — Mongitore, *Biblioth. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 372.

XXX MAI

—

Dans les derniers jours de mai de l'an 1549, mourut glorieusement aux Indes, sur la côte de Ramanancor, le P. Antoine Criminale, premier martyr de la Compagnie, massacré par les Badages et les Sarrasins, à l'âge de vingt-neuf ans. « Si un pareil bonheur peut être acheté par mérites, dit le P. Pierre d'Oultreman, ce brave gentilhomme de Parme l'avait assurément bien mérité. Car cet honneur était aucunement dû, ajoute-t-il, soit à son obéissance très parfaite, soit à son mépris de soi-même et du monde, aussi bien qu'à sa grandeur de courage et de charité, qui ravit autrefois le P. Pierre Ribadeneira en un voyage qu'ils firent ensemble à travers l'Italie, la Savoie et la France, à pied et en mendiant. Bref, cela était dû à maintes autres riches vertus qui éclataient en lui si vivement, que le grand saint François Xavier a bien osé l'appeler saint, quoiqu'il vécût encore ; et ce, en ses lettres qu'il écrivait à saint Ignace : « Car je vous assure en vérité, ô mon Père, lui disait-il, que cet homme est un saint, également cher aux chrétiens, aux idolâtres, aux mahométans ».

Envoyé à la côte de la Pêcherie, et chargé, à l'âge de vingt-six ans, d'en gouverner toutes les églises, sur un espace d'environ deux cents lieues, il la parcourait sans cesse d'un bout à l'autre,

donnant le jour au salut des âmes, et la nuit aux voyages après quelques heures de repos. Parmi tant de travaux et de souffrances, cet infatigable apôtre trouvait encore le temps de se recueillir fréquemment à genoux, sachant bien que toute vertu pour lui-même, et toute puissance sur les cœurs ne lui pouvaient venir que de Dieu. Quand il mourut au bout de trois ans, deux cent mille adorateurs de Jésus-Christ peuplaient ces chrétientés, où Xavier ne lui en avait guère confié que quarante mille ; et sans le zèle trop indiscret d'une petite garnison portugaise, qui, loin d'imiter sa charité pour les infidèles, la remplaçait trop souvent par des outrages, l'idolâtrie n'eût pas tardé à s'éteindre dans ces contrées.

Antoine Criminale se trouvait près de la célèbre pagode de Trichandour, lorsque sous prétexte de venger leurs brames et leurs dieux, des nuées de Badages, soutenus par les sectateurs de Mahomet, fondirent sur les Portugais et les néophytes de toute la côte. Ce fut alors, dit le P. du Jarric, dont nous résumons le récit, un déplorable spectacle ; les uns couraient à la mer, et fuyaient à la nage vers les navires. Les autres ne sachant que faire, allaient vagabonds de çà et de là. Les mères éperdues criaient et se lamentaient, serrant leurs petits enfants entre leurs bras. Mais tous, ajoute-t-il, auraient donné leur vie et celle de leurs enfants, pour sauver de la mort le saint apôtre. Lui cependant, sans s'inquiéter de son sort, ni céder aux prières de ceux qui le voulaient mettre en sûreté, demeurait tranquille ; voyant les ennemis à un jet de flèche, il se mit à genoux, les yeux, les mains et le cœur au ciel, attendant d'un visage serein tout ce qu'il plairait à Dieu. Une première troupe de barbares court alors vers lui et passe

outre sans le frapper ; bientôt un second détachement arrive de même et l'épargne. Enfin un troisième bataillon l'atteint, et tandis que les idolâtres semblent le respecter encore, un Sarrasin le frappe d'un coup de lance au côté gauche, et le P. Criminale tombe baigné dans son sang. Toute la troupe alors se jette sur lui pour le dépouiller de sa soutane ; « et tant s'en faut qu'il les empêchât, nous dit le récit de sa sainte mort, que plutôt il les aida à la dépouiller, estimant que c'était une grande faveur que Dieu lui faisait que de mourir en même état que son Sauveur ». Puis comme il se relevait avec peine pour aller rendre l'âme au pied de l'autel où il avait, peu auparavant, célébré le saint Sacrifice, il fut de nouveau renversé de trois coups mortels. Après lui avoir coupé la tête, ces barbares allèrent l'offrir aux brames de Trichandour, pour la suspendre toute sanglante au faîte de leur temple comme un trophée.

Orlandinus, *Histor. Soc. Jes., l. 3, n. 53, p.* 87 ; *l.* 5, *n.* 96, *p.* 168 ; *l.* 9, *n.* 112, *p.* 285. — Bartoli, *L'Asia, part.* 1, *l.* 5, *p.* 305 *et suiv.* — Id., *Degli uomini e de' Fatti, l.* 2, *p.* 76 *et suiv.* — d'Oultreman, *Tableau des personnages signalés de la Compagnie...* — du Jarric, *Histoire des choses mémorables advenues... ès Indes, l.* 2, *p.* 380 *et suiv.* — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 5 *seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 26 *magg.*, *p.* 185. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 7ª *febr.*, *p.* 74. — Drews, *Fasti Soc.*, 7ª *febr.*, *p.* 51. — Nieremberg, *Varones ilustres, t.* 2, *p.* 39. — S. François Xavier, *Lettre à S. Ignace, Cochin,* 14 *janv.* 1549. — Rho, *Variæ virtut. Histor.*, *p.* 349, 696. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1659. — Maffei, *Le Istorie delle Indie Orientali, l.* 12, *p.* 392 ; *l.* 14, *p.* 459, *Bergamo,* 1749.

XXXI MAI

—

Le trente-et-unième jour de mai de l'an 1614, mourut en odeur de sainteté à Manille le P. Ange Armano, né en Toscane, parti de Rome pour les missions espagnoles du Nouveau-Monde, à l'âge de vingt-deux ans. Il était consumé d'un zèle ardent pour le salut des infidèles ; et cependant, quand il eut reçu les ordres sacrés, l'obéissance le retint jusqu'à l'âge de trente ans au collège de Mexico pour y enseigner la grammaire, et diriger en même temps une congrégation des élèves les plus avancés dans leurs études. Telle fut l'ardeur toute céleste avec laquelle il se dépensa dans ces deux ministères, qu'en peu d'années cent cinquante de ses congréganistes et de ses élèves quittèrent le monde pour entrer dans la Compagnie de Jésus ou en d'autres Ordres religieux. Ainsi se préparait-il à l'apostolat des Philippines, que Dieu lui réservait pour couronnement de sa ferveur et de sa trop courte vie. En allant à Manille, il sauva du naufrage le vaisseau presque désemparé qui le portait, en attachant au grand mât une image de saint Ignace : mais à son arrivée dans cette ville, il vit de nouveau sa résignation mise à l'épreuve, et dut remplir à la fois, durant un assez long temps, le triple office de Recteur, de professeur de rhétorique et de grammaire au séminaire espa-

gnol de Saint-Joseph. Le détail des grâces qu'il reçut de Notre-Seigneur pour prix de son obéissance, n'est pas parvenu jusqu'à nous, mais l'humble religieux ne put dissimuler qu'elles avaient été surabondantes.

Toutefois, d'autres faveurs plus douces encore pour un apôtre l'attendaient au milieu des combats, comme aumônier des troupes espagnoles de terre et de mer, et parmi les tribus indiennes d'Antipolo et de Marinduque. Là surtout, rien de ce que peut désirer la nature ne se rencontrait. Un esclave envoyé à sa recherche par un commandant espagnol pour lui porter un message, ne put prendre part sans dégoût à sa misérable nourriture. De plus, les barbares encore infidèles se mettaient souvent en embuscade dans leurs forêts et l'attendaient au passage, l'arc et les flèches à la main, pour se délivrer de sa présence. Ils allèrent même jusqu'à mettre le feu à sa cabane et à son église, comptant qu'il périrait au milieu du brasier. Mais ses néophytes l'aimaient tendrement ; dans une chrétienté, à la nouvelle de sa mort, ils se réunirent deux jours de suite dans la pauvre église où il les avait instruits avec tant de zèle, pour témoigner tous ensemble leur douleur en pleurant, priant et se flagellant. Le P. Armano était âgé de quarante ans; il en avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

Colin, *Labor evangel., Minister. apostol.. en las Islas Filipinas, l.* 4, *c.* 29. — Patrignani, *Menol.*, 31 *magg.. p.* 214. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 31ª *maii, p.* 291. — Drews, *Fasti Soc.*, 31ª *maii., p.* 207. — *Litter. Ann. Societ., ann.* 1611, *p.* 793 *seqq.*

Le trente-et-unième jour de mai, lisons-nous dans notre ancien Ménologe français, rappelle le souvenir de la sainte mort du P. Philippe Noto, arrivée à Messine l'an 1722. Avant son entrée dans la Compagnie, il avait été prédicateur et missionnaire. La première fois qu'il parut au réfectoire, ayant entendu lire l'éloge d'un missionnaire de la Compagnie, il sentit se réveiller cet attrait pour les missions auxquels il s'était livré autrefois. Mais les supérieurs, pour l'aider à s'établir solidement dans l'humilité, lui firent, avant la fin de son noviciat, enseigner une classe de grammaire dans un collège. Il s'acquitta de cet emploi avec tant de zèle et de dévouement, qu'aussitôt après ses premiers vœux on l'appliqua aux missions. On vit alors briller dans le P. Noto les vertus d'un apôtre, c'est-à-dire, un grand esprit de pauvreté et une charité à l'épreuve de toutes les fatigues. Il parcourut plusieurs fois les trois vallées de la Sicile, annonçant la parole de Dieu avec force, et sachant en même temps se mettre à la portée des plus simples pour les instruire. Il passait ordinairement une partie de la nuit à entendre les confessions, et dans l'ardeur de son zèle, il oubliait souvent de prendre la nourriture et le repos dont il avait besoin. Aux travaux inséparables des fonctions de missionnaire, il ajoutait de rudes pénitences, des jeûnes, des veilles et d'autres macérations corporelles.

Les besoins du collège de Bivona déterminèrent le P. Thyrse Gonzalez à l'en nommer Recteur, et il remplit en même temps dans la ville l'office de prédicateur. Appelé ensuite à Messine, le P. Noto fut tout à la fois Ministre de la maison professe, et ou-

vrier infatigable entre les mains du supérieur. De la maison professe, il passa au noviciat. Il y fut pendant dix-sept ans Ministre et Compagnon du Maître des novices, qui l'avait demandé instamment au P. Provincial, à cause du tendre respect qu'il lui portait, et ne cessa de remplir ce double emploi que la dernière année de sa vie. Pendant ces dix-huit ans, sa présence fut au noviciat comme un miroir vivant de toutes les vertus. Enfin, plein de jours et de mérites, le P. Noto alla en recevoir la récompense à l'âge de quatre-vingt-huit ans, dont il avait passé cinquante dans la Compagnie.

GUIDÉE, *Ménologe*, 31 *mai*, *p.* 176. — PATRIGNANI, *Menol.*, 31 *magg. p.* 218. — MAZZOLARI, *Comment. et Ellogia*, *p.* 150.

---

* Le trente-et-unième jour de mai de l'an 1658 mourut au collège Sainte-Lucie, à Bologne, le F. NICOLAS TRECCHI, Scolastique, modèle d'abnégation et de fidélité à la règle. Pendant sa régence, sa modestie, sa ferveur, l'esprit surnaturel qui jaillissait de ses paroles et de toute sa personne gagnèrent à Dieu et à la vie religieuse un grand nombre de jeunes écoliers. Son attrait l'entraînait vers la mortification. Se flageller tous les jours, porter continuellement un rude cilice, coucher sur la planche, souffrir pendant l'hiver la rigueur du froid, mettre du fiel dans sa bouche le mercredi et le samedi avant le repas, mais surtout passer pour un esprit médiocre et sans portée, voir rire à ses dépens quand il lui échappait en classe quelque réponse naïve ou hors de pro-

pos, étaient ses plus chères délices. Son Père spirituel, le P. Aldobrando, raconte qu'il était obligé de se mettre en garde contre ses importunités ; mais quand il le voyait à genoux devant lui, il oubliait, Dieu le permettant ainsi, toutes ses résolutions et donnait libre carrière au saint jeune homme.

Un violent incendie avait éclaté au collège de Bologne. Au milieu de la confusion universelle, le F. Trecchi conserva son calme et sa sérénité, et ses compagnons observèrent que même, alors, il fut fidèle à la règle de parler latin ; ils ne virent pas non plus sans admiration que, par une exception qui paraissait tenir du miracle, ses papiers avaient seuls échappé aux atteintes du feu. Cette belle vie devait bientôt finir. Aux premiers symptômes d'une maladie de poitrine, le F. Trecchi voulut faire à Dieu, *inter vivos*, comme il disait, une entière donation de lui-même ; il lui abandonna sans réserve et sans retour tout ce qu'il avait de précieux en ce monde : l'amour de ses parents, sa propre estime, ses consolations spirituelles, sa santé et sa vie. Ainsi dépouillé et ne possédant plus rien sur la terre, il tourna ses pensées et son cœur uniquement du côté du ciel et de Dieu. Après de longs mois de souffrances, il s'endormit le sourire sur les lèvres, consolé, comme on le croit, par la présence de saint Joséph, dont il avait sans cesse l'image sous les yeux.

Patrignani, *Menol.*, 31 *magg.*, *p.* 216.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE D'ITALIE

Ier JUIN

—

Le premier jour de juin de l'an 1624, mourut à Malte, en odeur de sainteté, le P. Lucius Bonelli, vénéré comme le père des pécheurs et des pauvres. Il était né à Gozzo, petite île dont les misérables habitants ne connaissaient guère du christianisme que le nom. Malgré sa jeunesse, il avait paru digne à ses supérieurs d'un si difficile apostolat : il gagna tellement le cœur de tout ce peuple par son dévouement, ses entretiens familiers et ses catéchismes, que le Recteur du collège de Malte écrivait en résumant les travaux de cet héroïque missionnaire : « *Nunc tandem Christum didicisse palam omnes profitentur* ; maintenant

enfin tous ces pauvres gens se font gloire de connaître Jésus-Christ ».

AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 186.

Le premier jour de juin, moururent victimes de leur charité au service des pestiférés le P. LÉONARD SANTANGIOLO Recteur du collège de Catanzaro en 1592, et à Parme en 1630 le P. ANDRÉ BARPI, vénitien.

Le P. SANTANGIOLO, à la tête de tous ses inférieurs sans exception, avait engagé une lutte vraiment héroïque contre le double fléau de la famine et de la peste. Les uns mendiaient de porte en porte le pain des pauvres et des prisonniers ; les autres portaient aux moribonds les derniers secours de l'Église. En peu de jours, la mortalité enleva jusqu'à deux mille personnes dans la petite cité. Plus d'une fois le collège demeura entièrement désert, tous les Nôtres étant occupés auprès des malades et des indigents. Le successeur du P. Santangiolo, le P. FRANÇOIS MORANO, hérita de son dévouement, et huit jours après, il partagea le même trépas et la même couronne.

Le P. ANDRÉ BARPI s'était presque vu arracher des mains cette glorieuse palme de la charité. Lorsque la peste éclata dans la ville de Parme, où il dirigeait depuis sept ans, comme Recteur, le séminaire des nobles, il reçut soudain l'ordre d'aller prendre au plus tôt le gouvernement du collège de Forli. Ce fut un rude sacrifice que l'obéissance seule put lui faire accepter. Mais toutes

les routes étaient fermées il ne put se rendre à Forli. Remerciant Dieu de cet heureux contretemps, il revint chercher au lit des mourants le poste qu'il avait si généreusement abandonné.

Jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, André Barpi s'était livré à tous les enchantements du monde; mais dans une querelle d'étudiant, il fut atteint et gravement blessé à la jambe d'un coup de feu. Pendant que son mal le retenait sur un lit de douleurs, comme autrefois notre Bienheureux Père, il réfléchit si sérieusement sur la vanité des choses humaines, que les vingt-six années qu'il vécut encore, furent, au témoignage unanime de ses historiens, un perpétuel enchaînement des actes les plus magnanimes de pénitence, de victoires sur lui-même et d'union de cœur avec Jésus Christ.

P. Léonard Santangiolo. — *Litter. Ann. Soc., ann.* 1592, *p.* 25. — Alegambe, *Victim. charit., ann.* 1592, *p.* 95. — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 2, *p.* 204.

P. André Barpi. — Cordara, *Histor. Soc. Jes., part.* 6a, *l.* 15, *n.* 13, *p.* 352. — Alegambe, *Victim. charit., anno* 1630, *p.* 300. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 1a *jun.*, *p.* 293. — Drews, *Fasti Soc.*, 1a *jun.*, *p.* 209.

II JUIN

—

Le deuxième jour de juin de l'an 1626, mourut au collège de Bari le P. Jean Sotuele, descendant d'une pieuse famille grecque établie dans le royaume de Naples, sur les bords de la mer Adriatique, pour se dérober à la cruauté des musulmans. Il avait passé soixante ans dans la Compagnie, et mourut en si haute réputation de sainteté, que deux ans seulement après sa mort, le concile provincial de Bari donna l'ordre de commencer les premières enquêtes pour son procès de béatification. Près d'un demi-siècle de sa vie fut consacré aux travaux apostoliques : plusieurs archevêques s'adressèrent tour à tour à Rome pour obtenir que le saint missionnaire évangélisât leur troupeau. Le cardinal Bellarmin en particulier le garda trois ans près de lui, pour réformer et sanctifier le diocèse de Capoue, et il avait coutume de dire : « Nous n'avons vraiment pas besoin d'attendre la mort du P. Sotuele pour lui donner le titre de saint ». Dans leur estime et leur affection mutuelle, ces deux grands serviteurs de Dieu se réunissaient souvent après les fatigues du jour pour s'entretenir des choses divines, et prolongeaient parfois leurs pieuses confidences jusqu'aux premières lueurs du jour.

Mais, au milieu de ses plus beaux triomphes, le P. Sotuele se

vit assailli tout-à-coup par une effroyable tempête. A force de calomnies et de faux témoins, quelques misérables, envieux du salut des âmes, donnèrent les plus noires couleurs à ses industries les plus saintes. Trompé par l'habileté de leurs artifices sacrilèges, l'archevêque de Bari lui interdit soudainement tout exercice du saint ministère. L'humble religieux ne crut pas devoir dire un seul mot pour sa justification : « J'ai donné à Notre-Seigneur ma réputation, répondit-il à ses amis, je ne la réclamerai pas. Que sa sagesse en fasse ou en laisse faire aux hommes ce que bon lui semble ». Et il ajoutait avec David, poursuivi d'outrages semblables par ses ennemis : « *Dominus præcepit ei ut malediceret mihi ; et quis est qui audeat dicere quare sic fecerit ?* Quand Dieu fit éclater enfin son innocence et la sainteté de son zèle, le P. Sotuele n'épargna aucune démarche pour éloigner ou du moins adoucir le châtiment de ceux qui l'avaient si cruellement poursuivi. La vertu que lui enviait le plus, bien des années avant sa mort, le cardinal Bellarmin, si bon juge en fait de dons et de vie surnaturels, c'était son humilité ; elle allait en effet si loin que, d'ordinaire, après avoir absous en particulier quelque insigne pécheur, plein d'admiration pour une âme où Dieu venait de rentrer comme dans son temple, il se jetait aux pieds de son pénitent stupéfait et les lui baisait tendrement.

CORDARA, *Histor. Soc.*, *part.* 6a. *l.* 11, *n.* 27, *p.* 9. — SANTAGATA, *Istor. della Provinc. di Napol.*, *t.* 4. *p.* 398.

Le deuxième jour de juin de l'an 1591, mourut au Collège Romain le P. Louis Corbinelli, né à Florence d'une famille opulente et distinguée. Il était en France au moment où le roi Henri II mourut d'une manière si tragique, des suites de la blessure qu'il avait reçue dans un tournoi. Dégoûté de la vanité des choses humaines, Louis Corbinelli résolut de quitter le monde et sollicita son entrée dans la Compagnie. Quoiqu'il fût déjà avancé en âge et d'une santé fort délicate, il ne laissa pas de se conformer avec la plus scrupuleuse exactitude à toutes les observances de la vie religieuse, et de marcher avec un grand courage dans la voie de la perfection. Il fut un des bienfaiteurs du Collège Romain, qu'il enrichit par ses largesses. Il habitait cette maison et se trouvait à l'infirmerie en même temps que saint Louis de Gonzague, mais dans une chambre différente. Dans les derniers jours de sa vie, il apparut plusieurs fois au jeune saint, pour lequel il professait un profond respect, et la dernière fois, il lui adressa ces paroles : « Mon cher Frère, je touche au terme de cette misérable vie ; priez pour moi afin que mon passage soit heureux, et que Dieu me reçoive au séjour de sa gloire ; je ne vous oublierai pas ».

Le P. Corbinelli mourut la nuit suivante. Saint Louis de Gonzague dit de lui au Vén. P. Bellarmin qu'il avait passé par le purgatoire, mais sans s'y arrêter.

Juvencius, *Histor. Societ., part.* 5ª, *l.* 16, *n.* 4, *p.* 358. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 2ª *jun.*, *p.* 294. — Id. *Pretiosæ Occupationes morient. in Soc. Jesu, c.* 39, *n.* 7. — Patrignani, *Menol.*, 2 *giugno*, *p.* 6. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 2ª *jun.*, *p.* 211. — Cepari, *Vie de S. Louis de Gonzague.* — Guidée, *Menol.*, 2 *juin*, *p.* 178.

III JUIN

Le troisième jour de juin de l'an 1575, mourut en odeur de sainteté à Messine le P. Ange Sibilla, surnommé l'Ancien, et déjà prêtre dans la petite ville de Venetico sa patrie, lorsqu'il fut gagné à la Compagnie par un Scolastique malade, de la même famille et du même nom. Rien de ce qui peut naturellement mériter l'estime des hommes ne se rencontrait en lui, mais il était si riche des dons surnaturels, de charité, d'obéissance, d'ardents et très efficaces désirs de devenir un saint, que le Père Maître des novices l'accueillit avec joie, devinant sans peine de quel trésor Dieu enrichissait sa communauté. Quant au P. Ange Sibilla, il lui sembla dès le premier jour qu'il était dans la demeure des bienheureux ; aussi se plaisait-il à nommer la porte du noviciat, la porte du paradis. Les dix-huit années qu'il vécut au milieu de nous, se passèrent à peu près sans interruption dans l'humble et laborieux ministère de la confession. Il y faisait un bien immense, et beaucoup de ses pénitents arrivèrent à une haute perfection. A force d'instances, il avait obtenu du sacristain et du portier la faveur d'être constamment dérangé de jour et de nuit, avant tous les autres, quand on demanderait un confesseur. Dans les derniers temps de sa vie, le P. Sibilla ne quittait même plus, du matin au

soir, le saint tribunal de la pénitence. Nombre de pécheurs, entrés comme par hasard dans notre église, sans la moindre pensée de chercher un prêtre, étaient touchés à la vue de ce bon pasteur qui semblait les attendre, et se jetant à ses pieds, ils déposaient le fardeau de leurs fautes et rentraient en grâce avec Dieu.

SACCHINUS, *Histor. Soc.*, *part.* 4ª, *l.* 5, *n.* 59, *p.* 140. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 1, *p.* 203. — ALBERTI, *Istor. della Provinc. di Sicil.*, *p.* 306. — PATRIGNANI, *Menol.*, 3 *giugno*, *p.* 40.

Le troisième jour de juin de l'an 1776, mourut à Rome, dans la maison professe du Gesù, le P. EMMANUEL QUERINI, né dans l'île de Zante, dont son père était gouverneur pour la république de Venise, et reçu à l'âge de seize ans dans la Province Romaine, au noviciat de Saint-André. Il obtenait à vingt-et-un ans, du P. Michel-Ange Tamburini, les belles missions du Paraguay, et partait de Cadix l'année suivante, sur la flotte espagnole de l'Amérique méridionale, avec plus de soixante-dix autres enfants de la Compagnie. Simple missionnaire des Guaranis, puis fondateur et organisateur de la première réduction des Pampas, Recteur des collèges de l'Assomption, de Buenos-Ayres, de Cordoue, du Tucuman, Maître des novices et Provincial du Paraguay, le P. Emmanuel Querini fut toujours regardé, dans ces différents emplois, comme un des plus sages et des plus saints religieux. Rien ne paraissait lui coûter dans les privations de la vie sauvage, parce que, dès ses premières années, dit le P. Peramas, il avait ha-

bitué son corps, par amour de Notre-Seigneur, à ne jamais reculer devant aucune souffrance. Durant plus de trente années, son lit fut la terre nue ou une planche; sa nourriture, celle des Indiens ou des pauvres nègres esclaves. Sa préparation de cœur à tout ce qui pouvait lui arriver de plus terrible était telle, que la destruction subite de toutes les œuvres de la Compagnie en Amérique, ne lui arracha d'autre plainte que ces belles paroles du Roi Prophète : « *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum!* vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est plein d'équité » !

PERAMAS, *De vita et moribus sex sacerdot. Paraguaycorum, p.* 61-102.

---

* Le troisième jour de juin de l'an 1779, mourut à Giugliano, dans la Campagne de Rome, où il s'était retiré après l'expulsion des Jésuites de Naples, le P. FLAMINIO SIRTI, modèle pendant sa vie et à sa mort de la plus admirable charité. Missionnaire dans les Abruzzes, ou Recteur des collèges de Monteleone, Catanzaro et Cosenza, il porta partout, avec un complet oubli de ses aises et de ses intérêts, un dévouement sans bornes au prochain et un zèle ardent à se dépenser pour lui. Il entourait surtout les pauvres d'une tendresse particulière : il ne souffrait pas qu'aucun d'eux le quittât sans avoir reçu quelque secours ; et quand, à la suppression de la Compagnie, les pouvoirs d'exercer le saint ministère lui furent retirés pour un temps, il reporta sur eux toute sa sollicitude. Mais bientôt sa charité devait jeter un éclat encore plus vif.

Une épidémie meurtrière s'était déchaînée sur le territoire de Giugliano; en même temps, une sécheresse prolongée faisait craindre la perte des moissons et la famine. Dans cette terrible épreuve, le peuple se tourna vers Dieu, et pour fléchir sa colère, organisa une procession solennelle de pénitence, dans laquelle on porta la statue de saint Blaise, protecteur de la cité. Le P. Sirti fut invité à prendre la parole. A la vue de cette population plongée dans le deuil, accablée sous le poids des maux présents et sous la menace des maux à venir, son cœur compatissant fut saisi d'une indicible tristesse. Tout à coup, cédant à une inspiration d'en haut : « O Dieu, s'écria-t-il au milieu des sanglots de son auditoire, ne permettez pas que je sois témoin de la mort de ce peuple ; prenez-moi plutôt; ma mort ne fera point couler de larmes ; mais épargnez ceux-ci, et que les enfants n'aient pas à pleurer la perte de leurs parents ».

Cette héroïque prière fut exaucée. Quelque temps après, l'homme de Dieu fut frappé par la maladie. A cette nouvelle, la consternation fut générale ; oubliant ses propres douleurs, le peuple de Giugliano ne pensa plus qu'à obtenir de vive force, pour ainsi dire, la guérison de celui qu'il aimait comme un père : « Rendez-le-nous, Seigneur, répétait-il ; car si nous devons mourir, il nous assistera, et nous mourrons résignés et contents ». De si touchantes supplications parurent quelque temps exaucées ; mais après une amélioration passagère, le mal reprit son cours, et le P. Sirti expira, joyeux de donner sa vie, à l'exemple du bon Pasteur. Il avait dit que sa mort ne ferait point couler de larmes. Or, nul père, nulle mère ne furent pleurés comme cet étranger, jeté là par la persécution quelques années auparavant. D'après le récit d'un témoin

oculaire, c'était à la lettre un deuil public; on n'entendait que lamentations ; il fallut faire les funérailles sans les chants ordinaires de l'Église, parce que les gémissements et les sanglots étouffaient la voix des prêtres. En même temps, on invoquait le P. Sirti comme un saint ; le jour même de sa mort, plusieurs grâces miraculeuses furent obtenues au contact de ses restes ou des objets qui avaient été à son usage. Le même témoin ajoute que huit ans après, on portait encore de maison en maison, pour l'appliquer aux malades, le chapelet du martyr de la charité.

Vita (ms.) del P. Flaminio Sirti della Provincia di Napoli (*Arch. Rom.*).

—

Le quatrième jour de juin de l'an 1581, mourut au noviciat de Messine le jeune F. Jean-Baptiste Cattaneo, né à Naples et reçu depuis quelques mois seulement dans la Compagnie, en qualité d'indifférent. Pour conserver intacte son innocence, il avait soutenu les mêmes combats et triomphé de la même manière que le saint patriarche Joseph, et était arrivé au noviciat glorieusement dépouillé de son manteau et de son chapeau. Le feu de l'amour divin l'embrasa tellement, par le moyen des Exercices de notre Bienheureux Père, qu'en peu de jours une veine se rompit dans sa poitrine ; et quelque temps après, il rendit saintement son âme très pure à Notre-Seigneur.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 1, p.* 237. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil., p.* 426.

Le quatrième jour de juin, l'an 1682, mourut au pensionnat des Nobles à Rome, quelques heures seulement après avoir prononcé ses vœux de dévotion sur son lit de mort, le jeune F. Ange Mazzarosa, né à Lucques, et moissonné dans sa fleur, à l'âge de dix-

sept ans. Son nom d'Ange et les douces leçons de sa mère lui inspirèrent de bonne heure un ardent désir de ressembler aux esprits célestes. Aucun délassement ne lui était plus agréable que de se retirer à l'écart pour épancher son cœur devant Dieu. Non content de fuir avec horreur tout ce qui aurait pu ternir l'innocence de son baptême, il pleurait amèrement les fautes de ses condisciples, et n'épargnait ni prières ni mortifications secrètes; ni ferventes exhortations, pour les ramener au devoir. Jamais nul respect humain ne lui fit enfreindre une seule règle du pensionnat; il en apportait ingénument cette raison, digne d'un religieux : « Désobéir à une de mes règles, n'est-ce donc pas désobéir et déplaire à Dieu » ?

Repris une fois cependant et puni d'une faute dont il n'était point coupable, il accomplit aussitôt sa pénitence, sans dire un mot pour se justifier, comprenant déjà le bonheur d'être humilié pour l'amour de Jésus-Christ. Sa patience éclata surtout durant les cinquante jours de sa dernière maladie. Lui demandait-on s'il agréait tel ou tel remède. « Je prendrai, répondait-il en souriant, tout ce que vous me donnerez » ; et jamais on ne le vit en effet témoigner un désir ou une répugnance. Ange Mazzarosa avait seulement demandé deux grâces à Notre-Seigneur, l'une d'être reçu avant sa mort, parmi les enfants de la Compagnie, l'autre de s'envoler au ciel, comme saint Louis de Gonzague le jour de l'octave de la Fête-Dieu : double faveur qui lui fut accordée pour prix de son innocence et de son amour de la croix.

PATRIGNANI, *Vite di alcuni nobili Convittori morti nel Seminario romano... Torino,* 1824, *t.* 2, *p.* 23 *et suiv.*

V JUIN

—

Le cinquième jour de juin de l'an 1667, mourut saintement à Rome le P. Sforza Pallavicino, cardinal de la sainte Église Romaine, contraint sous peine de péché mortel, par le Souverain Pontife Alexandre VII, de recevoir ces mêmes honneurs dont il avait prétendu s'interdire l'accès en entrant dans la Compagnie. Issu des deux familles princières dont il réunissait les noms, et destiné par son droit d'aînesse à toutes les grandeurs humaines, il y renonça d'abord, pour consacrer à Dieu sa vie et sa chasteté par le sacerdoce; puis rapidement élevé par Urbain VIII à d'importants offices de la cour pontificale, et déjà gouverneur des villes de Jesi, Camerino et Orvieto, il choisit en 1637 la fête du bienheureux Louis de Gonzague, pour aller, à l'âge de trente ans, ensevelir toutes ses espérances dans le noviciat de Saint-André. Ce fut un étonnant spectacle pour la ville de Rome, que de voir ce jeune prince se mêler aux pauvres dans les rues, manger avec eux les restes qu'on leur distribuait par aumône, ou tendre la main de porte en porte à ceux qui l'avaient vu naguère si riche et si brillant. Plus il sentait alors les répugnances de la nature, plus il jugeait à bon droit nécessaire, afin de parvenir un jour à la perfection religieuse, de s'établir dans un amour sincère et pra-

tique des humiliations de Jésus-Christ; cet amour ne l'abandonna jamais dans la suite. Aussi dans les derniers jours qui précédèrent sa profession solennelle, demanda-t-il la permission de se retirer parmi les novices, et de participer à tous leurs exercices de correction fraternelle et d'humilité.

Il remplissait la charge de préfet des études au Collège Romain, et venait d'achever sa belle Histoire du Concile de Trente, accueillie par les amis et par beaucoup d'ennemis même de l'Église comme un chef-d'œuvre, lorsqu'il lui fallut accepter la pourpre romaine. Mais huit ans plus tard, sur son lit de mort, recevant le saint viatique des mains du P. Général, Jean-Paul Oliva, le P. Sforza Pallavicino sollicitait comme dernière grâce d'être enterré parmi les novices ; il conjurait les prélats réunis autour de lui de ne jamais prêter l'oreille aux calomnies soulevées par l'enfer contre les enfants de saint Ignace : « Au moment de paraître devant Dieu, je proteste, ajoutait-il, que la Compagnie est un asile et une école de sainteté, où je ne balancerais pas à me réfugier, si le choix dépendait encore de moi ! »

Affo, *Vita del Cardin. Sforza Pallavicino*... *Cf.* Carayon, *Bibliograph. histor.*, *n.* 2363. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 737. — de Backer, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 3, *p.* 551. — Patrignani, *Menol.*, 5 *giugno*, *p.* 20. — Drews, *Fasti Soc.*, 4a *jun.*, *p.* 213. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 4, *p.* 690. — *Biogr. univers.*

Le cinquième jour de juin de l'an 1613, mourut à Turin le P. Bernardin Rosignuoli, modèle parfait des supérieurs dans le gouvernement des trois Provinces de Rome, de Venise, de Milan,

et l'un des plus habiles maîtres de la vie spirituelle, comme le témoignent encore ses deux remarquables ouvrages : *La discipline de la Perfection chrétienne* et *Les actes des vertus.* Du reste, Notre-Seigneur voulut rendre lui-même un double témoignage à la sainteté de son serviteur. Car au moment où le P. Rosignuoli expirait, le P. Joseph Alemanni, ainsi qu'il l'attesta dans une lettre écrite au P. Mutius Vitelleschi, alors Assistant d'Italie, vit son âme s'élever au ciel sous la forme d'un globe de lumière. Cinq ans plus tard, on ouvrit le sépulcre de l'homme de Dieu ; son corps apparut tout entier, flexible et coloré, sans aucun outrage de la mort, comme s'il eût cessé à peine de respirer.

Patrignani, *Menol.*, 5 *giugno, p.* 17. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 5ª *jun.*, *p.* 298. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 116. — de Backer, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 1, *p.* 644. — Nieremberg, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 774.

VI JUIN

—

Dans les dix premiers jours de juin, l'an 1630, dans la terrible peste qui moissonna plus de cent Pères et Frères dans la seule Province de Venise, moururent à Parme le P. ÉMILE ZUCCHI, frappé en assistant les malades du collège, et l'un de ses compagnons, le F. Coadjuteur VINCENT CONTRONI.

Le P. ZUCCHI était toujours prêt à se dévouer sans attendre même le signe d'un désir exprès de son supérieur. Voyant que l'on avait peine à trouver pour tous les collèges des professeurs de petits enfants, il s'était offert aussitôt à passer sa vie dans l'obscurité d'une classe. Il y demeura en effet, jusqu'au jour où le prince de Parme le demanda et l'obtint pour faire l'éducation de son fils. Revenu avec joie, au bout de quelques années, à de plus modestes fonctions, il était chargé précisément de veiller à la santé de ses frères, lorsque le collège de Parme fut envahi par la contagion ; l'on peut à peine s'imaginer à quel degré d'abaissement et de victoire sur toutes les répugnances de la nature sa charité le faisait descendre. Qu'il nous suffise de dire, que ne pouvant obtenir pour ses chers malades, d'assez fréquentes visites du médecin, il n'hésitait pas à lui porter lui-même, plusieurs fois par jour, jusqu'aux déjections qui devaient lui permettre de reconnaître et d'adoucir au moins leur état.

Le F. VINCENT CONTRONI n'était âgé que de vingt-quatre ans, et son caractère généreux, mais difficile, était pour lui la matière de rudes combats. Ne craignant rien tant que d'offenser Dieu, il choisit avec joie cette occasion de mettre son âme en sûreté par le sacrifice de sa vie. Réfectorier au collège de Plaisance, lorsque la peste éclata si furieusement à Parme, il obtint de voler sans retard au secours de ses Frères. Son premier mouvement en frappant à la porte tant désirée de cette bienheureuse maison, où il allait trouver la mort, fut de se jeter à genoux et de baiser le seuil, en remerciant Notre-Seigneur d'avoir accepté son dévouement.

ALEGAMBE, *Victim. charitat.*, *ann.* 1630, *p.* 301.

VII JUIN

—

* L'an 1586, on ignore quel mois et quel jour, mourut au collège de Pérouse le P. Jean-Nicolas de' Notarys, d'une illustre famille de Nole en Campanie. Deux vertus brillèrent surtout en lui d'un vif éclat, l'obéissance et l'humilité. Pour quelques esprits moins attentifs, remarque le P. Patrignani, ce n'était pas un faible sujet d'étonnement de voir un homme qui montrait en toute circonstance les plus bas sentiments de lui-même, presque constamment occupé, dès le début de sa vie religieuse, dans les charges les plus importantes des deux Provinces de Rome et de Naples. Ils oubliaient, continue le même historien, que pour bien commander, il faut savoir obéir, et que nul n'est élevé sans péril au-dessus des autres, s'il n'est protégé par la sauvegarde de l'humilité. Le P. de' Notarys avait pris pour règle invariable de s'abandonner comme un enfant entre les mains des supérieurs, et de se tenir prêt à tout office qu'on voudrait lui confier, sans considérer s'il était obscur ou éclatant, facile ou difficile, agréable ou pénible, parce qu'il attendait avec une invincible confiance que Dieu seconderait sa bonne volonté, et ne lui refuserait aucun des secours dont il aurait besoin.

Il passa la dernière année de sa vie au collège de Pérouse, en-

touré de l'estime et de la vénération des Nôtres et des étrangers. Dès que le bruit se fut répandu qu'il était dangereusement malade : *Tota civitas*, disent les annales du temps, *simul ægrotare visa est*. Le cardinal légat, le vice-légat, l'évêque, le clergé, les premiers magistrats voulaient avoir fréquemment de ses nouvelles ; sept médecins au moins, envoyés par ses amis, venaient le visiter chaque jour. Au milieu de tant de témoignages, le P. de' Notarys n'oubliait point ses vertus de prédilection. Car après avoir fait la confession générale de toute sa vie, il donna pleine liberté au Père qui l'avait entendue, de la publier à haute voix ; et comme ses frères réunis autour de sa couche le priaient de leur laisser quelque souvenir spirituel : « Aimez, leur dit-il, et pratiquez l'obéissance ».

Litter. ann. Societ., anno 1586, *p.* 28. — Schinosi, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 1. *p.* 363, 378. — Patrignani, *Menol.*, 12 *maggio*, *p.* 84.

VIII JUIN

Le huitième jour de juin de l'an 1633, mourut à Santiago del Estero dans le Tucuman, le P. Jean Dario, né dans le royaume de Naples, et surnommé le grand ennemi de tous les outrages faits à Dieu. Dès le temps où il était simple Scolastique à Rome, s'il entendait par hasard de sa cellule une parole de blasphème, il prenait aussitôt en esprit de réparation une très rude discipline, et conjurait Notre-Seigneur de toucher et de sauver l'âme qui venait de l'offenser. Ce zèle de la gloire de Dieu lui fit promptement désirer les missions du Nouveau-Monde. Mais avant d'en adresser la demande au P. Aquaviva, le P. Dario n'épargna rien pour connaître plus sûrement le bon plaisir de N. S. Comme il priait un jour avec ferveur au pied de l'autel, il reçut distinctement cette réponse : « Dario, si tu pars pour les Indes, tu y trouveras beaucoup de croix » ! En même temps il éprouva un si ardent et si impétueux désir de ressembler à Jésus crucifié, qu'il ne douta pas un seul instant de sa vocation.

Les croix ne lui manquèrent pas en effet. On peut voir dans l'Histoire du Paraguay par quelles calomnies, quels périls, quels indignes et cruels tourments de la part des hommes et des démons, il achetait, pour ainsi dire, chaque âme de pé-

cheur ou de barbare. Comme si tout cela n'eût été rien, il ne passait pas un seul jour sans se flageller au moins une fois, et charger ses membres de chaînes et de cilices. Trois heures de sommeil sur la terre ou sur une planche, furent son unique repos de chaque nuit durant quarante ans. Tout le reste était consacré à Dieu. Il avait sans cesse sur les lèvres ces paroles qu'il avait empruntées aux oraisons de la sainte Église : *Domine, da mihi fidei, spei et charitatis augmentum.* Mais les souffrances de son corps étaient si loin d'égaler celles de son âme, chaque fois qu'il voyait offenser Dieu, que les péchés des hommes furent à la lettre, dit son historien, la cause de son agonie et de sa mort.

Cette tristesse tout intérieure ne lui ôtait rien de son aimable et irrésistible charité. Tous ceux qui souffraient dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les rues et sur les places publiques, ou dans le secret de leurs misérables demeures, étaient ses amis et ses enfants de prédilection. Pour eux il multipliait même les miracles, sans que jamais la libéralité divine lui fît défaut. « Mon Père, lui dit un jour le gouverneur du Tucuman, je suis peu sensible aux impressions des songes ; mais j'ai vu cette nuit l'échelle de Jacob qui allait de la terre au ciel, et sur chaque échelon un pauvre qui vous aidait à monter vers Dieu. Alors j'ai voulu vous suivre, mais trois fois je me suis senti repoussé, et n'ai reçu que cette réponse: « Si tu veux t'élever au ciel comme Jean Dario, imite d'abord sa charité ». Et maintenant, mon Père, je viens vous remettre toutes mes richesses, disposez-en pour le service de Notre-Seigneur, et pour ses membres souffrants » !

---

del Techo, *Historia Provinc. Paraquariæ*, *p.* 85, 102, 284-287. — Patrignani, *Menol.*, 8 *giugno*, *p.* 41. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 8ª *jun.*, *p.* 303. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 8ª *jun.*, *p.* 218. — Nieremberg, *Varones ilustres*, *t.* 3, *p.* 693 *et suiv.* — Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, *t.* 2, *p.* 18, 112. — Lozano, *Historia del Paraguay*, *t.* 2, *l.* 5, *c.* 11, *p.* 111.

Le huitième jour de juin, l'an 1649, mourut dans la maison professe de Rome le Vén. P. Vincent Caraffa, septième Général de la Compagnie. On vit briller en lui dès son enfance une pureté et une innocence de vie angélique. Il ne cessa jusqu'à l'âge de soixante-quatre ans, époque de sa mort, de faire chaque jour de nouveaux progrès dans la perfection, et il jouit constamment d'une haute réputation de sainteté. Les vertus dans lesquelles il se distingua surtout, sont celles que saint Ignace propose dans nos règles comme les vertus propres des enfants de la Compagnie, une continuelle abnégation de soi-même, un mépris absolu de tout ce qui est purement humain, une générosité sans réserve pour embrasser tout ce qui peut contribuer à la plus grande gloire de Dieu. Aussi était-il comblé de grâces et de dons célestes, tels que Notre-Seigneur n'en accorde qu'aux âmes les plus parfaites.

Le P. Vincent Caraffa gouverna la Compagnie trois ans et demi, non moins par les exemples de ses vertus que par ses règlements pleins de sagesse ; il prenait, pour se diriger lui-même et pour diriger les autres, la règle immuable sur laquelle ont été faites nos Constitutions. Après sa bienheureuse mort, ses restes, accordés aux instances de toute la Province de Naples furent transportés de Rome l'an 1660 et ensevelis dans la maison professe de Naples, où ils

sont l'objet de la vénération des fidèles, en attendant, si Dieu le permet, les honneurs de la béatification.

GUIDÉE, *Ménol.*, 8 *juin, p.* 185, *d'après le Ménologe Romain.* — BARTOLI, *Vita del P. Vincenzo Carafa, Cf.* CARAYON, *Bibliographie histor.*, *n.* 1717-1722. — PATRIGNANI, *Menol.*, 8 *giugno, p.* 41. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 8ª *jun.*, *p.* 304. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 8ª *jun.*, *p.* 217. — ANDRADE, *Varon. ilustres, t.* 5, *p.* 528. — TANNER, *Societ. Jes. apostol. imitat.*, *p.* 751. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 779. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 708. — SANTAGATA, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 321, 392; *t.* 4, *p.* 358, 533, 576.

---

* Le huitième jour de juin de l'an 1673, mourut à Plaisance le P. FRANÇOIS SARELLI, auquel les magistrats décernèrent de son vivant dans leur actes publics le titre de bienfaiteur insigne de la cité. Il étudiait la théologie quand une peste furieuse se déchaîna sur Plaisance. François Sarelli sollicita sur-le-champ l'honneur de se dévouer au service des malades. Mais il fut bientôt atteint par la terrible contagion. Arraché contre toute espérance à la mort, il se hâta, dès qu'il eut recouvré quelques forces, de reprendre son poste, et de se dépenser, sans souci de la fatigue et du péril, dans tous les ministères de miséricorde spirituelle et corporelle. Dieu voulut cette fois qu'il sortît intact de l'épreuve, et la cité reconnaissante le proclama son bienfaiteur.

Le P. Sarelli consacra sans réserve à la Compagnie et aux âmes la vie qu'il avait conservée comme par miracle. Confesseur infatigable, il était prêt à tout moment du jour et de la nuit, à se rendre au chevet des moribonds, surtout des plus pauvres et

des plus abandonnés. Ministre du collège, il était également vigilant à faire observer la discipline religieuse et attentif à subvenir avec la plus délicate charité aux besoins de ses frères. Dur à lui-même, il se flagellait impitoyablement chaque matin, faisait son oraison à genoux, et se chargeait de tous les travaux pénibles ou surérogatoires dont les autres ne pouvaient s'acquitter.

Pendant qu'il remplissait l'office de Procureur à Plaisance, il arriva que les troupeaux du collège mal gardés allèrent un jour paître sur la propriété d'un gentilhomme voisin. Celui-ci, d'humeur farouche, s'en prit au Père Procureur et le fit bâtonner par ses gens. L'humble religieux crut mieux faire de dévorer l'affront en silence ; mais les magistrats ne l'entendirent pas ainsi, et l'irascible gentilhomme fut condamné à demander pardon. Le duc de Parme eut à son tour connaissance de cet indigne traitement ; la réparation lui parut insuffisante envers un homme à qui la ville tout entière devait de si grands services. Par son ordre, le tribunal fut saisi de nouveau de l'affaire, et une peine sévère fut prononcée contre le coupable. Enfin pour que rien ne manquât au châtiment de ce malheureux, toutes les calamités s'abattirent sur lui ; il perdit toute sa fortune, et le champ sur lequel il avait si brutalement exercé ses droits, devint à vil prix la propriété du collège. Le P. Sarelli mourut dans la soixante-douzième année de son âge et la cinquante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ.*, *part.* 6ª, *l.* 15, *n.* 39, *p.* 359. — PATRIGNANI, *Menol.*, 8 *giugno*, *p.* 47.

IX JUIN

—

Le neuvième jour de juin, au collège de Koloswar en Transylvanie, fut massacré par les ariens, l'an 1603, le F. Coadjuteur Emmanuel Neri, moins de cinq mois après la fin de son noviciat, qu'il avait commencé à Rome, parmi les jeunes religieux de Saint-André. D'une vertu assez éprouvée pour aller s'exposer dès lors aux outrages et aux coups des hérétiques, le F. Neri remplissait l'office d'infirmier et de sacristain à Koloswar, lorsque les bandes rebelles et sacrilèges de Moyse Szekely, avec des hordes alliées de Turcs et de Tartares, s'emparèrent de cette malheureuse ville. Toute la fureur des ariens se déchargea d'abord sur l'église de la Compagnie. Après en avoir brisé les portes, ils mirent en pièces à coups de hache les images des saints et la statue vénérée de Notre-Dame ; puis forçant le saint tabernacle, ils répandirent à terre et foulèrent aux pieds, en vociférant, toutes les hosties consacrées. A ces cris et à cette vue, le F. Neri se précipita au-devant d'eux pour protéger le corps de son Sauveur et arrêter une si horrible profanation.

Mais presque aussitôt il tomba, percé d'une balle et la tête fendue d'un coup de hache, rendant ainsi le dernier soupir, dit l'his-

toire de la Compagnie, au milieu des saintes espèces dont il semblait laver l'outrage et venger l'honneur par son sang.

JUVENCIUS, *Histor. Soc.*, *part.* 5ª, *l.* 12, *n.* 140, *p.* 114. — ALEGAMBE, *Mortes illust.*, *ann.* 1603, *p.* 246. — *Litter. ann. Soc.*, *anno* 1606, *p.* 519. — PATRIGNANI, *Menol.*, 9 *giugno*, *p.* 56. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 9ª *jun.*, *p.* 305. — DREWS, *Fasti Soc.*, 9ª *jun.*, *p.* 219.

---

* Le neuvième jour de juin de l'an 1603, le P. CÉSAR VIVO mourut au collège de Naples, dans la soixante-quatrième année de son âge et la trente-sixième depuis son entrée dans la Compagnie. Il avait d'abord exercé la profession d'avocat; mais à l'âge de vingt-huit ans, fatigué du monde et pressé du désir de s'entretenir plus librement avec Dieu, loin du tracas des affaires, il renonça au barreau et revêtit les livrées de saint Ignace. Ses qualités naturelles et les dons surnaturels de la grâce dont il était orné, l'élevèrent bientôt aux premières charges de sa Province. C'est dans la prière et l'étude assidue des Constitutions, qu'il apprenait le grand art de gouverner. Le désir de répondre pleinement à ses obligations l'animait d'une ardeur extraordinaire à se sanctifier. Car un supérieur, disait-il, devrait avoir toutes les vertus dans un degré éminent.

Les trois dernières années du P. Vivo furent cruellement éprouvées par la souffrance ; mais il ne perdit rien de sa patience et de l'inaltérable sérénité de son âme et de son visage. Il suffisait de l'entendre ou même seulement de le voir, pour se sentir animé au bien. Une de ses plus douces consolations était de se faire li-

re chaque jour quelque passage des œuvres de saint Bernard ; c'était, disait-il, un baume à ses douleurs et un sujet inépuisable à ses méditations.

Litter. Ann. Societ. Jes., ann. 1603, *p.* 22. — SANTAGATA, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 108.

X JUIN

Le dixième jour de juin de l'an 1629, mourut au Paraguay le P. Alphonse di Aragona, de la Province de Naples, consumé à l'âge de quarante-quatre ans par ses travaux apostoliques et les souffrances volontaires qu'il y ajoutait. Nous ne trouvons dans sa notice que peu de lignes sur son enfance et ses premières années dans la Compagnie ; mais ces lignes suffiraient seules pour rendre sa mémoire à jamais vénérable. « J'ai connu tour à tour, disait un Père de sa Province, trois jeunes Scolastiques de la Compagnie, d'une perfection consommée : Louis de Gonzague, Sertorio Caputo, Alphonse di Aragona ; et il me semblait impossible de décider lequel des trois était le plus saint ». — « Aux yeux de tous leurs frères, écrivait un autre, Alphonse di Aragona et Vincent Caraffa semblaient, dès le temps de leurs études, marcher d'un même pas vers la sainteté ». Enfin le P. Duran Mastrilli, son compatriote et son supérieur au Paraguay, assurait ne pas connaître un homme d'une plus haute vertu.

Parti de Naples à l'âge de trente-et-un ans, le P. di Aragona espérait bien, dès son arrivée à l'Assomption, pouvoir s'enfoncer dans les déserts à la poursuite des tribus sauvages. Mais comme pour éprouver la générosité de son cœur, le P. Provincial du Paraguay le nomma professeur d'une classe de grammaire ; il passa deux années dans cet emploi, sans vouloir autre chose que le bon

plaisir de Dieu. Ce fut là sa préparation aux dix années de mission que Notre-Seigneur lui réservait. Dans les douze premiers mois seulement de sa vie apostolique avec le P. Gonzalez de Santa-Cruz, il tira de leurs antres et de leurs forêts plus de quatorze cents barbares, semblables à de véritables bêtes fauves, et il en fit des hommes et des chrétiens. Souvent outragé, battu, mourant de faim, il n'en passait pas moins, sans se lasser, douze heures chaque jour à prodiguer les soins d'une mère à ces indociles disciples. Ne pouvant obtenir la mort sanglante qui faisait l'objet de tous ses vœux, il y suppléait par de si cruelles macérations, que tout son corps était couvert de plaies, où l'on vit même plus d'une fois les vers s'engendrer. Mais il n'en paraissait pas moins aimable. Ses prières et l'imposition de ses mains suffisaient pour guérir les malades. Le P. di Aragona fut averti d'avance par une lumière divine du jour de sa mort, et comme on eut tout lieu de le croire, du glorieux martyre des deux Pères Alphonse Rodriguez et Gonzalez de Santa-Cruz; car les recevant dans sa réduction, peu de jours auparavant, lorsque rien ne faisait prévoir une fin si prochaine, il écrivit au dessus de leur tête, pour le repas d'adieu qu'il leur donnait, ces paroles de l'Apocalypse : *Beati qui ad cœnam Agni vocati sunt;* bienheureux ceux qui sont appelés au festin de l'Agneau! (Apoc., 19, 9).

Cordara, *Histor. Soc. Jes., part.* 6ª, *l.* 14, *n.* 243, *p.* 340. — Patrignani, *Menol.*, 10 *giugno, p.* 60. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 32. — Sommervogel, *Bibliothèque, t.* 1, *p.* 495. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 4, *p.* 514 *et suiv.* — Rho, *Variæ virtut. Histor., p.* 61, 795, 867.

XI JUIN

—

Le onzième jour de juin de l'an 1612, mourut à Quito, dans la Province du Pérou, le F. Coadjuteur Marc Antonio, surnommé le saint. Il s'entretenait tout le jour avec Notre-Seigneur comme avec un ami, selon qu'il l'avait appris dans les Exercices de saint Ignace ; et cette familiarité toute céleste, particulièrement promise aux âmes simples, lui faisait obtenir tout ce qu'il demandait à Dieu. Voyant un jour fondre sur lui tête baissée un taureau furieux qui venait d'échapper à ses gardiens, le bon Frère se contenta de lui montrer son chapelet, et de faire le signe de la croix, en lui disant : « Va-t-en d'ici, vilaine bête ». Et sur-le-champ, le taureau s'arrêta et se détourna. Une autre fois, pendant qu'il assistait à la sainte messe dans notre église, tout le peuple, au témoignage du P. Nadasi, le vit subitement élevé de terre, dans l'ardeur de sa prière, le visage tout embrasé, semblable à un séraphin. Parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, Marc Antonio n'en était pas moins ardent à tourmenter son corps par les jeûnes, les flagellations et les cilices, comme s'il eût été encore dans la fleur de l'âge. Les habitants de Quito désiraient si vivement le conserver vivant et mort,

que la crainte d'une sorte de soulèvement général empêcha seule à plusieurs reprises ses supérieurs de le faire changer de maison.

NADASI, *Ann. dier. memor.*, 11ª *jun.*, *p.* 308. — DREWS, *Fasti Soc.*, 11ª *jun.*, *p.* 222. — PATRIGNANI, *Menol.*, 11 *giugno*, *p.* 67. — NIEREMBERG, *Varon. ilustres*, *t.* 1, *p.* 493.

XII JUIN

—

Le douzième jour de juin mourut à Palerme, en l'année 1576, le P. Jean Baldassare, Procureur du collège, victime de son dévouement au service des pestiférés. Ce fut la digne récompense de ses vertus, et particulièrement comme nous l'apprend son éloge, de la manière admirable dont il observa les règles de son office, qui ordonnaient de considérer les biens temporels confiés à sa garde, comme les biens mêmes de Notre-Seigneur. Il unissait dans un très rare degré, la vigilance à n'en rien laisser perdre, et une charité toujours libérale, dès qu'il s'agissait de pourvoir aux besoins de ses frères, et à tout ce qui pouvait servir aux œuvres du service de Dieu.

Avec lui et du même fléau, mourut pareillement au lazaret de Palerme, le F. Coadjuteur Jean Antoine Olivieri. Il était resté dans le monde jusqu'à un âge assez avancé ; puis après la mort de sa femme, il s'était offert avec ses deux fils au service de Notre-Seigneur, ne réclamant pour lui-même que les emplois les plus humbles de la Compagnie. Tous les jours, il consacrait plusieurs heures à l'oraison, et puisait dans la lecture des œuvres de saint Bernard la plus tendre affection pour les choses de Dieu, qu'il appelait les délices de son âme. Il avait près de soi-

xante ans quand la peste éclata à Palerme. Il reçut avec un profond sentiment de joie la permission d'aller prodiguer ses soins aux malades et aux mourants. Il s'y dépensa nuit et jour, pendant plusieurs mois, avec une intrépidité à toute épreuve ; puis comme le mal semblait près de disparaître, les intendants du lazaret le renvoyèrent au collège. Mais au moment où il allait en franchir le seuil, son supérieur, le P. Paul Achille, descendit au-devant de lui et le pria de retarder son entrée d'un jour, sans lui en révéler le motif. Le F. Olivieri, toujours prompt à obéir, se hâta de retourner en arrière. A peine rentrait-il à l'hôpital, qu'il vit se déclarer sur tout son corps les premiers indices de la peste. Il remercia Notre-Seigneur d'avoir révélé à son supérieur le danger auquel son retour eût exposé ses frères, et lui fit de grand cœur le sacrifice de sa vie. Il rendit saintement le dernier soupir dès la nuit suivante.

P. Jean Baldassare. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil., p.* 330.

F. Jean-Antoine Olivieri. — Alegambe, *Heroes et Victim. charit., p.* 57. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 211. — Alberti, *Istor. della Prov. di Sicil., p.* 329. — Nadasi, *Ann. dier memor.*, 8ª *maii, p.* 253. — Drews, *Fasti Soc.*, 8ª *maii, p.* 176.

XIII JUIN

—

Le treizième jour de juin de l'an 1657, mourut à Rome en odeur de sainteté le jeune F. Scolastique FRANÇOIS-JOSEPH NAPPI, à peine âgé de vingt-et-un ans. Issu d'une des plus nobles familles d'Ancône, son enfance fut également chaste et pieuse. Il ne datait cependant ce qu'il appelait sa conversion, que de l'âge de dix ans. A cette époque, Notre-Seigneur lui envoya une maladie, qui lui ouvrit les yeux. Dès qu'il fut guéri, il voulut faire une confession générale, demanda pardon à son maître de son étourderie et de sa paresse, et commença une vie nouvelle. Louis de Gonzague et Jean Berchmans devinrent ses modèles; il commença à se réserver comme eux, chaque jour, un temps réglé pour la méditation des mystères de Notre-Seigneur, surtout de sa douloureuse Passion, parvint à se procurer un cilice et une discipline, dont il ne cessa plus de faire secrètement usage, en y joignant les jeûnes et les veilles. Mais il s'efforça surtout de rivaliser d'amour pour la très sainte Vierge avec ses deux aimables patrons, et il lui fit plusieurs touchantes donations de sa personne écrites et signées de son sang. Cette ferveur si étonnante dans un écolier de dix à onze ans, ne fit que s'accroître de jour en jour. Bien avant d'entrer au noviciat de Rome, vers l'âge de quinze ans, il proposait

chaque soir un sujet de méditation à ses jeunes sœurs et aux servantes de sa mère, faisait le catéchisme aux pauvres et leur donnait ensuite l'aumône. Plein du désir de travailler au salut des âmes, il se mit en relation avec un jeune homme dissolu, l'amena à faire une confession générale, et le convertit si bien que celui-ci entra dans l'Ordre des Carmes déchaussés, et voulut prendre les noms de François-Joseph, en souvenir du jeune apôtre.

Les six années que François-Joseph Nappi vécut dans la Compagnie furent dignes de ses modèles, Louis et Berchmans. Comme il faisait son pèlerinage pendant son noviciat, et parlait de Dieu, sur la place publique d'un village, à quelques pauvres paysans, une énergumène accourut vers eux et les menaça de révéler leurs fautes secrètes : « Non, s'écria le jeune pèlerin, tu ne feras ici la confession publique de personne, mais la mienne seulement, si tu veux ». — « Ah ! toi, reprit le démon, tu es un petit saint dont je n'ai rien à dire ; mais il n'en est certes pas de même de ceux-là ». Ce trait d'humilité, joint à un pareil témoignage, détermina beaucoup de personnes à se confesser, et décida la réconciliation de deux malheureux prêtres ennemis. Au juvénat, le F. Nappi fit de rapides progrès dans ses études, et s'y livra tout entier par obéissance, pour le service et la gloire de Dieu. Pour ne rien perdre de sa ferveur, il rendait fréquemment compte de sa conscience à son directeur, et s'appliquait à l'exercice des humiliations. Son amour de tout ce qui pouvait crucifier la nature, allait si loin, que sur sa demande expresse, le P. Fabricius Pignatelli son supérieur, dut déclarer publiquement que chacun pouvait désormais s'adresser à son aise au F. Nappi, et le charger de tout ce qu'il y aurait à l'avenir de plus vil et de plus répugnant dans la maison.

Apprenant que la peste approchait de Rome, le F. Nappi fit aussitôt le vœu de se consacrer au service des pestiférés, comme déjà il avait fait celui de se dévouer au salut des infidèles dans les Indes; mais sur ces entrefaites, il fut lui-même atteint du redoutable fléau. Selon l'ordre des magistrats, il devait être transporté à l'hôpital; le P. Recteur alla le lui annoncer. Un de nos Pères ajoutant que ce seraient là ses Indes et son martyre: « Oh! l'excellente nouvelle! s'écria-t-il, me voici prêt; que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse en moi »! Trois jours après, il rendait doucement son âme, au moment même où l'on achevait de lui lire la Passion de Notre-Seigneur selon saint Jean. Ceux qui lavèrent son corps pour l'ensevelir, ne le trouvèrent pas sans une singulière édification, revêtu encore de son cilice, dont les approches mêmes de l'agonie n'avaient pu le décider à se dépouiller.

PATRIGNANI, *Menologio*, 13 *giugno*, *p.* 74.

---

* Le treizième jour de juin de l'an 1713, mourut à Sienne le P. FORTUNAT ACCARIGI, martyr de son zèle, suivant l'expression de son Provincial, à l'âge de quarante-cinq ans, dont il avait passé trente dans la Compagnie. Dès son enfance, il avait entendu l'appel de Notre-Seigneur à la vie parfaite; quand il se présenta au noviciat de Saint-André, il apportait dans sa première fleur l'innocence de son baptême. Un parfum de pureté s'exhalait de toute sa personne, et comme on le raconte de quelques âmes privilégiées, sa vue seule suffisait à dissiper les images importunes.

Les premières épreuves terminées, il prit pour règle, malgré une santé délicate, de se dépenser tout entier au service de Notre-Seigneur et de la Compagnie, de ne refuser aucun travail, si pénible qu'il fût, et de l'accomplir avec toute la perfection possible: généreuse résolution à laquelle il fut inébranlablement fidèle et qui lui coûta la vie. Chargé d'une classe de grammaire, il apparut, dit le P. Patrignani, « comme l'idéal du professeur dans l'art d'instruire et de sanctifier la jeunesse confiée à ses soins ». Un grand nombre de ses élèves dirent adieu au monde, et embrassèrent la perfection évangélique dans différents Ordres religieux. Il remplit ensuite successivement et souvent tout à la fois plusieurs fonctions importantes, et l'on ne pouvait assez s'étonner, ajoute le même historien, de voir un homme habituellement maladif, soutenir tant de fatigues.

Mais le théâtre principal de son zèle fut le collège de Città di Castello, dont il avait dû accepter le gouvernement, malgré les répugnances de son humilité. A vrai dire, il n'y fut pas accueilli d'abord sans quelque appréhension. Sa réputation de sainteté elle-même et son exactitude scrupuleuse dans l'observation de la règle, faisaient craindre à plusieurs trop de sévérité et une certaine contention. Mais le P. Accarigi sut allier avec tant de tact et de prudence l'autorité du supérieur et la tendresse du père, que bientôt les inquiétudes furent dissipées et les cœurs gagnés. Il s'appliqua dès l'abord à faire régner dans la communauté la plus étroite union et une véritable charité fraternelle. Il aimait lui-même tous ses inférieurs, et il leur en donnait des marques si empressées, que chacun pouvait se croire privilégié; il aimait surtout ceux qui dépensaient leurs forces dans des emplois plus humbles

ou plus pénibles. Ainsi, il avait des attentions particulières, et on pourrait dire maternelles, pour les régents des basses classes et pour les Frères Coadjuteurs ; les menus cadeaux qu'il leur faisait, étaient relevés par une telle expression de bonté, un si vif désir de leur être agréable, que nul ne pouvait se défendre contre cette séduction enchanteresse, et que tous se portaient avec une ardeur incroyable à l'accomplissement des plus pénibles devoirs.

La même estime et la même vénération entouraient le P. Accarigi dans la cité. Il donnait aux âmes tous les loisirs dont il pouvait disposer. Il avait une grâce particulière pour assister les moribonds : mourir entre ses bras était regardé comme un gage de prédestination. Aussi la douleur fut grande dans la ville et au collège, quand le saint Recteur, épuisé par des fatigues au-dessus de ses forces, dut renoncer à son emploi, et bientôt après, sur l'ordre des supérieurs, se retirer à Montepulciano d'abord, et ensuite à Sienne, pour essayer d'un climat plus doux. Mais son mal était désormais sans remède ; après avoir reçu à genoux le saint viatique et s'être traîné, la veille même de sa mort, à la chapelle pour faire sa dernière visite à Notre-Seigneur, le P. Accarigi expira doucement, salué d'une voix unanime comme « un vivant abrégé de toutes les règles de saint Ignace », et « un homme rempli de Dieu ».

Patrignani, *Menol.*, 13 *giugno, p.* 79.

XIV JUIN

—

Dans le courant du mois de juin de l'an 1615, mourut au collège de Chuquisaca, dans la Province du Pérou, le P. Jean-Baptiste Ruffi, né à Fermo, dans la Marche d'Ancône. Lorsqu'il étudiait dans sa jeunesse, au Collège Romain, son plus agréable délassement était de suivre, dans les ruines et dans les églises de Rome, la trace des saints et des martyrs, en repassant leurs vies et en méditant leurs vertus. Il donnait déjà les plus beaux exemples de piété à ses condisciples, et n'avait pas de plus vif désir que de verser son sang pour Jésus-Christ. Les récits des travaux et des morts glorieuses de nos premiers Pères dans l'ancien et le nouveau monde, faisaient une profonde impression sur son cœur ; il pensa que le plus sûr moyen d'arriver au terme de ses espérances, était de s'enrôler sous la même bannière ; et dès l'âge de dix-sept ans, il alla frapper à la porte du noviciat de Saint-André. Le P. Anello Oliva, son biographe, assure qu'il y rappela, par son recueillement, son humilité et sa pénitence, le saint Précurseur, dont il portait le nom.

Sept ans après, avec la permission du P. Éverard Mercurian, le P. Ruffi s'embarqua pour les belles missions du Pérou. Il y trouva, à défaut du martyre, une riche moisson de travaux et de croix

pendant les trente-six dernières années de sa vie. Ses préférences étaient pour les plus malheureux, pour ceux dont la seule vue soulevait le cœur. « Comment, lui disait un jour le gouverneur de Chuquisaca, témoin de cette charité héroïque, comment pouvez-vous supporter un tel excès d'infection » ? — « Ah ! ne savez-vous pas, lui répondit l'homme de Dieu, que la charité embaume tout »? A un autre qui lui persuadait de se ménager un peu plus en temps de maladie contagieuse : « Non certes, reprit-il, voici au contraire le moment de montrer à ces pauvres malheureux si réellement nous aimons Dieu » ! Il se dévoua en effet à leur service jusqu'à l'épuisement complet de ses forces, et ne quitta leur chevet que tout mourant lui-même, pour expirer deux jours après.

ANELLO OLIVA. *Elogios y catalogo de algunos Varones... de la Provincia del Peru...* — PATRIGNANI, *Menol.*, 11 *giugno*, *p.* 62. — ALEGAMBE, *Mortes illustres*, *anno* 1615, *p.* 184.

Dans le courant du mois de juin de l'an 1638, mourut glorieusement en Éthiopie, martyrisé par les schismatiques, le P. HYACINTHE FRANCESCHI, florentin. Il avait été le condisciple et l'ami d'enfance de l'angélique Alexandre Berti, appelé par sainte Madeleine de Pazzi, le petit séraphin de notre collège et de nos congrégations de Florence. Les deux enfants s'enflammaient d'ardeur à l'envi pour la pratique des plus belles vertus, et se préparaient ensemble à entrer dans la Compagnie. Mais le jeune Alexandre partit pour le ciel à quatorze ans, assisté à son dernier soupir

par son ange gardien, sainte Madeleine et la très sainte Vierge; Franceschi était destiné à de plus longs et plus rudes combats.

Après treize ans de continuels travaux, sur les bords du Nil, pour la défense de la foi catholique, il fut réduit en captivité, avec deux autres missionnaires, ses compagnons, et livré comme esclave, par l'empereur d'Éthiopie, à l'un des plus féroces schismatiques de la cour. Ce misérable les faisait traîner partout à sa suite, chargés de fers; par son ordre on les enchaînait tous les soirs au pied de son lit, sous lequel il leur fallait passer la nuit comme des chiens. Puis on les relégua tour à tour dans un désert où la faim, la soif, l'ardeur du sable et du climat leur promettaient une prompte mort, et dans une île du lac de Dembéa, où séjournaient les moines les plus hostiles à l'Église Romaine, que l'on choisit exprès pour leur servir de geôliers. Enfin, ne pouvant triompher de leur constance, les partisans du schisme réclamèrent à grands cris leur mort; le P. Hyacinthe Franceschi fut pendu à un arbre, et vivant encore, achevé à coups de pierres par la populace; il fut jeté ensuite aux oiseaux de proie et aux tigres; mais pas un n'osa toucher ses restes sacrés.

Patrignani, *Menol.*, 26 *giugno*, *p.* 196. — Alegambe, *Mortes illustres*, *ann.* 1638, *p.* 518, *seqq.*

XV JUIN

—

Le quinzième jour de juin de l'an 1633, mourut saintement en Sicile le F. Roch Mannara, Coadjuteur temporel du collège de Mineo. L'obéissance, le travail et la prière furent pour ainsi dire toute sa vie. Les ordres les plus contraires et les plus difficiles pouvaient lui être donnés coup sur coup ; il n'y voyait que la très sainte volonté de Dieu, et n'épargnait aucune peine pour les accomplir. Rien ne paraissait lui coûter non plus, pour soulager d'une corvée le moindre de ses frères ; le soir il était d'ordinaire tellement brisé, qu'à peine pouvait-il se tenir debout. Mais Notre-Seigneur, avec lequel il aimait à s'entretenir durant son travail, le soutenait ; l'oraison le reposait même si doucement, qu'il lui consacrait encore au moins la moitié de la nuit. Sa chambre était la plus étroite et la plus nue, son lit le plus misérable de tout le collège ; ses richesses consistaient dans une vieille image fixée au mur et quelques instruments de pénitence tachés de sang ; car jusque dans son extrême vieillesse, il ne manquait pas un seul jour de se flageller.

Portier du collège de Mineo, il adressait fréquemment à Dieu cette belle prière : « Ne permettez pas, Seigneur, que je renvoie jamais un pauvre sans aumône, ou un affligé sans consolation » !

Dans ses maladies, il semblait, selon l'expression d'un pieux auteur, avoir trouvé une mine d'or et ne pas sentir ses propres douleurs, tant il était sensible à la joie de ressembler mieux à Notre-Seigneur par ses souffrances. Quand il fut au moment de rendre le dernier soupir, on crut que la très sainte Vierge venait elle-même recevoir son âme ; car on le vit tout à coup tressaillir de joie et lever les yeux et les mains au ciel, en s'écriant deux fois : « Ma Mère ! ma Mère » ! puis comme il expirait, on put contempler au-dessus de sa pauvre cellule une étoile d'un ravissant éclat ; la flamme mystérieuse ne disparut même qu'après avoir brillé plusieurs jours, ainsi que le raconte, sur de graves témoignages, le P. Nadasi.

NADASI, *Ann. dier. memor.*, 15ª *jun.*, *p.* 316. — ID., *Pretiosæ Occupat. morient.*, *c.* 17, *n.* 10. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 277. — ALBERTI, *Istor. della Provinc. di Sicil.*, *p.* 660.

Le quinzième jour de juin de l'an 1577, le P. GABRIEL COCCHIO mourut à Messine avec la réputation d'un homme enflammé du zèle des âmes et de la perfection religieuse. Il était regardé comme le refuge des pauvres et des pécheurs, l'apôtre de la jeunesse et l'insigne bienfaiteur des Ordres religieux de cette ville. Les noviciats des Capucins et des Bénédictins en particulier étaient comme peuplés de ses pénitents. Mais les succès de son apostolat ne lui enflèrent jamais le cœur. Interrogé par un de nos Pères s'il n'éprouvait pas de temps en temps quelques tentations de vaine gloire ; « Comment voulez-vous que j'en éprouve, lui répondit-il, ne

trouvant absolument rien en moi dont il me soit possible de me glorifier » ! Par amour pour la pauvreté, il demandait humblement de n'avoir jamais à son usage que des objets et des vêtements dont les autres ne pouvaient plus se servir ; il craignait de perdre la bénédiction promise aux pauvres volontaires, si par malheur il arrivait à ne manquer de rien. Sa plus douce joie était d'épuiser les forces de son corps et de son âme au service de Notre-Seigneur. Souvent il se répétait à lui-même : « Gabriel, veux-tu donc t'arrêter? Et prétendrais-tu lâchement à quelque repos durant cette vie? N'oublie pas que ta vocation est de mourir de fatigue et d'épuisement pour ton Dieu » !

La peste ayant éclaté à Messine, il courut aussitôt au secours des malades et des moribonds ; après des prodiges de charité, il tomba victime de son dévouement, et fut pleuré de toute la ville comme un martyr et un saint.

Patrignani, *Menol.*, 15 *giugno, p.* 91. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil.*, *p.* 347. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* I, *p.* 217.

Le quinzième jour de juin de l'an 1656, mourut à la maison professe de Naples le P. François Macedonio, l'apôtre de la sainte Eucharistie. Il avait acquis une union continuelle avec Dieu et était tellement embrasé de son amour, au milieu même de ses travaux pour le salut des âmes, qu'on lui donnait communément le nom de séraphin. Sa ferveur le portait surtout à honorer le très saint Sacrement de l'autel. Son zèle et ses prédications apostoliques con-

tribuèrent merveilleusement à répandre la pratique de la communion générale qui se faisait le troisième dimanche de chaque mois dans l'église de la maison professe de Naples. Il était continuellement en voyage et toujours à pied, quelle que fût la saison, pour inviter les populations voisines à approcher de la sainte table, et il n'était pas rare de voir jusqu'à douze et treize mille personnes répondre à son appel et participer le même jour au divin banquet.

Notre-Seigneur récompensa plus d'une fois son zèle par des prodiges : sous une pluie battante, les vêtements de ses auditeurs demeuraient aussi secs que si le ciel eût été serein ; un pécheur obstiné depuis de longues années dans son éloignement des sacrements, se rendait enfin à l'aspect d'un crucifix que le Père tournait de son côté, et dont il voyait la main droite se détacher de la croix pour l'inviter à s'approcher. Enfin dans l'horrible contagion de 1656, le P. Macedonio ayant demandé à servir les pestiférés, fut atteint lui-même du mal et mourut dans l'exercice de la charité, le jour où l'on célébrait la fête du Corps de Notre-Seigneur, à la gloire duquel il avait travaillé avec tant de ferveur. Il était âgé de soixante-et-onze ans et en avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victimæ charitat.*, *p.* 523. — Patrignani, *Menol.*, 25 *luglio, p.* 200. — Guidée, *Ménol.*, 15 *juin, p.* 192, *traduct. du Ménol. romain.*

Le quinzième jour de juin de l'an 1702, mourut le P. Luc Rota, serviteur insigne de la Mère de Dieu. Il passa quarante-neuf ans

de sa vie religieuse à Sienne ; et dans cette ville, qui se glorifiait déjà d'être appelée *Civitas Virginis*, on peut dire que son nom est indissolublement uni au culte et au nom de Marie. La sainte et glorieuse chapelle consacrée à Notre-Dame de Lorette, la fête solennelle célébrée chaque année en son honneur, la fondation à perpétuité de neuf lampes brûlant nuit et jour devant l'autel, le privilège accordé par Clément XI aux Pères du collège de Sienne de se conformer en tout pour l'office divin aux habitants de Lorette, furent autant de monuments du zèle de ce saint homme. Bien des années après sa mort, l'image vénérée dans le sanctuaire de Sienne était encore universellement désignée sous le nom de la Vierge du P. Rota.

Les prisonniers et les suppliciés semblaient avoir aussi les préférences de cet humble et charitable enfant de la Compagnie. Au moins cinquante condamnés à mort lui durent leur conversion et les consolations de leurs derniers moments ; il ne les abandonnait qu'après les avoir remis entre les bras de Dieu. Pour soulager également les corps et les âmes de ceux qui languissaient dans les prisons, il établit le touchant usage de leur procurer tous les mois, avec les aumônes des fidèles, un banquet de fête et une communion générale à laquelle il les préparait d'autant mieux qu'il en était plus tendrement aimé. Enfin pour obtenir de Dieu la conversion de tous les pécheurs, et lui faire amende honorable de leurs crimes, il institua une pieuse congrégation de pénitence, à laquelle il communiqua son zèle et dont il partageait encore les flagellations publiques de chaque semaine, à l'âge de quatre-vingts ans. Le P. Rota s'endormit pieusement dans le Seigneur. Une foule immense accourut à ses funé-

railles, jalouse de lui rendre ce témoignage solennel de gratitude et de vénération, comme au bienfaiteur et au père de la cité.

PATRIGNANI, *Menol.*, 15 *giugno*, *p.* 92. — MAZZOLARI, *Comment. et ellog.*, *p.* 141.

---

* Le quinzième jour de juin de l'an 1713, fête du Corps de Notre-Seigneur, mourut à Sinigaglia, pendant qu'il y donnait la mission, le P. PAUL SEGNERI le jeune, neveu de l'illustre P. Paul Segneri et son émule de zèle et de sainteté dans l'apostolat. Encore tout petit enfant, son bonheur était d'annoncer la parole de Dieu. Cet attrait ne fit que grandir avec l'âge. Novice à Saint-André, Scolastique au Collège Romain, puis régent de grammaire et d'humanités, on le vit se livrer aux œuvres alors en usage parmi les jeunes religieux de la Compagnie, catéchismes, prédications sur les places publiques, avec une ardeur et des succès qui faisaient déjà présager un orateur d'une puissance extraordinaire. Tous ses désirs comme toutes ses aptitudes l'emportaient vers les missions ; cependant il dut attendre dans la paix et le silence l'heure de Dieu ; et quand, après son sacerdoce, il fut nommé Ministre au Séminaire Romain, aucune plainte ne s'échappa de ses lèvres ; il se contenta, comme autrefois pendant sa régence, de s'appliquer les paroles de l'ange à saint Joseph : « *Esto ibi usquedum dicam tibi ;* restez là jusqu'à ce que je vous parle de nouveau ».

Enfin la voix tant désirée se fit entendre. Après avoir fait sa

troisième probation à Florence, il entra dans la carrière si glorieusement parcourue par son saint oncle. On raconte que lorsque le grand missionnaire eut rendu le dernier soupir à Rome, Paul Segneri, alors Scolastique au Collège Romain, alla prier de longues heures près de son tombeau ; et c'était l'opinion commune qu'il avait demandé et obtenu d'hériter dans toute sa plénitude du même esprit apostolique. Sept années seulement lui furent données ; mais comme François Xavier et François Régis, il compensa la brièveté du temps par l'activité de son zèle et la merveilleuse fécondité de ses travaux. Pour en assurer le succès, il mettait en œuvre tous les moyens naturels et surnaturels. Grâce à des aumônes abondantes, qui ne lui faisaient jamais défaut, il subvenait lui-même aux frais de ses missions. Aucune église n'étant assez vaste pour contenir les foules qui se pressaient autour de lui, il faisait ériger des autels en plein air, dresser des tentes immenses pour protéger ses auditeurs contre la pluie ou le soleil. Mais surtout il faisait appel à la prière, qu'il prolongeait pendant des heures entières dérobées au sommeil ; il recourait à la confiance en Dieu, à l'humilité, à la mortification, soit en secret, soit en public dans les fameuses processions de pénitence ou dans la chaire, quand il voulait porter quelque grand coup et ramener les âmes à Dieu. Il se flagellait alors si âprement que plus d'une fois, il tomba évanoui, baigné dans son sang.

Aussi l'ébranlement était prodigieux, et les conversions sans nombre. A Modène, le duc Raynaud avait fait élever sa chaire dans une place immense qui pouvait contenir soixante-dix mille personnes ; à Florence, le grand duc Cosme III de Médicis lui avait assigné la vaste place qui s'étend devant l'église Sainte-Croix ;

après l'avoir entendu, la foule courait à flots pressés aux confessionnaux, et tous les prêtres de la ville, séculiers et réguliers, avaient peine à suffire à son empressement. La renommée portait au loin la réputation et les triomphes de l'apôtre. Non seulement la Compagnie, mais les autres Ordres religieux eux-mêmes lui envoyaient des disciples à former, et parmi eux, on distinguait un fils de saint François, qui fut plus tard saint Léonard de Port-Maurice.

Cependant cet homme, qui opérait tant de merveilles, dont la parole ardente respirait l'amour de Dieu et des âmes, et que tous vénéraient comme un saint, était en proie, surtout dans les derniers temps de sa vie, aux plus désolantes tentations de la crainte des jugements divins, et presque du désespoir. Mais il portait courageusement sa croix : « Qu'importe, disait-il ; aimons Dieu, bien qu'il soit caché ». — « J'avais cru, disait-il encore, qu'il existe bien des manières d'aimer Dieu ; mais je vois à présent qu'il n'en est qu'une, c'est de souffrir ». Ainsi son âme achevait de s'épurer au creuset de l'épreuve. L'heure de la récompense n'était pas éloignée. Le P. Segneri donnait une mission à Sinigaglia ; bien qu'il fût épuisé, il ne laissa pas de se livrer à tous les exercices ordinaires de pénitence et de prédication. Il succomba enfin, et fut obligé de s'aliter. Ce fut alors une consternation générale : le saint Sacrement fut exposé dans les églises ; les membres de toutes les confréries firent des processions, pieds nus, la corde au cou, une couronne d'épines sur la tête pour obtenir sa guérison. Tant de supplications ne furent pas entendues. L'incomparable apôtre rendit son âme à Dieu le jour même de la fête du saint Sacrement et fut enseveli dans le caveau des évêques. Il n'avait

pas encore atteint la quarantième année de son âge, et la vingt-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

GALLUZZI, *Vita del P. Paolo Segneri Juniore*, *Cf.* CARAYON, *Bibliographie histor.*, *nn.* 2582-2586. — PATRIGNANI, *Menol.*, 15 *giugno*, *p.* 94. — MAZZOLARI, *Comment. et Ellogia*, *p.* 28 *seqq.* — DE BACKER, *Biblioth. des écrivains...*, 1re *édit.*, *t.* 2, *p.* 550.

XVI JUIN

Le seizième jour de juin de l'an 1627, mourut au noviciat de Palerme, à l'âge de soixante-quatorze ans, le F. SIMON BUCCERI, Coadjuteur temporel, de la Province de Sicile, un des plus étonnants exemples de vie pénitente et d'humilité, que nous offrent les annales de la Compagnie. Sa prière était en effet celle-ci : « Affligez, ô Seigneur, mon cœur et mon esprit en toute manière ; et je vous promets de ne rien épargner, autant qu'il pourra dépendre de moi, pour affliger mon corps et le crucifier avec vous ». Ce ne furent pas là de vaines paroles. Comme il passait à Rome, le P. Aquaviva, après s'être assuré par lui-même de l'esprit qui animait le saint Frère et l'excitait à de tels désirs, lui permit de se livrer désormais à toutes les pénitences corporelles qu'il croirait pouvoir supporter. Aussi avec la bénédiction de l'obéissance et la force extraordinaire que Dieu lui donnait pour souffrir, le F. Bucceri ne mit plus de bornes à ses rigueurs.

Durant au moins quarante années, il ne quitta jamais un rude et large cilice, et il y ajouta par dessous une longue chaîne, ar-

mée de pointes, qui se repliait autour de son cou, de sa poitrine, de son dos et de ses jambes, sans qu'une pareille armure l'empêchât non seulement de travailler et de marcher avec aisance, mais de faire des voyages entiers à cheval, ou de porter les plus lourds fardeaux. Durant le même temps, sa nourriture ordinaire, qu'il ne prenait qu'une fois le jour, le plus souvent au coucher du soleil, ne consista qu'en un peu de pain et de légumes, et les jours de fêtes, dans un œuf ou un peu de poisson salé. La violence de ses disciplines, déchargées sur toutes les parties de son corps, finit par lui émousser à un tel point le sentiment de la douleur, qu'il dut en suspendre l'usage ; ce n'était plus pour lui qu'un exercice de parade. Non content d'avoir pris sur une planche, pendant plus de trente années, le peu de sommeil qu'il accordait à ses membres épuisés, il ne voulut plus dormir, depuis l'âge de soixante-dix ans jusqu'à sa mort, qu'assis sur un escabeau, et le corps sans aucun appui. Seize ans plus tôt, il avait demandé au Sauveur, qui la lui accorda, une perpétuelle rage de dents, mais si douloureuse, que ses cheveux lui semblaient se dresser sur sa tête chaque fois qu'il entendait le signal du repas.

Malgré l'estime et la vénération dont il jouissait, deux supérieurs qui ne le connaissaient pas se laissèrent tellement prévenir contre lui, lorsqu'il était chargé du soin des novices, qu'ils le privèrent de son emploi, sans qu'il dît un mot pour se justifier, car il se regardait très sincèrement comme le plus misérable et le plus indigne des pécheurs. « Je vous assure, dit-il un jour à l'un de nos Pères, que le monde entier pourrait se mettre à genoux devant moi, ou se partager mes vêtements comme des reliques, sans m'inspirer, ce me semble, le plus léger sentiment de vaine gloire,

tant m'est présente et m'humilie la très claire vue de ce que je suis en réalité devant Dieu ».

Ce martyre intérieur et extérieur du Frère Bucceri ne l'empêchait pas cependant de porter en toute sa personne une douceur et une sérénité admirable ; avec l'amour de Dieu et l'humilité, nulle vertu ne lui était plus précieuse que la charité fraternelle et l'obéissance ; on disait communément que pour obéir, il avait des ailes. Aussi était-il regardé comme la bénédiction du noviciat de Palerme ; les plus jeunes enfants de la Compagnie s'animaient à devenir des saints rien qu'en le voyant. Les grâces dont ce véritable ami de la croix fut comblé, durant sa longue et admirable vie, par les anges et les saints, mais surtout par saint Stanislas, la très sainte Vierge et Jésus crucifié, égalent tout ce que nous savons des plus illustres serviteurs de Dieu. Les miracles qui suivirent sa glorieuse entrée dans le ciel, firent commencer presque aussitôt les premières démarches pour obtenir qu'il prît place un jour sur nos autels parmi les bienheureux de la Compagnie.

Cordara, *Histor. Soc. Jes., part.* 6a, *l.* 12, *n.* 16, *p.* 100. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 334 ; *t.* 2, *p.* 228 *seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 16 *giugno*, *p.* 107. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 16a *jun.*, *p.* 317. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 16a *jun.*, *p.* 228. — Nieremberg, *Varones ilustres, t.* 3, *p.* 167 *et suiv.*

---

*Le seizième jour de juin de l'an 1619, le P. Jean-Baptiste Carminata mourut dans la maison professe de Palerme, sa patrie, à

l'âge de quatre-vingt-trois ans dont il avait passé soixante-trois dans la Compagnie. Il s'est signalé par un zèle infatigable, une pureté virginale au milieu des plus rudes assauts des tentations, et une rare prudence dans le gouvernement des Nôtres. Son talent pour la chaire n'était pas moins admirable. Dès les premières années de sa vie religieuse, il opéra des merveilles de conversion ; au dire d'un de ses biographes, chacune de ses paroles était une semence qui, sous la bénédiction de Dieu, devenait féconde en fruits de salut. C'est lui qui le premier inaugura les prédications du carême dans l'église de la maison professe à Rome ; plus tard, prêchant à Naples, au milieu d'un immense concours, il eut la joie de gagner à Dieu et à la Compagnie Bernardin Realino, qui avait cru voir en lui un autre saint Paul. Il gouverna à différentes reprises la Province de Sicile, et fut Visiteur dans celles de Venise, de Pologne et de Rome ; puis de graves différends s'étant élevés entre l'évêque de Malte et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, il fut, à la demande des uns et des autres, envoyé à Malte ; et par sa douceur et sa sagesse, il réussit à ramener la bonne entente et l'union entre les partis divisés. Nommé Assistant d'Italie, il jouit de la faveur des plus grands personnages, et en particulier du Vén. P. Bellarmin, qui recourait souvent à ses conseils, et se recommandait à ses prières comme à celles d'un saint.

Au milieu de tous ces témoignages d'estime, le P. Carminata demeurait profondément humble ; il se regardait en toute sincérité comme indigne du pain qu'il mangeait. Les deux dernières années de sa vie furent une sorte de martyre ; mais au milieu des plus cruelles souffrances, il ne perdit rien de son inaltérable soumission

à la volonté de Dieu. Il ne cessait, pour ainsi dire, de prier jour et nuit. Les angoisses de l'âme se joignirent aux douleurs de son corps. On ne pouvait voir sans compassion cet homme, dont la longue vie s'était tout entière dépensée au service de Notre-Seigneur, et avait été favorisée plus d'une fois de grâces extraordinaires, trembler de frayeur à la pensée des jugements divins, et se recommander avec instances aux prières de ses frères. Enfin le calme se fit. Aux noms bénis de Notre-Dame, d'Ignace, de François Xavier, de Louis de Gonzague, qu'il avait assisté au lit de la mort pendant qu'il était Provincial de Rome, et du Vén. Bernardin Realino, son fils spirituel, toutes ses craintes s'évanouirent ; une joie céleste illumina son visage, et il s'endormit paisiblement du sommeil des justes. Au même moment, le P. Rutilius Scirotta vit l'âme du P. Carminata rayonnante de gloire, emportée au ciel entre les bras de ses bienheureux protecteurs.

Cordara, *Histor. Soc. Jes., part.* 6ª, *l.* 4, *n.* 18, *p.* 182. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 535, 543 ; *t.* 2, *p.* 83 *seqq.* — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil., p.* 125, 248, 346, *etc.* — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 4, *p.* 129 *et suiv.* — Nadasi, *Annus dier. memorab.,* 16ª *jun., p.* 317. — Drews, *Fasti Soc.,* 16ª *jun., p.* 228. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 2, *p.* 754. — Patrignani, *Menol.,* 16 *giugno, p.* 104. — Rho, *Variæ virtut. Histor., p.* 325, 848. — Guidée, *Ménol.,* 16 *juin, p.* 194. — Mongitore, *Biblioth. Sicul., t.* 1, *p.* 325.

XVII JUIN

—

Le dix-septième jour de juin de l'an 1638, mourut saintement dans la mission des Philippines, après seize ans de travaux apostoliques, le P. Laurent Goreto, né à Ferrare, très favorisé de Notre-Seigneur, et d'une admirable générosité. Il avait quitté le monde au commencement de sa dix-septième année, avec un ardent désir de devenir un saint ; l'esprit d'oraison, dans un degré bien rare à cet âge, fut l'un des principaux fruits de son noviciat. Parmi les salutaires industries qu'il mettait en œuvre pour s'avancer dans la perfection, deux des principales étaient une préparation extraordinaire aux fêtes des saints auxquels il avait plus de dévotion, et le vœu fréquemment renouvelé de faire quelque pratique de piété ou sacrifice, dont l'accomplissement lui coûtait le plus. L'Enfant Jésus lui apparut un jour pendant qu'il méditait sur les mystères de la crèche, et par une seule parole, le délivra de très cruelles peines intérieures qui le tourmentaient depuis six ans. Une autre fois, il lui traça sur le front son nom adorable, et le bénissant d'un signe de croix, l'invita tendrement à mettre jusqu'à la mort sa croix la plus chère dans une abnégation complète de son jugement propre, et lui fit voir sous une image sensible à quel dépouillement et à quels déchirements de la part

des hommes sa divine et tout aimable Providence le destinait. Comme il venait, dans une autre circonstance, de renouveler ses vœux, pour la purification de Notre-Dame, sa poitrine s'ouvrit miraculeusement, et il vit aussitôt la Reine du ciel y déposer un cœur nouveau, en lui adressant ces paroles : « Garde bien ce cœur désormais, car il est à moi »! Faveur à laquelle il répondit sur-le-champ par le triple vœu de ne jamais refuser, jusqu'au dernier jour de sa vie, rien de ce qu'on pourrait lui demander au nom et en l'honneur de Notre-Dame ; de propager en toute manière, et de défendre le culte de son Immaculée Conception ; enfin, d'ajouter chaque jour une heure de méditation à celle que ses règles lui prescrivaient déjà, pour l'amour de la très miséricordieuse Mère de Dieu.

Velarde, *Historia de la Provincia de Philipinas, l.* 2, *c.* 6, *n.* 255, *p.* 102 *et suiv.*

---

* Le dix-septième jour de juin de l'an 1651, mourut à Rome le P. François Piccolomini, huitième Général de la Compagnie de Jésus. Entré au noviciat de Saint-André à l'âge de seize ans, il se signala dès le premier jour par une estime singulière des règles et une fidélité scrupuleuse à les observer. Il disait que saint Ignace, en les donnant à la Compagnie, avait voulu faire autant d'anges de ses enfants. Sa ferveur, loin de s'affaiblir, grandit avec les années. Pendant ses études, son plus doux repos, les jours de congé, était de vaquer plus librement à la prière et à la mortification. Professeur des Nôtres, il ne s'attachait pas moins à former

des saints que des savants. Parmi ceux qui suivaient ses leçons de philosophie, il eut le bonheur de compter l'angélique F. Jean Berchmans ; et au jugement du P. Alegambe, le maître était en tout digne du disciple.

Cependant le P. Piccolomini aspirait à se dévouer au salut des âmes dans les missions de l'Inde les plus abandonnées et les plus fécondes en épines et en croix. Mais la Providence avait d'autres desseins. Après avoir enseigné la théologie, il remplit pendant sept ans la charge importante de Secrétaire de la Compagnie ; il fut ensuite tour à tour Visiteur des Provinces de Naples et de Sicile, Recteur du Collège Romain, et Provincial de Rome, de Naples, de Milan et de Venise. Tant de hautes fonctions semblaient le préparer au gouvernement général de toute la Compagnie. Aussi quand le P. Vitelleschi mourut, on pouvait croire que tous les regards allaient se porter sur lui : sa réputation, ses vertus, son expérience, la faveur dont il jouissait auprès du pape Urbain VIII, qui l'avait pris quelque temps pour confesseur, le désignaient comme naturellement aux suffrages de la Congrégation. Grandes furent sa joie et sa reconnaissance envers Dieu, quand il vit le Vén. P. Vincent Caraffa élevé à la charge suprême, et lui-même, après tant d'années passées dans le souci des affaires, redevenu simple ouvrier et confesseur des Nôtres au Collège Romain : « Oh ! quelle félicité, disait-il avec transport, de n'avoir plus à penser qu'à soi » !

Mais le P. Caraffa mourut bientôt, et la neuvième Congrégation choisit à sa place le P. Piccolomini avec un tel ensemble de voix qu'on ne se souvenait pas d'en avoir vu de semblable depuis notre Bienheureux Père. Son généralat ne fut pas même de deux an-

nées ; mais en ce court espace de temps, il déploya une rectitude, une prudence, une charité qui lui assurent à bon droit la reconnaissance de la Compagnie. Lui-même, à ses derniers moments, put déclarer avec une humble confiance, que dans toute son administration, il ne s'était jamais dirigé par aucune vue d'intérêt propre ; cependant à la pensée du peu de bien qu'il lui avait été donné de faire, il conjura les Pères Assistants de ne pas inscrire son nom et de ne pas ranger son portrait parmi ceux des Généraux de la Compagnie.

A la nouvelle du danger où il se trouvait, la reine de France fit offrir les services de son propre médecin ; mais les ressources de la science humaine étaient désormais impuissantes. Le malade endurait les plus étranges douleurs sans rien perdre de sa sérénité ; à chaque nouvel accès on l'entendait répéter : « Encore plus, Seigneur ; encore plus ! oh ! qu'il est doux de souffrir » ! et levant les yeux au ciel, il redisait avec un indicible sentiment de joie, les paroles de saint Ignace : « *Heu, quam sordet terra, dum cœlum aspicio* ! Enfin, il remit plein de confiance son âme entre les mains de Dieu, un samedi, jour consacré à Marie, comme il l'avait désiré et demandé, emportant avec lui l'innocence de son baptême. Le P. Piccolomini était âgé de soixante-neuf ans, et en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

NADASI, *Ann. dier. memor.*, 17 *jun.*, *p.* 319. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 17 *Jun.*, *p.* 229. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 243. — DE BACKER, *Biblioth.*, 1re *édit.*, *t.* 4, *p.* 552. — *Litter. Ann. Societ.*, *ann.* 1651, *p.* 3. — PATRIGNANI, *Menol.*, 17 *giugno*, *p.* 117. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul.*, *t.* 2, *p.* 555.

XVIII JUIN

Le dix-huitième jour de juin de l'an 1705, mourut sur la flotte portugaise des Indes, en se rendant au Maduré, le P. FERDINAND CALINI, d'une pieuse et noble famille de Brescia qui lui avait appris dès l'enfance à n'aimer et à ne vouloir suivre que Jésus-Christ. Sur ses premières années de vie religieuse, il reste malheureusement peu de détails. Nous savons seulement que lorsqu'il enseignait la grammaire au collège de Bologne, ses écoliers s'arrêtaient dans l'église en quittant la classe, rien que pour le voir prier, tant son attitude angélique les ravissait et les excitait à la piété ; en même temps, selon la recommandation de saint Ignace, il n'épargnait rien pour s'avancer avec une égale ardeur dans la connaissance des lettres humaines et dans toutes les vertus des saints. Parti de Gênes presque aussitôt après son élévation au sacerdoce, pour aller se joindre à Lisbonne aux nouveaux apôtres de l'Orient, il y commença dès les premiers jours la vie d'un généreux missionnaire. Non content de prêcher et de confesser, il établit encore parmi les matelots la pratique de la communion générale, et grâce à lui, ces pauvres gens semblaient n'avoir jamais été plus rassurés contre les périls, ni si véritablement heureux. Aussi

attribuèrent-ils à ses mérites d'avoir échappé aux fureurs de la mer et d'avoir repoussé victorieusement une attaque terrible d'un corsaire mahométan des côtes d'Afrique, bien qu'ils fussent à peine quarante chrétiens en état de porter les armes contre six cents ennemis environ. Durant le combat, Ferdinand Calini demeura sur le pont, son crucifix à la main, au milieu du sifflement des balles; et il entonna joyeusement le *Te Deum* en voyant s'éloigner le pirate, furieux de lâcher sa proie.

Ce n'était pas d'ailleurs sans raison qu'on attribuait à ses prières une vertu si puissante; car nous savons que dès son arrivée à Coïmbre, il avait coutume de visiter la nuit les malades, et de les délivrer des ardeurs de la fièvre, en leur faisant baiser quelques reliques des saints. Forcé d'attendre en cette ville, après son dernier examen de théologie, le départ des missionnaires, il résolut de s'appliquer surtout à la sanctification de son âme, et demanda la permission de partager sans réserve la vie et les pratiques des novices. Notre-Seigneur le récompensa libéralement de tant de ferveur et d'humilité. Pendant qu'il célébrait le saint sacrifice, au moment de se rembarquer à Lisbonne, il reçut de la bouche du grand apôtre des Indes l'avis de son prochain départ pour le ciel. Six semaines lui étaient encore données pour travailler au salut des matelots et des passagers. Le P. Calini en profita héroïquement, et bientôt il s'acquit la réputation d'un saint, tellement il se faisait le serviteur de tous pour gagner toutes les âmes à Jésus-Christ. Puis quand approcha le jour qu'il avait désigné pour sa mort, il demanda qu'on l'étendît sur une croix; et comme on lui refusait cette grâce, il obtint du moins celle de consommer son sacrifice sur une misérable paillasse, et il ne cessa jusqu'à

son dernier souffle de s'entretenir amoureusement avec son Sauveur. Il n'était âgé que de trente ans.

Patrignani, *Menologio*, 18 *giugno*, *p.* 128. — Franco, *Synopsis Annal. Soc. Jes. in Lusitan.*, *anno* 1705, *p.* 420. — *Ragguaglio della Vita del P. Ferdin. Calini...*, *Roma*, 1715.

---

* Le dix-huitième jour de juin de l'an 1703 s'éteignit saintement à Faenza le F. Pérégrin Manfredini, Scolastique, vivante image du patron de la jeunesse, dont il avait désiré célébrer la fête au ciel. Depuis le jour de sa première communion, il menait dans le monde la vie d'un religieux. Il avait ses heures réglées pour la prière, la lecture spirituelle et l'étude ; cependant l'amour de ses parents le retenait encore. Il semblait ne pouvoir rompre ces attaches si douces et si puissantes, quand la vue des novices de Bologne lui fit honte de ses hésitations. S'arrachant enfin généreusement à toutes les affections humaines, il alla solliciter la grâce de servir uniquement Notre-Seigneur dans la Compagnie. Sa ferveur n'eut pas besoin d'être stimulée ; comme Louis de Gonzague, qu'il prit aussitôt pour modèle, il fit de la pensée habituelle de Dieu et de la mortification le but de tous ses efforts. Mais docile à la direction de son Maître des novices, il s'appliqua de préférence à la mortification intérieure, par l'observation des règles et l'empressement à se mettre au service de tous, sans souci de ses aises et de son repos. Au temps de ses études et dans les collèges, il était la ressource du Père Ministre pour tout emploi et tout travail plus pénibles. Un Père âgé était extrêmement long à dire sa messe :

les jours de congé et pendant les vacances, le F. Manfredini ne cédait à personne l'honneur de la lui servir ; dans cet office de charité et dans les autres, il trouvait, disait-il, deux précieux avantages : contenter sa dévotion et épargner à ses frères une fatigue et un dérangement. Le petit collège de Bagnacavallo n'avait qu'un seul Frère Coadjuteur pour les différents offices domestiques. Le F. Manfredini, en dehors des heures de sa classe, se multipliait pour lui venir en aide, au réfectoire, à la porte, à la sacristie.

L'autre caractère de ce saint religieux, avons-nous dit, était son amour pour nos règles. Il ne cessait de les étudier afin d'en reproduire jusqu'aux moindres traits dans sa conduite. Comme saint Jean Berchmans, il ne s'endormait pas sans les avoir placées avec respect et amour à son chevet. Celles de la modestie en particulier étaient l'objet de sa plus jalouse sollicitude ; il les observait avec une si rare perfection, que les personnes du dehors qui ne savaient pas son nom, avaient coutume de l'appeler le *Frère Modeste.* Cette vertu était le reflet et comme l'épanouissement de son âme, habituellement recueillie en Dieu, et attentive, selon la recommandation de notre Bienheureux Père, à ne commencer aucune action sans l'avoir auparavant dirigée à sa plus grande gloire. Une maladie soudaine arrêta brusquement le F. Manfredini presque au début d'une vie qui faisait concevoir de si belles espérances. Une heure avant de mourir, il renouvela ses vœux, et plein de la joie d'aller célébrer au ciel la fête de Louis de Gonzague, il expira le sourire sur les lèvres, à l'âge de vingt-huit ans.

Patrignani, *Menol.*, 18 *giugno, p.* 125. — Mazzolari, *Comment. et Ellog.*, *p.* 145.

*Le dix-huitième jour de juin de l'an 1764, mourut à Rome, dans la maison professe du Gesù, le P. ASCANIO BOCCHINERI, d'une noble famille de Florence, et dont toute la vie se consuma dans l'exercice de la charité. Entré au noviciat de Saint-André, à l'âge de dix-neuf ans, il prit aussitôt cette maxime pour règle de conduite : « Rien à moi ; tout à Dieu et tout au prochain, pour l'amour de Dieu ». Il y fut fidèle toute sa vie, avec une générosité qu'on peut bien appeler héroïque. Au temps de ses études et pendant sa régence, il se constitua le serviteur et comme l'esclave de tous les autres, et ses compagnons lui avaient donné le glorieux surnom de *commun refuge de ses frères.*

Après sa troisième probation et sa profession solennelle, il fut nommé Recteur du collège de Spolète : « En vérité, dit son biographe, on ne pouvait choisir une maison où sa grandeur d'âme parût avec plus d'éclat ». Ce collège était un des plus pauvres de la Province ; de plus, comme il se trouvait sur le chemin de Rome, un grand nombre d'étrangers venaient sans cesse y demander l'hospitalité, et augmentaient ses charges ; les privations s'y faisaient durement sentir pour la nourriture, le vêtement et les différentes choses nécessaires à la vie. Le P. Bocchineri ne put voir, sans en être vivement attristé, une situation si pénible ; et confiant dans le secours de Dieu, il résolut d'y porter remède, comme aurait fait notre Bienheureux Père lui-même. Or, c'était précisément l'année où le jubilé de 1750 et la Congrégation générale convoquée pour nommer un successeur au P. François Retz, attiraient à Rome une multitude de Pères, non seulement de l'Italie, mais des différentes contrées de l'Europe. Beaucoup passèrent par

Spolète. Le P. Bocchineri les accueillit avec de telles démonstrations de joie et une telle libéralité, qu'ils ne savaient comment témoigner leur reconnaissance ; arrivés à Rome, ils proclamèrent hautement que le Recteur de Spolète était « un vrai Recteur selon l'esprit de saint Ignace et un parfait modèle des supérieurs de la Compagnie ». Cette générosité n'était pas pour la forme, limitée à certains jours et aux étrangers ; le P. Bocchineri pensait d'abord à ceux qui lui étaient confiés ; il les pourvoyait largement de tout ce qui est convenable selon notre condition : « Car, disait-il souvent, plus je traiterai mes inférieurs avec libéralité selon les usages de notre Compagnie, plus la bénédiction de Dieu se répandra sur le collège et sur ses revenus ».

L'auteur de la notice à laquelle nous empruntons ces détails, raconte qu'il eut quatre fois l'occasion de recevoir l'hospitalité du saint Recteur. La première fois, il était encore novice et se rendai- en pèlerinage à Assise avec deux compagnons. Le P. Bocchineri, sans se faire connaître, courut à la rencontre des pèlerins jusqu'au bas de l'escalier, les embrassa tendrement, leur lava les pieds, et malgré leurs protestations, dressa lui-même leur lit ; il les retint ensuite trois jours au collège, et au départ, les pourvut de bonnes montures jusqu'à leur prochaine étape, et d'un abondant viatique qu'un domestique était chargé de leur porter. Quelques années plus tard, ce même novice fut nommé Vice-Recteur de Spolète. Il eut, dit-il, la curiosité de voir les comptes du P. Bocchineri. Or il constata que jamais la situation du collège n'avait été si prospère ; les recettes dépassaient considérablement les dépenses, et à sa sortie de charge, le P. Bocchineri, administrateur aussi vigilant que libéral et magnifique, avait laissé de grosses sommes

d'argent en caisse, et des provisions de toute sorte dans les greniers.

Cette charité ne l'empêchait point d'apporter une vigilance extrême à l'observation des règles ; il regardait justement cette sollicitude comme son premier devoir. Recteur de Spolète et ensuite d'Arezzo, puis successivement Ministre à Saint-André et au Gesù de Rome, il fit régner partout une admirable régularité; s'il avait à reprendre ou à punir, il le faisait avec une autorité si calme, si exempte de toute passion, que le coupable ne pouvait s'empêcher de dire : « Le Père Ministre a raison ; il remplit son devoir ; à moi de faire le mien ». Au reste, il ne se prévalait de sa charge que pour s'attribuer les fardeaux les plus lourds et se dépenser sans ménagement. Les hôpitaux, les prisons étaient le théâtre ordinaire de son zèle ; au milieu de beaucoup de contradictions, il parvint à fonder une congrégation de coiffeurs et de barbiers, dont la détresse spirituelle et les périls auxquels il les voyait exposés, l'avaient vivement touché.

Les plus belles vertus faisaient cortège à la charité chez cet homme de Dieu : une parfaite modestie, une admirable composition de tous les sens extérieurs, une innocence angélique gardée jusqu'à la mort dans toute sa fleur, une abstinence très rigoureuse voilée sous le couvert de l'hygiène, enfin une union à Dieu presque continuelle. Cette vie consacrée tout entière à la charité devait être couronnée par un acte de charité. Une grande disette avait fait affluer à Rome de toutes les campagnes environnantes une multitude de pauvres. Par ordre du Souverain Pontife Clément XIII, les Pères de la Compagnie furent chargés du soin spirituel de ces malheureux, qu'on avait rassemblés, les hommes d'un côté, les

femmes de l'autre, dans d'immenses salles qui servaient de greniers publics. Le P. Bocchineri fut des premiers à courir à leur secours. Pendant deux mois entiers, il se prodigua aux sains et aux malades avec un dévouement admirable. Mais enfin ses forces fléchirent ; après quelques jours de souffrances, l'héroïque imitateur de la charité de Jésus-Christ expira joyeusement et plein d'espérance. Il était âgé de cinquante-trois ans et en avait passé trente-quatre dans la Compagnie.

Vita (ms.) del P. Ascanio-Maria Bocchineri della Provincia Romana (Arch. Rom.).

XIX JUIN

—

Vers le dix-neuvième jour de juin, moururent dans la Province de Sicile le P. JEAN LOMELLINI à Messine en 1586, et le F. Coadjuteur THOMAS CANNONE l'an 1611 à Palerme, vénérés l'un et l'autre comme des saints.

Le P. JEAN LOMELLINI, également riche de tous les trésors de la nature et de la grâce, n'avait guère d'autre emploi que celui de confesseur ; mais il le remplissait avec tant de zèle, de mansuétude et d'infatigable assiduité, qu'il était appelé le père de toute la ville de Messine. Sa mort fut véritablement un deuil public, tant il avait su gagner les cœurs en cherchant uniquement à faire aimer Dieu. Il était âgé de quarante-neuf ans, et en avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Quant au F. THOMAS CANNONE, le travail, l'obéissance et la prière faisaient toutes ses délices. Il s'adressait surtout aux saints anges et à la Reine du ciel avec la plus aimable familiarité. Les grâces qu'il en reçut en échange, furent ineffables. On en peut lire le récit dans toutes les notices de sa vie. Un jour qu'il revenait tout haletant d'un rude travail, accompli de grand matin par obéissance, et s'approchait de la table sainte, on vit à ses côtés deux

anges essuyant les flots de sueur qui ruisselaient de son visage. Peu d'heures après sa mort, comme il était exposé dans l'église, Notre-Dame, accompagnée d'un nombreux cortège d'esprits bienheureux, descendit soudain du ciel, et fit respectueusement le tour de la sainte dépouille, en agitant l'encensoir et l'embaumant de tous les parfums du ciel.

P. JEAN LOMELLINI. — *Litter. Ann. Soc. Jes., anno* 1586, *p.* 61. — ALBERTI, *Istor. della Provinc. di Sicil., p.* 579.

F. THOMAS CANNONE. — NADASI, *Ann. dier memor.*, 17ª *jun., p.* 318. — DREWS, *Fasti Soc. Jes.*, 17ª *jun., p.* 229. — AGUILERA, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 649.

Le dix-neuvième jour de juin de l'an 1611, mourut dans la maison professe de Naples le P. ANTOINE RIVALDA, un des religieux bannis cinq ans auparavant par la République de Venise, et que fit si libéralement subsister dans leur exil, par ses royales aumônes, la princesse de Bisignano, Isabelle de la Rovère, l'une des plus illustres bienfaitrices de la Compagnie. Le P. Rivalda aimait surtout les ministères où se rencontraient à la fois plus de peine et moins d'honneur ; comme d'être appelé de nuit, par les plus mauvais temps, pour la confession des malades, de travailler dans les hôpitaux, et d'évangéliser les pauvres et les prisonniers. Souvent il priait à genoux son supérieur de lui accorder toujours en cela la préférence sur les autres. Dans l'intérieur de la maison, il aimait à remplir, dans ses moments libres, les offices

de nos Frères, surtout celui d'infirmier ; beaucoup d'étrangers ou même de Pères qui ne l'avaient vu qu'en passant, le prenaient pour un Frère Coadjuteur, et se plaisaient à citer partout ses exemples. Apprenant que la princesse Isabelle, sa bienfaitrice, était aux portes de la mort, il offrit pour elle, durant plusieurs jours, tant de prières et de pénitences, que le P. Jules Mancinelli lui dit de la part de Notre-Seigneur, que ses désirs seraient exaucés : et se transportant lui-même au palais de la mourante, ce grand thaumaturge lut sur elle l'évangile où est racontée la guérison de la belle-mère de saint Pierre, et lui ordonna, au nom de Dieu, de se lever dès le lendemain.

Le P. Antoine Rivalda était déjà prêtre quand il entra dans la Compagnie. Vers la fin de son noviciat, il vit un jour la très sainte Vierge lui apparaître. Marie l'encourageait à se dégager d'une certaine pusillanimité de cœur qui le jetait parfois dans un abîme d'inquiétudes et de tristesses ; « elle ajouta qu'il persévérerait dans sa vocation ; et que dans huit ans, elle reviendrait le prendre et l'emmener de la Compagnie militante de la terre à la Compagnie triomphante du ciel ». Puis elle lui fit connaître la mort récente de deux de ses proches, mort dont la nouvelle n'arriva que plusieurs jours après par les lettres de sa famille.

Huit ans plus tard, en effet, le P. Rivalda, assistant un moribond, gagna dans cet office de charité le mal qui devait justifier la promesse qui lui avait été faite. Après vingt jours de souffrances, durant lesquels ses yeux ne cessèrent de contempler une pieuse image de Marie, il s'endormit plein de la plus douce joie, en invoquant son nom et le nom de Jésus, et laissant à tous les témoins de sa mort, un merveilleux accroissement de confiance et d'amour

pour la miséricordieuse protectrice de la vocation et de la mort des enfants de la Compagnie.

Nadasi, *Annus dier. memor.*, 18ª *jun.*, *p.* 322. — Santagata, *Istoria della Provinc. di Napoli, t.* 3, *p.* 432 *et suiv.*

XX JUIN

—

Le vingtième jour de juin de l'an 1626, mourut glorieusement sur la sainte montagne de Nangasaqui, le Bienheureux P. JEAN-BAPTISTE ZOLA, de la Province de Venise, couronnant dans les flammes trente-trois années de vie religieuse et vingt années du plus héroïque apostolat. Il travaillait à peine depuis quelques mois au Japon, lorsque le Vén. P. Jean-Baptiste de Baëza, éclairé par une lumière prophétique, lui adressa un jour en le bénissant, les paroles dont se sert le prêtre au saint sacrifice pour la bénédiction de l'encens que la flamme va consumer : *Ab illo benedicaris in cujus honore cremaberis* ». Quatre ans avant sa mort, les deux grands martyrs Charles Spinola et Paul Navarro lui promirent à leur tour qu'en arrivant l'un et l'autre devant la face de Notre-Seigneur, ils lui obtiendraient le bonheur de mourir comme eux par le feu.

L'heure du sacrifice tant de fois annoncé sonna enfin ; le P. Jean-Baptiste Zola la salue avec joie : « Et maintenant, écrit-il des prisons de Ximabara, Dieu me voyant épuisé de forces et accablé d'infirmités, me fait cette grande miséricorde ; que son saint nom soit béni ! Quand le bœuf ne peut plus porter le joug, on l'immole : comme lui, je n'étais plus bon à autre

tre chose. Mais je n'osais me flatter d'une pareille grâce, songeant aux démérites et à la grandeur de mes péchés. Dieu merci, en attendant l'heure d'être consumé, nos cœurs surabondent ici de joie. Notre seul regret est de ne pouvoir obtenir dans notre cachot ni les ornements sacrés pour célébrer la sainte messe, ni quelques livres spirituels et en particulier notre bréviaire. On ne nous a pas même laissé nos chapelets. Mais pour nous en dédommager autant que possible, nous jeûnons et nous prions de cœur et de bouche ; et le Seigneur, qu'il en soit loué dans le ciel à jamais ! ne cesse de soutenir notre courage et de nous prodiguer ses consolations ». Dans la même lettre, le martyr de Jésus-Christ déclarait que l'une de ses plus vives peines était de se voir traité avec trop d'égards, et de n'avoir pu obtenir qu'on le liât de chaînes comme un malfaiteur, en attendant le bienheureux jour où les flammes devaient le consumer, après six mois de captivité.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *l.* 11, *n.* 247, *p.* 80. — Bartoli, *Il Giappone, l.* 4, *p.* 172; *ibid., p.* 262 *et suiv.* — Sotuellus, *Biblioth., p.* 420. — Patrignani, *Menol.*, 20 *giugno, p.* 144. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 20ª *jun., p.* 325. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 20ª *jun., p.* 233. — Alegambe, *Mortes illustres, anno* 1626, *p.* 381. — Nieremberg, *Varones ilustres, t.* 4, *p.* 571. — Charlevoix, *Histoire du Japon, t.* 5, *p.* 143 *et suiv.* — Crasset, *Histoire de l'Église du Japon, t.* 2, *l.* 17, *p.* 500.

---

* L'an 1684, on ignore quel mois et quel jour, mourut à l'abbaye de Fiastra, le P. Léon Lanci, modèle d'une haute perfection

dans l'exercice des plus humbles emplois. Après avoir consacré trente années de sa vie à l'enseignement d'une classe de petits enfants, il demanda comme une grâce de choix d'être envoyé dans la plus obscure maison de la Province Romaine, l'abbaye de Fiastra, dans la Marche d'Ancône. Là, le bon vieillard se livra sans mesure à son amour de la vie cachée et laborieuse. Instruire les fidèles, entendre les confessions, aider les Frères Coadjuteurs, remplir à leur place les plus bas offices, étaient ses occupations de chaque jour ; il ne pouvait souffrir le repos. Les populations l'entouraient de vénération comme un patriarche et un saint. Sa physionomie imposante, ses traits nobles et gracieux le faisaient comparer au glorieux martyr Éléazar, dont il est parlé au second livre des Machabées. Le P. Lanci s'endormit doucement dans le Seigneur, sans souffrances et sans agonie, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

PATRIGNANI, *Menol.*, 10 *giugno*, *p*. 59. — 2 *Machab.*, 6, 18.

XXI JUIN

—

Dans la nuit du vingt au vingt-et-unième jour de juin de l'an 1591, mourut au Collège Romain à l'âge de vingt-quatre ans, l'angélique Louis de Gonzague, proclamé par le Vicaire de Jésus-Christ patron de la jeunesse chrétienne, et dont les exemples depuis trois siècles, n'ont cessé de produire des saints parmi les élèves et les enfants de la Compagnie. Son plus beau panégyrique peut-être, et la plus salutaire explication des secrets de sa sainteté, nous semblent exprimés par ces paroles que Notre-Seigneur mit sur les lèvres de sainte Madeleine de Pazzi, dans une de ses extases. « O quelle immense gloire possède maintenant Louis, le fils d'Ignace ! jamais je ne l'aurais cru, si mon Jésus ne me l'eût montrée. Il me semble que je ne vois pas de gloire dans le ciel aussi grande que celle dont je le vois couronné. Oui, je le dis en vérité, Louis est un admirable saint. Nous avons bien des saints dans notre Église ; mais ils ne sont pas aussi grands que lui. Plût à Dieu que je pusse parcourir le monde entier et dire à tous les peuples de la terre, que Louis fils d'Ignace est un admirable saint. Plût à Dieu que je pusse montrer sa gloire à toutes les âmes pour la plus grande gloire de Dieu. Louis a mérité ce comble de gloire, par les actes cachés de son cœur.

« Durant les jours de sa vie mortelle, il avait toujours les lèvres ouvertes à la divine aspiration du Verbe, et voilà pourquoi maintenant il est si haut dans la gloire de Dieu. Louis fut un martyr inconnu. Il s'est fait lui-même martyr de ses propres mains. Oh ! combien il a aimé sur la terre ! Aussi, maintenant dans le ciel possède-t-il Dieu dans une souveraine plénitude d'amour. Vivant ici-bas, il ne cessait de lancer les traits de son cœur jusqu'au cœur même du Verbe incréé. Maintenant au ciel ces mêmes traits reposent dans son cœur ; car il est en possession de cette communication ineffable que lui ont méritée ses actes d'amour et ses élans pour s'unir à Dieu ».

Vies de saint Louis de Gonzague. Cf. Carayon, *Bibliographie histor., n.* 1901-1973. — Bolland. *Acta SS. t. 4 Junii, p.* 847 *seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 21 *giugno, p.* 159 *et suiv.* — Sotuellus, *Biblioth., p.* 28. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 21ª *jun., p.* 327. — Nieremberg, *Varon. ilust., t.* 2, *p.* 431 *et suiv.* — Juvencius, *Histor. Soc. Jes., part.* 5, *l.* 16, *nn.* 6 *seqq. p.* 359 *seqq.* — Drews, *Fasti Soc.*, 4 *apr., p.* 128 *et* 21 *jun. p.* 235.

---

* Le vingt-et-unième jour de juin de l'an 1598, mourut le F. Darius Gerla, Coadjuteur temporel, après de cruelles et longues souffrances héroïquement supportées. Il exerçait l'office de tailleur au Collège Romain. Les Lettres annuelles de la Compagnie relèvent deux traits principaux de sa vertu : le premier est la sainte avidité et la foi vive avec lesquelles il entendait la parole de Dieu soit à l'église, soit même au réfectoire, quand les Scolastiques, selon l'usage, s'y livraient à l'exercice de la prédication. L'autre

trait est sa dévotion pour le dimanche ; c'était vraiment pour lui le jour de Dieu ; il le sanctifiait par un redoublement de ferveur. Averti le vingt-et-un juin au matin, jour de dimanche, de se préparer à la mort, il fit paraître une joie extraordinaire ; mais comme on ajoutait que, selon toute apparence, il vivrait encore deux ou trois jours : « Non, dit-il, c'est impossible ; car je dois mourir un dimanche ; ce sera aujourd'hui ». Et en effet, vers le soir, le F. Gerla, suivant l'expression de l'annaliste, « s'envola vers cette région où le soleil ne s'éteint point, où le jour du Seigneur ne passe point ». Il était dans la cinquante-troisième année de son âge et la douzième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ Ann. Societ. Jes., anno 1598, *p.* 23. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 21ª *jun.*, *p.* 327.

XXII JUIN

Le vingt-deuxième jour de juin de l'an 1578, mourut en odeur de sainteté au collège de Parme le Frère Scolastique Joseph Martini, âgé de vingt-et-un ans. Né d'une très noble famille de Nice, il avait connu de bonne heure les dangereux attraits du monde, à la brillante cour des ducs de Savoie. Mais par une admirable protection de Dieu, il la traversa comme un ange, et emporta la fleur de son innocence, pour la consacrer au Sauveur et à sa sainte Mère dans la Compagnie, à l'âge de dix-huit ans. Cette incomparable perfection que devaient admirer plus tard les novices de Rome et de Malines dans Louis de Gonzague et Jean Berchmans, ceux de Novellara la virent et l'admirèrent dans le jeune F. Joseph Martini. Pressés de signaler les plus légères fautes qu'ils avaient pu découvrir dans sa conduite, tous sans exception déclarèrent n'y avoir absolument rien trouvé à reprendre, pas même, dirent-ils, une seule parole inutile ou peu religieuse. On le citait en particulier comme un modèle d'obéissance. Le P. Sacchini, sans nous en donner malheureusement les détails, rapporte que Notre-Seigneur témoigna par un miracle, combien cette obéissance lui était agréable.

Désigné à la fin de son noviciat pour le collège de Parme, le

F. Martini écrivit aussitôt au nouveau supérieur que Dieu lui donnait, ces humbles et touchantes paroles: « Mon Père, l'obéissance m'envoie travailler à Parme. Veuillez m'y recevoir et me traiter, je vous en supplie, comme une pauvre et faible tête, sans autre souci que de contredire en toute chose les désirs de ma volonté propre, afin de m'aider à me vaincre et à me renoncer assidùment ». La continuelle pensée des souffrances de Jésus-Christ lui inspirait cette générosité de cœur, comme il le fit entendre clairement à son lit de mort, à l'un de ses jeunes frères qui lui demandait ses derniers conseils «. D'abord, ne laissez passer aucun jour, lui répondit-il, sans penser aux douleurs de Jésus crucifié; puis aimez par dessus tout l'obéissance, si vous voulez ressentir les merveilleux effets de la divine Providence ; car je sais par expérience combien cette voie est sûre ».

Contraint bientôt par une maladie de langueur à laisser le travail de l'étude, et chargé du soin du réfectoire, il se porta tout entier à cette humble fonction, comme à une œuvre reçue des mains de Notre-Seigneur. Tant qu'il put se tenir debout, il ne cessa de servir ses frères avec un admirable empressement. Réduit enfin par la faiblesse à ne plus quitter le lit, il n'eut rien plus à cœur que d'éviter tout ennui et toute fatigue à ses frères. Par une très délicate charité, il priait instamment qu'on ne vînt pas le voir après les repas, quand la douce température du printemps semblait inviter à jouir de l'air et du soleil: « Car je vous assure, ajoutait-il, en congédiant ses visiteurs avec un aimable sourire, que la consolation de votre présence ne pourrait égaler ma joie de vous voir prendre pour l'amour de moi ce léger délassement: « Enfin si l'on veut juger par un seul mot de la perfection

du jeune malade, voici le beau témoignage que lui rendait après la mort le P. Sardo, son directeur : « Durant ces treize derniers mois que j'ai confessé le F. Martini, je ne me rappelle pas avoir trouvé, dans les aveux de sa vie présente, la moindre faute qui fût matière suffisante d'absolution ». Les démons tentèrent à sa dernière heure de lui inspirer quelque mouvement de vaine gloire ; mais pressant vivement son crucifix sur sa poitrine, il commença un très doux colloque avec Notre-Seigneur, en protestant à haute voix que son unique espérance était, non pas dans ses mérites, mais dans le sang divin répandu pour lui sur la croix.

Sacchinus, *Histor. Soc. Jes., part. 4a, l.* 6, *nn.* 17 *seqq., p.* 175. — Patrignani, *Menol.*, 22 *giugno, p.* 169. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 23 *jun., p.* 328. — Drews, *Fasti Soc.*, 23a *jun., p.* 238.

---

* L'an 1660, on ignore quel mois et quel jour, mourut au collège de Ferrare, dont il était Vice-Recteur, le P. François Prandini, considéré de son vivant et après sa mort comme un religieux d'une sainteté éminente. Il était né dans la plus humble condition ; il aimait à s'en souvenir et il s'en prévalait pour se traiter lui-même avec une rigueur impitoyable ; il couchait sur la dure, se refusait toute délicatesse, ne quittait ni jour ni nuit un horrible cilice, et ne voulait d'autres vêtements que ceux dont personne ne pouvait plus se servir. Son ambition eût été de vi-

vre ignoré et méprisé de tous dans l'emploi le plus obscur. Mais ses grandes qualités naturelles relevées par les dons de la grâce les plus éminents, lui firent confier les charges d'Instructeur des Pères du troisième an et de Maître des novices. Ceux qui recueillirent alors ses enseignements parlent avec admiration de sa prudence, des lumières extraordinaires que Dieu lui donnait pour pénétrer quelquefois jusqu'au fond des cœurs, de ses oraisons prolongées pendant lesquelles il parut plus d'une fois comme ravi en extase. La maxime préférée du P. Prandini était celle de saint François de Sales : « Ne rien demander, ne rien désirer, ne rien refuser ». Il y demeura toujours fidèle. Dans sa dernière maladie, il éprouvait pour tout aliment et toute boisson un dégoût insurmontable ; il semblait ne pas pouvoir se faire violence sans en mourir. « Mon Père, lui dit alors le Père Ministre du collège, souvenez-vous que vous nous recommandiez l'obéissance, quand vous étiez notre Maître des novices ; il faut maintenant obéir au médecin et à l'infirmier ». A ce mot d'obéissance, le saint malade fit taire toutes les répugnances ; il absorba d'un trait la potion qu'on lui présentait, et peu après, il expira doucement. Son confesseur attesta par serment qu'il n'avait jamais perdu l'innocence baptismale.

Patrignani, *Menol.*, 22 *giugno*, *p.* 171. — Cassani, *Varones ilustres*, *t.* 3, *p.* 262.

XXIII JUIN

—

Le vingt-troisième jour de juin de l'an 1716, mourut au collège de Viterbe le P. Ignace Martinelli, le plus actif promoteur des écoles pour l'instruction chrétienne des jeunes filles, écoles regardées par le Souverain Pontife Clément XI comme une des œuvres les plus utiles au bien des âmes et à la gloire de Dieu. Peu s'en fallut cependant que le P. Martinelli, dont les cinquante-deux années de vie religieuse devaient être si remplies, ne fût renvoyé du noviciat, malgré sa ferveur, comme incapable de rendre jamais aucun service ; car plusieurs mois avant ses premiers vœux, il fut subitement atteint d'une douloureuse sciatique ; les nerfs d'une de ses jambes se contractèrent, et le chirurgien malhabile imagina de les faire tirer si violemment, que les os de la jambe se déboîtèrent, laissant le pauvre malade irrémédiablement estropié. Ce long et cruel martyre lui était cependant bien moins sensible que le danger où il était de perdre sa vocation. Il recourut à la protection de la Reine du ciel ; et contre toute espérance, le P. Général Jean-Paul Oliva lui accorda la grâce de rester dans la Compagnie.

Peu d'hommes se sont dépensés avec plus de dévouement et plus de fruit dans presque tous les ministères de notre vocation.

La douleur ne lui fut jamais un obstacle, non seulement pour remplir son office, mais pour se charger encore des offices de ses inférieurs ou de ses frères, quand il les voyait empêchés. Un jeune professeur de grammaire, qui avait malheureusement perdu l'esprit de sa vocation et fut plus tard rendu à sa liberté, abusa bien souvent de la patience et du dévouement de ce saint homme, en feignant d'être malade à l'heure de la classe ; le P. Martinelli, Recteur du collège, descendait alors à sa place et se chargeait de ses écoliers, sans aucun signe de mécontentement.

Mais le plus beau monument de son zèle est assurément l'organisation des petites écoles de Viterbe, dont la première directrice fut une de ses pénitentes, enflammée par lui d'un ardent désir de se dévouer au service de Dieu. Lui-même se rappelait, avec une profonde reconnaissance envers Dieu, l'irréconciliable haine du péché qu'avaient imprimée dans son âme, dès ses premières années d'études, les catéchismes de ses jeunes professeurs et leurs exhortations sur les fins dernières. Il n'épargna rien pour procurer à la jeunesse le même bonheur, et la pénétrer des mêmes sentiments. Aussi dans ces fruits d'innocence et de piété que plusieurs milliers de jeunes filles durent en peu de temps aux soins de Rose Venerini et de ses compagnes, surnommées partout où elles se répandaient *les saintes maîtresses*, on peut affirmer sans crainte, qu'une immense part revient de droit aux conseils et aux salutaires industries de l'homme de Dieu.

PATRIGNANI, *Menol.*, 23 *giugno, p.* 175. — MAZZOLARI, *Comment. et Elog.*, *p.* 148.

XXIV JUIN

Le vingt-quatrième jour de juin de l'an 1602, mourut à Tivoli en odeur de sainteté le F. Coadjuteur Antoine d'Henrico, reçu par saint Ignace lui-même dans la Compagnie, et dont les quarante-huit années de vie religieuse au service du même collège, laissèrent un si profond souvenir, que soixante ans après, ses restes sacrés, son image et jusqu'à ses vêtements, étaient encore en vénération comme les reliques d'un bienheureux. Il semblait avoir appris des bons anges à travailler pour Dieu du matin au soir, sans jamais perdre de vue sa sainte présence. Non seulement il lui fallait s'occuper de tous les offices temporels ; il devait encore chaque jour mendier de porte en porte la nourriture des Pères du collège, et il leur rendait cet humble service, comme il eût voulu le rendre à Jésus-Christ.

Sa puissance auprès de Notre-Seigneur était si connue, que beaucoup d'affligés et de malades recouraient à son intercession, et déclaraient lui devoir la guérison de leurs corps ou de leurs âmes. Parmi les prophéties du F. Antoine d'Henrico, on en cite une charmante. Quand il allait mendier dans la ville, une petite fille de sept ans venait d'ordinaire au-devant de lui sur la place, et le saluait en souriant avec toute l'amabilité de son âge ; le

serviteur de Dieu lui rendait son salut en priant Notre-Seigneur de la bénir. Or un jour, éclairé par une lumière divine sur l'innocence de cette âme et le bonheur qui l'attendait parmi les anges : « Mon enfant, lui dit-il, réjouissez-vous ; car dans bien peu de temps vous serez près de Jésus ». Et en effet, quatre jours après, l'enfant s'envolait au ciel dans le sein de Dieu.

Patrignani, *Menol.*, 24 *giugno*, *p.* 180. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 24ª *jun.*, *p.* 330. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 24ª *jun.*, *p.* 240. — Juvencius, *Histor. Soc. Jesu, part.* 5. *l.* 24, *n.* 62, *p.* 832.

L'inscription suivante fut mise sur le tombeau du saint Frère :

Ossa Fris Nri Antonini de Henricis

E Monteferrato Coadjutoris temporalis insigni pietate viri, qui Collegium hoc Tyburtinum in quo fuerat tempore B. P. N. Ignatii constitutus, perpetuo usque ad obitum incoluit, ejusque inopiam, summis suis laboribus, et corrogatis plurimis eleemosynis, sublevavit. Sanctæ Paupertatis et Obedientiæ studium, Humilitas, Patientia, Orationis fervor pene assiduus, et Caritas in cæteris ejus virtutibus eminebant. Demum magna domi forisque opinione sanctitatis relicta, pie obiit in Dño sepultusque est postridie miro affluentis populi concursu, cum etiam plurimi sibi vestes et capillos sacrarum reliquiarum instar auferrent Anno Dñi 1602. *Die* 24 *Junii ætatis vero suæ* 74.

Le document auquel nous avons emprunté cette inscription, ajoute :

Ejus corpus asservatur in arcula lignea intra sepulchrum quod est ad latus Epistolæ Altaris majoris, arcula autem aliquantulum a terra suspensa est.

XXV JUIN

—

Le vingt-cinquième jour de juin de l'an 1703, mourut en pleine mission sur les rives du Lac Majeur, le P. Jean-Pierre Pinamonti, le compagnon, l'émule et le glorieux continuateur du P. Paul Segneri, durant un apostolat de trente-huit ans. Dieu semblait cependant l'avoir condamné dès son noviciat, et lorsqu'il avait à peine quinze ou seize ans, à la plus désolante inutilité, par d'excessives douleurs de tête qui ne cessèrent qu'avec sa vie. Il reçut cette lourde croix avec une si parfaite résignation à la volonté de Dieu, que jamais il ne voulut se dérober aux exercices de la vie commune, ni choisir ou fuir de lui-même les essais ou les remèdes tour à tour tentés par les supérieurs pour le distraire ou le soulager. La première fois qu'il fut donné pour compagnon au P. Segneri, et qu'il essaya avec son obéissance ordinaire, d'entendre quelques pécheurs au saint tribunal de la pénitence, il fut réduit en quelques minutes à une sorte d'impuissance ; il se contraignit néanmoins à ne pas bouger, et comparait son état à celui d'un cheval rétif qu'on force d'obéir à coups de bâton. Mais sentant bien que son corps défaillait dans une pareille lutte, il eut recours à saint François Xavier et lui fit vœu de persévérer jusqu'à la mort dans ce laborieux ministère, autant que le lui permettrait l'obéissance,

s'il obtenait le degré de force nécessaire pour confesser. Il fut exaucé dans la mesure même qu'il avait sollicitée ; durant les trente-huit ans qu'il vécut encore, il ne cessa de remplir les deux fonctions de confesseur et de catéchiste ; or il n'était pas rare qu'il passât douze ou quinze heures au tribunal de la pénitence dans une même journée, bien qu'une simple lecture d'une demi-heure fût au dessus de ses forces.

Au reste, comme sa joie était de souffrir, voici le genre de vie qu'il avait adopté au milieu de ses travaux. Après trois ou quatre heures de sommeil sur la paille ou sur une planche, il se flagellait lentement pendant un quart d'heure. C'était son premier exercice, qu'il recommençait souvent deux et trois fois par jour, surtout pour acheter au prix de son sang quelque âme rebelle. Puis il s'armait d'un cilice et d'une chaîne de fer, et se livrait ensuite à l'oraison pendant au moins une heure et demie. Hors le temps de la sainte messe, il demeurait toujours pieds nus, pendant les six mois qu'il donnait chaque année aux missions, et parcourait ainsi non seulement les villes et les villages, mais aussi les montagnes et les forêts. Lorsque la saison l'obligeait à interrompre son ministère apostolique, il partageait entre Dieu et les âmes ce repos forcé, amassait les matériaux de ses œuvres spirituelles, qui suffiraient seules à sa gloire, et aidait même le P. Segneri à composer quelques-uns de ses plus beaux livres. Qu'il suffise de citer ici deux de ces chefs-d'œuvre, auxquels il eut presque une égale part, *Le chrétien instruit des devoirs de sa religion*, et *Le directeur, ou l'art de diriger les âmes dans les voies de la perfection*.

Parvenu à l'âge de soixante-et-onze ans, le P. Pinamonti venait

de reprendre ses courses, à la fin du carême de 1703, quand peu de jours après son arrivée dans la petite ville d'Orta, l'épuisement de ses forces le contraignit de s'arrêter. Se voyant frappé à mort, il se traîna cependant sur une hauteur voisine pour faire son dernier catéchisme, mais il ne put rentrer à sa demeure qu'à grand' peine et déjà presque agonisant. Le peuple réclama la consolation de le voir encore ; et l'homme de Dieu se prêta paternellement à ses désirs. Puis le Père qui lui servait de compagnon, lui demanda de vouloir bien encore une fois entendre l'aveu de ses fautes et l'absoudre ; le P. Pinamonti le fit avec joie, et il expira un moment après.

DURAZZO. *Raccolta delle virtù del P. Pinamonti, Roma,* 1709. Cf. CARAYON, *Bibliographie historique, nn.* 2380-2382 *et* 2575. — PATRIGNANI, *Menologio,* 25 *giugno, p.* 186 *et suiv.* — MAZZOLARI, *Comment. et Ellog., p.* 47 *seqq.* — DE BACKER, *Biblioth.,* 1re *édit., t.* 3, *p.* 583 *et suiv.* — FELLER, *Dictionn. histor., t.* 5, *p.* 59.

Le vingt-cinquième jour de juin rappelle le souvenir de la sainte mort du P. JEAN-FRANÇOIS GIOVANELLI, arrivée en 1622, pendant qu'il se rendait du Mexique aux Philippines. Dès son entrée dans la Compagnie, il avait soupiré après les travaux et les fatigues des missions et s'était embarqué pour la Nouvelle-Espagne. Pendant la traversée, sa ferveur parut un peu se refroidir ; mais à son arrivée à Mexico, il la ranima dans les Exercices ; sa transformation fut si complète, que ses compagnons en étaient dans le ravissement et avaient peine à le reconnaître. Il dérobait chaque nuit

plusieurs heures à son sommeil, et les passait en adoration devant le saint Sacrement ; la flamme qui le consumait rejaillissait jusque sur son visage et plusieurs allaient l'observer en secret pendant ses oraisons, comme pour se réchauffer eux-mêmes aux ardeurs de sa charité. A la prière, il joignait de rigoureuses mortifications. Chaque jour, il se flagellait jusqu'au sang, et la veille des fêtes de la sainte Vierge, il redoublait encore ses austérités.

Mais l'attrait principal du P. Giovanelli était de se conformer en toutes choses à la volonté de Dieu. Il aimait à répéter ces paroles qu'il portait continuellement avec lui : « *Inveni virum secundum cor meum, qui faciet omnes voluntates meas* : j'ai trouvé un homme selon mon cœur, prêt à faire toutes mes volontés ». (Act. 13, 22.) Il recommandait aux autres cette même pratique en laquelle il trouvait l'abrégé de la perfection. Cette disposition le fortifia d'une manière admirable dans ses derniers moments. Il jouissait alors d'une paix si profonde que les témoins de sa mort disaient ensuite avec un grand sentiment de joie : « Nous avons vu mourir un saint ».

Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 25ª *jun.*, *p.* 331. — Patrignani, *Menol.*, 25 *giugno*, *p.* 186. — Guidée, *Ménologe*, 25 *juin*, *p.* 204.

XXVI JUIN

Le vingt-sixième jour de juin de l'an 1598, mourut dans la maison professe de Naples le P. Joseph Biondi, Sicilien, prêté tour à tour par saint François de Borgia, Éverard Mercurian et Claude Aquaviva, à presque toutes les Provinces d'Italie. Ses belles missions dans les Calabres et la principauté de Salerne sont une des pages les plus glorieuses des premiers temps de la Compagnie ; l'un de nos dix premiers Pères, Nicolas Bobadilla, se faisait honneur dans sa vieillesse de l'avoir eu pour compagnon et pour élève. Recteur des collèges de Bivona, de Cantazaro, de Naples et de Lorette, avant d'avoir prononcé ses derniers vœux, puis Visiteur de Naples et Provincial de Milan et de Sicile, il sut unir dans un si haut degré la charité, la prudence et la fermeté, que cent cinquante ans après sa mort, on conservait encore précieusement toutes ses lettres, comme des chefs-d'œuvre de direction, d'avertissement, de correction et de délicatesse. Il en coûtait cependant beaucoup au P. Biondi de commander ou de reprendre ; mais nulle considération humaine n'était capable de balancer dans son cœur l'observation fidèle de la règle. Il se dédommageait de ne pouvoir obéir autant qu'il l'eût désiré, par les plus difficiles pratiques du renonce-

ment intérieur, et une ardeur si grande à se crucifier, que l'on attribue généralement sa mort aux pieux mais cruels excès de ses jeûnes, de ses veilles et de ses macérations.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 337 *et p.* 373 *seqq.* — Schinosi, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 1, *p.* 164, 229, 374, 419.

---

* Dans les derniers jours de mois de juin, l'an 1618, mourut en mer le P. Paul Cavallina, l'un des trente-six missionnaires de la Compagnie que le P. Nicolas Trigault emmenait avec lui en Chine et au Japon. Sur le point de s'embarquer, le P. Cavallina se sentit envahi par d'inexprimables angoisses : une voix intérieure lui disait qu'il périrait infailliblement dans la traversée et ne verrait jamais les Indes. Dès lors, à quoi bon quitter l'Italie et sacrifier en pure perte, et sa jeunesse, et ses talents, et les désirs que Dieu lui donnait de travailler au salut des âmes ? Mais d'autre part, l'appel de Dieu se faisait toujours entendre, et, avec une force irrésistible, l'invitait à l'oubli, et s'il le fallait, à l'immolation de lui-même. Le P. Cavallina inclina la tête, fit taire toutes ses frayeurs et partit.

Presque aussitôt il fut changé : autant il avait eu d'appréhension de la mort, autant il l'appelait de tous ses vœux. Des maladies d'une nature contagieuse, comme il n'arrivait que trop souvent dans ces longues navigations, ne tardèrent pas à se déclarer parmi les missionnaires et firent plusieurs victimes. Le P. Cavallina fut frappé l'un des premiers, mais d'un autre mal que ses compagnons. Le P. Trigault essaya de l'encourager, en lui faisant espérer une

prompte guérison : « Non, non, dit-il, quelle que soit la nature de mon mal, je mourrai certainement » ; et avec une filiale confiance ouvrant son âme à son supérieur : « J'ai offert ma vie, ajouta-t-il, en échange de celle du P. Jean Terenzio (c'était un des missionnaires) : je sais que Dieu m'a exaucé, et je lui en rends mille et mille actions de grâces ».

En effet, le P. Terenzio guérit quelques jours après, contre toute attente ; et le P. Cavallina fut réduit à toute extrémité. Mais son cœur était inondé de joie. « Je n'ai jamais vu d'homme, écrivait le P. Trigault, si assuré du paradis ; il parlait, avec une allégresse incroyable, du bonheur d'aller voir Dieu, de vivre avec Dieu, de jouir de Dieu pendant toute l'éternité ». Cependant ses forces épuisées l'obligèrent à interrompre ses colloques. Il garda quelque temps le silence, et paraissait prêt à rendre le dernier soupir ; alors le P. Trigault, se penchant à son oreille, se mit à fredonner doucement ce verset de l'hymne à Jésus : *Jesu dulcis memoria*. A ce nom béni, le moribond ouvre les yeux ; ses traits s'illuminent, sa vie semble se ranimer ; il mêle un moment sa voix à celle de son supérieur, et presque aussitôt, le nom de Jésus sur les lèvres, il expire. Il avait promis que sa mort marquerait la fin de la contagion ; en effet, tous les malades revinrent à la santé et achevèrent heureusement la traversée.

Bartoli, *la Cina, l. 3, part. 2, n.* 122, *p.* 63, *édit. de Florence*, 1829. — Patrignani, *Menol.*, 27 *giugno, p.* 198.

XXVII JUIN

Le vingt-septième jour de juin de l'an 1657, mourut à Gênes le P. Antoine Sertolo, originaire de la Valteline, victime de sa charité au service des pestiférés. Il avait pris, dès les premiers temps de son noviciat, saint Louis de Gonzague pour protecteur spécial et pour modèle, et il s'attachait à ne mettre comme lui, d'autres bornes que l'obéissance, à la réalisation de ses pieux désirs. Il demandait assidûment tout ce qui pouvait l'aider à se vaincre : trois fois il sollicita la grâce des missions étrangères, parce que nulle autre vie ne lui paraissait plus riche en souffrances et en dévouement. Mais il dut se contenter d'une classe de petits enfants dans l'île de Corse ; car la faiblesse de sa poitrine n'eût pu soutenir les travaux de l'apostolat. Notre-Seigneur lui fit goûter dans cette vie obscure et pénible toutes les consolations promises aux humbles de cœur. La parole de l'Imitation, *Ama nesciri et pro nihilo reputari*, était une de ses plus chères maximes. Il s'offrit même pendant son troisième an à ne plus remplir que les emplois des Frères Coadjuteurs.

Aux premières approches de la peste, qui fit de si cruels ravages parmi les habitants de Gênes, et moissonna jusqu'à trente victimes parmi les enfants de le Compagnie, le P. Sertolo sollicita

aussitôt la faveur d'assister et de consoler les mourants. Sa prière fut exaucée ; il se dévoua avec une admirable intrépidité à ce dangereux ministère, et conféra parfois dans l'espace de quelques heures les derniers sacrements à plus de soixante malades. On lui avait imposé de ne parcourir les rues qu'une torche de résine à la main, pour purifier l'air infecté : cette précaution faillit lui devenir funeste, car une goutte de cette poix embrasée jaillit sur la prunelle d'un de ses yeux ; et sans le secours de son cher patron Louis de Gonzague, il eût très probablement perdu la vue. La fête même du Bienheureux devait lui apporter une grâce encore plus précieuse, celle de sa prochaine entrée dans le ciel. Ce jour là même, en effet, il aperçut, avec une joie extraordinaire qu'il avait peine à contenir, les taches du fléau sur ses membres, et six jours après, il expira en bénissant Dieu.

ALEGAMBE, *Mortes illustres, ann.* 1657, *p.* 558. — PATRIGNANI, *Menol.*, 27 *giugno*, *p.* 200.

---

* Le vingt-septième jour de juin de l'an 1577, le F. HIPPOLYTE ALBERTI, Scolastique, mourut joyeusement à Palerme, emporté avant le temps par une maladie contagieuse. Il était regardé comme un ange d'innocence et de piété. Pendant qu'il priait devant le saint Sacrement ou à l'autel de Marie, il semblait avoir, dit son historien, le cœur sur ses lèvres, tant l'amour sensible de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge éclatait dans toute son attitude. C'était un spectacle plein de la plus douce édification, de le

voir revenir de la sainte table, les traits enflammés, les yeux pleins de larmes, tout l'extérieur si pénétré de foi, de respect et d'amour, qu'il semblait contempler sans voile l'adorable personne du Fils de Dieu. Cette ferveur du F. Alberti n'était pas inactive ni stérile ; il se portait du même élan à tous ses devoirs de Scolastique. Les épreuves et les humiliations ne lui manquèrent pas ; il les accueillit non seulement avec patience et résignation, mais avec joie et reconnaissance, comme les meilleurs présents de la bonté de Dieu. Il salua avec bonheur l'annonce de sa mort prochaine, et après quelques jours de souffrances, il s'endormit pieusement, au milieu des larmes de ses frères, dans le baiser du Seigneur.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 2, *p.* 26. — Alberti, *Istor. della Provinc. di Sicil., p.* 349.

XXVIII JUIN

—

Le vingt-huitième jour de juin de l'an 1656, mourut dans la maison professe de Naples le P. Joseph Gustapane, le premier des cinquante-neuf Pères et Frères de la Province de Naples qui périrent en moins de trois mois au service des pestiférés. Véritable enfant d'obéissance, il résumait dans la pratique de cette vertu toute la perfection demandée par les règles du sommaire. Il n'admettait en ce genre ni interprétation ni réserve, comme s'il eût dû rendre compte chaque jour à saint Ignace de ses victoires sur lui-même. Notre-Seigneur lui avait communiqué dans un degré bien rare le talent d'une conversation toute surnaturelle, digne récompense de son amour pour l'oraison et la mortification. Telle était la rigueur de ses austérités, qu'on craignit un moment pour sa vie. Aux cilices et aux flagellations, il joignait un jeûne rigoureux pendant l'avent, et tous les samedis de l'année, en l'honneur de la très sainte Vierge ; la veille des fêtes de Notre-Dame, il se contentait de pain et d'eau.

Maître des novices, Recteur ou Préposé de la maison professe, le P. Gustapane sut si bien se gagner les cœurs, qu'on vit les différentes cités qui le possédèrent tour à tour, faire de solennelles démarches, et recourir même à Rome pour empêcher son départ

ou pour le posséder de nouveau ; ce fut en sa considération que le peuple de Bénévent choisit unanimement saint Ignace et saint François Xavier pour patrons. Quand il eut obtenu d'aller s'exposer à la mort, dans le grand hôpital des pestiférés, le supérieur et tous les Pères de la maison professe de Naples voulurent l'accompagner jusqu'au seuil de sa nouvelle demeure, et ils demeurèrent là plus d'une heure, fondant en larmes, sans pouvoir se résoudre à l'abandonner. Le P. Gustapane les consolait avec le plus aimable sourire et se félicitait devant eux d'avoir enfin trouvé les clefs et la porte du paradis. Les derniers jours de cet homme de Dieu dépassèrent encore l'attente que ses vertus avaient fait concevoir. Après avoir reçu l'extrême-onction et le saint Viatique, il se mit en prière à genoux, comme il avait coutume de le faire en bonne santé, pressant sur son cœur et sur ses lèvres l'image de Jésus crucifié, et il attendit doucement et joyeusement la mort qui ne tarda pas en effet à le frapper.

Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, *p.* 517. — Patrignani, *Menol.*, 28 *giugno*, *p.* 204. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 28ª *jun.*, *p.* 335. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 28ª *jun.*, *p.* 246.

* N. B. — On assure que plus de deux cent mille personnes tombèrent victimes de cet horrible fléau. Quand il eut pris fin, on chercha à se rendre compte des causes qui avaient pu l'amener et des efforts qu'on avait faits pour le combattre. Plusieurs se plaignirent des Ordres religieux, et les accusèrent auprès du Pape Alexandre VII de n'avoir pas rempli tout leur devoir dans ces douloureuses circonstances. Pour venger la Compagnie d'un reproche immérité, le P. Agnello Frattasi exposa dans un court mémoire ce qu'avaient fait et souffert les Jésuites de Naples et des villes voi-

sines ; c'est le plus éclatant hommage rendu à leur dévouement et à leur héroïsme. Après que les jeunes gens, novices et scolastiques, eurent été envoyés par prudence loin du théâtre de la contagion, il resta à Naples cent-soixante-seize Jésuites, prêtres et Frères coadjuteurs ; or de ce nombre, cent-sept succombèrent dans l'espace de deux mois et quelques jours, et parmi eux cinquante-neuf, quarante-et-un prêtres et dix-huit Frères coadjuteurs, en prodiguant aux malades les secours spirituels et corporels de la charité ; des soixante-neuf qui survécurent, la plupart n'échappèrent qu'à grand'peine à la mort et leur santé fut pour jamais ruinée. A cette glorieuse liste, le P. Frattasi ajoute encore douze autres noms, fournis par les collèges voisins de Massa, Salerno, etc. Les enfants de saint Ignace s'étaient donc montrés dignes de leur père et de leur vocation.

Breve Relazione di quello che hanno fatto i Padri della Compagnia di Gesù, nella Città e contorno di Napoli in tempo della pestilenza corrente in servizio delli appestati (*Archiv. Provinc. Taurin.*).

XXIX JUIN

—

Le vingt-neuvième jour de juin de l'an 1656, mourut au collège de Naples le F. Coadjuteur ONOFRIO COMO, peintre distingué, mais qui laissait volontiers son pinceau pour se livrer aux plus humbles occupations. Pour ne jamais perdre de vue le souvenir de Notre-Seigneur, il s'était fait une pieuse habitude de distinguer tous les moments du jour et de la nuit, suivant les mystères douloureux qui s'y accomplirent. Grâce à cette pieuse industrie, il n'éprouvait aucune peine à répondre en une seule journée par des centaines et des milliers d'actes d'amour, à l'amour infini du Cœur de Jésus. Souvent même, quand l'un de ses frères lui demandait l'heure à l'improviste, il ne trouvait d'abord que cette réponse : « C'est l'heure où Notre-Seigneur a été fouetté à la colonne ; celle où il a été cloué à la croix, percé d'une lance », paroles dont le ton simple et pénétrant faisait une profonde impression. Avec de pareils sentiments, on ne s'étonnait pas de l'avidité du F. Como pour les souffrances. La seule vue de son cilice faisait horreur ; cependant il joignait d'ordinaire au cilice une croix hérissée de clous, ou d'autres instruments de pénitence pour les différentes parties de son corps. Mais les opprobres du Sauveur dans sa Passion ne lui étaient pas moins chers, surtout quand ils se

rencontraient unis à quelque acte de charité ou d'obéissance. Plus on semblait mal juger, et sévèrement blâmer sa conduite, plus il se portait avec ardeur à tout ce que ses supérieurs l'invitaient à faire, ou lui permettaient. La peste ayant éclaté à Naples, et beaucoup des Nôtres étant atteints de la terrible contagion, le F. Como se fit leur infirmier, sans plus d'égard pour lui-même, dit le P. Alegambe, et sans plus de ménagement, que s'ils avaient souffert de la fièvre la plus bénigne et la plus inoffensive. Il donna joyeusement sa vie dans cet office de dévouement et de charité. Il était âgé de quarante ans et en avait passé vingt dans la Compagnie.

ALEGAMBE, *Heroes et Victimæ charitat.*, *anno* 1656, *p.* 531.

---

* Vers la fin du mois de juin, l'an 1656, mourut à Naples au service des pestiférés le P. LUCIUS PIGNATELLI, neveu d'Antoine Pignatelli qui fut plus tard élevé au pontificat sous le nom d'Innocent XII. Loin de se laisser éblouir à l'éclat des honneurs qui semblaient l'attendre, le jeune Pignatelli dit adieu au monde dès l'âge de seize ans, et embrassa l'humilité de la vie religieuse dans la Compagnie. Bientôt après, il sollicita la grâce d'aller s'ensevelir pour jamais dans les plus obscures et plus laborieuses missions des Indes. Déjà il était à Lisbonne, où sa ferveur lui avait mérité le surnom d'ange, quand l'obéissance le rappela subitement à Naples. Il y remplit plusieurs charges importantes, et dirigea avec de grands fruits la congrégation des nobles. Lorsque la peste

de 1656 se déchaîna sur cette ville, le P. Pignatelli s'empressa d'offrir ses services ; il succomba bientôt aux atteintes du redoutable fléau, heureux, puisque le martyre du sang lui avait été refusé, de cueillir au moins la palme du martyre de la charité. Il n'avait que quarante-deux ans, et en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

ALEGAMBE, *Heroes et Victimæ charitat.*, *p.* 521. — DREWS, *Fasti Societ. Jes.*, 28ª *jun.*, *p.* 246.

XXX JUIN

Le trentième jour de juin de l'an 1665, mourut au collège de Trapani le P. Jérome Ballaro, dont Notre-Seigneur parut vouloir manifester, dès qu'il eut rendu le dernier soupir, la haute sainteté cachée jusque là presque entièrement aux yeux des hommes. On le regardait à la vérité comme un irréprochable modèle de la vie commune, mais sans toutefois soupçonner qu'il eût su parvenir en secret, surtout par les actes intérieurs, au sommet de la plus haute perfection. Or, le jour même de sa mort, il apparut tout brillant de lumière à une sainte âme, tenant une palme à la main, et le front couronné de l'auréole des martyrs comme s'il eût versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour Jésus-Christ. C'était, dit-il, la récompense des souffrances qu'il avait acceptées de la main de Notre-Seigneur, et qu'il s'était infligées à lui-même jusqu'à l'âge de soixante-treize ans. Quelques négligences cependant l'avaient retenu plusieurs heures loin de Dieu dans les flammes du purgatoire ; mais son ange gardien était descendu près de lui pour le consoler, et la très sainte Mère de Dieu venait enfin, ajou-

tait-il, d'ouvrir les portes de sa prison, et de le conduire elle-même aux pieds de son divin Fils.

Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t. 2, p.* 840.

---

* Le trentième jour de juin, l'an 1622, mourut dans la maison professe de Naples le P. François Mastrilli, de la noble famille de ce nom qui a donné plusieurs de ses membres à la Compagnie. Lorsqu'il reçut pour la première fois le corps de Notre-Seigneur des mains du P. Antoine Spinelli, celui-ci fut si frappé de sa modestie, de son recueillement, de sa piété tout angélique, qu'il n'hésita pas à déclarer que cet enfant serait un jour religieux et mourrait comme un saint. François Mastrilli ne parut pas cependant d'abord donner raison à l'homme de Dieu. Car après de brillantes études, il reçut le sacerdoce et partit pour Rome, où il entra à la Cour pontificale en qualité de prélat domestique du pape Clément VIII qui le prit en singulière estime et affection. Mais l'exemple de trois de ses oncles enrôlés sous l'étendard de saint Ignace, et plus encore peut-être les entretiens du P. Aquaviva, Général de la Compagnie, qui avait renoncé pour l'amour de Jésus-Christ à des honneurs semblables, firent sur son âme une impression profonde, et s'arrachant à ses biens et à ses espérances, il se renferma, pauvre et dépouillé de tout, au noviciat de Naples.

Presque aussitôt, il demanda la grâce d'aller joindre ses fatigues à celles que le P. Nicolas Mastrilli, son oncle, supportait en Amérique dans les missions du Paraguay. Repoussé une première fois, il revint à la charge avec une constance que l'Histoire de la Province de Naples relève avec raison comme un des traits les

plus glorieux à sa mémoire. Il ne laissait pas s'écouler une année sans faire parvenir de nouvelles instances au Père Général. On lui représentait la faiblesse de sa santé ; il se procura des attestations favorables de plusieurs médecins ; on lui objectait que la mission qu'il sollicitait était contraire à son tempérament ; il s'offrit pour toute autre qu'on voudrait lui désigner ; il ne serait à charge à personne, ajoutait-il ; sa famille ferait tous les frais des voyages ; enfin si sa Paternité ne jugeait pas à propos d'accéder à ses désirs, ce vrai fils de saint Ignace voulait au moins protester qu'il se tenait prêt à répondre au premier appel et à travailler dans n'importe quel pays du monde.

Cette pensée de l'apostolat lointain ne le quittait pour ainsi dire ni jour ni nuit ; elle lui communiquait une force incroyable pour se dévouer, malgré une complexion délicate et les cruelles souffrances de la goutte, à tous les ministères de notre vocation, la confession, l'évangélisation des pauvres, la direction de la congrégation des communiants, instituée par saint Ignace pour promouvoir le culte de la sainte Eucharistie. Jusque dans les bras de la mort, le P. François Mastrilli ne put détacher son cœur du souvenir des missions. Sans doute, il mourait avec joie, disait-il ; mais ce n'était pas sans emporter le regret d'expirer dans un lit, au lieu de tomber sous le fer des bourreaux, pour rendre témoignage à Jésus-Christ. Il était âgé de quarante-cinq ans et en avait passé dix-sept dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jes., part.* 6ª, *lib.* 7, *n.* 27, *p.* 353. — Santagata, *Istor. della Provinc. di Napoli., t.* 4, *p.* 224. — Schinosi, *Istor. della Prov. di Napoli, t.* 1, *p.* 66.

TABLE DES MATIÈRES [1]

ASSISTANCE D'ITALIE

(PREMIÈRE PARTIE)

JANVIER

1. P. Jean-Bapt. Vassallo . 1
* F. Vincent Verdino, Sc. 4
* P. Antoine Giannelli. . 5
* P. Étienne Morcelli . . 7
2. F. Maxim. Grimaldi, Sc. 11
P. Jean-Baptiste Barli . 12
3. F. J.-Mich. Rosales, Sc. 14
* P. J.-Antoine Caprini . 16
4. F. Jos. de Geronimo, C. 19
* P. Vincent Colonna . . 21
* P. Alphonse Petra . . 22
* P. Pyrrhus Gherardi. . 23
* P. Antoine Contarini . 25
5. P. Jules Fazio. . . . 28
P. Charles Saluzzo . . 29
* P. Charles Rosignoli . 30
6. F. Blasco Statella, C. . 33
P. Benoît Rogasi. . . 34
* F. Jean Lauretani, C. . 35
* P. Charles Silvestri . . 36
* P. Joseph Maruti. . . 37
7. P. Alphonse Gaetano. . 40
* P. Germanicus Gigli. . 41
8. P. Jean-Bapt. Solari. . 45
* P. Joseph Scammaca. . 46
9. P. Camille Guglienti. . 49
10. F. François Galluzzi, Sc. 50
* P. Antoine Castellani . 52
11. P. Alex. Vallareggio . 54
* P. Janvier Cavalieri. . 57
* F. Vincent Dandini, C. 58
12. * F. Jean Gerardi, C. . 61
13. P. François Adorno . . 63
* P. Const. Pulcharelli . 65
* P. Volumn. Tommasi. . 66
* P. Daniel Bartoli. . . 67
14. P. Pierre Miconi. . . 71
* P. Vespasien Trigona . 72
15. P. Pierre Gravina. . . 74
* P. Jérôme Tolomei . . 76
* P. Nicolas Piscicelli. . 77
16. P. Étienne Benassaï. . 80
* P. Robert de'Nobili. . 81
17. P. Antoine Sanbasile . 84
* P. Jules Negrone. . . 86
* P. Vincent Riccati . . 87

[1] Les notices marquées d'un astérisque ont été ajoutées par l'éditeur.

18. P. Jérôme Tagliavia. . 89
* P. Barthélemy Spinelli . 91
19. P. J.-B. Tolomei, Card . 93
* P. Lazare Cattanei . . 96
* P. Ignace d'Andria . . 99
20. P. Alexandre Valignani. 101
* P. Sylvestre Mauro . . 104
* P. Annibal Marchetti . 106
21. P. Paul de Camerino . 108
* F. Paulin Ceccoti, C. . 110
* P. Ferdinand Rutati . . 111
22. P. Salvator Susa . . . 113
P. Hort. Scammaca . . 114
P. J.-Antoine Spinola . 115
23. P. F.-Marie Petruccioli . 117
P. Pierre Casato . . . 118
P. François Burgio . . 118
* F. Gaspar Geloso, C. . 119
24. P. Laurent de Brescia . 120
P. Gaspar Paraninfo. . 121
P. François Piccolomini 123
P. Philippe Febei . . 124
25. F. J.-Bapt. Casella, C. 125
26. P. Louis Basile . . . 128
* P. André Semery. . . 129
27. P. Étienne Tucci. . . 132
F. Jérôme Arconati, Sc. 136
* P. Bernard da Ponte . 137
* P. Jérôme Majorica . . 139
* P. Silvius Tornamira . 141
* P. Pierre-Franç. Barla . 142
* P. Louis Fortis . . . 144
28. P. Antoine Parentucelli. 147
P. J.-André de Avogadro. 148
29. P. François Pagliola. . 151
F. Sauveur Tonna, C. . 152
* P. Jean-Marie Mazzolari. 153
30. * P. Jean-Baptiste Salerno, Cardinal 155
F. Dom. Petrolino, C. . 157
* P. Pierre Cutionei. . . 157
31. P. Claude Aquaviva. . 159
* P. François Amico. . 163

FÉVRIER

1. P. Jacques Abbate. . . 165
P. Jules Pasquale. . . 167
* F. Jérôme Cignardi, Sc. 169
2. F. Aug. Pietra Santa, C. 170
F. Louis Celestini, Sc. 171
* P. Innocent Innocenzi. 173
* F. Salvator Leone, Sc. . 175
3. P. Thomas Ceva. . . 177
* F. Joseph Bracchi, C. 179
* P. Marc Gentile. . . 180
4. P. Étienne Menochio. . 182
P. Achille Avogadro. . 183
5. P. Jérôme Otelli. . . 185
* P. Anello Oliva. . . 187
* P. Pierre-Fr. Rosignoli. 189
6. P. Charles Faraone. . 192
P. Michel-Ange Lentini. 193
7. P. Ferdinand Paterno. . 196
P. Antoine Domenichini. 197
P. François Scannavino. 199
8. F. Joseph Pastore, Sc. 200
P. Benoit Rogacci. . . 201
9. P. Mutius Vitelleschi. . 203
* P. Antonin Finocchio. . 205
10. P. Charles Carlantini. . 207

11. P. Nicolas Altogradi. . 209
* P. Barth. Cangelosa. . 210
12. P. Vincent Loverso. . 212
P. Nicolas Galletti . . 213
P. Dominique Centi. . 214
13. P. Jules-Ignace Juliis. . 215
P. Jean-Baptiste Zappa. 217
14. P. Pierre-Ant. Castelli. 219
P. Nicolas Mastrilli. . 222
15. P. Joseph Patrignani. . 223
* P. Louis Fetia. . . . 224
16. P. Blaise Bolich . . . 226
17. P. Gaspar de Georgiis . 227
P. Rutilio Scirotta . . 228
18. P. François Brancaccio. 230
19. P. Gaspar Sanchez . . 233
20. F. Jean Pic de la Mirandole, Sc. 235
* P. Pascal de Matteis. . 236
21. P. François Angiolini . 239
* P. Alexandre Boselli . 240
* P. Jérôme Centofiorini . 241
22. P. Franç.-Marie Piccolo. 245
23. P. François Pavone . . 246
24. P. Antonin Venturini . 250
F. Pierre Antonio, C. . 251
F. Phil. Evangelisti, Sc. 251
25. P. J.-François Calisano. 253
F. Georges Giorgi, C. . 254
P. J.-Bapt. Speranzini . 255
26. P. Antoine Possevin. . 257
* P. Elpidius Ugoletti. . 261
27. P. Const. Centofiorini . 263
28. P. Virgilio Formenti. . 265
* P. Mic.-Ange Tamburini 266
29. * P. Archange Belboni . 269

MARS

1. P. François Raiato . . 271
* P. Antoine Fideli. . . 273
2. P. Augustin Giustiniani. 275
3. P. Jacques-Ant. Basile . 277
* P. Sylvestre Landini . 279
* P. Jean-Baptiste Eliano 281
* P. Antoine Tommasini . 283
4. P. Vincent Maggio . . 286
* P. Vincent Guinigi . . 288
5. P. Nicolas Amari . . 290
F. Fabius Sergardi, Sc. 292
* P. Joseph de Cristofori . 293
6. P. André Galvanelli . . 295
* P. Benoît Plazza . . . 296
7. P. Sabatino de Ursis . 298
P. François Torresio. . 299
P. Fabius Giustiniani. . 301
* P. Pierre Reggio. . . 302
8. P. Octave Gaetano . . 304
* F. François Sasso, Sc . 306
* P. Louis Sasso . . . 306
* P. Camille Pacetti . . 307
9. P. Louis Gagliardi . . 310
10. F. J.-Bapt. Mocchi, C . 312
11. P. Pierre degli Albizi. . 314
12. P. Michel Loretano. . 317
* P. Alexandre Gottifredi. 319
13. F. Ange Mattei, C. . 321
F. Faustin Salodiano, C. 322
14. P. Virgile Cepari. . . 324
15. P. Bernardin Castorio. . 327
* P. Vincent Marotta. . 328
* P. François Ricca. . 329
16. P. Mario d'Andria. . . 331

F. Jean Tibaldo, C. . 332
* F. François Paglia, C. 334
17. P. Jean Ricasoli. . . 335
18. P. Anello Persico. . . 337
* P. Mario Perremuto. . 338
19. P. Christophe Ferretti. . 341
* F. Michel Vittore, C. . 342
20. P. Ant.-Jules Brignole. 343
* F. François Greco, C. . 346
21. P. Félix Morelli. . . 347
P. Franç. Montefuscoli. 347
22. P. Antoine Rubino. . . 350
* P. J.-Baptiste Tavona. 353
23. P. Jérôme Vallariola. . 354
* F. Nicolas Pelusio, C . 355
24. P. Antoine Lisio. . . . 358
* P. Philippe Bovio. . . 359
25. P. Antoine Capece. . . 362
* F. Barth. Valditaro, Sc. 364
26. P. Jacques Belgrado. . 367
27. P. Antoine Blandi. . . 369
* P. Louis Albrizio. . . 372
* P. J.-Bapt. Cancellotti. . 373
28. P. Jean Margiacco. . . 375
* P. Philippe Caribdès. . 376
* P. Antoine Vitale. . . 377
* P. Joseph Angiolini. . 379
29. P. Bernardin Zannoni. . 381
30. P. Laurent Maselli. . . 384
P. François-Marie Mazzagalli. 385
* P. Scipion Pignatelli. . 386
31. P. Antoine Roselli. . . 388
* F. François Murena, Sc. 389
* F. J.-Bapt. Bonerba, C. 389
* F. Antoine Virducci, C. 390

AVRIL

1. P. Antoine Riparo. . . 391
P. François Orsini. . . 392
2. F. Charles Casari, Sc. . 394
P. Franç.-Xavier Saeta. 396
3. P. Eustache Paterno. . 398
4. P. Noël Salerno . . . 399
P. André Bova. . . . 399
P. Louis-Jos. Spinelli . 399
* P. F.-Xavier Camerini . 402
5 * F. César Ferrero. . . 406
6. P. Pompée de Benedictis. 408
* P. Horace Torsellini. . 410
7. P. Pierre Buffardo . . 412
8. P. Antoine Sardo. . . 413
* P. Pierre Belloni. . . 414
* P. Michel Madrese . . 415
9. P. Paul Simi 417
* P. Jérôme Galizia . . 419
10. F. Vincent Aragona, Sc. 420
F. J.-Bapt. Tuballini, Sc. 421
11 * F. Jean-Thomas d'Arminio, C 423
12. F. Innoc. Fontana, Sc . 425
* P. Bruno Bruni . . . 427
13. F. Julien Stefani, C . . 431
14. P. Antonin Paniteri. . 432
* P. Onofrio Paradiso. . 433
15. P. Ant. de Moncada. . 437
F. Joseph-François Ficcadenti, Sc. . . . 439
16. P. Jean Ferro 442
P. Thomas Reina. . . 443
* P. Jérôme de Sanctis. . 443
17. P. Paul Principe. . . 447

* F. Ant. Sagromoso, Sc. 448
* P. Franç.-Xav. Bianchi. 451
18. F. François Pagana, Sc. 454
19. P. Alphonse Vagnoni. . 456
* P. Asdrubal Mattei. . 458
20. Vén. F. François Gaetano, Sc. 461
* P. Jean Scorso . . . 463
* P. Jean-Baptiste Conti. 464
21. F. Ange Santoro, Sc. . 466
P. Benoît Muleto. . . 467
* F. Nicolas Frinio, C. . 468
22. Vén. P. Bernard Colnago. 470
* P. Jean-Dom. Bonaccorsi. 473
* P. Philippe Trento. . . 476
23. P. Organtino de Brescia. 479
24. F. Jacques Magni, Sc. . 482
P. Jean-And. Pallavicino. 483
* P. Hippolyte Durazzo . 484
25 * P. Paul Sfondrati . . 487
* P. Daniel Farlati. . . 489
26. P. Alfio Manfiti. . . . 492
P. Félix Andrea. . . 493
27. P. Antonin Filippazzi. . 495
P. Camille Borghesi. . 496
28. P. Jacques Cerruto . . 499
P. Antoine Roberti. . 501
29. P. Jacques Rho. . . 503
30. P. Joseph Furlanetti. . 505
F. Louis Costa, Sc. . . 506

MAI

1. P. Antonin Torrentino. 509
F. Joseph Cabarrasi, Sc. 510
F. François Gravina, Sc. 511
2. P. Jérôme Giustiniani. . 512
* P. Dominique Calvi. . 512
3. P. Claude Migliarese. . 516
F. François Lauria, Sc. 517
4. P. Pierre Villafrate. . 519
P. Ignace Visconti. . . 520
* P. Léonard Arminio. . 521
5. F. Barth. Grumello, Sc. 524
F. Jérôme Bolsi, Sc. . 524
F. François Mucciardi, C. 525
* P. Charles Santini. . 526
6. P. François Bencio. . 529
* P. Rutilio Ciamberlini. 530
7. P. Paul Achille. . . 532
F. Sylvestre Grosso, C. 534
8. P. Grégoire Baroncini. 536
F. Antoine Giovine, Sc. 537
9. P. Venusto Roberti. . 539
P. Dominique Collesanto. 539
P. Dominique Zadei. . 540
10. P. Ignace Balsamo. . . 541
* P. Jérôme Filingieri. . 542
11. P. Michel Ruggieri. . 543
S. François de Geronimo. 545
* P. Jean-François Araldo. 547
* P. Mathieu Ricci. . . 550
12. P. Bernardin Bonici. . 554
* P. François Gherardi. . 556
* P. Paul-Aug. Amoretti. 557
13. P. Louis Marincola. . 561
14. F. Stan.-Marie Pilo, Sc. 562
* F. Démétrius Lopez, C. 564
15. P. Pierre Salerno. . . 565
16. F. Gilles Chiaramonti. . 568
P. Jean Dionigi. . . . 569
17. F. Jacques Goffetti. C. 571

P. Nicolas Orlandini. . 572
* P. Mariano Pongelli. . 573
18. P. Jérôme Lagomarsini. 577
* F. Franç. Smeraldo, Sc. 578
19. F. André Bernardi, Sc. 579
* F. Antoine Scirotta, C. 581
* P. François Pepe. . . 582
20. P. Jacques d'Alessandro. 586
21. P. Nicolas Zucchi. . . 587
22. F. François Abate, C. . 590
* P. Louis Guidoni. . . 591
* P. Hyacinthe Grillo. . 593
23. P. Salvator Spinelli. . 596
* P. Bernardin Regio. . 597
24. P. Côme Alamanni. . 600
* F. François Sindono, Sc. 601
25. P. Alphonse Muzzarelli. 603
* P. François Franceschino. 604
* P. Vincent Lavagi. . 605
* P. François Castiglia. . 607
26. F. Antoine Loffredo, Sc. 610
27. P. Pierre Belmonte. . 612
* P. Louis Fedele. . . 613
* P. Louis Angiolini. . . 614
28. F. Leonetto Gagliardi, Sc. 616
* F. Bernardin Lasirica, C. 617
29. F. Jacques Buonuomo, C. 619
* P. Joseph Agostini. . 620
30. P. Antoine Criminale. . 622
31. P. Ange Armano. . 625
P. Philippe Noto. . . 627
* F. Nicolas Trecchi, Sc. 628

JUIN

1. P. Lucius Bonelli. . . 631
P. Léonard Santangiolo. 632
P. André Barpi. . . . 632
2. P. Jean Sotuele. . . 634
P. Louis Corbinelli. . 636
3. P. Ange Sibilla. . . . 637
P. Emmanuel Querini. 638
* P. Flaminio Sirti. . . 639
4. F. Jean-Bapt. Cattaneo. 642
F. Ange Mazzarosa, Sc. 642
5. P. Sforza Pallavicino, Cardinal. 644
P. Bernardin Rosignuoli. 645
6. P. Émile Zucchi . . . 647
F. Vincent Controni. C. 648
7. * P. Jean-Nic. de' Notarys. 649
8. P. Jean Dario. . . . 651
Vén. P. Vincent Caraffa 653
* P. François Sarelli . . 654
9. F. Emmanuel Neri, C . 656
* P. César Vivo. . . . 657
10. P. Alphonse di Aragona. 659
11. F. Marc Antonio, C . . 661
12. P. Jean Baldassare . . 663
F. Jean-Ant. Olivieri, C. 663
13. F. F.-Joseph Nappi. Sc. 665
* P. Fortunat Accarigi . 667
14. P. Jean-Baptiste Ruffi . 670
P. Hyacinthe Franceschi. 671
15. F. Roch Mannara, C. . 673
P. Gabriel Cocchio . . 674
P. François Macedonio. 675
P. Luc Rota 676
* P. Paul Segneri le Jeune. 678
16. F. Simon Bucceri, C. . 682
* P. Jean-Bapt. Carminata. 684
17. P. Laurent Goreto . . 687

* P. François Piccolomini. 688
18. P. Ferdinand Calini. . 691
* F. Pérégrin Manfredini, Sc. 693
* P. Ascanio Bocchineri . 695
19. P. Jean Lomellini . . 699
F. Thomas Cannone, C. 699
P. Antoine Rivalda . . 700
20. B. Jean-Baptiste Zola . 703
* P. Léon Lanci. . . . 704
21. S. Louis de Gonzague . 706
* F. Darius Gerla, C . . 707
22. F. Joseph Martini, Sc. 709
* P. François Prandini. . 711
23. P. Ignace Martinelli. . 713
24. F. Antoine d'Henrico, C. 715
25. P. Jean-Pierre Pinamonti 717
P. Jean-Franç. Giovanelli. 719
26. P. Joseph Biondi. . . 721
* P. Paul Cavallina . . 722
27. P. Antoine Sertolo . . 724
* F. Hippolyte Alberti, Sc. 725
28. P. Joseph Gustapane. . 727
29. F. Onofrio Como, C. . 730
* P. Lucius Pignatelli. . 731
30. P. Jérôme Ballaro. . . 733
* P. François Mastrilli. . 734